15

REVUE

DE PARIS.

XLI.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET Ce,
RUE DE SEINE, 14, BIS.

REVUE

DE PARIS.

Nouvelle Série. — Année 1837.

TOME QUARANTE-UNIÈME.

PARIS.
AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,
RUE DES FILLES-SAINT-THOMAS, 17.

1837.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/revuedeparis4142vr

INÈS DE LAS SIERRAS.

PREMIÈRE PARTIE.

— Et toi, dit Anastase, ne nous feras-tu pas aussi un conte de revenans?...

— Il ne tiendrait qu'à moi, répondis-je ; car j'ai été témoin de la plus étrange apparition dont il ait jamais été parlé depuis celle de Samuel ; mais ce n'est pas un conte vraiment ! C'est une histoire véritable.

— Bon ! murmura le substitut en pinçant les lèvres ; y a-t-il quelqu'un aujourd'hui qui croie aux apparitions?

— Vous y auriez peut-être cru aussi fermement que moi, repris-je, si vous aviez été à ma place.

Eudoxie rapprocha son fauteuil du mien, et je commençai :

C'était dans les derniers jours de 1812. J'étais alors capitaine de dragons en garnison à Gironne, département du Ter. Mon colonel trouva bon de m'envoyer en remonte à Barcelone, où se tenait, le lendemain de Noël, un marché de chevaux fort renommé dans toute la Catalogne, et de m'adjoindre pour cette opération

deux lieutenans du régiment, nommés Sergy et Boutraix, qui étaient mes amis particuliers. Vous permettrez, s'il vous plaît, que je vous entretienne un moment de l'un et de l'autre, parce que les détails dans lesquels j'entrerai sur leur caractère, ne sont pas entièrement inutiles au reste de mon récit.

Sergy était un de ces jeunes officiers que nous donnaient les écoles, et qui avaient à vaincre quelques préventions, et même quelques antipathies, pour être bien vus de leurs camarades. Il en avait triomphé en peu de temps. Sa figure était charmante, ses manières distinguées, son esprit vif et brillant, sa bravoure à toute épreuve. Il n'était point d'exercice dans lequel il n'excellât, point d'art dont il n'eût le goût et le sentiment, quoique son organisation délicate et nerveuse le rendît plus sensible au charme de la musique. Un instrument qui chantait sous des doigts habiles, et surtout une belle voix, le remplissaient d'un enthousiasme qui se manifestait quelquefois par des cris et par des larmes. Quand c'était une voix de femme, et que cette femme était jolie, ses transports allaient jusqu'au délire. Ils m'avaient souvent inquiété sur sa raison. Vous jugerez aisément que le cœur de Sergy devait être fort accessible à l'amour, et presque jamais, en effet, on ne l'aurait trouvé libre d'une de ces passions violentes dont la vie d'un homme paraît dépendre; mais l'heureuse exaltation de sa sensibilité le défendait elle-même contre ses excès. Ce qu'il fallait à cette ame ardente, c'était une ame ardente comme elle, avec laquelle elle pût s'associer et se confondre; et bien qu'il crût la voir partout, il ne l'avait jusque-là rencontrée nulle part. Il résultait de là que l'idole de la veille, dépouillée du prestige qui l'avait divinisée, n'était plus qu'une femme le lendemain, et que le plus passionné des amans en était aussi le plus mobile. Pendant ces jours de désabusement, où il retombait de toute la hauteur de ses illusions dans l'humiliante conviction de la réalité, il avait coutume de dire que l'objet inconnu de ses vœux et de ses espérances n'habitait pas sur la terre; mais il le cherchait encore, sauf à se tromper encore comme il avait fait mille fois. La dernière erreur de Sergy avait été produite par une petite chanteuse assez médiocre, attachée à la troupe de Bascara qui venait de quitter Gironne. Deux jours entiers, la virtuose avait occupé les plus hautes ré-

gions de l'Olympe. Deux jours avaient suffi à l'en faire descendre au rang des plus simples mortelles. Sergy ne s'en souvenait plus.

Avec cette irritabilité d'organes, il était impossible que Sergy n'eût pas beaucoup de penchant pour le merveilleux. Il n'y avait pas de régions où ses idées s'égarassent plus volontiers. Spiritualiste par raisonnement ou par éducation, il l'était bien davantage par imagination et par sentiment. Sa foi dans la maîtresse imaginaire que le monde des esprits lui avait réservée, n'était donc pas un simple jeu de la fantaisie : c'était le sujet favori de ses rêveries, le roman secret de sa pensée, une espèce d'énigme gracieuse et consolante qui le dédommageait du fâcheux retour de ses essais inutiles. Loin de me révolter contre cette chimère, quand le hasard la ramenait dans la conversation, je m'en étais servi plus d'une fois avec succès pour combattre ses désespoirs amoureux, qui se renouvelaient tous les mois. En général, c'est une chose assez bien entendue pour le bonheur, que de se réfugier dans une vie idéale, quand on sait au juste ce que vaut celle-ci.

Boutraix faisait avec Sergy le contraste le plus parfait. C'était un grand et gros garçon, plein, comme lui, de loyauté, d'honneur, de bravoure, de dévouement à ses camarades ; mais sa figure était fort commune, et son esprit ressemblait à sa figure : il ne connaissait que par ouï-dire l'amour moral, cet amour de tête et de cœur qui trouble ou embellit la vie, et il le regardait comme une invention des romanciers et des poètes, qui n'a jamais existé que dans les livres. Quant à l'amour qu'il savait comprendre, il en faisait quelque usage dans l'occasion, mais sans lui donner plus de soins et de temps qu'il n'en mérite. Ses loisirs les plus doux étaient pour la table, où il était le premier assis, et qu'il quittait toujours le dernier, à moins que le vin ne manquât. Après un beau fait de guerre, le vin était la seule chose de ce monde qui lui inspirât quelque enthousiasme. Il en parlait avec une sorte d'éloquence, et il en buvait beaucoup sans en boire jusqu'à l'ivresse. Par une faveur particulière de son tempérament, il n'était jamais tombé dans cet état grossier qui rapproche l'homme de la brute ; mais il faut convenir qu'il s'endormait à propos.

La vie intellectuelle se réduisait, pour Boutraix, à un très petit nombre d'idées sur lesquelles il s'était fait des principes invaria-

bles, ou qu'il était parvenu à exprimer par des formules absolues, fort commodes pour le dispenser de discuter. La difficulté de prouver quelque chose par une suite de bons raisonnemens l'avait déterminé à tout nier. A toutes les inductions tirées de la foi ou du sentiment, il répondait par deux mots sacramentels, accompagnés d'un haussement d'épaule : *fanatisme* et *préjugé*. Si on s'obstinait, il penchait sa tête sur le dos de sa chaise, et poussait un sifflement aigu dont la tenue durait autant que l'objection, et lui épargnait l'embarras de l'entendre. Quoiqu'il n'eût jamais lu deux pages de suite, il croyait avoir lu Voltaire, et même Piron, qu'il regardait comme un philosophe; ces deux beaux esprits étaient ses autorités suprêmes, et l'*ultima ratio* de toutes les controverses auxquelles il daignait prendre part, se résumait dans cette phrase triomphante : Voyez d'ailleurs ce qu'ont dit Voltaire et Piron! L'altercation finissait ordinairement là, et il en remportait l'honneur, ce qui lui avait valu dans son escadron la réputation d'un excellent logicien. Avec tout cela, Boutraix était un bon camarade, et l'homme de l'armée, sans contredit, qui se connaissait le mieux en chevaux.

Comme nous nous proposions de nous remonter nous-mêmes, nous étions convenus de nous servir, pour notre voyage à Barcelone, de la voie des *arrieros*, ou voituriers, qui abondent à Gironne; et la facilité d'en trouver nous avait inspiré une confiance qui faillit être trompée. La solennité du 24 au soir, et le marché du surlendemain, attiraient, de tous les points de la Catalogne, une quantité innombrable de voyageurs, et nous avions précisément attendu à ce jour-là pour nous procurer le véhicule nécessaire. A onze heures du matin, nous cherchions encore un *arriero*, et il ne nous en restait exactement qu'un seul en espérance, quand nous le rencontrâmes à sa porte en disposition de partir.

— Malédiction sur ta cariole et sur tes mules! s'écria Boutraix, excédé de colère, en s'asseyant sur une borne. Que tous les diables de l'enfer, s'il y en a, se déchaînent sur ton passage, et que Lucifer lui-même te donne le couvert! Nous ne partirons pas!....

L'*arriero* se signa, et recula d'un pas.

— Dieu vous ait en sa sainte garde, maître Estevan, repris-je en souriant. Avez-vous des voyageurs?

— Je ne peux pas dire positivement que j'aie des voyageurs, répondit le voiturier, puisque je n'en ai qu'un, le seigneur Bascara, régisseur et *gracioso* de la comédie, qui va rejoindre sa troupe à Barcelone, et qui était resté en arrière pour accompagner les bagages, c'est-à-dire cette malle bourrée de nippes et de chiffons, qui ne ferait pas la charge d'un âne.

— Voilà qui est pour le mieux, maître Estevan! Votre voiture est à quatre places, et le seigneur Bascara nous permettra volontiers de payer les trois quarts du voyage, qu'il sera libre d'ailleurs de porter tout entier en compte à son directeur. Nous lui garderons le secret. Prenez la peine de lui demander s'il veut bien nous autoriser à l'accompagner?

Bascara n'hésita qu'autant qu'il le fallait pour trouver moyen de donner à son consentement l'apparence d'un procédé obligeant. A midi nous étions partis de Gironne.

La matinée avait été aussi belle qu'on pût la désirer pour la saison, mais à peine eûmes-nous dépassé les dernières maisons de la ville, que les blanches vapeurs qui flottaient, depuis le lever du soleil, au sommet des collines, en draperies molles et légères, se développèrent avec une rapidité surprenante, embrassèrent tout l'horizon et nous pressèrent de toutes parts comme une muraille. Bientôt elles se résolurent en pluie mêlée de neige, et d'une extrême finesse, mais si intense et si pressée, qu'on aurait cru que l'atmosphère était convertie en eau, ou que nos mules nous avaient entraînés dans les bas-fonds d'un fleuve heureusement perméable à la respiration. L'élément équivoque que nous parcourions avait perdu sa transparence, au point de nous dérober les lisières et les points les plus rapprochés du chemin; notre conducteur lui-même ne s'assurait de le suivre qu'en le sondant à tout moment du regard et du pied, avant d'y engager son équipage, et ces essais souvent répétés retardaient de plus en plus notre marche. Les gués les plus commodes avaient d'ailleurs assez grossi en quelques heures, pour devenir périlleux, et Bascara n'en traversait pas un sans se recommander à saint Nicolas, ou à saint Ignace, patrons des navigateurs. — J'ai réellement peur, dit Sergy, que le ciel n'ait pris au mot la terrible imprécation dont Boutraix a ce matin accueilli le malheureux *arriero*. Tous les dia-

bles de l'enfer semblent s'être déchaînés sur notre passage, comme il l'avait souhaité, et il ne nous manque plus que de souper avec le démon en personne, pour voir son présage accompli. Il est fâcheux, vous en conviendrez, de subir les conséquences de sa colère!

— Bon, bon, répondait Boutraix en se réveillant à demi. Préjugé! superstition! fanatisme! — Et il se rendormait aussitôt.

La route devint un peu plus sûre quand nous fûmes parvenus aux grèves rocheuses et solides de la mer; mais la pluie, ou plutôt le déluge au travers duquel nous nagions si péniblement, n'avait point diminué. Il ne sembla tarir que trois heures après le coucher du soleil, et nous étions encore fort loin de Barcelone. Nous arrivions à Mattaro, où nous résolûmes de coucher, dans l'impossibilité de faire mieux, car notre attelage était excédé de fatigue; il eut cependant à peine tourné pour s'introduire dans la vaste allée de l'auberge, que l'*arriero* vint ouvrir notre portière, et nous annonça d'un air triste, que la cour était déjà encombrée de voitures qu'on ne pouvait héberger. — C'est une fatalité, ajouta-t-il, qui nous poursuit dans ce voyage de malheur! Il n'y a de logement vacant qu'au château de Ghismondo.

— Voyons, dis-je en m'élançant de la chaise, s'il faut nous résoudre à bivouaquer dans une des cités les plus hospitalières de l'Espagne; ce serait une rude extrémité après un voyage aussi pénible.

— Seigneur officier, répondit un muletier qui fumait son *cigarro*, indolemment adossé contre le montant de la porte, vous ne manquerez pas de compagnons dans votre disgrace, car il y a plus de deux heures qu'on refuse tout le monde dans les auberges et dans les maisons particulières où les premiers venus ont trouvé à s'abriter. Il n'y a de logement vacant qu'au château de Ghismondo.

Je connaissais depuis long-temps cette manière de parler, familière au peuple en pareille occasion; mais jamais son retour fastidieux n'avait importuné plus désagréablement mon oreille.

Je me fis jour toutefois jusqu'auprès de l'hôtesse, à travers une tumultueuse cohue de voyageurs, d'*arrieros*, de mules et de palefreniers, et je parvins à tourner sur moi son attention, en frappant rudement je ne sais quel ustensile d'airain, du pommeau de mon épée.

— Une écurie, une chambre, une table bien servie, m'écriai-je

de ce ton impérieux qui nous réussissait d'ordinaire, et tout cela sur-le-champ! c'est pour le service de l'empereur!

— Eh! seigneur capitaine, répliqua-t-elle avec assurance, l'empereur lui-même ne trouverait pas dans toute mon hôtellerie, une place où se tenir assis! Des vivres et du vin, tant qu'il vous plaira, si vous êtes d'humeur à souper au grand air, car il n'est, grace à Dieu, pas difficile de s'en pourvoir, dans une ville telle que celle-ci; mais il n'est pas en ma puissance d'élargir la maison pour vous recevoir. Sur ma foi de chrétienne, il n'y a de logement vacant qu'au château....

— La peste soit des proverbes et du pays de Sancho! interrompis-je brusquement. Passe encore si ce château maudit existait réellement quelque part, car j'aimerais mieux y passer la nuit que dans la rue.

— N'est-ce que cela? reprit-elle en me regardant fixement. C'est qu'en vérité vous m'y faites penser! Le château de Ghismondo n'est pas à plus de trois quarts de lieue d'ici, et on y trouve en effet des logemens ouverts en tout temps. Il est vrai qu'on profite peu de cet avantage, mais vous n'êtes pas hommes, vous autres Français, à céder un bon gîte au démon. Voyez si cela vous convient, et votre voiture va être chargée de tout ce qui est nécessaire pour vous faire passer la nuit joyeusement, si vous ne recevez quelque fâcheuse visite.

— Nous sommes trop bien armés pour en redouter aucune, répondis-je, et quant au démon lui-même, j'en ai entendu parler comme d'un convive assez agréable. Avisez donc à nos provisions, ma bonne mère! Des rations pour cinq, dont chacun mange comme quatre, du fourrage pour nos mules, et un peu trop de vin, s'il vous plaît, car Boutraix est avec nous...

— Le lieutenant Boutraix! s'écria-t-elle en rapprochant ses mains étendues, ce qui est, comme tout le monde le sait, une exclamation en gestes. *Mozo*, deux paniers de douze, et vrai *rancio* !...

Dix minutes après, l'intérieur du coche était transformé en office de bonne maison, et si plantureusement garni, qu'on n'y aurait pas introduit le plus exigu de nos voyageurs; mais, ainsi que je l'ai dit, le temps qui n'avait pas cessé d'être menaçant, paraissait du moins apaisé pour un moment. Nous n'hésitâmes pas à faire le chemin à pied.

—Où allons-nous, seigneur capitaine? dit l'*arriero* surpris de ces préparatifs.

—Où irions-nous, mon pauvre Estevan, si ce n'était à l'endroit que vous-même aviez indiqué? Au château de Ghismondo, probablement.

—Au château de Ghismondo! Que la bienheureuse Vierge ait pitié de nous! Mes mules elles-mêmes n'oseraient entreprendre ce voyage!

— Elles le feront cependant, repartis-je en lui glissant dans la main une pincée de piécettes, et elles seront dédommagées de cette dernière fatigue par une réfection copieuse. Pour vous, mon cher camarade, il y a là-dedans trois bouteilles de vieux vin de Palamos dont vous me direz des nouvelles. Seulement ne perdons point de temps, car nous sommes presque à jeun les uns et les autres, et d'ailleurs, le ciel commence furieusement à se brouiller.

— Au château de Ghismondo! répéta lamentablement Bascara. Savez-vous, mes seigneurs, ce que c'est que le château de Ghismondo? Personne n'y a jamais pénétré impunément, sans avoir fait un pacte préalable avec l'esprit de malice, et je n'y mettrais pas le pied pour la charge des galions. Non, vraiment, je n'irai pas!..

— Vous irez, sur mon honneur, aimable Bascara, reprit Boutraix en le ceignant d'un bras vigoureux. Siérait-il à un généreux Castillan, qui exerce avec gloire une profession libérale, de reculer devant le plus inepte des préjugés populaires? Ah! si Voltaire et Piron avaient été traduits en espagnol, comme ils devraient l'être dans toutes les langues du monde, je ne serais pas en peine de vous prouver que le diable dont on vous fait peur est un épouvantail de vieilles femmes, inventé au profit des moines par quelque méchant buveur d'eau de théologien; mais je vous ferai toucher cela au doigt quand nous aurons soupé, car j'ai l'estomac trop vide et la bouche trop sèche pour soutenir avec avantage, à l'heure qu'il est, une discussion philosophique. Marchez donc, brave Bascara, et soyez assuré de trouver toujours le lieutenant Boutraix entre le diable et vous, s'il était assez téméraire pour vous menacer de la moindre offense. Mordieu! il ferait beau voir!

Nous nous étions engagés en parlant ainsi dans le chemin raboteux et haché de la colline; au bruit des *hélas!* sanglottans de Bascara, qui marquait chacun de ses pas d'une des effusions des

psaumes ou d'une des invocations des litanies. Je dois convenir que les mules elles-mêmes, ralenties par la fatigue et par la faim, ne se rapprochaient du but de notre équipée nocturne que d'une allure maussade et rechignée, s'arrêtant de temps en temps, comme si elles avaient attendu un contre-ordre salutaire, et retournant piteusement une tête abattue vers chaque toise de la route qu'elles achevaient de parcourir.

— Qu'est-ce donc, dit Sergy, que ce château de fatale renommée qui inspire à ces bonnes gens une terreur si sincère et si profonde? un rendez-vous de revenans, peut-être.

— Et peut-être, lui répondis-je tout bas, un repaire de voleurs; car le peuple n'a jamais conçu de superstition de ce genre qui ne fût fondée sur quelque motif légitime de crainte. Mais à nous trois, nous avons trois épées, trois paires d'excellens pistolets, des munitions pour recharger; et outre son couteau de chasse, l'*arriero* est certainement muni, suivant l'usage, d'un bon ganivet de Valence.

— Qui ne sait ce que c'est que le château de Ghismondo? murmura Estevan d'une voix déjà émue. Si ces illustres seigneurs sont curieux de l'apprendre, je suis en état de les satisfaire, car feu mon père y est entré. C'était un brave celui-là! Dieu lui pardonne d'avoir un peu trop aimé à boire!

— Il n'y a pas de mal, interrompit Boutraix. Que diable vit donc ton père au château de Ghismondo?

— Raconte-nous cette histoire, reprit Sergy qui aurait donné la partie de plaisir la plus raffinée pour un conte fantastique.

— Aussi bien après cela, répliqua le muletier, leurs seigneuries seront libres de retourner, si elles le jugent à propos. — Et il poursuivit :

« Ce malheureux Ghismondo, dit-il, » — et se reprenant aussitôt comme s'il craignait d'avoir été entendu par quelque témoin invisible, — « malheureux en effet, continua-t-il, pour avoir attiré sur lui l'inexorable colère de Dieu, car je ne lui veux d'ailleurs aucun mal!... Ghismondo était à vingt-cinq ans le chef de l'illustre famille de Las Sierras, si renommée en nos chroniques. Il y a de cela trois cents ans, ou à peu près; mais l'année au juste est mentionnée dans les livres. C'était un beau et brave cavalier, libéral, gracieux, long-temps bien venu de tous, mais trop enclin à de

méchantes compagnies, et qui ne sut pas se conserver dans la crainte et dans le respect du Seigneur, si bien qu'il se fit un mauvais bruit par ses déportemens, et qu'il se ruina presque entièrement par ses prodigalités. C'est alors qu'il fut obligé de chercher un asile dans le château où vous avez résolu fort imprudemment, révérence gardée, de passer la nuit prochaine, et qui était le seul débris de son riche patrimoine. Content d'échapper dans cette retraite à la poursuite de ses créanciers et à celle de ses ennemis qui ne laissaient pas d'être fort nombreux, parce que ses passions et ses débauches avaient porté le trouble dans beaucoup de familles, il acheva de la fortifier, et il s'y confina pour le reste de ses jours, avec un écuyer d'aussi mauvaise vie que lui, et un jeune page dans lequel la corruption de l'ame avait devancé les années ; leur maison se composa seulement d'une poignée d'hommes d'armes qui avaient pris part à leurs excès, et dont l'unique ressource était de s'associer à leur fortune. Une des premières expéditions de Ghismondo eut pour objet de se procurer une compagne, et, semblable à l'infame oiseau qui souille son nid, ce fut dans sa propre famille qu'il choisit sa triste victime. Quelques-uns disent cependant qu'Inès de Las Sierras, c'était le nom de sa nièce, souscrit en secret à son enlèvement. Qui pourra jamais expliquer les mystères du cœur des femmes?

« Je vous ai dit que ce fut là une de ses premières expéditions, parce que l'histoire lui en attribue beaucoup d'autres. Les revenus attachés à ce rocher, qui semble avoir été frappé, de tout temps, de la malédiction céleste, n'auraient pas suffi à ses dépenses, s'il n'y avait suppléé par des impôts levés sur les passans, et que l'on qualifie de vols de grand chemin, quand la perception n'est pas exécutée par de grands seigneurs. Les noms de Ghismondo et de son château devinrent en peu de temps redoutables. »

— N'est-ce que cela? dit Boutraix. Ce que tu viens de dire est partout. C'était un des résultats nécessaires de la féodalité, une des suites de la barbarie, dans ces siècles d'ignorance et d'esclavage!

« Ce qui me reste à vous raconter est un peu moins commun, reprit l'*arriero*. La douce Inès, qui avait reçu une éducation chrétienne, fut tout à coup, à pareil jour qu'aujourd'hui, éclairée d'un brillant rayon de la grace. A l'instant où l'heure de minuit

vient rappeler aux fidèles la naissance du Sauveur, elle pénétra contre son usage dans la salle des banquets, où les trois brigands, assis devant le foyer, s'étourdissaient sur leurs crimes dans les excès d'une orgie. Ils étaient à moitié ivres. Animée par la foi, elle leur peignit en vives paroles la méchanceté de leurs actions, et les châtimens éternels qui en seraient la suite; elle pleura, elle pria, elle s'agenouilla devant Ghismondo, et, sa blanche main étendue sur ce cœur qui naguères encore avait battu pour son amour, elle essaya d'y rappeler quelques sentimens humains. C'était, mes seigneurs, une entreprise au-dessus de ses forces, et Ghismondo, excité par ses barbares compagnons, lui répondit d'un coup de poignard qui lui perça le sein. »

— Le monstre! s'écria Sergy aussi ému que s'il avait entendu le récit d'une histoire véritable. —

« Cet incident horrible, continua Estevan, ne rabattit rien de la licence et de la joie accoutumées. Les trois convives continuèrent à boire et à chanter des chansons impies, en présence de la jeune fille morte; et il était trois heures du matin, quand les hommes d'armes, avertis par le silence de leurs maîtres, pénétrèrent au lieu du festin pour relever quatre corps étendus dans des flots de sang et de vin. Ils emportèrent sans sourciller les trois ivrognes dans leurs lits, et le cadavre dans son linceul.

« Mais la vengeance céleste, poursuivit Estevan après une pause assez solennelle; mais l'infaillible justice de Dieu n'avait pas perdu ses droits. A peine le sommeil eut commencé à dissiper les vapeurs qui obscurcissaient la raison de Ghismondo, qu'il vit Inès entrer dans sa chambre à pas mesurés, non pas belle, frémissant d'amour et de volupté, et vêtue comme autrefois d'un tissu léger qui allait tomber; mais pâle, ensanglantée, traînant le long habit des morts, et déployant vers lui une main flamboyante qu'elle vint imposer lourdement sur son cœur, à l'endroit même qu'elle avait inutilement pressé quelques heures auparavant. Lié par une puissance irrésistible, Ghismondo tenta en vain de se soustraire à l'effroyable apparition. Ses efforts et sa douleur ne purent se manifester que par quelques gémissemens sourds et confus. L'implacable main restait clouée à sa place, et le cœur de Ghismondo brûlait, et il brûla ainsi jusqu'au lever du soleil, où disparut le

fantôme. Ses complices reçurent la même visite et subirent le même supplice.

« Le lendemain, et tous les lendemains qui le suivirent pendant une année presque éternelle, les trois maudits se retrouvèrent au jour en s'interrogeant du regard sur le songe qu'ils avaient fait, car ils n'osaient se parler; mais la communauté du péril et du gain les appelait bientôt à de nouveaux crimes; la licence de la nuit les appelait à de nouvelles orgies qu'ils prolongeaient davantage, parce que le sommeil leur était redoutable; et l'heure du sommeil arrivée, la main vengeresse les brûlait toujours.

« Revint enfin l'anniversaire du 24 décembre (c'est aujourd'hui, mes seigneurs!), et le repas du soir les réunissait comme d'ordinaire à la clarté d'un foyer ardent, quand l'heure de la rédemption sonnait à Mattaro pour convoquer les chrétiens à ses solennités. Tout à coup une voix s'élève dans la galerie du château : ME VOILA, criait Inès! c'était elle. Ils la virent entrer, rejeter son drap funèbre, et s'asseoir parmi eux dans ses plus riches atours. Saisis d'étonnement ou de terreur, ils la virent manger du pain et boire du vin des vivans; on dit même qu'elle chanta et qu'elle dansa, suivant la coutume du passé; mais tout à coup sa main flamboya comme dans le mystère de leurs songes, et toucha au cœur le chevalier, l'écuyer et le page. Alors tout fut fini pour cette vie passagère, car leur cœur calciné avait fini de se réduire en cendres, et il ne renvoya plus de sang à leurs veines. Il était trois heures du matin quand les hommes d'armes, avertis par le silence de leurs maîtres, pénétrèrent, suivant l'usage, au lieu du festin; et cette fois-là, ils remportèrent quatre cadavres. Le lendemain, personne ne se réveilla. »

Sergy avait paru profondément préoccupé pendant tout ce récit, parce que les idées qu'il faisait naître se rapportaient à la matière ordinaire de ses rêveries; Boutraix poussait de temps à autre un soupir expressif, mais qui n'exprimait guère que l'impatience et l'ennui; le comédien Bascara murmurait entre ses dents quelques paroles inintelligibles qui semblaient broder sourdement une basse monotone et mélancolique sur ce roman lugubre de l'*arriere*, et un mouvement souvent renouvelé de sa main me fit soupçonner qu'il défilait les grains d'un rosaire. Quant à moi, j'admi-

rais ces lambeaux poétiques de la tradition qui venaient se coudre naturellement au récit d'un homme simple, et lui prêter des couleurs que l'imagination éclairée par le goût ne dédaignerait pas toujours.

« — Ce n'est pas tout, reprit Estevan, et je vous prie de m'écouter un moment encore avant de persister dans votre dangereux projet. Depuis la mort de Ghismondo et des siens, son détestable repaire, devenu odieux à tous les hommes, est resté en partage au démon. La route même par laquelle on y arrive a été abandonnée, comme vous pouvez vous en apercevoir. On sait seulement, à n'en pas douter, que tous les ans, le 24 décembre à minuit (mes seigneurs, c'est aujourd'hui, et ce sera tout à l'heure), les croisées du vieil édifice s'illuminent subitement. Ceux qui ont osé pénétrer dans ces terribles secrets, savent qu'alors le chevalier, l'écuyer et le page reviennent du sein des morts prendre place à l'orgie sanglante. C'est l'arrêt qu'ils ont à subir jusqu'à la consommation des siècles. Un peu plus tard entre Inès dans son linceul, qu'elle dépouille pour étaler sa toilette accoutumée, Inès, qui boit et mange, qui chante et danse avec eux. Quand ils se sont bercés quelque temps dans le délire de leur folle joie, imaginant, à chaque fois, qu'elle ne doit jamais cesser, la jeune fille leur montre sa blessure encore ouverte, les touche au cœur de sa main enflammée, et retourne aux feux du purgatoire après les avoir rendus à ceux de l'enfer! »

Ces derniers mots firent partir Boutraix d'un éclat de rire convulsif qui lui ôta un instant la respiration.

— Que le diable t'emporte! s'écria-t-il en frappant l'*arriero* sur l'épaule d'un coup de poing rudement amical, j'ai failli être ému de ces sornettes, que tu racontes d'ailleurs assez bien; et je me sentais troublé comme un sot, quand l'enfer et le purgatoire m'ont rendu à moi-même. Préjugés, mon Catalan! préjugés d'enfant qu'on épouvante avec des masques! Vieilles fables de la superstition qui n'ont plus de crédit qu'en Espagne! Tu verras, tantôt, si la peur du diable m'empêche de trouver le vin bon (et, par parenthèse, cela me rappelle que j'ai soif). Presse donc tes mules, s'il te plaît; car, pour voir le souper plus promptement servi, je porterais un toast à Satan lui-même.

« — C'étaient les propres paroles de mon père dans une partie de débauche qu'il fit à Mattaro avec des soldats comme lui, dit l'*arriero*. Comme on demandait encore du vin au maître de la posada : » — Il n'y en a plus qu'au château de Ghismondo, répondit-il. — « — J'en aurai donc, répliqua mon père, qui était alors impie comme un gavache ; et, par le saint corps de Dieu, j'en aurai, quand Satan devrait le verser. J'irai. — Tu n'iras pas! tu n'iras pas!... — J'irai, répliqua-t-il avec un blasphème plus exécrable encore ; et il s'obstina si bien qu'il y alla. »

— A propos de ton père, dit Sergy, tu avais oublié la question de Boutraix. Que vit-il de si effrayant au château de Ghismondo?

« — Ce que je vous ai dit, mes nobles seigneurs. Après avoir parcouru une longue galerie de tableaux fort anciens, il s'arrêta au seuil de la salle des banquets ; et, comme la porte était ouverte, il y jeta un regard assez assuré. Les damnés étaient à table, et Inès leur montrait sa plaie sanglante. Ensuite elle dansa, et chacun de ses pas la rapprochait de l'endroit où il était placé. Son cœur se brisa tout à coup à l'idée qu'elle venait le prendre. Il tomba de son haut comme un corps mort, et ne revint à lui que le lendemain sur le seuil de l'église paroissiale. »

— Où il s'était endormi la veille, reprit Boutraix, parce que le vin qu'il avait bu l'empêcha d'aller plus loin. Rêve d'ivrogne, mon pauvre Estevan! Que la terre lui soit aussi légère qu'il l'a trouvée souvent mobile et chancelante sous ses pas! Mais cet infernal château, n'y arriverons-nous jamais?

« — Nous y sommes, répondit l'*arriero* en arrêtant ses mules. »

— Il était temps, dit Sergy, voilà la tourmente qui recommence, et (chose étrange dans cette saison) j'ai entendu gronder le tonnerre deux ou trois fois.

« — On l'entend toujours, à pareille époque, auprès du château de Ghismondo, répliqua l'*arriero*. »

Il n'avait pas fini de parler, qu'un éclair éblouissant déchira le ciel, et nous montra les blanches murailles du vieux castel, avec ses tourelles groupées comme un troupeau de spectres, sur une immense plate-forme d'un roc uni et glissant.

La porte principale paraissait avoir été fermée long-temps ; mais les gonds supérieurs avaient fini par céder à l'action de l'air

et des années, avec les pierres qui les soutenaient; et ses deux battans, retombés l'un sur l'autre, tout rongés par l'humidité et tout mutilés par le vent, surplombaient, prêts à crouler, au-dessus du parvis. Nous n'eûmes pas de peine à les abattre. Dans l'intervalle qu'ils avaient laissé en se séparant vers leur base, et où le corps d'un homme aurait eu peine à s'introduire, s'étaient amassés quelques débris du cintre et de la voûte qu'il fallut écarter devant nous. Les feuilles robustes d'aloès qui s'étaient fait jour dans leurs interstices tombèrent ensuite sous nos épées, et la voiture entra dans la vaste allée dont les dalles n'avaient pas gémi sous le passage d'une roue depuis le règne de Ferdinand-le-Catholique. Nous nous hâtâmes alors d'allumer quelques-unes des torches dont nous nous étions munis à Mattaro, et dont la flamme, nourrie par un courant impétueux, résista heureusement aux battemens d'ailes des oiseaux nocturnes, qui s'enfuyaient de toutes les fentes du vieux bâtiment en poussant des cris lamentables. Cette scène, qui avait, en vérité, quelque chose d'extraordinaire et de sinistre, me rappela involontairement la descente de don Quichotte dans la caverne de Montésinos; et l'observation que j'en fis en riant aurait peut-être arraché un sourire à l'*arriero* et à Bascara lui-même, s'ils avaient pu sourire encore; mais leur consternation augmentait à chaque pas.

La grande cour s'ouvrit enfin devant nous. Sur sa gauche s'étendait un large auvent qui servait de toit à une espèce de hangar, destiné autrefois à protéger, contre l'intempérie des saisons, les chevaux du châtelain, comme l'attestaient des anneaux de fer placés, de distance en distance, à la muraille. Nous nous réjouîmes à l'idée d'y remiser commodément notre équipage; et cette pensée parut égayer jusqu'au souci d'Estevan, qui s'occupait, avant toutes choses, du bien-être et du repos de ses mules. Deux torches, fortement fixées à des crampons qui paraissaient préparés pour elles, jetèrent sur cet abri une lumière réjouissante; et le fourrage, dont nous avions chargé le derrière de la voiture, splendidement étalé devant l'attelage, harassé de jeûne et de travail, lui rendit un air de gaieté qui faisait plaisir à voir.

« — Ceci est au mieux, messeigneurs, dit Estevan un peu rassuré; je comprends que mes mules puissent passer ici la nuit; et il y a

un proverbe qui dit : « Que le muletier est bien partout où peuvent loger ses mules. » S'il vous plaît de me laisser quelques vivres pour souper à côté d'elles, je crois pouvoir vous en répondre jusqu'à demain; car je crains moins les démons de l'écurie que ceux du salon. Ce sont d'assez bons diables, que l'accoutumance nous a rendus familiers, à nous autres *arrieros,* et dont la malignité se borne à mêler les crins des chevaux, ou à les étriller à rebrousse-poil. Quant à nous, pauvres gens que nous sommes, ils se contentent de nous pincer assez serré pour que la marque en reste pendant une semaine, sous la forme d'une tache jaune, que toute l'eau du Ter ne laverait pas; de nous donner des crampes qui retournent le mollet sur l'os de la jambe, ou de se coucher pesamment sur notre estomac en riant comme des fous. Je me sens homme à braver tout cela, moyennant la grace de Dieu et les trois bouteilles de vin de Palamos que le seigneur capitaine m'a promises. »

— Les voilà, lui dis-je en l'aidant à décharger la voiture, et, de plus, deux pains et un quartier de brebis rôtie. Maintenant que la cavalerie et le train sont logés, allons pourvoir là-haut à l'étape des fantassins.

Nous enflammâmes quatre torches et nous nous engageâmes dans le grand escalier, à travers les débris dont il était obstrué partout, Bascara, placé entre Sergy et Boutraix, qui l'encourageaient de leur parole et de leur exemple, et faisant céder la peur à la vanité, si puissante sur une ame espagnole. J'avouerai que cette incursion sans périls avait cependant quelque chose d'aventureux et de fantastique, dont mon imagination était secrètement flattée, et je puis ajouter qu'elle présentait des difficultés propres à exciter notre ardeur. Une partie des murailles avait croulé çà et là, et dressé devant nous en vingt endroits différens autant de barricades accidentelles qu'il fallait tourner ou franchir. Des planches, des solives, des poutres tout entières, tombées des parties supérieures de la charpente, se croisaient et s'impliquaient en tous sens sur les degrés rompus dont les éclats anguleux se hérissaient sous nos pieds. Les vieilles croisées qui avaient donné du jour au vestibule et aux degrés étaient depuis long-temps tombées, arrachées par les orages, et nous n'en reconnaissions les vestiges qu'au bruit des vitres déjà brisées que la semelle de nos bottes faisait cra-

queter. Un vent impétueux, chargé de neige, s'introduisait avec d'horribles sifflemens à travers l'espace qu'elles avaient abandonné en s'abattant d'une pièce, un ou deux siècles auparavant, et la végétation sauvage dont la tempête y avait jeté les semences, ajoutait encore aux embarras de ce passage et à l'horreur de cet aspect. Je pensai, sans le dire, que le cœur d'un soldat serait porté d'un élan plus facile et plus naturel à l'attaque d'une redoute ou à l'assaut d'une forteresse. Nous arrivâmes enfin au palier du premier étage, et nous reprîmes haleine un moment.

A notre gauche s'ouvrait un corridor long, étroit et obscur, dont nos torches, pressées à l'entrée, ne purent éclaircir les ténèbres. Devant nous était la porte des appartemens, ou plutôt elle n'y était plus. Cette nouvelle invasion ne nous donna que la peine d'entrer, la torche au poing, dans une salle carrée qui avait dû recevoir les hommes d'armes. Nous en jugeâmes du moins ainsi à deux rangs de banquettes délabrées qui la garnissaient sur toutes ses faces, et à quelques trophées d'armes communes, à demi rongées par la rouille, qui pendaient encore à ses parois. Nous la traversâmes en faisant rouler sous nos pieds quatre ou cinq tronçons de lances et autant de canons d'escopette. Elle aboutissait en retour d'équerre à une galerie beaucoup plus étendue en longueur, mais d'une largeur médiocre, dont le côté droit était percé de croisées vides comme celles de l'escalier, et auxquelles battaient à peine encore les restes d'un chambranle pourri. Le plancher de cette partie du bâtiment avait été tellement dégradé par les influences de l'atmosphère et par la chute de la pluie, qu'il abandonnait toutes ses mortaises, et qu'il ne prolongeait plus vers le mur extérieur qu'une frange mince et déchirée. Dans cette direction, on le sentait fléchir et se relever avec une élasticité suspecte, et le pied s'y engageait comme dans une poussière compacte qui ne demande qu'à céder. D'espace en espace, les parties les moins solides commençaient à s'écailler en compartimens bizarres et béans, que la marche d'un curieux plus téméraire que moi n'aurait pas sondés impunément. J'entraînai brusquement mes camarades vers la muraille de gauche, où le passage paraissait moins hasardeux. Elle était garnie de tableaux.

— Aussi vrai qu'il n'y a pas de Dieu, ce sont des tableaux, dit

Boutraix. L'ivrogne qui a engendré ce malotru d'*arriero* serait-il venu jusqu'ici?

— Eh non! lui répondit Sergy avec un rire un peu amer. Il s'endormit sur le parvis de l'église de Mattaro, parce que le vin qu'il avait bu l'empêcha d'aller plus loin.

— Je ne te demande pas ton avis, reprit Boutraix en braquant son lorgnon sur les cadres disloqués et poudreux qui tapissaient le mur en lignes inégales sous une multitude d'angles capricieux, mais sans qu'il s'en trouvât un seul qui ne s'éloignât pas plus ou moins de la perpendiculaire. Ce sont des tableaux en effet, et des portraits, si je ne me trompe. Toute la famille de Las Sierras a posé dans ce coupe-gorge.

De pareils vestiges de l'art des siècles reculés auraient pu fixer notre attention dans une autre circonstance; mais nous étions trop pressés d'assurer à notre petite caravane un gîte sûr et commode pour employer beaucoup de temps à l'examen de ces toiles frustes qui avaient presque disparu sous l'enduit humide et noir des années. Cependant, parvenu aux derniers portraits, Sergy en rapprocha son flambeau avec émotion, et, me saisissant vivement par le bras :

— Regarde, regarde, s'écria-t-il, ce chevalier au sombre regard, dont le front est ombragé par un panache rouge; ce doit être Ghismondo lui-même! Vois comme le peintre a merveilleusement exprimé dans ces traits jeunes encore les lassitudes de la volupté et les soucis du crime. C'est une chose triste à voir!...

— Le portrait suivant t'en dédommagera, répondis-je en souriant à son hypothèse. C'est celui d'une femme, et s'il était mieux conservé, ou plus rapproché de nos yeux, tu t'extasierais à la vue des charmes d'Inès de Las Sierras, car on pourrait supposer aussi que c'est elle. Ce qu'on en distingue est déjà de nature à produire une vive impression. Que d'élégance dans cette taille élancée! Quel attrait piquant dans cette attitude! Que ce bras et cette main, si parfaitement modelés, promettent de beautés dans l'ensemble qui nous échappe! C'est ainsi que devait être Inès!

— Et c'est ainsi qu'elle était, reprit Sergy en m'entraînant vers lui, car, sous ce point de vue, je viens de rencontrer ses yeux. Oh! jamais une expression plus passionnée n'a parlé à l'ame! Jamais la vie n'est descendue plus vivante du pinceau! Et si tu veux suivre

cette indication sous les écailles de la toile jusqu'au doux contour où la joue s'arrondit autour de cette bouche charmante, si tu saisis comme moi le mouvement de cette lèvre un peu dédaigneuse, mais où l'on sent respirer toute l'ivresse de l'amour...

— Je me ferai une idée imparfaite, continuai-je froidement, de ce que pouvait être une jolie femme de la cour de Charles-Quint.

— De la cour de Charles-Quint, dit Sergy en baissant la tête. Cela est vrai.

— Attendez, attendez, dit Boutraix, à qui sa haute taille permettait d'atteindre de la main jusqu'au cartouche gothique dont la baguette inférieure du cadre était décorée, et qui venait d'y passer son mouchoir à plusieurs reprises. Il y a ici un nom écrit en allemand ou en hébreu, si ce n'est en syriaque ou en bas-breton; mais le diable emporte qui le déchiffre. J'aimerais autant expliquer l'Alcoran.

Sergy poussa un cri d'enthousiasme.

— *Inès de Las Sierras!* Inès de Las Sierras! répéta-t-il en pressant mes mains avec une sorte de frénésie. Lis plutôt!

— *Inès de Las Sierras,* répliquai-je; c'est bien cela; et ces trois montagnes de sinople sur un champ d'or devaient être les armoiries parlantes de sa famille. Il paraît que cette infortunée a réellement existé, et qu'elle habitait ce château. Mais il est bientôt temps d'y chercher un asile pour nous-mêmes. N'êtes-vous pas disposés à pénétrer plus avant?

— A moi! messieurs, à moi! cria Boutraix, qui nous avait précédés de quelques pas. Voici un salon de compagnie qui ne nous fera pas regretter les rues humides de Mattaro; un logement digne d'un prince ou d'un intendant militaire! Le seigneur Ghismondo aimait ses aises, et il n'y a rien à dire sur la distribution de l'appartement. O le superbe corps de caserne!

Cette pièce immense était en effet mieux conservée que le reste. Le fond seulement recevait la lumière de deux croisées très étroites, que la faveur de leur disposition avait préservées des dégradations communes à tout le bâtiment. Ses tentures en cuir imprimé et ses grands fauteuils à l'antique avaient je ne sais quel air de magnificence que leur vieillesse rendait encore plus imposant. La cheminée aux proportions colossales, qui ouvrait ses vastes

flancs sur la muraille de gauche, semblait avoir été bâtie pour des veillées de géans, et les bois de démolition épars dans l'escalier nous auraient fourni un feu réjouissant pendant des centaines de nuits pareilles à celle qui allait s'écouler. Une table ronde, qui n'en était éloignée que de quelques pieds, nous rappela involontairement les festins impies de Ghismondo, et je conviendrai volontiers que je ne la regardai pas sans un peu de saisissement.

Il nous fallut plusieurs voyages, soit pour nous approvisionner du bois nécessaire, soit pour transporter nos vivres, et ensuite nos paquets, dont l'inondation pluviale de la journée pouvait avoir sérieusement compromis l'économie. Tout se trouva heureusement sain et sauf, et les nippes mêmes de la troupe de Bascara, étendues devant le foyer incendié sur les dossiers des fauteuils, brillèrent à nos yeux de ce lustre factice et de cette fraîcheur surannée que leur prête l'éclat imposteur des quinquets. Il est vrai que la salle à manger de Ghismondo, éclairée alors par dix torches ardentes habilement assujéties à dix vieux candélabres, était certainement mieux illuminée que ne le fut jamais, de mémoire d'homme, le théâtre d'une petite ville de Catalogne. La partie la plus éloignée seulement, celle qui se rapprochait de la galerie des tableaux, et par laquelle nous étions entrés, n'avait pas perdu toutes ses ténèbres. On eût dit qu'elles s'y étaient amassées comme à dessein pour établir entre nous et le vulgaire profane une mystérieuse barrière. C'était la nuit visible du poète.

— Je ne doute pas, dis-je en m'occupant avec mes compagnons des préparatifs du repas, que ceci ne fournisse un nouveau prétexte à la crédulité des habitans de la plaine. Il est l'heure où Ghismondo revient s'asseoir tous les ans à son banquet infernal, et la lumière qui vous croisées doivent répandre au dehors n'annonce rien de moins qu'une fête de démons. C'est peut-être sur une circonstance pareille qu'est fondée la vieille légende d'Esarvan.

— Ajoute à cela, dit Bonneux, que la fantaisie de représenter cette scène au naturel peut être venue à des aventuriers de bonne humeur, et qu'il n'est pas impossible que le père de l'ermite ait réellement assisté à une comédie de ce genre. Nous sommes servis à ravir pour la recommencer, continua-t-il en soulevant pièce à pièce les hardes de la troupe voyageuse. Voilà un habit de cheva-

lier qui semble taillé pour le capitaine; je rappellerai trait pour trait avec celui-ci l'intrépide écuyer du damné, qui était, selon toute apparence, un garçon de fort bonne mine, et ce costume coquet, qui relèvera la physionomie un peu langoureuse du beau Sergy, lui donnera facilement l'air du plus séduisant des pages. Convenez que l'invention est heureuse, et qu'elle nous promet une nuit d'une gaieté folle!

Pendant que Boutraix parlait, il s'était travesti de pied en cap, et nous l'avions imité en riant, car il n'y a rien de plus contagieux qu'une extravagance entre trois jeunes cervelles. Cependant nous avions eu la précaution de conserver nos épées et nos pistolets, qui, à la date près de leur fabrication, ne contrastaient pas d'une manière trop criante avec notre déguisement. Les héros mêmes de la galerie de Ghismondo, s'ils étaient descendus subitement de leurs toiles gothiques, ne se seraient pas trouvés trop dépaysés dans leur castel héréditaire.

— Et la belle Inès! s'écria Sergy. Vous n'y avez pas pensé! Le seigneur Bascara, que la nature a revêtu de dons extérieurs dont les Graces seraient jalouses, voudrait-il bien se charger de ce rôle pour cette fois seulement, à la demande générale du public?

— Messieurs, répondit Bascara, je me prête volontiers aux plaisanteries qui n'intéressent pas le salut de mon ame, et c'est ma profession: mais celle-ci est d'un genre qui ne me permet pas d'y prendre part. Vous verrez peut-être, à votre grand dommage, qu'on ne brave pas impunément les puissances de l'enfer. Réjouissez-vous comme bon vous semblera, puisque la grace ne vous a pas touchés; mais je vous atteste que je renonce hautement à ces joies de Satan, et que je ne demande qu'à y échapper, pour me rendre moine dans quelque bonne maison du Seigneur. Accordez-moi seulement, comme à votre frère en Jésus-Christ, dont le nom soit toujours loué, la permission de passer la nuit sur ce fauteuil, avec quelque réfection pour soutenir mon corps, et la liberté de prier.

— Tiens, lui dit Boutraix, cette magnifique oraison jaculatoire mérite une oie tout entière et deux flacons du meilleur. Garde ton siége, mon ami; mange, bois, prie et dors. Tu ne seras jamais qu'un fou! — D'ailleurs, ajouta-t-il en se rasseyant et en remplis-

sant son verre, Inès ne vient qu'au dessert, — et j'espère bien qu'elle viendra.

— Dieu nous en préserve! dit Bascara.

Je pris la place opposée au feu, l'écuyer à ma droite, à ma gauche le page. En face de moi, la place d'Inès resta vacante. Je promenai un regard autour de la table, et, soit préoccupation, soit faiblesse d'esprit, je trouvai aussi que ce divertissement avait quelque chose de sérieux qui me serrait le cœur. Sergy, dont la verve bouillante s'était promptement apaisée, paraissait plus ému encore. Boutraix buvait.

— D'où vient, dit Sergy, que ces idées solennelles, dont la philosophie se fait un jeu, ne perdent jamais entièrement leur empire sur les esprits les plus fermes et les plus éclairés? La nature de l'homme aurait-elle un besoin secret de se relever jusqu'au merveilleux pour rentrer en possession de quelque privilége qui lui a été ravi autrefois, et qui formait la plus noble partie de son essence?

— Sur mon honneur, répondit Boutraix, je ne croirais pas à cette supposition, quand même tu l'aurais énoncée en termes assez clairs pour me la faire comprendre. L'effet dont tu parles résulte tout bonnement d'une vieille habitude des organes du cerveau, qui ont retenu, comme une espèce de cire molle durcie par le temps, les sottes impressions que nos mères et nos nourrices leur ont inculquées dans notre enfance, et c'est ce qui est admirablement expliqué par Voltaire, dans un livre superbe que je t'engage à lire quand tu seras de loisir. Penser autrement, c'est se ravaler au niveau de ce bon homme, qui grommelle depuis un quart d'heure le *Benedicite* sur sa ration, avant d'oser se hasarder à y mettre la dent.

Sergy insista. Boutraix défendit son terrain pied à pied, en se retranchant, comme à l'ordinaire, derrière ses argumens irrésistibles, *préjugé*, *superstition* et *fanatisme*. Je ne l'avais jamais vu si tenace et si méprisant dans un combat métaphysique; mais la conversation ne se maintint pas long-temps à la hauteur de ces sublimes régions de l'intelligence, car le vin était capiteux, et nous en buvions copieusement en gens qui n'ont rien de mieux à faire. Il était minuit à nos montres, et près d'une bouteille de plus, quand nous nous écriâmes tous ensemble avec un transport de

joie, comme si cette conviction nous avait affranchis d'une inquiétude cachée : — Minuit, messieurs, minuit! et Inès de Las Sierras n'est pas venue!

L'unanimité avec laquelle nous nous étions rencontrés dans une observation si puérile nous arracha un long éclat de rire.

— Tête et mort! dit Boutraix en se soulevant sur deux jambes avinées, dont il cherchait à dissimuler l'oscillation sous un air de nonchalance et d'abandon; quoique cette belle ait fait défaut à notre réunion joyeuse, la galanterie chevaleresque dont nous faisons profession nous défend de l'oublier. Je porte ce rouge-bord à la santé de la noble demoiselle Inès de Las Sierras et à sa prochaine délivrance!

— A Inès de Las Sierras! cria Sergy.

— A Inès de Las Sierras! répétai-je en rapprochant mon verre à demi vide de leurs verres pleins.

— Me voilà! cria une voix qui partait de la galerie des tableaux.

— Heim? dit Boutraix en se rasseyant. — La plaisanterie n'est pas mauvaise; mais qui l'a faite?

Je jetai les yeux derrière moi. Bascara s'était cramponné tout pâle aux barreaux de mon fauteuil.

— Ce faquin de voiturier, répondis-je, que le vin de Palamos a mis en gaieté.

— Me voilà! me voilà! reprit la voix. Salut et bonne humeur aux hôtes du château de Ghismondo!

— C'est une voix de femme et de jeune femme, dit Sergy en se levant avec une noble et gracieuse assurance.

Au même instant, nous discernâmes dans la partie la moins éclairée de la salle un blanc fantôme qui courait vers nous d'une incroyable rapidité, et qui, parvenu à notre portée, laissa tomber son linceul. Il passa entre nous, car nous étions debout, la main sur la garde de nos épées, et s'assit à la place d'Inès.

— Me voilà! dit le fantôme en poussant un long soupir et en rejetant de droite et de gauche de longs cheveux noirs, négligemment retenus par quelques nœuds de ruban ponceau. Jamais beauté plus accomplie n'avait frappé mes regards.

— C'est une femme en effet, repris-je à demi-voix; et puisqu'il est bien convenu entre nous que rien ne peut se passer ici qui ne

soit parfaitement naturel, nous n'avons de conseils à prendre que de la politesse française. La suite expliquera ce mystère, s'il peut s'expliquer.

Nous reprîmes nos places, et nous servîmes l'inconnue, qui paraissait pressée par la faim. Elle mangea et but sans parler. Quelques minutes après, elle nous avait oubliés tout-à-fait, et chacun des personnages de cette scène bizarre sembla s'être isolé en lui-même, immobile et muet, comme s'il avait été frappé de la baguette pétrifiante d'une fée. Bascara était tombé à mes côtés, et je l'aurais cru mort de terreur, si je n'avais été rassuré par le mouvement de ses mains palpitantes, qui se croisaient convulsivement en signe de prière. Boutraix ne laissait pas échapper un souffle; une profonde expression d'anéantissement avait remplacé son audace bachique, et le brillant vermillon de l'ivresse, qui éclatait une minute auparavant sur son front assuré, s'était changé en mortelle pâleur. Le sentiment qui dominait Sergy n'enchaînait pas sa pensée avec moins de puissance, mais il était du moins plus doux, à en juger par ses regards. Ses yeux, fixés sur l'apparition avec tout le feu de l'amour, paraissaient s'efforcer de la retenir, comme ceux d'un homme endormi qui craint de perdre au réveil le charme irréparable d'un beau songe; et il faut avouer que cette illusion valait la peine d'être conservée avec soin, car la nature entière n'offrait peut-être point alors de beauté vivante qui méritât d'être mise à sa place. Je vous prie de croire que je n'exagère pas.

L'inconnue n'avait pas plus de vingt ans; mais les passions, le malheur—ou la mort, avaient imprimé à ses traits ce caractère étrange d'immuable perfection et d'éternelle régularité que le ciseau des anciens a consacré dans le type des dieux. Il ne restait rien dans cette physionomie qui appartînt à la terre, rien qui pût y craindre l'offense d'une comparaison. Ce fut là le froid jugement de ma raison, bien prémunie dès ce temps-là contre les folles surprises de l'amour, et il me dispense d'une peinture à laquelle chacun de vous sera libre de pourvoir au gré de son imagination. Si vous parvenez à vous figurer quelque chose qui approche de la réalité, vous irez mille fois plus loin que tous les artifices de la parole, de la plume et du pinceau. Seulement, et il le faut bien pour la garantie de mon impartialité, laissez courir, sur ce front vaste et poli, un

trait oblique, extrêmement léger, qui vient mourir à un pouce au-dessus du sourcil; et dans le regard divin dont ces longs yeux bleus répandent l'ineffable lumière, entre des cils noirs comme le jais, exprimez, si vous le pouvez, quelque chose de vague et d'indécis, comme le trouble d'un doute inquiet qui cherche à s'expliquer à lui-même. Ce seront les imperfections de mon modèle, et je vous réponds que Sergy ne les a pas aperçues.

Ce qui me frappa le plus pourtant, quand je fus capable de m'occuper de quelques détails, c'était le vêtement de notre mystérieuse étrangère. Je ne doutais pas de l'avoir vu quelque part, peu de temps auparavant, et je ne tardai pas à me rappeler que c'était dans le portrait d'Inès. Il paraissait emprunté, comme le nôtre, au magasin d'un costumier assez habile en *mise en scène*, mais il avait moins de fraîcheur. Sa robe de damas vert, encore riche, mais molle et halée, que rattachaient çà et là des rubans flétris, devait avoir appartenu à la garde-robe d'une femme morte depuis plus d'un siècle, et je pensai en frémissant que le toucher y trouverait peut-être la froide humidité de la tombe; mais je rejetai aussitôt cette idée indigne d'un esprit raisonnable, et j'étais parfaitement rendu au libre exercice de mes facultés, quand, avec un accent enchanteur, la nouvelle venue rompit enfin le silence :

— Eh quoi! nobles chevaliers, dit-elle en laissant errer sur ses lèvres un sourire de reproche, aurais-je eu le malheur de troubler les plaisirs de cette agréable soirée? Vous ne pensiez à mon arrivée qu'à vous livrer au bonheur d'être ensemble, et, quand je suis venue, vos rires joyeux éclataient à réveiller tous les oiseaux de nuit qui ont fait leurs nids dans les lambris du château. Depuis quand la présence d'une femme toute jeune, et à laquelle la ville et la cour ont trouvé quelques faibles agrémens, alarme-t-elle la gaieté? Le monde aurait-il changé à ce point, depuis que j'en suis sortie?

— Pardonnez, madame, répondit Sergy; tant d'attraits étaient faits pour nous surprendre, et l'admiration est muette comme l'effroi.

— Je sais gré à mon ami de cette explication, repris-je aussitôt. Les sentimens que votre vue inspire ne peuvent pas s'exprimer par des paroles. Quant à votre visite elle-même, elle a dû exciter

en nous un étonnement passager, dont nous avons été quelque temps à nous remettre. Vous savez que rien ne pouvait nous l'annoncer dans ces ruines qui ont depuis si long-temps perdu leurs habitans, et ce lieu sauvage, cette heure avancée de la nuit, ce désordre inaccoutumé des élémens, ne nous permettaient pas de l'espérer. Vous serez sans doute bien venue, madame, partout où vous daignerez paraître, mais nous attendions avec respect, pour vous rendre les honneurs que nous vous devons, qu'il vous plût de nous apprendre à qui nous avons l'honneur de parler.

— Mon nom? reprit-elle vivement; ne le savez-vous pas? Dieu m'est témoin que je ne suis venue qu'à votre appel!...

— A notre appel! dit Boutraix balbutiant et couvrant son visage de ses mains.

— En vérité, continua-t-elle en souriant, et je connais trop les bienséances pour en agir autrement. Je suis Inès de Las Sierras.

— Inès de Las Sierras! cria Boutraix, plus consterné que s'il avait vu la foudre tomber auprès de lui. O justice éternelle!

Je la regardai fixement. Je cherchai en vain dans sa figure quelque chose qui trahît la feinte et le mensonge.

— Madame, lui dis-je en affectant un peu plus de calme que je n'en avais réellement, les déguisemens sous lesquels vous nous avez trouvés, et qui sont peut-être assez malséants pour ce saint jour, cachent d'ailleurs des hommes inaccessibles à la crainte. Quel que soit votre nom, et quel que soit le motif pour lequel il vous plaira de le déguiser, vous pouvez attendre de nous une hospitalité discrète et respectueuse; nous nous prêterons même volontiers à reconnaître en vous Inès de Las Sierras, si ce jeu d'esprit, autorisé par la circonstance, amuse votre imagination, et tant de beauté vous donne le droit de la représenter avec plus d'éclat qu'elle n'en eut jamais; c'est le plus sûr de tous les prestiges; mais nous vous prions d'être bien persuadée que cet aveu, qui ne coûte rien à notre courtoisie, n'aurait pu être arraché à notre crédulité.

— Je suis loin de lui demander un pareil effort, répondit Inès avec dignité; mais qui pourrait me contester le titre que je prends dans la propre maison de mes pères? Oh! continua-t-elle en s'animant par degrés, j'ai payé assez cher ma première faute pour

croire la vengeance de Dieu satisfaite par cette expiation; mais puisse l'indulgence tardive que j'attends de lui, et dans laquelle j'ai mis ma seule espérance, m'abandonner pour toujours aux tourmens qui me dévorent, si le nom d'Inès de Las Sierras n'est pas mon nom! Je suis Inès de Las Sierras, la coupable et malheureuse Inès! Quel intérêt aurais-je à voler un nom que j'ai tant d'intérêt à cacher? Et de quel droit repousseriez-vous l'aveu, assez pénible déjà, d'une infortunée dont le sort ne demande que de la pitié?...

Elle laissa échapper quelques larmes, et Sergy se rapprocha d'elle avec une émotion toujours croissante, pendant que Boutraix, qui avait depuis quelque temps la tête appuyée sur ses bras accoudés, la laissait lourdement tomber sur la table.

— Tenez, seigneur! dit-elle en arrachant de son bras un carcan d'or à demi rongé par les années, et en le jetant dédaigneusement devant moi. Voilà le dernier présent de ma mère, et le seul joyau de son héritage qui me soit resté dans la misère et dans l'opprobre de ma vie. Voyez si je suis en effet Inès de Las Sierras, ou une vile aventurière, vouée par la bassesse de sa naissance aux divertissemens de la populace.

Les trois montagnes de sinople y étaient incrustées en fines émeraudes, et le nom de *Las Sierras*, gravé en vieilles lettres, s'y lisait distinctement encore sous la rouille du temps.

Je relevai le brasselet avec respect, et je le lui présentai, en m'inclinant profondément. Dans l'état d'exaltation où était parvenu son esprit, elle ne me remarqua point.

— S'il vous fallait d'autres preuves, reprit-elle avec une sorte de délire, le bruit de mes malheurs n'est-il pas venu jusqu'à vous? Voyez! ajouta-t-elle en détachant l'agrafe de sa robe et en nous montrant la cicatrice de son sein. C'est là que le poignard m'a frappée!...

— Malheur! malheur! cria Boutraix en soulevant sa tête, et en se rejetant, dans un désordre inexprimable, sur le dossier de son fauteuil.

— Les hommes! les hommes! dit Inès du ton d'un mépris amer, ils savent tuer les femmes, et la vue des blessures leur fait peur!...

Le mouvement mêlé de pudeur et de compassion qu'elle fit pour

rapprocher les pans de sa robe entr'ouverte, et cacher son sein aux yeux effrayés de Boutraix, livra l'autre à ceux de Sergy, dont l'émotion était à son comble, et je comprenais trop bien son ivresse pour la condamner.

Un nouveau silence s'établit alors, plus long, plus absolu, plus triste que le premier. Abandonnés, chacun de notre côté, à nos préoccupations particulières, Boutraix à une terreur irréfléchie qui était devenue incapable de raisonner, Sergy aux jouissances intérieures d'un amour naissant, dont l'objet réalisait les rêves favoris de sa folle imagination, moi-même à la méditation de ces hauts mystères sur lesquels je craignais de m'être formé, par le passé, des opinions téméraires, nous devions ressembler à ces figures pétrifiées des contes orientaux, que la mort a saisies au milieu de la vie, et dont les traits réfléchissent pour toujours l'expression du sentiment passager dans lequel elle les a surprises. La physionomie d'Inès paraissait beaucoup plus animée; mais à travers la multitude d'aspects mobiles qu'un enchaînement inexplicable d'idées lui faisait prendre tout à tour, comme sous l'empire d'un songe, il aurait été impossible de déterminer celle qui la dominait, quand elle reprit la parole en riant :

— Je ne me rappelle pas, dit-elle, ce que je vous priais de m'expliquer tout à l'heure, mais vous savez bien que ma pensée ne peut suffire à la conversation des hommes, depuis qu'une main que j'aimais, et qui m'assassina, m'a jetée parmi les morts. Prenez pitié, je vous prie, de la faiblesse d'une intelligence qui ressuscite, et pardonnez-moi d'avoir oublié trop long-temps que je n'ai pas fait honneur encore au salut que vous me portiez quand je suis entrée. Messieurs, ajouta-t-elle en se levant avec une grace infinie et en nous présentant son verre, Inès de Las Sierras vous salue à son tour. A vous, noble chevalier! le ciel vous soit favorable dans vos entreprises! à vous, écuyer mélancolique, dont quelque peine secrète altère la gaieté naturelle! puissent des jours plus propices que celui-ci vous rendre une sérénité sans mélange! à vous, beau page, dont la tendre langueur annonce une ame occupée de soucis plus doux! puisse l'heureuse femme qui a fixé votre amour, y répondre par un amour digne de vous, et si vous n'aimez pas encore, puissiez-vous aimer bientôt une beauté qui vous aime! à vous, mes seigneurs!...

— Oh! j'aime, et j'aime pour toujours! s'écria Sergy. Qui pourrait vous avoir vue et ne pas vous aimer? A Inès de Las Sierras, à la belle Inès!...

— A Inès de Las Sierras, répétai-je en me levant de mon fauteuil.

— A Inès de Las Sierras, murmura Boutraix sans changer de place; et, pour la première fois de sa vie, il porta une santé solennelle sans boire.

— A vous tous, reprit Inès en rapprochant pour la seconde fois son verre de sa bouche, mais sans l'épuiser.

Sergy s'en saisit et y plongea une lèvre ardente; je ne sais pourquoi j'aurais voulu le retenir, comme si j'avais pensé qu'il y bût la mort.

Quant à Boutraix, il était retombé dans une sorte de stupeur réfléchie qui absorbait toute son ame.

— Voilà qui est bien, dit Inès en jetant un de ses bras autour du cou de Sergy, et en posant de temps à autre, sur son cœur, une main aussi incendiaire que celle dont nous avait parlé la légende d'Estevan. Cette soirée est plus douce et plus charmante qu'aucune de celles dont j'ai conservé le souvenir. Nous sommes tous si gais et si heureux! Ne pensez-vous pas, seigneur écuyer, qu'il ne nous manque ici que le charme de la musique!...

— Oh! dit Boutraix qui ne pouvait presque plus articuler autre chose, chanterait-elle?...

— Chantez, chantez! répondit Sergy en passant des doigts frémissans dans les cheveux d'Inès, c'est votre Sergy qui vous en prie?

— Je le veux bien, reprit Inès; mais l'humidité de ces caveaux doit avoir altéré ma voix qu'on trouvait autrefois belle et pure, et je ne sais d'ailleurs que de tristes chansons, peu dignes d'une *tertulia* bachique, où devraient ne résonner que des airs joyeux. Attendez, continua-t-elle en élevant ses yeux célestes vers la voûte et en préludant par des sons enchanteurs. C'est la romance de la *Nina Matada*, qui sera nouvelle pour vous comme pour moi, car je la composerai en chantant.

Il n'est personne qui n'ait pu reconnaître combien le mouvement animé de l'improvisation prêtait de séductions à une voix inspirée. Malheur à l'homme qui écrit froidement sa pensée, élaborée, discutée, éprouvée par la réflexion et par le temps. Il n'ira jamais

émouvoir une ame jusque dans ses sympathies les plus secrètes. Assister à l'enfantement d'une grande conception, la voir s'élancer du génie de l'artiste, comme Minerve de la tête de Jupiter, se sentir emporté dans son essor à travers les régions inconnues de l'imagination, sur les ailes de l'éloquence, de la poésie, de la musique, c'est la plus vive des jouissances qui aient été données à notre nature imparfaite; c'est la seule qui la rapproche sur la terre de la divinité dont elle a tiré son origine.

Ce que je viens de vous dire, c'est ce que j'éprouvais aux premiers accens d'Inès. Ce que j'éprouvai un peu plus tard, il n'y a point de termes dans les langues qui puissent l'exprimer. Les deux essences de mon être se séparaient distinctement dans ma pensée : l'une, inerte et grossière, que son poids matériel retenait fixée sur un des fauteuils de Ghismondo; l'autre, déjà transformée, qui s'élevait au ciel avec les paroles d'Inès, et qui en recevait, à leur gré, toutes les impressions d'une vie nouvelle, inépuisable en voluptés. Soyez bien convaincus que si quelque génie malheureux a douté de l'existence de ce principe éternel, dont la vie impérissable est enchaînée quelques jours dans les liens de notre vie passagère, et qu'on appelle l'ame, c'est qu'il n'avait pas entendu chanter Inès, ou une femme qui chantât comme elle.

Mes organes, vous le savez, ne se refusent pas à ce genre d'émotion, mais je suis loin de les croire assez délicats pour le subir dans toute sa puissance. Il en était autrement de Sergy, dont l'organisation entière était celle d'une ame à peine captive, et qui ne tenait à l'humanité que par quelque lien fragile, toujours prêt à le laisser libre quand il voulait s'en affranchir. Sergy criait, Sergy pleurait, Sergy n'était plus en lui-même, et quand Inès, transportée, allait se perdre dans des inspirations plus sublimes encore que tout ce que nous avions entendu, elle semblait l'appeler à elle d'un sourire. Boutraix s'était un peu réveillé de son morne abattement, et fixait sur Inès deux gros yeux attentifs, où l'expression d'un plaisir étonné avait un moment remplacé celle de la frayeur. Bascara n'avait pas changé de position, mais les douces sensations du virtuose commençaient à triompher des craintes de l'homme du peuple. Il relevait de temps à autre un front où l'admiration le disputait à la terreur, et soupirait d'extase ou d'envie.

Un cri d'enthousiasme succèda au chant d'Inès. Elle versa elle-même à boire à la ronde, et choqua d'un verre délibéré le verre de Boutraix. Il le retira vers lui d'une main mal assurée, me regarda boire et but. Je remplis de nouveau les verres, et je saluai Inès.

— Hélas! dit-elle, je ne sais plus chanter, ou bien cette salle a trahi ma voix. Autrefois, il n'y avait pas un atome de l'air qui ne me répondît, et qui ne me prêtât un accord. La nature n'a plus pour moi ces harmonies toutes puissantes que j'interrogeais, que j'écoutais, qui se mariaient à mes paroles, quand j'étais heureuse et aimée. Oh! Sergy! continua-t-elle en le regardant avec tendresse, il faut être aimée pour chanter!...

— Aimée, cria Sergy en couvrant sa main de baisers! Adorée, Inès, idolâtrée comme une déesse! S'il ne faut que le sacrifice sans réserve d'un cœur, d'une ame, d'une éternité, pour inspirer ton génie, chante, Inès, chante encore! chante toujours!

— Je dansais aussi, reprit-elle en appuyant languissamment sa tête sur l'épaule de Sergy; mais comment danser sans instrumens? — Merveille! ajouta-t-elle tout à coup. Quelque démon favorable a glissé des castagnettes dans ma ceinture... — et elle les dégagea en riant.

— Jour irrévocable de la damnation, dit Boutraix, vous voilà donc venu! Le mystère des mystères est accompli! Le jugement dernier s'approche! Elle dansera!

Pendant que Boutraix achevait de parler, Inès s'était levée, et débutait par des pas graves et lentement mesurés, où se déployaient avec une grace imposante la majesté de ses formes et la noblesse de ses attitudes. A mesure qu'elle changeait de place et qu'elle se montrait sous des aspects nouveaux, notre imagination s'étonnait, comme si une belle femme de plus avait apparu à nos regards, tant elle savait enchérir sur elle-même dans l'inépuisable variété de ses poses et de ses mouvemens. Ainsi, par des transitions rapides, nous l'avions vue passer d'une dignité sérieuse aux transports modérés du plaisir qui s'anime, puis aux molles langueurs de la volupté, puis au délire de la joie, puis à je ne sais quelle extase plus délirante encore, et qui n'a point de nom; puis, elle disparaissait alors dans les ténèbres lointaines de la salle immense, et le bruit des castagnettes s'affaiblissait en proportion de

son éloignement, et diminuait, diminuait toujours, jusqu'à ce qu'on eût cessé de l'entendre en cessant de la voir; puis, il revenait de loin, s'augmentait par degrés, éclatait tout-à-fait quand elle reparaissait subitement sous des torrens de lumière à l'endroit où elle était le moins attendue; et alors, elle se rapprochait de nous au point de nous effleurer de sa robe, en faisant claqueter avec une volubilité étourdissante les castagnettes réveillées qui babillaient comme des cigales, et en jetant çà et là au travers de leur fracas monotone, quelques cris perçans, mais tendres, qui pénétraient l'ame. Ensuite, elle s'éloignait encore, s'enfonçait à demi dans l'ombre, paraissant et disparaissant tour à tour, fuyant à dessein sous nos yeux, et cherchant à se laisser voir; et ensuite, on ne la voyait plus, on ne l'entendait plus, on n'entendait plus qu'une note éloignée et plaintive comme le soupir d'une jeune fille qui meurt; et nous restions éperdus, palpitans d'admiration et de crainte, attendant le moment où son voile emporté par le mouvement de la danse, viendrait flotter et s'éclairer à la lumière des flambeaux, où sa voix nous avertirait du retour par un cri de joie, auquel nous répondions sans le vouloir, parce qu'il faisait vibrer en nous une multitude d'harmonies cachées. Alors elle revenait, elle tournait sur elle-même comme une fleur que le vent a détachée de son rameau, elle s'élançait de la terre comme s'il avait dépendu d'elle de la quitter pour toujours, elle y redescendait comme s'il avait dépendu d'elle de n'y pas toucher; elle ne bondissait pas sur le sol; vous auriez cru qu'elle ne faisait qu'en jaillir, et qu'un arrêt mystérieux de sa destinée lui avait défendu d'y toucher autrement que pour le fuir. Et sa tête penchée avec l'expression d'une caressante impatience, et ses bras, gracieusement arrondis en signe d'appel et de prière, paraissaient nous implorer pour la retenir. Sergy céda, quand j'allais y céder, à cet attrait impérieux, et l'enveloppa dans les siens.

— Reste, lui dit-il, ou je meurs!...

— Je pars! répondit-elle, et je meurs si tu ne viens!... Ame d'Inès! ne viendras-tu pas?

Elle tomba demi-assise sur le fauteuil de Sergy, les mains nouées autour de son cou, et, pour cette fois, elle avait décidément cessé de nous voir.

— Écoute, Sergy, continua Inès, en sortant de cet appartement, tu verras à ta droite un corridor long, étroit, obscur. (Je l'avais remarqué en entrant.) Tu le suivras long-temps, avec précaution, sur des dalles toutes rompues. Marche, marche toujours! Tu ne te rebuteras pas des détours infinis qu'il doit présenter à ta vue; il n'y a pas moyen de s'égarer. Tu descendras les degrés par lesquels il s'abaisse, d'étage en étage, vers les souterrains. Il en manque quelques-uns; mais l'amour franchit aisément ces obstacles, qui n'ont pas retardé, pour venir te trouver, les pas d'une faible femme. Marche, marche toujours! Tu arriveras ainsi à un escalier tortueux, encore plus délabré que le reste, mais où je te guiderai, car tu me trouveras au-dessus. Ne t'inquiète pas de mes hiboux, car ils sont, depuis long-temps, mes seuls amis. Les hiboux entendent ma voix, et, par les soupiraux entr'ouverts du sépulcre où j'habite, je les renverrai aux créneaux avec tous leurs petits. Marche, marche toujours! Mais, viens, et ne tarde pas... Viendras-tu?

— Si j'irai! s'écria Sergy. Oh! plutôt la mort éternelle que de ne pas te suivre partout!...

— Qui m'aime me suive, répondit Inès en poussant un éclat de rire effrayant.

Au même instant elle ramassa son linceul, et nous ne la vîmes plus; l'obscurité des parties éloignées de la salle nous l'avait déjà cachée pour toujours.

Je me jetai au-devant de Sergy, et je le saisis fortement. Boutraix, rendu à lui par le péril de son camarade, était venu me seconder. Bascara lui-même se leva.

— Monsieur, dis-je à Sergy, comme votre aîné, comme votre ancien de service, comme votre ami, comme votre capitaine, je vous défends de faire un pas! Ne vois-tu pas, malheureux, que tu es ici responsable de notre vie à tous? Ne vois-tu pas que cette femme, trop séduisante, hélas! n'est que le magique instrument dont se sert une troupe de bandits cachée dans cet affreux repaire pour nous séparer et pour nous perdre? Oh! si tu étais seul et libre de disposer de toi-même, je comprendrais ton funeste égarement, et je ne pourrais que te plaindre; Inès a tout ce qu'il faut pour justifier un pareil sacrifice. Mais songe qu'on n'espère nous ré-

duire qu'en nous isolant, et que si nous devons mourir ici, nous devons mourir autrement que dans une embûche grossière, en vendant cher notre vie aux assassins! Sergy, tu nous appartiens avant tout; tu ne nous quitteras pas!...

Sergy, dont la raison paraissait combattue par une foule de sentimens contraires, me regarda fixement, et tomba sans forces sur son fauteuil.

— A nous, maintenant, messieurs, continuai-je en tournant péniblement la porte sur ses gonds rouillés. Amassons ces vieux meubles en barricades pour nous en faire un rempart. Pendant qu'il s'ébranlera sous une attaque presque infaillible, nous aurons le temps de nous mettre sur nos gardes, et de tenir nos armes prêtes. Nous sommes en état de résister à vingt brigands, et je doute qu'ils soient ici.

— J'en doute aussi, dit Boutraix, quand ces précautions furent prises, et que nous nous retrouvâmes autour de la table près de laquelle s'était enfin assis Bascara, un peu rassuré par notre air de résolution. Les mesures dont le capitaine vient de s'aviser sont conseillées par la prudence, et le guerrier le plus intrépide ne fait rien d'indigne de sa bravoure en se mettant à l'abri des surprises; mais l'idée qu'il se forme de ce château me paraît dénuée de toute vraisemblance; une bande de scélérats n'occuperait pas impunément au temps où nous vivons, sous la terreur de nos armes, et au milieu de l'activité infatigable de notre police, les ruines d'un vieux bâtiment à demi-lieue d'une grande ville. C'est une chose plus impossible que toutes celles dont nous avons nié tantôt la possibilité.

— En vérité! lui dis-je en raillant, pensez-vous, Boutraix, que Voltaire et Piron seraient de cet avis?

—Capitaine, répliqua-t-il avec une froide dignité dont je ne l'aurais jamais cru capable, et que lui inspirait sans doute la nature des idées nouvelles auxquelles son esprit commençait à s'ouvrir, l'ignorance et la présomption de mes jugemens méritaient cette ironie, et je ne m'en offenserai point. J'imagine que Voltaire et Piron n'expliqueraient guère mieux que moi ce qui s'est passé tout à l'heure sous nos yeux; mais, quoi qu'il en soit de cet évènement et de tout ce qui peut le suivre, vous me permettrez de penser que les

ennemis auxquels nous avons affaire maintenant n'ont pas besoin de trouver des portes ouvertes.

— Ajoutez à cela, dit Bascara, qu'un semblable expédient est indigne des voleurs les plus maladroits ; vous envoyer cette Inès si bien apprise, que vous regardez comme leur complice, c'était éveiller votre attention et non pas la distraire. Leur supposerez-vous la pensée qu'il ait pu se trouver un homme assez fou (j'en demande bien pardon au seigneur Sergy) pour suivre un fantôme dans une tombe ; et s'il est impossible de compter sur un pareil résultat, à quoi bon les frais de cette prodigieuse apparition, qui n'aurait servi qu'à vous avertir? N'était-il pas plus naturel de vous laisser passer la première partie de la nuit dans l'aveuglement d'une folle confiance, et d'attendre le moment où, surpris par le sommeil et par le vin, vous ne leur donneriez plus que la peine de vous égorger sans péril, si vos dépouilles, assez légères, et plus propres à les déceler qu'à les enrichir, eussent offert un appât bien tentant à leur cupidité? Je ne vois, quant à moi, dans cette explication, que l'effort d'un esprit incrédule qui s'obstine contre l'évidence, et qui aime mieux croire aux calculs de sa fausse prudence qu'aux miracles de Dieu.

— Fort bien, repris-je, seigneur Bascara, on ne saurait mieux raisonner, et je reviens à votre avis. Mais si cette explication n'est pas bonne, êtes-vous sûr que je ne vous en tiens pas une autre en réserve? Vos sens paraissent assez reposés maintenant pour l'entendre, et le calme parfait qui a succédé à vos terreurs, si promptement dissipées, me fournira, au besoin, une preuve de plus. Vous êtes comédien, seigneur Bascara, et très bon comédien, je vous en réponds ; vous l'avez mieux prouvé cette nuit que vous ne le fîtes jamais à Gironne. Cette merveilleuse cantatrice, cette danseuse incomparable, que vous tenez problablement en réserve pour l'ouverture du théâtre de Barcelonne, ne la connaissez-vous pas? N'aurait-il pas été piquant d'en faire l'essai, dans une scène admirablement conduite, sur la sensibilité irritable de trois amateurs passionnés, dont l'enthousiasme peut servir de garantie à vos succès à venir? Votre vanité espagnole ne se serait-elle pas amusée en même temps, avec trop de complaisance, à l'espoir d'inspirer quelque mouvement d'inquiétude et de crainte à trois officiers français? Qu'en dites-vous, monsieur?

— Ah! ah! dit Boutraix souriant et achevant de vider son verre, car il ne cherchait encore qu'un prétexte à redevenir un grand philosophe, comme autrefois, qu'en dites-vous, mauvais plaisant?...

Sergy, qui n'était pas sorti jusqu'alors de son abattement rêveur, releva vers nous un œil moins triste et moins égaré. L'idée de retrouver Inès sur la terre des vivans avait apporté quelque adoucissement à sa douleur; il entrevoyait l'espérance de la rappeler parmi nous et de la revoir encore. Il écouta.

Bascara haussa les épaules.

— Permettez, continuai-je en lui prenant la main, cette plaisanterie n'est pas d'assez mauvais goût pour nous irriter, et nous y avons pris trop de plaisir pour vous en faire un crime. J'ajouterai même, sans crainte d'être démenti par mes camarades, que chacun de nous paiera volontiers sa place à la répétition; mais, maintenant, la comédie est jouée, et vous nous en devez le secret comme à d'honnêtes gens qu'on ne mystifie pas impunément, et dans lesquels un homme tel que vous est heureux de trouver des amis. Expliquez-vous avec franchise, détruisons ces barricades ridicules, et faites rentrer Inès! Je vous préviens que toute réticence prolongée au-delà des bornes que notre politesse a bien voulu y mettre, deviendrait une injure sanglante, et que vous paieriez chèrement! Pourquoi ne répondez-vous pas?

— Parce qu'il est inutile de répondre, dit Bascara. Un seul moment de réflexion vous aurait épargné la peine de m'interroger. Je m'en rapporte à vous-même.

— Réellement, monsieur! — Mais encore? Il me semble que j'ai été assez précis.

— De la précision, soit, répliqua Bascara. Mais la vraisemblance, où est-elle? Écoutez plutôt. — N'est-il pas vrai que vous m'avez rencontré ce matin dans la voiture d'Estevan! N'est-il pas vrai que vous y avez pris place à côté de moi? n'est-il pas vrai que je ne pouvais vous y attendre? n'est-il pas vrai que je ne vous ai pas quittés un moment depuis?

— Cela est vrai, dit Sergy.

— Cela est vrai, dit Boutraix.

— Continuons, dit Bascara. La tempête inopinée qui nous a surpris en sortant de Gironne, avais-je pu la prévoir? avais-je pu prévoir que nous n'arriverions pas d'aujourd'hui à Barcelone? avais-

je prévu que l'auberge de Mattaro serait pleine? avais-je prévu que vous formeriez le projet téméraire de coucher dans ce château de Ghismondo dont le seul aspect fait dresser les cheveux à la tête des voyageurs? n'ai-je pas combattu cette résolution de toutes mes forces, et suis-je venu ici autrement qu'en cédant presque à la force?

— Cela est vrai, dit Boutraix.

— Cela est vrai, dit Sergy.

— Attendez, continua Bascara. Dans quel dessein aurais-je organisé cette prodigieuse intrigue? Dans celui d'essayer sur trois officiers de la garnison de Gironne les débuts d'une cantatrice, d'une danseuse comme celle que vous venez de voir. Il vous plaît de l'appeler ainsi, et je ne m'y oppose pas. Vraiment, mes seigneurs, vous faites trop d'honneur à la munificence d'un pauvre régisseur de province, en supposant qu'il donne de pareilles représentations *gratis*. Oh! si j'avais une actrice comme Inès (la miséricorde du Seigneur puisse-t-elle descendre sur elle), je me garderais bien de l'exposer à gagner un rhume mortel sous les voûtes humides de ce château de malédiction, ou une entorse dans leurs ruines. Je me garderais bien de la conduire à Barcelone où il n'y a pas d'eau à boire depuis la guerre, quand elle ferait ma fortune dans une saison à la *Scala* de Milan, ou à l'Opéra de Paris. Et que dis-je, dans une saison! dans une seule soirée, dans un seul air, dans un pas! La Pedrina de Madrid, dont on a tant parlé, quoiqu'elle n'ait paru qu'une fois, et qui se réveilla, dit-on, le lendemain avec les trésors de la couronne, la Pedrina elle-même pouvait-elle en approcher? Une chanteuse, vous l'avez entendue! une danseuse qui n'a pas touché un instant le parquet de ses pieds!.....

— Cela est vrai, dirent ensemble Sergy et Boutraix.

— Encore un mot, ajouta Bascara. Mon calme subit vous a surpris, et pourquoi pas, puisqu'il m'a étonné moi-même? je le comprends maintenant. L'impatience avec laquelle Inès s'est retirée, annonçait que le moment de l'apparition était fini, et cette idée a soulagé mon esprit. Quant à la raison pour laquelle les trois damnés n'ont pas paru comme à l'ordinaire, c'est une question plus difficile, mais à laquelle je ne prends d'autre intérêt que celui de

la charité chrétienne. Elle concerne plus particulièrement, selon toute apparence, ceux qui les ont représentés.

— Alors, dit Boutraix, que Dieu veuille prendre pitié de nous!

— Étrange mystère, m'écriai-je en frappant la table du poing, car je m'étais rendu à ces raisons. — Qu'est-ce donc, je vous le demande, que nous avons vu tout à l'heure?...

— Ce que les hommes voient très rarement dans cette vie, répondit Bascara, son rosaire à la main, et ce qu'un très grand nombre d'hommes ne verront pas dans l'autre, — une ame du purgatoire.

— Messieurs, repris-je avec assez de fermeté, il y a ici un secret qu'aucune intelligence humaine ne peut pénétrer. Il est caché sans doute dans quelque fait naturel dont l'explication nous arracherait un sourire, mais qui échappe à la portée de notre raison. Quoi qu'il en soit, il nous importe à tous de ne pas prêter l'autorité de notre témoignage à des superstitions indignes du christianisme comme de la philosophie. Il nous importe surtout de ne pas compromettre l'honneur de trois officiers français dans le récit d'une scène fort extraordinaire, j'en conviens, mais dont l'énigme développée tôt ou tard risquerait fort de nous livrer, un jour, à la dérision publique. Je jure ici sur l'honneur, et j'attends de vous le même serment, de ne jamais parler en toute ma vie de ce qui s'est passé cette nuit, tant que les causes de ce bizarre évènement ne me seront pas clairement connues.

— Nous le jurons aussi, dirent Sergy et Boutraix.

— Je prends le divin Jésus à témoin, dit Bascara, par la foi que j'ai en sa sainte Nativité dont on célèbre à l'heure qu'il est la glorieuse commémoration, de n'en jamais parler qu'à mon directeur, sous le sceau du sacrement de pénitence; et que le nom du Seigneur soit célébré dans tous les siècles!

— *Amen*, reprit Boutraix en l'embrassant avec une effusion sincère. Je vous prie, mon cher frère, de ne pas m'oublier dans vos prières, car je ne sais malheureusement plus les miennes.

La nuit s'avançait. Un sommeil inquiet vint nous surprendre tour à tour. Je n'ai pas besoin de vous dire de quels rêves il fut agité. Le soleil se leva enfin dans un ciel plus pur que nous n'au-

rions pu l'espérer la veille, et, sans nous dire un seul mot, nous gagnâmes Barcelone où nous fûmes arrivés de bonne heure.

— Et puis après? dit Anastase.

— Après? Qu'entends-tu par là, je te prie? Le conte n'est-il pas fini?

— Je ne sais pourquoi il me semble qu'il y manque quelque chose encore, dit Eudoxie.

— Que voulez-vous que je vous dise? Deux jours après, nous étions de retour à Gironne, où nous attendait un ordre de départ pour le régiment. Les revers de la grande armée forçaient l'empereur à réunir l'élite de ses troupes dans le Nord. Je m'y retrouvai avec Boutraix, qui était devenu dévot depuis qu'il avait parlé en propre personne à une ame du purgatoire, et avec Sergy, qui n'avait plus changé d'amour depuis qu'il était tombé amoureux d'un fantôme. Au premier feu de la bataille de Lutzen, Sergy était à côté de moi. Il fléchit tout à coup et laissa reposer sa tête, frappée d'un plomb mortel, sur le cou de mon cheval.

— Inès, murmura-t-il, je vais te rejoindre; et il rendit le dernier soupir.

Quelques mois plus tard l'armée rentra en France, où d'inutiles prodiges de valeur retardèrent, sans l'empêcher, la chute inévitable de l'empire. La paix se fit alors, et un grand nombre d'officiers déposèrent pour jamais les armes. Boutraix s'enferma dans un cloître où je pense qu'il est encore; je me retirai dans l'héritage de mes pères, que je n'ai pas envie de quitter. Voilà tout.

— Ce n'est pas là, dit Anastase d'un air boudeur, toute l'histoire d'Inès. Tu dois en avoir su davantage?

— Cette histoire est très complète dans son genre, répondis-je. Vous m'avez demandé une histoire de revenant, et c'est une histoire de revenant que je vous ai racontée, ou bien il n'en fut jamais. Tout autre dénouement serait vicieux dans mon récit, car il en changerait la nature.

— Mauvaise défaite, dit le substitut. Vous cherchez à vous sauver d'une explication par une subtilité. Raisonnons un peu, s'il vous plaît, car la logique est de mise partout, même dans les contes de revenant. Vous avez pris avec vos camarades l'engage-

ment solennel de garder un silence absolu sur l'évènement de la nuit de Noël, tant que le fait de l'apparition ne vous serait pas clairement expliqué; vous vous êtes même soumis à cette obligation par serment, et je m'en souviens bien, car je n'ai dormi qu'au commencement de la narration, qui, par parenthèse, traînait quelque peu en longueur. Or, vous n'avez pu être dégagé de cette espèce de contrat synallagmatique (c'est ainsi qu'on l'appelle en droit) que par l'éclaircissement conditionnel sur lequel il était fondé; à moins qu'il ne vous plaise de supposer que vous en avez été affranchi par la mort de l'un des contractans et par l'entrée en profession de l'autre, laquelle peut être considérée, à la vérité, comme une espèce de mort; mais je vous préviens que ce déclinatoire ne peut être admis dans l'espèce, ce que je vous prouverai à loisir si vous persistez dans vos conclusions. Donc vous êtes dans le cas flagrant d'infraction à l'engagement contracté, si la condition qui le résout n'a pas été accomplie.

— Je vous prie, monsieur le substitut, répliquai-je, de m'épargner ce procès, à moi qui n'en eus de ma vie. Je suis parfaitement en règle sur les termes de mon contrat que j'aurais pu me dispenser d'alléguer, si je n'avais voulu tout dire. Mais l'histoire qu'on réclame, c'est une autre histoire; la pendule marque minuit et davantage; voulez-vous me permettre de laisser le mot du logogriphe suspendu pendant un mois, comme celui du vieux *Mercure de France?*

— J'estime, reprit le substitut, qu'il peut y avoir lieu à ajourner, si cela convient à ces dames.

— D'ici là, continuai-je, votre imagination peut s'évertuer à chercher l'explication que je lui promets. Je vous avertis toutefois que c'est ici une histoire véritable, du commencement à la fin, et qu'il n'y a dans tout ce que je vous ai raconté, ni supercherie, ni mystification, ni voleurs...

— Ni revenant? dit Eudoxie.

— Ni revenant, répartis-je en me levant et en prenant mon chapeau.

— Ma foi, tant pis! dit Anastase.

CH. NODIER.

VISITE

AU

TOMBEAU DE MERLIN.

I.

J'avais tant de fois, dans mon enfance, entendu parler de Merlin, et lu, dans nos romans de chevalerie bretonne, de si merveilleuses choses sur son tombeau, la forêt de Brécilien, la fontaine de Baranton, et la vallée de Concoret, que je fus pris d'un vif désir de visiter ces lieux, et qu'un beau matin je partis.

Ploërmel est la ville la plus voisine de Concoret; de là au bourg la route est longue et difficile; toujours des chemins creux, des montagnes, des bois, ou des landes sans fin. Il fallait que les chevaliers de la Table-Ronde eussent un bien grand amour des aventures périlleuses, pour en venir aussi souvent chercher en ces parages; à défaut d'ennemis à combattre, ils étaient toujours sûrs d'y trouver la nature.

Ainsi pensais-je à chaque faux pas de ma haquenée, en cheminant le long des sentiers à pic et pierreux qu'il fallait descendre ou gravir. D'autre part, l'espace semblait se prolonger sans cesse devant moi; j'avais quitté Ploërmel avant le lever du soleil, je ne voyais pas encore poindre le clocher de Concoret, et quoique j'eusse bon courage, les vers de maître Wace se présentaient sans cesse à mon esprit, et me poursuivaient comme

une pensée de doute. Lui aussi, il avait voulu faire connaissance avec la forêt et ses merveilles, mais il en était revenu en disant :

Fol y allai, fol m'en revins,
Fol m'en revins, fol y allai.

Pourtant je fus plus heureux que le trouvère, et n'eus pas lieu de me repentir d'avoir entrepris mon voyage.

La plaine qu'on appelle en breton Concoret (1), et dans les romans du moyen-âge *le Val-des-Fées*, est un immense amphithéâtre couronné de bois sombres, jadis nommés *la Forêt de la puissance druidique* (2), et aujourd'hui par corruption, Brécilien. A l'une de ses extrémités, coule une fontaine près de laquelle on voit deux pierres couvertes de mousse que domine une vieille croix de bois vermoulue; c'est la fontaine de Barandon et le tombeau de Merlin; là dort, dit-on, le vieux druide, au murmure des eaux et du vent qui gémit dans les bruyères d'alentour.

De cette hauteur, l'œil embrasse toute la vallée, et un horizon sans bornes de bois, de champs remplis de blés ou de genets aux fleurs jaunes, de paroisses et de lointains clochers.

Brécilien était une de ces forêts sacrées qu'habitaient les prêtresses du druidisme dans les Gaules; son nom et celui de sa vallée l'attesteraient à défaut d'autre témoignage; les noms de lieux sont les plus sûrs garans des évènemens passés.

A en juger d'après les documens que nous ont laissés les anciens, éclairés et complétés par les traditions des Bretons d'outre-mer, la religion druidique offrait un vaste et bel ensemble; saint Augustin et Origène la regardent comme un des plus purs reflets de la religion révélée, et en proposent les sectateurs pour modèles aux païens.

Les Bretons adoraient un Dieu unique, éternel, sans figure; ils l'appelaient *l'Inconnu* (3); le soleil était son symbole, le monde son ouvrage; les forêts et les montagnes, les lieux où il aimait à être invoqué; il créa l'homme (4), et lui donna pour femme Korig-Wenn, la blanche prêtresse. « L'homme alluma le feu en l'honneur du dieu inconnu; il lui éleva la première pierre, chanta la première hymne sainte, lui offrit, le premier, la nuit, à la lueur des étoiles, le plus pur froment de son champ, le miel de ses abeilles, les chalumeaux d'or et d'argent, la perle fine du fleuve, le cresson lavé dans la fontaine, et la verveine en fleur épanouie

(1) *Kun-kored*, vallée des druidesses.
(2) Koat *brec'hal-léan*.
(3) Dianaf.
(4) Hu-gadarn.

aux rayons de la lune. » Les bardes gallois nous le représentent monté sur un char formé des rayons du soleil; l'arc-en-ciel est sa ceinture; et deux taureaux blancs, couverts de harnais d'or et de flammes, le traînent dans les airs. La femme va cueillant des herbes mystiques au bord des bois ou des fontaines, étudie le cours des astres, compose des breuvages qui guérissent de tout mal, et donnent la science de l'avenir; elle change de forme, quand il lui plaît, elle a tout pouvoir sur la nature (1).

Comme leur grande prêtresse, les vierges de l'île de Sein, selon Mela, subissaient, à leur gré, mille transformations, savaient le présent, le passé, l'avenir, la vertu de toutes les plantes, tous les secrets de la destinée et du monde. Il en était de même, sans doute, de celles de l'île d'Avalon, et il semble peu probable que leurs sœurs de Brécilien fussent leurs cadettes en puissance.

Souvent les malades du bourg de Concoret durent venir chercher dans leur fontaine un remède à leurs maux; la mère, les consulter sur le sort de son fils le marin, qui ne revient plus; l'amant, leur demander la pensée du cœur de son amante; le pâtre, caché derrière un buisson, dut souvent les surprendre au lever de l'aurore, en longues robes de laine blanche, célébrant leurs doux mystères au bord de la fontaine, parmi les pervenches humides et le chant des oiseaux.

Dans le ve siècle, le druidisme existait encore.

En ce temps-là vivait, par-delà la mer, un druide nommé Merlin, et, au bois de Brécilien, une vierge appelée Vivihan, et ils vinrent à s'aimer. Vivihan était de haut lignage; Merlin, fils d'une druidesse et d'un proconsul romain. — Il avait gagné l'anneau d'or et la harpe aux jeux poétiques sur la montagne, au jugement des vieillards, des guerriers, du peuple, de tous les Bretons assemblés; il avait été salué par acclamation du nom de Prince-des-Bardes et conduit en grande pompe à la cour d'Emrys, où il était venu s'asseoir sur le *fauteuil d'honneur,* réservé au vainqueur; plus tard il aurait reçu le baptême; et le roi Arthur, en montant sur le trône de la Grande-Bretagne, se le serait attaché comme Emrys, son oncle.

Les triades galloises ajoutent qu'il disparut sans qu'on pût jamais parvenir à savoir ce qu'il était devenu. « Trois disparitions ont eu lieu dans l'île de Bretagne : la première fut celle de Gavran et de ses compagnons qui s'en allèrent à la recherche des îles vertes des inondations; la seconde celle de Merlin, le barde d'Emrys, et de ses neuf bardes qui s'embarquèrent dans une maison de verre; ce qu'ils devinrent, on n'en sait rien. La troisième...»

(1) Myvirian.

La tradition d'Armorique veut que Vivihan l'ait fait mourir par mégarde, et enterré au bord de la fontaine de Barandon; le roman, nous le verrons bientôt, confirme cette opinion.

Il nous reste divers fragmens de poésie que l'on attribue à Merlin-Emrys, ou à un autre barde du même nom. Les Bretons du pays de Galles en ont imprimé plusieurs, et les Bretons d'Armorique viennent d'en publier un fort remarquable dans le mystère de sainte Nonn. Au XIIe siècle, Geoffroi de Montmouth en avait recueilli un grand nombre, authentiques ou non, et les avait traduits en latin, par ordre de l'archevêque de Lincoln, sous le titre de *Prophetiæ Merlini;* le barde jouissait alors d'une réputation extraordinaire, il la conserva long-temps, et tout le moyen-âge eut foi entière en ses prédictions. Alfred de Béverlay et mille autres les citent avec respect; Alain de Lîle, le *docteur universel*, prend la peine de les expliquer et les commente fort au long; le grave, le sage abbé Suger (1) les appelle en témoignage, comme il aurait fait des saintes Écritures, et un pape même, dit-on (2), Clément III, invoqua leur autorité.

II.

Les trouvères, en adoptant les traditions bretonnes, les dépouillèrent de leur vieux costume gaulois pour les habiller à la mode de leur temps; Vivihan et ses compagnes les druidesses, qu'un vœu de perpétuelle virginité enchaînait au bord de la fontaine de Korig-Wenn, devinrent de bonnes fées auxquelles on voue les petits enfans, et qui veulent parfois leur servir de mère pour se consoler de ne pouvoir l'être : leur fontaine sainte qu'on ne violait jamais impunément, fut changée en une source de tempêtes, sous la garde d'un chevalier toujours prêt à tirer vengeance de l'imprudent qui ose venir en troubler les eaux. Merlin-Emrys, enfin, devint un enchanteur fameux.

Mais laissons-les parler eux-mêmes; ce sera le roman après l'histoire :

« Arthur, le bon roi de Bretagne, dit Chrétien de Troyes, tenait cour plénière à Carduel en Galles, à l'occasion des fêtes de la Pentecôte; les chevaliers de la Table-Ronde étaient réunis après dîner dans les salles du palais, la reine Genièvre au milieu d'eux; les uns parlaient d'amour, les autres d'armes ou d'aventures merveilleuses; Calogrenant, « un chevalier moult avenant, » raconta ce qui suit :

« Advint que, m'en allant chercher aventures, j'entrai dans une épaisse forêt, c'était celle de Bréchélian. Je vis trois ours sauvages et un léopard

(1) *In vita Ludovici Grossi.*

(2) *Chronique manuscrite de G. de Tudelle.*

qui s'entre-combattaient avec tant de bruit et de cris, que je reculai d'épouvante ; puis un vilain sortit du bois et s'assit près d'eux sur une souche, une massue à la main. Il avait la tête plus grosse qu'un taureau, le front chauve, les oreilles grandes et velues, la bouche fendue comme un loup, la barbe noire, les dents blanches et aiguës, l'échine recourbée, et pour tout vêtement une peau de bœuf, fraîchement écorché, liée au cou. Il se leva dès qu'il me vit, me regarda et ne dit mot. Je le crus muet un moment, puis je voulus m'en assurer et me hasardai à lui parler. — Es-tu, lui dis-je, bonne chose ou non ? — Et il reprit : — Je suis un homme. — Quel homme es-tu ? — Tel que tu vois. — Et que fais-tu ? — Je garde les bêtes de ce bois. — Tu les gardes ! mais, par le saint-père de Rome, connaissent-elles quelqu'un par le monde ? Je ne pense pas que l'on gardât jamais semblables animaux ; et comment fais-tu donc ? dis-m'en la vérité. — Je suis le sire de ces bêtes ; aussitôt qu'elles me voient venir, elles tremblent toutes de peur et se rassemblent autour de moi..... Et toi ? dis-moi, à ton tour, qui tu es et ce que tu cherches. — Je suis, comme tu le vois, un chevalier; je cherche ce que je ne puis trouver. — Et que voudrais-tu donc trouver ? — Des aventures pour mettre à l'épreuve mon courage. — Des aventures ?... Je n'en connais point ; mais si tu veux te rendre à une fontaine qui est ici près, tu n'en reviendras pas sans peine. Tu la verras qui bout ; de beaux arbres l'ombragent ; un bassin y est attaché par une longue chaîne; si tu puises avec ce bassin de l'eau de la source et la répands sur le perron, il s'élèvera une telle tempête, que tous les animaux effrayés s'enfuiront du bois; le tonnerre grondera, les vents siffleront, la grêle, la pluie et les éclairs rempliront tout le ciel, les arbres s'abattront, et si tu peux échapper à l'orage, tu seras plus heureux qu'aucun autre chevalier du monde.

« Je quittai le vilain et vins à la fontaine. Vous pouvez m'en croire, elle bouillonnait comme de l'eau chaude; un bassin d'or fin comme on n'en vendit jamais en foire, pendait à l'arbre voisin; le perron est fait d'émeraudes et de rubis plus flamboyans que le soleil.

« Maintenant, je ne veux point vous mentir : m'enviera qui voudra l'avantage d'avoir vu les merveilles de la fontaine; quant à moi, je ne m'en flatte point.

« J'arrosai donc le perron avec l'eau de la source; mais à l'instant un tel orage fondit sur ma tête, que cinq fois je me crus mort; ce n'est pas tout : bientôt je vis accourir un chevalier qui me défia d'aussi loin qu'il put se faire entendre. — Vassal, dit-il, vous m'avez insulté ; vous êtes la cause de l'orage qui vient d'abattre mes arbres et de me causer tant de dommage; « plaindre se doit qui est battu. »

« A ces mots, nous fondîmes l'un sur l'autre, l'écu au bras, la lance au poing; mais le chevalier me frappa si rudement, qu'il m'abattit du premier coup, prit mon cheval, et me laissa là tout honteux.

« Ainsi allai-je à la forêt de Bréchélian, ainsi en revins-je; ainsi je viens de vous conter ce que je ne redirai de ma vie (1). »

Mais la forêt de Brécilien n'était pas toujours pour les trouvères un théâtre de grands coups de lance, sa fontaine toujours bouillante, et son ciel chargé de tempêtes; les bonnes fées du roi Arthur, « qui menaient leur joie parmi les fleurs sous ses verts ombrages, » en faisaient le sanctuaire des plus doux mystères d'amour; c'était à elles, comme nous l'avons dit, que l'on portait les nouveau-nés, afin qu'elles leur souhaitassent toutes sortes de bonheurs futurs.

« Butor de la Montagne manda un jour ses chevaliers, et leur parla ainsi : — Seigneurs, pour Dieu, écoutez-moi : voici un enfant dont ma femme vient d'accoucher, je veux le faire porter cette nuit aux fées de Bréchélian, et exposer au bord de leur fontaine.

« Bruyant, le plus vieux des chevaliers, se leva, et dit : — Sire, je vous ai fait hommage et serment, mais je veux vous prouver que je sais tenir ma parole;

Je veux céans mourir et être découpé
Plus menu que la chair dont on fait les pâtés,
Si par moi n'est céans votre enfant rapporté,

et s'il lui arrive plus de mal qu'il n'en a à cette heure,

Je vous en prie, pour Dieu, que tantôt me pendiez!
— Par ma foi, dit Butor, chevalier, vous l'aimez.

« Les chevaliers s'en allèrent donc, chevauchant tant qu'ils vinrent à la forêt et trouvèrent la fontaine; l'un d'eux descendit de cheval, prit l'enfant « bêlement » des mains de Bruyant, et le coucha sur un oreiller au bord de la fontaine.

« Les eaux coulaient brillantes comme de l'argent sur le sable; le gazon d'alentour était plus vert que tamarin, et semé de mainte belle fleurette, au murmure plus doux que le son d'une vielle, ou qu'un baiser de jeune fille. Bientôt les chevaliers ouïrent le chant d'une dame qui semblait celui des anges du paradis;

Et tout en ce moment que la dame cessait,
Une autre dame, après, un chant recommençait;

et une troisième reprenait à son tour les deux chansons; et toujours chantant ainsi,

(1) *Le roman manuscrit du Chevalier au Lion.*

Chacune main à main à l'arbre s'en venait.

« Ces dames étaient des fées; leur peau était plus pure que neige; elles portaient de blanches robes de soie et des couronnes d'or. Quand elles virent l'enfant, elles s'approchèrent de lui, lui firent toutes trois leur souhait, et la plus jeune voulut devenir sa nourrice.

« Elles restèrent ainsi long-temps à regarder amoureusement le petit enfant,

Et en le regardant doucement souriaient,
Et après les regards à la fois le baisaient.

« Enfin, sa future nourrice le prit entre ses bras, l'enveloppa dans ses langes de soie, et lui « bouta moult doucement au doigt » un petit anneau d'or, le baisa quatre fois, le recommanda à Dieu,

Et après le congé tendrement a pleuré.

— « Dame, dit la reine des fées, il vous a charmé; vous en feriez, je crois, volontiers votre ami; mais partons, le coq va chanter.

Mais celle qui avait son cœur enamouré
Pour le petit enfant, l'a encor regardé,
Et toujours en allant, a du cœur soupiré.

« Le lendemain, comme Butor de la Montagne tenait parlement, une belle dame, montée sur un palefroi gris, vint frapper à la porte du castel; on l'introduisit dans la salle, et elle dit à Butor : — Sire, je suis de haut lignage; depuis trois jours, j'ai quitté mon pays; j'avais un enfant, il est mort; on m'a dit que votre femme était accouchée cette nuit d'un fils, veuillez me prendre pour nourrice.

« A la vue de la dame, il n'y eut pas jusqu'aux plus vieux chevaliers auxquels le sang ne frémît;

Car ce qu'on pouvait voir de sa chair toute nue
Était plus blanc que neige en un pré étendue.

« Butor la remercia, et lui fit remettre son fils, qu'elle emporta dans la chambre qu'on lui avait préparée.

« Là, quand elle fut seule, elle ferma la porte au verrou, afin que personne ne la vînt déranger, désemmaillota l'enfant, « qui lui fit maint doux ris, » et vit briller l'anneau qu'elle lui avait mis au doigt; son cœur en fut réjoui, et elle lui dit : « Mon amoureux cher fils! » Puis, elle alla s'asseoir avec lui auprès d'un bon feu,

Et de ses belles mains elle l'allait portant,
Et derrière et devant moult doucement chauffant.

Ensuite elle l'emmaillota de nouveau, le baisa toujours en chantant, l'endormit, et retourna au bois de Bréchélian, pour revenir bientôt lui donner ses soins (1). »

Le romancier de Merlin range Vivihan au nombre des fées de Brécilien, et raconte ainsi la mort du barde breton :

« Il prit à Merlin talent (désir) de s'en aller à Viviane sa mie, car le terme approchait qu'il lui avait promis; il s'en vint donc au roi Arthur, et lui dit que aller lui convenait, et le roi et la reine le prièrent moult doucement de tôt revenir, car grand soulas (plaisir) avaient de sa compagnie. — Sire, fait Merlin, c'est la dernière fois que vous me verrez. — Et quand le roi entendit cette parole, il fut moult ébahi, et Merlin partit sans plus mot dire fors qu'il lui dit : A Dieu vous recommande.

« Merlin partit en pleurant, et erra tant qu'il vint à Viviane sa mie, qui en fut moult joyeuse et grande joie lui fit, et aussi lui à elle, et demeurèrent long-temps ensemble, et pensa Viviane comment elle le pourrait retenir à tout jamais; lors elle commença à blandir et lozanger (flatter) Merlin plus que devant n'avait fait, et lui dit : Mon doux ami, encore ne sais-je pas une chose que je saurais volontiers, je vous prie de me l'enseigner; et Merlin qui savait bien à quoi elle tendait, lui dit : Ma mie, qu'est-ce? — Sire, fait Viviane, je veux que vous m'enseigniez comment je pourrais un homme enclore et enserrer, sans tour, sans mur, ni sans fer. — Quand Merlin l'entend, il branla la tête, et commença moult à soupirer, et Viviane lui demanda pourquoi il soupirait ainsi : Dame, répond Merlin, je sais bien que vous me voulez retenir; mais veuille ou non, me convient octroyer votre volonté. Quand Viviane l'entend, par grande trahison, et pour le mieux décevoir, elle lui met les bras au cou, et le commence à baiser en disant qu'il peut bien être sien, puisqu'elle est sienne.

« Tout mon désir et ma pensée, fait-elle, est en vous; j'ai en vous mis toute mon espérance, et puisque je vous aime et vous m'aimez, n'est-il donc droit que vous fassiez mon vouloir et moi le vôtre? — Certes, dame, oui, fait Merlin, et je le ferai; dites ce que vous voudrez. — Sire, dit-elle, je veux que nous fassions un beau lieu par art et par engin, tel qu'il ne puisse jamais être défait, et vous et moi serons là, en joie et plaisir.

« Lors commença Merlin à deviser, et la damoiselle moult grande joie en eut, et lui montra plus grand semblant de l'aimer qu'elle n'avait fait auparavant, et tant qu'un jour advint qu'ils s'en allaient main à main

(1) *Le Roman* DE BRUN DE LA MONTAGNE, manuscrit du XIIIe siècle.

par la forêt de Brocélian, et ils trouvèrent un buisson d'aubépine qui était tout chargé de fleurs, et ils s'assirent à l'ombre des aubépines, sur l'herbe verte, et jouèrent; et Merlin mit son chef au giron de la damoiselle, et elle le commença à tâtonner, tant qu'il s'endormit; puis se leva, et fit un cercle de sa guimpe autour du buisson et autour de Merlin, et commença ses enchantemens tels que lui-même lui avait appris, et fit neuf fois le cercle, et par neuf fois l'enchantement, et puis s'alla seoir auprès de lui, et lui mit la tête en son giron, et quand il se réveilla, il regarda autour de lui, et lui fut avis qu'il était enclos dans la plus forte tour du monde, et lors dit à la dame : Madame, déçu m'avez, si vous ne demeurez avec moi; car nul n'a pouvoir de défaire cette tour, fors vous. — Bel ami, dit-elle, j'y serai souvent, et de ce lui tint-elle parole; car depuis ne faillit guère nuit et jour qu'elle n'y fût. Oncques depuis, Merlin ne sortit de cette tour où sa mie Viviane l'avait enclos, et Viviane regrettait souvent, car elle ne croyait mie que la chose qu'il lui avait apprise pût être vraie, et volontiers l'eût-elle mis dehors, si elle l'eût pu (1). »

III.

Telles étaient les traditions qui avaient cours au moyen-âge sur la forêt de Brécilien, le val des druidesses, leur fontaine, et Merlin; mais aujourd'hui, sur les lieux même, que pense-t-on de toutes ces choses? Je fus curieux de l'apprendre, et quoiqu'on n'y parle plus breton, je voulus consulter cependant les pâtres de la lande.

Une vieille filait en gardant ses moutons; je m'approchai d'elle, et l'interrogeai.

— Ah! on conte bien des histoires, mon fils, me dit-elle; j'ai ouï parler d'un nommé Éon, qui faisait nuitamment le sabbat avec ses gens au bord de la fontaine; ils disaient des prières, ils dansaient en rond; après quoi ils festoyaient tous ensemble; ils étaient sorciers, m'est avis, et le diable s'en mêlait pour sûr...

Cet Éon vivait au XIIe siècle. Un jour qu'il entrait dans une église, ayant entendu le prêtre prononcer ces paroles de la messe : *Per EUM qui venturus est*, etc., il s'en était fait l'application, et se mit à dogmatiser. Y aurait-il eu dans ses pratiques quelque reste de druidisme?

— On conte aussi de Merlin.

— Ah! Merlin, fis-je vivement; et qu'est-ce qu'on en dit, s'il vous plaît?

— On dit qu'il gît là-haut sous cette grosse pierre, que sa dame l'a

(1) Le roman de Merlin. (XVe siècle.)

occis par engin, mais sans mau-vouloir, et qu'il y a un trésor en son tombeau. Dans une grande famine où le blé valait trente livres le boisseau, les *guas* de Beauvais s'en vinrent avec des pioches pour fouir dessous; mais ils n'en purent venir à bout. On dit bien d'autres choses encore, que je ne me rappelle plus, car je suis un tantet vieillotte, et j'ai perdu ma mémoire.

— Et la fontaine elle-même, grand'mère, ses eaux n'ont-elles pas quelque vertu particulière?

— Dame-voir! mon fils. Elles guérissent de la fièvre, et on en vient quérir de loin. C'est que cette fontaine de Berendon ne ressemble pas à toutes autres! Il y a là une merveille, tenez; quand on y laisse choir un morceau de fer ou de cuivre, elle *tressaut* subitement. Les enfans s'amusent à y jeter des épingles, et disent par commun proverbe : *Ris donc, fontaine de Berendon, et je te donnerai une épingle.*

Je venais de comprendre les vers du poète : « La fontaine *bout* comme de l'eau chaude. » C'est une source d'eau minérale.

— On voit, poursuivit la vieille, à ce que racontent les gens, le matin de bien bonne heure, de belles dames en robes blanches assises au bord de la fontaine. Elles aiment beaucoup les enfans, et il y en a qui ont été perdus, et qu'elles ont volés, ce dit-on. M'est avis que ce sont des fées; d'autres croient que ce sont des saintes. Cela pourrait bien être aussi, car cette source-là est bénite. Dans les années de sécheresse, comme l'année passée, par exemple, toutes les paroisses d'alentour y viennent en procession, leurs cinq grandes bannières en tête et leur clergé, au son des cloches, en chantant des psaumes, pour demander de la pluie au bon Dieu. Quand la procession est arrivée à la fontaine, M. le recteur du canton y trempe le pied de la croix, et jamais la semaine ne se passe sans qu'il survienne quelque ondée.

Étrange destinée du druidisme! Dix-huit siècles se sont écoulés avec leurs générations, et il est là, toujours debout, comme ses menhir et ses dolmen; seulement il est purifié et complet. Ce n'est plus le culte de la nature, c'est celui du vrai Dieu. A Rome, les apôtres de la loi nouvelle n'avaient point abattu les temples des idoles; il les avaient bénits. Ils firent de même en Bretagne; ils ne desséchèrent point le fleuve des vieilles croyances nationales, ils en détournèrent le cours et en clarifièrent les eaux; ils trouvèrent sur nos montagnes de grandes pierres vénérées, et ils en firent des calvaires; des sources saintes au fond des bois, et ils placèrent dans le creux du rocher quelque petite statue de la Vierge; des lieux destinés à la prière auprès de ces sources, et ils y bâtirent des chapelles. Et le peuple vint s'agenouiller, comme auparavant, au pied de la pierre de la montagne changée en calvaire, dans le lieu saint converti

en chapelle, et sur le bord de la source du fond des bois. Il n'y a pas une église d'Armorique qui n'ait encore aujourd'hui sa fontaine bénite, autour de laquelle se pressent en foule, les jours de *pardon*, des malades de toute espèce, qui y viennent chercher remède à leurs maux, et où l'on se rend processionnellement, en grande dévotion, comme à celle de Brécilien. — L'arbre de la croix, parmi nous, a été greffé sur le chêne druidique.

Toutes les paroles de la vieille m'avaient vivement frappé, mais surtout ce qu'elle venait de dire des fées. Elles me rappelèrent une légende et un chant breton que je veux rapporter ici; l'une et l'autre compléteront ma pensée sur ces vierges du druidisme, à qui une loi fatale refusait les noms de mère et d'épouse.

Une jeune femme, étant un jour à laver près d'un bois, déposa le berceau de son fils sur le talus voisin. Or, en ce bois, il y avait des korig-gan (1); elles dérobèrent l'enfant, et quand la pauvre mère s'approcha pour lui donner le sein, elle trouva son berceau vide. Elle se mit à pleurer, et s'en alla demander conseil au vieux recteur de la paroisse, qui l'engagea à faire un pélerinage à Notre-Dame-de-Bon-Secours.

Mais en revenant du presbytère, elle rencontra le sorcier, et jugea qu'il serait prudent de le consulter aussi lui. Le sorcier la tira à part et lui dit : « Le moyen de retrouver votre fils, le voici : vous savez, la petite Marie de la chaumière de la lande... elle est de son âge; elle a perdu père et mère. Eh bien! adoptez-la; quand elle aura quinze ans, ce sera la plus gentille héritière du canton; vous l'enverrez alors tous les dimanches, après vêpres, en été, cueillir des noisettes sur la lisière du bois, où vous avez perdu votre enfant; il la verra, il en deviendra amoureux, et quittera les korig-gan. »

La jeune femme suivit les conseils du sorcier, et son fils revint au hameau. Il a souvent conté, depuis, qu'après son enlèvement, il s'était trouvé dans un beau palais, entouré de belles dames qui l'aimaient et en avaient bien soin, et que, devenu grand, elles lui avaient mis une couronne d'or sur le front, et l'avaient nommé leur roi.

Tout le monde a lu l'histoire de Lancelot; une fée le déroba de la sorte, l'entraîna au fond d'un lac, dans un palais enchanté, où elle l'éleva jusqu'à ce qu'il fût en âge d'être armé chevalier. C'est le même fond d'idées.

Le chant suivant, auquel on peut sans crainte attribuer la plus haute antiquité, est plus clair et plus explicite encore.

(1) Druidesses brillantes.

LA KORIK.

« Sire Nann et son épouse ont été fiancés bien jeunes, bien jeunes fiancés, bien jeunes désunis.

« Madame a mis au monde hier deux jumeaux plus blancs que la neige, plus blancs que la neige, plus beaux que le jour; l'un est un garçon, l'autre une fille.

— « Que souhaitez-vous que je vous offre, pour m'avoir donné un fils? Chair de bécasse des marais, ou chair de chevreuil des bois verts?

— « J'aime mieux la chair du chevreuil; mais vous allez vous fatiguer à courir la forêt pour moi.

« Aussitôt il saisit ses longues flèches, s'élança sur son cheval roux et se rendit à la forêt.

« Dès l'entrée du bois, il vit une biche blanche, et se mit à la poursuivre, à la poursuivre si vivement, que la terre tremblait sous lui;

« Que l'eau ruisselait de son front et de ses cheveux, et des deux flancs de son cheval. Mais le soir vint, sans qu'il pût l'atteindre.

« Et étant arrivé à un petit ruisseau, bordé d'un gazon fin, près de la grotte d'une korig-gan (1), il descendit pour boire.

« La Korik était assise au bord de la fontaine, et peignait ses cheveux blonds, et peignait ses cheveux avec un peigne d'or. (Ces demoiselles-là ne sont point pauvres !)

— «Vous êtes bien téméraire de venir troubler mon eau ! Ou vous m'épouserez à l'instant, ou, pendant sept années, vous sécherez sur pied, ou vous mourrez dans trois jours.

— « Je ne vous épouserai point, car je suis marié depuis un an; je ne sécherai point sur pied pendant sept années; je ne mourrai point dans trois jours ;

« Dans trois jours je ne mourrai point, mais quand il plaira au bon Dieu; mais j'aimerais mieux mourir à l'instant que d'épouser une korig-gan.

— « Ma bonne mère, si vous m'aimez, faites-moi mon lit, s'il n'est pas fait, car je me sens bien malade; un sort m'a été jeté.

« Trois jours après, la jeune accouchée disait : Pourquoi les cloches sonnent-elles? Pourquoi les prêtres chantent-ils si tristement en bas?

— « C'est un pauvre malheureux, ma fille, que nous avons logé cette nuit, et qui est mort.

(1) D'un *dolmen*, monument druidique.

— « Et mon mari, que devient-il? Je ne l'ai vu qu'une seule fois depuis son retour de la chasse.

— « Il est allé à la ville, ma fille, dans peu de temps vous le reverrez.

— « Quelle robe mettrai-je, ma belle-mère, ma verte ou ma blanche, pour aller à la messe?

— « La mode est venue, mon enfant, de porter du noir à l'église.

« En passant l'échallier du cimetière, elle vit la tombe de son mari.

— « Qui de notre famille est mort, que notre coin de terre a été fraîchement remué?

— « Ma pauvre enfant, je ne puis vous le cacher plus long-temps, c'est votre mari! Elle se précipita sur la tombe et ne se releva plus.

« Ce fut merveille de voir, le lendemain du jour où on l'enterra auprès de son mari,

« De voir deux jeunes chênes s'élever de leur tombeau dans les airs; et sur les branches de ces chênes, il y avait deux colombes blanches, qui chantèrent gaiement au lever de l'aurore et prirent leur vol vers les cieux. »

IV.

Cependant les pâtres appelaient leurs troupeaux et les ramenaient à l'étable, car il était près de deux heures; — je revins à la fontaine.

Le soleil dardait à plomb sur ses larges dalles, et brûlait; la vallée était silencieuse; j'y restai seul à rêver, ne pouvant me lasser de repasser dans ma mémoire tous les souvenirs de ces lieux. Et comme j'observais le long ruban de rochers à fleur de sol, dont les festons courent au fond de la plaine, je vis une femme qui gravissait la colline, une cruche sur la tête; elle arriva enfin à la fontaine, posa sa buis à terre et s'assit un moment, en me regardant en dessous d'un air timide; je la regardais aussi, son costume m'avait frappé.

— Est-ce que vous êtes du pays? lui dis-je; elle me répondit, avec un signe de tête négatif : *Na c'hlevannket* (1).

Je tressaillis, et repris vivement en breton; bientôt je sus toute son histoire. Elle était de Lotéa, près de Kemperlé, en Basse-Bretagne; son père et sa mère étaient morts, et ne lui avaient presque rien laissé en mourant. Il ne lui restait plus au monde qu'une tante qui habitait Concoret; elle la savait riche, avait compté sur elle, et s'était mise en route; mais, parvenue au terme de son voyage, elle avait dépensé le peu d'argent qu'elle possédait; sa parente, vieille et avare, l'avait repoussée; enfin

(1) *Je ne vous comprends pas.*

elle s'était vue forcée de se mettre en journée, et sarclait le jardin de la jeune et bonne dame du manoir du Ros.

— Ah! monsieur, me disait-elle, si vous saviez comme c'est triste de vivre loin de son pays! Ici, personne ne me comprend et je ne comprends personne, tout le monde parle français; souvent on se moque de mon langage et de mon costume, car j'ai gardé le corset noir des paysannes de Lotéa, et les filles du bourg, elles, portent des mouchoirs rouges autour du cou, si bien que j'en pleure vraiment! — Oui! quand je devrais y mendier mon pain, j'aimerais mieux vivre dans ma paroisse! C'est dans son église que j'ai été baptisée, dans son cimetière que ma mère est enterrée avec tous mes parens; si je meurs ici, mes os ne reposeront point en paix, je n'aurai pas de consolation au fond de ma tombe.

Elle prit le coin de son tablier pour s'essuyer les yeux. — Je pleurais moi-même.

Au bout de quelques minutes, je me hasardai à lui glisser dans la main une légère aumône; elle me remercia avec effusion et nous passâmes là, des heures seul à seul, à causer du pays natal; déjà nous étions de vieille connaissance; et lui ayant parlé de mon goût pour les chants bretons, « quoiqu'elle n'eût pas, me dit-elle, chanté depuis long-temps, » elle voulut bien m'en apprendre quelques-uns; j'ai écrit sous sa dictée celui qu'on va lire, sur la pierre même du tombeau du barde Merlin; depuis je l'ai rimé vers par vers en français, avec une grande exactitude; c'est un assez bel échantillon du bardisme au XIVe siècle.

LE SIRE DE JOIOZ.

I.

Lavant un jour à la rivière,
J'entendis l'oiseau noir chanter :
— Tina, tu ne t'en doutes guère,
Loïs Joioz vient de t'acheter (1).

— Ma mère, est-ce vrai, je vous prie,
Ce qu'il a dit, en son latin,
L'oiseau de mort dans la prairie,
Le vilain oiseau, ce matin?

(1) Le texte lui donne le titre de baron. — Loys Ier du nom, baron de Jauioz, gentilhomme français, fit son testament l'an 1363; son sceau en cire rouge porte pour légende : *S. Loys de Jauioz.* (Chartes des ordres, v. XV, folio 6933.)

— Tina, je ne saurais vous dire,
Votre père vous le dira.
— Mon père, est-il vrai que le sire
Loin du pays m'emmènera?

— Je n'en sais rien, mais votre frère
Sans doute le saura bien, lui!
— Iann, est-il vrai que pour sa terre
Je dois partir? — Dès aujourd'hui!

Dès ce soir, à la nuit tombante,
Vous le suivrez dans son pays;
C'est chose conclue, et la vente
Et votre départ et le prix!

— Mettrai-je ma robe de laine,
Dites-moi, ma mère, en partant,
Ou le corset rouge qu'Hélène
M'essayait hier, en chantant?

— Votre robe neuve? qu'importe?
Ah! qu'importe, ma pauvre enfant?
Voyez-vous au seuil de la porte
Ce cheval noir?... il vous attend.

II.

Comme elle quittait la chaumière,
Elle ouït les cloches sonner,
Sonner l'heure de la prière,
Et se mit alors à pleurer :

— Adieu, bonne vierge Marie,
Et vous aussi, Jésus mon Dieu,
Adieu, cloches de ma patrie,
Cloches de ma paroisse, adieu!

En passant près du Lac-des-Peines,
Elle vit sur l'onde cinglant
De petites nacelles pleines
De trépassés vêtus de blanc;

Et comme elle pressait sa fuite
A travers les Vallons-du-Sang,

Elle les vit tous à sa suite,
Tous à sa suite s'élançant (1).

Et sur sa poitrine haletante
Sa tête tombait de douleur,
Et ses dents claquaient d'épouvante,
Et son sang se glaçait au cœur.

III.

— Asseyez-vous un peu, madame,
On va préparer le repas;
Remettez vos sens et votre ame,
Le souper ne tardera pas.

Près du foyer, courbé par l'âge,
Les cheveux blancs, la barbe aussi,
Plus noir qu'un corbeau de la plage,
L'œil en feu, Joioz est assis.

— La voici donc, la jeune fille
Que je demandai si souvent!
Elle est, par ma foi, bien gentille!
M'aimerez-vous, ma belle enfant?

Venez avec moi, ma mignonne;
Venez, que je vous fasse voir
Tous les trésors que je vous donne,
Tous mes trésors, tout mon avoir.

Comptez-les! en voilà, j'espère!
Comptez ces écus par monceaux.
— J'aimerais bien mieux chez mon père
Près du feu compter les copeaux.

— Descendons au cellier, ma mie,
Goûter de mon vin le plus doux.
— J'aime mieux l'eau de la prairie
Dont les chevaux boivent chez nous.

(1) Le barde, ennemi naturel des Français, n'a-t-il pas voulu peindre ici la France, où s'exile la jeune fille, sous les traits de l'enfer druidique? Ce *lac des peines*, ces *petites nacelles pleines de morts*, ces *vallées du sang*, paraîtraient l'indiquer.

— Venez choisir manteau de fête
Doublé de plume et de satin.
— Si ma mère me l'avait faite,
J'aimerais mieux jupe de lin.

— Et maintenant au vestiaire,
Voyons quelque riche feston!
— J'aime mieux la tresse grossière
Que m'ourlait ma sœur au canton.

— A juger par ce que vous dites,
J'ai peur que vous ne m'aimiez pas;
Que cent fois et cent fois maudite,
Soit l'heure où je vous vis, là-bas!

Que n'ai-je eu la langue moins folle!
Au moment de vous marchander,
Que n'ai-je perdu la parole!
Quand rien ne peut vous dérider!

IV.

— Petits oiseaux, je vous en prie,
Écoutez, écoutez ma voix!
Je reste, et vous, vers la patrie
Vous revolez tous à la fois!

Vous revolez vers la prairie,
Où je folâtrais au printemps,
Comme vous joyeuse; — la vie
M'était bien douce dans ce temps.

En gagnant vos vieilles tourelles,
Vos clochers, vos nids sous les toits,
Portez, oiseaux, de mes nouvelles,
A ceux que je laisse en nos bois;

A ma pauvre petite mère,
A ma mère que j'aime tant;
A ma sœur Hélène, à mon père
Que je vis pleurer en partant;

Au bon père qui m'a bercée
Tout enfant sur ses deux genoux;

Au prêtre qui m'a baptisée,
A monsieur le recteur, à tous;

Allez, et n'oubliez personne,
A tous pour moi dites adieu,
A mon frère... qu'on lui pardonne!
Allez, chers oiseaux du bon Dieu.

V.

Trois mois après, dans la chaumière
Chacun reposait; — aucun bruit
Au dedans, ni sur la bruyère:
Il était bien près de minuit.

Or, on entendit, à la porte,
Murmurer une douce voix,
Pareille à la plainte qu'apporte
La brise des mers ou des bois :

— Faites prier pour moi, ma mère,
Priez aussi, prenez le deuil;
Car on me porte au cimetière,
Votre fille est dans son cercueil.

Ce chant de barde remonte, comme nous l'avons dit, au XIVe siècle; au moins y a-t-il lieu de le croire, car c'est l'époque où vivait le baron Loys de Jauioz; et dans la poésie bretonne, tout historique et populaire, jamais écrite, les chants sont toujours contemporains des faits qu'ils relatent; ce sont les cartulaires sur les feuillets desquels les bardes enregistrent jour par jour tous les évènemens. Quant à sa vérité historique, les rapports, alors plus intimes que jamais, de la Bretagne avec la France lui donnent un haut degré de probabilité, sinon de certitude complète.

J'emportai du Val-des-Druidesses une fiole d'eau de leur fontaine et une branche d'airelle en fleur, qui est chez nous la plante du long souvenir, avec mille pensers charmans, et mon vieux chant de barde, autre fleur cueillie sur des ruines.

THÉODORE DE LA VILLEMARQUÉ.

BULLETIN.

Pour quiconque n'a point d'engagement perpétuel avec M. Guizot et ses amis, et n'a été entraîné à les suivre pendant plusieurs années qu'à cause du désordre qui envahissait la place publique et se propageait dans les esprits, il est évident que nous touchons à une période où il va être possible, et où dès-lors il sera prudent et nécessaire de désarmer les passions politiques déjà vaincues, non pas en désarmant le pouvoir lui-même de toutes les forces qui lui ont été données, mais en laissant dormir dans le fourreau ce glaive de la loi que quelques hommes voudraient toujours brandir étincelant aux yeux de tous, ne connaissant pas, quant à eux, d'autre moyen de ne pas le laisser rouiller. Nous entrons dans une époque de véritable conciliation, tous les partis ont ce pressentiment et cette confiance, hormis les doctrinaires.

L'opposition, nous ne voulons parler ici que de la vraie et nationale opposition, et non de celle qui occupe dans les chambres une place imperceptible et se complaît à faire entendre de temps à autre, par l'organe de son grand orateur isolé, un beau discours que toutes les opinions applaudissent comme une admirable fantaisie d'artiste; l'opposition donc qui siége à gauche ou devrait y siéger, et dont M. Barrot est encore le chef avoué, a été la première à prêcher la conciliation, comme c'était son rôle et son habitude, en temps inopportun. Maintenant que le moment est venu, comment saura-t-elle y aider? Sa conduite sera-t-elle enfin plus sage et plus habile que par le passé? Voudra-t-elle reconnaître quels sont les hommes qui peuvent presque seuls aujourd'hui accomplir ce qu'elle a tant souhaité et prophétisé? Voudra-t-elle ajourner son espoir d'agir

par elle-même et laisser déblayer par d'autres mains le terrain où elle compte avoir un jour sa place, puisqu'elle doit croire à son avenir politique? Nous pourrions en douter, en observant sa tactique trop peu réfléchie dans la solennelle discussion sur les fonds secrets que cette semaine a vu ouvrir et clore.

Déjà deux tentatives avaient été faites pour modifier le système du 13 mars, ou plutôt celui du 11 octobre, qui avait exagéré son modèle, en cherchant à le reproduire dans des circonstances plus orageuses et avec moins de force réelle, car la vraie force du caractère, la seule devant laquelle on s'incline dans les affaires publiques, n'y était plus alors, et la nationalité des antécédens, l'influence des plus généreux souvenirs, représentées encore par M. Thiers, avaient dans le gouvernement un défenseur de moins, par la mort de Casimir Périer. De ces deux tentatives, qui voulaient adoucir les moyens de la résistance, l'une n'avait duré que trois jours; ce fut celle qui donna naissance au cabinet que devait présider M. le duc de Bassano. Elle était évidemment prématurée. Nous ignorons ce qu'aurait fait l'opposition pour la soutenir, et si elle aurait compris quelle modération nouvelle, quelle position au moins d'expectative lui était commandée par son propre intérêt. Il y eut un second essai, celui du 22 février. L'opposition montra alors pour la première fois qu'elle peut être jusqu'à un certain point disciplinée; elle s'en glorifie encore aujourd'hui comme d'une chose imprévue; elle s'en glorifie, et c'est du moins une preuve, à nos yeux, que, si elle combat encore, si elle est destinée à entraver la marche du cabinet du 15 avril, ce n'est point pour le plus grand honneur et pour la rigueur absolue des principes qu'elle s'est faits ou qu'elle a acceptés tout faits de quelques-uns de ses devanciers immobiles.

Dans la séance de vendredi, à la chambre, M. Barrot nous a rappelé qu'il avait soutenu, avec plus ou moins de répugnance ou de méfiance, mais qu'il avait soutenu enfin le cabinet du 22 février contre les efforts des doctrinaires pour rentrer au pouvoir. Il lui a suffi, dit-il, de la plus légère lueur d'espérance qui lui montrait dans le lointain une modification possible du système impitoyable, dont M. Guizot a toujours été le représentant le plus exact et le plus opiniâtre; il lui a suffi de voir M. Guizot hors des affaires et M. Thiers président du conseil. Il a suspendu ses attaques, il a attendu, il a espéré un meilleur ordre de choses. Mais M. Barrot, si clairvoyant au 22 février, voudra-t-il donc fermer les yeux aujourd'hui à toute lumière nouvelle? M. Guizot n'est-il plus, maintenant comme alors, sur son banc de simple député? N'y est-il pas retombé après un second ou troisième effort impuissant pour dominer le gouvernement de son pays? Il s'y trouverait plus faible et plus abandonné que jamais, si tous ceux qui condamnent son système et ses expédiens politiques voulaient travailler sérieusement à les repousser; car, sur ce banc où il est allé s'asseoir, on pourrait le cerner et l'emprisonner chaque jour plus étroitement dans son impopularité qu'il avoue, et plus encore dans cette déconsidération politique qui doit s'attacher à un

homme qui aime le pouvoir, n'aime que le pouvoir dans le monde, et le ressaisit sans cesse et ne peut jamais le garder; à un homme qui n'a réellement pour lui qu'un petit nombre d'amis, les initiés de sa secte, et qui n'ose pas les présenter au pays et à la chambre, et à qui il ne sera pas donné de les faire asseoir à ses côtés dans les conseils de la couronne.

C'est déjà une première et essentielle condition que l'absence de M. Guizot, pour espérer, nous ne disons pas l'abrogation des lois de rigueur déjà votées, et acceptées aujourd'hui par tous les partis dynastiques dans la chambre, mais un adoucissement du moins et une juste tempérance dans l'emploi qui peut être fait de ces lois, si délicates à manier. Oui, c'est quelque chose que l'absence de M. Guizot, et on ne le voit pas plus ami du ministère du 15 avril qu'il ne l'était du 22 février. Mais n'est-ce donc pas aussi beaucoup que cette présence et cet accord de M. Molé et de M. de Montalivet dans le cabinet du 15 avril ? M. Molé, le caractère le plus modéré, le plus conciliant, et l'un des esprits les plus éclairés qu'il y ait de notre temps; M. Molé, qui a pris sa part dans le système de résistance, sur les bancs de la pairie, mais qui n'a jamais ressenti ni compris les passions violentes auxquelles on a parfois voulu pousser ce système! M. de Montalivet, un des deux ministres les plus influens du 22 février, promoteur ardent et convaincu de toute pensée de conciliation qui pourrait être réalisée; M. de Montalivet, l'homme qui est le plus capable peut-être de faire prévaloir une grande mesure de clémence et de nouveaux procédés de gouvernement dans les conseils de la royauté! Que veut donc l'opposition et d'où lui viennent ces exigences qu'elle avait fait taire au 22 février?

Encore si le ministère actuel n'avait apporté avec lui que de bonnes dispositions, s'il n'avait fait aucun acte qui le distinguât des hommes qu'il vient d'exclure et qu'il veut faire oublier, on concevrait cette promptitude de M. Barrot et de ses amis à mettre en suspicion devant le pays les premières démarches, les premières professions de foi de MM. Montalivet et Molé. Mais le 15 avril a déjà bien fait autant que le 22 février pour séparer sa cause de celle des doctrinaires. Et ici, nous ne jugeons pas le 22 février; il n'est pas allé loin dans ses actes de réparation, parce qu'il a été inauguré en 1836 : s'il eût prolongé sa vie jusqu'au moment où nous sommes, les circonstances nouvelles, l'état des esprits, les progrès seulement qu'amène toujours le temps, lui auraient permis sans aucun doute d'aborder ce que M. Molé prépare dans une voie de clémence et de popularité. La France entière vient d'applaudir au premier acte de grace qui soit venu humilier et désarmer peut-être à jamais le régicide, en lui montrant qu'on a pour lui mépris et horreur, mais qu'on ne veut plus le craindre. C'est le présage certain d'un plus grand nombre de graces, encore mieux placées, que tout le monde attend et espère, avec bien plus d'assurance qu'au 22 février, parce que nous avons vieilli d'une année, et que cette année a calmé les ressentimens et les haines, comme dix ans de repos auraient pu le faire. Une revue de la garde nationale, suspendue l'an dernier par une prudence qu'a justifiée depuis lors un dernier attentat, une

revue, long-temps désirée par le roi et par les citoyens, doit avoir lieu demain, et au moment où on lira ces lignes, le roi apparaîtra sans armes et sans gardes, mais non pas sans défense, au milieu de la milice bourgeoise et de tout un peuple qui le doit protéger de ses acclamations. Jamais il n'aura été si populaire et si applaudi, nous en avons le ferme espoir; mais c'est que jamais aussi aucune revue n'aura été mieux encadrée entre la clémence qui vient de s'appliquer à un malheureux et celle qui est réservée pour une autre occasion prochaine.

Enfin, la loi d'apanage, si mal reçue dans le public, a été retirée, et ce retrait, comme on a voulu le faire répéter par M. Molé une seconde ou troisième fois, est bien un retrait véritable. Les autres lois de déportation, de non-révélation, dormiront leur sommeil dans les archives de la pairie ou dans les bureaux de la chambre des députés. Il n'est personne aujourd'hui qui ne sache qu'il en sera ainsi. Il a donc fallu tout le mauvais vouloir de M. Odilon Barrot, pour ne pas comprendre des choses aussi claires pour tout homme politique qui saurait apprécier les difficultés d'une situation et attribuer à sa véritable cause, c'est-à-dire au ménagement nécessaire de certaines convenances personnelles, une obscurité apparente de langage, qui, du reste, a été dignement éclaircie dans les dernières explications. D'où vient que M. Barrot se ferme aujourd'hui les oreilles pour ne pas entendre? Et s'il se croit maintenant le droit d'être rigoureux sur les professions de foi et sur les actes même qui les précèdent, au lieu de les suivre, pourquoi M. Barrot a-t-il soutenu le ministère du 22 février? Pourquoi cette contradiction qui blesse le bon sens?

Pourquoi? Parce que M. Barrot a été blâmé de cette condescendance par ceux qui s'appellent les purs, et qui sont les incorrigibles de son parti : M. Barrot s'est persuadé faussement qu'il dirige ceux qui marchent avec lui ; il est plus que jamais conduit par eux et traîné à la remorque. Dieu sait dans quelles voies ils l'égareront encore!

On a vu, vendredi, le merveilleux résultat de ce qu'ils ont exigé de lui. Il est venu protester d'avance, en son nom et au nom des siens, contre le vote des fonds secrets; et dans la prévision que ce vote allait être formulé favorablement par la chambre, comme il l'a été en effet, il a voulu en dénaturer la signification, atténuer par ses paroles le gage de confiance accordé par la majorité nouvelle qui s'est formée pour le ministère. Il a développé cette thèse singulière, qu'un vote de fonds secrets, sur la demande et avec le chiffre du cabinet, n'est point un témoignage de confiance; il ne veut pas à toute force que le ministère du 15 avril ait une raison de croire à sa durée, il serait fâché de le voir résister aux attaques manifestes ou ténébreuses des doctrinaires, il vient y joindre les siennes.

A quel but tendait M. Barrot avec une pareille tactique? A concentrer, s'il le pouvait, la lutte entre lui et les doctrinaires. Il a eu beau s'en défendre par je ne sais quelle dédaigneuse précaution oratoire; il a en vain affirmé qu'il ne se proposait pas de porter ses coups seulement à M. Guizot par-dessus le banc des ministres; toutes ses paroles ont démenti cette

affirmation : il désire évidemment qu'on ne reconnaisse que deux partis réels dans la chambre, et il veut qu'une administration de doctrinaires sans alliage soit essayée; il imagine qu'après cet essai, qui n'irait pas loin, il ne resterait plus de chances que pour lui et son propre parti. Oui, quoi qu'il en dise, il a tenté de combattre pour lui-même, en passant par-dessus les ministres du 15 avril. Mais nous l'avertissons, s'il ne s'en est déjà aperçu depuis la séance de vendredi, qu'il y a encore, Dieu merci, entre lui et M. Guizot, un certain nombre d'hommes, ministres ou non ministres, qui ne s'avouent pas épuisés. Il y a notamment, au banc ministériel du 15 avril, quoiqu'il ne s'y fasse pas un grand bruit de paroles, des hommes qui ont déjà assez rendu de services, et qui ont le droit de porter la tête assez haut pour que M. Barrot ne puisse pas si facilement étendre par-dessus, jusqu'à M. Guizot, ses longs bras de lutteur parlementaire. Il y a le ministre de l'intérieur, qui se souvient de la grande école administrative dont était son père. Il y a le ministre des affaires étrangères, à qui Napoléon avait confié, avant trente ans, la direction des immenses travaux d'utilité publique de son empire, et que, plus tard, il mit à la tête de la magistrature, où l'appelaient les lumières et la modération de son esprit, plus encore que les grands souvenirs de sa famille. Le talent de l'orateur ne constitue pas tout l'homme d'état, même de nos jours, où ce talent a envahi beaucoup trop du terrain politique; et quant à la glorieuse époque qui n'est plus et que M. Barrot a louée dans son discours, nous osons lui certifier que Napoléon, qui se connaissait en hommes, n'aurait pas mis en lui une extrême confiance, si M. Barrot eût vécu alors dans les affaires, et qu'il eût été vu à l'œuvre comme nous l'avons vu dans les premiers temps de la révolution de juillet. L'empereur avait repoussé aussi les services de M. Guizot, et son ardente candidature, non qu'il l'estimât trop jeune, la jeunesse n'était pas un titre d'exclusion; mais il avait apprécié à leur juste valeur ses facultés de gouvernement, et nous pourrons un jour raconter, s'il nous plaît, quelques détails d'une audience impériale, où le jeune professeur, protégé de M. de Fontanes, grace à M. Royer-Collard, puisa peut-être ses motifs d'affection anticipée pour la restauration, et des sentimens d'émigré long-temps avant le voyage de Gand.

Quoi qu'il en soit de cette anecdote *ajournée et non retirée*, le gouvernement de la France n'en est pas aujourd'hui à être mis au concours entre les deux seuls candidats que semblait désigner le discours de M. Barrot, à savoir M. Barrot lui-même et M. Guizot. Nous verrons même volontiers, pour peu qu'on nous y aide, dans le discours de l'honorable chef de l'opposition de gauche, plus d'inhabileté que de prétention ambitieuse à circonscrire le champ de la lutte politique. D'autant mieux que, dans une séance antérieure, celle de mercredi, il avait paru reconnaître la nécessité d'existence de ce cabinet du 15 avril, formé surtout contre les doctrinaires; on avait pu en juger ainsi du moins, lorsque M. Barrot, comprenant, comme elles devaient l'être, les explications de M. le président du conseil sur la loi d'apanage, et s'en référant d'ailleurs aux lamenta-

tions, tout aussi positives, de M. Guizot, se tournait vers ses propres amis de la gauche, non encore satisfaits, et leur disait : « M. Guizot nous a dit que c'était une question finie; croyez-en M. Guizot. » — Que s'est-il donc passé dans l'intervalle du mercredi au vendredi ? M. Barrot, aurait-il reçu une semonce de ses amis, et aurait-il cru devoir leur céder ?

N'importe comment on expliquera son discours, il a donné une belle occasion à M. Guizot, qui en a profité sur-le-champ. M. Barrot a fait, il y a deux jours, un discours d'il y a quatre ans, empreint de l'esprit de cette époque, où la chambre, en effet, était divisée uniquement entre deux partis, seuls capables de se disputer le gouvernement. M. Guizot a eu l'air de croire que c'était toujours là réellement le terrain de la discussion, il s'y est porté avec toutes ses passions calculées d'il y a quatre ans, et avec une éloquence nouvelle. Il a vu, s'y croyant autorisé par tout ce qu'il venait d'entendre, il a vu, il a voulu voir au fond de tout ce qui n'est pas sa doctrine et son système, le désir d'une égalité complète et chimérique, le suffrage universel, que sais-je encore? les instincts révolutionnaires, les menaces d'anarchie qu'il aperçoit sans cesse dans tous les nuages qui se forment à l'horizon. Il a électrisé une grande partie de la chambre, émue et palpitante sous son geste impérieux. Jamais, dit-on, il n'avait poussé plus loin l'action de l'orateur, ce don de tragédien qu'il a reçu de la nature, et que l'étude, ainsi que les nécessités nombreuses de sa politique, toujours menaçante, ont développé à un rare degré.

Il est vrai que, pour produire son effet, aujourd'hui qu'il n'est plus ministre, et qu'il sent, malgré tout, les idées se modifier autour de lui, il a cherché à rajeunir ses argumens, en s'attribuant des croyances nouvelles, si ce n'est en politique, au moins en histoire, et nous n'avons pas été peu surpris d'entendre de sa bouche ces paroles qui ne lui étaient jamais échappées : « J'accepte 1791, 1792, *les années suivantes même;* je les accepte dans l'histoire, mais je ne les veux pas dans l'avenir. » — Il y a là deux choses à remarquer. D'abord, M. Guizot se trompe; il n'a jamais accepté, il ne peut pas accepter historiquement les années qui ont suivi 92. C'est là ce qui l'a toujours séparé de M. Thiers, dont les jugemens et les vues historiques sur la révolution française n'ont jamais été, on le sait, en grande estime auprès de lui. Mais ces théories plaisent mieux à d'autres qu'à lui-même; M. Guizot ne l'ignore pas, et il les emprunte, il en fait une parure et une défense pour sa politique, qu'il veut maintenir encore souveraine à tout prix. C'est un de ces emprunts et à la fois un de ces sacrifices qu'il fait de temps en temps, et à des périodes pour ainsi dire prévues dans sa vie, pour renouveler, s'il pouvait, les formes de sa doctrine, tout en demeurant le même homme. Mais lorsqu'il ajoute : « Je ne les veux pas dans l'avenir (les années qui ont suivi 92), » il dit un non-sens ou il évoque une fantasmagorie qui offense toutes les opinions qu'il combat; car il parle à la chambre, où il n'y a personne, pas même M. Garnier-Pagès, qui songe à ressusciter 93 dans l'avenir. 93 est bien passé; il n'est pas permis à un professeur d'histoire de le supposer

possible encore : c'est une date profondément enfoncée dans l'abîme des siècles écoulés, d'où personne ne saurait la retirer.

Nous avouons, pour notre part, nous qui avons aussi entendu ce discours de M. Guizot, qu'une chose nous a empêché d'en être ému : c'est que nous avons le malheur de n'avoir pas l'épiderme assez sensible pour ne pas rechercher, à travers les paroles d'un orateur, si magnifiques qu'elles puissent être, le but pratique auquel elles peuvent conduire, et nous nous demandions ce qui était possible après comme avant la harangue du chef de la doctrine. Serait-ce un cabinet purement doctrinaire? Mais la chambre et la royauté n'y consentiront jamais. Serait-ce encore un ministère où il s'agirait de fondre l'élément doctrinaire avec d'autres élémens hétérogènes? Mais on l'a vainement essayé dans les six semaines qui ont précédé le 15 avril, et ce n'est pas un discours de plus qui aplanirait les difficultés de semblables combinaisons : on ne concilie pas, avec des succès de tribune dont le retentissement expire le jour même ou le lendemain, des opinions inconciliables.

Un seul regret nous préoccupait dans cette discussion solennelle, c'est qu'au lieu de provoquer, par amour-propre ou inhabileté, le dernier discours de M. Guizot, on n'eût pas consacré toutes ses forces à analyser celui de la précédente séance. Là, sous une enveloppe de généralités qu'il était facile de pénétrer, on eût trouvé le plan de gouvernement des doctrinaires, s'ils sont un jour les maîtres : une refonte de la représentation nationale par des élections faites sous leur influence; un remaniement complet des préfectures et des sous-préfectures; une forte organisation d'aristocraties quasi-seigneuriales autour des administrateurs locaux, et peut-être au-dessus d'eux pour les surveiller. On eût trouvé, après tant d'aveux, une révélation encore telle que celle-ci : « Je n'en n'ai pas dit assez, car je n'ai pas dit la centième partie de ce que je pense. »

C'est-à-dire, vous le devinez, l'hérédité de la pairie, des apanages en profusion, le rétablissement des majorats contre lesquels M. Jaubert s'est prononcé. On irait assez loin pour mécontenter M. Jaubert!

Ce plan valait la peine d'être déduit et tiré du discours où M. Guizot l'avait déposé en germe. M. Mauguin l'avait entrepris, et tout d'abord il avait posé la question avec une habileté à laquelle tous rendaient hommage. Maintenez, disait-il, le ministère du 15 avril, ou vous aurez les doctrinaires, avec tous leurs plans et plus de pouvoir désormais pour les accomplir. Et il continuait ainsi, mais on ne l'a pas laissé faire à son aise. N'importe; son idée était bonne et vraiment politique : on n'en saurait dire autant de tous les orateurs qui ont blanchi dans l'opposition.

Après tant de débats engagés à propos des fonds secrets, mais dont la portée allait bien plus loin, il restait un orateur encore à entendre, que tout le monde nommait; c'était celui qui devait le mieux prouver, par ses paroles et par sa seule présence à la tribune, qu'il y a un système de gouvernement possible entre celui de M. Barrot et celui des doctrinaires. M. Thiers est venu, dans un discours simple, lumineux, positif, dans cette belle langue des affaires qui n'appartient qu'à lui, exposer avec

calme et avec autorité les causes qui lui démontrent la nécessité d'un temps d'arrêt dans la politique de répression. Il a voté les fonds secrets que demandait le ministère, il lui a prêté son appui, et cependant si le cabinet du 15 avril se retirait, quel homme plus que M. Thiers aurait des chances pour prendre part à son héritage? Si M. Barrot comprend sa véritable situation, il imitera la réserve, l'esprit de ménagement et la sage politique dont M. Thiers lui a donné l'exemple.

THÉATRE-FRANÇAIS.

Depuis dix ans M. Empis arrive, de temps à autre, au comité du Théâtre-Français avec un manuscrit volumineux sous son bras. Ce manuscrit est chaque fois une reproduction de celui qui l'a précédé. Le sujet en est puisé dans une mine qui devrait être riche et féconde: l'intérieur de la famille. D'abord c'était l'histoire d'une mère malheureuse que M. Empis nous mit en scène; ensuite ce fut la fille de cette mère; puis la mère et la fille parurent ensemble, et aujourd'hui, c'est la fille et la mère. On ne se souvient guère des drames de M. Empis, et quand il s'en présente un nouveau, on croirait revoir toujours le même. Ce sont toujours des mères inconséquentes ou bien des filles éprises des amans de leurs mères. M. Empis est comme les comètes; quand il a fait sa révolution, il reparaît à l'horizon, et ne brille qu'un temps dont on peut préciser d'avance la durée, à quelques jours près. Or, puisqu'il est d'usage de consigner ici l'apparition de l'astre le plus pâle, comme on fait à l'Observatoire, nous allons essayer d'esquisser en peu de mots cette nouvelle production, *Julie ou la Séparation*.

Julie a épousé M. de Néris à l'âge de quinze ans. Elle a perdu bientôt la tendresse de son mari par inhabileté. Julie était dévote, et ses principes puritains étant insupportables à M. de Néris, celui-ci abandonna complètement la jeune femme et partit pour l'Amérique. Au bout de quatorze ans, il revient. Mme de Néris est alors une personne accomplie par son esprit et ses talens. Le mari, qui arrive dans l'intention de divorcer, s'aperçoit de ces changemens, et se sent ébranlé dans ses résolutions. Julie s'est fait passer pour veuve, ce qui est une imprudence impardonnable dans une femme si sage. Aussi, lorsque son mari paraît, la calomnie, qui l'avait déjà déchirée, trouve moyen de lui nuire bien plus sérieusement. Elle a une fille charmante qui va se marier avec un duc. Le retour du mari, les médisances qui courent le monde, et la demande de séparation causent un scandale qui fait manquer le mariage. On regarde Julie comme coupable d'un amour illégitime pour un honnête homme qui joue le rôle le plus triste et le plus ingrat. M. de Néris réclame sa fille, et Julie se voit bientôt seule et méprisée. Cette situation était belle. Nous espérions qu'elle allait être exploitée de façon à nous remuer un peu; mais tout s'arrange subitement. La jeune fille ménage une entrevue entre ses pa-

rens. Le dénouement consiste en un discours que prononce Julie au cinquième acte avec plus d'éloquence que dans les actes précédens, ce qui persuade les assistans de son innocence; et pour imposer silence à la calomnie, on décide qu'on se montrera tous ensemble au public. — Je vous demande si le public est mystifié !

Si nous ne savions que M. Empis est un des vétérans du drame, nous croirions qu'il a écrit cette pièce sans avoir bien arrêté son plan. En examinant cette donnée avec soin, on y trouve une pensée première, inspirée par une des plus jolies nouvelles de George Sand, *Lavinia*. Lavinia est, comme Julie, une maîtresse abandonnée qu'on retrouve, long-temps après, pourvue de charmes et d'attraits qu'on ne lui connaissait pas; mais la femme délaissée de George Sand n'a point de fille à marier, attirail dont M. Empis ne saurait se passer. Elle n'a pas pour amis des conseillers à la cour de cassation, de vieilles duchesses douairières, bavardes, ni de jeunes ducs, *élèves de l'École Polytechnique*. Lavinia garde au fond de son cœur une blessure à demi fermée. Quand son amant revient à elle, un autre soupirant l'aime aussi, comme dans *Julie ou la Séparation*. Elle a réfléchi sur les dangers d'une captivité nouvelle. Après avoir fait ses comptes et tout pesé avec soin, Lavinia se décide à n'épouser ni l'un ni l'autre, dénouement que notre scène rejetterait peut-être, mais qui vaut mieux mille fois que le discours pathétique de Julie, et qui a fait rêver plus d'un lecteur au coin du feu. Quand on connaît la manière dont M. Empis *arrange*, on ne s'étonne pas que *Lavinia*, en passant par son alambic, ne se soit pas heureusement transformée. Le style de ce drame est lourd et traînant; les récits dominent, et un récit de M. Empis dure long-temps, je vous assure.

— Il vient de paraître le premier volume d'un ouvrage qui promet d'être fort intéressant, intitulé : *Memorie storiche dei principali avvenimenti politici d'Italia seguiti durante il pontificato di Clemente VII. Opera di Patrizio de Rossi, Fiorentino, pubblicata per la prima volta per cura di G. F. e dedicata a S. E. il signor commendatore Moutinho, inviato straordinario e ministro plenipotenziario del Brasile in Francia. Roma*, 1837; — mémoires historiques des principaux évènemens politiques d'Italie sous le pontificat de *Clément VII*. Ouvrage de Patrice de Rossi, Florentin; publié, pour la première fois, par les soins de G. F. et dédié à son excellence le commandeur Mouttinho, ambassadeur du Brésil en France.

— Un de nos collaborateurs, M. Roger de Beauvoir, va publier, sous peu de jours, un élégant recueil de poésies dont nous avons déjà parlé à nos lecteurs. Nous empruntons à ce volume de vers la pièce dédiée à M. A. Devéria, qui pourra donner une idée de la manière du jeune poète.

LES MAITRES.

Au temps miraculeux de la grande peinture,
Ce que j'aime, surtout, c'est que l'on dégaînait
Pour soutenir sa thèse ou venger son injure,
Déposant pour le fer le pinceau qu'on tenait.

L'artiste avait l'humeur superbe et cavalière,
Il portait le front haut comme le Joseppin;
Au chevalet le soir il pendait sa rapière,
Et personne n'osait lui disputer son pain.

Il passait, talonnant un beau genet d'Espagne;
Ou bien, comme Rubens, chassant dans ses forêts,
Il crevait dix limiers aux flancs d'une montagne;
Courait le jeu de bague et rompait des fleurets.

On ne s'étonnait pas de son large panache,
Et que Van Dyck, le peintre, eût de si beaux cheveux;
Ils pouvaient ou reprendre ou quitter la moustache,
Sans qu'un poète obscur jappât des vers contre eux.

Aussi, plus d'une fois, sur leurs toiles austères,
Eux-mêmes, cher Achille, ils gravèrent leurs traits,
Et l'on vit près du Christ leurs figures si fières.
Véronèse, de lui, fit au moins six portraits;

Titien, Giorgione et d'autres l'imitèrent.
C'est que l'art noble et pur en ces temps florissait,
C'est qu'à côté des grands les peintres s'élevèrent,
C'est que par l'élégance et les cours on passait;

Que le maître étalait une pompe royale,
Et que l'on écrasait l'envie avec dédain,
Comme on presse du pied une rauque cigale
Qui trouble de son cri les gazons du jardin.

LE COMTE

DE PEÑAPARDA.

PREMIÈRE PARTIE.

En l'année 1724, le jour de la fête du bienheureux saint Michel, deux voyageurs suivaient à pied la route qui conduit de Madrid au royal monastère de l'Escurial : à leur leste équipage, au léger bâton de vigne qu'ils portaient suspendu à la main par une mince courroie, on aurait pu croire d'abord qu'ils étaient sortis pour une promenade matinale; mais en y regardant de près, on s'apercevait à leurs souliers poudreux, à leur pas allangui et fatigué, qu'ils venaient de faire quelques lieues et qu'ils ne marchaient pas tout-à-fait pour leur plaisir.

L'un de ces deux hommes était petit, assez laid, brun de visage et tant soit peu boiteux; mais il avait une de ces bonnes et spirituelles physionomies qui plaisent tout d'abord. Il portait un habit dont les coutures luisantes attestaient un long et continuel service. Ses chausses montraient la corde de tous côtés, et plu-

sieurs reprises habilement faites dissimulaient assez bien mainte estafilade, survenue aux endroits les plus exposés.

L'autre voyageur était de haute taille, ses cheveux d'un blond cendré s'échappaient de dessous un chapeau à bords rabattus et retombaient en boucles légèrement frisées sur le collet d'un pourpoint boutonné jusques au menton. Il portait par-dessus une *capa* de mauvais drap gris dont il se drapait avec cette inimitable grace espagnole qui transforme un vieux manteau troué en un élégant et noble vêtement. Une exacte et minutieuse propreté dissimulait en partie les avaries de ce pauvre costume; d'ailleurs celui qui le portait avait un si beau visage, une si grande tournure, qu'il aurait eu l'air d'un gentilhomme même sous les guenilles d'un mendiant. Il ne ressemblait pas au type presque généralement répandu dans la Péninsule; tout décelait en lui le descendant de cette bonne race asturienne qui défendit ses montagnes contre l'invasion sarrazine, et dont le sang ne se mêla jamais au sang musulman.

La route, bordée de buissons rabougris, traversait presque en ligne droite les plaines arides et pierreuses de la Nouvelle-Castille; point de verdure, point d'ombrage où la vue pût se reposer; la terre semblait incendiée, et le ciel, d'un bleu ardent, resplendissait d'éblouissantes clartés.

De temps en temps quelque cavalier passait comme emporté dans un nuage de poussière, ou bien quelque lourd carrosse arrivait traîné au petit trot par quatre mules fringantes et empanachées.

—Que Notre-Dame de las Nièves nous soit en aide ! s'écria le voyageur au manteau gris; on dirait que le chemin s'allonge sous nos pieds et que l'Escurial fuit devant nous! Benito, ne sentez-vous pas comme des vertiges? pour moi, je n'y vois plus, il me semble que mon cerveau se fond.

— Il faut nous reposer, don Pablo, dit l'autre voyageur en cherchant du regard un peu d'ombre, il fait chaud dans ces parages-ci comme en purgatoire! Je ne crois pas que le désert où vécut le grand saint Jérôme fût plus sec et plus stérile que les environs de Madrid,

Ils quittèrent la grande route pour aller s'asseoir dans un ravin à l'abri de quelques prunelliers dont le feuillage rare et menu n'aurait pas mis à l'ombre un grillon. Çà et là croissaient entre les pier-

res des touffes de jusquiame noire qui répandaient une odeur légèrement narcotique. Les cigales chantaient aux plus hautes branches des prunelliers, et leur cri vibrant et fêlé troublait seul le silence de ces plaines désertes.

Les deux voyageurs s'étaient à peine assis qu'ils virent sortir du ravin une jeune fille qui vint de leur côté en sautillant; à chaque pas elle s'arrêtait pour cueillir quelque tige de jusquiame ou bien ces fruits noirâtres qu'on trouve sur les ronces. A la voir aller ainsi par bonds, se prélassant et faisant sa moisson sans souci de cette intolérable chaleur, on aurait dit qu'elle était de l'espèce des salamandres qui vivent dans le feu. Ses mains alertes dépouillaient les ronces sans crainte des épines dont elles sont hérissées; ses pieds agiles marchaient parmi les cailloux comme sur un tapis de velours.

— Holà ! s'écria Benito étonné, quelqu'un se promène par ici ! je croyais que nous étions seuls capables d'affronter vers le midi ce resplendissant soleil. Que fais-tu là sur notre chemin, ma colombe?

La jeune fille n'était plus qu'à dix pas; elle fit une courte révérence et dit en souriant : Pardonnez, cavallero, les chemins sont au roi notre seigneur et l'on peut y passer plusieurs de front sans se heurter. Ce n'est ni un malheur ni un miracle que nous nous rencontrions sur celui-ci. Pour ce qui est du temps et de l'heure, c'est votre faute si le soleil vous frappe d'aplomb sur la tête; il fallait sortir de Madrid avant l'*ave Maria*.

— Qui t'a dit que nous venions de Madrid?

— Eh ! eh ! cela se voit : le vent souffle de ce côté, et vous avez de la poussière sur le dos.

— C'est vrai, répliqua Benito en secouant son pourpoint avec précaution. Çà, et toi, qui es-tu et que fais-tu là, beauté champêtre? es-tu la nymphe de ces lieux, la naïade du Manzanarès?...

— Plaît-il ! que me demandez-vous? je ne comprends pas tout-à-fait, dit la jeune fille en clignant ses grands yeux noirs; vous voulez savoir qui je suis? eh ! ne le voyez-vous pas?

Elle fit une pirouette comme pour montrer l'ensemble de sa toilette et rejeta en arrière une façon d'écharpe qui lui servait de ceinture. Tout en elle était bizarre et frappant, sa figure et son costume ne ressemblaient à aucun autre; elle avait la tête nue; ses cheveux noirs, passablement crépus et réunis en torsades, s'a-

vançaient sur son front comme un turban orné de quelques brimborions en cuivre doré; elle portait une mauvaise jupe rayée et un corset jadis rouge garni d'une frange en loques. Une profusion de rubans fanés retombaient le long de ses bras en manière d'aiguillettes, et ses petits pieds traînaient de vieilles mules en cordouan brodé. Ses traits étaient fins et charmans, sa peau bronzée avait les suaves reflets du velours, ses yeux brillans ne se baissaient guère, et son regard exprimait, d'accord avec son sourire, la hardiesse, la ruse et une insouciante gaîté. A son vêtement, à sa physionomie surtout, il était aisé de connaître qu'elle appartenait à cette race vagabonde dont l'origine n'est pas bien connue, et qui va, par tous pays, chantant, mendiant et disant la bonne aventure, sans jamais se fixer nulle part.

— C'est une gitana! s'écria Benito, si je ne savais pas au juste ce qu'il y a dans mes poches, je croirais qu'elle m'a déjà volé quelque chose....

— La pauvre fille! interrompit don Pablo, elle ne sait peut-être pas encore ce vilain métier.

— Par Jésus! il ferait bon s'y fier! une gitana qui ne saurait pas voler! ce serait comme un docteur qui ne saurait pas lire : n'est-ce pas, ma toute belle, que tu es déjà une fine et adroite voleuse?

Elle fit claquer ses doigts et répondit en riant :

— Je ne puis vous le prouver, cavallero.

— C'est-à-dire qu'il n'y a rien dans ma bourse ni sur ma personne qui te paraisse digne d'exercer ta petite industrie: au fait tu as raison; je pourrais porter mes poches à l'envers : gueux comme un peintre; c'est tout dire! l'argent ni les honneurs ne pleuvent sur moi pour le moment.

— Vous avez l'honneur d'être en compagnie d'un beau et brave gentilhomme.

— Gentilhomme! Comment sais-tu qu'il est gentilhomme?

— Cela se voit.

Tandis qu'elle parlait ainsi, don Pablo la regardait avec une curiosité distraite et mélancolique; elle se rapprocha de lui, et roulant son écharpe, elle la lança aux branches des prunelliers; le tissu bariolé y demeura suspendu et se déploya dans toute son longueur au premier souffle de vent.

— Que fais-tu? dit don Pablo étonné.

— Un peu d'ombre pour vous, seigneur.

— Ah! merci!.. mais toi tu restes la tête nue sous cet ardent soleil!

— Ma peau n'est pas délicate et blanche comme la vôtre, seigneur, j'ai été habituée dès l'enfance à braver les intempéries de toutes saisons. Souvent j'ai marché tout un jour le long des grands chemins par un temps plus chaud que celui-ci : soleil ou clair de lune, tout m'est égal.

— Et tu vas seule ainsi le jour et la nuit.

— Je ne suis pas seule. Voyez-vous là bas cette fumée blanche qui s'élève derrière les buissons? c'est celle du foyer que nous allumons en plein champ, entre deux pierres. Ce soir nous camperons un peu plus loin, au bord du Manzanarès.

— Et demain où irez-vous?

— Qui sait? où il y aura de quoi gagner la vie.

Elle s'assit par terre les jambes croisées à la manière des femmes de l'Orient, et prenant une à une des tiges de jusquiame, elle les arrangea en guirlande. Ces feuilles pâles et velues entre lesquelles ressortaient de petites fleurs jaunâtres formaient de lugubres bouquets sous les mains de la gitana; on eût dit une magicienne assise dans les plaines de l'antique Colchide et préparant un philtre avec des plantes vénéneuses. Tout à coup elle jeta sa guirlande loin d'elle en s'écriant : Ah! fi! les horribles fleurs! elles sentent la mort! Puis elle se tourna vers don Pablo, et lui dit, avec une sorte de coquetterie moitié familière moitié respectueuse : Vous demeurez sans doute à Madrid, seigneur? je serais bien glorieuse si dimanche prochain vous veniez me voir danser hors de la porte d'Alcala...

— C'est là que tu danses en public, ma mignonne, interrompit Benito; alors tu connais la taverne du vieux Chinchilla?

— Nous ne passons jamais devant sa porte sans nous arrêter.

— Je m'en réjouis, sur mon ame! lève les yeux alors, et tu me verras à la fenêtre.

— Ah! ah! fit-elle un peu étonnée, c'est là que vous demeurez?

— Oui, depuis deux jours que nous avons quitté la place de la

Cebada. Le logis n'est pas magnifique, on n'y dort pas sous des rideaux de soie : qu'en dis-tu?

— Je ne sais, moi qui n'ai jamais couché qu'en plein air.

— Ah! bienheureux saint Jean de Dieu! tu es donc bien pauvre?

— Pauvre! moi!... eh! que me manque-t-il? je suis une gitana; les gitanos ne sont pas pauvres, bien qu'on ne leur donne pas grand'-chose et qu'ils n'achètent jamais rien; mais leur industrie supplée à tout. Nous ne possédons d'autre terre que la sépulture où on jette notre corps, et pourtant toute l'Espagne est à nous. Les honnêtes gens nous appellent larrons, mendians, vagabonds, ils nous méprisent; que nous importe? ils paient les frais de leurs injures et de leurs malédictions. La justice nous pourchasse sans cesse; mais si elle a de longs bras, nous avons de plus longues jambes. Que pouvons-nous regretter ou craindre? toujours errant à notre fantaisie, nous sommes rois dans tous les lieux où nous passons, car rien n'arrête nos désirs et notre volonté. Les plaines, les montagnes, les fleuves, les bois, nous appartiennent, puisque nous y prenons tout ce qui nous tente. L'été les forêts nous donnent leur ombre, l'hiver nous dressons nos tentes au soleil, à l'abri de quelque rocher. Notre présence apporte la joie; partout où nous passons c'est jour de fête; dès que nous arrivons dans une ville, dans une bourgade, même dans le plus pauvre hameau, tout le monde quitte le travail, chacun accourt au son de mes castagnettes. Bonnes gens, ils se passeraient de manger pour me voir danser le fandango et pour entendre dire leur bonne aventure! et toujours nous allons ainsi sans souci, sans tristesse et surtout sans peur. N'est-ce pas là, messeigneurs, une belle et joyeuse vie? pour vous prouver que je vous veux du bien, je vous en souhaite autant!

— Merci! répondit Benito avec un sourire qui n'était point trop dédaigneux; veux-tu me dire ma bonne aventure?

Il lui tendit une grande main osseuse dont elle regarda les lignes profondes avec une grave attention, comme si réellement elle eût cherché à y lire les futures destinées du peintre.

— Eh bien! dit-il presque inquiet, que vois-tu là?

— Cent ans de vie, répondit-elle avec insouciance; cent ans! Vous deviendrez vieux comme une corneille après avoir éprouvé de grands revers en amour. Cela est écrit là et là.

En achevant ces mots, elle désigna du geste la main ouverte et le visage attentif de Benito Romero, qui murmura :

— Bien obligé de l'horoscope ! Je tâcherai de ne pas me marier; c'est une grande consolation de n'être malheureux que par ses maîtresses ; on a du moins le moyen de varier ses infortunes.

La gitana se tourna vers don Pablo, et fixant sur lui ses grands yeux hardis, elle lui dit avec gaieté ;

— Mon beau seigneur, que je vous dise aussi votre bonne aventure : il y a beaucoup de choses sans doute dans les lignes de cette main gantée. Voyons.

Il haussa tristement les épaules, et tirant avec précaution ses vieux gants de peau recousus, il lui tendit une main, qu'elle prit dans les deux siennes, après l'avoir touchée de son front, en signe de respect.

— Seigneur, dit-elle ensuite très sérieusement et les yeux arrêtés sur la main blanche et belle de don Pablo, seigneur, vous ferez votre fortune par les armes, et vous êtes destiné à de magnifiques honneurs. Vous serez grand d'Espagne.

— Merci ! Mais je ne prends pas ceci pour une prédiction; c'est un souhait que tu fais, ma belle, un beau souhait. Hélas ! je ne crois pas à ta science, et quand même tu me promettrais la vice-royauté du Pérou, je n'en aurais nul espoir et partant nulle joie.

La gitana se rejeta en arrière avec une petite moue et se prit à regarder don Pablo en face; son esprit clairvoyant et ingénieux fit sur-le-champ ses conjectures. Elle avait déjà remarqué la tenue du gentilhomme, son vêtement propre et mesquin, son œil fier, son sourire triste, et elle devinait à peu près la vérité.

— Ah ! ah ! s'écria-t-elle avec une volubilité extrême, vous ne croyez pas que je puisse connaître votre future destinée, mon beau seigneur ? Eh bien ! je vais vous parler de ce qui est à votre connaissance, comme à la mienne, car je vous connais bien, maintenant que j'ai vu votre main et votre visage; je vous connais bien, quoique je vous rencontre pour la première fois dans ce monde... Dans l'autre, je crois que nous nous sommes déjà trouvés ensemble. Vous êtes Asturien, noble comme le roi, pauvre comme Job. Le but de votre voyage est l'Escurial, où vous allez solliciter quelque emploi que vous n'espérez guère obtenir.

— Elle dit vrai! s'écria Benito émerveillé.

— J'ai donc tout-à-fait l'air de ce que je suis? murmura don Pablo.

— Je pourrais vous dire tous les faits et gestes de votre vie, reprit la gitana avec une joie triomphante; je pourrais même vous apprendre quelque chose de votre généalogie. Comme celle des gitanos, elle date de loin et part de haut.

— Comment! les gitanos ont des prétentions à la noblesse? interrompit Benito.

— Il y a parmi nous une tradition qui dit que nous descendons du roi Salomon et de la reine de Sabba.

— Vrai Dieu! voilà une généalogie que je voudrais voir. Se trouve-t-elle dans tes parchemins, mignonne?

— Vous seriez encore plus en peine que moi de montrer la vôtre, cavallero; elle ne remonte pas certainement à saint Luc.

— Je ne prétends pas descendre de notre bienheureux patron, et c'est tout au plus si je puis affirmer que je suis l'arrière-petit-fils d'un honnête barbier d'Oviedo. Mon arbre généalogique n'a pas poussé ses branches; mais sache qu'au pays des Asturies tous sont nobles par ordonnance d'un roi, je ne sais plus lequel. Benito Romero est noble; son majorat, c'est sa palette. Jusqu'ici, à la vérité, il n'a pas été d'un considérable revenu. Je commence comme le grand Velasquez; je puis aussi finir comme lui.

— *Amen.* Je le crois d'après cette ligne triangulaire que vous avez à la racine du nez, dit la gitana, qui n'avait pas tout-à-fait compris.

Elle croisa les bras et demeura ainsi accroupie, les yeux à demi fermés, haletante et paresseuse, comme une jeune panthère sous les rayons du soleil d'Afrique. Ses noires prunelles étincelaient entre ses cils noirs, et ne se détournaient pas de don Pablo. Il y eut un moment de silence; les deux amis considéraient avec une sorte d'intérêt cette pauvre créature couverte d'oripeaux, la tête nue, à peine chaussée, et pourtant si gaie et si glorieuse. Le peintre admirait ses formes d'une suave élégance, la grace exquise de son attitude, l'expression fière et sauvage de son regard. Le gentilhomme se sentait saisi de compassion en présence de cette misère insouciante, de cette effronterie naïve, de ce triste courage,

qui acceptait avec tant de hardiesse et de sang-froid les privations, les fatigues, les dangers et la honte d'une telle vie.

— Allons! dit enfin Benito, il faut partir et tâcher d'arriver avant la nuit à l'Escurial; dans quatre heures, en allant d'un bon pas, nous devons y être.

— Allons! répéta don Pablo en se levant péniblement, il me semble que je suis encore plus fatigué depuis que je me suis reposé.

La gitana s'était levée aussi. Elle accompagna les deux amis jusqu'au chemin, et dit en leur faisant un dernier signe d'adieu :

— A dimanche, messeigneurs, devant la taverne du vieux Chinchilla. J'aurai mes castagnettes d'ébène, et vous verrez que la Palomita vaut bien qu'on fasse deux pas pour la venir voir danser.

II.

Le soir approchait lorsque don Pablo et Benito Romero arrivèrent à l'Escurial. La cour habitait en ce moment le monastère fondé par Philippe II, et pourtant il régnait au dehors une si grande solitude, un silence si profond, qu'on eût dit que les hiéronymites occupaient seuls ces vastes cloîtres, ces immenses galeries, ces humbles cellules, où la famille royale venait chaque année faire une retraite de cinquante jours.

Personne ne passait sur les terrasses désertes, personne ne se montrait aux fenêtres fermées, et l'on entendait au loin dans les jardins le bruit des fontaines qui se mêlait au bruit du vent, qui bat incessamment ces lieux élevés.

Les deux voyageurs se regardèrent tristement; ils étaient tout dépaysés et ne savaient de quel côté tourner leurs pas. Un sentiment de surprise et d'admiration les avait d'abord saisis à l'aspect de ce grand édifice magnifique et sombre comme le génie de celui qui l'éleva; mais bientôt le souci de leur situation vint les assaillir.

— Qu'allons-nous faire? dit don Pablo découragé; nous n'entrerons jamais là.

— Pourquoi! Les portes doivent s'ouvrir, je pense, pour l'audience des ministres, des ambassadeurs. Toute la cour est ici, et

les solliciteurs n'auront pas manqué de la suivre. Nous verrons demain comment font les autres, et nous nous mettrons à la queue, s'il le faut. D'ici là, tâchons de trouver un gîte. Je suis d'avis que tout d'abord nous allions nous asseoir là-bas dans les allées ; je ne sens plus mes jambes, et il me semble que je traîne un boulet à chaque pied.

— C'est le poids de sept bonnes lieues que nous avons mesurées de nos pas depuis ce matin. Ah! mon pauvre Benito! si du moins c'était pour arriver à quelque chose; mais j'ai de mauvais pressentimens, et il me prend maintenant comme un regret d'être venu.

— Moi, au contraire, j'ai bon espoir. Il y a toute sorte de motifs pour croire que cette fois vous réussirez. Depuis ce matin, j'ai eu je ne sais combien d'heureux présages; quand nous sommes entrés à San-Francisco pour entendre la première messe, j'ai regardé la lampe d'argent de la Vierge : il y avait à la mèche trois gros champignons; et puis vous savez bien ce que vous a prédit cette drôlesse... Allons, allons nous asseoir là-bas à l'ombre pour parler à l'aise de tout cela.

Au-dessous des terrasses de l'Escurial s'étendaient les jardins entourés de haies vives et de murailles. On y descendait par des escaliers le long desquels étaient échelonnés des vases de fleurs; les parterres semblaient négligés, et le parc qui les environnait avait un aspect tout-à-fait agreste et sauvage. Déjà les arbres, plantés par Philippe II, jetaient des branches mortes; çà et là croissaient leurs vigoureux rejetons, et les ronces embarrassaient les allées, jadis droites et bien sablées.

L'Escurial n'était pas le séjour de prédilection du roi Philippe V; il n'y venait que contraint par l'inexorable étiquette, dont les traditions despotiques avaient survécu au règne de la maison d'Autriche. Le petit-fils de Louis XIV négligeait ses maisons royales pour le beau palais de Saint-Ildefonse, qu'il avait élevé et qui lui rappelait Versailles, son berceau.

Les deux amis s'assirent au pied d'un frêne, près d'un petit ruisseau qui coulait entre deux rives gazonnées. Ce lieu était plein de silence et de solitude; une haie d'aubépines et de sureaux en défendait l'approche; de l'autre côté du ruisseau, une légère claire-

voie fermait l'enceinte du jardin, dont une sombre allée de tuyas et d'arbousiers cachait la vue. Parfois le vent, qui soufflait de ce côté, apportait les doux parfums des jasmins et des roses; le soleil, à son déclin, jetait d'obliques rayons dans les taillis et éclairait, de chaudes et magnifiques teintes, ces feuillées sonores, sous lesquelles résonnaient de si doux murmures.

Benito Romero étala sur l'herbe son mouchoir blanc; puis, tirant de sa poche deux croûtes sèches, une poignée d'amandes et un petit flacon de vin, il dit à don Pablo en le conviant du geste :

— Il est bien temps, ce me semble, de prendre quelque chose; une tasse de chocolat ne peut vous faire vivre jusqu'à demain.

— Merci, mon bon ami, répondit le gentilhomme avec un soupir, je n'ai pas encore faim; j'ai là quelque chose qui m'ôte l'appétit depuis long-temps.

A ces mots, il tira de son pourpoint une feuille de papier pliée en quatre et soigneusement enveloppée, et, après l'avoir parcourue du regard, il la laissa tomber sur ses genoux.

— C'est le plus beau placet que j'aie lu de ma vie, dit Benito en mangeant sa croûte; quelle éloquence, quelle dignité! jamais demande ne fut mieux motivée, ni appuyée de titres plus justes. Le roi ne peut manquer d'y faire droit; il en sera fort touché, s'il la lit jusqu'au bout.

— S'il la lit; mais j'ai grand'peur que, comme les autres, elle reste dans le portefeuille de quelque secrétaire. Je ne pourrai jamais approcher du roi et je suis las de mendier justice dans les antichambres de ses ministres. Que de déceptions, que d'humiliations, que de dégoûts j'y ai éprouvés! quel terrible supplice que la vie d'un pauvre solliciteur! Allez, Benito, il faut avoir passé par là pour le savoir. Qu'il est heureux celui qui peut travailler de ses mains et ne rien demander à personne! Si je n'étais pas noble, je me ferais artiste, marchand, laboureur; je gagnerais ma vie, mais je suis le comte de Peñaparda, et, pour ne pas déroger, je dois vivre dans la misère ou bien me faire prêtre ou soldat. Quel lourd fardeau qu'un beau nom, quand il n'y a rien pour le soutenir! celui qui le porte meurt à la peine. Hélas! si j'avais eu tant soit peu de vocation, je me serais fait moine!

— J'aime cent fois mieux vous voir officier dans les armées du

roi : le chapeau à plumes ira mieux que le capuchon à votre visage; vous êtes trop beau, don Pablo, pour faire un bon moine. Allons, du courage, j'ai d'heureux pressentimens pour l'avenir ; la fortune ne peut manquer de parole à un bon et brave gentilhomme auquel elle a promis la grandesse par la bouche d'une gitana.

— Pour peu qu'elle tarde à me secourir, il ne sera plus temps ; je perds courage, quand je considère ma situation; je suis plus pauvre qu'un mendiant, Benito; voici tantôt trois mois que je vis à vos dépens, et Dieu sait quelles privations et quel travail vous vous imposez pour me soutenir !..

—Il est bien question de cela! interrompit vivement Benito; voyons, vous manque-t-il quelque chose? Aujourd'hui, il est vrai, nous sommes fort légers d'argent, mais j'ai du travail pour demain. Ce gros orfèvre, notre voisin, m'a commandé une enseigne dont le sujet est à ma volonté; je puis choisir dans la légende, dans l'Écriture sainte ou bien dans la mythologie. Vous me servirez de modèle pour faire un saint Éloi, patron des joailliers, ou bien un dieu Mercure avec le caducée d'or. Le cordonnier du coin m'a demandé de lui peindre un saint Crépin pour la bannière de sa confrérie, et j'ai déjà fait mon prix. Cela renouvellera notre chaussure à laquelle ce voyage va causer un terrible dommage.

— Hélas! oui, elle est fort avariée malgré nos précautions; quand je pense que d'honnêtes gens comme nous sont obligés de compter leurs pas pour ménager leurs souliers, cela m'humilie, cela me rend fou! ah! que la pauvreté est une maudite chose! comme elle nous fait timides et petits! comme elle nous isole de tous! on n'ose plus passer à côté des riches, des heureux; leur insultante compassion est encore plus poignante que la misère elle-même; ici l'habit sert d'enseigne à l'homme; comment se montrer quand il ne fait pas honneur ? On s'expose à être méconnu, raillé en face...

— Alors on va sur le pré si le railleur en vaut la peine, comme vous avez fait avec ce petit officier qui osa dire que vous portiez un habit retourné.

— Il disait vrai pourtant!

— L'insolent n'en eut pas moins trois pouces de lame dans le corps.

— Heureusement il n'en mourut pas! quel regret pour moi si

j'avais tué un homme pour un si frivole motif! Hélas! dans nos Asturies on me respectait du moins malgré mon habit, car tout le monde y connaît le nom que je porte. Mais comment y retourner maintenant que j'ai achevé mon mince patrimoine! Il ne me reste rien que mon château de Peñaparda, et encore qui sait s'il ne s'est pas écroulé de fond en comble! quand je suis parti, il pleuvait dans toutes les salles, et il n'était guère prudent de monter l'escalier. Je ne reverrai peut-être jamais ce noble berceau de ma famille! Sans vous, mon cher Benito, j'aurais déjà succombé sous le poids des chagrins et de la pauvreté. Vous êtes l'ange gardien de ma triste vie! Comment vous récompenserai-je jamais d'un si généreux dévouement! Hélas! il ne sera peut-être jamais en mon pouvoir de vous faire le moindre bien! Ce placet est mon dernier moyen de salut; s'il ne réussit pas, je n'ai d'autre ressource que d'entrer en noviciat dans quelque capucinière. Ah! j'aimerais mieux la mort, et si ce n'était la crainte de damner mon ame, je me passerais mon épée à travers le corps plutôt que de me faire moine! Seigneur mon Dieu! quelle situation!

Don Pablo leva les yeux au ciel avec désespoir; le peintre, la larme à l'œil, lui tendit la main, et une faible exclamation qui se fit entendre derrière les arbres sembla répondre aux plaintes du malheureux gentilhomme. Il se tourna vivement et vit à quelques pas, de l'autre côté de la claire-voie, deux dames qui le regardaient; probablement elles avaient tout entendu. Il se leva la rougeur au front, et il allait s'éloigner lorsqu'une des dames lui dit : Approchez, cavallero!

Il y avait dans la manière dont ces mots furent prononcés une autorité bienveillante et toute pleine de grâce. Au milieu de sa honte et de son embarras, don Pablo ne fut point choqué de cet ordre laconique et presque impérieux; il sauta de l'autre côté du ruisseau, et se trouva en face des deux dames; la claire-voie seule les séparait de lui. L'une était fort jeune et de petite taille; une expression remarquable de mélancolie et de fierté animait sa physionomie d'un charme indicible et plus puissant que celui de la seule beauté. Bien que ses cheveux fussent blonds, elle avait les sourcils noirs; sa peau veloutée était sans éclat, et nul incarnat n'animait ses joues brunes. Un léger duvet s'étendait comme une

ombre délicate au-dessus de sa bouche étroite et vermeille; ses yeux d'un bleu changeant ne s'ouvraient qu'à demi, comme s'ils eussent redouté l'éclat du jour.

Elle était en grand deuil et vêtue avec une extrême simplicité; sa robe de laine noire traînait par derrière comme l'habit de cour, et ses manches bouffantes étaient serrées au poignet par des manchettes plissées; une coiffe blanche dont les barbes bien amidonnées restaient flottantes, cachait en partie sa chevelure séparée en bandeaux sur le front. Elle tenait à la main un bouquet de jasmin des Açores.

L'autre dame, qui avait l'air d'une duègne de bonne maison, était à cette époque de la vie où les femmes ne disent plus guère leur âge. Elle ne devait pas avoir été jolie au temps de sa jeunesse, et sa physionomie triste et rechignée n'embellissait pas la laideur de ses quarante ans. Son deuil était moins sévère que celui de la jeune dame; de grandes dentelles encadraient son visage, et flottaient sur sa robe noire. D'une main elle soutenait un petit parasol, de l'autre elle menait en laisse un épagneul tout hérissé et pomponné de rubans.

— Cavallero, dit la jeune dame en regardant le papier que don Pablo tenait encore à la main, vous venez à l'Escurial pour présenter un placet?

— Hélas! oui, madame, je suis un pauvre solliciteur à bout de sa patience et de son espoir; je vais tenter cette dernière chance.

— Elle peut réussir. Qui êtes-vous?

— Je me nomme le comte de Peñaparda, répondit don Pablo, à voix basse et non sans rougir du contraste qu'il y avait entre sa toilette mesquine et le titre qu'il déclarait.

— Et votre pays?

— Je suis des Asturies.

— Bon pays et bonne noblesse! Vos ancêtres ont dû combattre avec le roi don Pelayo, pour la défense de cette terre où les Maures ne plantèrent jamais leurs étendards. C'est une belle origine que la vôtre, cavallero, et je l'estime au-dessus de celle de plus d'un grand d'Espagne.

— Ma noblesse, madame, est aussi ancienne que celle des titres de Castille: autrefois les Peñaparda se couvraient devant le roi;

mais depuis long-temps nos grandeurs sont finies, et le dernier descendant de cette antique race ne peut même obtenir d'entrer avec le grade d'officier dans les armées de sa majesté.

— Racontez-moi votre histoire, cavallero, dit la jeune dame avec un naïf intérêt, et en s'appuyant contre la claire-voie.

La duègne, qui écoutait cette conversation d'un air surpris et effaré, leva les yeux et les mains au ciel, comme s'il se passait la chose du monde la plus étrange; elle ouvrit la bouche, mais sa maîtresse l'arrêta impérieusement du regard, et reprit, en se tournant vers don Pablo : Allons, parlez, je le veux!

— Hélas! madame, je n'ose : votre bonté ne me rassure pas. Comment vous parler de mon malheur et de ma misère à vous qui sans doute avez toujours été riche et heureuse?

— Le malheur! ah! je l'ai déjà compris; car j'ai pleuré, j'ai pleuré souvent. La misère, je ne sais ; jamais les pauvres ne m'ont approchée, et je croyais que ceux qui mendient leur pain de chaque jour étaient seuls à plaindre. Dites-moi, comment se fait-il que vous êtes pauvre?

— Parce que mes aïeux ont été généreux et prodigues, madame, parce que quand je suis venu au monde, je n'ai guère eu que leur nom pour héritage. Ma mère, une sage et courageuse femme, m'éleva seule, car mon père était mort, et le jour même de ma naissance j'avais succédé à son titre de comte de Peñaparda. Mon majorat est dans la montagne, à quelques lieues d'Oviedo; c'est un vieux château fort, autour duquel il ne croît que des bruyères et des ronces. C'est là que j'ai grandi, c'est là que j'ai vécu jusqu'à vingt-cinq ans, insouciant de l'avenir, ne songeant ni aux honneurs, ni à la fortune. On m'avait depuis long-temps proclamé le plus habile et le plus hardi chasseur de la contrée ; cette renommé suffisait à mon ambition, et après un beau coup d'escopette j'étais aussi fier que le général qui vient de gagner une bataille. Mais une fois cette gloire faillit me coûter la vie, je fus blessé dans une grande battue, près de l'ermitage de Notre-dame-de-Cobadunga, et pendant tout un hiver je ne pus chasser. L'ennui me gagnait; un des chanoines de Cobadunga m'apporta des livres; c'étaient des voyages, des histoires merveilleuses, et pourtant véritables. Mon imagination était singulièrement frappée de ces récits, et alors,

tout à coup de nouvelles pensées me vinrent... Mais ces détails n'ont d'intérêt que pour moi, ils vous fatiguent, madame.

—Non, non, continuez, répondit-elle vivement, continuez, et dites-moi tout.

—Eh bien! alors, il me sembla que ma vie ne devait pas s'écouler si obscure, je me sentis fier du nom que je portais, je me dis qu'il pouvait arriver à tout. Quelles illusions, quels rêves de gloire j'osai former! Avec quelle avidité je lisais le récit de ces grandes guerres, de ces conquêtes qui ont étendu jusqu'aux extrémités du monde la domination espagnole! Mon esprit s'élançait au-delà de l'étroit horizon où je vivais; mon imagination me transportait dans ce monde où je comptais me faire bientôt une bonne place par ma loyauté, par mon dévouement, par mon courage. Je pris en horreur la vie monotone et mesquine que je menais; il me fallait du mouvement, les périls de la guerre, les voyages aventureux; il me fallait une de ces carrières où l'on expose son existence tous les jours et où l'on trouve infailliblement le succès ou la mort. Il se passa long-temps avant que j'osasse avouer mes projets à ma mère; mais elle les avait devinés, et quand je parlai de départ, elle n'essaya pas de me dissuader, voyant bien que tout serait inutile. Ah! je serais peut-être resté si j'avais su combien cet adieu me briserait l'ame! Va, Pablo, me dit ma mère après m'avoir donné sa bénédiction, va et que Dieu te protége! Le sang dont tu sors me répond que tu seras toujours brave et loyal entre tous! Ah! si je pouvais avoir une aussi grande foi en ta fortune et en ton bonheur!... Je vais me retirer au couvent des ursulines; j'y prierai pour toi!...

Je partis, je quittai notre pays, nos belles montagnes pour cette grande ville de Madrid, où je n'avais ni protecteurs, ni amis, où je ne connaissais personne. Il y a deux ans de cela, deux ans pas davantage. Dans ce court espace de temps, mes illusions sont tombées une à une, l'indifférence et le dédain m'ont partout accueilli. Chez les gens puissans, j'ai toujours été congédié avant qu'on sût seulement ce que je voulais. Chez ceux qu'on aborde plus aisément parce que leur position est moins haute, je n'ai trouvé qu'un insolent refus; mes espérances se sont brisées devant tant d'obstacles et de dégoûts. Je serais mort à la peine

sans le généreux secours d'un compatriote qui est venu me tendre la main et partager son pain avec moi. C'est lui qui a voulu faire encore cette tentative à laquelle j'attache un dernier et bien faible espoir. Pardon, pardon, madame, de vous avoir si long-temps parlé de moi, mais vous l'aviez ordonné...

Il se tut; la jeune dame l'écoutait encore, le regard arrêté sur lui et plein d'attention. Pour la première fois sans doute, la plainte d'un malheureux arrivait jusqu'à elle, et l'aspect d'une telle infortune attristait ses yeux. Sa physionomie mobile décelait une vive émotion d'intérêt et de curiosité.

— Et maintenant, si votre placet ne réussit pas, dit-elle après un moment de silence, que ferez-vous?

— Hélas! madame, je ne sais.

— Retournerez-vous à votre château de Peñaparda?

— Jamais! Si vous saviez, madame, quelle douleur c'est pour moi de ne pouvoir relever cette noble demeure! Elle s'écroule faute de réparations; depuis des siècles le vent et la pluie la battent en brèche. Quand je suis parti, elle n'était presque plus habitable; et depuis deux ans!.. Non, je ne reverrai pas ces ruines, et le dernier des Peñaparda ne sera pas enterré dans la chapelle où dort toute sa race. J'irai me cacher dans quelque couvent pour y attendre la fin de ma triste vie...

— Oh! non, non, je ne le veux pas! interrompit la jeune dame, et comme j'ai quelque crédit à la cour... Cavallero, donnez votre placet.

Don Pablo, surpris et troublé, tendit son placet; la duègne se déganta, le prit et le remit gravement à sa maîtresse, qui ajouta en souriant :

— Cavallero, je veux que tous les jours de votre vie vous remerciez Dieu de m'avoir rencontrée ici...

— Ce n'est pas seulement par reconnaissance que je m'en souviendrai toujours, madame.

Elle rougit un peu; la duègne recula d'étonnement, son visage devint tout blême, et elle s'écria :

— Cavallero, savez-vous...

— Tais-toi, Montellano! interrompit la dame avec un regard qui fit baisser les yeux à la duègne, tais-toi!

— Madame, dit don Pablo, ne puis-je savoir le nom de celle qui m'accorde une si généreuse protection?.. Une de vos paroles vient de remplir mon ame d'espoir! Vous venez à mon aide, vous prenez mon sort en vos mains! Ah! maintenant je crois encore à l'avenir, au bonheur. Oh! votre nom! votre nom, madame, que je puisse le bénir!

Elle secoua la tête en signe de refus, et mit une main sur son cœur; elle était étonnée de le sentir battre si vite, ses yeux se mouillaient de larmes : jamais personne ne lui avait parlé ainsi.

— Toutes les espérances que vous aviez conçues se réaliseront, dit-elle après un silence, vous deviendrez riche et puissant autant que vous êtes noble. Bientôt la carrière que vous ambitionnez vous sera ouverte, bientôt, demain....

— Ah! madame, je serai digne de tout ce que votre bonté aura fait pour moi! je vous devrai mon premier grade; mais les autres, je veux les gagner à la pointe de mon épée, et dans un an, si je ne suis pas mort, vous me reverrez maître-de-camp! Oh! maintenant quel que soit mon sort, je le bénis d'avance : si je vis, ce sera pour de grandes actions, pour un bel avenir; si je meurs..... ne daignerez-vous pas vous souvenir une fois de moi, madame? Ah! ce sera assez pour mon bonheur de toute l'éternité!

— Vous, mourir? s'écria la dame, oh! non! Dieu vous gardera de tout péril ; un jour vous serez ce que j'aurai voulu vous faire, grand, heureux, honoré au-dessus de tous!...

Il joignit les mains et plia le genou devant cette protectrice inconnue, elle se pencha vers lui comme pour le relever, et leurs doigts se touchèrent à travers la claire-voie; ce geste fut rapide comme le regard.

— Comte de Peñaparda, dit la dame d'une voix émue, bientôt vous apprendrez comment je tiens mes promesses. Je vous commande un silence absolu sur ce qui vient de se passer ici. Ne cherchez pas à me connaître, vous le voudriez vainement...

— Eh! quoi, madame, ne vous reverrai-je donc jamais?

— Jamais, monsieur le comte, mais je ne vous oublierai pas, et de loin je veillerai sur vous. Et maintenant, retirez-vous... Adieu.

Il s'inclina avec le geste d'une soumission triste et absolue, en baissant la vue pour cacher son émotion. Quand il releva la

tête, les deux dames avaient disparu derrière la haie de tuyas; le bouquet de jasmin était resté accroché aux lattes de la claire-voie. Don Pablo s'en empara vivement et le cacha dans son pourpoint. Benito Romero, stupéfait, restait droit comme un terme de l'autre côté du ruisseau. Il ne sortit de cette immobilité que pour se jeter tout suffoqué de joie entre les bras de don Pablo.

— Eh bien! s'écria-t-il, croirez-vous maintenant aux présages? Oui, l'horoscope s'accomplira, vous serez grand d'Espagne!

— Grand d'Espagne?...

— Oui! cette dame, cette jeune dame, elle était bien émue, son cœur battait en vous parlant, oh! je l'ai vu, j'observais tout...

— Qu'elle est belle, Benito!

— Eh! eh! pas trop, point de fraîcheur dans le teint, point de régularité dans les traits; mais quelle expression! je ne voudrais pas d'autre modèle pour mon tableau de sainte Marie Égyptienne. Je l'ai bien regardée, son visage est là, j'essayerai.

— Quoi! vous pourriez de mémoire faire son portrait?

— Je crois que oui.

— Ah! mon cher Benito, il sera pour moi, pour moi seul! Vous le commencerez demain...

— Oui, oui, demain en arrivant à Madrid. Maintenant vous devriez prendre une bouchée de pain.

Le peintre arrangea encore une fois le couvert sur son mouchoir blanc et déboucha le flacon d'osier.

— Merci, merci, mon bon ami, dit don Pablo, je n'ai pas faim... Ah! mon Dieu! mon Dieu, je suis si heureux!

— Et amoureux. Ah! quelle aventure, quelle aventure! ce serait le sujet d'un beau tableau.

III.

Le dimanche suivant il y avait foule devant la taverne du vieux Chinchilla; on faisait cercle autour d'un gros mûrier blanc qui ombrageait la porte; les gitanos venaient d'arriver. La troupe préparait sa représentation et faisait sa toilette dans une espèce de barraque en toile, assez semblable au théâtre de polichinelle, et à laquelle un mauvais rideau servait de porte. Un vieux gitano, assis

devant la barraque, raclait négligemment une guitare à trois cordes. De temps en temps, il interrompait sa musique monotone pour frapper en cadence sur deux petits tympanons attachés à sa ceinture. Alors les spectateurs trépignaient, et le vieux gitano criait d'une voix enrouée : Prenez vos places, messeigneurs! prenez vos places! la danse va commencer.

Cependant le temps s'écoulait; une sourde rumeur courut dans le cercle formé par cent figures attentives et béantes. Le vieux gitano se remit à crier pour la vingtième fois : A vos places, messeigneurs! un peu de patience; on va commencer!

Les murmures redoublaient, déjà plusieurs des admirateurs de la Palomita avaient défectionné; le vieux gitano se décida enfin à commencer, et un roulement prolongé sur les tympanons donna le signal de la danse. Aussitôt la gitana s'élança de la barraque, ses castagnettes aux mains, toute pimpante et couverte de bijoux en cuivre doré; d'une distance de cinquante pas, on aurait pu croire que c'était quelque reine du Pérou. A son aspect, on cria de tous côtés : Viva, la Palomita, eh! viva! Elle salua gracieusement en secouant ses castagnettes; son regard rapide parcourut le cercle et se leva ensuite vers les fenêtres de la taverne : toutes étaient fermées.

— Le fandango! le fandango! cria-t-on de toutes parts.

Alors la gitana fit signe de la main qu'elle allait parler, et un grand silence succéda aussitôt à ce tumulte.

— Messeigneurs, dit-elle de cette voix métallique et vibrante, particulière aux femmes de sa race; messeigneurs, je me trouve fort embarrassée pour obéir à cet ordre gracieux. Tovalito, notre premier danseur, qui devait finir ce soir les trois jours de prison auxquels il a été condamné dernièrement, n'arrive pas, et personne dans la troupe ne peut le remplacer. Si quelqu'un parmi l'honorable assistance voulait prendre son rôle.... Allons, messeigneurs, qui veut danser le fandango avec la Palomita?

Elle fit lentement le tour du cercle; mais parmi cette foule qui riait, chuchottait et reculait à son approche, il ne se trouva personne dont la bonne volonté allât jusqu'à danser en public avec une gitana; elle croisa les bras et dit avec une petite moue dédai-

gneuse : Comment! nul ne se présente! la Palomita aura inutilement invité, prié, tant de danseurs!

Tous firent silence. Elle répéta encore une fois en élevant la voix : Qui veut danser, messeigneurs? qui veut danser le fandango avec la Palomita?

— Moi! cria quelqu'un en dehors du cercle, et l'on vit une pauvre créature laide et contrefaite se frayer un passage jusqu'à la gitana. De grandes huées et des éclats de rire accueillirent cet intrépide danseur; quelques-uns crièrent : C'est Pépé, Pépé Cojuelo! Pépé l'imbécile! il a grand' peine à marcher!... s'il danse, miracle! miracle!...

— Il dansera, dit résolument la Palomita en amenant au milieu du cercle ce pauvre idiot qui la regardait avec une admiration hébétée. La triste créature avait la tête grosse, les bras longs, les jambes tordues; sa chevelure mal peignée ressortait d'une vieille calotte noire, une souquenille qui n'était plus d'aucune couleur enfermait, comme dans un sac, son chétif individu; quelque compassion qu'on eût à l'ame, on ne pouvait regarder sans rire cette étrange et ridicule figure.

Le vieux gitano avait repris sa guitare et jouait *riforzando* l'air du fandango. La Palomita secoua ses castagnettes et bondit sur ses pieds élastiques, sa taille souple se balança comme une tige courbée par le vent, ses yeux noirs lancèrent des flammes.

Il faut être comme les Espagnols sous l'influence de l'habitude et de la vanité nationale pour ne pas baisser la vue devant une gitana qui danse le fandango; la volupté se montre ardente, échevelée, toute nue, dans cette pantomime effrontée; pourtant jamais les danseurs ne se touchent même de la main, tout est dans le regard, dans le geste, dans l'attitude.

Tandis que la Palomita, souriante, légère, belle à damner un saint, touchait à peine la terre de ses pieds et faisait sonner ses castagnettes, Pépé fixait sur elle ses gros yeux de verre et tâchait d'imiter ses pas et ses mouvemens. On eût dit un ours en face d'une sylphide.

Des éclats de rire et un tonnerre d'applaudissemens accompagnèrent cette scène bizarre; ce fut un succès complet, inoui. Il fallut deux fois recommencer.

Dès que la danse fut finie, la Palomita, profitant de ce moment d'enthousiasme, enleva la calotte, passablement grasse, qui couvrait la tête de Pépé Cojuelo, et fit le tour du cercle. La monnaie pleuvait, on donnait à pleines mains; le pauvre peuple paya bien sa danseuse favorite. Elle multipliait les sourires et les révérences; mais une sorte de tristesse et d'abattement avait promptement succédé à l'ivresse de sa danse, à la joie de se voir tant applaudie. Au moment où elle passait devant la taverne du vieux Chinchilla, l'unique fenêtre du premier étage s'ouvrit, et deux hommes s'accoudèrent sur le balcon de bois. La Palomita leva les yeux et s'arrêta interdite, le cœur palpitant, la main tendue.

— Tiens, ma mignonne, puisses-tu danser ainsi cent ans! lui cria Benito Romero en jetant un beau doublon d'or dans la calotte; don Pablo fit un petit salut de la tête, puis tous deux quittèrent le balcon.

La Palomita regarda la fenêtre, ensuite le doublon; en ce moment elle l'eût donné avec tout ce qu'il y avait dans la calotte, pour revoir don Pablo une minute, mais il était disparu; il ne se montrerait peut-être plus. La Palomita se décida sur-le-champ, et, bien qu'elle aimât fort l'argent, elle n'eut pas regret à celui qu'elle allait rendre pour avoir un prétexte de parler à don Pablo. Elle avait cru fermement, en voyant une pièce d'or sortir d'une main si pauvre, que le peintre s'était trompé, qu'il avait donné un doublon pour un *cuarto*, et, pour la première fois de sa vie, elle voulait faire une restitution.

— Tiens, père, dit-elle en jetant la calotte pleine de menue monnaie au vieux gitano; je vais revenir.

Les deux amis étaient dans leur chambre, environnés de tout le désordre d'un prochain départ : des malles ouvertes, des livres, des papiers épars, des habits jetés çà et là formaient un pêle-mêle au milieu duquel on ne savait où poser le pied.

— Ouais! pensa la Palomita en entr'ouvrant la porte, pour des gens qui vont à pied, voilà un gros bagage!

Don Pablo, un peu étonné, alla au-devant d'elle et lui fit signe d'entrer.

— Que Dieu soit avec vous, seigneur! dit-elle en saluant le genou ployé à la façon des gitanos, votre générosité a étendu la

main vers moi, elle a fait plus qu'elle ne voulait; voici un doublon qui m'a été donné sans doute par mégarde, je viens vous le rendre...

— *Valgame dios!* interrompit le peintre, tu es honnête fille à ce point-là! il faut le voir pour le croire! garde, garde le doublon, mon enfant! j'ai voulu te le donner, et en voici un second pour récompenser ta belle action.

— Merci, seigneur! s'écria la gitana ébahie, mais vous êtes donc devenu riche?..

— Oui, nous sommes riches, oui, nous sommes heureux à présent! répondit le peintre avec une explosion de joie, ton horoscope commence à se vérifier et cela ira jusqu'au bout; don Pablo de Peñaparda sera grand d'Espagne quelque jour!..

— Je l'ai prédit au premier regard que j'ai jeté sur lui!

— Vois-tu, là, sur le lit, cet uniforme! c'est le sien, l'uniforme de capitaine; et le brevet, signé par le roi, le voici; monsieur le comte l'a reçu avant-hier, avec un bon sur le trésor et l'ordre de rejoindre, sur-le-champ, son régiment qui est en garnison à Murviedro : oui, oui, tu l'avais dit; il fera sa fortune par les armes! et il ne croyait pas à tes prédictions!

— A Murviedro! répéta la gitana pensive.

Elle tenait toujours à la main ses deux pièces d'or et regardait don Pablo avec une singulière expression. Il y avait dans ses yeux quelque chose d'amoureux, de triste; elle contemplait, dans une muette admiration, ce visage dont elle caressait, depuis quelques jours, le souvenir au fond de son cœur. Aucun plan, aucun projet fixe, arrêté, ne se présentait à son esprit; mais elle savait bien qu'elle voulait revoir don Pablo, qu'elle le reverrait; un caprice, un désir, une volonté impétueuse, l'amour peut-être, l'entraînaient irrésistiblement vers lui.

Le comte avait repris sa place devant une petite table, où il travaillait; à côté d'une vieille écritoire d'écolier et d'un volume dépareillé de Cervantes, était posé un beau vase de porcelaine, dans lequel trempaient les tiges d'un bouquet de jasmin; ces fleurs, à demi flétries, exhalaient encore un faible parfum. Une grande toile était debout sur le chevalet, au milieu de la chambre; le por-

trait, à peine ébauché, d'une jeune femme, ressortait sur ce fond grisâtre et semblait sourire au beau gentilhomme.

La Palomita regarda ce tableau avec une vague jalousie et dit, d'un air dédaigneux en s'adressant au peintre :

— Quels cheveux! c'est comme de la filasse! les dames qui vous servent de modèle ont donc des perruques de chanvre, cavallero?

— Qu'est-ce à dire? Ce sont des cheveux blond-cendré, les plus beaux du monde!

— Ah! fi! ils me semblent fort laids!

Don Pablo se tourna d'un air courroucé, et la gitana lui dit en souriant avec un dépit concentré :

— Ne vous fiez pas aux femmes blondes, seigneur, c'est une femme blonde qui vous trahira; retenez ma prédiction.

— Je n'y crois pas! dit-il dédaigneusement, et je n'ai nulle envie d'entendre dire une seconde fois ma bonne aventure. Il me semble qu'on t'attend là-bas, ma mignonne.

Elle rougit en s'entendant congédier ainsi et répondit avec fierté :

— J'y vais!

— Adieu, belle entre toutes les gitanas, dit le peintre, je ne t'oublierai pas, et si jamais nous nous rencontrons, je veux faire ton portrait : une belle tête de bacchante, ma foi!

— Vous partez bientôt pour Murviedro?

— Demain.

— Que Dieu vous accompagne, cavallero!

Elle s'en alla. Don Pablo, préoccupé, n'avait pas remarqué le dernier regard qu'elle jetait sur lui. Benito ôta le portrait de dessus le chevalet, en disant :

— Vous ne pouvez rester là devant en contemplation toute la nuit, don Pablo, il faut que j'emballe cette toile.

— Ah! je suis un grand fou! mon pauvre Benito!

— Fou! pourquoi?

— Je suis amoureux!

— Eh! où est le mal? Vous êtes amoureux d'une belle et noble dame qui vous tend la main pour vous faire monter jusqu'à elle.

— Je n'y arriverai jamais. Ah! je donnerais la moitié de ma vie

pour savoir son nom, pour aller me prosterner à ses genoux et la remercier du bien qu'elle m'a fait.

— Quelque jour elle daignera se faire connaître; en attendant, nous allons à Murviedro.

— Benito, j'ai au cœur un soupçon, une crainte qui me dévore. Si elle était mariée!...

— Si jeune! à quinze ou seize ans!... Ce n'est pas probable.

— Pourtant il y a en elle je ne sais quelle décision, quelle calme assurance qui n'appartient guère qu'aux femmes déjà habituées aux regards du monde. Une jeune fille ne m'aurait pas parlé ainsi.

— Elle est libre, vous dis-je, elle est fille ou veuve à coup sûr.

— Qu'en savez-vous, pour l'affirmer avec tant d'assurance?

— Ah! c'est que j'ai tout remarqué, tout. Tandis que vous lui parliez, elle a tiré son gant; j'ai vu sa main gauche, une main blanche et mignonne avec une seule bague émaillée, et d'anneau de mariage point.

— Ah! Benito, en êtes-vous sûr! et ces vêtemens noirs, cette simple coiffure.

— Elle est en grand deuil comme toute la cour.

— Hélas! nous partons, et je ne l'aurai pas revue! car je n'espère pas la rencontrer demain au même lieu où elle m'a apparu comme un ange que Dieu envoyait à mon secours! n'importe, j'irai.

— C'est un pélerinage que je vous laisse faire tout seul. Vous serez à cheval avant le jour?

— Et cette fois, je ne resterai pas si long-temps en route.

Le lendemain, de bonne heure, don Pablo arrivait à l'Escurial. Son ame fut saisie d'une profonde émotion en revoyant ces lieux, où, quelques jours auparavant, il était venu si dénué, si malheureux, et avec un si faible espoir. Il regarda de loin la sombre façade du couvent; il chercha sur la terrasse, aux innombrables fenêtres, une blonde tête, un vêtement noir, et il ne vit rien qu'une compagnie de la garde wallonne, qui défilait devant un balcon où personne ne se montrait.

Don Pablo s'en alla dans l'allée de frênes, le long des jardins. Comme il y avait quelques jours, le vent frais et suave murmurait

sous ces beaux ombrages ; l'eau fuyait lentement, sous le gazon, parmi les grandes touffes rosées de la saponaire. Au-delà du ruisseau, derrière la claire-voie, les tuyas dressaient leurs cimes immobiles ; partout régnait la solitude et un silence profond.

Don Pablo resta là jusque vers le soir ; et, avant de repartir, il s'agenouilla : « Adieu, dit-il, adieu, ma noble protectrice ! j'emporte en mon cœur ton image chère et vénérée ! Rien n'est impossible à celui sur lequel est tombé ton regard !... Adieu, je vais où tu m'envoies, peut-être à la fortune, à la gloire, peut-être à la mort !... »

IV.

Il n'alla de ce pas ni à la fortune, ni à la gloire, ni à la mort, le bon gentilhomme ! Le temps des grandes guerres et des conquêtes était passé pour l'Espagne ; les armées de Philippe V n'avaient pas combattu pour agrandir ses états, mais pour soutenir sa couronne. Après les guerres de la succession, elles se reposaient disséminées sur la frontière et dans les places fortes. Parmi les villes de garnison, Murviedro était, sans contredit, une des plus tristes et des plus mal habitées. Cependant, alors comme aujourd'hui, elle avait le plus doux climat du monde ; l'oranger couronnait ses jardins, et ses murailles, assises sur les ruines de l'ancienne Sagonte, étaient bordées d'arbres toujours verts ; mais les dernières guerres avaient écrasé le pauvre peuple; les bourgeois et les nobles, presque tous partisans de la dynastie autrichienne, n'ouvraient pas leurs maisons aux soldats du roi Philippe, et la garnison passait fort mal son temps dans la petite ville de Murviedro.

Don Pablo de Peñaparda embrassa d'abord avec ardeur les devoirs de son nouvel état : il se mit à étudier la stratégie ; il ne rêvait que plans de campagne, fortifications, siéges et batailles. Mais il se lassa bientôt de ces arides théories, et surtout des minutieuses obligations que son grade lui imposait. Dans le cercle étroit où il vivait, la subordination pesait de tout son poids, elle rendait continuelles des relations qui n'étaient pas toujours agréables. Aussi, bien qu'il fût monté tout à coup à la position qu'il avait tant désirée, bien que la misère et le malheur se fussent retirés de lui, don Pablo serait mort d'ennui à Murviedro sans la compagnie de

Benito Romero ; pourtant il était amoureux, à ce qu'il disait ; mais cette image, qui l'avait tant préoccupé, commençait à s'effacer de son cœur. L'espoir qu'il avait entrevu ne se réalisait pas ; sa protectrice restait inconnue ; et, depuis cette première et dernière entrevue, pas un souvenir, pas un seul mot d'elle. Le culte qu'il lui avait voué se soutint assez bien pendant trois mois ; mais, passé ce terme, don Pablo fut saisi de découragement, et tomba de toute la hauteur de sa passion. Son idole demeura, pour ainsi dire, voilée au fond de ses souvenirs, il n'osa plus y penser.

Un soir, les deux amis se promenaient aux portes de Murviedro: on était à la veille de Noël, et pourtant la brise soufflait tiède et parfumée. Les sept forteresses mauresques, dont les ruines dominent la ville, se découpaient en noires silhouettes sur le ciel, où resplendissait un dernier rayon de soleil. Au-dessous, le théâtre de l'antique Sagonte semblait attendre que le flot populaire vînt envahir ses gradins déserts. Nul être vivant ne se montrait dans cette enceinte immense ; l'herbe croissait entre les pierres blanches qui servirent de siéges aux magistrats de Sagonte ; des cyprès formaient un morne rideau de feuillage le long de la scène. En face de ces grands débris d'une autre civilisation, se déroulait un merveilleux paysage ; le laurier, l'oranger, les arbres toujours verts, ombrageaient la plaine, au bas de laquelle venaient se briser si doucement les flots azurés de la Méditerranée.

— Restons encore ici, dit don Pablo en s'asseyant sur une des pierres chargées d'inscriptions qui sont semées sur cette terre classique, vous n'êtes sans doute pas pressé d'aller vous enfermer chez son excellence le seigneur don Francisco de Tejeiro?

— Oh! sans doute! nous arriverons toujours à temps pour faire deux ou trois parties d'*hombre*. Que maudit soit l'inventeur des cartes! Je ne connais pas de plus insipide manière de s'ennuyer que de jouer à l'*hombre!* et dire que, deux fois la semaine, c'est d'obligation!

— Que voulez-vous! nous sommes ce soir de corvée, mon pauvre Benito, cela fait comme partie du code militaire, la subordination, la discipline...

— Si du moins il y avait là quelque jolie femme, un seul visage qu'on pût peindre; mais Dieu me damne! toutes les dames du

régiment sont laides à faire reculer l'ennemi! Quant à celles de la ville, il n'y a pas moyen d'en approcher. Votre belle protectrice savait bien ce qu'elle faisait en vous envoyant ici; elle n'a pas voulu vous laisser une seule occasion de l'oublier....

— Ah! Benito, c'est elle qui m'oublie! que j'étais insensé d'espérer, de croire qu'elle avait laissé tomber un regard moins indifférent sur moi que sur le reste du monde!... Se souvient-elle seulement que j'existe? qui sait? peut-être en ce moment elle appartient à un autre plus grand, plus riche, plus heureux, que ce pauvre gentilhomme dont sa pitié a commencé la fortune. Eh! de quoi me plaindrais-je? n'est-ce pas juste? ne suis-je pas traité selon ce que je vaux? Mais vous étiez fou, Benito, quand vous me disiez que cette femme m'aimait! Elle, si fière, si haut placée! elle, l'héritière de quelque majorat qui vaut notre province des Asturies! elle, dont toute la grandesse doit ambitionner la main! et le comte de Peñaparda avait osé élever ses regards jusques-là! lui, un bon gentilhomme, aussi noble que les Sandoval, que les Frias, que les plus anciennes familles de Castille, mais pauvre comme un officier de fortune! J'ai comme un remords d'avoir nourri de telles illusions! j'en suis bien puni maintenant que je retombe de toute leur hauteur!...

— Là, là! quelle tirade! interrompit Benito; peut-on se désoler ainsi! peut-on renier de si grands sentimens, de si belles espérances! Avez-vous donc oublié la prédiction de la gitana?

— Je n'y crois pas!

— Moi, j'y ai foi comme en mon salut éternel. Vous serez grand d'Espagne, don Pablo!

— Oui, pour peu qu'on me laisse quelques années en garnison à Murviedro, j'ai de grandes chances pour faire ma fortune par les armes.

— Ceci est votre premier pas...

— Je ne crois pas qu'il me mène à la grandesse. Ah! ce que j'avais voulu, ce que j'avais espéré, c'était une vie pleine, glorieuse, courte peut-être....

— Votre protectrice inconnue ne veut pas vous faire tuer; c'est pour cela qu'elle vous laisse ici.

— Oui, pour que j'y meure comme en exil, loin d'elle, sans

savoir seulement son nom. Ah! Benito, elle est cruelle envers moi!....

— Allons! allons, il faut l'oublier puisque son souvenir vous tourmente ainsi. Demain, je fermerai à clé la chambre où est ce portrait...

Don Pablo se leva. La nuit était alors tout-à-fait venue; les forteresses mauresques, le théâtre antique dont un rayon de lune blanchissait les pierres, dominaient la ville de leur sombre masse; quelques lumières couraient çà et là, dans la plaine; au loin la mer endormie se confondait avec les nuages noirs. Nulle voix ne s'élevait dans les campagnes; on n'entendait rien que le bruit du vent dans le feuillage sonore des orangers; une légère senteur d'ambre et de violette s'exhalait des vieux murs où croît le giroflier jaune.

Tout à coup ce silence profond fut troublé par une étrange mélodie; elle semblait venir des ruines d'un temple antique à cent pas du chemin. Plusieurs voix chantaient en chœur un air dont les notes aiguës frappaient les échos comme un long cri.

— Jésus! Maria! entendez-vous là-bas? dit Benito Romero en se signant, ce n'est pas un chant d'église, et même jamais chrétien n'a entonné semblable musique. Ces gens-là font le sabbat : allons-nous-en, crainte de leurs malifices et de la sainte inquisition; allons-nous-en!...

Don Pablo, qui n'avait pas peur, releva son manteau, mit la main à son épée, et s'avança vers les ruines. Benito prit aussi son poignard d'une main, son scapulaire de l'autre, et tâcha de suivre son ami; mais ce dévouement faillit lui être impossible. Ses jambes flageolaient; il se heurtait à chaque pierre.

Le chœur se tut; une voix légère et vibrante s'éleva seule; Pablo et Benito s'arrêtèrent pour l'écouter; elle chanta :

Mon beau cavalier,
Je dis la bonne aventure!
J'ai mis dans ma chevelure
Des fruits rouges d'églantier.
J'ai mis mon collier
Fait de grains d'ébène,
Et ma belle chaîne.
Mon beau cavalier,

Dans cette parure,
Je dis la bonne aventure!

— Viva la Palomita! Eh! viva! cria une voix nazillarde et fêlée.

Alors Benito Romero tourna hardiment le pan de muraille derrière lequel étaient les chanteurs, et il reconnut les gitanos qui, trois mois auparavant, avaient donné une si belle représentation devant la taverne du vieux Chinchilla. Ils venaient de dresser leur tente au milieu des ruines du temple de Bacchus. Le feu était allumé entre deux colonnes dont les chapiteaux brisés gisaient parmi les ronces et les grandes herbes. Une douzaine de gitanos et de gitanas se chauffaient accroupis les coudes sur les genoux, les mains sous le menton. La Palomita était debout en dehors du cercle; elle chantait en tressant ses longs cheveux devant un petit miroir cassé, que tenait Pépé Cojuelo. La même profusion de rubans et d'oripeaux formait sa parure; des bagues de laiton reluisaient à tous ses doigts; elle paraissait toute fière et contente de ses joyaux. Jamais reine d'Espagne, assise devant une glace de Venise et parée des diamans de la couronne, ne prit autant de plaisir à sa toilette que la Palomita en face de son miroir cassé. Elle se souriait, elle balançait la tête pour faire reluire ses pompons de clinquans, et donnait un petit soufflet à Pépé Cojuelo chaque fois qu'il se permettait un mouvement. L'idiot la regardait avec admiration, et disait entre ses dents : Nous danserons, nous danserons le fandango!

— Bien venue soit la Palomita! dit Benito en se montrant tout à coup devant elle, comme s'il fût sorti de dessous terre.

Elle pâlit légèrement, les battemens de son cœur faiblirent, puis se réveillèrent, précipités par une violente émotion; elle considéra un moment le peintre avec une muette joie; ensuite ses yeux flamboyans allèrent plus loin; leurs pupilles dilatées plongèrent un lucide regard dans l'ombre; elle devina la présence de don Pablo, elle l'entrevit au-delà des parvis dévastés du temple de Bacchus.

A l'aspect de l'étranger, tous les gitanos se levèrent en mettant une main sous leur *capa*.

— Holà! cria Benito, il ne s'agit pas de jouer des couteaux, mes maîtres! nous sommes aux portes de Murviedro, et je n'ai

rien sur moi qui puisse tenter les larrons. La Palomita me connaît bien.

— Sans doute, dit-elle un peu revenue de son émotion; don Benito Romero, un peintre fameux venu des Asturies! Le vieux Chinchilla lui a fait faire son portrait et son enseigne, sans débourser un seul maravédis...

— C'est vrai! je les lui avais promis en paiement...

— Et vous l'avez payé en beaux écus, lui donnant, par-dessus le marché, l'enseigne et le portrait. Aussi faut-il entendre le bien qu'il dit de vous, cavallero, de vous et de son excellence le comte de Peñaparda. Ah! vous avez fait honneur à sa taverne! Il vit dans l'espoir de vous revoir quelque jour.

— Bien obligé! Et toi, ma toute belle, comment te trouves-tu ici avec ta bande? Je croyais que vous ne sortiez guère des Deux-Castilles.

— Nous allons partout où il y a la vie à gagner; nous sommes comme les oiseaux de passage; l'été nous fait remonter vers la Biscaye et les Asturies; alors il fait bon là-bas dans les montagnes, à l'ombre des chênes. L'hiver nous chasse aux bords de la mer, dans un climat plus doux; nous venons voir fleurir les oranges dans le royaume de Valence.

— Et resterez-vous long-temps à Murviedro?

— Pas un seul jour passé dimanche, répondit le vieux gitano, qui paraissait le chef de la troupe; ceci est un pays où il n'y a pas de l'eau à boire pour les pauvres gens qui font métier de danser, de vendre des onguens et de dire la bonne aventure; toutes les vieilles femmes y sont sorcières, et les hommes ne donneraient pas un maravédis pour voir le fandango. Chacun y garde son bien à vue; une poule maigre y est aussi difficile à trouver qu'un mouton gras dans d'autres endroits. Je l'ai dit à la Palomita; mais elle a voulu venir...

— Oui, interrompit-elle d'un air mutin et décidé, j'ai voulu venir, je suis venue, et si je veux rester passé dimanche, vous resterez, ou bien je vous laisserai aller sans moi.

— Avise-t-en! murmura le vieux gitano en la regardant de travers. Eh! que ferais tu ici toute seule? Irais-tu dans quelque maison où l'on t'astreindrait à travailler, où l'on t'ôterait tes ba-

gues, tes colliers, sous prétexte que tu es trop pimpante? Irais-tu chez quelque béate qui te ferait manger maigre le carême, l'avent et les vigiles? Si tu étais capable de nous quitter pour prendre un si mauvais train de vie, toute ta parenté te renierait, tu ne serais plus une gitana!

La Palomita sourit dédaigneusement, et ne répondit que par un mouvement d'épaules. Elle repoussa Pépé Cojuelo, qui s'obstinait à lui présenter le miroir cassé devant les yeux, et descendit les marches ruinées du temple. Don Pablo était là, appuyé au fût cannelé d'une colonne; il regardait de loin la halte des gitanos.

— Eh bien! seigneur, dit la Palomita avec un accent si doux et si bas, qu'il dut se pencher vers elle pour l'entendre, votre vie est-elle aussi glorieuse, aussi belle que je vous l'avais prédit?

— Hélas! pas tout-à-fait, ma pauvre enfant! Ces beaux commencemens n'ont pas l'air de me conduire à la fortune que tu me prédisais, il y a trois mois, sur le chemin de l'Escurial; t'en souviens-tu?

Elle ne répondit rien et le toucha légèrement de la main, comme pour s'assurer que réellement il était là.

En ce moment le feu flamba, une vive lueur vint éclairer le parvis et donna en plein sur le visage de la gitana. Ses cheveux qu'elle n'avait pas pris le temps de rattacher, retombaient sur ses épaules comme un long voile noir; elle comprimait d'une main les battemens énergiques de son cœur, mais l'animation de sa peau bronzée, le frémissement de ses lèvres, trahissaient une poignante émotion. Pour la première fois peut-être, elle baissa la vue devant un homme : ce mouvement fut rapide comme la pensée; elle releva aussitôt les yeux; deux larmes luisaient à travers ses grands cils et voilaient ses regards. Il y avait dans son attitude, dans sa physionomie, un charme irrésistible et tout puissant, qui agit sur le comte de Peñaparda. Il frissonna sous le regard plein de joie, d'ivresse et d'amour qu'elle arrêtait sur lui; puis honteux de son trouble et pensant s'être mépris, il détourna la tête et s'écria : Comme te voilà leste et parée, ma mignonne! est-ce que tu vas ce soir donner une représentation aux flambeaux sur la grande place de Murviedro?

— Non, seigneur, ce n'est pas pour danser le fandango que je suis venue ici.

— Ah! ah! tu veux changer de métier! Le tien est bon pourtant, on t'aime, on t'applaudit sur les places publiques, et il pleut des maravédis dans la calotte de ton danseur.

— Il y pleut aussi des doublons, je ne l'ai pas oublié; devant la taverne du vieux Chinchilla, une main généreuse s'étendit vers moi. Voyez si j'ai bien gardé ce qu'elle m'a donné.

La gitana leva son bras frais et brun, pour montrer un bracelet de verroteries, auquel les doublons percés et attachés par un gros fil, servaient de plaques.

— Comment! dit don Pablo étonné, les gitanos t'ont laissé cela? et toi tu l'as gardé? Mais tu ne sais donc pas qu'avec ces deux pièces d'or tu pourrais acheter une belle jupe de soie, des rubans neufs, des souliers, des perles de toute couleur?

— Je le sais; mais ces doublons... c'est vous, seigneur, qui me les aviez donnés, je les gardais en souvenir de vous... On a voulu me les prendre, mais...

— Mais tu défends bien ce qu'on te donne.

Elle se redressa d'un air résolu, en touchant le manche d'un petit couteau passé dans sa ceinture. Puis elle appuya ses deux mains sur le bras de don Pablo, et lui dit : Depuis trois mois, je suis en route pour venir ici...

— Depuis trois mois! tu aurais eu le temps de faire ton tour d'Espagne.

— Je n'allais pas vite, je n'allais pas par le droit chemin. Que de haltes! que de détours! que de fatigues! mais le but était ici... Murviedro!... Enfin j'y suis arrivée!

— Pour repartir aussitôt : on dit que les gitanos ne passent pas volontiers plusieurs jours de suite en un même lieu.

— Il est vrai, nous allons, nous allons toujours; mais je suis lasse, moi, je veux m'arrêter, je veux rester ici...

— Tu veux rester à Murviedro? interrompit don Pablo avec étonnement, eh! pourquoi?

Elle s'assit sur un fût de colonne renversé en laissant retomber ses bras, et répondit à voix basse : Parce que vous y êtes, seigneur.

La Palomita était belle, et le comte de Peñaparda n'était pas un saint; honteux et fasciné par les regards, les paroles de cette femme à la fois si passionnée, si hardie et si naïve, il se pencha vers elle et murmura : Demain, là-haut, aux ruines... j'y serai seul, après l'*ave maria*... je t'attendrai!

— Holà! capitaine! où donc êtes-vous? cria Benito Romero; il est temps d'aller faire notre partie d'*hombre*.

— Eh bien! allons, allons tout de suite! répondit don Pablo en se montrant; je vous attendais.

— A demain, là-haut, murmura la Palomita, restée seule sur le parvis du temple; don Pablo m'a dit : A demain!... Qu'il est beau! qu'il est fier!... Je l'aime!... Je vais donc m'arrêter ici, m'arrêter pour toujours! adieu, la belle vie des montagnes et des grands chemins! adieu, la liberté! j'ai un maître, à présent!

H. ARNAUD.

(*La suite au prochain numéro.*) (Mme CHARLES REYBAUD.)

MUSÉE ESPAGNOL

A PARIS.

PREMIER ARTICLE.

Si le jour que Christophe Colomb descendit en Espagne, au retour de sa découverte de l'Amérique, quelqu'un fût allé au-devant du grand voyageur et lui eût dit : « Racontez-moi votre expédition, apprenez-moi ce que vous avez vu, confiez-moi le récit de vos émotions, de vos aventures, de vos périls, de vos conquêtes, j'écrirai fidèlement ce que j'aurai entendu, pour remplir mes devoirs d'historien et satisfaire la curiosité du pays; » et si Christophe Colomb, cédant à la prière de l'étranger, lui eût dévoilé les mille prodiges de son voyage, les cieux imprévus, les terres vierges, les oiseaux d'or, les fleuves spacieux comme des mers, les villes peuplées, les langages, les idées du Nouveau-Monde, dites si l'étranger n'aurait pas hésité devant son projet d'écrire ce qu'il avait désiré si témérairement connaître?

Je suis cet étranger curieux, cet historien imprudent, et le

monde dont la découverte m'a été révélée, c'est la collection de tableaux rapportée d'Espagne par MM. Taylor et Dauzats.

On avait cru jusqu'ici que l'Espagne ne possédait en propre que deux ou trois peintres dignes d'être cités, par complaisance ou pour mémoire, à la suite des artistes célèbres de l'Italie, de l'Allemagne et de la France. Une fois cette politesse de catalogue accomplie, on ne songeait à l'Espagne qu'à propos des inquisiteurs, des femmes brunes, et des petits poignards qu'elles portent ou qu'elles ne portent pas à la jarretière. On repoussait, grace à M. de Voltaire et à sa lumineuse philosophie, dans le chaos de la nullité cette nation de fanatiques, d'ignorans et de barbares. M. de Voltaire nous a fait un joli peuple, en vérité!

Un jour, et il n'y a pas de cela cent ans, un jour, il y a deux ans à peine, un prince homme de goût, en songeant à la dernière révolution espagnole, en lisant des récits de pillages d'églises et de communautés religieuses, de fuites de riches seigneurs à l'étranger, songea aussi que le moment était venu de sauver, au profit de la France, les tableaux qui étaient l'ornement de ces établissemens détruits l'un après l'autre par le fer et le feu.

Saisissant cette idée royale avec son zèle si actif pour tous les intérêts du pays, M. de Montalivet s'adressa, pour la réaliser avec succès, à M. le baron Taylor, ce savant, cet artiste, ce voyageur, qui passe avec tant de rapidité des pyramides d'Egypte aux ruines de l'Alhambra, de l'Espagne à Athènes, et d'Athènes au foyer du Théâtre-Français. M. le baron Taylor associa à la conspiration un artiste connu aimé de tous, M. Dauzats, et l'expédition fut arrêtée, préparée et mise à exécution, sans qu'aucun s'en doutât : rare discrétion dans un pays qui sait tout en quelques heures, et où aucune conspiration n'a jamais réussi et ne réussira jamais!

Il ne serait pas impossible que quelques esprits bien faits, excellemment moraux pour le compte d'autrui, ne vinssent à objecter qu'agir si fatalement à propos, acheter des tableaux à une nation qui s'en va, c'est la dépouiller, la voler, la mettre à nu, l'achever sans pitié pour sa gloire, sans respect pour son passé et pour son avenir. Il vaudrait mieux, sans doute, laisser brûler toute la galerie d'un couvent de moines de la Merci que de l'acheter pour

la moitié de sa valeur; il serait plus honnête assurément de laisser passer par les armes des carlistes dix ou douze saints de Zurbaran que de les couvrir d'or, et de les ramener en France pour être logés, comme des saints qu'ils sont, dans les somptueuses travées du Louvre, à côté de Raphaël; c'est pareillement une tyrannie qui n'a pas de nom, de décrocher de quelques chapelles, transformées en écuries ou en corps-de-garde, de suaves vierges qui auraient été vendues le lendemain aux colonels anglais de la légion étrangère. Que les plus irritables se rassurent. Les artistes français chargés d'acheter pour le compte de la liste civile les quatre cents tableaux d'églises, de couvens, de châteaux, réunis aujourd'hui dans dix salles du Louvre, n'ont fait violence à personne, à aucune opinion, à aucun préjugé. D'ailleurs où étaient leurs armées pour appuyer leurs prétentions? où était leur force? Leur force était dans leur désir de sauver des flammes et des outrages de la guerre civile des merveilles fragiles qui ne leur ont pas toutes coûté si peu qu'on le présume dans des supputations des *Mille et une Nuits*; et leur conviction, autre force dont ils se sont soutenus à travers bien des périls, était dans l'espoir d'enrichir le musée de la France, non pas aux dépens de l'Espagne, mais aux dépens du pillage. Le pillage seul a le droit de se plaindre.

La question de droit public ainsi vidée, il resterait à dire, et cela se dira plus tard ou bientôt dans cette *Revue*, les obstacles particuliers, incessans, nombreux, que M. Taylor a eu à vaincre pour ramener en France quatre cents tableaux, beaucoup de dimensions très gênantes, quelques-uns, peu, à la vérité, altérés par le temps, et presque tous d'une couleur si pure si tendre, si impérieusement achevée, que le véritable crime n'eût pas été de les avoir enlevés à l'Espagne, mais de les envoyer en France blessés ou irréparablement dégradés. Heureusement tous les immortels voyageurs sont arrivés à bon port; saints et saintes n'ont perdu en route ni de leurs douleurs ni de leur beauté; ceux-ci, rassurez-vous, souffrent comme s'ils avaient subi le martyre hier; celles-là regardent le ciel avec la même sérénité qu'elles avaient, il y a des siècles, sous le règne de Philippe II, qui les a adorées à deux genoux et à deux mains.

Que de nobles Castillans, au contraire, auraient protégé de

leurs prières et de leurs vœux ces quatre cents tableaux, et les auraient couverts de leur poitrine, à travers le voyage, si, depuis long-temps, ils n'étaient descendus dans la tombe! Luis de Tristan, Jose Ribera, l'Espagnolet, Carducho, Murillo, eussent, les premiers, ouvert la marche libératrice, et dirigé l'émigration jusqu'en France, où, à côté du Poussin, de Rubens et de Paul Véronèse, leurs ouvrages jouiront de l'éternelle et paisible gloire d'être vus, compris, aimés et admirés du monde entier; car Paris, c'est le monde des arts. Plus d'incendie à craindre pour eux, plus de pillage; ils vivront : le roi de France le veut.

Et le peuple espagnol tout entier comprendra un jour quel service lui a rendu la France en abritant sous les lambris du Louvre les ouvrages épars de tant d'artistes dont les étrangers ignorent même le nom. Jusqu'ici qui savait, en-deçà des Pyrénées, que l'Espagne avait le droit de rivaliser en peinture avec l'Italie, l'Allemagne et la France? Ce qui fait connaître un peuple aux autres peuples, ce qui prolonge au-delà des siècles et des limites de son territoire l'éclat de son existence, ce qui appelle au milieu de lui l'étranger, toujours prêt à laisser son or là où il apporte son admiration, ne sont-ce pas les œuvres d'art qu'il a produites? Otez de la Grèce le Parthénon, les statues de Phidias, les colonnes corinthiennes, et ces intarissables débris de marbre et de bronze; que restera-t-il de la Grèce? Qui osera visiter la Grèce? Quel voyageur risquera sa santé et sa vie à parcourir cette contrée? La Grèce, privée de ses monumens, serait aujourd'hui un repaire de forbans, comme Tunis et Maroc. Étendez le raisonnement, et demandez-vous si des colonies d'Anglais, d'Allemands et de Français, se déplaceraient chaque année pour visiter l'Italie, sans l'attrait des tableaux de Michel-Ange, de Raphaël, de Paul Véronèse? L'Italie, la Grèce, ne sont pas tombées au dernier rang des nations, grace à la gloire de leurs artistes. Eh bien! du jour où il sera dit, et cela sera bientôt, que la France a découvert sept cents peintres en Espagne et trois cents statuaires; sept cents peintres, sur lesquels trois cents au moins se distinguent par d'éminentes qualités, sans ressemblance, la plupart, avec les peintres des autres nations, presque tous fiers dessinateurs ou ardens coloristes; de ce jour l'Espagne aura pris place au rang des nations premières entre le

petit nombre de celles qui se survivent plus long-temps qu'elles n'ont vécu; elle sera sillonnée par ces pélerins qui ont pour coquilles cousues à leurs habits des louis de France et des guinées d'Angleterre. Alors l'Espagne sera connue, et elle le devra à la France, qui, après l'avoir conquise et perdue par les armes, l'aura reconquise par le bienfait d'une illustration impérissable. Ce mot si pittoresque et si faux : Il n'y a plus de Pyrénées! si faux, car depuis Louis XIV les chemins de l'Espagne n'avaient pas été plus aplanis pour nous que pour les autres nations, ce mot aura été relevé, rendu vrai à jamais par un autre roi.

C'est assez dire que la moisson faite par MM. Taylor et Dauzats n'a pas laissé l'Espagne complètement dépourvue de tableaux, ainsi qu'une misanthropie exagérée le supposait peut-être, en entendant l'énumération des trésors rapportés par ces deux artistes. Ils n'ont touché ni aux musées, ni aux grands dépôts nationaux d'art de la Péninsule. Ils n'ont pas décroché un seul tableau de l'Escurial, qui est si riche cependant; aucune négociation violente n'a forcé le gouvernement de la reine à céder à la France des ouvrages encore chers à sa nation. M. Taylor n'a pas joué en Espagne le rôle de Canova à Paris, créé marquis ou baron pour s'être fait l'emballeur de l'invasion et le spoliateur de notre musée. Le musée espagnol aura son histoire; celui qui l'écrira, dira avec quelle habileté honnête, quelle patience et quelle probité les marchés de tableaux ont été conclus. La France a payé avec l'or de la liste civile ce qu'elle possède. Elle a acheté, ce qui est plus noble et plus durable que de conquérir; et cette galerie promise au peuple sera aussi légitime que bien des galeries de héros.

Les quatre cents tableaux espagnols sont déroulés avec soin, mais sans ordre encore, dans les dix salles du Louvre qui leur sont destinées. Nous n'insisterons pas sur la beauté du local. Le jour large qui y règne, ces hauts plafonds dorés, trop dorés peut-être, si magnifiquement peints, et tant pis pour ceux qui les ont peints, cette interminable perspective, conviennent parfaitement aux tableaux qu'on va y loger. Aux rois les palais, et le plus beau des palais pour les plus grands rois, pour Velasquez, Murillo, Zurbaran, Coello et Berruguete.

Confions à la science et au goût de MM. Taylor et Dauzats le

soin de placer les tableaux qu'ils ont su nous acquérir. Leur sollicitude a déjà arrêté l'ordre dans lequel ils seront échelonnés dans ces dix vastes salles, pour qu'ils ne perdent aucune de leurs qualités, et pour qu'ils soient à la fois un plaisir d'admiration pour la foule et un sujet éternel d'étude pour les artistes. Guidés dans leur marche par cette succession chronologique de chefs-d'œuvre, les hommes d'étude et de comparaison traverseront tous les âges de l'art espagnol; ils s'attacheront, sans effort, aux points de départ de cet art prodigieux, et arriveront, de tableau en tableau, jusqu'à sa décadence, jusqu'à son dernier soupir. Avec quelle joie, de jour en jour plus vive et plus réfléchie, ils opposeront les âges de cette peinture aux âges corrélatifs de la peinture italienne, française ou allemande, obtenant, par la simultanéité d'un double regard et d'une double réflexion, des jugemens infaillibles!

Pour arriver à des solutions neuves, ils n'auront qu'à saisir les points de ressemblance qui existent, par exemple, entre Gallegos et Albrecht Durer, Louis de Vargas et Jules Romain, entre Navarette et le Caravage, Morales et le Bellin, Joanes et le Primatice, Blas del Pardo et Léonard de Vinci, Paul de Cespedes et Raphaël, Alonzo Cano et Michel-Ange, Zurbaran et Lesueur. La renommée des écoles espagnoles, italiennes et françaises, n'aura rien à redouter de cette épreuve, d'où elles sortiront les unes et les autres avec les mêmes beautés rivales qui auront fait engager le combat. Cependant quelques accidens peuvent se prévoir. Il y a en général tant d'entraînement vers le nouveau, il existe une si grande faiblesse en France pour tout ce qui vient sans être annoncé, et, au fond du cœur des masses, quoique moins partiales que les individus, un penchant si vif à changer d'admiration, qu'il ne serait pas impossible de voir un instant la foule se passionner pour l'école espagnole un peu aux dépens des autres écoles. Ajoutons, pour expliquer cette coquetterie, que l'école espagnole mérite bien cette préférence accidentelle. Elle est ouverte, parlante, pleine de franchise et de rondeur. Si elle est en partie brodée et amidonnée comme les manchettes des *ricoshombres*, elle est d'autre part rude et libre comme l'homme des communes. La peinture italienne sourit, la peinture espagnole parle. Pour la comprendre, il n'y a qu'à se mettre en face; il n'est pas nécessaire

qu'on vous pousse par le coude, ou qu'on vous tire les pans de l'habit, pour vous arracher un éloge devant une page d'Alonzo Cano ou de Ribera. Cette peinture est belle comme l'est une belle femme. Les professeurs et les critiques n'ont rien à démontrer.

Attendons-nous donc au triomphe, sans doute passager, de l'école espagnole sur les écoles française et italienne, lesquelles, nous le répétons, subiront sans dommage cette atteinte portée à leur souveraineté reconnue.

L'art aura fait un pas immense, et bien des théories s'évanouiront. Alors il sera démontré, et hardi qui niera cette vérité entre mille, que la tutelle de l'Italie n'a été jusqu'ici qu'un préjugé; que d'innombrables peintres, murés dans des cloîtres, cachés dans les combles des palais, vivant d'abstinence au fond des ermitages, réduits par la misère à ne jamais sortir de leurs villages ou de leurs couvens; que d'autres, distraits par les guerres civiles, les duels, les passions, presque tous sans communication avec cette éternelle Italie, dont nous sortirons un jour, s'il plaît à Dieu; que ces peintres ont trouvé dans leur isolement, sous leur cilice, dans leur pauvreté ou dans leur juste mépris pour les autres nations, une énergie de talent, une magnificence de coloris, une austérité de dessin, une science de composition qui sont à eux, à eux seuls, comme leur accent rocailleux, leur visage brun, leur sang chaud et leur nom sonore.

Cette vérité jaillit aux yeux, en effleurant seulement la surface de cet océan de tableaux étalés dans les salles du Louvre. On est écrasé sous cette peinture, comme par le soleil d'Afrique en plein midi. On n'y croirait pas, si l'on oubliait qu'on a devant soi les travaux de cinq ou six siècles, les résultats successifs de trois écoles, celles de Valence, de Madrid et de Séville, et l'œuvre de cent à cent cinquante artistes aussi féconds qu'éminens. On est frappé par la perfection des détails, quand l'éblouissement de l'ensemble est apaisé. Ne demandez pas cependant à ces trois écoles un grand choix de sujets; il n'y a là ni batailles, ni compositions mythologiques ou allégoriques, ni paysages; il y a à peine quelques tableaux d'intérieur. Cela s'explique. Qu'a toujours été l'Espagne? un vaste couvent. Qu'était la cour? une église. Quels en étaient les dignitaires? des moines. Aussi l'église seule et les moi-

nes étaient riches. Les moines, avec raison, ne commandaient guère que des sujets religieux. On ne cherchera donc pas au musée espagnol, tel qu'il est aujourd'hui, la variété des écoles italienne et française. Son mérite unique est dans le dessin et la couleur, qualités constitutives de la peinture, après lesquelles toute autre qualité est, sinon superflue, du moins accessoire. La profondeur de la pensée n'est certes jamais dans l'arrangement des groupes, ni dans l'ordonnance générale des sujets. Si elle gît au fond de l'expression, qui la contestera aux tableaux espagnols de notre nouveau musée, et particulièrement à l'*Adoration des Bergers*, par Velasquez, tableau payé cent mille francs? A *la Vierge de la Alfaja* (à la ceinture) de Murillo, autre tableau à peu près payé le même prix, et qui ne serait pas cédé pour un million aujourd'hui? Où découvrir une plus belle pensée que dans *le Martyre de saint Barthélemy*, de Ribera, scène épouvantable où l'on voit déchirer le bras d'un saint homme, qui ne crie pas, de peur d'attendrir ses bourreaux; et quel plus grand sentiment que dans le *Jacob* et dans le *saint Rodrigue* de Murillo?

Murillo a mis plus que de la pensée, il a répandu une sueur de prophétie sur le visage de Jacob, jetant au fond des eaux de la fontaine des baguettes de différentes couleurs, afin que les brebis à naître aient le poil qu'il veut leur donner. La main droite étendue sur son troupeau, le visage tourné vers le ciel, Jacob montre bien l'homme sûr de son projet, l'homme en communication avec Dieu par l'intermédiaire de la foi; et cette foi est l'échelle qui va de ses yeux au ciel, bien plus sûrement que celle qu'il aperçut en songe. La couleur de ce tableau est du plus beau temps de l'école vénitienne, si jamais l'école vénitienne a si heureusement balancé, en un même sujet, l'unité de la pensée et la splendeur du coloris.

Nous n'aimons pas le fanatisme religieux, mais comment soutenir qu'il a toujours été le fléau des arts, en présence de ces tableaux commandés par les monastères et conservés par eux, malgré des invasions allemandes, anglaises et françaises, souvent renouvelées? Sans croire que les superstitions, les préjugés et les persécutions soient nécessaires à l'essor des lumières, est-il bien téméraire d'admettre que même l'exagération du principe reli-

gieux est plus féconde encore pour les esprits, parce qu'un principe est immuable, qu'une doctrine humaine, appelée du nom de philosophie, et mise en discussion chaque jour par le premier venu? Nous n'entrerons dans le domaine ténébreux d'aucune discussion morale, mais nous ne nierons pas ce fait étalé devant nous. Des moines du XVe et du XVIe siècle ont commandé ou peint la plupart de ces tableaux, et des soldats du XIXe siècle, c'est-à-dire des représentans armés des idées, et armés pour les faire prévaloir, ont voulu brûler ces mêmes tableaux, après en avoir détruit bien d'autres.

Ce qu'on ne saurait trop remarquer dans les écoles espagnoles des diverses époques, c'est l'indifférence avec laquelle elles abordent les premiers sujets venus, sans songer à la prétendue noblesse du choix. C'est à ceci, par exemple, que se réduit la composition d'un des meilleurs tableaux du musée espagnol, si ce n'est le meilleur. Un mendiant, après avoir parcouru la campagne sans avoir reçu un morceau de pain dans le sac vide ouvert entre ses mains, voit accourir à lui, au coucher du soleil, un bel enfant, Jésus lui-même, qui lui apporte un petit pain. Le mendiant sourit à l'enfant généreux, tandis que du fond du ciel descendent d'autres enfans, aux ailes d'ange, ayant autour du bras des couronnes de pain destinées au pauvre homme. Des couronnes de pain! Ce sujet n'est pas même simple, il est d'une trivialité à faire bondir sur leurs fauteuils les membres de l'Institut. Ce tableau vaut pourtant plus qu'une province espagnole, et il a été acheté pour rien, il faut le dire : quatre-vingt mille francs.

Et que dire d'un autre chef-d'œuvre signé par Alonzo Cano? *L'Ane de Balaam*, un âne, rien qu'un âne, suivi d'un homme qui le bat et qu'arrête un ange descendu du ciel. Combien faudra-t-il encore de preuves pour convaincre les incrédules, que le beau est partout, et que l'idéal, comme ils le conçoivent, est une sottise idéale? Ils n'y renonceront jamais, car il y a des miracles impossibles; et pourtant cet âne a parlé.

Alonzo Cano a plus d'un trait de ressemblance avec Benvenuto Cellini. Son ame de feu ne le laissait jamais en repos; quand il ne peignait pas, il sculptait; quand il avait cessé d'être sculpteur, il devenait architecte; et lorsqu'il était las du pinceau et du ciseau,

il prenait une épée et tuait. Il tuait ses amis ou ses rivaux. Comme on ne manquait jamais de le poursuivre en justice, il se réfugiait dans le premier couvent dont il trouvait la porte ouverte, et il demandait asile aux moines toujours empressés de le recevoir. Cette générosité monacale n'étonnera pas. Pour alléger le poids de l'oisiveté et un peu pour s'assurer un abri en cas de nouveaux duels, Alonzo Cano peignait pour chaque couvent hospitalier quelque Vierge ou quelque saint en honneur dans la communauté, en sorte que, si son salut a eu lieu fort tard, il faut faire la part de la position difficile de ces bons moines, portés d'un côté à sauver une ame, et retenus de l'autre par cette pensée, qu'une fois revenu au droit chemin, Alonzo Cano ne tuerait plus, et conséquemment ne peindrait plus pour eux.

Il faut croire que les moines retardèrent, autant qu'ils le purent, ce moment de conversion, tant et si peu désirable; car après bien des captivités, toujours expiées par quelques chefs-d'œuvre, Alonzo Cano assassina sa femme. Ses protecteurs naturels n'eurent pas, cette fois, la puissance ou le temps de le sauver. Arrêté, il fut mis à la torture. Tandis qu'il la subissait, un de ses admirateurs osa dire au roi que c'était une affreuse nécessité que celle de priver le monde d'un si grand peintre. « Vous avez raison, répondit le roi; que la torture continue, mais je défends qu'on touche au bras droit d'Alonzo Cano, celui avec lequel il peint. »

Les portraits abondent au nouveau musée espagnol; beaucoup sont signés de Zurbaran, d'el Greco, de Murillo et de Velasquez, et égalent au moins les meilleurs de l'école flamande. Ils ont en outre une originalité particulière qui les distingue et les éloigne de toute catégorie systématique. La plupart sont en pied, et reproduisent des physionomies historiques ou de cour. Quelle vie! quelle dignité sauvage! quelle indomptable fierté castillane! quel sombre reflet de royauté éclate sur ces figures rudes et sévères, communes à force de vérité! Ce qui les caractérise au plus haut degré, c'est le fanatisme, la cruauté et la naissance. Si l'Espagne s'abîmait un jour sous les eaux, on la reconstruirait à l'aide de ces images intelligentes. On verra avec quelle pénétration incisive les maîtres espagnols ont compris, malgré leur penchant pour le faste, la valeur qu'il importe de donner à chaque partie dans ce genre si

difficile de peinture. Jamais le costume, quelque riche et orné qu'il soit, ne distrait chez eux de l'attention que mérite le visage. Et combien il leur était aisé de signaler leur adresse dans l'exécution d'une foule de détails somptueux! Ce n'est que lorsqu'on a épuisé l'admiration pour la beauté des chairs de ces portraits qu'il vient à l'esprit d'accorder un regard au luxe des accessoires. Ils obtiennent, vrais Castillans, ce qu'ils n'ont pas demandé. Quelle profonde pitié ce procédé inspire pour ces peintres à la mode qui cirent au vernis anglais le visage de leurs portraits et mettent de la sensibilité dans la coupe des bottes!

Zurbaran a fourni au musée espagnol quelques portraits fort beaux; peut-être ne sont-ils, après tout, que des images de saintes costumées selon le temps. On n'exigera pas de nous une certitude absolue sur chaque point de notre inventaire hâtif. Ce que nous affirmons, c'est l'attachement dont on se sent épris pour ces hautaines et mignonnes Castillanes, au teint maure et à la taille de palmier. Elles ont de l'amour dans toute leur personne; elles passent, brunes, dédaigneuses et séduisantes au fond de leur cadre, comme sur quelque place *mayor*, au retour du bain ou du sermon. Au nombre de ces portraits, heureusement cachés pour l'honneur de notre dernière exposition, on distinguera celui de Murillo, peint par lui-même, et celui de la fille de Théotocopuli, par son père, surnommé el Greco. Celui de Murillo est de face et tout entier dans la lumière. Il serait plus facile de cesser de l'admirer que de le louer. C'est un soleil. Nous n'aurions pas été étonnés si l'Espagne entière se fût levée pour reprendre ce tableau au passage des Pyrénées. Il vaut une guerre; de même que les annales de Tacite, trouvées dans un couvent de Westphalie, exigèrent un traité en règle entre deux rois et un pape qui se les disputaient. Celui de la fille d'el Greco, par son père, est également parfait. Rarement la vérité flamande s'est élevée à cette tristesse de sentiment. Il inspirera plus d'un poète, qui nous dira aussi l'histoire attendrissante de ce malheureux Théotocopuli, devenu fou par suite des injustices dont il se prétendit victime. Le portrait de sa fille chérie est sa dernière lueur de raison. Quand il eut accompli ce devoir d'amour, il s'abandonna à son mal pendant lequel il ne cessait de peindre. Deux tableaux

faits dans sa folie sont au musée espagnol; c'est effrayant à contempler. C'est ainsi, nous le savons maintenant, que les fous voient les objets; que la phrénologie en fasse son profit. Les personnages d'el Greco ont la maigreur des squelettes, le teint bleuâtre du soufre en combustion, et ils s'en vont en zig-zag. C'est de la peinture tremblée. Tout frissonne, les hommes, les chevaux, les arbres, le ciel; il ne faudrait pas fixer trop long-temps son attention sur le tableau d'el Greco; il y aurait danger pour la raison. Mais que sa fille est belle!

Quelques rares gravures, d'un prix trop élevé encore, nous avaient seules fait connaître les beaux portraits d'infans et d'infantes de Velasquez. M. le baron Taylor a doté la France de ces délicieuses figures royales de la monarchie espagnole, exécutées par la sublime bonhomie de pinceau des grands artistes. Que ces petits rois et ces petites reines en fleur sont engoncées et charmantes! Les reines ressemblent à des cloches; d'un immense évasement de soie brochée et guillochée sort une mignonne tête rose, qui a des petites lèvres fleuries et des yeux noirs. Les petits rois, ou infans, sont plus larges que hauts dans leurs habits de suisse de paroisse; leur visage est une pomme d'api sur laquelle on a posé un lampion. Ils pouvaient régner tels qu'ils sont là; mais marcher, non, les chers petits rois.

Un étrange, un effrayant, un redoutable portrait est celui de ce moine, dont la tradition rapporte qu'ayant été surpris par la mort au moment d'achever un important ouvrage auquel il attachait son salut, il se leva sur son séant par la toute-puissance de son énergie, et, quoique mort, finit son œuvre. L'artiste a choisi le moment où le moine, livide et vert, est assis sur son lit et écrit. Une lumière de l'autre monde, une lune morte éclaire son visage et ses mains, dont l'une presse la plume, tandis que l'autre retient le papier sur ses genoux. Et comme il est avide de finir sa tâche pour remourir après! *Les morts vont vite*, dit la ballade; les morts qui écrivent vont bien plus vite!

Sans oublier que les tableaux espagnols ne sont pas encore une propriété nationale, nous devons être d'autant plus reconnaissans envers celui qui a eu la pensée de les acquérir, le ministre qui a secondé une intention royale avec tant de patriotisme, et M. Tay-

lor, que le Louvre, déjà assez riche en morceaux des écoles florentine, flamande et italienne, n'en a presque pas de l'école espagnole. Ce complément, s'il lui est destiné, couronnera la plus vaste collection de l'Europe, à la satisfaction des nations civilisées; car la France ne jouit pas en égoïste, elle ne ressemble pas à ces lords maniaques qui apportent les statues de la Grèce dans leurs parcs et en ferment ensuite la porte à tout le monde.

Nous aurions pu borner notre tâche à l'énumération seule des artistes dont les tableaux appartiennent désormais à la France; on aurait eu à regretter sans doute quelques paroles bien légitimes de reconnaissance qui, d'ailleurs, seront exprimées par tout le monde dans peu de mois; mais les noms de ces peintres auraient suffi pour jeter dans l'étonnement la France entière, en supposant même qu'il ne lui fût donné d'en peser actuellement la valeur que par une vague analogie avec certains noms dont elle sait déjà la célébrité sans connaître les ouvrages auxquels ils se rattachent. Est-ce que toute parole n'est pas inutile quand on a à dire que M. Taylor, aidé de M. Dauzats, a rapporté d'Espagne à Paris, et en très grand nombre de chaque maître, des tableaux de Francisco Zurbaran, de Vicencio Carducho, de Carreño, de Claudio Coello, de Sanchez Coello, de Luis Tristan, de Francisco Camillo, d'Alonzo Cano, de Jose Ribera, de l'Espagnoleto, d'Esteban-Bartolome Murillo, de don Diego Velasquez de Silva, de Goya, de Theotocopuli dit el Greco, del Divino Morales, de Herrera el Viejo, de Antonio Moro, de Blas del Prado, d'Ozorio-Francisco Meneses, de Roelas, de Mateo Cerezo, de Ribalta, d'Orrente, de Lucas Jordan, de Fernandez Navarette, surnommé El Mudo, d'Antonio del Castillo, de Jañez, de Luis de Vargas, de Ciezar, de Valdez Leal, de Gallegos, de Rodriguez de Espinosa, de Juan de Joanes, de Cespedes, de Juan Vicente, de Pacheco, d'Antolines, d'Esteban March, de Lucas Leal, d'Antonio Moreno, etc., etc.?

En terminant ce catalogue si incomplet, nous ne répéterons pas que nous n'avons nullement eu la prétention d'initier nos lecteurs, même les moins exigeans, aux richesses du musée espagnol. Ce n'est pas après une inspection de quelques heures et dans une rédaction demandée à la rapidité zélée de notre plume amie de cette *Revue*, que nous pouvions transmettre, sans erreur, sans

lacune, l'impression du spectacle le plus miraculeux peut-être, dont le monde artiste sera témoin. Nous n'avons eu que le projet d'annoncer la bonne nouvelle; qu'elle soit une joie pour tous! et que cette joie monte en paroles de remercîmens jusqu'au trône qui nous l'a faite. Soyons doublement orgueilleux du musée espagnol, qui attend sans doute un autre nom, en pensant qu'il n'est point le fruit d'une odieuse conquête, ou le cadeau d'un prince étranger, si jamais prince étranger eût pu en faire un semblable; mais qu'il est la réalisation de la pensée d'un roi de France, le plus beau titre d'un ministre français à la gratitude du pays, et la tâche glorieusement accomplie par deux artistes dont les noms resteront dans l'histoire, comme ceux des fondateurs, c'est-à-dire toujours.

LÉON GOZLAN.

Critique Littéraire.

ŒUVRES COMPLÈTES DE GEORGE SAND.

PREMIÈRE LIVRAISON.

André, la Marquise, Lavinia, Metella, Mattea (1).

Au moment où je me dispose à écrire les pages qui vont suivre, on me remet un volume intitulé : *George Sand*, par le comte Théobald Walsh. Il ne fallait pas une grande pénétration pour deviner, sur le nom de l'auteur, le contenu de ce volume; et maintenant que je l'ai lu, je puis dire que je le savais avant de l'avoir lu. Il n'a donc influé en rien sur mes opinions formées, et n'a aidé à se fixer aucune de celles qui peuvent hésiter encore. Il m'a montré seulement que plus nous allons, et plus en même temps les voies de la vérité simple et désintéressée s'obscurcissent à l'égard de George Sand, plus il devient difficile au critique libre et dégagé de tout parti pris, de démêler et de ressaisir dans leur sincérité première ses impressions envahies et troublées par le flot toujours grossissant des controverses et des systèmes.

(1) 2 vol. in-8° avec le portrait de l'auteur, chez F. Bonnaire, rue des Beaux-Arts, 10. Cette belle édition se poursuit avec activité; les deux livraisons suivantes, composées de *Leone Leoni*, *le Secrétaire intime* et les *Lettres d'un Voyageur* sont aujourd'hui en vente.

George Sand, ce talent si vigoureux, si franc, qui s'est révélé tout entier si vite et si vite emparé des honneurs d'une position suprême et incontestée; George Sand, cette parole retentissante et presque souveraine, cette ame enthousiaste et dévouée, mais inconstante, est un auxiliaire que les camps les plus hostiles se disputent, une force dont chacun voudrait faire croire qu'il dispose à son tour. Il est à nous, disent ceux-ci, il vient à nous, disent ceux-là; il nous reviendra, s'écrient les autres. Et tous de démontrer comment George Sand ne peut leur échapper, comment il leur appartient nécessairement, comment il est voué à leur cause, comment il ne fait qu'un avec eux : tous de le refaire à leur image. Si bien que sa personnalité réelle tend à s'effacer dans les nuages de poussière que la mêlée des discussions a soulevés autour de lui. Démolisseurs et reconstructeurs, progressifs et rétrogrades, depuis les saint-simoniens qui lui auraient volontiers offert le fauteuil vide qui exprimait symboliquement à côté du père Enfantin les espérances de sa papauté incomplète, jusqu'au parti chrétien, légitimiste et *social* dont M. de Walsh se fait l'organe, tous le veulent pour complice de leurs intentions divergentes, tous ont prétendu confisquer au profit de leurs idées ce génie indépendant, cette éloquence d'abeille butinante, enchaîner à leur système cette inspiration indomptée.

Dieu sait ce qu'il en a coûté d'interprétations forcées et de compendieux commentaires! Dieu sait combien de laborieux paradoxes échafaudés sur des aperçus plus ingénieux et plus insoutenables les uns que les autres! Dieu sait combien de George Sand imaginaires, raides et tout d'une pièce, comme les systèmes auxquels on l'appariait, substitués à ce mobile Protée que le vent de la passion ou de l'insatiable enthousiasme poétique poussait incessamment à tous les pôles du réel et de l'idéal, tantôt être sublime, tantôt créature misérable et brisée, toujours dépassant dans le mouvement de ses oscillations les limites du cadre trop étroit où l'on prétendait l'emboîter. Ainsi il entre dans le saint-simonisme par ses sympathies pour ce que, dans le langage consacré, on appelle l'amélioration du sort de la femme et du prolétaire; mais il le déborde par son besoin farouche et jaloux de liberté individuelle. Par cet amour de liberté, il entre dans le camp du puritanisme républicain; mais il le déborde par les abruptes et indisciplinables saillies de sa nature éminemment poétique, par les exigences raffinées, mais impérieuses, de sa délicate organisation d'artiste.

Cette disconvenance est telle, et se pal ie ou s'expie si peu par ses nombreux élans de dévouement et de bonne volonté, que, nonobstant toute cette ferveur d'abnégation et de sacrifice, un Brutus de ses amis, plus

perspicace et plus avisé que les autres, le condamne d'avance et irrémissiblement à mort. Plaisanterie sans doute, on aime à le croire, mais plaisanterie significative. Enfin il entre dans les eaux des philosophes *socialistes* par la peinture qu'il trace des résultats qu'engendre une institution surannée ou oppressive, une civilisation éreintée, selon sa propre expression; mais son imagination secoue bien vite ses ailes alourdies et quitte la sphère de l'induction et de la déduction, pour s'élever dans les régions sans limites de la fantaisie. Disons donc que George Sand, ame immense et formée de tous les contrastes, est partout et nulle part, est tout et n'est rien, si ce n'est un grand poète. C'est là le seul mot qui le caractérise complètement, la seule idée qui le comprenne tout entier.

Que l'on ait voulu faire de lui autre chose, cela ne nous étonne nullement. Que des gens à systèmes qui poursuivent leur idée fixe partout, et la retrouvent dans tout, aient pris les sarcasmes de cette ame superbe et profondément navrée pour des apophthegmes, et ses cris de douleur pour des formules, c'est chose naturelle. Mais nous, à qui l'égoïsme de secte ou d'école n'a pas mis ce voile devant les yeux, nous avouons humblement n'avoir pas ce don de clairvoyance et ce sang-froid. Nous qui, grace au ciel, n'avons pas régnante en nous, quelqu'une de ces idées despotiques, goulues et aveugles qui absorbent et dévorent tout ce qui n'est pas elles, qui concentrent sur le point qu'elles occupent toute la substance de l'ame et la dévastent sur tous les autres, à qui tout est proie et pâture, qui se jettent indistinctement pour se sustenter sur le vrai et sur le faux, sur le possible et sur l'impossible, sur l'évidence et sur l'absurde, et qui ne subsistent qu'à cette condition qu'il leur sera fait un holocauste incessant de tous les instincts naturels, de tous les élans irréfléchis et vrais, de toutes les inspirations indépendantes et spontanées; nous, dis-je, qui ne rapportons et n'immolons pas tout à ce fétiche immobile et impassible, qu'on appelle un système, une idée arrêtée, et qui n'avons pas abdiqué devant une raison faite une fois pour toutes, notre raison de tous les jours, nous ne sacrifierons pas à un intérêt étranger et préexistant la moisson, quelle qu'elle soit, d'observations et de jugemens qui naîtront d'eux-mêmes, dans les limites propres du champ que nous allons parcourir. Nous rendrons en toute bonne foi ce que nous aurons recueilli et trié en toute liberté de conscience.

Toutefois, cette besogne n'est pas aussi facile qu'on le pourrait croire au premier abord, et demande une attention délicate, vigilante et persévérante. Toutes les fois que l'idée d'un objet a été faussée et que l'on s'est trouvé long-temps en contact avec les notions défectueuses qui en défiguraient l'image, quelque soin que l'on mette à débarrasser sa mémoire de

tout ce qui peut faire gauchir le jugement en lui donnant le change et l'entraîner sur la pente des erreurs qui circulent; quelque zèle que l'on apporte à rectifier son œil, à faire table rase de tous les souvenirs qui déroutent et encombrent, pour pouvoir remonter droit à la source et y reprendre ses premières impressions retrempées, il est rare qu'on en puisse retrouver la transparente et immaculée limpidité. Toujours la vase qui s'y est mêlée, les trouble plus ou moins, et s'interpose entre l'œil et la pure vérité; toujours elle courbe le bâton que la raison s'efforce en vain de redresser parfaitement (1).

Il est des écrivains dont la vie publique se résume dans une seule passion, dans un seul rôle; dont la physionomie, à quelque date qu'on la prenne, n'a qu'un seul aspect. Ils ont pris poste au centre d'un tourbillon d'idées ou de sentimens, et l'on est toujours sûr de les retrouver là. Ce sont des étoiles fixes. Il en est d'autres au contraire, qui, poussés par une main invisible, par je ne sais quel instinct d'inconstance ou de curiosité voyageuse, paraissent vouloir accomplir leur révolution entière autour du foyer de toutes les passions, de toutes les pensées, et en recevoir les rayons dans tous les sens. Ils tournent dans un mystérieux zodiaque, dont chaque signe est occupé par un nouvel hôte qui leur fait toujours une vie nouvelle. Ils marchent ainsi de transformations en transformations, sans s'arrêter, et si vous les perdez de vue quelque temps, ne les cherchez plus à la place, ni sous la figure où vous les avez quittés : ils sont entrés dans un autre signe. Pour ceux-ci, il y a des mois, des saisons, et toutes les variétés de fécondation qui en sont la marque extérieure. Les premiers n'ont besoin d'être observés qu'une fois et à une heure quelconque. A tous les momens de leur durée ils sont identiques avec eux-mêmes, et, en cela, complets. Les autres veulent être suivis avec exactitude et pas à pas; ils offrent toujours un intérêt nouveau à l'intelligence, un appât nouveau à la curiosité, et les juger sur une phase unique de leur carrière, c'est s'exposer à n'en avoir qu'une idée fort imparfaite et tronquée.

George Sand nous paraît être un représentant éminent de cette dernière catégorie d'écrivains. Ame douée d'une sensibilité qu'on peut appeler terrible, et d'une puissance de désir, d'un besoin d'émotions et d'enthousiasme plus terrible encore, vivant toujours en avant d'elle-même, soit que la magie de l'imagination la transporte sur les cimes les plus élevées de l'illusion et du bonheur, soit que les angoisses de la souffrance la plongent dans leurs abîmes les plus profonds, toujours vous croyez en-

(1) Que l'eau courbe un bâton, ma raison le redresse.
(La Fontaine.)

tendre sortir du fond de sa joie ou du fond de sa tristesse inassouvies, ce cri : plus loin ! là bas ! là bas ! Engagée à la poursuite de son idéal qui fuit toujours devant elle, comme Ithaque devant Ulysse, elle donne tête baissée sur les écueils de la réalité, et tantôt se relève comme Ajax, superbe et en blasphémant, pour reprendre sa course, et tantôt pleure et gémit comme une femme, et se roule si elle ne peut plus marcher.

Toutefois, l'heure pieuse du calme et de la résignation paraît avoir sonné pour elle. Le calme et la résignation, voilà l'idéal nouveau dont elle est éprise, pauvre ame battue et fatiguée par tant d'orages! L'autre saison est accomplie; elle a donné tous ses fruits, fruits souvent amers, quelquefois doux et savoureux, toujours dorés par les feux d'un ardent génie. Le temps est bien choisi pour les réunir, en quelque sorte, dans une même corbeille, et nous les faire embrasser tous d'un même coup d'œil. George Sand a conquis son droit de cité dans toutes les bibliothèques qui se piquent d'être tant soit peu littéraires; le moment était venu d'en donner une édition de bibliothèque, homogène, complète, et digne à tous égards de la place d'honneur que le nom de l'auteur lui a conquise. La méthode la plus naturelle pour passer en revue les écrits de George Sand serait sans doute de suivre l'ordre chronologique des publications. Mais comme cet ordre n'a pas été suivi pour la publication nouvelle, et que les livraisons qui ont paru se composent au hasard des premiers ou des derniers volumes, nous les prendrons telles qu'elles nous sont données. Il n'y a pas à cela grand inconvénient, pour nous au moins, qui ne croyons pas au déroulement systématique des idées ou des sentimens de George Sand, et qui, si un plan quelconque a été arrêté dans sa tête, n'avons pas su en retrouver le fil dans la succession de ses ouvrages. Nous admettons cependant, ou nous pourrons admettre qu'il a pu y avoir dans les transitions de son inspiration et de sa pensée une logique intérieure, naturelle, dont l'auteur lui-même n'a pas eu, n'a pas dû avoir conscience, parce que son génie a mené une vie d'action, et non de réflexion, parce qu'il a passé sa vie à vivre, et non à se regarder vivre, parce qu'il a été où les vents et la lutte l'ont poussé, et non où il aurait pu arrêter qu'il irait en vue d'expérimenter plus avantageusement sur lui-même, de s'étudier dans des poses différentes et sous l'influence de milieux différens. Si les découvertes qu'il nous arriverait de faire dans ce second sens nous paraissent avoir quelque intérêt pour l'histoire de la pensée de l'auteur ou pour l'histoire de l'ame en général, nous ne manquerons pas d'en prendre note et de déterminer exactement le point auquel elles se rapportent dans l'itinéraire de notre *voyageur*.

Produit heureux et facile d'un talent exercé et déjà sûr de lui-même,

André est un de ces livres qui sont en possession d'arracher de la bouche de tous les critiques cette exclamation uniforme : Délicieux ! J'en sais même un qui a cru s'être acquitté de sa tâche avec ce seul mot, et qui a consacré le reste de son article, car il lui fallait bien un article, à dire qu'il ne dirait pas autre chose. En avait-il lu seulement de quoi le trouver délicieux? C'est ce que je ne me permettrai pas de décider. *André* est un roman délicieux en effet, puisque c'est le mot. Venu après les deux créations les plus sombres et les plus désolées de George Sand, après *Lélia* et après *Jacques*, qui ne sont séparés l'un de l'autre que par *le Secrétaire intime*, il est comme un petit vallon clos et reposé, tapi sous ses ombrages frais et foisonnans, dans ses parfums et ses murmures, sur le revers d'une masse noire de rochers marqués de la foudre, déchirés en tous sens, creusés et fouillés aux flancs par tous les vents de la tempête sonore; mais dressant vigoureusement vers le ciel leur tête chauve et dévastée. C'est un doux rayon de soleil matinal qui se lève sur la nuit embrasée et fulgurante où ont été conçus *Lélia*, *Jacques*, *Sylv a*, qui en dissipe les ombres, et en arrête les funèbres enfantemens.

Je n'ai pas l'avantage d'être initié assez immédiatement à l'histoire des sentimens intimes de George Sand, ni des évènemens dont ils ont subi l'influence, pour pouvoir établir un synchronisme authentique entre des faits connus, publics, que je considère comme des résultats, et d'autres faits intérieurs, qui pourraient donner la clé des premiers, en d'autres termes, pour éclairer tous les détails qui appartiennent à la critique par les détails correspondans de la biographie. Mais il me semble que, pour que la même imagination qui venait de concevoir et de produire *Jacques* passât à la création d'*André*, il a fallu qu'une vive secousse fût imprimée au train des sentimens de l'auteur, et ramenât la vie de la tête, où elle s'était concentrée, aux entrailles. Il me semble que les digues que l'exaspération de l'orgueil avait amoncelées entre ce cœur ulcéré et les impressions naïves d'une vie naturelle et simple ont dû se rompre tout d'un coup et livrer passage à tous les sentimens affectueux et lians qu'elles avaient jusque-là comprimés. Il me semble que le pardon et la miséricorde débordent dans ce livre, tant la sérénité y succède à une agitation farouche, la bénignité, la bienveillance, à la menace et aux imprécations; tant l'expression d'un immense besoin de réconciliation y ressort et y resplendit. Sans doute, avant d'en venir à voir les choses de cet œil calme et serein, l'auteur a dû sentir un baume suave et bienfaisant se répandre dans ses veines avec le bien-être, et corriger l'âcreté de son sang rafraîchi.

Cette ame qui, pour avoir le droit d'exagérer le mépris qu'elle avait voué à la société qui l'entoure, en avait exagéré les petitesses, en même

temps que les types de grandeur qu'elle lui opposait; cette ame qui avait presque déifié et adoré la force, qui lui avait rêvé des proportions surhumaines et impossibles pour lui confier plus sûrement une mission de haine et de colère, la voilà qui se détend et s'amollit; la voilà qui prend, non plus en aversion et en mépris, mais en compassion, ce qu'hier elle eût flétri, foulé aux pieds, écrasé de son dédain impitoyable; la voilà qui laisse tomber sur la faiblesse un regard indulgent et attendri; la voilà qui l'attire sur son cœur, qui pleure avec elle et qui la renvoie, sinon justifiée, du moins pardonnée, parce qu'elle a beaucoup aimé. L'énergie factice que l'orgueil lui avait soufflée tombe; son cœur, suffoqué par le fiel qu'il a amassé, se fend et éclate en sanglots; ses yeux, brûlés par les larmes que la fierté a long-temps retenues, se fondent en eau. Le Titan est redevenu un homme; il s'est senti défaillir dans les plaines du vide, où l'ambition de son rôle l'avait emporté; il a brisé le masque étouffant qu'il s'était imposé; il ouvre avec délices ses poumons irrités aux flots d'air bienfaisant et commun à tous qu'il retrouve dans notre atmosphère. Heureux de pouvoir se remettre à respirer comme tout le monde, et de rentrer au moins par là en communion avec nous!

Qu'est-ce, en effet, qu'André? Un jeune homme simple, maladif, opprimé, timide, aimant, chez qui l'amour est assez fort pour pouvoir fasciner et entraîner à sa perte une femme qui méritait un meilleur sort, mais pas assez pour pouvoir la retenir sur la pente où il l'a lancée, pas assez pour la sauver, pour lui rendre ce qu'elle a sacrifié; un homme en qui le dévouement et tous les nobles instincts sont frappés de stérilité par l'insuffisance du courage, et qui ruine par là ce qui l'attache à lui. Si cette idée première s'était présentée à l'auteur dans le cours de l'inspiration qui a produit les ouvrages que nous avons déjà plusieurs fois rappelés, quelles pages gonflées de dédain, étincelantes d'indignation et de sarcasmes, n'eussions-nous pas eues au lieu de ces pages si miséricordieuses, si doucement émues, d'une tristesse si pleine de charme, d'une douleur si saine, et d'une conclusion si simplement touchante! Comme tout cela eût été changé, renversé! Comme nous aurions un roman terrible et pénible, au lieu de ce *délicieux* roman d'*André*. Je ne sais pas les beautés que nous y aurions gagnées, mais je vois très clairement les beautés que nous y aurions perdues. Heureusement pour l'auteur, sa bonne et véritable nature avait repris le dessus. Heureusement il en était revenu à voir le monde et la vie, non plus à travers son ressentiment, mais à l'œil nu, et avec son sens de peintre et de poète.

Ce que George Sand a su saisir avec une délicatesse exquise et ce qui fait le charme soutenu de son livre, c'est la nuance juste des caractères.

Il fallait que la faiblesse et l'indécision d'André le rendissent coupable sans le rendre vil et odieux ; il fallait lui donner assez de torts envers Geneviève pour qu'elle eût occasion de laisser tomber sur lui un pardon qui la rendît plus grande et plus touchante, assez de torts pour qu'elle en mourût, mais pas assez pour que sa mort révoltât contre celui qui l'avait causée, pour que l'on pût protester contre le pardon de la mourante et se dérober par là à l'impression qu'il devait produire, à l'assentiment que devait se laisser arracher l'admiration subjuguée. Pour que Geneviève elle-même conservât son inviolable prestige, l'être qu'elle avait enveloppé et sanctifié de son amour d'abord, puis de son angélique miséricorde, ne pouvait pas être frappé d'une indignité finale, ni rester sous le coup d'une réprobation irrévocable de la part du lecteur. Or, s'il était facile de faire dire à Geneviève : Je te pardonne, il ne l'était pas de disposer le lecteur, qui pleure amèrement sa mort, à sanctionner cette parole, et à ne pas détester celui qui l'avait tuée. Tout le livre est admirablement préparé pour cela. L'amour de Geneviève a une chaleur vive, continue et durable ; mais pas d'enthousiasme, pas de transports, pas de délire, si ce n'est peut-être une fois, dans la scène si déchirante qu'elle va faire au château. Celui d'André est plus fébrile; mais il reste, au fond du cœur, chaste, naïf et respectueux. C'est une fleur née d'un rayon du matin dans une imagination poétique, plutôt qu'une lave déchaînée dans un tempérament qui bouillonne. André aime Geneviève avant de l'avoir vue; Geneviève voit long-temps André sans l'aimer, ou sans se douter qu'elle l'aime et qu'elle en est aimée. Cette ignorance enfantine se prolonge ainsi dans une juste mesure ; puis, à la première explication, on s'en étonne. Eh quoi ! s'écrie André qui est sublime de naïveté dans ce moment, vous ne le saviez pas !

On le voit, l'ame n'est disposée qu'aux émotions douces et tempérées. Rien ne l'ébranle trop fortement, rien ne l'excite à des amours furieux ou à des haines implacables. Tout l'entourage concourt merveilleusement à cet effet. Ces prés calmes et solitaires, fréquentés seulement par les bergeronnettes; ces blanches apparitions, le matin, sous les saules; ce petit gant trouvé taché de verdure; ces repas de laitage; ces leçons de botanique; cet amour des fleurs qui recèle et déguise si long-temps l'autre amour, tout enveloppe ces deux malheureux enfans d'un mélancolique prestige d'innocence, de candeur, de bonté qui ne se déchirera jamais assez complètement pour que le plus coupable, et, à tout prendre, le plus à plaindre des deux, n'en conserve quelque lambeau qui le protége contre les ressentimens qu'ont soulevé les souffrances mortelles et la longue agonie de l'autre.

André est protégé encore par le contraste de ce père bourru et bourreau qui l'aime et qui le sacrifie, qui emploie également les délicatesses aristocratiques d'un hobereau et la rude main d'un paysan à le pousser invinciblement dans toutes ses fautes et dans tous ses malheurs. Il est protégé encore par l'amitié persistante jusqu'au bout de ce bon, de ce franc et énergique Joseph Marteau, qui cependant porte dans le cœur, sans lui en garder rancune, « une souffrance plus longue et plus profonde » que la sienne. Il est protégé par le souvenir de toutes les violences qu'il s'est faites, et même de celles auxquelles il s'est porté. Enfin et surtout, il est protégé par le pardon de Geneviève, qui interpose entre la réprobation et lui sa main défaillante et cette dernière fleur qu'elle a touchée, ce lis auquel elle le comparait; qui l'abrite en quelque sorte sous le reflet de cette triste et gracieuse image. « Tu es blanc comme lui, lui disait-elle, et ton ame est suave et chaste comme son calice; tu es faible comme sa tige, et le moindre vent te courbe et te renverse. Je t'ai aimé peut-être à cause de cela, car tu étais, comme mes fleurs chéries, inoffensif, inutile et précieux. »

On ne peut lire ces lignes dans la situation sans être attendri jusqu'aux larmes, et ces larmes lavent André autant qu'il peut être lavé. Il ne fallait rien moins que tout cela et mille autres détails que je ne puis reproduire, c'est-à-dire rien moins que la merveilleuse habileté et, je le répète, l'exquise délicatesse que l'auteur a déployée d'un bout à l'autre de l'ouvrage, pour ne pas rendre André irrémissiblement odieux, et, par suite, l'amour de Geneviève faux et intolérable. D'un autre côté, il ne fallait pas nous réconcilier trop complètement avec André; c'eût été tenir trop peu de compte de Geneviève. André devait, par certains côtés, s'élever assez pour ne point déchoir, et, par certains autres, rester au-dessous d'un amour comme celui qu'il avait inspiré. Cela a été parfaitement rempli. Dans les premières pages, sous l'influence des émanations poétiques qu'il répand autour de lui, et auxquelles Geneviève paraît d'abord échapper, on se demande : Comment peut-elle ne pas l'aimer? Et plus tard, lorsque tout est à peu près consommé, lorsque toute illusion, toute espérance est dissipée, tout prestige évanoui, lorsque l'abattement d'André a découragé la constance de Geneviève, alors qu'elle « ne l'aime plus, » on se demande : Comment peut-elle l'aimer encore à ce point? Et soi-même on le maudit sans le haïr, on le plaint sans l'aimer, on l'appelle, on le repousse, on le fuit sans pouvoir s'en détacher. Rendre intéressant jusqu'au bout un personnage qui n'inspire plus ni amour, ni haine, qui n'intervient dans ce qui se passe que par son inertie, c'est certainement un tour de force qui pouvait être aisément manqué. Rendre possible et vrai l'amour qu'un pareil personnage inspire à une créature d'élite comme

Geneviève, sans ternir en rien l'auréole poétique qui rayonne au front de celle-ci, était plus difficile encore. L'auteur, s'il avilissait André, avilissait aussi Geneviève, qui l'aime. S'il rendait André trop excusable, ou s'il appelait sur lui trop de compassion, il détournait l'intérêt de Geneviève, qui est l'innocente victime immolée. Il marchait sur une ligne d'une ténuité excessive. Un mouvement de trop à droite ou à gauche, et il tombait dans un abîme où tout le sens, tout le charme, toute la beauté de son livre périssaient engloutis. Je n'ai pas besoin de dire avec quel succès il s'en est tiré.

Je ne dois pas cacher cependant que la dernière partie me semble un peu écourtée. Aucun des traits principaux et nécessaires à l'effet ne manque, mais ils n'ont pas l'ampleur, le modelé, le *potelé* qu'on voudrait leur voir. On sent trop percer la hâte d'en finir. L'action a changé de pas; elle descend trop vite; les transitions deviennent brusques et précipitées. Je conviens qu'André commençait à être un fardeau embarrassant et dangereux; mais j'aurais désiré qu'on pût, ou plutôt qu'on voulût le soutenir durant cinquante pages de plus.

Si maintenant nous passons aux personnages complémentaires, quel tact et quel art nous allons découvrir encore ! Et d'abord Joseph Marteau, ce rustre héroïque, ce cœur si noble sous une enveloppe grossière, ce roué de village, ce véritable coq de petite ville, demi-bourgeois, demi-manant, batailleur et bel-esprit, qui connaît à fond la théorie du duel à coup de poing et celle du madrigal assaisonné de calembours et parfumé d'odeur de tabac; un de ces types d'hommes créés exprès pour les délices et la perdition de la grisette, de cette pauvre fille qui, comme le dit Joseph Marteau lui-même, « aime par-dessus tout un brave tapageur qui ne sait pas nouer sa cravate, qui a le chapeau sur l'oreille, et qui, pour elle, ne craint pas de se faire enfoncer un œil ou casser une dent. »

Comme on sent que cet homme, si supérieur à André sous le rapport du courage, de l'énergie et du dévouement actif, est cependant inférieur à lui. Comme il sert bien à justifier la préférence de Geneviève ! comme la force, représentée par Joseph Marteau, est mise, tout en gardant encore une belle place, au-dessous de la grace, de la délicatesse timide, de la chaste candeur et de l'élan poétique de l'ame que représente André ! Il est vrai que la force prend quelque peu sa revanche à la fin, et qu'elle se remet au niveau; mais ce n'est pas à l'aide de ses seuls et propres mérites qu'elle remonte. Joseph, qui ne voulait pas établir la moindre comparaison entre sa brune Henriette et Geneviève, qui disait à André : « J'aime Henriette à la folie, et il n'y a pas un cheveu de Geneviève qui me tente; je ne comprends rien à ces sortes de femmes, » Joseph a compris enfin. Joseph, qui, jusque-là, n'avait eu que des instincts, a trouvé

une ame! Joseph qui, fidèle à ses habitudes de mauvais sujet, n'avait encore, la nuit du voyage fait au château de Morand pour avoir des nouvelles d'André malade, découvert dans Geneviève, qu'il portait en croupe, « qu'une jolie petite jambe, » Joseph, un instant plus tard, a déjà commencé à ouvrir les yeux! Ce sixième sens qui n'a pas de nom, mais qui, en définitive, est la source de toute noblesse et de toute supériorité dans les hommes, ce sixième sens, qui avait sommeillé chez Joseph, vient de s'éveiller et de faire de lui un homme nouveau. Comment retrouver dans cette quasi-déclaration, qui s'échappe involontairement de son cœur en mots brusques et interrompus, un jour qu'il est venu chez Geneviève, le professeur de séduction qui avait développé devant André, sur l'amour appliqué aux grisettes, les belles idées auxquelles sa grosse et insouciante bonne foi prêtait un si burlesque effet? Comment retrouver l'homme qui faisait fi de Geneviève et de « ces sortes de femmes, » dans celui qui, vaincu par les émotions si nouvelles auxquelles il est en proie depuis quelque temps, et poussé à bout par les irrésolutions d'André, propose à celui-ci de se laisser remplacer auprès d'*elle*, s'offrant à l'épouser et à tout réparer par là, si elle y consent? Si désormais le chapeau de Joseph est posé de travers sur sa tête, si sa cravate est mal nouée, ce n'est plus à sa crânerie de tapageur, ni au goût distingué des grisettes auxquelles il veut plaire, qu'il en faudra faire honneur. Le désordre a cessé de régner dans sa conduite, mais il a passé dans son ame, où il s'est ennobli. Il est temps pour nous que Geneviève meure; car Joseph pourrait bien arriver à lui faire oublier André, et à tuer notre roman en lui cousant un dénouement vulgaire, qui le ferait ressembler à une histoire.

Le personnage de Joseph a fourni à George Sand quelques-unes des scènes les plus heureuses qu'il ait écrites. De ce nombre, il faut mettre celle de l'arrivée au château de Morand avec les deux carioles, d'où vont sortir, en même temps qu'un fils surpris en faute et tremblant, la ruine et la dévastation des espaliers du marquis. La dextérité brusque avec laquelle Joseph saute, pour ainsi dire, à l'abordage de la colère du père offensé dans son autorité jalouse; la rapidité, la justesse avec laquelle il le touche successivement à tous les points sensibles, et s'empare de lui par tous ses faibles sans lui laisser le temps de se reconnaître; la malice effrontée avec laquelle il semble avoir été au-devant de ses désirs en lui amenant cette cargaison de caillettes délurées et de marmots barbouillés; le flux de questions qu'il précipite sans qu'on lui réponde, de réponses qu'il fait aux questions qu'on ne lui a pas adressées, ou qu'il s'adresse à lui-même; la variété étourdissante des mouvemens, des idées et des tours; ce qui vient de se passer et ce qui va suivre, tout concourt à faire de

cette scène un morceau qui ne déparerait aucun chef-d'œuvre comique. J'en dis autant, sinon davantage, de cette autre scène avec le même marquis, lorsqu'il s'agit de l'amener à faire une pension aux deux infortunés époux qui meurent de faim et de misère. Jamais père honnête et dur n'a été capté, manié, fasciné, dupé par un Scapin plus matois.

Si je craignais d'omettre, je n'en finirais pas. Il faut bien cependant que je donne un mot à Henriette à qui je n'ai fait encore aucune part jusqu'ici. Henriette est, comme Joseph, une de ces figures qu'on se rappelle avoir vues. C'est bien là la grisette prétentieuse et commune, moitié aigre, moitié douce, bonne fille au fond, mais ayant bec et ongles et douée d'un amour-propre toujours sur le qui-vive, qui ne demande qu'à leur donner de l'ouvrage; cœur fécond en bons mouvemens, intelligence étroite et bornée. La manière maladroite dont elle s'y prend pour consoler Geneviève de l'affront que lui ont fait des demoiselles de la ville, chez Mme Marteau, est d'un comique vrai et bien touché. La petite jouissance sourde qu'une jalousie féminine bien excusable lui fait en même temps ressentir à raviver les douleurs d'une blessure qu'elle est venue panser, est d'une observation vraie et frappante. Ces contrastes sont bien dans la nature. Au reste, les traits de ce genre fourmillent dans George Sand et notamment dans son roman d'*André*. La tragi-comédie qu'Henriette vient jouer plus tard chez son amie, qu'elle croit être devenue sa rivale, est excellente. Le début surtout en est remarquable; c'est une belle entrée. Il y aurait eu, pour tout autre écrivain que George Sand, un grand écueil à éviter avec des personnages de cette espèce : c'est la trivialité. Mais ici ils sont toujours relevés, soit par l'intérêt et l'entrain de la situation, soit par la noblesse des sentimens qui les animent, soit par le jour que leurs mouvemens laissent pénétrer dans les secrètes profondeurs du cœur humain.

Qu'on relise *André* avec quelque attention, et l'on se convaincra que c'est cette vérité soutenue d'observation qui lui donne tout son coloris, toute sa fraîcheur. Quel charme de pudeur et de naïveté n'a pas l'amour naissant d'André, cet amour qui brûle de se montrer et craint d'être aperçu, qui pousse le malheureux campagnard à la ville, où il espère rencontrer Geneviève, et le retient sur le seuil de la maison Marteau, où il lui semble qu'il va être deviné? Le voyez-vous, en proie à deux instincts impérieux et contradictoires, recherchant, pour y entrevoir l'image adorée qu'il poursuit, les promenades publiques, les lieux les plus fréquentés, les rues de la ville par où doivent passer les groupes de jeunes ouvrières qui ont fini leur journée, et tourmenté en même temps du besoin inquiet et hagard de se soustraire à tous les yeux. C'est encore là un de ces contrastes qui n'échappent pas au pinceau de George Sand, et

dont la reproduction donne tant de vie à ses figures. Et que dire de la première visite d'André à Geneviève? Ses frayeurs et ses défaillances sur l'escalier, puis à la porte du modeste appartement; l'espèce de soulagement qu'il ressent lorsqu'il n'entend pas venir de réponse aux petits coups qu'il a frappés, et le brusque retour de courage qui lui fait tourner le bouton, et le fait entrer « avec une joie étourdie ; » comme tout cela est peint! Quelle vivacité! quelle vérité, quelle vie!

Je refeuillète pour la centième fois ce volume, auquel il manque si peu de chose pour avoir ce je ne sais quoi d'achevé qui fait les livres hors ligne, les livres monumens, comme *Manon Lescaut*, comme *Paul et Virginie*, et quelques autres; ce volume, dont je pourrais vous parler longtemps encore si j'avais pris la parole pour tout dire, et en recueillant les impressions d'ensemble, je me sens poussé, par leur direction générale, à cette question : Pourquoi George Sand n'essaie-t-il pas d'écrire pour le théâtre?

Sans doute, je sens bien les objections qu'on pourra me faire. Où l'objection n'a-t-elle pas droit d'entrée? Mais ici, comme dans bien d'autres cas, l'évènement pourrait se charger de leur répondre. George Sand est, j'en conviens, un talent fait et dès aujourd'hui appréciable, mais qui ne s'est essayé que dans un genre. Qui nous dit que toutes ses facultés s'y sont montrées, et, qu'en le plaçant sur un autre terrain, sain, vivace et vigoureux comme il est, il n'y prendrait pas de nouvelles qualités qu'on peut jusqu'ici lui contester assez légitimement, puisqu'on ne les lui connaît pas encore? Et d'ailleurs, quel qu'en fût le résultat, une évolution pareille de la part d'un talent puissant et consacré comme celui de George Sand serait un évènement d'un tel intérêt pour l'art, que la chance en est vraiment belle à courir. Dans tous les cas, un drame fait par lui, à cette époque de virilité où son génie est parvenu, pourrait être vicieux à certains égards comme drame; mais, à coup sûr, ce ne serait pas une production médiocre. Je persiste.

On ne peut insister beaucoup sur l'examen de petites nouvelles dont le fonds est presque insaisissable, et dont tout le mérite est forcément dans le style et dans les détails. Ce qui recommande surtout *la Marquise*, c'est, après une analyse très fine de sentiment, une rare convenance d'expression au milieu de détails passablement glissans, ou qui menacent de le devenir. La plume de George Sand est comme l'hermine de La Fontaine, qui passe à travers les endroits bourbeux sans ternir en rien l'éclatante blancheur de sa robe. *La Marquise* est un petit chef-d'œuvre de bon goût, de délicatesse et d'élégance. Le XVIIIe siècle, s'il n'avait eu que son beau côté, serait là tout entier. Cependant le dernier mot détruit un peu l'effet, ou plutôt il en produit brusquement un autre, et ramène aux proportions d'un paradoxe ce que l'on avait pris jusque-là au sérieux sans le

moindre soupçon d'embûche. C'est l'autre moitié du XVIIIe siècle qui traverse l'horizon comme un éclair. Il y avait donc un guet-apens; le dernier mot le décèle. Il était fort spirituellement caché. J'ai vu Auriol, ou je ne sais quel autre clown, galopant sur un cheval, faire un saut qui le lançait au travers d'un grand tambour de papier qu'il crevait, et reparaître de l'autre côté avec son costume à l'envers. De même, quand l'impression qu'a laissée en vous le récit attendrissant et édifiant de *la Marquise* a passé par cette petite phrase que lui adresse son interlocuteur, elle se trouve subitement retournée.

Lavinia est l'histoire d'un amour qui renaît de ses cendres après dix ans de refroidissement. M. Sainte-Beuve a traité dernièrement, dans une nouvelle publiée par la *Revue des Deux Mondes,* un sujet analogue. Il est assez curieux de comparer la manière dont deux esprits si différens sont entrés dans une même idée. Nous conseillons cette étude aux hommes qui aiment à comprendre. George Sand, dans cette miniature qui n'a pas cent pages, a trouvé moyen de mettre en jeu toute la vivacité dramatique de son talent. Les scènes sont posées, les figures sont dessinées, sinon avec autant de fini, du moins avec autant de relief que dans un drame en cinq actes.

Metella me semble tissue d'un fil un peu plus lâche. Le comte de Buondelmonte, qui n'est qu'un personnage secondaire, prend beaucoup plus de place qu'il ne doit légitimement lui en revenir. Il tarde trop à mettre un terme à ses irrésolutions et à renoncer à une femme qu'il doit oublier ensuite si lestement. Comme il ne sert qu'à introduire Olivier chez lady Mowbray, il eût mieux fait, une fois cette introduction faite, de se retirer à la première occasion. L'action, une fois débarrassée de ce personnage, marche bien et devient pathétique. Peut-être George Sand, en faisant passer tour à tour par une épreuve semblable Buondelmonte et lady Mowbray, a-t-il voulu caractériser une des différences de l'amour dans un homme et de l'amour dans une femme. Dans ce cas, il n'y aurait réellement rien à retrancher au rôle de Buondelmonte; mais cette intention ne me paraît pas flagrante; elle est même fort contestable.

Mattea sent la bonne vieille comédie. Un père avide et ridicule, une mère sèche et despote, une fille qui se fait enlever et se réfugie chez un Turc, une excellente charge de vieille princesse sentimentale, Bélise de haut parage; puis, en fin de compte, un heureux mariage dont le nœud se serre avec les fils d'une intrigue assez vive, en voilà plus qu'il n'en faut pour ramener cette question :

Pourquoi George Sand n'essaie-t-il pas d'écrire pour le théâtre?

AUGUSTE BUSSIÈRE.

DISCOURS

DE M. THIERS,

DANS LA SÉANCE DU 6 MAI 1837.

(Les journaux quotidiens n'ayant donné du discours de M. Thiers qu'une version imparfaite et même tronquée en plusieurs endroits importans, nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en le publiant dans la *Revue* tel qu'il est avoué par l'honorable orateur. Cette belle harangue parlementaire a d'ailleurs toute la gravité d'un évènement politique.)

MESSIEURS,

Avant de m'engager dans cette grave discussion, j'ai besoin de dire à la chambre pourquoi je me trouve en ce moment à la tribune.

J'ai espéré et j'ai toujours désiré pouvoir me dispenser de prendre la parole; hier, je l'espérais encore; mais il a été dit de telles choses dans le cours de la dernière séance, que le silence m'est devenu tout-à-fait impossible. Je prends donc la parole, mais le débat dans lequel je vais m'engager est si grave, particulièrement pour moi, si grave quant aux choses, si grave quant aux personnes, que j'ai besoin de dire pour mon excuse, avant d'y entrer, que j'y suis forcé, absolument forcé; et cela pour deux causes : l'intérêt d'une opinion nombreuse et respectable que je crois la vraie opinion du pays, l'intérêt aussi de mon honneur; car, depuis cinq jours, il a été sans cesse question du cabinet du 22 février, à propos du cabinet du 15 avril, et je ne pourrais me taire en cette circonstance, sans déserter à la fois et mes convictions et mes actes politiques. (Très bien! très bien!)

Je répète donc, Messieurs, que si je monte aujourd'hui à cette tribune, c'est que j'y suis forcé. D'ailleurs, l'éclat de la séance d'hier devrait être

une raison pour moi, si j'étais capable d'écouter des considérations personnelles, une raison de garder le silence; car, après les vives émotions de la journée précédente, il n'y a plus de place aujourd'hui pour les effets oratoires. Mais de telles considérations sont indignes d'un homme sérieux. Dans ma position, l'intérêt de la vraie politique doit passer avant tout autre, et je viens hardiment le soutenir aujourd'hui.

Ce débat, depuis cinq jours qu'il dure, s'est agrandi d'heure en heure, et hier surtout il s'est agrandi encore d'une manière tout extraordinaire; mais en quoi a-t-il consisté?

Mon honorable collègue, M. Guizot, avait parlé des *classes moyennes*. L'honorable M. Barrot, combattant ce langage, lui a répondu : Ne dites pas *les classes moyennes*, dites *la nation*. Cette réclamation de M. Barrot m'a rappelé ce que nous faisions il y a quelques années sur les bancs de la majorité. Quand des voix parties de la gauche disaient *le peuple*, nous répondions aussitôt : Ne dites pas *le peuple*, dites *la nation*. Et ainsi, toujours, à toutes les époques, dans toutes les circonstances, c'est dans la grande généralité nationale que nous cherchions refuge et force contre toutes les exceptions dangereuses qu'on cherchait à introduire dans notre langue politique. (Très-bien! très-bien!)

L'honorable M. Guizot, avec le sens qui le distingue, a senti la justesse de la réclamation, et il est venu expliquer son expression. Il en est résulté pour nous tous cette obligation de ne plus dire *le peuple* ou *les classes moyennes*, mais de dire *la nation*. (Très bien!) Grand et utile résultat! Et, bien que nous n'ayons fait hier, si je puis ainsi parler, qu'un article du dictionnaire politique, c'est quelque chose, c'est beaucoup; car la justesse du langage a une grande importance, et il est bon, il est très bon qu'en parlant ici, nous ne puissions plus employer que ce mot si grand, si équitable pour tout le monde, *la nation!* (Bravo! bravo!)

Mais quelque brillante qu'ait été cette discussion, je crois pouvoir cependant me permettre une réflexion, c'est qu'il reste à traiter la question principale, question qui remue moins les passions, qui a moins de prestige, mais qui est bien plus sérieuse au fond, la question de gouvernement.

Nous sommes en présence d'un cabinet nouveau. Quelle direction faut-il suivre? celle du 6 septembre, ou bien celle du 15 avril? Cette question qu'on s'adresse aujourd'hui nous rappelle celle qu'on s'adressait il y a un an; alors on disait aussi : Quelle direction faut-il suivre? celle du 11 octobre, ou celle du 22 février? Là est la vraie question du jour.

Messieurs, en rapprochant ces deux souvenirs, une réflexion me frappe. Il se passe ici quelque chose, qui s'est répété deux fois, et qui sans doute ne saurait être un caprice du hasard. Deux fois, dans l'espace d'une année,

au 22 février 1836, au 15 avril 1837, deux fois le vaisseau de l'État a paru osciller. Que signifie ce mouvement singulier? Le vaisseau, comme on l'a dit, s'est-il penché dans un sens, ou bien au contraire n'a-t-il fait que se relever?... Est-ce un caprice du vent qui le pousse, ou bien, penché d'abord sous l'effort de la tempête, commence-t-il à se relever, et à reprendre une marche plus aisée et plus libre? voilà ce qu'il faut se demander; voilà à quoi il faut répondre; et moi, monté naguère sur ce vaisseau, j'ai le besoin pour mon honneur, j'ai le devoir pour l'intérêt de la vérité, de prouver que le navire n'allait pas à sa perte au 22 février, et qu'il n'y va pas depuis le 15 avril.

Je supplie les opinions si diverses qui vont m'entendre, de me permettre d'apporter dans cette discussion la plus grande franchise; je les prie de me permettre de caractériser clairement les choses, et de désigner nominativement les hommes. Loin de moi l'intention de déverser ici aucun blâme; j'ai manié long-temps les affaires de mon pays, et j'ai appris à devenir indulgent en me mesurant avec les difficultés du gouvernement. En rappelant tel ou tel acte, ce ne sont pas des fautes que je chercherai à relever, ce sont des faits que je citerai, comme matière à observation. Je ne viens pas me poser ici en critique sévère, mais en observateur froid, calme, et qui, en aucun temps, n'a eu les préjugés d'aucun parti. Qu'il me soit permis de rappeler que, né dans la gauche, élevé dans son sein pendant la longue opposition des quinze ans, je n'ai pas craint de m'en séparer au 13 mars, quand j'ai cru qu'elle se trompait; et aujourd'hui, ayant servi six années au milieu des hommes les plus dévoués à la cause de l'ordre, je ne crains pas, sur certains points, de différer avec eux, et de leur dire que sur ces points ils se trompent peut-être. Ainsi j'ai le droit de le dire, je n'ai les préjugés d'aucune opinion, je parle avec une entière indépendance, je parle non en homme de parti, mais en homme froid, désintéressé, en véritable observateur politique. (Très bien! très bien!)

Dans ces dispositions, je me suis demandé quelle était notre situation véritable, et un symptôme m'a aussitôt frappé.

Depuis six années nous avons apporté aux chambres des lois d'une haute gravité: loi sur les crieurs publics, loi sur les associations, loi sur la détention des armes de guerre, loi sur la presse..... Ces lois étaient graves, et elles ont été adoptées à une très grande majorité. Cette année, le ministère du 6 septembre a apporté plusieurs projets, notamment la loi dite de disjonction, loi importante que de hautes considérations appuyaient; elle n'a pas été adoptée. C'est la première fois, depuis six ans, qu'un pareil résultat s'est manifesté dans la chambre, c'est-à-dire dans le pays légal, pour parler le langage de l'honorable M. Guizot.

Maintenant, Messieurs, sondez bien toutes les profondeurs de ce fait. Ce rejet, encore sans exemple depuis six ans, signifie-t-il quelque chose ou bien ne signifie-t-il rien? Là est toute la question de notre situation politique.

Quant à moi, je l'avoue, je vois là un symptôme grave, digne de la plus sérieuse attention.

Pour expliquer ce rejet si nouveau, on dit : Ce sont des scrupules de légistes qui ont fait hésiter la chambre.

Messieurs, je vous prie de vous rappeler que les lois de septembre, que la loi sur les associations, ont soulevé des scrupules que pour mon compte je n'ai point partagés, mais des scrupules très graves; et cependant une force supérieure a fait adopter ces lois.

Pour expliquer ce rejet, on dit encore : La vieille majorité du 11 octobre s'est divisée.

Soit, je reconnais le fait; mais je demande alors pourquoi cette majorité s'est divisée?

Elle s'est divisée, dit-on, parce que de tristes passions ont désuni le cabinet du 11 octobre, parce que des hommes qui auraient dû rester unis se sont brouillés. Eh bien, qu'il me soit permis de le dire tout de suite : cela n'est pas. Ces hommes, auxquels je fais allusion, ces hommes sont séparés, ils ne sont pas brouillés. Mes anciens collègues sont là en ma présence, ils peuvent me démentir si je ne dis pas la vérité.

Messieurs, ne cherchons pas dans de tristes passions une cause qui est ailleurs, et qui est plus haute. Remarquez bien que, dans le même temps, le fait qu'on déplore avait lieu ailleurs que dans les rangs de la majorité; il avait lieu dans les rangs de l'opposition elle-même. A la même époque, sous la même influence, la majorité et l'opposition perdaient toutes deux leur ensemble systématique, elles se divisaient, se fractionnaient dans le même sens et de la même manière. Si je promène mes regards de la droite à la gauche de cette chambre, je trouve tous les partis également fractionnés. Si je sors de la chambre, si je porte mes regards dans le pays, je trouve le même état dans les esprits.

Eh bien! en présence de ce fait si général, je cherche, moi, et je trouve une cause bien plus profonde que quelques passions individuelles, et cette cause, je vais la désigner clairement. (Mouvement général.)

Quel est le lien qui nous tenait tous unis, tous serrés les uns aux autres, dans les rangs de cette majorité? C'était le danger, danger très grand, celui de périr durant une révolte à main armée. Ce danger tout matériel, il a cessé, et l'ensemble de la majorité a disparu.

(*Voix nombreuses :* C'est vrai!)

Nous avons en effet, messieurs, traversé des temps de danger bien grave; et si je les rappelle aujourd'hui, ce n'est pas pour irriter des passions que je voudrais au contraire voir s'apaiser, ce n'est pas pour nous irriter les uns les autres, c'est seulement pour bien marquer le chemin qui a été parcouru et celui qui reste à parcourir.

Le danger, dis-je, nous a tenus ensemble, et il était grand. C'est une monarchie que nous avons voulu fonder en 1830, vous le savez, une monarchie et non une république. Or, il faut appeler les choses par leur nom, il y avait des hommes qui voulaient nous conduire à la république. Il fallait donc nous arrêter, nous arrêter quelque part. Que ce fût sur le terrain fixé par l'illustre Casimir Périer, ou sur le terrain que M. Barrot aurait préféré, il fallait s'arrêter quelque part, et là il fallait se défendre. Cela serait arrivé à M. Barrot comme à nous. Eh bien, messieurs, ce n'est pas moi qui ai choisi le terrain; j'ai suivi l'illustre Périer, je me suis jeté dans la place, et j'ai contribué à la défendre avec tous les bons et vaillans citoyens qui voulaient sauver l'ordre de choses que nous avions fondé. Ce que j'ai fait, j'en atteste mon pays, je l'ai fait de la meilleure foi du monde; et, en le faisant, je n'ai cru sacrifier ni la liberté, ni la révolution, des entrailles de laquelle je suis sorti. Le service que je rendais à l'ordre public, j'ai cru le rendre à la liberté même, et je l'ai rendu sans réserve; j'ai exposé tout ce que j'avais de plus cher, ma réputation, mon honneur; j'ai bravé les attaques les plus cruelles; et si après l'honneur on peut compter quelque chose encore, je n'ai pas même ménagé ma vie, car les ordres que je contribuais à faire adopter dans les conseils du gouvernement, je courais les faire exécuter moi-même. Il y a de tous côtés ici des amis de l'ordre; et je puis dire avec orgueil à la face de mon pays, si parmi eux il y en a qui aient fait autant que moi, il n'y en a aucun qui ait fait davantage. (C'est vrai! c'est vrai!)

Quelle était alors notre situation? Nous étions en présence de la révolte attaquant le gouvernement à main armée. Nos lois lui laissaient des moyens redoutables. Elle pouvait tous les matins proclamer la république, ou la dynastie déchue, au moyen d'une presse sans frein. Elle pouvait même, au moyen des crieurs publics, porter dans les rues ces provocations insensées, et convertir l'action de la presse en une action matérielle sur la place publique. Elle avait, par le moyen des associations, la faculté de recruter publiquement ses adhérens, avec le but avoué de renverser le gouvernement. Quand enfin elle avait combattu, et qu'elle avait été vaincue, elle pouvait résister à la justice en refusant seulement de comparaître. Il suffisait pour cela aux accusés de ne pas vouloir se rendre de leur prison au tribunal.

C'étaient là des moyens tout puissans, que nous ne pouvions consentir à laisser à la révolte. Nous l'avons vaincue d'abord par les armes, puis nous lui avons enlevé par la loi tous les moyens dont elle faisait un si monstrueux usage. Nous lui avons interdit le cri dans les rues, la provocation quotidienne au renversement du gouvernement, la faculté de s'associer pour accomplir ce renversement, enfin la résistance tumultueuse à la justice.

Les lois que nous avons présentées dans ce but ont excité de vifs débats, et cela devait être; mais un sentiment plus puissant, celui du danger présent et imminent, les a fait adopter.

Aujourd'hui le temps a marché. Quel est donc le résultat? La liberté véritable a-t-elle péri? Non. La discussion des actes du gouvernement est libre, libre jusqu'à la calomnie; toute association pour un but utile est libre; la justice assurément est respectée sans être devenue cruelle. La révolte seule a péri.

Quand nous discutons sur les lois de septembre, sur leur origine et sur leur maintien, je crains bien que ce ne soit là qu'une manière de nous irriter les uns les autres. Si cette discussion signifie quelque chose, elle signifie apparemment que les résultats acquis, nous voulons les conserver. Or, j'imagine que personne ici, pas même dans l'opposition, ne voudrait voir renaître ces temps où la presse pouvait crier aux armes; où les associations pouvaient les prendre; où les scènes, enfin, que nous avons vues devant la cour des pairs étaient possibles. Personne ne voudrait voir renaître ces temps-là; et je suis convaincu que tout le monde est intéresssé à ce que cela ne soit plus. L'opposition y est encore plus intéressée que qui que ce soit, et les belles paroles de M. Barrot, que vous avez entendues hier, et qui ont produit tant d'effet, ne l'auraient pas produit assurément, au bruit des émeutes, il y a quatre ans. (Mouvement.) Ce qui se passait alors tournait au dommage de tout le monde; et, j'ose le dire, au dommage de l'opposition, encore plus que d'aucune partie de cette chambre. (Très bien!)

Tels sont donc les résultats acquis : on ne peut plus tous les matins proclamer par la presse le but de renverser le gouvernement; on ne peut plus s'associer pour ce but; on ne plus, en l'insultant, arrêter la justice. Voilà des résultats acquis au profit de tout le monde, que personne ne voudra sacrifier, que, pour mon compte, je ne voudrais jamais compromettre. (Très bien! très bien!) On veut dire cela ou rien, quand on parle des lois de septembre, et sur ce terrain tout le monde est et doit être d'accord. (Approbation générale.)

Mais ces résultats, ils sont, comme je viens de le dire, acquis. C'est

l'œuvre de quatre ans d'une lutte continue. Mais depuis qu'ils ont été produits, le calme est rentré de jour en jour dans les esprits; les temps ont changé progressivement, et cette vue du danger s'écartant, un changement s'est manifesté dans le pays comme dans tous les grands corps de l'état. Cette majorité législative, long-temps si compacte, a commencé à perdre son ensemble : M. Duvergier de Hauranne le remarquait lui-même au commencement de la session de 1836.

A ce sujet, vous me permettrez, messieurs, de vous rappeler ce vote fameux sur la question des rentes, vote qui, pour moi, est un souvenir ineffaçable, car il m'obligea, peu de temps après, à accepter, bien à regret, la responsabilité principale du gouvernement de l'état.

On a dit, et avec raison, que ce vote n'avait pas eu pour but de renverser le cabinet du 11 octobre. Cela est vrai, sans doute; mais je vous prie de voir ce qu'il y avait de politique dans ce vote. Le cabinet du 11 octobre, si ferme, comme on a dit, si dévoué à sa tâche, ce cabinet dit alors à la chambre : Si vous accueillez la demande immédiate de la réduction des rentes, je me retire. Et cette chambre, qui lui avait voté tant d'ordres du jour motivés, passa outre, et adopta la proposition décisive qui entraînait le renversement du cabinet. Je n'hésite pas à dire qu'une année auparavant, au moment du danger, ce vote n'aurait pas été émis, et que la chambre se serait arrêtée devant la déclaration du ministère. (Marques générales d'assentiment.)

Déjà, messieurs, des dispositions diverses s'étaient manifestées dans le sein de la majorité; mais à partir de ce jour, apparurent dans son sein deux tendances, non pas contraires, mais au moins divergentes.

Il y avait des hommes qui, à cette époque, se disaient déjà, et qui se sont dit davantage depuis :

« Aujourd'hui, tout ce qu'on pouvait demander à la législation, on l'a obtenu. Sans nier l'imprévu toujours caché dans l'avenir, aujourd'hui on a fait par la législation tout ce qui était nécessaire et manifestement utile. Maintenant il faut calmer le pays. Tout ce qu'on pourrait obtenir par des lois nouvelles ne vaudrait pas en efficacité l'irritation qu'on produirait dans les esprits. Il faut donc calmer le pays; il faut retenir les esprits qui tendraient à s'éloigner, ou conquérir ceux qui tendraient à se rapprocher. Il faut pour cela montrer une disposition confiante, amicale, à tout le monde; et comme c'est surtout par le choix des fonctionnaires qu'un gouvernement marque particulièrement sa direction, il ne faut pas sans doute appeler aux fonctions publiques des hommes dont les opinions soient incompatibles avec celles du gouvernement; mais il y a certains hommes auxquels il faut procurer la grande expérience des affaires; il faut non

pas leur demander l'abjuration de leurs opinions antérieures, car ce serait les déshonorer, mais les mettre en présence des affaires; il faut, en un mot, faire un pas pour rattacher à soi cette partie de la majorité qui semble s'éloigner. »

Les hommes qui se sont tracé cette ligne de conduite, sont ceux qui ont formé et appuyé le cabinet du 22 février.

A côté d'eux, sur-le-champ, le même jour, d'autres hommes que je respecte, que j'honore, auprès desquels j'ai servi pendant long-temps, mais qui me permettront de parler de leurs opinions avec une franchise égale à celle qu'ils ont montrée en parlant des miennes; ces hommes ont dit :

« Le ministère du 22 février marche à gauche; il va périr dans les abîmes de l'opposition; cette manière de dire qu'il faut calmer, n'est qu'une manière détournée de laisser relâcher les ressorts du gouvernement. Tout n'est pas fait encore par les lois, quoi qu'on en dise. Sans doute ces lois causent de l'irritation quand on les apporte; mais il y a la discussion, le combat de tribune, et c'est une des choses qui contribuent le plus à la force du gouvernement. Quant au personnel administratif, le cabinet du 22 février se trompe encore. Nous avons souffert quelquefois des divisions de l'administration; il ne faut plus les tolérer. Il faut une administration homogène; il faut surtout ne prendre que dans certains rangs, dans les rangs des hommes qui ont toujours voté comme nous, des fonctionnaires éprouvés et parfaitement conformes à nous. Et si par hasard on sort de ces rangs pour aller à des hommes qui ont pensé autrement, ce doit être au prix d'une abjuration bien positive de leurs premières opinions. »

Voilà, messieurs, sans exagération, sans calomnie, voilà la seconde tendance qui se manifesta à côté et en dehors du cabinet du 22 février, au moment de sa formation. Cette seconde tendance a prévalu dans le ministère à partir du 6 septembre. Là est toute la question; je l'aborde franchement, sans détour, sans ambiguité. Je veux ici la clarté pour moi comme pour mes adversaires politiques.

Eh bien! savez-vous quelles objections j'adresse à cette politique qui, cherchant à se donner un nom, s'est appelée, je crois, la *politique homogène?* Je lui adresse les sérieuses objections que voici :

Son principe prend sa source dans des sentimens honorables, mais ce principe est fâcheux;

Les actes qui en sont découlés depuis le 6 septembre ont été malheureux;

Quoiqu'elle n'ait été qu'à demi essayée, cette politique a échoué;

Elle se trompe sur le vrai danger du pays, et, en cherchant à se pour-

voir contre un danger déjà loin de nous, elle nous prépare un danger réel qu'elle ne voit pas;

Si, comme elle le prétend, le 22 février a excité des inquiétudes, elle inspire elle-même des inquiétudes graves et bien plus étendues;

Enfin elle a perdu son à-propos avec l'émeute.

Telles sont, non pas mes accusations, mais au moins mes objections à l'égard de cette politique, que j'appelle la *politique homogène.*

Je dis que son principe est honorable dans sa source, mais qu'il est fâcheux dans ses effets. Messieurs, quand on a traversé des temps difficiles et agités, on contracte, malgré soi, certaines habitudes, on devient prompt à s'émouvoir, prompt à s'alarmer; les dangers qu'on a rencontrés, on est toujours disposé à croire qu'ils vont renaître; ce qu'on a fait une fois pour y parer, et ce qui vous a réussi, on veut le refaire, persuadé que cela réussira toujours, et qu'il n'y a pas d'autre remède; et puis surtout on conçoit, à l'égard des hommes qui vous ont combattu, des préventions exagérées et déplorables; on leur croit mauvais cœur, mauvais esprit; on les suppose ou toujours disposés à détruire, ou incapables de comprendre à jamais les vraies conditions du gouvernement; en un mot, on contracte à l'égard des choses, à l'égard des hommes, des dispositions à l'exagération et à l'injustice.

Telle est, à mon avis, la conséquence ordinaire des luttes violentes, tel est le principe, honorable dans sa source, mais fâcheux dans ses effets, de la politique que je cherche à caractériser, et on va voir que les actes qui en sont écoulés ont été malheureux.

Il y a eu un grave événement à Strasbourg, et une nouvelle et atroce tentative sur la précieuse vie du roi.

Eh bien! quel a été le premier mouvement de cette politique? Il a été de recourir à la législation. En conséquence, on vous a apporté la loi de *disjonction* et la loi de *non révélation.*

Vous allez voir que cette promptitude à recourir à des moyens qui ont déjà réussi, a entraîné des actes irréfléchis et regrettables.

Je ne veux pas ici parler longuement de l'armée, car on en a trop parlé à cette tribune; mais il y a quelques mots que je ne puis me dispenser de dire. Il faut distinguer dans l'événement de Strasbourg deux choses : la tentative qui n'a pas réussi, et le jugement qui s'en est suivi. Quant au jugement, je déplore autant qu'un autre ce que je voudrais pouvoir appeler une erreur de la justice, mais ce que je n'ai pas le droit de qualifier ainsi. Toutefois, j'ajoute qu'à côté de ce fait il y en a un autre plus important, plus significatif, qu'on a trop perdu de vue, la non réussite du complot. Si on avait observé l'état du pays avec le regard ferme qu'il

faut toujours conserver en présence des événemens, on aurait su voir que l'armée était à l'abri du plus redoutable des talismans, le nom de Napoléon; on aurait vu qu'en voulant s'occuper de la juridiction militaire, il n'y avait que deux choses à faire, l'une constitutionnellement inadmissible, l'autre impraticable en procédure criminelle; c'est-à-dire, ou de renvoyer tous les accusés, civils et militaires, devant les conseils de guerre, ou de séparer les juridictions. La question préalable adoptée par vous à une immense majorité a mis au néant la première proposition. Le rejet de la loi de disjonction dans cette chambre vous a prouvé l'impossibilité de séparer les procédures. Si donc on s'était laissé un peu moins entraîner, on se serait épargné une aussi malheureuse tentative, qui n'a pas donné force au gouvernement, ni comme législation ni comme effet moral; car, en fait, on n'a pas obtenu les dispositions demandées, et quant à la discussion politique, loin de renforcer le gouvernement, elle lui a fait au contraire un tort considérable.

Quant à la loi de non révélation, souvent dans les cabinets antérieurs, et particulièrement dans le cabinet du 22 février, nous nous étions demandé si la loi pouvait quelque chose pour la vie si précieuse que nous avons vue tant de fois menacée. Voici ce que nous nous étions dit à cet égard, car, en hommes de gouvernement, qui savent aborder toutes les hypothèses, nous avions examiné et discuté tous les moyens possibles.

Quelle loi pourrait-on faire pour aller saisir individuellement ces atroces monomanes qui ont voulu frapper la cause de l'ordre dans la personne du roi? Pouvait-on, par exemple, au moyen d'une loi sur la liberté individuelle, se donner le moyen d'arrêter, de détenir pour un temps les misérables qui nourrissent de tels projets? Et voici notre réponse à cet égard. Outre que c'était là une chose énorme pour le gouvernement, de venir avouer qu'il ne pouvait exister sans les misérables étais sur lesquels s'était appuyée la restauration pour finir ensuite par tomber, outre l'inconvénient d'un pareil aveu, une telle loi eût été inutile. En effet, une loi permettant la détention arbitraire, n'aurait point prévu les crimes de Fieschi, d'Alibaud, de Meunier. La raison en est toute simple. Pour leur appliquer une telle loi, il aurait fallu connaître leurs projets criminels; mais le gouvernement les ignorait, sans quoi il les aurait livrés par avance à la justice.

Restait donc à essayer la loi de non révélation. A l'égard de celle-là, nous nous étions dit les choses suivantes. Les crimes dont il s'agit ont-ils de nombreux complices? sont-ils l'ouvrage d'associations secrètes et nombreuses, comme plusieurs personnes l'avaient cru? Évidemment non, quand on a suivi les procédures de la cour des pairs. A qui donc la con-

naissance de ces complots arrive-t-elle? aux complices seuls. Or, quand la peine de mort n'arrête pas les complices, une peine correctionnelle sur la non révélation y fera-t-elle quelque chose? Et quant aux honnêtes gens que le hasard met en possession de quelque symptôme un peu significatif, ils viennent eux-mêmes le révéler. J'ai pu m'en convaincre comme ministre de l'intérieur, et tout récemment l'administration du 6 septembre a pu s'en convaincre elle-même. On a découvert une machine dont l'auteur s'est suicidé : comment? par la révélation spontanée d'un honnête homme qui avait tout découvert.

Nous nous étions dit qu'une telle loi ne ferait rien sur les complices, qui ne sont pas retenus par la peine de mort, et rien sur les honnêtes gens, qui accourent par instinct, par entraînement, révéler ce qu'ils savent. Nous nous étions dit surtout qne la loi proposée touchait à des sentimens si profonds, qu'elle exigeait de revenir sur des modifications si importantes, si bien accueillies par l'opinion, lorsqu'elles ont été faites il y a six ans dans nos codes, qu'en l'apportant on troublerait et agiterait dangereusement l'opinion publique, et qu'on ne rendrait service ni au roi, ni au pays. L'évènement me semble avoir suffisamment justifié de telles prévisions.

Je dis donc à cette politique si prompte à recourir à la législation, que dans mon opinion ses actes ont été malheureux. (Mouvemens en sens divers.)

Quant à la manière de se conduire à l'égard des hommes, je dis encore que je la crois tout aussi malheureuse, j'ajouterai qu'elle est inapplicable.

On a parlé des choix du 22 février; on me permettra ici de dire quelque chose sur ces choix. Il paraît que dans la commission des fonds secrets, ils sont devenus un sujet grave qui a préoccupé la commission et le gouvernement.

Eh bien! messieurs, cette politique qui s'imagine que lorsque l'opinion s'ébranle, semble hésiter, peut-être s'éloigner, que lorsqu'une telle chose arrive, resserrer fortement les liens du personnel administratif, ne prendre que des agens tout-à-fait identiques à soi, ce soit le moyen de ramener l'opinion; je dis qu'elle peut le croire, mais je dis que cette croyance n'a rien de pratique.

On est venu se plaindre ici (et l'honorable M. Jaubert, dont la franchise est bien connue, nous permettra d'en avoir également à son égard) des choix faits par le 22 février en fait de hauts fonctionnaires.

Eh bien! quant aux personnes, oui, il faut qu'une administration soit homogène; oui, il ne faut pas que des agens marchent dans une direction quand le gouvernement marche dans une autre; mais si on s'imagine que c'est à force de destitutions ou d'exclusions dans les choix qu'on arrive à

ce résultat, je dis qu'on se trompe. Pour moi, j'ai entendu discuter dans le conseil (et j'ai provoqué moi-même cette discussion) jusqu'à quel point on pouvait faire sentir le joug du gouvernement à de hauts fonctionnaires, quelque talent qu'ils eussent, qui venaient se séparer de lui dans des occasions solennelles; eh bien! dans la pratique, nous avons reconnu que cela était impossible. Je dis plus, je dis, quoique je sache fort bien tout ce que l'entraînement de la lutte amène à faire, que je doute fort qu'on osât pratiquer cette politique, présentée ici comme devant rendre l'administration plus homogène; je doute, par exemple, qu'on osât remplacer vingt-cinq ou trente préfets. Ne croyez pas qu'agir ainsi ce soit ramener l'opinion qui hésite; c'est, au contraire, diminuer sa clientelle. Ne pas vouloir faire certains choix, les condamner, ne croyez pas que ce soit resserrer l'unité du gouvernement et augmenter sa force; c'est, je le répète, diminuer la clientelle nécessaire à sa cause.

Oui, il faut de l'unité : savez-vous où elle est? Elle est beaucoup plus souvent dans l'énergie du chef qui dirige l'administration, et dans la confiance qu'il inspire aux fonctionnaires, dans l'ardeur qu'il met à les défendre quand ils sont attaqués; elle est là beaucoup plus que dans les destitutions, ou dans l'esprit exclusif des choix. (Très bien! très bien!)

Quant à moi, voilà, messieurs, ce que la pratique m'a appris, et je ne dirai qu'un mot à ce sujet sur les choix du 22 février. Le même jour, dans la même ordonnance, ou dans le même numéro du *Moniteur*, cinq nominations ont paru. Trois appartenaient à ce que l'on appelait l'opinion de la résistance la plus vive, et je crois avoir fait des choix honorables dont je puis m'applaudir. Deux autres, ils me permettront de les nommer, MM. Félix Réal et Dufaure, appartenaient à des opinions que je n'ai pas toujours partagées. On a dit que c'était là un engagement que j'avais pris pour satisfaire certaines opinions. Messieurs, je démens ce fait; non, je n'avais pas pris d'engagement, et je crois avoir trop d'expérience pour en prendre jamais.

Savez-vous quelle a été ma pensée? J'ai voulu que le gouvernement, au lieu de se restreindre, s'étendît. J'ai vu non loin de nous des hommes honorables, des hommes capables; j'étais convaincu qu'il ne leur manquait, pour adopter tout-à-fait les opinions que je croyais les bonnes, que d'être mis en présence des affaires. Je n'ai pas attendu que M. Dufaure et M. Réal me le demandassent; le fait est que j'ai offert à M. Dufaure et à M. Réal d'entrer dans les fonctions publiques. Je ne leur ai pas demandé de démentir leurs opinions antérieures, je leur ai dit : Allez aux affaires, voilà la meilleure des expériences. (Nouvelle sensation.)

Eh bien! en présence de ce fait, je soutiens que cette politique est la meilleure pour un gouvernement qui voudra être puissant, large, qui

voudra faire des conquêtes à l'égard des hommes; je soutiens que cette politique est la meilleure, et que celle qui, sous prétexte de devenir plus homogène, tendra à se resserrer, ne fera que diminuer sa force pour elle-même et pour la cause à laquelle elle est attachée. (Très-bien!)

Je dis donc que cette politique, dont le principe suivant moi est dans l'habitude, contractée au milieu de troubles profonds, de s'alarmer facilement, de recourir souvent à la législation, d'être exclusif à l'égard des hommes, je dis que cette politique a été malheureuse dans ses actes; je dis plus, je dis que, fût-elle bonne en soi, elle n'a été qu'à demi essayée, et que cependant elle a échoué. Je dis qu'elle n'a été qu'à demi essayée; car tout le monde le sait, si elle avait été essayée en entier, ce sont les conseils de guerre pour tous les accusés civils et militaires qu'on nous aurait apportés. Elle n'a été encore qu'à demi essayée quant aux personnes, car enfin, les destitutions auxquelles on a fait allusion n'ont pas eu lieu. Ainsi, on ne l'a qu'à demi essayée, et quant aux choses, et quant aux hommes; cependant elle a échoué, car le rejet de la loi de disjonction est un souvenir présent à tous les esprits.

On dit, il est vrai, que le jour du vote de la loi de disjonction, la majorité n'avait pas abandonné le ministère. Je ne le prétends pas. On dit que le cabinet ne s'est dissous que parce qu'on s'aperçut qu'un ministre, que pour mon compte j'ai vu remplir habilement et avec zèle les fonctions dont il était chargé de mon temps, et que je regrette qu'on lui ait enlevées, dans l'intérêt du pays (marques d'adhésion); on dit que le cabinet ne s'est dissous que parce qu'on s'était aperçu tout à coup de l'insuffisance de ce ministre. (Mouvement.)

Ce n'est pas moi qui l'ai dit, messieurs; je le rapporte, et plus que personne je lui rends justice. Mais je le demande, comment s'est-il fait que la nécessité de remplacer M. de Gasparin ne soit définitivement apparue que le lendemain du rejet de la loi de disjonction? Je dis que ce jour-là la politique que je désigne ici a senti qu'elle avait essuyé un grand échec, et qu'elle avait besoin de se modifier. Et quant à sa direction relativement aux hommes, je n'ai, pour vous prouver si cette politique a l'assentiment général, qu'à vous rappeler une chose.

Lorsque l'honorable M. Jaubert, avec la franchise que vous lui connaissez, est venu à cette tribune annoncer cette politique relativement aux hommes, il a produit, malgré son esprit et son courage, malgré tout l'intérêt qu'inspire son talent si hardi, il a produit une impression si vive, que très injustement, du moins je le crois et je l'ai dit à ses amis, on a prétendu qu'il avait contribué au rejet de la loi de disjonction. Pour mon compte, je crois qu'il n'y a pas contribué plus qu'aucun de ses amis. (Mouvement prolongé en sens divers.)

Je dis que cette politique, ni dans les choses ni dans ses dispositions à l'égard des personnes, n'a réussi. Or, c'est un grand dommage, c'est un grand inconvénient pour cette politique qui s'adresse au pays légal, et qui a raison, de n'avoir pas réussi auprès du pays légal.

Je ne lui conteste pas que beaucoup d'hommes honorables, sincèrement patriotes, et qui partagent une partie de ses alarmes, lui soient sincèrement dévoués; je demande toutefois si, dans ses actes, dans ses théories, elle est parvenue à réunir une masse suffisante d'adhérens pour pouvoir gouverner? (*A gauche.* Très bien! très bien!) Je dis plus, je dis qu'à mon sens elle se trompe sur la nature du danger auquel le gouvernement actuel est exposé. Elle a cherché depuis six mois à se pourvoir contre un danger qui n'est plus aujourd'hui le danger réel, et elle a fait naître, non pas tout-à-fait, mais à un certain degré, le seul danger véritable auquel ce gouvernement-ci soit exposé. Le danger contre lequel elle a cherché à se pourvoir, c'est le danger matériel d'un acte de violence contre le gouvernement. Je puis me tromper; cependant je sais tout aussi bien qu'un autre regarder autour de moi, j'ai été long-temps ministre de l'intérieur, je crois connaître mon pays, il n'y a pas long-temps que je suis sorti des affaires. Eh bien! à mon avis (je ne parle pas de l'avenir, mais de la situation dans laquelle nous nous trouvons), quand on cherche à se pourvoir contre le danger matériel, contre l'attaque de vive force, on se trompe, ce n'est plus là aujourd'hui le vrai danger. En tout cas, on s'est bien peu armé depuis six mois contre le danger matériel; car cette loi de disjonction on ne l'a pas obtenue; et la loi de non-révélation, vous voyez que tous les membres du cabinet, excepté un seul, ont paru l'abandonner. La politique dont il s'agit, n'a donc rien fait de sérieux pour se garantir contre le danger matériel; elle a essayé et n'a pas réussi. Mais il y a un autre danger vers lequel je crois pouvoir dire sans hésitation qu'elle a fait faire quelques pas au pays. Je m'adresse ici à tous les hommes que la vivacité des passions politiques n'aveugle pas assez pour leur enlever la liberté de leur jugement. Eh bien! qu'entendez-vous dire de tous côtés des dangers qui peuvent menacer le gouvernement? ceci : L'émeute est finie, les attaques de vive force ne sont plus à craindre; mais quelles seront les élections prochaines?

Ce mot, messieurs, ce mot révèle le vrai danger. Le gouvernement a vaincu toutes les attaques matérielles dont il a été l'objet; mais il lui arrive ce que tous les gouvernemens, jusqu'à ce jour, ont vu leur arriver; ils ont vaincu les difficultés du premier établissement, ils ont vaincu les attaques matérielles. Ce qu'ils n'ont pas fait, c'est de conquérir et de garder l'opinion publique. (Adhésion générale.)

Ce que tout le monde craint, et avec raison, c'est qu'une révolution

dans l'opinion publique, agissant sur les corps électoraux, n'amène peut-être dans les pouvoirs publics une direction égarée, et qui pourrait compromettre le gouvernement et son avenir.

Quant à moi, je soutiens avec une conviction profonde qu'en cherchant à se pourvoir sans cesse contre un danger matériel déjà loin de nous, le gouvernement a fait, sans le savoir, des pas vers le seul danger sérieux qui le menaçait. (*Plusieurs voix*. Très bien!)

Et je le demande à tous les hommes de bonne foi, n'est-il pas vrai que depuis six mois l'opinion publique a subi, je n'exagère rien, une certaine altération? (Sensation.)

M. Arago. Dites amélioration, et non pas altération. (Rires à gauche.)

M. Thiers. J'ai dit, messieurs, quel était, suivant moi, le principe de cette politique honorable, mais j'ose dire trop ombrageuse; quels avaient été ses actes.

J'ai dit qu'elle avait reçu de l'évènement un jugement sévère, car elle n'a pas réussi.

J'ai dit enfin que, dans ma conviction d'homme qui a acquis quelque expérience, elle cherchait à se pourvoir contre un danger déjà loin de nous, et qu'elle fermait les yeux sur le seul danger réel qui nous menaçait.

Je dois, messieurs, ajouter une chose, et ici je ne veux ni m'occuper de détails personnels, ni de récriminations, mais je prie la chambre de se souvenir qu'hier, sans nommer la politique du 22 février, on l'a cependant désignée assez clairement pour que tout le monde la reconnût. Et c'est là, je le déclare, ce qui a rendu stricte, invincible pour moi, l'obligation de parler aujourd'hui

On a prétendu à cette tribune que toutes les fois que le gouvernement avait montré une disposition qui avait obtenu quelques ménagemens de ce côté (l'orateur montre le côté gauche), le pays avait été inquiet.

L'honorable M. Guizot a dit cela hier, je ne m'en plains pas.

Cependant, messieurs, qu'il me soit permis de dire que cette parole si grave de la part d'un ancien collègue, de la part d'un homme qui me connaît, que cette parole tendait à dire, non pas sans doute dans son intention, mais dans le fait, que lorsque j'avais eu l'honneur de diriger les destinées de mon pays, le pays avait été inquiet.

Eh bien! messieurs, dans cette double tendance qui est sortie du cabinet du 11 octobre, et qui s'est manifestée, soit au 22 février, soit au 6 septembre, on dit que c'est la politique à laquelle j'étais attaché qui inspirait des inquiétudes. Qu'il me soit permis de demander si l'autre politique que je désigne ici n'inspire pas aussi certaines inquiétudes. (*Plusieurs voix:* Très bien!)

Qu'il me soit permis de dire que cette politique que j'appelle homogène,

car c'est le nom qu'elle s'est donné; que cette politique, qui ne peut pas être confiée à des hommes plus élevés et plus capables, que cette politique cependant se défie un peu d'elle-même, et que les inquiétudes qu'elle inspire quelquefois, elle n'est pas sans les partager elle-même à un certain degré. (Rires approbatifs.)

J'en donne pour preuve qu'à toutes les époques elle a cherché à devenir, de politique homogène, politique de coalition. Qu'il me soit permis de lui dire sans récriminations et avec respect qu'à toutes les époques elle a regardé pour elle-même, comme une extrémité, de se produire dans son homogénéité toute entière. (On rit.)

Qu'il me soit permis de lui rappeler que pendant tout le 11 octobre elle a cru qu'il lui importait de n'être pas seule; qu'au 6 septembre, elle a cru devoir rompre son homogénéité en s'adressant à M. le comte Molé; qu'après le rejet de la loi de disjonction, elle n'a pas voulu se produire dans son homogénéité, car elle m'a fait l'honneur, dont j'ai été touché, que j'ai reçu d'un ancien collègue comme je le devais, elle m'a fait l'honneur de vouloir, avec l'aide de ma personne, devenir encore politique de coalition. Après moi, elle s'est encore adressée à d'autres, et ce n'est qu'à la fin de la crise qu'elle a consenti à se produire elle-même et toute seule. Et j'ajouterai que les inquiétudes, que dans sa sincérité, mais aussi dans son ardeur, elle inspire peut-être au pays, peuvent être assez haut partagées, car nous avons, au lieu du cabinet de M. Guizot, le cabinet du 15 avril. (Rires approbatifs aux extrémités.)

J'ajouterai que si elle m'a reproché les ménagemens que la politique du 22 février avait obtenus de l'honorable M. Odilon Barrot, elle a obtenu hier de l'opposition plus que des ménagemens, mais des vœux. M. Barrot lui a adressé un mot, à mon avis, bien grave. M. Barrot lui a dit : Je vous souhaite. (Nouvelle hilarité.)

Eh bien! non pas par des motifs personnels, car si l'ambition était chez moi supérieure aux convictions, je serais aujourd'hui ministre; mais, dans la profonde conviction que je sers bien mon pays, je lui dis : Moi, je ne vous souhaite pas, et à cause de cela je donne ma boule blanche au cabinet du 15 avril. (Mouvement d'adhésion.) Je dis enfin à cette politique qu'elle n'a plus son à-propos; elle l'a eu dans nos jours de danger, elle l'aurait tout au plus si l'émeute venait le lui rendre.

Aujourd'hui, comme heureusement il n'est donné à personne de faire renaître ces dangers, je dis que cet à-propos elle ne l'a plus; non pas que, dans cette chambre, il y ait de l'exclusion pour les personnes, non: les personnes peuvent venir, elles auraient peut-être la majorité, mais je n'ajoute qu'un mot, les personnes sans les choses.

BULLETIN.

L'amnistie, le grand fait de la semaine, que les partis éloignés du pouvoir n'osaient pas espérer, du moins avec tant de largeur, et que les doctrinaires, dans les jours suprêmes de leur règne éphémère du 6 septembre au 15 avril, avaient répudiée, honnie et traitée superbement comme une absurdité impossible; l'amnistie avait à peine fait son apparition dans le monde, qu'elle a eu un sort singulier, bien différent du sort de cet équivoque enfant dont parle une vieille épigramme assez connue du XVIIe siècle; *tous les partis auraient voulu l'avoir faite*, et celui-là surtout qui la reniait le plus audacieusement avant sa naissance, le parti doctrinaire; il voit aujourd'hui de quels applaudissemens elle est accueillie, et il regrette amèrement de n'avoir pu en être le père.

L'opposition radicale, à travers sa joie sincère de voir les prisons ouvertes et des malheureux rendus à la liberté, dissimule mal combien elle est fâchée que l'acte de clémence ait été signé par M. Barthe, et accompli sous l'influence d'hommes modérés et fermes, tels que M. le comte Molé et M. de Montalivet, qui ont donné tant de gages à la cause de l'ordre et à la défense des lois depuis sept ans; elle aurait mieux aimé sans doute, cette opposition qui se berce, depuis la même époque, de tant d'illusions, qu'une aussi grande mesure, destinée à marquer une profonde distinction entre le passé et l'avenir, si les factions le permettent, lui eût été réservée à elle-même, car l'opposition radicale se flatte que beaucoup de choses lui sont réservées en France, que sa destinée l'appelle à toutes les réparations, à toutes les grandeurs, à toutes les prospérités. Proclamée par elle, l'amnistie eût été un désaveu complet du passé, une déclaration du pouvoir qu'il s'est trompé depuis 1830, qu'il a sévi avec une cruauté inutile contre des hommes qui méritaient de triompher et qui triompheront tôt ou tard; c'eût été un hommage

tardif, mais manifeste, à la souveraineté de l'émeute. On ne l'a pas voulu; la royauté, en pardonnant à ses ennemis, reste armée des mêmes lois qui l'ont protégée, dans ces derniers temps, contre les outrages directs et les attaques à force ouverte; elle espère que le combat ne recommencera pas, mais son gouvernement veut pouvoir descendre, pour elle et à sa place, dans l'arène, s'il le fallait encore, à Dieu ne plaise! avec les mêmes moyens de défense, les mêmes secours légaux, et seulement avec un prestige de plus, l'immense popularité que la clémence assure à la couronne. Il a suspendu ses armes, en signe de concorde et d'oubli; mais s'il était forcé de les reprendre, il les a d'avance consacrées et retrempées par l'amnistie.

Voilà pourquoi il était impossible d'admettre à la participation et à l'honneur de cette généreuse mesure aucun membre de l'opposition systématique; il y avait aussi l'intérêt des condamnés, qui auraient attendu trop long-temps, car le jour de l'opposition radicale, avec laquelle M. Barrot s'égare trop souvent, est loin, bien loin d'être arrivé.

Les doctrinaires ne devaient pas davantage être chargés d'amnistier les condamnés politiques; ils auraient fait d'un acte qui doit rehausser dans l'opinion la monarchie de juillet et l'attacher par de profondes racines au sol de la France, un moyen de demander grace pour eux-mêmes à l'opinion publique et de raccommoder un peu leur détestable situation. Nul doute que l'amnistie n'eût fini par leur convenir, personne n'en avait plus besoin qu'eux, personne n'aurait essayé d'en tirer plus de profit pour la prolongation factice d'une existence ministérielle, que nous avons vue, lors de la dernière crise, se cramponner malheureusement à toutes les combinaisons les plus folles. Les doctrinaires avaient déjà recouru à l'idée d'une amnistie dans des circonstances beaucoup moins critiques pour eux; on se souvient de la crise de novembre 1834 : les doctrinaires eurent peur alors d'être exclus du pouvoir par le parti intermédiaire qui se formait déjà entre eux et la gauche, et qui commençait à faire écouter ses remontrances; ils s'avisèrent de l'amnistie comme d'un expédient pour sauver leurs portefeuilles, ils n'ont jamais eu d'autre politique, et M. Guizot écrivit au maréchal Gérard cette lettre qu'on n'a point oubliée, que le maréchal a conservée avec curiosité, comme un billet bon à garder toujours, bon à montrer quelquefois à ceux qui douteraient encore de l'esprit de conciliation que sait apporter M. Guizot dans les affaires, lorsqu'il s'agit de ses intérêts d'ambition et de l'influence de sa petite église.

A plus forte raison auraient-ils reconnu et accepté la nécessité de l'amnistie, aujourd'hui que, dans des circonstances meilleures et plus oppor-

tunes, la volonté royale leur en aurait imposé la loi : ils auraient exécuté par courtisannerie ce que d'autres ont accompli par conviction. Nous n'en voudrions d'autre preuve que la fureur qui éclate dans leurs journaux contre les hommes qui leur ont enlevé cet honneur. S'ils osaient, ils accuseraient le roi lui-même, qui semble avoir attendu leur retraite pour donner un libre cours à sa pensée généreuse; ils voient bien que l'amnistie a été faite, non pas seulement sans eux, mais contre eux; ils croient avoir été à la fois victimes et dupes, ils souffrent dans leur ambition et dans leur amour-propre : c'est là tout le secret de leurs colères contre le cabinet du 15 avril. Écoutez attentivement les feuilles qui leur sont restées fidèles; écoutez le *Journal de Paris*, écoutez *la Paix*, vous verrez que le plus grand tort de l'amnistie à leurs yeux, c'est de n'être pas leur ouvrage. Pourquoi ne les a-t-on pas appelés pour cette besogne, eux, qui sont d'anciens serviteurs, qui ont toujous accordé docilement tout ce qu'on leur a demandé, et plus encore? Pourquoi ne leur a-t-on pas donné la préférence? Tel est, à peu près, le langage de *la Paix*, journal écrit pour les rares commerçans qui trouvent de bon goût d'étudier, à leurs momens perdus, les théories du gouvernement doctrinaire. Une feuille de l'opposition de gauche la plus avancée avait déclaré que l'exécution de l'amnistie n'aurait jamais pu être confiée à M. Guizot, qui a poussé le système de répression jusqu'à la violence, qui a voulu perpétuer son règne, et qui, par cela même, s'est montré indigne et incapable de rester à la tête des affaires le jour où l'on devait entrer dans une voie nouvelle de conciliation. *La Paix* répond, au nom de ses patrons, que ce n'est pas là une raison pour priver M. Guizot du bonheur de convier à une touchante union de tous les cœurs et de toutes les intelligences les coupables qu'il a frappés sans pitié : « N'en déplaise au *Siècle*, cette conséquence-là, s'écrie *la Paix*, nous semble être en raison inverse du carré du bon sens ! » Vous verrez que le bon sens de la France, pour mériter d'être élevé au carré ou à quelque autre puissance supérieure par les doctrinaires, sera obligé de reconnaître qu'ils ont le droit de tout faire et de tout défaire successivement dans notre pays, qu'à eux seuls a été donné le pouvoir de lier et délier, que nulle résistance n'est possible sans eux, et que la clémence également, si elle ne vient d'eux-mêmes, manque son effet et perd sa moralité.

Certes, nous l'avons dit, l'amnistie des vaincus n'aurait pas pu, sans danger pour la cause de l'ordre, être proclamée par un ministère d'opposition ridicule. Mais M. Molé, M. de Montalivet, sans avoir pris part à toutes les violences d'une lutte nécessaire, sans les avoir approuvées ni voulu les éterniser comme moyens ordinaires de gouvernement, ne sont

pas, que nous sachions, des hommes qui aient jamais pactisé avec la révolte. Ils ont assez résisté, en d'autres temps, pour que l'amnistie, venant d'eux, ne soit pas une amende honorable. Quoiqu'ils aient été intimement associés à la destinée de divers ministères, et peut-être parce qu'ils y ont été associés, ils sont demeurés assez populaires pour qu'on ne songe pas même à les accuser d'avoir cherché dans l'amnistie un moyen de popularité. Ils n'avaient rien à se faire pardonner, et ce n'est donc pas avec une arrière-pensée et un retour sur eux-mêmes qu'ils ont accordé à d'autres le pardon qui honorera à jamais leur ministère. MM. Molé, Montalivet et leurs collègues ne prendront de ce grand acte ni tout l'honneur, ni tout l'avantage politique : il en restera une large part à la royauté, qui, il faut le dire, s'est attachée à l'idée d'une amnistie avec une ardeur qui avait besoin d'être contenue plutôt que stimulée. La royauté, disons-le aussi franchement, avait perdu en quelques mois, par les lois de rigueur, et plus encore par la loi d'apanage, quelque chose de cette majesté inviolable qui lui est nécessaire; il fallait qu'elle fût relevée dans l'opinion publique, qu'on avait peut-être égarée par de fausses insinuations, mais qui demande à être singulièrement ménagée, alors même qu'elle s'égare : la royauté a été rehaussée aux yeux de tous; elle a été replacée au-dessus de la région des calomnies et des pamphlets, avec une promptitude et un succès qu'osaient à peine espérer ceux-là même qui ont le plus de foi sincère à la permanence de l'ordre monarchique parmi nous.

C'est que le cabinet du 15 avril s'est hâté de comprendre sa mission et de l'accomplir; c'est que tous ses membres, ou presque tous (n'exagérons rien), avaient pris, avec eux-mêmes ou vis-à-vis du public, des engagemens qui leur imposaient un système de conciliation et de paix, et ne permettaient point d'ajournement. M. le comte Molé a toujours voulu l'amnistie, dès qu'elle a été jugée possible et bonne; il n'avait accepté le pouvoir au 6 septembre, il ne l'a gardé, au 15 avril, qu'à cette condition et avec cette espérance. M. de Montalivet n'a jamais désiré le ministère par ambition. Que viendrait-il y chercher dans les circonstances ordinaires? Il a bien autant d'influence, et une influence plus incontestée, lorsqu'il n'est pas ministre; il reste alors dans sa position officielle et intime auprès du roi, et ses conseils ne sont pas perdus, ils peuvent être écoutés à toute heure. Mais il pouvait souhaiter d'être ministre encore une fois, ne fût-ce que pour un jour, le jour où la clémence royale descendrait sur les factions abattues, pour leur offrir l'oubli du passé; il sentait bien que, s'il occupait, pour ce jour-là, le poste élevé qu'il a déjà occupé dans le gouvernement, et s'il était chargé, comme secrétaire d'état de l'intérieur, d'ouvrir les prisons, le mérite de cette œuvre d'oubli et la re-

connaissance publique, si ce n'est celle des prisonniers, remonteraient plus vite et plus facilement jusqu'au trône : pour tout ce que fait M. de Montalivet, la fiction constitutionnelle, qui rend les ministres seuls responsables de toutes choses, devient plus transparente, plus insaisissable, et l'on est accoutumé à voir derrière lui la pensée royale. Aussi le ministère a-t-il été bientôt d'accord pour inaugurer sa politique nouvelle, et il y a une gloire, une habileté, tout au moins, qu'on ne lui refusera pas, c'est d'avoir agi rapidement, c'est de n'avoir pas attendu que les mesures qu'il préparait lui fussent arrachées une à une par les interpellations de la tribune et la polémique impérieuse de la presse. Pour la première fois peut-être, la presse a été en retard avec le ministère et s'est trouvée prise à l'improviste. La revue du 7 mai a été demandée par les journaux alors seulement qu'elle était convenue, décidée, comme un des actes irrévocables du programme de réparation du 15 avril. On sait maintenant avec quel enthousiasme trente-quatre mille hommes de la garde nationale et de l'armée ont accueilli le roi qu'ils n'avaient pas vu passer dans leurs rangs depuis le 28 juillet 1835; mais on ne sait pas aussi bien peut-être que l'effet de cette revue sur le roi a hâté de quelques jours, non pas le projet, mais la réalisation de l'amnistie; le roi, en rentrant aux Tuileries, après cette fête trop exclusivement militaire peut-être, était si heureux de l'accueil que lui avaient fait les citoyens sous les armes, qu'il voulait faire quelque chose de plus; il dit à M. Molé, avec qui il s'entend si bien, avec qui tout était convenu depuis long-temps, depuis plus long-temps qu'on ne le suppose : « Il faut que nous fassions l'amnistie sur-le-champ! » Et le lendemain, 8 mai, l'ordonnance était signée.

L'amnistie avait cessé d'occuper la presse lorsqu'elle a été donnée. Tout le débat si récent sur les fonds secrets avait passé sans presque l'effleurer; il avait roulé sur d'autres questions. La presse, après s'en être beaucoup inquiétée autrefois, n'en disait mot dans le moment; elle ajournait probablement ses instances nouvelles pour une circonstance qui approchait et qui lui semblait plus favorable, le mariage du prince royal. Mais le ministère n'a pas voulu laisser user dans les journaux ce beau sujet, qui serait devenu, comme tant d'autres, une simple thèse, un lieu commun de polémique. Il a pris les devans; il a levé la bannière de l'amnistie : c'est bien véritablement sa bannière, et elle est intacte, elle est neuve, elle n'a pas été criblée d'avance par les mille traits de l'opposition.

Il n'est plus permis, ce nous semble, de dire aujourd'hui avec cette légèreté dédaigneuse qui ne convient qu'à peine aux oisifs de la salle des conférences : « le petit ministère. » Ou bien, si l'on persiste, il est urgent de décréter qu'il n'y a plus de grandeur possible que dans les paroles. Et

encore les ministres du 15 avril, qu'on ne peut pas, à coup sûr, traiter d'eunuques maintenant, sont-ils donc des muets? Se rejettera-t-on sur ce dernier reproche, parce qu'on ne peut leur en faire aucun autre plus grave? Mais ils parlent quand il le faut et en bons termes, ils connaissent les affaires, et ils savent les expliquer à la chambre. Le cabinet du 6 septembre n'avait qu'un seul véritable orateur, M. Guizot, et ce n'est pas celui-là que le 15 avril regrettera comme une force qui lui fait défaut, car le 15 avril a été précisément formé contre M. Guizot, et l'a exclu comme une cause incessante de faiblesse, parce qu'il était un agent perpétuel de désunion. Il y a un autre orateur qui est indiqué naturellement au cabinet du 15 avril, et dont il peut désirer l'appui, et qui lui viendra peut-être sans trop d'efforts : tout le monde le nomme et le désigne. Il a récemment prouvé, par un discours positif d'hommes d'affaires jeté au travers d'une brillante discussion de tribune, qu'il y avait tout un parti intermédiaire, réel, efficace, presque constitué, à introduire enfin dans la politique active, entre M. Guizot et M. Barrot, surtout entre M. Guizot et les amis de M. Barrot, qui le perdent. Depuis lors, le cabinet du 15 avril a saisi, avec une certaine puissance, qu'on ne voulait pas lui reconnaître, et avec une incontestable vivacité, le rôle de ce parti intermédiaire. Mais s'il était possible de glisser quelque chose et quelqu'un entre M. Guizot et M. Barrot, s'ensuit-il qu'on puisse également trouver place pour une quatrième combinaison, pour une quatrième nuance, on ne sait laquelle, entre M. Guizot, M. Barrot et le ministère de M. Molé, qui représente maintenant un parti vrai et vivace, le parti qu'a décrit M. Thiers lui-même? M. Thiers refusera-t-il de s'associer à ce qu'il a si bien prévu et expliqué? Ou bien s'agira-t-il pour lui, non de s'associer, mais de succéder aux hommes qui font ce qu'il demandait il y a huit jours? L'entreprise serait plus difficile aujourd'hui, et d'ailleurs M. Thiers la trouvera indigne de sa loyauté comme de sa prudence. Lui plaira-t-il mieux de rester en dehors des affaires? C'est un rôle peu satisfaisant pour un homme de tant d'activité, qui a été mêlé, de près ou de loin, au gouvernement de son pays pendant six ans, et qui ne peut plus faire autre chose long-temps pour remplir le vide de sa vie. Qu'il songe sérieusement à ce que peuvent lui dire des voix amies qui applaudiront toujours à son succès : Plus il se tiendra hors du pouvoir, plus il risque de se ravir de gaieté de cœur les chances d'y rentrer ; il n'est pas habitué à n'être plus ministre, et il s'expose à créer autour de lui des difficultés qui l'empêcheraient de l'être encore, s'il y avait des obstacles insurmontables à un pareil talent.

Nous ne savons rien, mais nous croyons que le cabinet du 15 avril ac-

cepterait avec joie son alliance plus intime. Si le 15 avril n'avait pas cette bonne fortune, il pourrait s'abandonner néanmoins à sa destinée, en se disant que les grands talens de tribune sont aujourd'hui moins indispensables qu'ils l'ont été dans les sept années qui viennent de s'écouler : il n'y a plus à vider, devant le parlement et le pays, ces questions de vie ou de mort qu'il a fallu résoudre précédemment, afin de consolider la monarchie de juillet. Pour le train ordinaire des affaires, pour ce qui constitue la vie habituelle d'une nation rentrée enfin dans le repos, les ministres actuels en valent d'autres, et ils valent bien, par exemple, ceux qui ont suivi ou qui suivraient encore M. Guizot.

Certes, pour peu qu'on admette qu'il y a des jours mauvais et de meilleurs jours à la tribune comme ailleurs, M. Barthe n'a rien à envier à M. Persil, et il aura sur lui l'avantage d'une parole moins âpre et moins brusque, qui s'harmonise mieux avec le système de conciliation qu'on veut faire prévaloir. M. de Montalivet s'offenserait justement, quoiqu'il n'ait jamais travaillé à se rendre orateur, si nous avions la distraction de le mettre un seul instant en parallèle avec M. de Gasparin, qui, malgré toutes ses qualités administratives, toutes ses habitudes laborieuses et ses intentions honorables, est tombé sous la réprobation universelle de la chambre, pour n'avoir jamais su expliquer sa pensée en deux phrases convenables. M. de Montalivet n'a jamais paru à la tribune sans être accueilli avec faveur, et sa parole a sur ceux qui marchent d'ordinaire avec lui, ou qui se rapprochent de sa couleur, une autorité de persuasion insinuante qui, pour les résultats et le fond des choses, équivaut à de l'éloquence. Et quant à un président du conseil, les doctrinaires en ont-ils jamais eu un seul qui sût parler aux deux chambres avec plus de dignité calme, et se faire mieux accepter par toutes deux, que M. Molé? Qu'était-ce que M. le duc de Broglie, cet éternel président, derrière lequel se cache M. Guizot, et dont il menace la chambre élective à chaque crise nouvelle? Un grand seigneur très incomplet, sans vraie gravité dans les manières, un savant de bonne famille bien plus qu'un politique, un causeur d'excellente compagnie par le choix des termes plutôt qu'un orateur, mais un peu gâté toutefois pour avoir trop vécu avec des professeurs et des *bas-bleus;* un diplomate d'une rare urbanité de formules, qui n'excluait pas une rudesse très déplaisante aux représentans des puissances étrangères; un homme du monde à la fois raide et timide, qui n'a jamais eu l'air d'être chez lui, pas même dans son salon de ministre, à plus forte raison à la chambre des députés, avec laquelle il n'a jamais pu vivre. Nous nous souvenons du jour où, sur une interruption qui accusait un peu d'ambiguité dans ses paroles, il dit d'une

voix cassante : « Est-ce clair? » M. Molé, il y a quelques jours, s'est trouvé dans une situation analogue, obligé de justifier et d'éclaircir ses explications, sur la demande de M. Augustin Giraud, qui était venu exposer à la tribune certaines confidences de l'intérieur d'une commission, *avec l'exactitude*, a dit M. le président du conseil, *que comportait sa mémoire*. Il suffit d'avoir vu et entendu M. le duc de Broglie et M. le comte Molé dans ces deux circonstances pour savoir lequel a le plus de cette dignité sans hauteur et sans faste, si utile pour le maniement des grandes affaires; lequel a été élevé à la meilleure école, et se trouve le plus apte à présider un conseil d'hommes politiques. M. Molé est partout chez lui, à la chambre des députés comme à la chambre des pairs; il peut croire partout qu'il est parmi les siens, parce qu'il ne blesse personne. La diplomatie étrangère aime à traiter avec lui, quoiqu'il soit le premier qui ait représenté la révolution de juillet aux yeux de l'Europe, et posé devant elle la barrière de la non-intervention avec une fermeté qu'on respecta alors. C'est que, dans le monde diplomatique, on attache aux formes le plus grand prix; on vit et on discute sur les formes pendant des années entières, et on attaque le fond des choses le plus tard qu'il est possible.

Mais qu'importe, en vérité, tout ce qu'il y aurait à dire sur les personnes qui ont tiré le pays d'une position fâcheuse, en se dévouant, le 15 avril, après tant d'essais malheureux? Leurs actes sont leur défense, et l'amnistie est leur plus sûr bouclier. L'amnistie réussit partout, même parmi les prisonniers. Un rapport de M. Gabriel Delessert atteste que la plupart de ceux qui étaient détenus à Paris ont accueilli ce témoignage inattendu de la bonté royale avec étonnement, comme tout le monde, et avec reconnaissance même, ce que tout le monde n'espérait pas; quelques-uns toutefois avec une rudesse qui s'adoucira quand ils auront reparu dans la société et qu'ils la retrouveront si calme. Reste à connaître les nouvelles de Clairvaux et de Doullens, où sont détenus les condamnés qu'on suppose les moins disposés à pardonner au pouvoir et ses rigueurs et sa clémence, et, avant tout, sa victoire définitive. Ceux-là, s'ils ne renfermaient pas en eux leurs ressentimens, seraient jugés aussi sévèrement par la société qu'ils l'ont été par la cour des pairs, et la modération de leur conduite peut seule compléter pour eux, devant le tribunal du public, l'œuvre de l'amnistie.

Le plus sérieux embarras pour le ministère, ce seront peut-être les évadés et les contumaces. Des feuilles, que nous avons lieu de croire bien informées, annoncent que, s'ils demandent à rentrer en France en se soumettant aux lois, ils l'obtiendront et ne seront point inquiétés; mais que

si les contumaces, par exemple, veulent rentrer sans autorisation et réclamer leur jugement comme un droit, on agira selon la rigueur de la loi : on les mettra d'abord en état de détention préventive, et puis, comme la session législative est fort avancée, comme la cour des pairs ne peut pas être convoquée à tout instant, pour le retour de chacun des contumaces, ils attendront en prison les juges qui ne pourront leur être donnés qu'à la session prochaine, en janvier ou février 1838. Espérons que les évadés et les contumaces n'auront pas la déplorable fantaisie de recommencer la guerre après le traité conclu.

Il n'y aura plus alors que quarante hommes en France, les quarantes doctrinaires de la chambre, à qui l'amnistie aura le malheur de déplaire. C'est une brêche dans la majorité, qu'il faudra réparer; mais l'amnistie a cela de bon que, si elle ne ramène pas toujours les malheureux pour qui elle est faite, elle leur ôte la pitié de ceux qui les plaignaient, et donne tous ces hommes pour nouveaux défenseurs au pouvoir qui a gracié des condamnés peut-être irréconciliables. Cet appui, le ministère du 15 avril ne peut pas, ne veut pas l'accepter de l'opposition radicale; mais le jeune centre gauche, qui, pour se distinguer des *vieux*, est allé s'asseoir à droite, doit un concours loyal aux ministres qui ont accompli si vite ce qu'il avait le plus désiré. Que l'amnistie n'ait pas été faite seulement pour la réconciliation douteuse des condamnés de juin ou d'avril, mais pour effacer d'autres divisions et confondre les antécédens divers, et non antipathiques, de plusieurs hommes trop long-temps séparés. Il y a, dans ce qu'on appelle tantôt le centre gauche de récente formation, tantôt le tiers-parti, des hommes qui ont voté les lois de septembre, comme M. Sauzet qui a fait plus, et des hommes qui les ont repoussées, comme M. Dufaure et ses amis, par une méfiance assez légitime du mauvais vouloir des doctrinaires. Que MM. Dufaure, Dubois (de la Loire-Inférieure), Félix Réal, Roger (du Nord), et ceux qui siégent sur les mêmes bancs, reconnaissent que les lois de septembre n'ont pas fait de mal, et ont fait beaucoup de bien, même sans être appliquées, pour ainsi dire; qu'ils avouent qu'on peut rester armé et ne pas chercher pour cela à batailler sans cesse. Ils apporteront alors au 15 avril, avec quelques membres disséminés dans l'ancien centre gauche, une force réelle, qui ne sera pas sans obtenir bientôt un juste retour d'influence; ils formeront un bataillon compact et rajeuni, dont M. Mauguin serait, s'il le voulait, un des orateurs. Cela vaut la peine pour tous d'y réfléchir. Il y a des occasions critiques et décisives, qui ne se retrouvent plus, dans la carrière politique.

— C'est lundi que paraît la première livraison (1) des *Mémoires du général Lafayette, publiés par sa famille.* Cette importante publication, dans laquelle sont passés en revue les évènemens d'une longue et dramatique période de notre histoire par l'homme qui souvent y a rempli le principal rôle, et dont la renommée est sortie glorieuse et pure d'épreuves auxquelles n'avaient pu survivre tant de noms éclatans, est un legs que ses enfans ont précieusement recueilli, et qu'ils ont voulu consacrer à l'instruction de notre temps, comme une source féconde en documens propres à rectifier et à compléter les historiens de notre révolution. Cette première livraison contient, entre autres relations historiques d'un haut intérêt, les différentes campagnes d'Amérique, les faits précurseurs de la révolution française, et enfin toute la marche ascendante de cette grande phase politique jusqu'au 10 août. Les jugemens, les révélations, les récits, les anecdotes, la correspondance, dont se composent ces trois premiers volumes, feront vivement désirer la publication des suivans, qui doivent offrir à l'intérêt des lecteurs l'établissement de la république, le consulat, l'empire, la restauration, et la révolution de juillet.

— Le Libraire Angers (rue Guénégaud) va mettre en vente une Chronique du XVIe siècle, relative à l'état ancien d'Alger et de la Barbarie. C'est une traduction de l'histoire arabe d'Aroudj et de Khaïr. Ce curieux ouvrage, qui existait en manuscrit dans les cartons de la Bibliothèque du roi, est mis au jour par M. Rang, officier supérieur de la marine, et M. Ferdinand Denis; le moment est favorable, à cause de l'attention singulière qui s'attache au nord de l'Afrique; cette publication s'accompagne de tout ce que les notices géographiques et historiques, recueillies sur les lieux ou puisées dans les historiens espagnols et portugais, peuvent y ajouter d'intérêt.

(1) Chez H. Fournier aîné, rue de Seine, 14; 6 vol. in-8o. La première livraison est de 3 volumes.

LE COMTE

DE PEÑAPARDA.

DERNIÈRE PARTIE.

Les gitanos s'en allèrent exercer plus loin leur industrie vagabonde, et la Palomita resta à Murviedro, dans la propre maison de don Pablo de Peñaparda. Cela aurait été un grand scandale si on eût soupçonné qu'elle était sa maîtresse; mais on pensa charitablement qu'il l'avait prise chez lui pour en faire sa servante. Pepe Cojuelo n'était pas parti non plus ; quand il eut compris que la gitana demeurait chez don Pablo, il vint se mettre à la porte, les yeux tournés vers la maison, comme un chien qui attend son maître. Benito Romero en eut pitié, il le fit entrer en lui donnant la permission de coucher à l'écurie et de manger à la cuisine.

Don Pablo fut d'abord réveillé de son ennui et de sa mélancolie par une si piquante maîtresse; mais au bout de quinze jours, il avait déjà rassasié ce caprice, et alors il en eut beaucoup de honte et de remords.

Il aurait donné tout au monde pour être débarrassé de l'amour et du dévouement de la Palomita; mais ce n'était pas chose facile

de la congédier; elle aimait avec tout l'abandon, tout l'emportement d'une nature sauvage. Don Pablo était sa vie, son dieu; pour lui elle eût donné son corps, son ame, et plus encore si c'eût été possible. Pour lui plaire, elle assouplissait sa volonté, elle cachait ses larmes, ses vagues jalousies; elle se faisait patiente, soumise, sans vanité, sans caprices. Nul n'aurait reconnu la folle gitana, la fringante danseuse, dans cette jeune fille qui demeurait des heures, des journées entières, la tête basse, le front caché dans ses mains, tressaillant au moindre bruit dans une triste et douloureuse attente. Don Pablo était touché d'une si grande passion, mais elle lui pesait fort; il passait toutes ses journées hors de chez lui; mécontent, agité, malheureux, il fuyait la Palomita et même Benito Romero. Une sorte de remords empoisonnait maintenant ses souvenirs; il n'osait plus songer à celle qu'il ne pouvait pourtant pas oublier; quand il était seul, au loin, quand il s'asseyait fatigué sur des ruines désertes, et que nul bruit n'arrivait plus à son oreille, cette image chère et vénérée passait devant ses yeux fermés, il revoyait les sombres allées de frênes, les jardins de l'Escurial; alors le regret d'avoir trahi un si noble amour lui dévorait le cœur.

Tout cela ne pouvait durer long-temps; la Palomita couvait en son ame des soupçons, une âpre jalousie, une irritation profonde, qui n'attendaient que le prétexte d'éclater; or, il se présenta bientôt.

Il y avait près de la chambre de don Pablo, une petite pièce dont l'entrée était défendue comme celle du cabinet où Barbe-Bleue cachait ses six femmes égorgées. La Palomita avait souvent rôdé devant cette porte et regardé par le trou de la serrure, sans jamais rien voir. Parfois don Pablo s'enfermait seul pendant des heures entières dans cette mystérieuse chambre, et toujours il en sortait sombre et préoccupé. Un matin, la Palomita, après l'avoir long-temps attendu, boudait et retenait une explosion de larmes; le front appuyé contre la fenêtre, elle regardait dans la rue d'un œil morne et distrait. Don Pablo prenait lentement son chocolat, et ne disait mot dans la crainte de provoquer quelque scène embarrassante; il attendait, avec une certaine impatience, qu'un tiers vînt rompre ce tête-à-tête, et, à chaque instant, il se tournait vers la porte d'un air inquiet. Tout à coup Benito Romero

entra comme un tourbillon, les mains levées, la tête nue; car il avait perdu son chapeau dans la précipitation de sa course.

— Voilà! voilà! cria-t-il en présentant à don Pablo un pli scellé aux armes de Castille; le courrier arrive... il vient de Madrid avec ceci à votre adresse.

Le comte se leva sans rien dire; il était pâle d'étonnement et de joie; ses lèvres tremblaient; la tête lui tournait. Il arracha le pli des mains de Benito Romero, et murmura, en lui faisant signe de sortir : Allons! il faut être tranquille, pour lire ceci...

La Palomita resta seule devant la fenêtre; elle frappa le balcon de son front et se tordit les bras, en s'écriant : Il ne m'aime pas!... Il me trompe!... Oh! je saurai enfin pour qui!...

Une heure plus tard, lorsque don Pablo rentra, il trouva la Palomita dans le cabinet dont il avait emporté la clef; la porte en était brisée; le soleil entrait en plein par les fenêtres tout grand ouvertes; pour la première fois un regard indiscret profanait ce sanctuaire consacré aux chastes amours. Au-dessus d'une table arrangée en forme d'autel était le portrait en pied d'une femme jeune, belle, blonde, vêtue de noir; sa main droite tenait un bouquet, l'autre s'avançait comme pour effleurer du bout de ses doigts gantés la main qu'on eût osé tendre vers elle. En face de ce chef-d'œuvre, il y avait une petite table, un siége, et par terre, pêle-mêle, un volume des poésies de Garcilaso, des fleurs flétries, des papiers froissés et une guitare, dont les cordes détendues n'avaient pas été touchées depuis long-temps.

La Palomita, assise sur le tapis et comme affaissée sur elle-même, regardait le portrait avec une rage silencieuse; elle se leva d'un bond, lorsque don Pablo parut.

— Eh bien! lui cria-t-elle, je sais maintenant ce que tu me cachais avec tant de soin! J'ai vu le portrait de ta maîtresse! C'est donc là celle que tu aimes?... Va! elle ne m'échappera ni en figure ni en peinture!...

A ces mots, elle s'élança contre le portrait avec son couteau levé; c'en était fait du chef-d'œuvre de Benito Romero, s'il ne se fût jeté à temps au-devant de la Palomita.

— Tout beau! s'écria-t-il avec la sainte colère d'un artiste qu'on veut mutiler; tout beau! ceci est mon meilleur tableau, n'y touche

pas sur ta vie! Autant vaudrait lever la main contre moi que contre mon œuvre!...

Elle recula en se débattant. Don Pablo, irrité, gardait un morne silence.

— Quelle lionne! fit Benito en la contenant; on l'a mal apprivoisée ici! mais, Dieu merci! tout cela va finir. Nous partons cette nuit...

Les bras de la gitana retombèrent; elle tressaillit de surprise et d'effroi; ces derniers mots l'avaient frappée comme un coup de foudre; elle voulut parler, mais sa langue embarrassée n'articulait aucune parole. Don Pablo fut saisi de pitié; sa colère tomba; il vint vers la Palomita, et lui prenant les mains, il dit :

— Tout ceci ne pouvait durer, ma pauvre enfant, il faut nous quitter...

— Ainsi donc, vous me chassez! interrompit-elle d'une voix sourde.

— Eh! non; c'est moi qui m'en vais, au contraire; je quitte Murviedro, et tu ne peux me suivre...

— Pourquoi?

— Parce que ce serait un grand scandale; parce que j'ai une carrière, un avenir où ta place n'est pas près de la mienne. Tu serais malheureuse et moi aussi de nos relations; elles doivent finir. Va, tu ne pouvais te faire à nos habitudes; il te faut la liberté, le grand air, la vie vagabonde et joyeuse des gitanos! Tu seras encore la plus renommée danseuse parmi les tiens; je te donnerai de quoi acheter les plus belles parures que jamais gitana ait portées; tu seras fort heureuse...

— Comme je l'étais quand je vous rencontrai sur le chemin de l'Escurial, n'est-ce pas? interrompit-elle. Vous pensez que je dois faire comme vous, tout oublier, et dès aujourd'hui, me retirer de vous comme si je ne vous eusse jamais connu. Cela vous est facile selon votre cœur et vos idées. Une pauvre fille, une gitana ne vaut pas tant de façons; elle plaît, on la prend, on se laisse aimer, on souffre son dévouement, ses caresses; quand elle a cessé de plaire, on lui dit : Va-t-en! Qu'importe qu'elle pleure, qu'elle souffre, qu'elle meure!... C'est comme un chien dont son maître n'a plus que faire, s'il ne veut pas aller ailleurs, on lui met une pierre au cou, et on l'envoie noyer...

— Quelle tête! interrompit Benito; eh! qui te parle de tout cela? Où vas-tu chercher toutes ces comparaisons de maître, de chien qu'on noie? Don Pablo veut te rendre heureuse, au contraire...

— Oui, c'est pour mon bonheur qu'il veut que je m'en aille! Sur mon ame, le conseil est bon! Eh! où irais-je?

— Tu retourneras parmi les tiens...

— Ah! vous croyez que c'est possible après avoir dormi pendant un mois dans la maison de don Pablo de Peñaparda? Mais, dans nos tribus, ce n'est pas comme parmi vous, les filles sont sages et les femmes sont fidèles sous peine de mort...

— Comment! Que dis-tu? interrompit Benito.

— Je dis que si je retournais parmi les miens, je n'aurais pas la vie sauve. Allez! ils savent que je suis restée ici pour être la maîtresse du comte de Peñaparda... Le Mochuelo, un de nos hommes, celui que je devais épouser, a rôdé trois jours durant autour de la maison avant de repartir... Son couteau est bien affilé... Mais ce n'est pas de cela que j'ai peur, au moins... Je n'ai peur de personne!... Je n'ai peur que d'être abandonnée... Seigneur, vous ne me laisserez pas ainsi, vous m'emmènerez... Je serai patiente, soumise... Mais pourrais-je vivre sans vous entendre, sans vous voir, ne fût-ce qu'un moment chaque jour? Je puis tout souffrir, hormis votre absence.... Ah! vous m'emmènerez!...

Il secoua la tête avec un geste plein de tristesse et de décision. Alors la Palomita s'écria avec emportement : Eh bien! je te suivrai malgré toi! Va, tu ne m'abandonneras pas ainsi sans qu'il t'en coûte!... Ah! je me vengerai!... mais crois-tu donc que je vais te laisser partir? non, non! Pour sortir de cette maison, au seuil de laquelle je me coucherai, il faudra que tu passes sur mon corps. Ah! le bon gentilhomme qui foule ainsi aux pieds une pauvre fille qui l'a tant aimé!... Tu es un traître!... je sais où tu vas, je l'ai deviné... tu vas épouser cette femme... tu t'en flattes du moins... mais je me jetterai entre vous deux, fussiez-vous en face de l'autel... ton mariage ne s'accomplira pas... Je suis pauvre, méprisée, seule contre toi, contre tous; mais je suis la Palomita, don Pablo, et je porterai toujours un couteau dans ma manche!... Va, va! essaie de m'échapper!...

Elle s'arrêta épuisée; et bientôt à ces effroyables violences suc-

cédèrent encore des pleurs et des prières. Il n'y avait point de fierté dans cette femme si orgueilleuse et si vaine; l'élévation de sentiment, l'empire sur soi-même que donne l'éducation, ne pouvaient la contenir; elle se livrait sans frein à tout l'emportement de sa douleur, de son amour, de sa colère. Don Pablo soutenait ces assauts avec fermeté, mais aussi avec de profonds remords; il était comme anéanti. Le désespoir de la Palomita empoisonnait toute la joie qu'il avait au cœur. Benito s'occupait tranquillement des préparatifs du départ. Tandis que la gitana, tour à tour furieuse et suppliante, retenait don Pablo comme prisonnier dans sa chambre, on enleva les coffres, les valises, tout l'équipage des voyageurs.

A minuit le comte veillait encore assis devant sa fenêtre; son regard errait tristement sur la belle plaine de Murviedro. La lune éclairait en plein ce riche paysage; une fraîche brise de mer murmurait entre les feuillages toujours verts des citronniers et les rameaux dépouillés de la vigne qui tapissaient la petite maison de don Pablo de Peñaparda. On ne distinguait dans la campagne que de lumineux sillons et de grandes ombres; c'étaient les eaux et les bois. Au-delà des toits enfumés de la ville, les colonnes mutilées du temple de Bacchus ressemblaient à de grands fantômes blancs, debout le long de la route. La Palomita regarda long-temps de ce côté; puis elle vint s'agenouiller sur un coussin aux pieds de don Pablo.

— C'est là-bas que je t'ai retrouvé, dit-elle; oh! que ne suis-je morte dans le premier moment d'un si grand bonheur!.. Écoute! laisse-moi te suivre.... je ne te fatiguerai pas de mes plaintes, de mes reproches, de mon amour... si tu veux, je ne serai plus ta maîtresse, je serai ta servante... Seigneur, je vous obéirai, je vous servirai bien, je serai heureuse... Je n'ai que vous, je n'aime que vous au monde; je suis l'esclave volontaire de tous vos ordres, de tous vos desirs; je n'ai plus rien en moi qui soit à moi; tout est à vous... où trouverez-vous un semblable dévouement?... Allons, tournez votre visage vers la pauvre gitana, ne la méprisez pas ainsi, rendez-lui sa joie, rendez-lui la vie; un mot, un seul mot!.. Voyez, je suis à genoux!...

Ses sanglots lui coupèrent la parole; don Pablo soupira profon-

dément en passant une main sur ses yeux; cette scène lui brisait l'ame. Il prit les mains de la Palomita, et lui dit doucement :

— Ma pauvre enfant, tu serais bien malheureuse si j'avais la faiblesse de céder à tes prières et à tes larmes. Ta situation près de moi serait intolérable; tu es jalouse...

— Eh! vous aimez! vous aimez une autre femme? interrompit-elle d'une voix sourde, en arrêtant sur lui un regard fixe et plein d'anxiété, et ce portrait... c'est le sien?...

Il hésita un moment; et comme la gitana s'était levée d'un air de menace, il répondit résolument : Oui!

Il y eut un moment de silence; la Palomita, pâle comme un condamné qui vient d'entendre lire sa sentence, restait debout et immobile en face de don Pablo; les yeux égarés, les genoux tremblans, les mains étendues, elle n'exprimait son désespoir que par ses sanglots; elle semblait folle.

Don Pablo se leva; alors la Palomita se mit entre lui et la porte et jeta des cris sauvages, des cris de détresse, comme quelqu'un sous les pieds duquel un abîme s'ouvrirait.

Benito accourut tout effrayé.

— Vous allez donc partir, partir sur l'heure? dit la Palomita en lui saisissant le bras; mais pensez-vous que je ne pourrai pas vous suivre? Allez, je courrai aussi vite que vos chevaux... Eh bien! tout est-il prêt?,.. descendons-nous?... partons-nous?...

— Au diable! cria le peintre en colère; non, nous ne nous mettons pas encore en route? Que me veux-tu avec tes cris? Si la ronde de nuit vient à passer, elle frappera, croyant qu'on assassine quelqu'un ici...

Don Pablo emmena le peintre à l'écart.

— Tout ceci me rend fou! dit-il. Qu'allons-nous faire de cette pauvre fille?

— Ne lui dites rien, laissez-la pleurer, cela soulage. Au point du jour nous partirons, et quand elle ne vous verra plus, quand elle n'aura plus d'espoir, elle se consolera. En attendant, ne bougez pas d'ici pour qu'elle se tienne tranquille... Je vais préparer la bourse que vous voulez lui laisser... Qu'un pauvre homme est à plaindre d'être tant aimé! c'est une persécution, un martyre!... La voilà qui ferme la fenêtre, elle va recommencer, je m'en vais...

Le comte s'assit tristement près d'une table, le front appuyé sur ses deux mains. La Palomita se mit à son côté, elle ne disait plus rien, elle pleurait silencieusement, la tête baissée, les mains jointes. Elle était abattue, anéantie, mais non résignée; on sentait une sourde colère et des résolutions violentes bouillonner en elle; son regard ne quittait pas don Pablo. Le vent bourdonnait plaintivement aux fenêtres; la lampe jetait de mourantes clartés; tout était immobile dans cette petite chambre où l'on veillait si tristement; parfois cependant une ombre se mouvait sur la muraille blanche, c'était celle de Benito Romero qui avançait la tête à la porte entrebâillée.

Peu à peu les sanglots de la Palomita s'affaiblirent, sa tête se pencha, ses yeux se fermèrent, elle tomba dans un demi-sommeil traversé par des rêves bizarres. Les émotions de cette journée l'avaient épuisée, la fatigue émoussait toutes ses sensations, comme cela arrive en général aux organisations fortes, elle passa d'une véhémente agitation à un complet repos; elle s'endormit profondément.

Au bout de deux heures, Benito Romero reparut. Il s'arrêta un moment au seuil de la chambre et regarda d'un air inquiet; puis, mettant un doigt sur sa bouche, il fit signe que tout était prêt. Don Pablo se leva doucement et jeta un dernier regard sur la gitana endormie; les larmes lui vinrent aux yeux; il s'arrêta devant elle et posa sur ses genoux une bourse; elle ne s'éveilla pas. Benito Romero fit encore signe de la porte; alors le comte passa son mouchoir sur ses yeux et sortit.

En ce moment la gitana eut un rêve; il lui sembla qu'un grand mouvement se faisait autour d'elle; don Pablo partait pour l'armée, le régiment défilait, tambours battans, enseignes déployées, les chevaux piaffaient dans la poussière; elle voyait au loin les panaches ondoyer et les armes reluire au soleil. Don Pablo monta son bel alezan et lui fit signe de sauter en croupe; elle obéit... Au même instant le bruit de la porte qu'on fermait vivement éveilla la Palomita; elle se dressa comme si une main invisible l'eût soulevée; il n'y avait plus personne auprès d'elle, un silence profond régnait dans la maison; dehors, on entendait le galop des chevaux qui se perdit bientôt au détour de la rue. La Palomita jeta autour d'elle

un regard presque hébété; son instinct de gitana lui fit ramasser la bourse tombée à ses pieds, puis elle courut à la fenêtre. Les pas des chevaux frappaient encore la chaussée, il était encore possible d'atteindre à la course les voyageurs; la gitana s'élança par-dessus le balcon... Au lieu de retomber sur ses pieds, elle frappa de la tête contre terre et demeura étendue sans connaissance au milieu de la rue déserte.

Quand la pauvre fille reprit ses sens, elle se trouva adossée à la muraille d'une maison voisine; Pepe Cojuelo était agenouillé près d'elle et la regardait d'un air effaré; de grosses larmes tombaient le long de ses joues. Il frappa dans ses mains quand elle ouvrit les yeux et s'écria : Eh! viva la Palomita! eh! viva!

Elle se prit à pleurer en disant : C'est toi, Pepe, mon pauvre Pepe! tu ne m'as pas abandonnée... tu es mon ami, mon seul ami en ce monde... Tu ne me quitteras jamais, Pepe? Je sais que tu es un pauvre idiot, un fou, mais tu m'aimes et je ne te dirai jamais : Va-t-en! comme on me l'a dit à moi... Sais-tu que je suis bien malheureuse, Pepe, que je suis abandonnée?... Est-ce pour cela que tu pleures?...

— Je n'en sais rien, répondit-il machinalement; car il ne réussissait pas toujours à traduire, par des paroles, les sympathies ou les répugnances de son instinct. Puis tout de suite il ajouta : Il fait froid, j'ai faim, allons-nous-en dans la maison...

— Nous n'y rentrerons plus! s'écria la Palomita avec des sanglots; on nous en a chassés... Pepe, nous allons encore partir.

Il se leva tout joyeux en disant : Et nous danserons encore le fandango?

Elle ne répondit rien et passa sa main sur son front comme pour rappeler ses idées.

Le courrier venait de Madrid, murmurait-elle... C'est à Madrid qu'ils vont... Ah! j'y arriverai avec eux... On me dira où ils sont, à la taverne du vieux Chinchilla... Pepe, voici le jour, il faut nous mettre en chemin... As-tu conservé ta besace et ton bon couteau?

Il étala un petit sac de toile au fond duquel il y avait quelques croûtes, et tira de sa ceinture une lame bien aiguisée.

La gitana jeta un dernier regard sur cette maison où elle était entrée naguère avec tant d'orgueil et de joie au cœur; puis ses yeux

se tournèrent encore une fois vers les ruines du temple de Bacchus, vers le théâtre antique où don Pablo lui donna le premier rendez-vous.

— Adieu, Murviedro! dit-elle en s'appuyant sur Pepe Cojuelo, adieu! J'avais compté vivre long-temps ici; mais il est écrit là-haut que les pauvres gitanos ne doivent s'arrêter nulle part. Allons!...

VI.

La cour venait de retourner à l'Escurial pour y passer la quinzaine de Pâques. Elle n'avait pas encore quitté le deuil qu'une rigoureuse étiquette commandait pour la mort des rois d'Espagne; et, à l'ennui de ses habitudes graves et dévotes, se joignait une morne tristesse. Louis Ier n'avait fait que passer sur le trône où il était monté après l'abdication de son père. Une maladie violente l'enleva en deux jours; et, le premier de la maison de Bourbon, il alla rejoindre, dans les caveaux de l'Escurial, la race éteinte de Charles-Quint. Il ne laissait point d'enfans, et Philippe V remonta au trône dont il était volontairement descendu quelques mois auparavant. Il y revint toujours triste, sombre, malade et tourmenté d'étranges manies; la cour éprouvait l'influence de ce caractère; jamais elle n'avait eu une tenue si bigote, si austère, si peu brillante. Sous le règne de la maison d'Autriche, une morne grandeur dominait, du moins dans les sévères devoirs, dans le minutieux cérémonial que l'étiquette imposait au monarque et à tout ce qui approchait sa personne. Mais Philippe V, en pliant sa vie à ce joug inexorable, avait su le façonner à ses habitudes solitaires, étroites et mesquines. Il n'y avait plus à la cour de ces fêtes, de ces brillans *saraos* où la grandesse aimait à se montrer dans tout l'éclat de sa richesse et de ses priviléges; à peine si trois ou quatre fois dans l'année la cérémonie du *besa manos* lui donnait l'occasion d'approcher de la famille royale.

Philippe V passait sa vie dans le cercle inaccessible de son intérieur, dans l'éternel tête-à-tête de sa seconde femme Isabelle Farnèse; nuit et jour elle était là, l'œil du roi ne la quittait jamais; c'était une manie, une habitude, une sorte de jalousie despotique et ridicule que la reine subissait depuis le premier jour de son

mariage. Esclave de sa grandeur, elle n'était pas la maîtresse d'une seule des heures de sa vie, mais sa volonté gouvernait l'Espagne. Peut-être souvent pleura-t-elle, au fond de son cœur, sur une chaîne si dorée, et trouva-t-elle son pouvoir trop chèrement acheté.

La maison du roi et celle de la reine, les ministres et les ambassadeurs, accompagnaient les souverains dans leurs voyages. Cette noble suite habitait toujours les résidences royales; à l'Escurial, elle occupait l'aile du couvent qui donne sur les jardins. Il n'y avait alors pas plus de mouvement et d'apparat que quand les hyéronimites étaient seuls dans leurs immenses cloîtres; seulement une compagnie de hallebardiers montait la garde aux portes du monastère.

Ce fut le surlendemain de Pâques que don Pablo et Benito Romero arrivèrent à l'Escurial. Comme ils touchaient à la première grille, un homme se présenta, et remit un billet au comte; puis il disparut sans attendre une réponse. Le billet ne contenait que ces mots : « Demain, allez seul, vers midi, à la ferme des moines; entrez dans la salle basse qui est au fond de la cuisine, poussez les verroux, et attendez. Vous n'ouvrirez que quand on frappera trois coups. Ne vous arrêtez pas une heure, pas un moment à l'Escurial. »

Don Pablo tourna bride sur-le-champ, malgré les représentations et les instances du peintre. A un quart de lieue de distance, il arrêta le galop de son cheval et le mit au pas. Alors Benito, un peu revenu de sa surprise et de son désappointement, se prit à discourir sur la missive étrange et mystérieuse que le comte tenait encore à la main.

— Jésus-Maria! fit-il, qu'est-ce donc que tout ceci? un rendez-vous au fond d'une cuisine! Si c'était dans quelque jardin, près d'une fontaine, au bout d'une allée d'acacias..... mais dans une ferme!... Il paraît qu'on n'arrive pas de plein pied chez cette belle inconnue?... Qui n'aurait cru qu'après vous avoir ainsi mandé, elle vous recevrait sans détours et sans mystère?... Je m'attendais à rencontrer sur notre chemin quelque valet à sa livrée, qui vous eût annoncé l'heure et le lieu de votre première audience; mais point : un rendez-vous, où vous irez sans savoir son nom!

— Benito, elle me le dira demain. Je n'ai pas vos frayeurs, vos

susceptibilités. Eh! que m'importe le lieu du rendez-vous, si je suis sûr de l'y trouver? C'est une insigne faveur qu'elle m'accorde en choisissant pour notre entrevue un lieu si solitaire et si retiré. Là, du moins, j'oserai la remercier à deux genoux. Ce mystère, qui vous étonne, me remplit d'orgueil et de joie. L'espoir me revient au cœur. C'est plus que sa protection, c'est son amour que je veux : demain elle me donne le droit de le lui demander. Oh! jamais, jamais, je n'avais pu croire que de si faibles espérances seraient un jour comblées; et quand vous me prédisiez mon bonheur, Benito, je pensais que vous étiez un fou.

Les deux amis allèrent coucher à Roxas; et, le lendemain, don Pablo retourna seul aux environs de l'Escurial.

La ferme des moines était une maison délabrée et depuis longtemps abandonnée; des collines, boisées de chênes rabougris, l'enserraient de tous côtés; un ruisseau traversait lentement cette étroite vallée, et formait çà et là de petits marécages couverts d'ajoncs et de mousse verdâtre. L'aspect désolé de ces lieux frappa don Pablo : il fit le tour de la maison, regardant, écoutant si personne ne venait. Ame qui vive ne se montra; il n'entendit rien, tout était silencieux, désert, mort autour de lui. Alors il mit la main à son poignard; et, poussant la porte entre-bâillée, il pénétra dans la maison. Au fond du vestibule, noir et sombre comme le guichet d'une prison, il y avait une grande cuisine, dont tout le mobilier consistait en une table et deux bancs de chêne. Depuis des années, le feu de la vaste cheminée était éteint, les araignées filaient le long des murs lézardés. De tous les ustensiles de cuisine, il n'était resté que le fameux gril de saint Laurent, sculpté en plein relief sur le haut chambranle de la cheminée. Les fenêtres étaient closes et barricadées en dedans; mais le jour pénétrait à travers les larges fentes des volets. La salle basse s'ouvrait dans la cuisine, et n'avait pas d'autre issue. C'était une petite pièce voûtée et tout-à-fait semblable à un caveau; il n'y avait aucun vestige de mobilier, rien que les quatre murs, noirs et nus.

Don Pablo poussa les verroux, et, s'adossant contre la porte, il attendit, tout palpitant d'espoir et d'impatience. Le temps allait d'un pied de plomb, et des années de purgatoire n'eussent pas paru plus longues à l'amoureux gentilhomme que ces heures d'at-

tente. Une fois il lui sembla entendre au loin le son du cor, les aboiemens d'une meute; mais le bruit passa, et bientôt tout retomba dans un profond silence. Déjà le rayon de soleil qui dorait les barreaux du soupirail commençait à s'effacer, une obscurité plus profonde se répandait dans le caveau; don Pablo baissa la tête et ferma les yeux pour ne pas voir finir le jour. Chaque minute emportait quelque chose de son espérance; le dépit et l'anxiété avaient succédé à sa joie.

Tout à coup des pas, des voix confuses retentirent au dehors. Un carrosse s'arrêta devant la porte. Presque aussitôt un grand bruit se fit entendre dans la cuisine; quelqu'un donnait tout haut des ordres : « Faites du feu dans la cheminée !... Jetez là ces housses !... Apportez des coussins !... »

Puis cette voix se tut; il n'y eut plus aucun mouvement, on n'entendit plus rien. Don Pablo, ému, presque tremblant, appuya son front moite contre cette porte, qu'il eût maintenant ouverte au péril de sa vie. Au bout de quelques minutes, on frappa trois coups de l'autre côté. Le comte cacha son poignard d'une main, et ouvrit de l'autre. Aussitôt il fléchit le genou. Sa dame, sa protectrice, était debout à trois pas de lui; elle le laissa un moment ainsi prosterné; son regard tombait sur lui avec une expression indicible d'émotion et de bonheur : on sentait battre son cœur sous les plis de sa robe de velours noir; son visage pâle souriait à travers le voile de dentelle qui retombait jusqu'à ses genoux. Elle était belle ainsi, plus belle que lorsque don Pablo la vit pour la première fois : il y avait plus de grace et d'abandon dans sa contenance, plus de douceur et de timidité dans son regard; un reflet de la flamme qui rayonnait dans ses yeux bleus illuminait sa beauté. Elle s'assit sur les coussins, et fit signe à don Pablo de se relever; puis ses yeux se tournèrent vers la porte avec quelque inquiétude. La duègne était là, une main sur la serrure. Les verroux n'étaient point poussés; on entendait aller et venir dans le vestibule; et ce périlleux rendez-vous n'avait d'autre sauvegarde que l'autorité de cette femme, arrêtée au seuil de la porte pour en défendre l'entrée : elle restait là, immobile, le regard fixe, l'oreille attentive; et l'on comprenait à son air qu'elle ne protégeait pas sans danger pour elle ce mystérieux entretien.

C'était dans ce moment un singulier tableau que l'intérieur de cette cuisine sombre et délabrée. Le feu qui flamboyait dans la cheminée avait promptement attiédi l'atmosphère, et ses lueurs faisaient ressortir la pauvreté toute nue des murailles. Une housse à grandes franges cachait la table, dont les quatre pieds vermoulus ressortaient comme les béquilles d'un mendiant entre les galons d'or et la soie. Une peau de léopard était étendue sur ces dalles dont l'humidité glaciale eût souillé des souliers de satin, et un manteau de livrée couvrait le banc moisi. On avait ainsi dissimulé à la hâte le délabrement de cette pièce enfumée, et il était évident que rien n'avait été préparé d'avance pour s'y arrêter. La dame était assise sur des coussins de velours ; don Pablo, debout devant elle, avait l'air d'un homme qui craint de s'éveiller au milieu d'un rêve heureux.

— Comte, dit enfin la dame d'un accent doux et voilé, vous voyez comme j'accomplis mes promesses.

Alors il se mit derechef à ses genoux ; elle lui donna sa main à baiser, et il osa la retenir dans les siennes. Il venait de comprendre que la distance qui séparait le pauvre gentilhomme et la grande dame était comblée; il devinait les luttes, les douleurs, les résolutions vaincues de ce cœur qui s'était vainement défendu pendant sa longue absence, et où l'amour triomphait enfin. Un élan de sympathie remit sur-le-champ le comte à la hauteur de sa première passion ; il oublia qu'elle s'était un moment flétrie sous les baisers de la Palomita, et ce fut de très bonne foi qu'il s'écria :

— Ah ! madame, de toutes les graces dont vous avez comblé ma vie, celle-ci était la plus ardemment souhaitée ! Je mourais loin de vous.

Elle sourit avec mélancolie; apparemment ce mot exprimait sa propre situation après cette courte et fortuite rencontre qui lui avait laissé au cœur un si profond souvenir. Elle mit une main à son front et laissa l'autre dans celles de don Pablo. On sentait qu'elle était embarrassée pour dire les pensées qui se heurtaient dans sa tête et les émotions de son ame.

Le comte la contemplait enivré; elle se pencha un peu vers lui et dit avec abandon, en s'arrêtant à chaque parole, vaincue par le trouble et peut-être l'effroi de sa situation :

— Je voulais faire votre fortune, votre bonheur, et ne jamais vous revoir; mais je n'ai pu tenir ma résolution... Que d'obstacles entre nous, pourtant.... Si vous saviez ce qu'il a fallu de persévérance, de volonté, de ruse pour venir ici vous voir, vous parler un moment.... Ah! quelles chaînes pesantes je traîne!... De quels devoirs je suis l'esclave!...

Le comte pâlit à ces mots; une crainte poignante, une jalousie vague glacèrent sa reconnaissance et sa joie; il dit d'une voix sourde et tremblante :

— Ce mystère, ces précautions sont donc commandés par ce que vous devez à un autre? Vous êtes mariée, madame?...

— Je suis veuve, répondit-elle vivement, je suis veuve et maîtresse de moi devant Dieu... non devant les hommes, hélas!... Plus tard vous saurez... Mais pourquoi nous occuper de toutes ces choses que je veux oublier maintenant... Les momens sont comptés... Comme ils passent!... Parlez-moi de vous. Dites-moi si vous êtes heureux, plus heureux que lorsque vous m'avez rencontrée dans le parc de l'Escurial?

— Je ne sais, dit don Pablo avec un soupir. Parfois il me semble au contraire que je suis encore plus à plaindre.

— Eh! mon Dieu! pourquoi? tous vos souhaits n'ont-ils pas été comblés?

— Oui, les souhaits que je formais alors; mais depuis mon cœur a osé désirer un bonheur plus grand, plus impossible...

— Rien n'est impossible, interrompit la dame d'un air décidé, et la preuve, c'est que je suis ici en ce moment. Savez-vous ce qu'il a fallu faire pour y venir? Il a fallu d'abord gagner par prières, par menaces cette personne, dont le devoir est de me suivre partout; si le secret de ce rendez-vous était découvert, elle finirait sa vie dans quelque pauvre couvent, hors du royaume, et Dieu sait encore si on l'y laisserait tranquille! Croyez-vous qu'il était facile de la décider? Mais ce n'est pas tout. Pour arriver ici, pour qu'on me laissât seule, il a fallu feindre un mal subit pendant la chasse du roi, en imposer à tant de gens curieux, attentifs, clairvoyans..... Eh bien! j'en suis venue à bout; je voulais vous voir. J'ai traversé tous les obstacles. Oh! la plaisante chose! Demain on se racontera à la cour que je me suis reposée dans une cuisine!

Elle se prit à rire tout doucement en regardant autour d'elle; puis, redevenant tout à coup sérieuse, elle ajouta :

— Mais je ne pourrai plus revenir ici; une fois c'était possible, non pas deux.... Je ne le tenterai plus, car dans ces entrevues il y va de votre vie.

— Oh! si c'est le seul risque, je le brave!

— Hélas! il y en a d'autres encore; mais n'importe, vous le voyez, je suis venue.

Don Pablo baisa la main frêle et mignonne qu'il osait retenir dans les siennes, et dit avec une tristesse passionnée, qui fit sourire et soupirer la jeune dame :

— Vous reverrai-je? Il me semble que non, et ce doute brise toute ma joie. Le mystère dont vous vous environnez m'effraie. Si du moins votre nom me restait quand il faudra nous quitter! Ce nom, si vous l'ordonnez, je ne le prononcerai jamais; il demeurera au fond de mon cœur. Que craignez-vous? La parole d'un Peñaparda vous répond du secret.

Elle se tut et détourna la vue, comme si elle eût craint de se laisser fléchir à la prière de don Pablo. Alors il n'insista plus. Quelques rapides conjectures se présentèrent à son esprit, mais aucune ne semblait probable. Tout ce qu'il voyait, tout ce qu'il entendait confondait sa pénétration. Bien que la dame parlât un pur espagnol, elle avait l'accent légèrement étranger; il était aisé de voir que si elle appartenait à quelque grande maison de Castille c'était par alliance, et qu'elle n'était pas née dans la Péninsule. Don Pablo s'étonnait surtout de trouver dans une femme si jeune ces volontés hardies, ces façons d'agir hautes et décidées qui contrastaient à chaque instant avec quelque chose d'enfantin, de singulièrement naïf dans les paroles et la physionomie.

Il regardait la dame avec encore plus d'étonnement et de curiosité que de passion, et elle, de son côté, arrêtait sur lui ses grands yeux changeans avec une expression étrange; elle était comme étourdie de cette situation, mais elle n'en avait pas peur.

— Eh bien! dit-elle après un silence, vous voilà encore triste, découragé, comme lorsque je vous vis dans les jardins de l'Escurial. Mais, ne vous ai-je pas dit que je veux que vous bénissiez, tous les jours de votre vie, le jour où vous m'avez rencontrée?...

Nous nous reverrons, don Pablo!... Croyez-vous que j'aurai fait ce pas pour reculer?... Non, non... puisque je dois rester en Espagne, je veux tout faire pour vous, pour votre bonheur, d'autant plus que je le puis sans honte et sans pécher devant Dieu...

— Ah! madame, interrompit le comte, combien de crainte et d'amertume se mêle à la joie que vous me donnez!... Notre Espagne n'est pas votre pays; quelque jour, peut-être, vous voudrez la quitter, et alors...

— Alors! plut à Dieu que cela fût possible! vous viendriez en France...

— En France!... Vous être Française, madame?

— Oui, Dieu merci! Ah! quel pays que votre Espagne!... comme on s'y ennuie!... Depuis que j'y suis, je n'ai guère passé de jour sans regretter notre France. Je n'ose rien manifester de mon ennui et de mes regrets; on les prendrait à mal, dans cette cour si sévère, si ombrageuse... Voici la première fois que je parle à cœur ouvert là-dessus: vous voyez que j'ai confiance en vous... On a cru que j'étais devenue Espagnole; j'ai fait comme si j'avais oublié que mon pays est de l'autre côté des Pyrénées, mais au fond de mon cœur je suis restée Française...

Un grand bruit au dehors coupa subitement la parole à la jeune dame; elle se tourna vers la porte avec inquiétude. Au même instant le son du cor se fit entendre dans les environs. La duègne, toute pâle et effarée, s'adossa instinctivement contre la porte, et s'écria avec épouvante :

— La chasse vient de ce côté, madame!... la chasse est là, sur les hauteurs!... dans un moment elle passera par ici, peut-être!...

La dame s'était levée au premier mot : — Rentrez! dit-elle vivement à don Pablo, rentrez là-dedans, et, sur votre vie, ne bougez jusqu'à la nuit close... Vous me reverrez... bientôt... je vous le promets... Adieu...

Il baisa encore une fois la main qu'elle lui tendait et se précipita dans le caveau dont il poussa les verroux. Le bruit allait croissant au dehors; mais il était impossible d'entendre distinctement les voix qui se croisaient, se répondaient, dominées par les aboiemens de la meute et les fanfares des piqueurs. Ce tumulte dura un quart d'heure environ; puis le roulement d'un carrosse ébranla

la voûte du caveau; le bruit s'éloigna, se perdit dans les profondeurs de la vallée, et don Pablo comprit qu'il restait seul dans ces lieux abandonnés. Le soleil était couché depuis long-temps lorsqu'il se hasarda à entr'ouvrir la porte du caveau; tout était muet, immobile autour de lui; il ne restait aucune trace, aucun vestige de celle qui, quelques heures auparavant, avait passé là d'une façon si furtive et si mystérieuse. Les coussins, les housses, tout le mobilier, jeté pêle-mêle sur les dalles humides, avaient disparu; seulement deux tisons achevaient de brûler dans la vaste cheminée, et il restait dans l'air un vague parfum.

Don Pablo s'en alla le cœur tout bouffi d'espoir, d'ambitieuses pensées; il croyait enfin à sa fortune, à son bonheur. Son amour s'exaltait de toute la véhémence de son orgueil; il vit, à sa portée, ce rang, ces honneurs qu'il avait tant enviés; il considéra que sa noblesse était de celles qui peuvent aspirer à toutes les alliances, et il se dit, dans la profonde joie de son ame : — Elle est libre, elle m'aime; fût-elle duchesse de Frias ou marquise de Castel-Rodrigo, elle ne dérogera pas en m'épousant!

Le comte, harassé de fatigue et tout transi de froid, car la brise de mars soufflait fort, arriva vers minuit à Roxas où Benito Romero l'attendait.

— Eh bien! s'écria le peintre tout suffoqué de curiosité, vous l'avez vue? vous savez son nom?

— Oui, je l'ai vue, et je sais qu'elle est belle, charmante, toute bonne.... Je sais aussi qu'elle m'aime. Benito, n'est-ce pas assez?

— Pas tout-à-fait, ce me semble, répondit le peintre fort désappointé. Quoi! elle ne vous a pas dit son nom?

— Elle a paru mécontente et embarrassée quand je le lui demandais; alors je n'ai pas insisté.

Benito soupira, comme s'il eût pris pour son propre compte cette occasion perdue; puis, au bout d'un moment, il dit avec un autre soupir encore plus triste :

— La Palomita est à Madrid.

— Ah! diable, tant pis! fit le comte. Comment avez-vous su cela?

— On me l'a dit aujourd'hui à la taverne du vieux Chinchilla. Cette fille vous cherche, j'en suis sûr.

Don Pablo haussa les épaules, et répondit dédaigneusement :

— Peu m'importe!

Plusieurs jours s'écoulèrent, et la dame inconnue ne donna pas de ses nouvelles. Les deux amis s'étaient installés aux environs de l'Escurial, et chaque matin le comte venait jusqu'à cette grille où un messager se trouva lors de son arrivée. Il n'osait aller au-delà, ni se présenter nulle part, ne sachant s'il devait trahir son incognito.

A mesure que le temps s'écoulait, sa confiance et son espoir devenaient à rien. Au bout de huit jours, il commençait à croire qu'il faudrait retourner à Murviedro. La quinzaine de Pâques était près de finir, et la cour allait quitter l'Escurial pour Aranjuez; avant son départ, on devait célébrer l'anniversaire de la naissance du dernier infant. Il ne s'agissait point de bal, de musique, encore moins de comédie; l'étiquette permettait seulement un *besa manos*. Cette cérémonie, qui était une espèce d'hommage public rendu au souverain et à sa famille, avait encore quelque éclat par l'imposante réunion que l'usage y convoquait. Tous ceux auxquels leurs titres ou leurs charges donnaient droit de présence à la cour, s'y trouvaient d'obligation. La faveur d'y être admis une fois seulement pour baiser à genoux la main du roi était acquise à toutes les personnes d'un certain rang; on l'obtenait d'ailleurs facilement en adressant une demande au *mayordomo-mayor*.

Le comte de Peñaparda conçut tout à coup l'idée de revendiquer pour lui cet honneur dû à son nom et à son grade. Ce fut comme une inspiration, un trait de lumière, qui lui montrait le chemin pour arriver jusqu'à cette femme qui semblait l avoir maintenant oublié. Il ne pouvait plus vivre dans l'incertitude où l'avait laissé leur entrevue; il voulait la retrouver, se montrer à elle au milieu de cette cour où elle vivait inaccessible à son amour, à sa curiosité. Il eût donné la moitié de sa vie pour savoir enfin qui il aimait.

VII.

C'était un magnifique spectacle qu'un *besa manos* dans la salle des batailles à l'Escurial. L'éclat qui environnait le trône de Charles-Quint, l'austère grandeur de Philippe II, semblaient jeter un dernier reflet sur ces solennités, dont la maison d'Autriche avait

légué l'usage à la maison de Bourbon. Lorsque le comte de Peñaparda fut à l'entrée de cette salle immense où était réunie la cour d'Espagne, son regard ébloui alla jusqu'au bout et se baissa aussitôt. Le fier gentilhomme eut un mouvement de crainte et de timidité; il s'arrêta derrière la double haie de hallebardiers qui gardaient la porte, et attendit avec un certain battement de cœur que son nom fût appelé.

Le roi, la reine et les infans étaient assis sous un vaste dais au fond du salon; les grands d'Espagne, debout et le chapeau sur la tête, se tenaient en face du roi. Les grandes d'Espagne étaient du côté de la reine, assises sur des carreaux à crépines d'or. Toutes portaient le deuil en velours noir, et des perles, les plus riches, les plus belles qu'il y eût au monde, relevaient ces parures sombres et uniformes. Une foule de prélats, de moines, de gentilshommes, remplissait le bas de la salle. Les murs étaient ornés de peintures représentant les batailles contre les Maures. La plupart des grands qui se trouvaient là pouvaient reconnaître leurs bannières et leurs armoiries dans ces assauts, dans ces terribles mêlées, où leurs ancêtres avaient combattu ; leur nom historique était écrit sur toutes ces grandes pages d'histoire. Mais don Pablo chercha vainement son écusson dans la sanglante bataille de Tolosa, où cependant un comte de Peñaparda sauva la vie du roi don Jaïme d'Aragon. La mémoire de ce haut fait s'était perpétuée dans les armes de sa maison ; elles portaient, au chef, les quatre pals de gueules en champ d'or.

Mais don Pablo ne s'arrêta pas long-temps à ces souvenirs; un intérêt plus puissant le préoccupait en ce moment solennel. Ses yeux se fixèrent, pour ne plus s'en détourner, sur cette longue file de dames, fières, graves, immobiles, recueillies dans l'orgueil de la haute dignité qui leur donnait le droit de rester assises en présence des têtes couronnées. Malheureusement, don Pablo ne les voyait que de profil, à travers de grandes dentelles qui voilaient leurs traits, leur chevelure, et il les eût regardées ainsi pendant l'éternité sans pouvoir reconnaître sa dame.

Les gentilshommes admis à l'honneur du *besa manos* étaient appelés à haute voix par un *mayordomo*. Ils s'avançaient seuls, s'inclinaient en passant devant la grandesse, qui rendait le salut, et

venaient se prosterner aux pieds du roi, qui leur donnait sa main dégantée à baiser; la reine et les infans leur accordaient la même faveur. Il fallait deux minutes pour accomplir tout ce cérémonial. Cent personnes avaient été admises ce jour-là, et le *besa manos* durait depuis trois heures, lorsque le comte de Peñaparda fut appelé. Il s'avança rapidement et de fort bonne grace; son regard parcourait enfin de face cette haie de femmes assises. Mais ce fut le cœur plein de tristesse et de dépit qu'il s'inclina en passant devant elles: il n'avait point reconnu sa dame.

Alors, machinalement et les yeux baissés, il fléchit le genou devant le roi, devant la reine; puis tout à coup il s'arrêta; une sueur froide se répandit sur son front, ses jambes faiblirent, et la tête perdue, il se prosterna, sans oser toucher de ses lèvres la main qu'étendait vers lui Louise d'Orléans, la jeune veuve du roi Louis Ier, la reine douairière d'Espagne.

Elle rougit légèrement; mais aucune autre marque de trouble et d'émotion ne lui échappa. Sa *camarera-mayor,* la duchesse de Montellano, debout derrière elle, devint pâle; son visage maigre et ridé disparut un moment derrière l'éventail qu'elle ouvrit trop tard. Don Pablo l'avait aussi reconnue.

Il se releva. Il sortit de la salle des batailles sans savoir ce qu'il faisait, où il allait; il ne pouvait revenir de son étonnement, de sa joie. La tête lui tournait, et il jetait sur son bonheur un regard plein d'orgueil et d'épouvante.

Benito Romero attendait à la première grille, et il devina tout d'abord quelque grand évènement.

— Eh bien! dit-il en saisissant le bras du comte, qui fuyait pour ainsi dire à travers les allées sans l'apercevoir; eh bien! vous l'avez reconnue?

Don Pablo s'arrêta une main sur sa poitrine; les battemens de son cœur l'étouffaient. Il s'appuya sur le peintre, et lui dit à voix basse:

— Oui, je la connais maintenant; mais son nom est un secret qui mourra là!... Benito, ne m'interrogez pas; je ne puis rien vous dire, rien...

— Eh! tant mieux! interrompit le peintre en riant; le secret de votre bonheur me pèserait, et d'ailleurs ce nom ne l'apprendrai-je pas le jour de votre mariage?

— Oh! taisez-vous, Benito, taisez-vous! Je n'ai plus de ces folles espérances.

— Folles! pourquoi? Il me semble qu'après ce qui s'est passé, vous devez croire à l'amour de cette belle dame. Elle a, Dieu merci! prouvé qu'elle vous voulait du bien, et puisque vous l'avez enfin retrouvée..... Vous serez grand d'Espagne... Eh bien! vous voyez comme la prédiction se vérifie?..... Pourvu que cette diablesse... Don Pablo, j'ai un certain souci pour vous maintenant.

— Lequel?

Benito s'arrêta, et répondit d'un air inquiet :

— La Palomita est ici ; depuis deux jours elle vous suit; ce matin elle était aux portes de l'Escurial.

Les deux amis errèrent dans le parc jusqu'au soir; don Pablo ne pouvait s'arracher de ces lieux; il lui semblait que son bonheur finirait en les perdant de vue, qu'il s'éveillerait après ce beau rêve où il s'était trouvé l'amant d'une reine. Benito Romero le suivait sans troubler sa préoccupation; c'était bien le confident le plus discret, le plus commode qu'on pût voir; il écoutait patiemment, avec un intérêt soutenu, la prolixe relation d'un rendez-vous; il ne se moquait ni des folles espérances, ni des désespoirs sans motifs, ni des jalousies sans objets; il respectait les réticences, et ne faisait jamais deux fois la même question. Ce jour-là, ces précieuses qualités furent mises à une rude épreuve.

Au moment où don Pablo se laissait emmener enfin et passait la première grille, le même homme qu'il avait déjà rencontré se présenta et lui remit un billet qui contenait seulement ces mots :

« A minuit, sur la terrasse. Il y aura une échelle de soie à la troisième fenêtre du premier étage. Montez. »

Don Pablo lut deux fois ce billet. Jamais la pensée d'un tel rendez-vous ne lui serait venue. Lui dans les appartemens intérieurs de l'Escurial! lui dans la chambre de la reine! Il y allait de la vie s'il était découvert. Il le savait; mais il eût donné sa vie et encore son éternité pour un bonheur si grand, si glorieux.

Benito éprouva un certain saisissement quand il sut l'heure et le lieu du rendez-vous.

— C'est une périlleuse entrevue, dit-il; que votre bonne fortune nous soit en aide! Je ne vous vois pas de sang-froid courir un pa-

reil risque... Et je ne puis vous suivre! Mais nous passerons ensemble par-dessus les murailles, et je vous attendrai caché dans le jardin.

— Merci, dit don Pablo en lui tendant la main.

— Où allons-nous attendre minuit?

— Où vous voudrez.

— Là-bas, *au Tourne-Bride;* il n'y va que des gens de livrée. Mais qu'importe! l'hôte nous donnera une chambre où nous serons seuls.

Le soleil se couchait; il faisait déjà sombre le long du chemin, où ne passait ame qui vive. Déjà les carrosses de la grandesse roulaient vers Madrid. Il n'était resté à l'Escurial que la famille royale et le service ordinaire. Don Pablo se tourna pour jeter un regard vers l'immense façade, dont les fenêtres s'illuminaient une à une. Alors il vit distinctement la Palomita à dix pas derrière lui.

— Qui va là? dit-il d'une voix irritée, car la présence de cette femme en un pareil moment lui semblait une menace; qui va là? Qui ose ainsi me suivre et s'arrêter quand je m'arrête?

La Palomita sauta hors du chemin et disparut parmi les buissons. Benito entraîna don Pablo en lui disant :

— Venez; elle n'osera pas vous suivre, à présent que vous l'avez vue. Entrons vite *au Tourne-Bride.*

A onze heures trois quarts, la reine Louise était seule avec la duchesse de Montellano dans sa chambre à coucher. Les fenêtres de cette pièce s'ouvraient sur une des grandes cours intérieures. Les jalousies étaient fermées, et les lourds rideaux de damas interceptaient les clartés d'un candelabre allumé au pied du lit. Selon l'usage, l'*asafata* avait emporté les vêtemens de la reine, qui était restée là, sur son grand fauteuil doré, en déshabillé de nuit. Un manteau de satin blanc enveloppait sa taille fine et cambrée; une longue robe de piqué traînait sur ses petits pieds chaussés de mules en velours; sa riche chevelure s'échappait d'un réseau de dentelle, noué sur le front avec des rubans noirs. Elle regardait à chaque instant le cadran, dont l'aiguille avançait vers minuit avec cette vitesse immobile du temps qu'aucune puissance humaine ne saurait précipiter ou retenir. Parfois ses yeux se tournaient sur un portrait de femme placé en face de son lit. Il représentait une

reine d'Espagne qui, comme elle, se nomma Louise d'Orléans, et dont la mort prématurée lui avait légué une terrible leçon. Une secrète frayeur la préoccupait en présence de ce visage, dont le mélancolique regard semblait tomber sur elle comme un muet avertissement. Mais ces tristes impressions s'effacèrent bientôt; et quand l'heure du rendez-vous sonna, la fille du régent, la sœur de la duchesse de Berry n'hésita pas. Elle se leva, et dit avec résolution :

— Allons, Montellano, allons dans ta chambre; il va venir.

La duchesse était debout au pied du lit, pâle, tremblante, son rosaire dans les mains.

— Jésus-Maria! s'écria-t-elle, déjà!... Quelle situation! Si votre majesté voulait m'en croire, j'irais retirer l'échelle.... Combien je me repens d'avoir consenti à ceci!

— Il n'est plus temps d'avoir ces frayeurs, ces scrupules. Je te réponds de tout : de quoi as-tu peur?

— De quoi j'ai peur! Mais votre majesté ne comprend donc pas le péril où je suis? Un homme prêt à entrer dans ma chambre par la fenêtre!

— Eh bien! qui le saura? N'aie donc pas ces frayeurs; tu vois, je suis tranquille, moi; je suis bien tranquille.

Elle tremblait pourtant en parlant ainsi, et ce fut d'un pas chancelant qu'elle traversa la grande salle qui séparait sa chambre de celle de sa *camarera mayor*. Tout dormait, les appartemens du roi étaient clos et silencieux comme les cellules des moines; au dehors les sentinelles veillaient dans leurs guérites de pierre, et l'on apercevait de la lumière à travers les fenêtres grillées du corps de garde.

La reine s'accouda sur le balcon et regarda dehors. La nuit était obscure, une barre de nuages noirs montait à l'horizon; quelques rares étoiles scintillaient à travers le brouillard et s'effaçaient devant l'orage qui venait des montagnes de Guadarrama. Le vent soufflait par raffales et faisait crier les girouettes sur les dômes de l'Escurial. Au moment où le dernier coup de minuit sonnait à la grande horloge de l'église, des pas se firent entendre à l'extrémité de la terrasse, et la sentinelle cria : Qui vive!... Une lumière passa au loin, et une voix répondit : Ronde de nuit. La reine

avança la tête hors du balcon, ce sillon de clarté lui avait montré don Pablo au pied de la muraille. Alors elle fit un mouvement, et les bouts plombés de l'échelle de soie frappèrent sourdement sur le pavé. Aussitôt la double corde se tendit sous le poids de quelqu'un, qui gravit lestement les premiers échelons; mais une brusque secousse l'arrêta court et une voix de femme, une voix perçante et furieuse cria sous la fenêtre : Holà! don Pablo! prends garde! je vais te suivre jusque-là haut!...

Il sauta par terre et étreignit la Palomita d'une main de fer en lui disant tout bas : Tais-toi!... tais-toi!... ou je te tue!...

Elle cria en faiblissant sous cet effort puissant qui étouffait sa voix : A moi Pepe!... à moi!... ici... viens par ici... à l'aide! mon bon Pepe...

L'idiot, qui était resté accroupi au bout de la terrasse, accourut avec son couteau levé; don Pablo avait tiré son épée. Il y eut un moment de lutte silencieuse, puis un cri rauque, horrible, le dernier cri d'une créature humaine, frappée à mort, retentit sous les grandes voûtes et alla frapper l'écho sonore des hautes murailles de l'Escurial. En même temps, un coup de feu partit; c'était la sentinelle qui tirait de dedans sa guérite. A ce signal, les hallebardiers sortirent du corps de garde; leurs piques reluisirent le long de la terrasse, subitement illuminée; la lueur tremblante des torches se refléta sur la façade, où il n'y avait qu'une seule fenêtre ouverte vers laquelle tout le monde leva les yeux. L'échelle de soie se balançait encore à la muraille; en bas il y avait un corps mort; c'était celui de Pepe Cojuelo; un peu plus loin don Pablo blessé au bras, s'appuyait sur son épée; la gitana, les mains étendues, lui barrait le passage; Benito Romero, debout à la rampe de la terrasse, était là comme tombé des nues et pétrifié.

On se saisit de tous ces gens-là, et l'officier qui commandait le poste, effrayé de la responsabilité qui pesait sur lui, envoya réveiller sur-le-champ le prieur de l'Escurial et le capitaine des gardes.

La reine avait fui dans sa chambre, où la duchesse de Montellano s'était aussi réfugiée. A ce premier moment de stupeur et d'effroi succédèrent de mortelles angoisses. La reine, assise sur son lit, les mains jointes, le regard fixe et morne, se recomman-

dait à Dieu et tâchait d'avoir du courage. La duchesse n'osait pleurer tout haut, de crainte d'éveiller l'*asafata* et les autres femmes couchées dans la chambre voisine; mais elle se répandait à voix basse en reproches et en lamentations. La reine, qui d'abord l'avait écoutée avec désespoir, finit par lui dire :

— Tu perds la tête, Montellano!... Va, je ne te laisserai pas seule sous le coup de ce malheur... Oh! mon Dieu! que don Pablo soit vivant, et advienne tout le reste.!... De quoi as-tu peur? Si l'on t'accuse, je dirai tout au roi, tout... Il me renverra en France sans douaire... Eh! c'est ce que je lui demande depuis mon veuvage... Tu viendras avec moi...

La duchesse secoua la tête : elle était Espagnole dans l'ame, et elle eût mieux aimé finir ses jours dans le plus triste couvent de Madrid, que d'aller vivre à la cour de France. Elle se prit derechef à pleurer, en protestant que si elle était accusée d'avoir voulu recevoir un amant par la fenêtre, elle ne survivrait pas à son déshonneur.

Il y avait dans ce qui venait de se passer quelque chose d'inexplicable pour la reine : quelle était cette femme dont les cris avaient trahi don Pablo? Pourquoi ne se trouvait-il pas seul au lieu du rendez-vous? Une impatiente inquiétude la dévorait. Au point du jour, elle renvoya d'autorité Mme de Montellano dans sa chambre, et sonna ses femmes. L'*asafata* parut.

— Molina, dit la reine, quelle heure est-il?

— Six heures, madame; voilà le premier coup de l'*Ave-Maria*.

— Je veux entendre la première messe.

— C'est le révérend père Agrillo qui la dit aujourd'hui. Votre majesté a-t-elle d'autres ordres?

— Non, va-t-en.

La pauvre reine retomba sur ses oreillers et pleura amèrement. Tout lui obéissait; pourtant elle ne pouvait pas commander la plus simple démarche, elle n'osait pas faire une question qui eût éclairé son horrible incertitude. Les angoisses de cette nuit cruelle avaient épuisé ses forces; la fatigue appesantissait ses sensations; une sorte d'engourdissement la saisit, et elle s'endormit au milieu de ses larmes.

VIII.

Le même jour, après la messe, Philippe V était seul avec la reine sa femme dans le grand cabinet des audiences ordinaires. Il fallait être bien averti pour reconnaître le roi dans cet homme d'un aspect triste et famélique. Son corps, d'une maigreur tout-à-fait décharnée, formait un système d'angles que ne dissimulait nullement son vêtement étriqué. Il portait un mauvais justaucorps brun, traversé en écharpe par le cordon bleu; un rabat sale cachait l'ordre de la toison d'or attaché au cou par un ruban rouge dont les bouts flottaient sur une rangée de boutonnières décousues; ses cheveux rares et plats retombaient en mèche sur un collet gras comme la calotte d'un chantre. Il s'appuyait de tous côtés dans un fauteuil garni d'oreillers, et ses grandes mains d'une propreté fort équivoque roulaient avec un tic nerveux les dizaines d'un chapelet garni de médailles. Cette tenue annonçait un des terribles accès d'hypocondrie pendant lesquels le petit-fils de Louis XIV représentait beaucoup mieux le malade imaginaire que le roi d'Espagne et des Indes. La reine Isabelle Farnèse, assise à sa gauche, était là, comme l'ombre pâle et ennuyée du triste monarque; les bras croisés, la tête inclinée, elle semblait dormir les yeux ouverts.

Ce royal tête-à-tête durait depuis une demi-heure, lorsqu'un gentilhomme de la chambre écarta le double rideau qui servait de porte et parut attendre les ordres du roi, dont le regard distrait ne se leva pas.

— Sire, dit doucement la reine, vous avez mandé la duchesse de Montellano : elle est là.

— Eh bien! qu'elle entre, répondit-il d'une voix indifférente.

La reine vit qu'il ne se souvenait plus du rapport qui lui avait été fait le matin même, et que la colère dont elle avait d'abord eu peine à modérer l'explosion ne porterait pas ses fruits. Mais elle n'était pas femme à laisser tomber ainsi une affaire qui servait ses vues; elle avait des soupçons qu'elle voulait éclaircir; elle entrevoyait une vengeance dont le succès dépendait de ce que la duchesse de Montellano allait avouer, et elle résolut de prendre l'ini-

tiative dans cette question où il s'agissait de la vie d'un homme, de l'honneur d'une grande d'Espagne, et peut-être du sort d'une femme si haut placée que sa haine n'avait encore pu l'atteindre. Isabelle Farnèse portait une secrète envie à cette jeune reine qui s'était assise un moment à sa place; elle la haïssait pour sa beauté, pour son influence sur l'esprit du roi, elle la haïssait surtout parce que les *madrilenos* criaient en la voyant : *viva la Francésita!* comme ils criaient jadis devant la première femme de Philippe V : *viva la Saboyana!* tandis qu'un morne silence l'accueillait elle, Isabelle Farnèse, l'Italienne que l'amour du peuple espagnol n'avait pas adoptée.

La duchesse de Montellano entra en faisant une profonde révérence et resta debout en face du roi. Elle affectait un grand calme, mais la pâleur de son front plissé, le frémissement de ses lèvres, décelaient de vives angoisses. La reine jeta sur elle un regard rapide et détourna aussitôt la tête, comme pour lui laisser le temps de se remettre La duchesse, de plus en plus épouvantée, se tenait à grand' peine sur ses jambes; une sueur froide lui venait aux tempes, elle tremblait de tous ses membres. Cette terrible situation durait depuis quelques minutes lorsqu'un pas léger se fit entendre le long de la galerie, et presque aussitôt la reine Louise elle-même parut à la porte du cabinet où elle avait droit d'entrer à toute heure sans être mandée. La duchesse prit sur-le-champ une contenance plus ferme; le roi sourit à sa belle-fille, et les deux reines se regardèrent avec une singulière expression de hauteur et de mauvais vouloir.

La reine Louise vint près du roi et lui baisa la main; puis elle s'assit tranquillement. Isabelle prit sur-le-champ son parti, et se penchant à l'oreille du roi, elle lui dit : Sire, si tout ceci vous fatigue, j'interrogerai pour vous la duchesse de Montellano?

Il ferma les yeux d'un air ennuyé et fit un signe affirmatif. Alors la reine Isabelle haussa la voix et reprit en se tournant vers la *camarera mayor* : Le roi a été affligé du récit d'un grand scandale, voici le rapport qui a été fait ce matin par le capitaine des gardes...

Elle s'interrompit pour prendre un papier sur le guéridon, et ajouta en le remettant aux mains de Mme de Montellano : Lisez ceci, lisez tout haut; c'est chose grave; il y a un homme mort...

A ces mots, la reine Louise joignit les mains avec une faible exclamation; une pâleur mortelle se répandit sur son visage, elle baissa la tête, et sembla prier Dieu de lui donner la force d'entendre cette terrible lecture. Mme de Montellano regardait le papier d'un œil hébété; le saisissement lui troublait la vue, et d'ailleurs il lui fallait le temps de chercher ses lunettes. La jeune reine ne pouvait plus supporter le supplice de cette incertitude.

— Eh bien! Montellano, s'écria-t-elle violemment, lis donc! leurs majestés attendent...

La duchesse commença d'une voix éteinte la lecture d'une espèce de procès-verbal fort embrouillé, que le capitaine des gardes et le prieur des hyérominites avaient passé le reste de la nuit à rédiger. La reine Louise respira lorsque après un préambule de deux pages elle entendit ces mots: Et sous ladite fenêtre ouverte, près de l'échelle de cordes dont les bouts touchaient par terre, nous avons trouvé le corps mort d'un homme contrefait et fort mal vêtu, etc.

Les larmes lui vinrent aux yeux, elle s'écria : Pauvre homme! je ferai dire des messes pour le repos de son ame!

— Devant Dieu soit ce misérable! dit froidement la reine Isabelle. Achevez, madame de Montellano.

La camarera mayor poursuivit la lecture de cette espèce d'acte d'accusation dressé contre elle. Le comte de Peñaparda et Benito Romero, interrogés aussitôt après leur arrestation, avaient gardé un silence absolu; mais la gitana, dont on s'était aussi assuré, avait fermement déclaré que le cavalier avec lequel on venait de la confronter escaladait les murs du couvent pour aller à un rendez-vous d'amour. L'échelle attachée à la fenêtre de la chambre où couchait une dame du palais était une preuve que cette fille vagabonde et convaincue d'espionnage, disait vrai.

La *camarera mayor* avait achevé à grand' peine la lecture de ce fatal papier; quoique son nom n'y fût pas écrit, elle voyait dans chaque ligne sa condamnation. La reine Isabelle lui laissa un moment de réflexion, puis elle dit sévèrement : Madame de Montellano, toutes les apparences vous accusent; mais le roi n'a pas voulu vous condamner sans vous entendre; parlez, dites la vérité, nous souhaitons du fond de notre cœur qu'elle vous justifie.

Mme de Montellano tourna un regard plein de détresse vers celle qui l'avait précipitée dans une si terrible situation; mais elle n'en obtint qu'un geste muet d'inquiétude et d'effroi. La reine Louise était venue avec la ferme intention de s'accuser elle-même, s'il fallait en venir à cette extrémité, pour sauver sa *camarera mayor;* au moment d'exécuter ce généreux dessein, le cœur lui manqua; elle ne put se résigner à une telle humiliation en face de la reine, sa belle-mère; elle sentit que l'orgueil du rang l'emportait sur tout; elle lui eût sacrifié en ce moment la confidente qui l'avait si aveuglément servie, et le comte de Peñaparda lui-même.

La duchesse de Montellano, se voyant ainsi abandonnée, tomba aux genoux de la reine Isabelle en sanglotant : Madame, s'écria-t-elle, de fausses apparences m'accusent, et je ne sais comment me justifier... Je suis déshonorée aux yeux du monde; j'ai encouru la disgrace de votre majesté.. Que Dieu me soit en aide pour supporter mon malheur!...

— Ainsi vous n'avez rien à dire pour votre défense? interrompit Isabelle; j'avais pensé au contraire qu'elle vous serait facile, et j'étais prête à l'appuyer près du roi. Sainte mère de Dieu! dans quel temps vivons-nous? à quelle réputation se fier quand on trouve coupable une personne de si bonne renommée, l'exemple de la cour, une femme, qui, veuve depuis dix ans, n'a jamais été soupçonnée de vouloir se remarier? il faut lui entendre avouer sa faute pour y croire!...

La duchesse ne répondit que par des sanglots convulsifs. Sa parole était inviolable; elle se serait laissé condamner à mort plutôt que d'accuser la reine sa maîtresse; mais elle éprouvait un profond ressentiment d'être ainsi sacrifiée. Aussi, lorsque la reine Isabelle lui dit après un silence : Pour satisfaire votre passion, vous avez risqué la tête de celui que vous aimez; il a encouru la peine de mort en cherchant à s'introduire clandestinement dans une résidence royale!

Elle s'écria : Je me réjouirai que le comte de Peñaparda soit pendu! il est cause de mon malheur!.. Que Dieu ne lui pardonne pas plus que moi!...

A ces mots la jeune reine frémit et détourna la tête; puis, lasse de contenir sa physionomie comme ses paroles, elle se leva lente-

ment et alla s'asseoir dans l'embrasure d'une croisée, le visage collé aux vitres et feignant de regarder dehors; là elle pleura tout bas

La reine Isabelle venait de comprendre avec un profond dépit que le dévouement de la *camarera mayor* irait jusqu'au bout; elle restait là, muette, le regard baissé, la contenance plus ferme, et comme prête à recevoir l'ordre de son exil. Tout finissait par son châtiment et celui de son complice, et quand ils se laissaient condamner, aucun soupçon ne pouvait plus s'élever contre personne.

Isabelle réfléchit un moment, puis elle dit avec une certaine amertume : Relevez-vous, madame la duchesse, le roi vous fera tantôt savoir ses derniers ordres.

La *camarera mayor* obéit d'un air résigné, elle essuya ses pauvres yeux tout gonflés et rougis de pleurs; et, prenant son rosaire, elle se mit à prier le dos appuyé contre la muraille. Tout l'ensemble de sa personne était comme une protestation de son innocence; quel amant intrépide se fût aventuré en une telle conquête! La duchesse n'avait pourtant guère que quarante ans, mais sa tournure, sa physionomie, ses habitudes, tout en elle était vieux depuis long-temps : c'était une de ces femmes qui n'ont jamais été jeunes.

La reine la considéra un moment, de plus en plus convaincue qu'elle était incapable d'avoir des faiblesses; puis, se penchant vers le roi, elle lui dit tout bas : Sire, cette fille que vous avez donné l'ordre d'amener devant vous doit être là : vous plaît-il qu'on la fasse entrer?

Il fit signe que oui sans ouvrir la bouche, et croisa ses jambes cagneuses comme quelqu'un en position de se reposer. Ses yeux étaient fermés, son corps immobile. On aurait pu croire qu'il dormait; mais la reine Isabelle ne se laissait pas abuser par cette feinte : elle avait remarqué que le roi, un peu dur d'oreille, mettait sa main en cornet pour mieux écouter, et elle savait bien qu'il avait tout entendu.

Un moment après deux hallebardiers, précédés d'un officier aux gardes, amenèrent la Palomita jusqu'à la porte du cabinet et restèrent en dehors, dans la galerie. La gitana ne savait où on la conduisait, et elle s'arrêta quelque peu troublée à l'entrée de cette

somptueuse pièce étincelante de dorures et tapissée de soie; mais il ne lui vint pas à l'esprit qu'elle fût en présence de leurs majestés catholiques. Cet homme mal couvert et d'un si triste aspect lui sembla quelque pauvre secrétaire et même pis encore. Il y avait plus de grandeur dans cette femme assise près de lui; mais elle ne portait ni perles dans les cheveux, ni bijoux à son cou : une simple robe de satin noir serrait sa taille souple, une coiffure en point d'Angleterre descendait très bas sur son visage horriblement grêlé; la Palomita ne se figurait une reine que la couronne en tête et le sceptre à la main.

Elle fit une courte révérence et promena ses grands yeux autour du cabinet, sans remarquer la reine Louise qui resta le visage tourné vers la fenêtre, ni Mme de Montellano toujours debout, à la muraille.

— Approche, dit la reine Isabelle, approche, n'aie pas peur.

— Peur! et de quoi! répondit la Palomita. Sachez, madame, que mon malheur est si grand, que je ne crains plus rien au monde!

— Si quelqu'un t'a fait tort, parle et l'on te rendra justice. C'est pour dire la vérité que tu es ici. Que sais-tu de ce qui s'est passé cette nuit? Un homme a été tué; était-ce ton frère, ton mari?

— C'était Pepe Cojuelo! répondit la gitana avec une explosion de larmes, un pauvre imbécile,... le meilleur cœur du monde!... mon seul ami... il est mort pour me défendre;... mais son couteau est resté dans le bras du comte de Peñaparda!...

— Le comte de Peñaparda, tu le connais? interrompit la reine, tu sais ce qu'il a tenté la nuit dernière pour s'introduire dans le couvent?...

— Oui, madame, il escaladait la fenêtre pour entrer chez sa maîtresse, une grande dame de la cour,... je l'ai suivi, je l'ai épié, je l'ai vu... l'infâme! s'il plaît à Dieu et à Notre-Dame, il sera puni de mort!...

— Et cette femme de la cour, tu sais qui elle est?

— Non, je ne l'ai jamais vue, et pourtant je la reconnaîtrais entre mille. J'ai vu son portrait!...

— Eh bien! reconnais-tu cette dame qui est là, debout?

La Palomita regarda Mme de Montellano en face et s'écria : Qui,

elle! cette respectable femme la maîtresse de don Pablo! oh! non non! c'est un mensonge!...

En achevant ces paroles, elle aperçut entre les rideaux de la croisée le visage pâle et les blonds cheveux de la reine Louise; un moment elle resta indécise; puis, courant à elle et la saisissant au bras, elle s'écria : — La maîtresse du comte de Peñaparda, la voilà!

A ce mot le roi, qui semblait si bien endormi, se réveilla subitement. Par un mouvement instinctif, la reine Louise s'était réfugiée à ses genoux; Isabelle Farnèse se récriait dans un étonnement hypocrite, la *camarera mayor* levait les mains au ciel et peut-être en son ame remerciait Dieu; la Palomita, impassible maintenant et les bras croisés, disait:—Ceci est la vérité, je la dirais la main sur le Christ, devant le roi, devant le pape... je ne crains rien...

Pourtant elle baissa les yeux devant le regard imposant et terrible de Philippe V. Le roi venait bien véritablement de se réveiller; ce fut lui qui parla enfin. A sa voix l'officier des gardes et les hallebardiers parurent.

— Cette fille est folle, dit-il en montrant du doigt la Palomita; qu'elle soit enfermée pour la vie à l'hôpital des pauvres insensés!

La gitana n'eut pas le temps de s'écrier; on l'entraîna; cette terrible condamnation était sans appel. Le roi, qui s'était levé à demi, retomba dans son fauteuil, et se tournant vers la *camarera mayor*, il lui dit d'un ton bref et impérieux : Un grand scandale a été donné, madame la duchesse, il faut le réparer ou le punir. J'use de clémence et j'ordonne qu'il soit réparé : vous épouserez le comte de Peñaparda.

— Ah! sire, s'écria la duchesse stupéfaite, c'est impossible! un pauvre gentilhomme!... un capitaine de cavalerie!...

— Son mariage le rendra riche, lui donnera des titres, tout ce qui lui manque. D'ailleurs je le veux. Allez!

C'était aussi un ordre sans appel; la duchesse de Montellano se résigna, et faisant une grande révérence au roi et aux deux reines, elle sortit d'un certain air qui n'était point triste.

Alors la reine Isabelle contempla avec une cruelle joie l'humiliation et la détresse de sa belle-fille, qui, pâle, muette, anéantie, n'osa pas soutenir son regard et baissa la tête; mais ce mouvement

de crainte ne dura pas, et malgré toutes les angoisses qu'elle avait au cœur, elle tâcha de faire bonne contenance.

— Ce petit gentilhomme avait levé les yeux bien haut, dit Isabelle avec une amère ironie; qui sait s'il voudra descendre jusqu'à épouser la duchesse de Montellano?

— Il le voudra, madame, répondit résolument la reine Louise, il le voudra, car je le lui ordonnerai!..

Cette espèce d'aveu fut suivi d'un torrent de pleurs. Isabelle gardait un dédaigneux silence; le roi semblait être retombé dans son apathie maladive, ses yeux se fermaient, il recommença à rouler machinalement les dizaines de son chapelet. Quand il fut au troisième *Pater*, il s'arrêta, et passant sa main sur la tête de la jeune reine, il lui dit : Ma fille, dans un mois vous retournerez en France!

. . . . . .

. . . . . .

Le dimanche suivant don Pablo de Peñaparda et la duchesse de Montellano furent mariés à Madrid, dans l'église de las *descalzas reales*. On remarqua que le comte était vêtu de noir, comme pour un deuil de cour. Il avait l'air triste et défait, malgré tous ses efforts pour faire bon visage. La duchesse semblait au contraire rajeunie. Benito Romero, en bel habit de soie couvert de dentelles d'or, assista comme témoin et signa l'acte de mariage.

Le nouveau marié donna la main à sa femme pour sortir de l'église; ils traversèrent ainsi la foule qui remplissait la grande nef, les carrosses attendaient au parvis, celui de la mariée en tête de la file. Elle y monta la première.

En ce moment une acclamation lointaine s'éleva du côté de la rue d'Alcala : la reine Louise traversait Madrid et le peuple criait sur son passage : *viva la Francésita!* Don Pablo pâlit et s'appuya sur le bras de Benito Romero; ses yeux se détournèrent de la duchesse avec l'expression d'un sombre désespoir.

— Don Pablo, dit le peintre en lui montrant les armoiries peintes aux panneaux du carrosse et surmontées de la couronne ducale, don Pablo, vous êtes grand d'Espagne!...

H. Arnaud.
(Mme Charles Reybaud.)

SOUVENIRS

DE VOYAGE.

UNE FABRIQUE D'ÉPINGLES ET UNE MAISON DE FOUS A LONDRES.

Je réunis ces deux excursions sous un même titre, d'abord parce que je les ai faites le même jour, ensuite parce qu'elles m'ont offert une double occasion d'admirer le laconisme anglais. Celui des Spartiates était célèbre dans toute l'antiquité ; mais je doute qu'il ait été plus rigoureux et plus imperturbable que le laconisme britannique. Ne rien dire de trop et ne jamais varier les tons pour exprimer la même chose, telles sont les deux formes sous lesquelles il se montre, surtout aux étrangers, lesquels ont tant de besoin d'explications et de details. En France, où Voltaire a écrit ce vers charmant :

Le superflu, chose si nécessaire,

pensée si vraie, surtout de la conversation, nous mettons quelque variété jusque dans la manière d'aborder les gens dans la rue et de leur demander de leurs nouvelles. Autant de caractères, autant de formes diverses. Quand la variété n'est pas dans les mots, elle est dans la pantomime qui les accompagne, dans le jeu des physionomies, dans les regards, dans le ton de voix. Plutôt que

de répéter les mêmes choses de la même manière, nous mettrons la fin au commencement et le commencement à la fin, et au lieu de débuter par le *comment vous portez-vous?* ce sera par-là que nous finirons. En Angleterre, les mêmes choses se disent de toute éternité dans les mêmes mots, sur le même ton, du même air, dans le même temps. Je vous défie de reconnaître, à la manière dont deux Anglais s'abordent, si ce sont deux négocians accoutumés à se rencontrer tous les jours au Royal-Exchange, ou deux amis, depuis long-temps séparés, dont l'un est arrivé, le matin même, des Grandes-Indes. Ces deux hommes qui échangent des poignées de main sur le trottoir n'ont pas l'air d'avoir été favorisés par le hasard qui leur offre un ami dont les privaient leurs affaires, le travail, l'éloignement des quartiers où chacun vit : il semble que cette rencontre soit un rendez-vous d'affaires prémédité, et qu'au lieu de perdre agréablement leur temps, ils l'emploient très utilement.

Tous ces riens qu'on se dit ici entre amis, ces rapides confidences qu'on échange sur les intervalles où l'on a été sans se voir, cette briève histoire qu'on se fait tour à tour des principaux évènemens de sa vie, tout cela ne trouverait pas, en Angleterre, des oreilles oisives et curieuses comme un heureux hasard nous en offre chaque jour en France. L'Anglais semble toujours être à l'heure. Sans paraître pressé, il n'a jamais une minute à perdre. On le dirait sorti de chez lui après avoir compté sur le régulateur les minutes qu'il donnera à chaque chose. Tout est réglé : tant pour le bonjour, tant pour les demandes de nouvelles, tant pour les formules d'adieu. S'il se trouvait un interlocuteur qui eût la fantaisie d'alonger les questions ou les réponses, d'innover, de varier, l'autre, pendant que celui-ci parlerait, penserait tout bas et ferait ses affaires en lui-même. Ce laconisme peut n'être pas une qualité dans les individus, surtout si nous les jugeons avec notre goût national pour les superfluités si nécessaires de la conversation : mais quand c'est l'habitude de toute une nation, grande doit être celle qui ménage ainsi le temps, qui semble être le temps lui-même cheminant par des millions de pieds, lesquels sont gouvernés et poussés vers un but par des millions de têtes, et dont toutes les secondes sont des faits prévus qui se succèdent sans so-

lution. Aussi l'Angleterre n'est-elle pas une petite nation, et Sparte, qui aurait tenu tout entière dans un des comtés de l'Angleterre, n'a été surpassée que par Athènes, où l'on savait si bien dire les choses superflues.

L'autre forme du laconisme britannique consiste à ne rien dire de trop. C'est du trop britannique qu'il s'agit, lequel comprend tout ce que nous appelons en France l'esprit proprement dit. Je voudrais pouvoir expliquer cela laconiquement. La première règle pour ne rien dire de trop, c'est d'abord de savoir ne rien dire du tout quand on n'y a pas un intérêt réel, j'allais dire évaluable, car bien des paroles, en Angleterre, sont des valeurs comme les banks-notes. Je suis deux Anglais sur le grand trottoir d'Holborn. Ils se disent, environ tous les cent pas, quelques mots, puis ils se taisent, et continuent à marcher côte à côte, ensemble et seuls. Qui de nous, cheminant avec un ami, même avec un indifférent, tiendrait sa langue l'espace de cent pas? Ceux-ci la tiendront deux cents, trois cents pas durant, jusqu'à la banque s'il le faut, s'ils n'ont rien à se communiquer qui leur soit utile à tous deux. Quant à parler par vanité, cela est peut-être sans exemple dans leur pays. L'Anglais prouve sa supériorité par ses œuvres : pourquoi se mettrait-il en frais d'esprit pour vous? Il ne fait pas d'affaires d'esprit avec vous que je sache, et vous ne le payez pas pour dire des choses spirituelles.

La seconde règle pour ne rien dire de trop, c'est de ne faire sur chaque chose que le nombre tout juste de demandes ou de réponses que la chose comporte rigoureusement. S'agit-il d'une institution? Eh bien ! il y a un certain nombre d'idées que provoque cette institution dans le commun des intelligences, soit sur le besoin public auquel elle pourvoit, soit sur le gros de son organisation, soit sur son budget, soit enfin sur ses résultats les plus généraux. S'agit-il d'une affaire, d'une industrie spéciale? Les idées qui s'y rattachent rouleront dans un cercle fort étroit de recettes et de dépenses, de pertes et de bénéfices, de résultats extérieurs et présens. Tant que vous vous en tiendrez là, vous obtiendrez des réponses courtes, mais directes et satisfaisantes. Faites un pas hors du cercle, parlez de ce qui manque à l'institution, de l'avenir, de l'affaire industrielle, de son côté moral. Quoi ! Qu'est-ce !

Que dit-il? Voilà sans doute un homme bien riche ou bien peu maître de sa langue, puisqu'il interroge les gens sur ce qu'ils n'ont aucun intérêt à savoir. C'est surtout pour les étrangers, ordinairement curieux et questionneurs au-delà du programme, que les Anglais sont laconiques de cette dernière manière que je viens de dire. Aussi que de voyageurs qui s'en vont de chez eux avec l'idée qu'ils avaient trop d'esprit pour l'Angleterre! Cela n'est pas vrai du tout; car, s'il y a un laconisme excessif, il y a des questionneurs qui ne savent guère mieux réduire que préciser leurs demandes. Peut-être ai-je été de ceux-là. Dans ce cas, mon petit récit servira de leçon pour ceux qui n'auraient pas plus que moi l'art d'être, à l'étranger, discrets et explicites.

D'abord, pour ne pas faire craindre un déluge d'inutilités littéraires aux personnes qui devaient me montrer la manufacture d'épingles et la maison des fous, je ne m'étais fait recommander ni comme professeur, ni comme homme de lettres, deux titres qui les auraient mises en fuite, outre celui de Français, que les Anglais estiment médiocrement, malgré l'alliance anglaise. J'étais résolu, de plus, à m'observer sévèrement. J'allais prendre un peu de leur temps à des gens occupés; et si l'Anglais est si avare de son attention pour ceux qu'il peut avoir quelque intérêt à écouter, combien ne doit-il pas l'être pour un curieux qu'il éconduirait comme un voleur de son temps, si la force des convenances sociales ne l'obligeait à lui en donner une petite partie pour rien! J'avais donc fait une liste de mes questions, et je m'étais tracé mon cercle de manière à ne pas faire payer trop cher mon caprice d'instruction variée, et à montrer que je ne me joue pas plus du temps d'autrui que du mien. Mon excursion commença par la fabrique d'épingles.

Je trouvai le fabricant à son bureau, faisant ses écritures, le chapeau sur la tête, qu'il n'ôta pas, vu que c'est du trop. Il lut ma lettre de recommandation, me fit un petit salut, et, de suite, procédant à l'exhibition de son établissement, il m'étala sur son bureau diverses boîtes d'échantillons de toutes les sortes d'épingles qui sortent de sa fabrique : épingles pour toilette, épingles pour cheveux, épingles pour les collections d'insectes. Je demandais les prix à chaque boîte nouvelle. C'était tant, sans commentaires.

Les boîtes visitées : « Par ici, me dit-il, *come this way* », et il ouvrit une porte qui menait aux ateliers. Je le suivis.

Il me laissa visiter les premiers ateliers avec détails et sans me presser. Pendant que je regardais, il parlait aux ouvriers, me reprenant ainsi d'une main le temps qu'il m'avait donné de l'autre. Je n'avais d'ailleurs que de rares questions à lui faire. Le plus étranger aux matières d'industrie comprendrait, à première vue, tout le mécanisme d'une fabrique d'épingles. Je parcourus ainsi, lui m'accompagnant, mais sans être à moi, les principaux ateliers; la tréfilerie, où, d'un morceau de cuivre gros comme le doigt, on tire un fil sans fin, qui va s'enrouler autour d'un cylindre en cercles innombrables ; l'atelier où les femmes étendent et redressent sur une longue table ce même fil, coupé en baguettes d'égale longueur ; celui où ces baguettes, longues de huit ou dix pieds, sont coupées elles-mêmes en mille morceaux de la longueur des épingles ; celui où ces morceaux, pris par paquets par d'habiles ouvriers, sont aiguisés sur la meule de grès, d'où jaillissent mille étincelles. Ici, tout est si simple, que mes questions ne risquaient pas de s'égarer. Combien la tréfilerie donne-t-elle par jour de ces cercles de fil de laiton ? Combien ces femmes préparent-elles de baguettes ? Combien le même ouvrier peut-il aiguiser d'épingles ? Sur tout cela j'obtenais des réponses catégoriques.

Je faisais bien tout bas, à part moi, quelques comparaisons entre la puissance et la simplicité des moyens de fabrication, l'excellence des produits fabriqués et l'insalubrité des bâtimens, entre la condition des choses et celle des hommes, lesquels m'intéressent beaucoup plus que ce qui sort de leurs mains. J'ai été gâté là-dessus en Belgique. Là, un homme de génie, John Cockerill (1), a concilié les perfectionnemens dans le travail et les améliorations dans le sort des ouvriers. Pour loger l'homme sous le même toit que la vapeur, devenue son auxiliaire inévitable, il a agrandi le toit, il l'a élargi et assaini, afin que la machine ne corrompît pas l'air dont l'ouvrier a besoin. Les ateliers de Seraing, ce palais de l'industrie moderne, sont à la fois un modèle pour toutes les entre-

(1) C'est M. John Cockerill qui a demandé la concession du chemin de fer de Bruxelles à Paris, et qui, nous n'en doutons pas, l'obtiendra des chambres après l'avoir obtenu du gouvernement.

prises nouvelles, et un reproche criant pour ces anciennes fabriques qui ont introduit les inventions récentes dans des murs antiques et malsains, et entassé pêle-mêle les hommes et les machines dans d'étroites chambrées, où la machine suffoque l'homme et où le cylindre dévorant menace à chaque instant d'attirer l'ouvrier par ses haillons. A Seraing, on voit clair enfin dans ces questions si redoutables et si incertaines de la nouvelle constitution du travail, des tarifs, des salaires, questions qui se sont débattues chez nous à coups de canon. Devant une expérience si heureuse tombent toutes les théories où l'on s'aigrit sans se comprendre, et où la déclamation rend suspectes les meilleures raisons. Ici, tout a été résolu, et la civilisation n'a plus à rougir. C'est le cachet des hommes supérieurs de ne rien faire à demi. John Cockerill n'est pas un négociant vulgaire, qui laisse croupir ses ouvriers dans des masures délabrées, pour mettre dans sa poche l'économie du logement. Il a eu une pensée complète, et il n'a rien oublié, pas même les hommes. Voilà enfin des ateliers où l'ouvrier et le maître sont amis, où la machine aide le travail et le multiplie, où les forces de l'homme sont ménagées, son salaire augmenté, sa vie en sûreté, sa respiration libre. J'ai regretté Seraing à Manchester, à Liverpool, à Birmingham, à Londres, en y visitant des fabriques où l'industrie du XIXe siècle est logée dans des ateliers du moyen-âge. Les inventions nouvelles y luttent avec les vieilles routines. Mais le bon effet des inventions ne s'y fait sentir que dans les choses, tandis que le mauvais effet des routines pèse tout entier sur les hommes. Ce souvenir de Seraing me poursuivait dans cette fabrique d'épingles, soit quand je respirais cet air épaissi par une invisible poussière de cuivre, soit quand je montais en rampant ces escaliers en échelles, dont les échelons à demi rongés craquaient sous mes pieds, et qu'on perce dans les planchers, pour économiser la place. Mais je n'en disais rien au fabricant. Je sentais bien que toute remarque à cet égard eût été du superflu. Je continuai donc à garder le silence, sauf pour quelques demandes dans le cercle de tout à l'heure, sur le nombre total des ouvriers de l'établissement, sur leur exactitude au travail, et autres sujets du même intérêt.

J'observai encore la même discrétion en traversant l'atelier où

se fabriquent, par un moyen si simple et si rapide, les élastiques dont sont faites les têtes d'épingles. Un homme et un enfant y suffisent. L'enfant tourne une manivelle qui enroule en élastique le fil de laiton; l'homme prend d'une main un certain nombre de brins, et de l'autre les coupe avec un ciseau, de l'épaisseur d'une tête d'épingle. D'un seul coup, il tombe une douzaine de ces têtes, et comme l'ouvrier rapproche autant de fois par minute les deux lames du ciseau que le pouls a de battemens, on peut apprécier combien un homme peut préparer de têtes d'épingles dans sa journée. Je ne manquai pas de le demander. Le fabricant me le dit, mais comme ce fut avec une rapidité économique, et en chiffres anglais, je ne le compris pas.

Mais où je ne tins pas de parler, je devrais dire d'éclater en choses inutiles, ce fut en entrant dans une salle basse, obscure, où une trentaine d'enfans, filles et garçons, présidés par une femme, armée d'une badine ressemblant fort à une verge, frappaient les têtes d'épingles. Chacun d'eux était assis devant un outil en manière de marteau suspendu, dont le nom spécial, *tétoir*, dit assez l'emploi, et qui tombe d'à-plomb sur l'épingle placée au-dessous et présentant sa tête hors d'un trou pratiqué dans une petite enclume. C'est un travail compliqué et délicat. Prendre les épingles une à une dans une case et y ficher un brin d'élastique, puis introduire l'épingle ainsi préparée dans le petit trou, la frapper et la retirer ensuite, et tout cela avec assez d'adresse pour ne pas se piquer ni s'écraser les doigts, avec assez de promptitude pour que le fabricant y trouve son compte, et tout cela sans relâche pendant six heures, n'est-ce donc pas trop pour de pauvres enfans? Il leur est défendu de se parler, sinon de se sourire les uns aux autres, aux très courts instans où leurs yeux peuvent se détacher sans inconvénient de leur travail. La surveillante, comme un chien de garde, faisait le tour des métiers, avertissant de sa baguette ceux que la main de cette fée de la pauvreté ne pouvait atteindre, criant d'une voix aigre : *make haste*, *make haste!* allons! allons! quelquefois, tournant la tête brusquement, pour surprendre et punir quelques mots dits tout bas, une distraction, une espièglerie, car les enfans rient dans le travail, et entre leurs petites mains les outils ont souvent l'air de joujoux. L'oreille de cette

femme, non moins exercée que son œil, sait distinguer, dans le bruit de ces trente marteaux tombant et se relevant sans cesse, s'il en est un qui se relâche, ou seulement qui n'a pas rendu tout le son, parce qu'il est tombé sur un pauvre petit doigt qui n'a pas été retiré à temps. Les fautes sont punies du retranchement d'un penny sur le misérable prix de la journée, et qui sait ce qui arrive à l'enfant quand il rentre avec ce penny de moins dans sa famille affamée?

Je sus qu'ils recevaient pour six heures de ce travail par jour, six pence, ou douze de nos sous. J'étais trop ému pour ne pas m'échapper.

— Ne pensez-vous pas que ce soit trop de six heures de travail à l'âge de ces enfans? demandai-je au fabricant.

Il ne répondit rien.

— Combien un de ces enfans, bien appliqué, peut-il frapper de têtes d'épingles dans sa journée?

Il me dit le nombre avec satisfaction.

— Mais si ces enfans font en six heures la même besogne que feraient des adultes dans le même temps, pourquoi n'ont-ils pas la moitié du salaire d'un adulte?

Il n'ouvrit pas la bouche.

— Quel est l'âge moyen de ces enfans?

Il me le dit. Les plus âgés n'avaient pas douze ans.

— Ne pensez-vous pas qu'un travail si rude et si précoce soit funeste à leur santé?

Il parla à la surveillante.

— Avez-vous de quoi occuper ces trente enfans toute l'année?

— Non.

— Et quand vous les renvoyez, que deviennent-ils?

Silence.

— Et si vous demandez à l'enfant tout ce qu'il peut dépenser de forces dans un jour, n'est-il pas juste qu'il reçoive un salaire qui suffise à tous ses besoins d'un jour?

Silence.

— Vendez-vous en proportion plus d'épingles noires que de blanches?

— Oui, dit-il, du ton d'un homme qu'on remet dans sa voie.

Nous sortîmes de l'atelier, et je me disposai à partir. Mes remerciemens furent courts. *Good by, Sir.* — *Good by, Sir.*

M'avait-il pris pour un sot, lui qui prenait ces pauvres petits enfans pour des machines? La chose n'est pas impossible. En tout cas, je ne lui devais rien pour le quart d'heure que ma visite avait duré; car il n'avait fait que hâter de quelques momens la tournée qu'il devait faire plus tard. Je m'acheminai donc, la conscience nette, à la maison des fous.

C'est une maison fondée et entretenue par des souscriptions volontaires. Une enseigne le dit aux passans, et, à l'honneur de l'Angleterre, les enseignes de ce genre y sont assez communes. Nulle autre apparence d'ailleurs. La maison des fous ressemble à toutes les maisons dont les habitans sont présumés raisonnables. Je frappai à la porte avec le marteau de cuivre luisant, et un laquais vint m'ouvrir. C'est le domestique particulier du médecin qui dirige l'établissement. Il me mena à son maître, homme grave et froid, qui lut ma lettre de créance, me salua après, et, sans ouvrir la bouche, se mit à marcher devant moi, une double clé à la main, en m'invitant, par un geste, à le suivre. Nous nous trouvâmes bientôt au milieu des fous. L'établissement en reçoit de l'un et de l'autre sexe. Nous commencions la visite par le côté des hommes.

Le premier qui se présenta à nous fut un perruquier, amené là, non par la misère ni des peines domestiques, mais par une faiblesse naturelle du cerveau. Ses cheveux disposés en toupet, ses manches relevées, sa redingote huileuse, ses gestes, sa loquacité, tout annonçait un suppôt de Comus. Je le devinai, sans avoir besoin de le demander au docteur, qui me sut gré sans doute de ne pas l'interpeller au premier que je rencontrais. Ce pauvre perruquier se croit un maître des cérémonies. Il fait, trois fois par jour, dans les mêmes gestes et avec les mêmes paroles, les honneurs de son corridor au docteur; il lui indique le chemin de chaque chambre, il lui en ouvre la porte, il lui présente ses compagnons d'infortune. C'est le meilleur fou du monde. Et pourtant, lui qui a rasé tant de gens, de crainte qu'il ne se coupe le cou, on le rase.

Vint ensuite, d'un pas majestueux, la tête haute, un pan de sa redingote relevé sur son épaule, un homme d'une figure assez dis-

tinguée, qui croit être Charles Kemble. A travers un déluge de mots sans suite, je distinguai les noms d'Othello et de Desdemona. Il se plaint que ses envieux l'ont fait emprisonner pour n'être pas importunés de sa gloire. Il me pria de le rendre à son théâtre où l'attendaient les bravos de la foule. Je lui promis de m'en occuper. Alors il nous quitta en estropiant quelques vers d'*Othello,* et se mit à marcher théâtralement dans le corridor, comme un acteur qui prépare dans la coulisse l'effet de son entrée, et murmure les premiers vers de son rôle.

Qui a donné à cet homme cette étrange folie? Était-ce un pauvre comédien de province qui s'est cru le personnage même de ses rôles? Était-ce quelque intelligence délicate, mais fragile, pour qui la lecture de Shakspeare avait été une boisson trop forte? Je voulus le savoir du docteur. Pour le premier fait, qu'il ignorait, il me dit : *I do not know*, je ne sais pas. Quant à ma seconde conjecture, qui était trop évidemment inutile, il ne l'entendit même pas.

— Combien avez-vous de fous en ce moment, tant hommes que femmes?

Le docteur m'en dit le chiffre avec empressement.

— Et quelle est la dépense moyenne de ces malheureux?

Il me la dit.

— Et quelle est la proportion des folies curables et des folies incurables?

Il me la donna.

Et tout cela d'un visage épanoui. A la bonne heure, voilà de ces questions comme il convient d'en faire entre hommes raisonnables et qui savent le prix du temps. Le bel exemple à donner dans une maison de fous que de spéculer hors du certain, du positif et du présent!

— Tenez, me dit-il en me montrant un homme d'une trentaine d'années, à demi étendu sur une table et qui paraissait assoupi, voilà un Français. Et il le secoua pour le réveiller.

Je tendis la main à ce pauvre homme :

— Nous sommes du même pays, lui dis-je.

— Oui, répondit-il en me bâillant au nez.

— De quelle partie de la France êtes-vous?

— Oui.

— Vous paraissez triste, continuai-je; de quoi donc avez-vous à vous plaindre?

— Oui.

Je ne comprenais rien à tous ces oui. Était-ce entêtement de fou? Était-ce pour me punir de l'avoir fait réveiller? Je lui pris la main:

— Allons, lui dis-je, parlez-moi. N'êtes-vous pas content de voir un de vos compatriotes?

— Oui.

Toujours oui. C'était donc là sa folie. Est-ce une punition d'avoir dit injustement non, dans son temps de raison? ou bien sa mémoire tarie n'avait-elle gardé que ce mot-là? Je lui dis adieu. — Oui, répondit-il. — Le docteur sourit. Je pris ce sourire pour une invitation à l'interroger; mais je n'en tirai rien. Il traitait mes questions comme des exercices de langue anglaise.

Nous vîmes une quarantaine de fous; quelques-uns très singuliers, le plus grand nombre sans traits caractéristiques. C'est la même proportion que dans la société, où la majorité est plate et sans couleur. Les originaux ne sont pas plus nombreux parmi les êtres raisonnables que parmi les fous. Deux seulement de ces malheureux étaient à la gêne. Ils nous poursuivirent d'injures. L'un d'eux, entouré jusqu'à mi-corps, dans une espèce de guérite, les mains liées, invoquait les vieilles libertés anglaises; singulier et précieux hommage aux belles lois de ce grand pays! Mais les lois ne protégent que ceux qui ont un peu de la raison qui les a faites. Je compris encore qu'il me demandait de le venger du docteur qui lui avait enlevé la liberté. Tout cela, d'ailleurs, était sans suite. Il prononçait avec la même colère des paroles sans rapport avec sa passion, et qui roulaient confondues au milieu des injures. Cet homme est de ceux dont les gens de service disent : il est méchant. Combien de plus méchans qui sont libres parce qu'ils ont de la suite dans leur méchanceté, et que leur raison dépravée met des pensées liées et suivies au service de leurs mauvais instincts!

Les fous curables sont mêlés à ceux dont le mal est sans remède. J'avais bien envie de demander au docteur si ce mélange ne retardait pas les guérisons, et si la folie incurable n'était pas contagieuse. Mais je sentis que la question était trop spéculative, et je ne la lâchai point. Voulant toutefois ne point passer pour un homme vague :

—Les fous ont-ils généralement aussi bon appétit que les hommes sains? demandai-je au docteur.

— Quelques-uns mangent beaucoup : le grand nombre mange peu.

— Sont-ils sensibles à la température?

— Quelques-uns le sont. D'autres ne font aucune différence entre le froid et le chaud.

— Dorment-ils bien?

— Quelques-uns peu ; quelques-uns jamais. Le reste comme les gens raisonnables.

Notre dialogue était vif. Je me tenais dans le cercle. Le docteur y respirait à pleine poitrine. Et pourtant, à quoi pouvait-on distinguer si nous parlions d'hommes ou de bêtes?

Le docteur ouvrit une grosse porte en fer qui conduisait à l'établissement des femmes. La première chose qui me frappa, ce fut l'air et le costume des filles de service. Le protestantisme n'a pas de ces vierges qui dévouent au soulagement des pauvres folles une raison souvent délicate et supérieure, et qui s'enferment volontairement dans ces prisons lamentables, faisant de la jeunesse la servante de la vieillesse, et de la raison celle de la folie. Au lieu de religieuses modestes et silencieuses, qui ont acheté avec leur dot le droit de soigner les pauvres et les malades, je voyais d'assez belles filles à gages, habillées galamment, la robe décolletée, la poitrine et les épaules nues ou voilées à peine par un fichu de mousseline comme sont toutes les servantes de bonne maison en Angleterre.

L'une d'elles nous conduisit dans une chambre où trois folles paisibles se livraient à des travaux de couture et de repassage. La repasseuse quitta son fer, vint droit à moi, et me dit qu'elle était la fille de Charles Ier, que ses ennemis tenaient emprisonnée contre toute justice. Elle ajouta que sa détention n'aurait qu'un temps, qu'elle triompherait à la fin de ses ennemis, et qu'elle épouserait un prince qui l'aimait, « pourvu, me dit-elle tout bas à l'oreille, et me montrant le docteur, que vous m'aidiez à me délivrer des mains de cet homme. » Puis elle reprit son fer, et continua de repasser avec beaucoup d'adresse, tout en murmurant entre ses dents les mots de roi, de mariage et de prison. Les deux autres ne levèrent pas même la tête. Elles cousaient fort vite et fort bien,

excepté qu'il fallait leur montrer où commencer et où finir, sans quoi elles cousaient tout à travers, ou même à vide, comme la machine qui continue à tourner quand sa tâche est finie. Ces pauvres femmes sont mieux traitées que les autres. Elles vivent avec les femmes de service, qu'elles aident dans tous leurs ouvrages; elles ont le thé, et une place au foyer, et le faible reste de raison qui paraît avoir passé dans leurs doigts les met sur le pied des animaux domestiques.

La plupart de ces malheureuses femmes, curables ou incurables, n'offraient rien d'intéressant au sens un peu impitoyable d'un curieux, qui n'a pas assez de l'extraordinaire d'une si grande misère, et qui veut trouver du nouveau jusque dans le dernier degré du malheur. Quelques-unes erraient dans les longs corridors, se coudoyant sans se parler, peut-être sans se voir, s'arrêtant sans but, regardant sans curiosité, parlant et se taisant sans motif, marquées au front d'une tristesse irréparable, quoique au dedans privées de ce qui la cause, pauvres corps végétatifs qui semblaient regretter confusément le départ du noble hôte qui a long-temps habité en eux. D'autres étaient assises dans les coins de leurs chambres, place qu'elles choisissent par une sorte de honte obscure, comme si elles croyaient avoir fait une grande faute en perdant leur raison. D'autres se tenaient collées aux fenêtres, ne regardant rien : qui sait? se croyant peut-être dans les ténèbres. Elles ne se familiarisent point, quoiqu'elles se voient tous les jours; elles n'ont ni préférences ni habitudes; elles se retrouvent sans se reconnaître, et cet instinct de sociabilité, que le hasard éveille dans la brute, et qui apprivoise et lie quelquefois des animaux d'espèces différentes ou même ennemies, est mort en elles. Les nouvelles venues n'y excitent point la curiosité. Comment saurait-on qu'elles n'y étaient pas la veille? Qu'est-ce que la veille? qu'est-ce qu'hier? qu'est-ce que demain? Les fous n'ont pas le sentiment du temps; ils ne se sentent pas vieillir; ils n'ont pas l'idée de commencement et de fin; hélas! ils ne peuvent pas espérer la mort! Ils ne savent pas qui était celui qui a disparu du milieu d'eux, ni ce que font ces gens qui le clouent dans un cercueil, ni si c'est une délivrance ou une nouvelle prison.

Le docteur me laissait aller, sans me dire un mot, quelquefois

me quittant pour donner un ordre ou pour entendre quelque rapport des filles de service, et, comme le fabricant d'épingles, utilisant son obligeance, et faisant d'une pierre deux coups. Je ne voulais pourtant pas lui laisser de moi l'idée d'un rêve-creux, et je cherchais quelque côté de statistique ou d'administration par où me relever à ses yeux du péché de curiosité psychologique. Il me vint en tête quelques questions qui ne réussirent pas toutes.

— Docteur, lui dis-je, a-t-on recherché et précisé les causes les plus générales de la folie?

— Il y en a trois principales : la jalousie, l'ivrognerie et la misère.

— Pensez-vous qu'elles soient les mêmes partout? dis-je imprudemment.

Il ne répondit rien. C'était du superflu.

— Et de ces trois causes, ajoutai-je, laquelle fait le plus de victimes?

— L'ivrognerie.

— Dans ce cas-là, la folie est un châtiment. C'est une pensée qui soulage.

Il ne m'écoutait pas.

— Quel est le mode le plus général de traitement?

— C'est de n'en employer aucun. L'hygiène et le bon gouvernement sont le meilleur, sauf pour quelques cas compliqués de désordres morbides.

— Combien de temps les moins malades mettent-ils à guérir?

— Les époques sont fort inégales.

— Les rechutes sont-elles communes?

Je sortais encore du programme. Point de réponse.

— Combien, terme moyen, en recevez-vous et en perdez-vous par an?

Il me dit le nombre.

J'étais à bout de questions positives, et je sentais les idées vagues, que nous aimons tant en France, qui nourrissent la conversation, qui élèvent l'esprit, qui nous arrachent à la matière, se presser sur mes lèvres. J'allais encore me compromettre, quand un chant d'une gaieté burlesque, parti de la salle des folles furieuses, interrompit mes idées, et me sauva du dédaigneux silence

du docteur. Ce chant, ou plutôt ce hurlement, résonnait dans le corridor, et circulait par le grand escalier dans tout l'établissement. A plusieurs reprises je l'avais entendu et perdu tour à tour, sans y faire attention, et pensant bien que ce devait être quelque fou qui chantait. C'était une pauvre fille de vingt-cinq ans, furieuse à se jeter sur les gens, qu'il avait fallu enfermer dans la camisole de force, et qui hurlait ainsi à tue-tête, « tout le jour, me dit le docteur, et toute la nuit. » La misère, le vice, la maladie, l'avaient réduite là. Elle était assise dans une guérite, d'où je vois encore avec épouvante sortir cette tête rasée qu'elle balançait régulièrement comme une bête féroce dans sa cage, et ce visage tout rouge des efforts qu'elle faisait en chantant, et ces grosses lèvres lascives qui disaient à elles seules quelle devait être la morale de sa chanson, et ces yeux humides et impudiques, comme si elle s'était crue encore dans quelque cabaret de la Cité, attablée avec des matelots des docks. Le docteur lui dit quelques mots, mais elle ne l'entendit point; il lui passa la main sur la tête, mais elle n'avait même plus le sentiment du chien qu'on caresse, et elle continuait à chanter; elle chantera ainsi jusqu'à ce que sa poitrine se rompe. C'est à peine si on peut l'interrompre un moment pour lui faire prendre de force quelque nourriture. La nuit, on l'emporte dans un coin de l'établissement d'où son épouvantable gaieté ne peut pas troubler ceux de ses compagnons d'infortune qui n'ont pas perdu tout sommeil. Cette malheureuse a la mémoire du rhythme et n'a plus celle des paroles, qui la quittent et lui reviennent sans que la volonté y soit pour rien, et de tout ce qui a été sa raison, elle n'a gardé que la misérable faculté de se souvenir d'un air de cabaret. Je ne croyais pas que je pusse rien voir de plus triste que ce corps stupide, narguant par des chants frénétiques sa raison évanouie; et pourtant, dans la même chambre, à quelques pas de cette malheureuse, il y avait quelque chose de plus lamentable encore et qui m'accabla.

C'était une autre fille, à peu près du même âge, qu'on avait amenée le matin même, et qu'il avait fallu lier dès son entrée dans la maison, tant sa folie était furieuse. Elle était assise dans une sorte de chaise fermée, réservée pour ceux qui ne sont qu'au premier degré de la fureur et qui ont des momens de calme. C'est une

sorte de gêne intermédiaire qui suffit pour les contenir et qui ne les irrite pas. La pauvre créature, après bien des cris et des efforts pour se débarrasser de ses liens, s'était calmée tout à coup, et quand on me la fit voir, elle paraissait absorbée. Sa tête baissée sur ses genoux, et comme entraînée par le poids de la matière que la volonté ne retenait plus, laissait voir sur son cou et sur ses épaules décolletées des ulcères à peine cicatrisés, stigmates du vice qui, après avoir dépravé sa raison, la lui avait enlevée. Mais d'où était venu le vice? De la misère. Dans les lugubres orgies du pauvre, le vice tient par la main la misère et la folie. Cette fille avait un reste de beauté. Ces épaules stygmatisées étaient d'une blancheur éclatante : elle avait le cou délicat et d'abondans cheveux qui devaient le soir même tomber sous les ciseaux. Je n'osais pas demander au docteur à voir sa figure. Si c'était un reste de honte qui la lui avait fait cacher, combien ne me reprocherais-je pas d'avoir blessé la seule et dernière ombre de raison qui restât en elle! Mais le docteur, qui, en sa qualité de redresseur des raisons, n'y allait pas d'une main si timide, lui releva doucement la tête, qu'elle abandonna d'abord, comme si elle eût été assoupie; mais à peine nous eut-elle vus que, poussant un soupir étouffé, comme une créature chaste surprise dans sa nudité, elle se déroba convulsivement à la main du docteur, et enfonça sa tête dans ses genoux. J'eus à peine le temps de la voir; mais, si rapide que fût ce regard, il me sembla que son visage, doux et fatigué, n'était point celui d'une folle, et que, soit que le mal fût bien nouveau, et n'eût pas encore effacé l'empreinte divine, soit que sa folie n'eût été qu'une fièvre, ses yeux n'exprimaient que la honte et la plainte, les deux plus nobles douleurs des créatures raisonnables.

Je quittai la chambre tout tremblant. Jusque-là j'avais ménagé le laconisme du docteur, mais en ce moment mon émotion était si forte, que je ne pus résister à l'entraîner malgré lui dans le superflu, dussé-je me perdre tout-à-fait dans son esprit, et lui faire dire pendant tout le reste de sa vie que les plus fous ne sont pas dans les maisons de fous.

— Ne pensez-vous pas, monsieur, lui dis-je d'une voix émue, qu'il vaudrait mieux isoler cette pauvre fille que de la renfermer dans la même chambre avec cette fille perdue, dont la vue rendrait fou un homme sain?..... Je ne doute même pas que vous

n'eussiez déjà pris ce parti, si votre établissement, au lieu d'être distribué en salles et chambrées, l'était en cellules particulières... Puisque la folie de cette fille est le fruit d'une vie de désordre, ne pensez-vous pas qu'au lieu de la jeter en arrivant au milieu de plus folles qu'elle, et de la marquer, pour ainsi dire, de l'estampille d'une maison de fous, il la faudrait entourer de personnes sages et bienveillantes, qui ramèneraient par des idées d'ordre, de tenue et de tranquillité, sa raison peut-être dérangée plutôt que détruite?... Concluez-vous nécessairement qu'elle soit folle de ce qu'on vous l'a amenée pour telle?... Le geôlier qui reçoit un prisonnier doit-il toujours conclure du mandat d'écrou que le prisonnier n'est pas innocent?... O monsieur! quel noble emploi que le vôtre! Vous rendez la raison à ceux qui ne l'ont plus; vous ressuscitez les morts, car vous rappelez l'ame de l'homme dans le corps de l'animal: mais que cet emploi doit donner de soucis à un homme grave et intelligent comme vous!..... Que cette étude est délicate, périlleuse, et qu'il est à craindre que ses difficultés ne rebutent et n'endurcissent à la fin le médecin qui en fait sa profession!.... Ce que je vais vous dire n'est peut-être pas d'un homme grave et maître de ses nerfs, comme on a le bonheur d'être dans votre pays; mais si je n'ai pas laissé ici quelque peu de ma raison, je ne puis pas croire que la malheureuse que nous venons de voir soit tout-à-fait folle, et je crois fermement que la compagnie que vous lui avez donnée la rendra folle sans remède.... »

Le docteur fit une seule réponse à toutes ces questions, que j'avais entrecoupées à dessein de silences, afin de le pousser à bout. Nous étions arrivés au bas du grand escalier qui sépare la maison en deux établissemens distincts. Il me tendit la main, à la bonne manière anglaise, et me dit : « *There is nothing more* [illegible] *seen*; il n'y a plus rien à voir. » Puis, me saluant avec politesse, il rentra brusquement dans son cabinet, et le même valet qui m'avait ouvert la porte pour entrer me la vint ouvrir pour sortir.

Je me retirai avec la persuasion que le docteur aurait de moi, et de tous les Français en général, l'idée que nous sommes les plus intrépides diseurs de choses inutiles, si toutefois il prend sur son temps d'avoir une idée quelconque sur les Français et sur moi.

NISARD.

Critique Littéraire.

L'Herbagère, par M. d'Arlincourt.

Décidément le XIVe siècle ne s'en relèvera pas. M. le vicomte d'Arlincourt lui a juré une haine mortelle. Depuis *le Brasseur roi*, M. d'Arlincourt a pris ce pauvre siècle corps à corps, et *l'Herbagère* ne sera peut-être pas encore le coup de grace pour lui. Ce qu'il y a de plus étrange dans l'aversion du farouche romancier, c'est qu'à tout prendre, il n'en veut réellement pas au XIVe siècle. Seulement, il lui a plu de trouver une frappante analogie entre les évènemens de ce temps-là et la révolution de 1830; et craignant de se compromettre par une guerre trop directe, il flagelle impitoyablement le XIXe siècle sur les épaules du XIVe. Admirable tactique, et pleine de courage! comme vous voyez. M. le vicomte d'Arlincourt intitule chacun de ses coups d'épée *roman à allusions politiques*. C'est un genre dont il est l'inventeur, et pour l'exploitation duquel il n'aura jamais besoin de brevet. Il n'a pas à craindre la concurrence.

Puisque nous accusons M. le vicomte d'Arlincourt d'ignorance et de pusillanimité tout ensemble, nous allons nous appuyer sur des preuves. Le fait est si clair, qu'il se passerait aisément d'une démonstration. Donnons-la cependant, car il devient intolérable de voir, depuis six ans, les lecteurs traités par M. d'Arlincourt, comme un troupeau d'imbécilles. Le silence de la critique autoriserait le romancier, sans aucun doute, à continuer son inqualifiable besogne. Ce serait se laisser duper deux fois.

Qu'est-ce que la révolution de 1830? un évènement fort simple, en vérité! et pour l'intelligence duquel la plus ordinaire pénétration suffit. La révolution de 1830, en nous bornant à la formule rigoureuse du fait accompli, fut tout uniment un marché rompu. Il y avait entre la na-

tion et la royauté une convention écrite. L'une des parties contractantes viola ses engagemens, et tenta de légitimer le parjure par la force. Le combat une fois engagé, elle dut se tenir prête à toutes les chances. Trois jours de lutte donnèrent gain de cause à la justice, à la raison, à la bonne foi. Le vainqueur, selon son droit légitime, hérita des dépouilles du vaincu. A qui la faute? Personne, pas même un enfant, n'hésiterait à prononcer.

Si, nous plaçant sur le terrain choisi par M. le vicomte d'Arlincourt, nous portons nos regards un peu en arrière, c'est bien un autre spectacle qui se déroule à nos yeux! Nous voyons le peuple, serfs et bourgeois, pris en flanc, d'un côté par le clergé, de l'autre côté par la noblesse, n'ayant pas même la liberté de respirer à l'aise, accroupi qu'il est sous les pieds de la royauté. Enfermé depuis huit siècles dans cette cage de fer, pompeusement appelée monarchie féodale, il a souffert en silence, travaillant nuit et jour pour payer les joies brutales de ses maîtres. Si étroitement emprisonné qu'il fût, cependant, il a pu observer ce qui s'est passé. Il n'ignore pas que la puissance du clergé date du VIIIe siècle, et que le clergé ne s'est élevé qu'en favorisant un usurpateur du trône. Il sait que Charlemagne, imitant Pépin-le-Bref, s'est allié au successeur de saint Pierre, par raisons de politique, et n'a travaillé à donner de l'importance à l'église, qu'en vue d'affermir sa propre autorité. Au IXe siècle, il a vu l'église, dont le pouvoir temporel était né d'hier, s'imposer à la royauté agenouillée de Louis-le-Débonnaire. Le trône, dès-lors, mal soutenu par la noblesse et le clergé, devenus rivaux en richesses et en puissance, commença sérieusement à chanceler, et, peu à peu, le peuple le vit tomber vers la fin du Xe siècle, aux pieds d'un vassal qui le releva pour s'y asseoir. L'usurpateur Pépin fut ainsi châtié dans sa race par un usurpateur plus audacieux, sans trouver même, au sein de ce clergé dont il avait commencé la fortune, une seule voix qui disputât l'héritage de Charlemagne à Hugues Capet. Le peuple, à cette époque, put déjà prévoir l'heure de son émancipation. N'était-il pas évident que les deux pouvoirs ambitieux qui, jusqu'à cette heure, s'étaient mutuellement tendu la main, une fois arrivés au faîte, aspireraient, chacun de son côté, à y demeurer seul? Les forces étant à peu près égales de part et d'autre, l'un des deux devait nécessairement s'appuyer sur la bourgeoisie, pour rester debout. La question ne pouvait tarder à se décider.

La querelle s'engage, en effet, au XIe siècle. L'église n'ayant plus à craindre, cette fois, le reproche d'ingratitude, puisqu'elle se trouve en face d'une royauté de contrebande, vise franchement à la suprématie. Grégoire VII veut que toute autorité séculière soit soumise à l'autorité

pontificale. Il s'arroge le droit de déposer les princes et de disposer des couronnes. Désormais la politique, selon lui, devra être uniquement religieuse; et il s'efforce de substituer la théocratie à la monarchie. Urbain II, continuant ce système, excommunie Philippe Ier. Louis-le-Gros, monté sur le trône en 1108, trouve le pouvoir royal tout-à-fait déconsidéré et avili. Il s'épuise d'abord en luttes pénibles, quoique toujours victorieuses, contre la foule des petits seigneurs nés du triomphe de la féodalité. Mais, fatigué d'avoir à résister tout à la fois aux empiètemens d'un clergé insatiable, et aux révoltes d'une noblesse turbulente et corrompue, il permet à la bourgeoise de s'armer, de se gouverner, de se défendre, et les *communes* s'organisent. Louis IX, au XIIIe siècle, suit le mouvement imprimé par Louis-le-Gros. Quoiqu'animé de sentimens religieux poussés jusqu'au fanatisme, il ne plie pas devant la morgue sacerdotale, et il honore la justice avant tout. Enfin, Philippe-le-Bel, harcelé par Boniface VIII, songe définitivement à s'affranchir des exigences impérieuses du saint-siége; il fait un appel à la nation et convoque une assemblée où figure le tiers-état. Nous sommes au XIVe siècle. Le tour du peuple est venu.

Si, avant de commencer la série de ses pamphlets romanesques, M. le vicomte d'Arlincourt eût pris la peine de méditer les évènemens dont nous venons de donner une rapide analyse, il n'aurait pas commis la bévue étrange d'identifier la révolution de 1830 avec l'impulsion démocratique du XIVe siècle. Il se serait assuré qu'il y a entre ces deux grands faits historiques toute la différence d'une chose possible à une chose qui est, d'une vérité douteuse encore à une vérité désormais incontestable, de la faveur au droit. Il aurait compris clairement que le peuple du XIVe siècle n'existant même pas encore à l'état de peuple, considéré comme un intrus, pour ainsi dire, par les sommités de la société féodale, ne peut, sous aucun prétexte, à aucun point de vue, être comparé au peuple de 1830, puissance reconnue, qui, comme l'église, a fait et défait des rois, comme les rois, a exercé l'autorité souveraine, et, plus confiante, moins implacable dans ses antipathies ou dans ses haines, après avoir consenti à une transaction avec ses ennemis, ne les a repoussés une dernière fois que parce qu'ils étaient coupables de trahison. Confondre résolument, et à plusieurs reprises, deux situations aussi différentes, aussi nettement tranchées, n'est-ce pas, nous le demandons, la preuve d'une évidente ignorance?

Nous concevons parfaitement la stupéfaction de M. le vicomte d'Arlincourt ouvrant l'histoire à la date du XIVe siècle, sans études préparatoires; arrivant là du premier coup. Rien de plus merveilleux, en effet, que

ce siècle qui s'ouvre par la délivrance d'un peuple! Trois cantons suisses réussissent à se soustraire au joug de l'Autriche. Louis X, en France, est conduit à affranchir les paysans, comme l'avait fait pour les bourgeois Louis-le-Gros. De son côté, la Flandre, à l'exemple de la Suisse, veut conquérir sa liberté à main armée; elle se révolte, et confie au brasseur Arteweld le salut de son insurrection. Philippe VI de France triomphe du mouvement révolutionnaire de la Flandre, mais sans parvenir à l'étouffer. Un volcan gronde sourdement et à la fois sur tous les trônes. Jean II, successeur de Philippe VI, succombant sous le double poids de la guerre étrangère et des agitations intestines, est obligé d'avoir recours aux états-généraux, qui, dès l'abord, prennent la haute main dans les affaires. La noblesse, effrayée des progrès de la bourgeoisie, veut tenter une réaction, et ne réussit qu'à provoquer les pillages et les massacres connus sous le nom de *Jacquerie*. La machine est en mouvement; malheur au grain qui se trouvera sous la meule! Dans le même temps, comme si tout devait concourir à la solution du problème qui s'agite, l'église, alarmée pour elle-même, intervient et double l'irritation, au lieu de la calmer. Grégoire XI condamne hautement l'esprit d'analyse et d'examen qui s'est glissé dans le monde. Il autorise les persécutions et les ordonne, ignorant que les persécuteurs atteignent toujours le but opposé à celui qu'ils se proposent. Bientôt, en effet, tout se prépare pour le grand schisme d'Occident. La Flandre, mal écrasée, se relève. L'Angleterre se trouble aux prédications du réformateur Wickleff. Les doctrines que formulera bientôt Jean Huss germent déjà dans le royaume de Bohême. Les républiques italiennes marchent de plus en plus dans des voies de popularité, tandis que l'Allemagne et l'Espagne secouent rudement le joug de leurs princes; et les dernières années du règne de Charles V voient enfin le schisme éclater et grandir au milieu des querelles misérables d'Urbain VI et de Clément VII. L'Europe entière est en fusion.

M. le vicomte d'Arlincourt, qui, pour l'intelligence de l'histoire, est tout juste à la hauteur du P. Loriquet, s'irrite à la vue de cette fermentation, bien qu'elle soit éloignée de lui de quatre siècles. Faute d'étude et de réflexion, il ne la comprend pas; n'importe! sans autre forme de procès, il l'accuse et la condamne; il ignore la cause, et juge l'effet. Encore, s'il faisait une guerre franche à cette pauvre époque dont le sens lui échappe, on pourrait rejeter l'aveuglement dont il fait preuve sur l'irréflexion ordinaire des opinions exagérées! Mais loin de là, M. d'Arlincourt, nous le répétons, n'a en vue que le XIXe siècle, en frappant le XIVe. Pour lui, le XIVe siècle est simplement un cadre où il place, sous d'autres noms et d'autres apparences, certains hommes et certaines idées

de notre temps, qui lui déplaisent et qu'il n'ose attaquer directement. On le conçoit, pour se prêter à une pareille besogne, l'histoire n'a pas besoin d'être logiquement interprétée; il est même fort inutile d'en rien connaître, hors quelques noms propres et quelques dates, sorte de masque indispensable derrière lequel on échappe à la police correctionnelle, tout en laissant sa haine se dégorger. M. d'Arlincourt se tromperait s'il nous prenait, d'après ces paroles, pour le champion officieux des individualités qu'il injurie. Ce côté de la question nous laisse dans une très profonde indifférence, et ne nous inspire même pas le sentiment de la curiosité. Quelles que soient les victimes de M. le vicomte d'Arlincourt, haut ou bas placées, dignes d'amour ou de haine, coupables ou non, peu nous importe! nous tenons fort peu à vérifier, à juger le degré de ressemblance, à lever les voiles; nous laissons aux amateurs de logogriphes ce plaisir innocent. Mais ce qui nous émeut, ce qui nous révolte, c'est de voir outrager aussi délibérément et tout ensemble la philosophie, l'art et la raison; c'est de voir l'histoire, ce grand livre où les pas de l'humanité sont marqués par tant de sang et de larmes, devenir une source impure, un prétexte à parodies, au service de quelques misérables préjugés mourans de décrépitude et de ridicule! Ce qui nous indigne, c'est l'accouplement hideux de l'ignorance orgueilleuse et de la mauvaise foi.

L'Herbagère, roman conçu dans les idées que nous flétrissons ici, est l'histoire prétendue des trois premières années du règne de Charles VI. En conscience, nous ne pouvons garder notre sérieux plus long-temps. Les pamphlets romanesques de M. le vicomte d'Arlincourt se distinguent, on le sait, par des monstruosités si parfaites, que la colère contre eux finit toujours par faire place à l'hilarité. *L'Herbagère*, sous ce dernier rapport, est un véritable triomphe. L'auteur s'est surpassé lui-même; il a fait son chef-d'œuvre; il est arrivé au sublime de l'extravagance; il a touché les limites extrêmes de la bouffonnerie. Les personnages de son livre dérideraient le front de l'Héraclite le plus consommé.

En première ligne figure Etiennette, l'*herbagère* elle-même, jeune fille charmante, dit M. d'Arlincourt. Étiennette est éprise d'un jeune *preux*, comme l'auteur l'appelle, nommé Ripert de Savoisy. Les choses iraient le mieux du monde si Ripert de Savoisy aimait Étiennette fidèlement; mais Ripert de Savoisy, en digne précurseur de Lovelace, n'entend point de cette oreille, se sentant de force à mener de front trois intrigues sans difficulté. Concurremment avec Étiennette, jeune fille du peuple, il courtise donc Agnès Desmarets, jeune fille de la bourgeoisie, et la comtesse Eloïne de Meaux, jeune veuve de la haute société. Vous croyez peut-être que ces trois femmes, jalouses les unes des autres, vont chercher réciproquement

à se détrôner dans le cœur de leur amant; que la fille du peuple, emportée par sa passion, va déshonorer la grande dame, ou la grande dame écraser prudemment et sûrement la fille du peuple; que ces trois femmes, enfin, pleines de haine autant que d'amour, marcheront, agiront, feront preuve de faiblesse, de ruse ou de courage; qu'il y aura lutte entre elles jusqu'à ce que l'une des trois soit victorieuse! Point du tout. Ces trois créatures singulières sont des modèles de calme, d'indulgence, de résignation. Elles se passent l'affection de Savoisy l'une à l'autre, comme on se passe une fleur de mains en mains. Elles savent très bien qu'elles sont rivales, et leur amour n'est pas pour cela moins ardent. Il est vrai que l'amour n'est pas la seule occupation de ces trois femmes. Chacune d'elles a une puissante distraction. Étiennette, quoiqu'à peine à sa dix-huitième année, est animée des sentimens du plus pur patriotisme, et passe sa vie au milieu des insurrections populaires, hors le peu d'instans dont profite Ripert de Savoisy. Agnès, de son côté, est rongée par la désespérante idée que son amant ne la trouve pas suffisamment belle. Les journées ne sont point assez longues, ni les nuits, pour contenir tous les sanglots d'Agnès, pour entendre toutes les prières qu'elle adresse au ciel. Que Dieu lui accorde la beauté! c'est tout ce qu'elle demande. La comtesse Eloïne, elle, se distrait en songeant à son prochain mariage avec le comte de Trie-Château. Quant à Ripert de Savoisy, bien qu'il ne sente pour ses trois maîtresses qu'un amour fort chaste, il n'hésite pas à se montrer quelque peu féroce quand il en trouve l'occasion. Il provoque donc en duel et tue le futur époux d'Eloïne.

Par quoi sont entrecoupées toutes ces fadaises, demandera-t-on? par ce que M. d'Arlincourt, mais M. d'Arlincourt seul, appellerait la partie historique de son livre; c'est-à-dire par un ridicule entassement d'émeutes, de guerres, de batailles, transposées, arrangées, revues et corrigées avec soin; par des scènes de meurtre qui ne tiennent pas à l'intrigue; par des harangues populaires; par des assauts de sales épithètes et de juremens; par des aperçus politiques dont il est impossible de deviner toute l'ineptie. C'est ainsi que ce roman, commencé par une révolte du peuple contre Aubriot, prévôt de Paris, après maintes répétitions du même spectacle en d'autres termes, nous conduit à l'insurrection de Rouen. Ici, nouvelles descriptions d'émeute, nouveau dictionnaire d'obscénités oratoires. Mais Charles VI arrive, suivi du duc d'Anjou, et la ville de Rouen est prise.

De Rouen nous allons en Flandre, voir pendre Arteweld. Nous recommandons spécialement au lecteur les deux pages où M. le vicomte d'Arlincourt chante la bataille de Rosbeck. Passant légèrement sur le pillage

et les massacres de Courtrai, M. le vicomte d'Arlincourt nous montre le grand fantôme blanc, que la chronique complaisante rend seul responsable de la folie de Charles VI. L'auteur du *Solitaire* avait là une belle occasion de se livrer à son goût pour la fantasmagorie. Aussi en a-t-il usé sans gêne, jusqu'à désigner l'*herbagère* comme le personnage inconnu de la forêt du Mans. A dater du retour à Paris, l'action du livre s'embrouille, se complique de plus en plus; c'est un galimathias auquel il faut renoncer désormais à rien comprendre. D'un côté, une nouvelle émeute populaire, en faveur d'Aubriot, cette fois; de l'autre côté, des scènes d'amour, tantôt entre Ripert de Savoisy et Agnès, tantôt entre Ripert de Savoisy et Étiennette; ici, une sorte de prophétie politique; là, la condamnation à mort du vertueux Jean Desmarets; plus loin, l'agonie d'Agnès dans un hospice; ailleurs, le bourreau. Et tout cela, sans lien raisonnable, sans raison d'être où l'auteur l'a voulu, plutôt qu'ailleurs; pêle-mêle, incohérent, inexplicable; jusqu'au moment où M. le vicomte d'Arlincourt, arrivant à la fin de son deuxième volume, juge à propos de terminer le feu d'artifice par un bouquet. Alors nous sommes transportés subitement sur les bords de la Seine. Savoisy nous y a précédés. Courant à la recherche d'Étiennette, il heurte dans l'ombre un homme qui porte un sac. Cet homme! c'est le bourreau; ce sac! c'est un instrument de supplice. Savoisy tue le bourreau et ouvre le sac. Qu'est-ce qu'il y trouve? l'*herbagère* Étiennette mutilée! Au même instant, deux ombres s'avancent : un prêtre et Agnès. Le prêtre unit Agnès et Savoisy, sur les bords même de la Seine; à la grande douleur de la malheureuse Étiennette, dont cette vue abrège encore les derniers momens. Savoisy la console, en lui jurant qu'il n'a jamais aimé qu'elle, et que ce mariage ne prouve rien. Quant à la belle marquise Éloïne, fatiguée, sans doute, d'un amant si candide, elle s'était prostituée au jeune roi depuis quelque temps.

Tel est ce livre où l'imagination du romancier vaut l'intelligence du philosophe, où l'on ne sait qu'admirer le plus de la pauvreté des inventions ou de la nullité des parties qui prétendent se rattacher à l'histoire; roman sans intérêt, sans unité, sans conclusion, sans style; histoire menteuse, niaise, aussi puérile que prétentieuse; véritable avortement. Rien dans cette œuvre, nous le disons en toute conscience, ne saurait racheter et faire oublier un instant l'énormité des imperfections. Il n'y a pas jusqu'au titre même qui ne soit une faute. Le romancier en intitulant son livre *l'Herbagère*, en dépit de Mézerai, qui appelle *herbière*, mot français, l'héroïne choisie par M. d'Arlincourt, a mis involontairement sur le sac la seule étiquette qui convînt. Le livre entier est résumé dans ce barbarisme.

Veut-on des preuves de la bonne foi de M. le vicomte d'Arlincourt? Elles abondent.

M. d'Arlincourt nous montre le peuple, acharné d'abord contre Aubriot, demandant sa mort à grands cris; puis, quelques mois à peine écoulés, le tirant de sa prison pour le porter en triomphe! Cette épigramme déjà fort rebattue, contre la popularité, perd le peu de sel qu'elle pourrait avoir encore, se fondant sur un fait notoirement faux. Tout le monde sait qu'Aubriot avait été une victime de l'inquisition, non du peuple.

Nous ne demanderons pas, à ce propos, pourquoi M. le vicomte d'Arlincourt place la délivrance d'Aubriot à l'époque de la rentrée du roi Charles VI à Paris, après la bataille de Rosbeck, tandis qu'elle eut lieu, en réalité, pendant l'insurrection de Rouen; mais nous lui demanderons dans quelles intentions charitables il exagère les désordres commis à Rouen. Lui, l'explorateur laborieux, qui cite si fréquemment, et avec tant de complaisance, Juvenal des Ursins, Froissard, Mézerai, le P. Daniel; qui a dû, pour peu qu'il l'ait voulu, savoir exactement la manière dont les choses se sont passées, comment fait-il un si hideux tableau de cette insurrection? quand il a pu s'assurer que Rouen, après un seul jour de tumulte, était rentré dans l'ordre, n'opposant plus la moindre résistance à l'autorité.

Pourquoi M. le vicomte d'Arlincourt, si élastique tout à l'heure, rétrécit-il l'histoire maintenant avec un aplomb si imperturbable? Pourquoi avance-t-il de dix ans le mystérieux épisode auquel on attribue la folie de Charles VI? Pourquoi, au lieu de faire apparaître le célèbre fantôme dans la forêt du Mans, au moment de l'expédition du roi contre la Bretagne, en 1392, M. le vicomte d'Arlincourt l'évoque-t-il après la prise de Rouen, en 1382, au moment où le vainqueur retournait, dit-il, vers *Lutèce* tremblante? par la même raison qui l'a fait passer si légèrement sur les massacres de Courtray; parce que, plus il entre dans ses vues d'accuser le peuple, plus il y entre aussi d'excuser les rois; parce que, devancer de dix ans l'évènement que nous rappelons, c'est rejeter sur la folie de Charles VI tout l'odieux des sanglantes infamies dont, après la prise de Rouen, Paris fut la scène. Triste subterfuge, cependant, qu'un mensonge, pour décharger d'une telle responsabilité la mémoire d'un roi!

Nous insisterions davantage sur ces inexactitudes réfléchies, et nous accumulerions les preuves, si M. le vicomte d'Arlincourt eût mieux réussi dans son double projet de dénigrement et d'apothéose. Mais le soin qu'il semble avoir pris lui-même de ruiner d'avance l'autorité de ses assertions par une partialité trop flagrante, nous dispense de nous arrêter à cette

question plus long-temps. Nous plaignons sincèrement M. le vicomte d'Arlincourt d'avoir laissé échapper la seule gloire qu'il pût raisonnablement prétendre; de ne s'être pas mieux étudié à tronquer les faits; d'avoir manqué d'habileté dans ses ruses. Les précédens romans de l'auteur, sans être le moins du monde, comme valeur littéraire ou historique, supérieurs à *l'Herbagère*, avaient cependant cet avantage de mentir avec une sorte de discernement, et de ménager les apparences. Cette fois, M. d'Arlincourt n'a pas même eu le talent facile de la flatterie; il a manqué de tact; il a mérité le blâme de ceux qu'il croyait servir. Dans ses préoccupations brutales, il s'est laissé aller à des comparaisons dont il ne voyait pas toute la portée. L'écrivain qui prend en main la défense du pouvoir contre le peuple, ne dessert-il pas l'intérêt de sa cause, s'il est assez imprudent pour flétrir les hommes du pouvoir? assurément. Or, voilà le crime dont M. le vicomte d'Arlincourt s'est rendu coupable. Égaré par les fatales idées de ressemblance qui tourbillonnaient dans sa tête, il a stigmatisé avec énergie l'avarice, la cupidité, les intentions mauvaises du duc d'Anjou, croyant sans doute atteindre un personnage moins éloigné, mais, en réalité, s'attaquant à un régent de France. M. d'Arlincourt pouvait-il commettre une plus impardonnable gaucherie?

Et, d'un autre côté, que diront les grandes dames, en se voyant souffletées par M. le vicomte d'Arlincourt dans la personne d'Éloïne de Meaux, une de leurs pareilles? Pardonneront-elles au romancier d'avoir poussé si loin l'oubli des convenances? Quoi! il avait à sa disposition trois femmes de conditions diverses, et c'est la femme riche, la femme noble, la dame de cour qu'il va flétrir! c'est elle, plutôt que la fille du peuple, plutôt que la simple bourgeoise, qu'il pousse étourdiment à une prostitution avilissante! Certes, un vrai *preux* n'eût point agi de la sorte; et M. le vicomte d'Arlincourt s'est montré là bien éloigné des bonnes traditions de la galanterie.

A la rigueur, toutes ces bévues auraient pu, cependant, trouver grace; mais une gaucherie plus lourde, et que rien ne saurait faire amnistier, c'est le rapport incroyable que l'auteur a établi, dans *l'Herbagère*, entre la destinée du jeune vainqueur de Rosbeck, sauveur de l'aristocratie, et une autre destinée, également jeune, en qui repose aujourd'hui, selon quelques-uns, le salut des mêmes intérêts. Avant d'emboucher la trompette prophétique, avant de jouer le rôle de Cassandre, M. d'Arlincourt aurait dû voir au-delà de la flagornerie momentanée; il aurait dû sonder scrupuleusement la conformité illusoire dont il s'établissait le révélateur et l'interprète. Quelques minutes de réflexion, nous en sommes convaincu, l'eussent empêché de se fourvoyer. En se rappelant à quelle funeste

épreuve Dieu réserva la seconde moitié de la vie de Charles VI, il aurait reculé d'épouvante. Triste avenir à présager, en effet, que la folie !

Qu'est donc le livre de M. le vicomte d'Arlincourt? et quelle approbation peut-il mériter? Nous répondrons hardiment : celle de personne. Aux yeux des juges purement littéraires, ce livre est un grotesque mélodrame ; c'est une maladresse, aux yeux mêmes des amis de l'auteur.

CHAUDES-AIGUES.

Les Prisonniers d'Abd-el-Kader. — Souvenirs de Chazet. — Souvenirs historiques des Résidences royales. — Voyage en Sicile. — Études sur les Mystères.

On a publié, il y a quelques années, deux volumes intitulés : *Aventures d'un marin de la garde.* C'était le récit intéressant et animé des souffrances qu'avait endurées un malheureux marin fait prisonnier par les Russes, dans la désastreuse campagne de Moscou. Il paraît que les lauriers de ce Miltiade du banc de quart ont donné des insomnies à un autre Thémistocle, qui est allé cueillir, *dans le pays où elles croissent*, les palmes d'un martyre qui a duré cinq mois, et d'une célébrité qui ne durera probablement pas autant que le martyre. L'oubli est un bourreau qui ne ménage pas plus les livres à Paris, que les Arabes ne ménagent les prisonniers en Afrique. Tâchons de lui disputer encore cette nouvelle proie, pendant la huitaine qui nous est donnée à nous-même.

Après les hautes puissances civilisées de Russie et d'Angleterre, les tribus barbares de l'Atlas sont les peuples qui s'entendent le mieux à torturer leurs prisonniers et à les faire mourir à petit feu, de misère et d'ignominie. Si nous ne connaissions déjà le régime des pontons et de la Sibérie, le récit de ce que M. de France a dû souffrir passerait toute croyance. Heureusement pour lui, nos esprits étaient préparés à ne plus reconnaître de limites au possible, dans ce genre. Je dirai même que, soit effet de l'habitude, soit manque de nerf et de coloris dans la narration que j'ai sous les yeux, soit infériorité réelle dans le génie inventif de la cruauté arabe, ceux-ci me semblent bien pâles auprès de leurs rivaux européens. Certes, si mes souvenirs sont fidèles, j'ai été bien autrement ému, remué, épouvanté par les relations précédentes. En vérité, monsieur de France, si vous étiez venu, il y a quelque vingt ans, vos deux volumes à la main, on vous aurait dit : Et vous vivez encore! Aujourd'hui on est tenté de vous dire : Vous n'en êtes pas mort; mais il n'y avait vraiment pas de quoi! — Toutefois, d'autres en sont morts, à côté de vous, et cela nous oblige à plus de circonspection et de gravité dans nos jugemens et nos paroles.

Les Arabes ont l'habitude de faire peu de prisonniers; tout Français pris a d'ordinaire la tête coupée. Mais lorsqu'ils espèrent que l'homme vivant leur sera payé plus cher, par Abd-el-Kader, que la tête du mort, ils se décident à l'épargner. C'est à cette considération que M. de France a dû son salut. On comprend quelle vie doivent faire à leur prisonnier des hommes qui n'ont été portés à la lui conserver que par un pareil motif. On s'en fera une idée surtout si, pour se la figurer, on prend pour point de départ l'image de la misérable existence qu'ils mènent eux-mêmes. Une bonne partie des deux volumes de M. de France est consacrée à cette peinture; le reste est consacré à des renseignemens de toute nature sur le pays, sur le caractère de ses habitans, sur la personne d'Abd-el-Kader, sur ses forces, sur ses ressources, sur sa politique. Pour ce qui touche ces documens, intéressans à beaucoup d'égards dans les circonstances actuelles, on pourrait désirer, dans leur exposition, plus de liaison et de méthode. Disséminés et noyés, comme ils sont, en bribes imperceptibles, dans le courant du récit, ils laissent à faire encore un assez long travail de sauvetage pour qu'on en puisse tirer quelque notion générale un peu nette. Néanmoins les ministres de la guere et de la marine, je crois, ont fait prendre un certain nombre d'exemplaires de l'ouvrage, pour leurs départemens respectifs. A juger le livre comme récit, je lui voudrais, dans quelques endroits, plus de naturel et de simplicité. Les situations fortes produisent leur effet et frappent d'elles-mêmes. Il n'est pas besoin d'efforts de style pour soulever l'émotion et l'amener au point où on veut la voir : elle y va toute seule. Voyez les *Mémoires de Pellico*. Si, au contraire, l'ame du lecteur sent qu'on se défie d'elle et qu'on veut porter atteinte à sa spontanéité, elle se regimbe. Plus l'expression se tend et cherche à l'entraîner vers le superlatif, plus elle tire en arrière. Au reste, ce défaut s'explique et s'excuse fort bien, par l'inexpérience littéraire de M. de France, qui est, avant tout, un marin et ne se pique pas d'être autre chose. Je m'imagine qu'il est mieux préparé à faire bonne contenance devant un équipage de *flambards*, comme dirait M. Eugène Sue, que devant un cercle d'épilogueurs, comme nous sommes, et je l'en félicite.

Quant à M. Alissan de Chazet, ses trois volumes de *mémoires*, de *souvenirs*, d'*œuvres* et de *portraits*, nous reviennent de plein droit, et j'en suis fâché pour l'auteur. Il n'aurait pas dû exposer au grand air de la publicité tout ce petit esprit de coin du feu, toutes ces graces mignardes des salons de l'an x. Cela pouvait avoir son charme et sa valeur dans son temps et à sa place; mais dans un livre, le parfum s'en évapore; et dans le livre de M. Alissan de Chazet, en particulier, ce qui frappe d'abord, c'est une odeur de renfermé qui vous ferait croire que vous assistez à la levée des scellés mis, aux beaux jours du consulat, sur les cartons d'un

membre de l'Institut et du Caveau, mort *entre la raison et la folie, dans les bras du plaisir et du sentiment.* Voilà, si je ne me trompe, quatre mots qui, sous le rapport littéraire et philosophique, sont tout le fond et toute la surface de l'époque. C'est aussi sous ces quatre chefs qu'on peut faire rentrer les principales divisions du livre de M. de Chazet, tant l'esprit de son temps l'a pénétré! Pour la raison, un vaudeville, deux comédies, quelques notices biographiques et un recueil de bons mots. Pour la folie quelques petits chapitres de morale banale et de lieux communs aphoristiques, quelques boutades légitimistes et force épigrammes ou anecdotes contre la révolution de juillet et les révolutions en général. Pour le plaisir, des madrigaux et des élégies; et pour le sentiment, des flonflons. M. de Piis, M. Demoustier, M. Mercier et le vieux La Harpe, un peu déteints, voilà M. de Chazet tel qu'il nous apparaît dans ces trois volumes. Sans doute tout ce monde-là avait son agrément ou sa raison dans sa folie. Mais, quoi! son temps est passé. Pourquoi l'exhumer? Est-ce en 1837 qu'on espère nous faire chanter les *Diners du Caveau* sur l'air : *Mon père était pot?* Est-ce en 1837 qu'on espère nous faire lire une pièce de vers *à Mlle Contat sur sa rentrée*, ou *à Collin d'Harleville sur son silence*, ou *à une jeune coquette de six ans*, qui doit être, au moment où l'on publie la pièce, une jeune coquette de quarante-cinq? Est-ce en 1837 qu'on peut espérer des bravos posthumes pour *la Revue de l'an* VI, vaudeville en un acte? 1837 a l'irrévérence de s'en moquer *comme de l'an* 40, surtout s'il y trouve des couplets de la force de ceux que nous donne M. de Chazet.

Nous serions injustes cependant, si nous ne montrions que ce côté du livre de M. de Chazet. Les relations assez familières de l'auteur avec nombre de personnages distingués lui ont permis d'ajouter aux matériaux déjà recueillis sur eux par l'histoire, une assez grande quantité de traits curieux ou importans, qui suffisent à assurer à sa publication un succès autre, peut-être, que celui sur lequel il avait compté; mais enfin, un succès sans lequel l'épître *sur sa chute*, qu'il adressa à un de ses amis, en 1802, eût pu reprendre un air de circonstance en 1837.

Bibliothécaire du roi, M. Vatout est tout porté pour recueillir et nous transmettre les *souvenirs historiques des résidences royales de France.* Il vit au milieu de ces monumens qu'il décrit, au milieu de ces souvenirs qu'il retrace, et c'est montrer une large intelligence de ses fonctions que de songer à les utiliser ainsi pour le public et pour les objets qu'elles embrassent. L'action destructive du temps, aidée du vandalisme des révolutions, avait imposé aux générations nouvelles un double devoir envers ces monumens qui ont contribué, pour une si grande part, à la gloire et à la splendeur pacifique de la France: les restaurer d'abord et les faire

réapparaître décorés d'un lustre nouveau ; puis, retrouver et rassembler tous les vestiges subsistans de leurs magnificences passées. Le roi, à qui seul le premier lot pouvait revenir, a compris et rempli sa tâche en roi. M. Vatout, à qui la sienne est échue dans une sphère plus humble, s'en est acquitté en homme de goût et d'études.

Le volume qui a paru est consacré exclusivement à l'histoire et à la description du château de Versailles. Plusieurs descriptions de ce château ont déjà été publiées dès le temps de Louis XIV. Outre celle de Félibien que nous avons dans les mains, il nous en a passé sous les yeux une autre sans nom d'auteur, de la même époque, et qui n'est probablement pas la seule. Nous n'avons pas cru devoir pousser bien loin nos recherches bibliographiques sur cette matière, le livre de M. Vatout contenant la substance de tous ceux qui l'ont précédé, et s'étant de plus enrichi d'une foule de documens puisés dans les registres et archives manuscrites dont le trésor est confié à l'auteur. La Fontaine, Mmes de Sévigné, de Scudéry, divers mémoires et recueils poétiques du temps, indiqués en notes, pour la plupart, par M. Vatout, sont d'ailleurs à la portée de ceux qui aiment à remonter aux sources et qui désireraient avoir sur telle ou telle partie des lumières particulières.

La méthode suivie par M. Vatout dans son travail a beaucoup de lucidité et de vivacité. Après une notice sommaire sur l'histoire de Versailles, il entre dans la cour du palais, dont il dépeint l'état à diverses époques, en suivant le cours des transformations qui en ont modifié l'aspect. Puis, passant de la cour dans le palais lui-même, il lui fait subir, dans un aperçu général, un pareil examen. Cette revue d'ensemble terminée, il divise ce grand corps en trois parties principales, dont il présente successivement l'histoire descriptive. Le corps central vient d'abord, puis l'aile du sud, puis l'aile du nord. Ainsi, les diverses modifications apportées aux dispositions primitives de la grande création du grand roi, rapprochées étroitement l'une de l'autre, se classent dans l'esprit en images vives, nettes et bien arrêtées. La division en trois grands tableaux, limitant le champ ouvert à la vue, empêche que la multiplicité des objets n'engendre la confusion. L'isolement des trois membres de ce tout immense permet de serrer de plus près les détails particuliers au développement historique de chacun d'eux.

Les *Souvenirs historiques* de M. Vatout ne se bornent pas à des descriptions. Il ne sort jamais d'une salle qu'il vient de décrire sans rappeler les faits notables qui s'y sont passés dans la période à laquelle la description se rapporte. Il n'oublie jamais de mentionner les influences de cour, les nécessités ou les caprices qui ont amené les changemens de distribution ou de décoration qu'il reproduit. L'intérêt de son livre y gagne,

de l'aiguillon et la mémoire des points de rappel. Quiconque voudra parcourir à autre titre que celui de badaud les somptueuses galeries du Versailles de Louis XIV, nationalisé par Louis-Philippe, devra s'en être approprié les *souvenirs historiques;* quiconque sera privé du spectacle lui-même, en retrouvera une image non-équivalente sans doute, mais aussi parfaite que possible, dans ce volume qui leur est consacré.

M. Renouard de Bussierre, dans son *Voyage en Sicile,* a suivi à peu près la même méthode que M. Vatout dans ses *Souvenirs.* Il fait pour chacune des villes ou des ruines par lesquelles il passe ce que l'historien de Versailles a fait pour chacune des galeries du royal château. Ceci est donc, jusqu'à un certain point, une histoire en même temps qu'un tableau de la Sicile. Hélas! la Sicile, cette autre grandeur déchue, en avait plus besoin encore que Versailles. Quelle mémoire se reporte aujourd'hui vers la Sicile? Les vaisseaux semblent avoir oublié le chemin de ce coin de terre où toutes les civilisations de l'antiquité et des temps modernes, depuis les Phéniciens jusqu'aux Sarrasins et aux Normands, s'étaient donné rendez-vous. De misérables populations meurent de faim dans ce grenier de Rome, où elles ne trouvent plus à dévorer que des chardons. Les peintres et les poètes n'ont pas un souvenir, pas une parole pour cette seconde patrie des arts grecs. Les habitudes de la langue elle-même semblent vouloir poursuivre l'abolition de ce malheureux royaume jusque dans son nom. En dépit du congrès de Vienne, qui a fait un roi des Deux-Siciles, la bouche des peuples s'est accoutumée à ne nommer qu'un roi de Naples, absorbant ainsi le royaume dans la ville! Quelle destinée pour ce pays, dont la mythologie avait fait le séjour favori de plusieurs divinités; où Troie, errante sous la conduite d'Énée, avait jeté des villes; où la Grèce avait suivi Troie; où Phidias avait trouvé des rivaux, Zeuxis un maître; où Platon a cru un moment réaliser sa république; où Carthage s'est heurtée contre Rome, Jésus-Christ contre Mahomet; pour ce pays qu'à des titres divers, des souvenirs comme ceux de Cérès et de Vulcain, d'Énée et de Minos, de Théocrite et de Simonide, de Timoléon et d'Archimède, d'Annibal et de Cicéron, sans parler de quelques faits des plus notables de l'histoire moderne, recommandent à la mémoire et à la considération de la dernière postérité! La Sicile oubliée, ignorée, perdue dans le nom de Naples! Naguère encore, lorsqu'un de ses enfans déjà renommé est mort parmi nous, combien de *dilettanti*, qui avaient applaudi *la Norma* et *I Puritani*, apprenant que l'auteur était né à Catane, n'ont pas songé, si leur journal ne les a avertis, à faire hommage de sa gloire naissante à la Sicile! Et, en lisant ce vers de Victor Hugo :

Nous allions de Fez à Catane,

combien de beaux esprits peut-être se seront figuré que la ville fondée par les cyclopes de la légende païenne n'était autre chose qu'un nid de pirates de l'empire de Maroc! Cette ignorance est honteuse pour nous, injurieuse pour la Sicile, non pas pour la Sicile actuelle, qui ne mérite pas qu'on se montre plus soigneux de son renom qu'elle n'en est soigneuse elle-même, mais pour la Sicile des temps passés, dont les souvenirs magnifiques jonchent un sol désolé; pour la Sicile qui a combattu, créé, enfanté, avec le génie de ses hommes, avec les sucs de sa terre inépuisable; qui ne s'est pas contentée de nourrir le monde, mais qui encore l'a doté de ses sciences et décoré de ses chefs-d'œuvre. Aujourd'hui elle l'attriste et le déshonore par l'exemple de son incurie, par le spectacle immonde de ses guenilles. Nous plaignons la misère qui ronge une partie des populations de la France; et de fait elle sera toujours trop grande, mais à vrai dire, nous n'avons pas d'idée de la misère. Pour cela, il faut aller en Sicile; c'est là qu'elle règne dans son beau idéal. M. de Bussierre a vu des troupeaux d'hommes nus paître des chardons dans des champs en friche. Il a vu, en prenant son repas en plein air, des malheureux que le spectacle d'un homme mangeant avait attirés, se ruer comme des chiens sur les os qu'il jetait à côté de lui et les sucer avec avidité. Il a vu un vieillard, à qui il venait de donner un morceau de pain et de viande, pleurer en les dévorant et lui dire : Ah! monsieur, il y a des années que je n'ai vu de la viande, et il y a plus d'un mois que je n'ai mangé du pain! Il a vu un autre vieillard soutenant une fille dont les apparences cadavéreuses donnaient à penser qu'elle était atteinte d'une maladie contagieuse; mais le vieillard répondit simplement: Non monsieur, c'est la faim; et comme on lui donna un morceau de pain, elle l'engloutit en poussant des sanglots et des cris inarticulés, et en versant des torrens de larmes. Il a vu, dans une distribution de vivres faite par des moines, un enfant tendant, faute de vase, le creux de ses petites mains à la soupe brûlante, la laisser tomber, puis la happer par terre, pêle-mêle avec la poussière et les ordures. Or, les exemples de cette nature sont si communs, si ordinaires en Sicile, qu'ils n'émeuvent plus personne. Au reste le riche lui-même qui éclabousse ces malheureux avec son somptueux équipage n'a souvent pas de quoi payer son dîner; de magnifiques candélabres décorent l'extérieur de son palais, et à l'intérieur il n'a pas un morceau de suif à mettre dans un mauvais chandelier d'auberge; et tout cela sur la terre la plus riche et la plus fertile, mais aussi la plus abandonnée! Ce contraste entre la prodigalité de la nature et le dénuement de l'homme est vraiment ignominieux pour l'espèce. Il ressort très bien dans le volume de M. Renouard de Bussierre, qui a su trouver sur sa palette des couleurs convenables

pour les deux aspects du tableau. Sa description de l'Etna surtout est remarquable par le pittoresque et la simplicité.

M. Onésime Leroy était un auteur comique; il s'est avisé de devenir un critique et un érudit. Laquelle des deux vocations est véritablement la sienne? Ses *Études sur les Mystères* n'annoncent pas un homme rompu au travail de la critique; le style surtout se ressent des anciennes habitudes de l'auteur. Il est tout pailleté de lazzis et d'agrémens épigrammatiques; il court à l'allusion piquante comme un couplet de vaudeville. L'auteur semble souvent écrire plutôt pour un parterre que pour un lecteur. Ce travail cependant n'est pas sans intérêt. Il n'y a guère, il est vrai, dans les études de M. O. Leroy d'aperçus nouveaux, au moins sur des faits importans; nous trouvons même que l'auteur s'arrête trop et avec trop de solennité sur des thèses d'un intérêt secondaire; mais en somme, les premières ébauches de notre théâtre sont si peu connues, qu'il y a toujours à gagner avec les hommes studieux qui se sont voués à leur vulgarisation.

Depuis 1615 jusqu'en 1837 cent cinquante volumes ont été consacrés, en France seulement, à prouver que l'auteur de *l'Imitation* se nomme ou ne se nomme pas Gerson. Il y en a désormais, et jusqu'à nouvel ordre, cent cinquante et un. C'est ce qui ressort de plus évident pour moi de la dissertation de M. Onésime Leroy sur un manuscrit de *l'Imitation*, découvert à Valenciennes. Cette découverte qui aura pour effet, selon M. O. Leroy, de couper court à toute controverse, pourrait bien n'être que le point de départ d'une controverse nouvelle. Je ne vois pas trop en quoi il importe de faire tel mouvement de lèvres plutôt que tel autre lorsque l'on veut prononcer le nom de l'auteur de *l'Imitation*. Pour ma part, j'avoue qu'il m'est fort égal d'articuler les syllabes Ger-son ou Ger-sen ou a-Kem-pis. Mais il paraît qu'il y a des gens d'un autre avis. Laissons-les dire. D'autant plus que, ni nous, ni M. Onésime Leroy n'avons la puissance de les faire taire.

A propos d'érudition et de controverse, je ne veux pas terminer sans vous annoncer un ouvrage dont ces deux mots me ramènent l'idée. C'est l'*Histoire de la Filiation et des Migrations des peuples*, par M. de Brotonne, conservateur à la bibliothèque Sainte-Geneviève. Il y aura là pâture pour la critique savante, et pour nous aussi, public plus ou moins profane, devant qui comparaissent pour être jugées en dernier ressort et la science et la critique.

A. B.

BULLETIN.

On a beaucoup parlé, cette semaine, des réunions de députés qui se sont récemment formées en dehors de la chambre. Il y a eu, en première ligne, celle qui s'assemble chez M. Thiers, ou autour de M. Thiers, et que le *Journal de Paris* appelle *la réunion de M. Mathieu de la Redorte*, sans pouvoir toutefois lui rien enlever de son caractère et de sa signification politiques; car M. de la Redorte marche avec M. Thiers dans une intime alliance, tout le monde le sait, et les députés peuvent se donner rendez-vous à jour fixe chez l'un ou chez l'autre.

Il y a un autre club parlementaire, dont on ne parle que depuis quelques jours, quoiqu'il soit plus ancien de deux mois; c'est *le club de M. Hartmann*, où les doctrinaires se sont transportés, en cachant un peu leur drapeau, attendu que cette réunion n'est pas du tout doctrinaire. Nous serions très curieux d'apprendre que M. Guizot montre enfin autant de franchise et de décision que M. Thiers, et convoque des députés autour de lui, en plaçant hardiment son nom sur la porte du lieu d'assemblée; nous lui passerions même de prendre pour étiquette le nom d'un de ses amis déclarés, M. Jaubert, M. Duvergier de Hauranne, ou M. de Rémusat. Alors on saurait décidément quelles sont les forces réelles dont M. Guizot dispose encore, quels sont les vrais et purs doctrinaires que son nom n'effarouche pas, que toutes ses vaines tentatives de gouvernement n'ont pas découragés. Il ferait beau voir une réunion qui, sans aller même jusqu'à s'inaugurer sous les auspices de M. Jaubert, s'intitulerait plus prudemment *le club de M. Charles de Rémusat :* ce serait là une manifestation digne d'un parti qui se croit de

l'avenir, et les couleurs des doctrinaires seraient enfin arborées par eux-mêmes avec une audace qu'ils n'ont jamais eue. Mais ils ne suivront pas ce conseil, ils savent combien peu de fidèles se grouperaient autour du maître, ils en connaissent le nombre d'avance, trente ou quarante au plus; ils ne veulent pas qu'on puisse leur dire une dernière fois, avec cet impérieux accent des majorités qui parle aujourd'hui aussi haut que la plus haute éloquence : « Silence aux trente voix ! » Ils se sont donc réfugiés dans une réunion composée de toutes les nuances de la majorité, excepté la leur, et ils y ont été reçus, à la condition de s'effacer. N'est-ce pas là une belle et glorieuse retraite ? N'est-ce pas un acte de courage dont leurs journaux aient grandement raison de les louer? Nous connaissons les doctrinaires depuis long-temps, et nous ne doutons pas de ce qu'ils sont capables de faire dans l'occasion, pour escalader de nouveau le pouvoir; ils ne sont pas hommes à s'abandonner eux-mêmes quand tout les abandonne. Battus sur un terrain, ils se reportent sur un autre et recommencent de nouvelles manœuvres avec une ambition qui est toujours la même : à vrai dire, leur infatigable ambition est la seule chose en eux qui ne varie pas. Cette persévérance aurait son beau côté peut-être, s'ils agissaient à la clarté du jour, s'ils avouaient leurs desseins et ne cherchaient pas à triompher dans l'ombre, par surprise. Mais, au lieu de marcher à visage découvert et de donner leur nom aux alliés qu'ils prétendent avoir encore, ils se sont glissés furtivement dans une réunion qui n'avait pas été faite pour eux, ni par eux, et dont la formation, comme nous l'expliquerons, avait bien été plutôt déterminée par la méfiance qu'ils inspirent généralement; ils sont allés, ces hommes qui croient en eux-mêmes et qui veulent qu'on ait foi en leur destinée, se cacher derrière un des noms les moins apparens de la chambre.

Nous en demandons pardon à l'honorable M. Hartmann; mais lorsqu'on a révélé au public, pour la première fois, il y a quatre ou cinq jours, l'existence de la réunion dont il est le parrain, lorsque les journaux doctrinaires ont été chargés d'annoncer la grande nouvelle : « M. Guizot et ses amis marchent désormais avec M. Hartmann, sont reçus chez M. Hartmann! » on s'est demandé : Qu'est-ce que cette réunion Hartmann ? Et qu'a donc fait M. Hartmann lui-même? D'où nous est-il venu avec tant d'à-propos pour tendre la main aux doctrinaires en déroute ?

Cette question a été faite en bien des endroits où l'on est d'ordinaire assez exactement informé de tout ce qui se passe à la chambre; elle a été faite par des hommes qui suivent avec quelque attention les discussions de la tribune, prennent intérêt quelquefois aux petits évènemens de la salle des conférences, et pourraient, au besoin, dresser la statistique de toutes les influences parlementaires, sans en excepter celles qui se taisent

et même celles qui boudent. Nul n'avait entendu parler de M. Hartmann, et ne pouvait dire quel était le sens politique d'une réunion qu'il avait bien voulu baptiser de son nom. On avait bien quelque soupçon que M. Hartmann devait être un des députés de l'industrieuse Alsace, un de ces habiles manufacturiers, dignes de l'estime publique, artisans de leur propre fortune, et que les départemens du Haut et Bas-Rhin envoient à la chambre pour récompenser toute une vie de travail et d'activité matérielle, non pour rallier autour d'eux les passions politiques, qui ont dû leur être toujours étrangères. Il y a des personnes qui, habituées à suivre tous les progrès de l'industrie, et se souvenant de l'exposition de 1834, ont répondu aux curieux qui désiraient connaître les antécédens politiques et le degré d'influence de l'honorable M. Hartmann : « C'est le père de cette belle machine à imprimer trois couleurs qu'on a vue dans les pavillons de la place de la Concorde. » — A la bonne heure! voilà un renseignement; mais il n'y avait encore là rien de politique, ce nous semble.

Nous avons fait les recherches nécessaires. M. Hartmann est député du Bas-Rhin. Ce n'est pas tout ce que nous avons appris, et voici un détail plus intéressant. La réunion à laquelle M. Hartmann avait ouvert sa maison, il y a deux mois environ, ne se composait d'abord que de 18 membres. Ils appartenaient tous à cette masse imposante de l'ancienne majorité, qui, pour avoir appuyé loyalement, dans des temps difficiles, le cabinet du 11 octobre, n'a pas voulu néanmoins que, le péril passé, M. Guizot prît pour lui exclusivement, dans le ministère du 6 septembre, une trop large part d'autorité. On y voyait, par exemple, des députés tels que M. Bussières (de la Marne), M. Bouchard (de Seine-et-Oise), qui représente l'arrondissement même où M. Molé, qui habite Champlâtreux une partie de l'année, est en possession d'une si légitime influence; on y voyait 16 autres membres qui, n'ayant jamais accepté, pas plus que ceux-ci, un brevet de doctrinaires, s'étaient réunis surtout pour combattre de tous leurs efforts les prétentions de M. Guizot au portefeuille de l'intérieur. On y aurait vu sans doute aussi M. Jacqueminot, si l'honorable général ne paraissait avoir pris l'engagement avec lui-même de ne s'associer à aucune réunion de députés hors de la salle des séances; et peut-être a-t-il raison : il a du moins tout lieu de croire qu'il tient assez bien sa place dans deux grandes associations qui en valent d'autres, la chambre et la garde nationale. Si la crise ministérielle eût duré, par l'opiniâtreté du chef des doctrinaires à vouloir remplacer M. de Gasparin dans le maniement des fonds secrets, des élections et du personnel des préfectures, on aurait vu infailliblement arriver à la réunion Hartmann, toute nouvelle encore et à peu près inconnue, une foule d'autres mem-

bres qui n'admettaient pas plus que les fondateurs l'omnipotence de M. Guizot comme une nécessité sociale.

Les doctrinaires furent écartés du pouvoir, pour en avoir voulu prendre une trop forte part, et le cabinet du 15 avril se constitua. Dès-lors le réunion Hartmann n'avait plus de but, et elle n'aurait pas tardé à se dissoudre d'elle-même. Le nom de M. Hartmann eût fait beaucoup moins de bruit, mais il lui serait resté l'honneur d'avoir essayé modestement de faire un peu de bien. La petite société qu'il rassemblait chez lui, ne continuait probablement à être exacte au rendez-vous que parce que la session des chambres durait encore, et que les habitudes étaient prises par les dix-huit amis de venir, le soir, causer en famille, tant qu'ils étaient retenus à Paris par leurs fonctions législatives.

M. Guizot ne leur a pas laissé cette satisfaction paisible et douce. Il avait son calcul d'ambition. La réunion de M. Thiers se formait, et dès le premier jour elle fut nombreuse; elle s'avoua hautement pour ce qu'elle était, elle ne dissimula pas qu'elle avait un but politique, l'exclusion du parti doctrinaire, l'exclusion *des choses* avant tout. Les doctrinaires virent bien vite quels dangers nouveaux allaient fondre sur eux, quels obstacles étaient suscités à la résurrection de leur politique, *qui avait fait son temps;* ils n'ignorent pas que, *sans les choses*, auxquelles on voit aujourd'hui qu'ils ne tiennent pas essentiellement, il leur sera difficile de faire accepter *les personnes*, quoi qu'ait pu leur promettre l'indulgente concession de leur plus redoutable adversaire. Il fallait donc à M. Guizot et à ses amis un club extra-parlementaire, où ils essayassent de contrebalancer la réunion de M. Thiers, en s'occupant d'ailleurs de réchauffer et de rajeunir un peu leurs théories de gouvernement pour les circonstances nouvelles. Ils n'ont pas reçu d'en haut la puissance de rien créer, comme on sait, et leur force d'attraction est peu de chose; mais donnez-leur une idée et un centre d'association, ils sauront y ajouter tous les accessoires, les lier dans une apparence de système et présenter un produit de leur façon, qui aura l'air d'être complet, si on n'y regarde pas de très près.

C'est ce qu'ils ont essayé à l'égard de la réunion Hartmann. Elle existait sans eux, et même contre eux; et comme toutes les choses qui restent debout après qu'elles n'ont plus de but, il y avait espoir de la détourner plus facilement à un autre usage. Les doctrinaires ont encouragé des députés de toutes les nuances à y entrer, et ils s'y sont portés eux-mêmes à leur suite. Alors, comme les doctrinaires ont la prétention d'être les maîtres partout où ils se trouvent, leurs journaux ont reçu le mot d'ordre et ont crié bien haut que la réunion Hartmann avait été imaginée et constituée, non pas, il est vrai, pour ramener en ce moment M. Guizot au pouvoir, mais pour donner la mesure des sympathies qu'il

éveille encore aujourd'hui dans la chambre. Cela posé, on a dit le chiffre des membres qui sont tenus d'éprouver ces sympathies, puisqu'ils se rencontrent dans un salon où les doctrinaires viennent aussi ; et le chiffre était de 164, le premier jour où l'on en a donné la cote officielle. Voici maintenant qu'il s'élève, suivant le *Journal des Débats*, à 177 membres présens à la dernière séance, et, si l'on tient compte des adhésions reçues, à 204.

Qu'est-ce que cela prouve? Pour en juger, il faut savoir tous les faits, et principalement ceux que nous cachent les journaux doctrinaires. Un grand nombre d'adhérens à la réunion Hartmann, alarmés du rôle qu'on prétendait d'abord leur faire jouer, ont déclaré qu'ils continuaient d'appartenir à la majorité, nullement aux doctrinaires. Si le ministère du 15 avril, ce ministère qui a si bien travaillé à ruiner les espérances et le système de M. Guizot, venait à être attaqué dans le club mélangé où ils se voient englobés, ils le défendraient, et ils feraient mieux encore, ils se retireraient du club qui aurait ainsi trompé leur attente. Ils veulent soutenir le cabinet du 15 avril, et plusieurs d'entre eux, au nom de tous, sont allés répéter au président du conseil qui a fait l'amnistie et ouvert Saint-Germain-l'Auxerrois, que leurs voix lui étaient acquises. Les doctrinaires, voyant cela, et forcés de convenir qu'ils sont un embarras dans toute assemblée extra-parlementaire aussi bien qu'à la chambre, ont offert de se retirer. Ils se levaient déjà pour sortir : on a été poli à leur égard comme ils le sont envers tout le monde depuis quelque temps; on leur a dit qu'ils pouvaient rester, à la condition d'être sages, réservés, et de ne rien comploter contre le 15 avril, leur plus grand ennemi après M. Thiers. Voilà donc la mesure et la véritable tendance des sympathies de la réunion Hartmann; et c'est même depuis cette manifestation positive de son opinion qu'elle a vu la liste de ses membres s'élever jusqu'à 204. Le *Journal des Débats* est obligé de convenir qu'il y a là des représentans de toutes les nuances de la majorité. Mais quelle majorité? celle qui appuie le cabinet du 15 avril, et qui a délaissé les doctrinaires.

Nous ajouterons : il y a, dans cette réunion même, plus d'un ami de M. Thiers, plus d'une voix qui n'est pas contre lui, et qui serait pour lui, s'il était un jour dans la nécessité de faire un appel de confiance à de vieux attachemens qui l'ont autrefois secondé. Au contraire, parmi les députés qui se pressent à côté de M. Thiers, il n'y a pas une voix pour M. Guizot et ses amis, il n'y en aura jamais une seule; on y compte pourtant 150 voix contre eux, de leur aveu même; et nous ne croyons pas que M. Thiers les ait achetées, comme le prétendent les doctrinaires, par des concessions démesurées. Ce n'est pas la gauche radicale qui s'est avancée vers lui, ni lui qui est passé à la gauche ; c'est l'ancien tiers-parti qui s'est

rallié autour de M. Thiers, c'est le centre gauche, ce parti fort de sa jeunesse, de sa pureté d'antécédens, et d'une expérience qui lui permet déjà de comprendre et d'accepter toutes les conditions nécessaires de gouvernement. Il lui est venu aussi quelques hommes distingués, qui avaient trop long-temps, peut-être, marché sous la vieille bannière de la gauche, dans les jours d'effervescence qui ont suivi la révolution de juillet. Devait-il les repousser ? Les doctrinaires lui reprochent de ne l'avoir pas fait. Il faudrait savoir d'abord à quelles conditions ils sont venus, et si ce ne sont pas des convertis qui consentent à prêter appui à la cause de l'ordre, le jour où ils ne voient plus des noms impopulaires, armés de toutes les forces du pouvoir, menacer à la fois la cause de la liberté et l'esprit de la nationalité française, qu'on ne s'étudiait guère à ménager pendant le voyage de Gand et au retour. M. Guizot a fait dénoncer, dans ses journaux, comme preuves vivantes des monstrueuses alliances de M. Thiers, plusieurs députés qui siégent sur les confins de la gauche, et notamment M. Laurence. Ce nom est mal choisi, et les autres, que nous connaissons moins, l'ont été sans doute avec une égale maladresse. M. Laurence avait cessé toute opposition active, il y a déjà plusieurs années, lorsqu'il avait vu une fausse démocratie, qui n'était pas la sienne, descendre dans les rues et tirer des coups de fusil aux citoyens armés pour la défense des lois ; il avait alors accepté du gouvernement une mission de confiance, celle d'organiser l'ordre judiciaire dans nos établissemens d'Afrique : cela se passait sous le règne du 11 octobre, qui, aujourd'hui, par l'organe de M. Guizot, prétend avoir été si inflexible sur les principes, si difficile pour les alliances.

Quand M. Thiers travaillerait à détacher tout-à-fait des liens d'une opposition imprévoyante M. Laurence et d'autres qui sont dans les mêmes dispositions d'esprit, que ferait-il autre chose que d'achever des conversions politiques, consenties par M. Guizot lui-même, à ce qu'il paraît, mais que M. Guizot, certes, n'aurait jamais pu entreprendre ? C'est peut-être pour cela qu'il les déplore et les signale au ressentiment de la majorité.

M. Thiers continuera de suivre ce système de ménagement et de conciliation qui n'ôtera rien aux garanties de l'ordre, dont il peut bien se glorifier, du reste, autant que personne. L'acte d'amnistie et d'oubli n'aurait-il donc été proclamé que pour les opinions de ceux qui étaient en prison ou en exil ? Seraient-elles d'autant plus sûres d'être pardonnées qu'elles auraient été plus violentes ? Cette exclusion éternelle contre quelques-uns seulement serait un mauvais moyen d'apaiser les partis. Le gouvernement doit dire aux hommes qui sont capables de le comprendre, ce que M. Thiers a dit, avec tant de sens, à MM. Dufaure, Réal

et d'autres, au 22 février : « Venez avec moi aux affaires, rien n'achève de calmer comme l'expérience qu'elles donnent. »

Ainsi se disciplinera un centre gauche compacte, éclairé, prudent, tout prêt pour le pouvoir; et ce sera une force qui sera à M. Thiers plus qu'à un autre. Il n'en est pas de même des doctrinaires. Ils sentent qu'après la session, surtout si une chambre nouvelle allait être demandée au corps électoral, la lutte doit s'établir entre eux et le centre gauche, dont M. Thiers est désormais le chef. Ils voudraient s'y préparer, et leur moyen, c'est de resserrer, tant qu'ils pourront, le faisceau de l'ancienne majorité qui se décompose; c'est d'en exclure toujours avec obstination quiconque n'a pas voté aveuglément avec elle depuis 1830. Leur prétention est folle, mais elle est leur seule ressource. L'ancienne majorité, malgré leurs efforts pour lui rendre le même principe d'énergie qu'elle eut autrefois, va se dissolvant de plus en plus, et ne peut être reconstituée que sur de nouvelles bases. Faute d'être en position de se prêter à cette nécessité, qui doit leur être fatale, les doctrinaires ne trouvent nulle part l'appui qu'ils cherchent. La chambre étant à la veille de se séparer, ils se sont ménagé, dans la réunion Hartmann, un autre terrain de manœuvres pour y exercer l'incontestable habileté de tactique qu'ils apportent dans la direction d'une assemblée délibérante; mais ici, comme ailleurs, ils ne mettent la main sur personne qui veuille se laisser diriger par eux; ils ont une force d'emprunt, qui appartiendrait aussi bien et mieux encore à d'autres directeurs politiques.

Dans cet abandon réel et profond, ils se consolent par des illusions et espèrent tromper le public sur leur faiblesse. On fait tirer le discours de M. Guizot à cent mille exemplaires, on fait payer les frais d'impression par deux cent sept députés, souscripteurs bénévoles, et l'on s'en va crier sur les toits qu'on a deux cent sept amis dévoués et fidèles dans la chambre. En vérité, c'est une trahison, pourraient dire ces députés. Une liste de souscription circule sur tous les bancs, nous y mettons notre nom par politesse, par obsession peut-être; nous faisons ce que nous ferions pour des solliciteurs qui viendraient à domicile nous demander quelques légers témoignages d'intérêt pour les victimes d'une opinion vaincue, les pensionnaires de l'ancienne liste civile, par exemple; nous nous laissons toucher, là, par un mérite littéraire incontesté, ici, par le malheur, et nous mettons la main à la poche, sans regarder à la couleur de l'opinion.

La preuve qu'il n'y a qu'une question de politesse et de bon voisinage, tout au plus, dans toute cette affaire de publication de discours, c'est que M. Jacqueminot, un des hommes les plus connus de la chambre pour ses antipathies doctrinaires, n'a pas voulu refuser aux amis de M. Guizot la consolation de le voir prendre part à cette bonne œuvre. Une autre

preuve encore, c'est la souscription de M. Martin (du Nord); pure démonstration de courtoisie entre gens qui savent vivre et qui aiment les beaux discours, surtout quant ils ne conduisent à rien de positif; car nous ne croirons jamais que M. Martin ait voulu faire un acte d'hostilité contre ses collègues du 15 avril; il aurait commencé par donner sa démission de ministre; il ne doit pas se plaire singulièrement aux travaux publics; il a tant à apprendre, et rien à oublier. Et, certes, personne n'aurait imaginé qu'il fût assez indispensable pour y être emprisonné malgré lui.

Nous aurions voulu, pour rendre plus manifeste le caractère de la souscription au discours de M. Guizot, que M. Thiers, qui lui doit une politesse depuis certaine visite, y eût participé aussi. Mais l'occasion ne lui en aura pas été offerte; cela eût fait manquer la petite combinaison doctrinaire.

Que fait le ministère du 15 avril au milieu de cette rivalité? Il reste, pour ainsi dire, juge du camp, non sans agir toutefois. Il agit, et surtout il profite de ses actes. L'amnistie reçoit partout un accueil qui dépasse toutes les espérances de ceux qui l'ont le plus désirée. Le bruit avait couru qu'un détenu de Clairvaux avait proféré, en sortant de prison, une horrible menace contre la vie du roi. Un détenu a été en effet signalé à l'attention du gouvernement, par une accusation de cette nature qui est arrivée avant lui à Paris; il a été interrogé, et on assure qu'il a protesté, avec une indignation sincère, contre les paroles atroces qu'on lui avait attribuées; il a dit que tout amnistié qui ne déposerait pas ses ressentimens après une aussi généreuse manifestation de la clémence royale, serait le dernier des hommes. D'autres détenus, et des plus ardens, ont déclaré d'eux-mêmes qu'ils allaient reprendre leurs travaux ordinaires, qu'ils ne voulaient plus s'occuper de politique, ni entrer dans les sociétés secrètes, qui « *égarent et perdent les ouvriers.* »

Pendant que tout réussit au ministère, au dehors, il n'est pas moins heureux dans les débats parlementaires, sans presque s'y mêler. Voici que, dans ces derniers jours, la chambre a voté, pour la cour de cassation et pour la septième classe des tribunaux de première instance, c'est-à-dire aux deux bouts de l'échelle hiérarchique de la magistrature, une augmentation de traitement qu'on lui avait en vain demandée dans ces dernières années depuis 1832. C'est encore une chose, diront les doctrinaires, à laquelle ils avaient pensé! Mais d'où vient qu'on leur refuse toujours ce qu'un autre ministère obtient avec quatre paroles? N'est-ce pas un avertissement redoutable que cette impopularité qui s'attache à quelques hommes, dont les affaires du pays souffrent et devant laquelle ils ne veulent pas reculer?

— On avait annoncé une revue du roi à Versailles pour le 10 juin; mais il paraît que l'époque de cette revue n'est rien moins que certaine. La cour n'arrivera guère à Versailles après le mariage du duc d'Orléans, que le 4 ou le 5; le musée ne pourra être ouvert pour le jour annoncé, et la revue pourra bien être retardée, les uns disent jusqu'au 12, les autres jusqu'au 15 juin. On ne peut, du reste, en assigner la date précise, puisqu'elle sera subordonnée à plusieurs éventualités.

—Voici en quels termes le *Journal des Débats* parlait, il y a dix jours, du discours de M. Thiers. « Comme orateur, M. Thiers n'a pas essayé de lutter; il a décliné le combat et s'est efforcé de montrer à tout le monde, par son ton, par son geste, par la nature de ses raisonnemens, qu'il ne voulait pas chercher les effets oratoires; peut-être, de ce côté, a-t-il réussi au-delà de ses vœux. » Aujourd'hui le *Journal des Débats* envoie le discours de M. Thiers à ses abonnés, et consent à lui donner la *haute* publicité dont il dispose. En vérité, voilà qui est étrange. Que s'est-il donc passé depuis ce temps, pour que la feuille doctrinaire en soit venue à donner ainsi publiquement son adhésion à ces paroles qu'elle tançait si vertement naguère? Est-ce par hasard au discours qu'elle pense rendre hommage, ou bien à l'homme d'état dont l'influence grandit de plus en plus? Pour nous, cette façon d'agir n'a rien qui nous étonne, et nous la trouvons assez dans les mœurs du *Journal des Débats,* qui a pour habitude de mesurer son blâme ou sa louange sur le crédit qu'il vous sent. Le cabinet nouveau s'est consolidé, l'amnistie s'est faite, le système de modération l'emporte; c'en est assez pour que le *Journal des Débats* cherche à se rapprocher de M. Thiers. Le voilà donc qui ouvre son sein à des idées contre lesquelles il argumentait hier, et démolit ses vieilles murailles pour y faire entrer le cheval de Troie.

THÉATRE DE L'OPÉRA.

Le début de Duprez dans *les Huguenots* a tenu en émoi toute la semaine l'heureux public de l'Opéra. On était impatient d'entendre cette voix si large et si puissante, lorsqu'elle s'attaque aux amples mélodies italiennes, aux prises avec la musique de Meyerbeer. On attendait à l'épreuve des *Huguenots* ce talent si ferme et si sûr de lui-même, qui s'est déjà si vaillamment tiré du pas difficile de *Guillaume Tell*. Cette fois encore, il a réussi, on peut le dire, mais non point comme la première sans contestation ni querelle. Il suffisait de connaître la voix de Duprez, les notes qu'elle affectionne et les effets où elle se complaît, pour prévoir que cette musique, conçue dans un système de déclamation lyrique qui, sans ex-

clure la mélodie, lui laisse un champ moins large, ne saurait lui convenir ainsi tout à coup, et ne lui deviendrait familière qu'avec l'étude et le temps. A cela, si l'on ajoute encore l'art merveilleux que Meyerbeer possède au plus haut degré d'écrire pour les voix dont il dispose, et le soin qu'il apporte en ordonnant une partie, pour mettre en évidence les moindres qualités du chanteur auquel elle est destinée, on sentira combien d'obstacles entouraient l'entreprise. Nul mieux que Meyerbeer ne sait profiter des belles notes d'une voix et les ramener sans cesse plus adroitement dans ses airs. Comme il avait compris le talent de Nourrit! comme il favorisait les développemens de cette nature dramatique et musicale à la fois, assez complète en somme, en lui donnant des rôles où la mélodie et la déclamation, la voix et le geste, se combinaient à mesures égales : Robert et Raoul, par exemple! Or, comme rien au monde ne ressemble moins au talent de Nourrit que le talent de Duprez, il s'ensuit qu'un rôle écrit pour Nourrit ne peut, en aucune façon, convenir à Duprez, surtout lorsque ce rôle a été composé par un esprit aussi subtil, aussi exercé, aussi curieux des nuances et des moindres détails, que l'est Meyerbeer. Je ne veux pas dire ici que dans *les Huguenots* Duprez demeure constamment au-dessous de sa partie; non, certes, mais les beaux effets qu'il trouve, se rencontrent presque tous à des endroits que l'exécution avait laissés jusqu'à présent inaperçus, tandis que les passages marqués par la voix et l'inspiration de Nourrit, il ne les aborde pas franchement et s'applique à les tourner. Ainsi la romance du premier acte acquiert par sa voix un charme qu'on ne lui soupçonnait pas; et quant au duo entre Raoul et Marguerite de Navarre, il donne à la première phrase de ce morceau, par sa manière accentuée et large, un faux air italien qui vous enchante. Au quatrième acte, c'est dans la strette du duo qu'il cherche son effet et qu'il le trouve, on peut le dire. Il chante toujours sans suspendre un seul instant la mesure pour réciter des paroles entrecoupées; moyen dramatique dont Nourrit avait fini par abuser. — Une des bonnes qualités de Duprez, c'est de ne jamais chercher ses effets hors des limites de son art. Il est chanteur; il faut avant tout qu'il chante. Il entend arracher ouvertement l'émotion par la puissance de sa voix, et non la dérober par la ruse du geste ou de la pantomime. Un triomphe n'a de valeur pour lui qu'autant qu'il le doit à la musique seule. Cependant, s'il enlève la strette avec une véhémence inouie, il faut dire aussi que dans l'admirable adagio qui précède, il est loin, bien loin, de la grace exquise et de la volupté si mélancolique et si tendre de Nourrit. D'ailleurs, on sent que sa voix, qui n'aime guère à monter, est mal à l'aise dans cette phrase, qui se maintient presque sans cesse dans la gamme du faucet. N'importe : quoi que l'on puisse dire, ce duo n'est plus tel que nous l'avons entendu autrefois; il y avait entre Nourrit et Mlle Falcon une communauté d'inspiration, une sympathie de talent, qui faisait la force dramatique de l'un et de l'autre, de Mlle Falcon surtout. C'était la même fougue, la même expression, un peu exagérée parfois, la même école. Leurs voix se mêlaient à souhait; leurs gestes, élaborés de concert, se fondaient à merveille. Aujourd'hui, plus

rien de cette union ; vous avez devant vous un grand chanteur et une fort admirable tragédienne, mais qui ne s'entendent pas le moins du monde. Chacun des deux s'efforce de tirer à soi l'attention. L'un veut l'expression dans la voix seulement, l'autre la veut dans le geste et la pantomime. Vous n'en rencontrez pas moins çà et là certains effets entraînans et vraiment beaux; mais l'harmonie qui vous charmait tant autrefois, l'harmonie est dissoute. Il s'agit maintenant de la trouver autre part, dans le chant pur et simple, comme aux Italiens, par exemple. Il faut que la troupe de l'Opéra se soumette à l'influence de Duprez, comme elle s'était soumise à la domination de Nourrit; car, si toutes ces voix incultes et revêches ne se formaient pas à l'intonation, à la mesure, à l'agilité, le public, qui s'accoutume au grand art de Duprez, finirait par ne pouvoir plus les entendre. Maintenant que nous avons vu Duprez dans *Guillaume Tell*, il faut nous résigner et bien penser qu'il ne nous apparaîtra plus dans sa force et dans la vigueur de son talent que lorsqu'il jouera quelque rôle nouveau. A l'heure qu'il est, M. Meyerbeer écrit pour lui. En attendant, Duprez va s'essayer tour à tour dans les rôles les plus importans du répertoire. Ces tentatives, quelques difficultés qu'elles présentent d'ailleurs, ne peuvent qu'avoir des suites heureuses pour le chanteur et pour le théâtre : pour le chanteur, en ce qu'elles lui donnent l'occasion de prendre pied sur le domaine qu'il doit occuper, et la plupart du temps éveillent autour de lui une discussion salutaire; pour le théâtre, en ce qu'elles donnent à des ouvrages usés un attrait de nouveauté qui suffit à remplir la salle pendant un mois.

Maintenant nous allons voir Duprez dans *Robert le Diable*, *le Comte Ory*, *la Juive*, *la Muette*. A propos de *la Muette*, Mlle Elssler prendrait, à cette occasion, le rôle de Fenella. Duprez et Mlle Elssler, voilà certes une combinaison à triompher des chaleurs de l'été, si toutefois, par miracle, il doit y avoir des chaleurs cet été. Et qu'on ne s'y trompe pas, la musique même, oui, la musique, y gagnera. En effet, les embarras que Duprez rencontre toutes les fois qu'il se mesure avec un chanteur élevé dans une école qui n'est pas la sienne, ne se présenteraient plus ici. Je ne crois pas qu'il y ait en France de cantatrice faite pour mieux s'entendre avec Duprez que Fanny Elssler. Quel ravissant duo! l'un chante, l'autre sourit, l'un a la voix, l'autre le geste; et l'Opéra produirait ensemble, le même soir, ses deux merveilles. Malheureusement cette reprise si désirée pourra bien souffrir plus d'un retard; dans quelques jours, les deux charmantes sœurs partent pour Londres, où Taglioni les a précédées. A leur retour donc *la Muette* et *la Chatte Blanche*.

— Il a paru, ces jours-ci, une pitoyable plaisanterie, dont le monde a du reste fait justice; nous voulons parler d'une invective musicale dirigée contre un artiste qui joint à l'incontestable supériorité de son talent des manières pleines de goût et de distinction? Cette invective musicale (où l'invective va-t-elle se cacher?) a pour titre : *Grande fantaisie pour le piano*, dédiée à M. S. Thalberg, par un ex-pianiste de S. M. l'empereur de Maroc; le tout est orné de la caricature de M. Thalberg, et de toutes sortes d'instrumens de musique, comme accompagnement. Des gens qui

en veulent sans doute à la réputation de M. Liszt, ont prétendu que cette triste bouffonnerie venait de lui. Nous qui connaissons M. Liszt pour un artiste grave et sérieux, nous tenons ce bruit pour une calomnie. En effet cela est commun et manque de cet esprit qui peut servir d'excuse à toutes les actions même les plus mauvaises; cela ne convient pas au caractère de M. Liszt: le vrai talent est généreux et digne, même dans sa défaite.

— Le cinquième volume de l'*Histoire de la Marine du siècle de Louis XIV*, par Eugène Sue, vient de paraître chez Félix Bonnaire, rue des Beaux-Arts, 10. Ce bel ouvrage, qui comble une lacune de nos annales, est maintenant complet; nous en parlerons prochainement en détail.

— Les *Satires et Poèmes* de M. Auguste Barbier ont paru chez le même éditeur. Ce recueil forme une remarquable trilogie sur la France, l'Italie, l'Angleterre, et contient les *Iambes*, *Il Pianto*, et le poème de *Lazare*, avec plusieurs satires et pièces nouvelles.

— Le libraire Dumont vient de publier les troisième et quatrième volume des *Impressions de Voyages* de M. Alexandre Dumas. Le cinquième et dernier volume paraîtra à la fin de juin. Le succès des premiers volumes, vendus à près de trois mille exemplaires, doit assurer à ceux-ci un débit prompt et non moins grand.

— La librairie d'Eugène Renduel a mis en vente un roman de M. Alfred Vanauld, *Marie-Ange*. Cette publication nous a paru renfermer des situations neuves et attachantes.

SCÈNES DE LA VIE ITALIENNE, PAR M. MÉRY (1).

Non loin de Marseille, et sur les flancs d'une colline recouverte de pins, s'élève le château de Fontainieu; c'est là que M. Méry habite ordinairement, lorsqu'il peut consacrer à son pays qu'il aime tant un de ces rares étés que Paris lui envie. Du haut de la terrasse de ce château, au doux murmure des jets d'eau qui s'élancent fièrement dans les airs, et de la brise qui glisse à travers les arbres, on aperçoit à l'horizon la mer dorée qui baigne les côtes de la Provence. Couché sous l'ombrage, le poète pouvait distinguer la fumée qui décelait le passage du bateau à vapeur; avertissement rapide, qui lui rappelait tous les jours qu'au delà de cet horizon qu'il pouvait embrasser d'un coup d'œil, la terre de l'art, l'Italie de Dante, de Raphaël, dressait ses monumens, dont les nuages semblaient retracer quelquefois la fantastique image. Pour un homme de l'organisation de M. Méry, la tentation était trop forte; un matin il dit adieu à l'ombre fraîche, aux brises embaumées, au doux repos, et le lendemain il mettait le pied sur le môle de Gênes, ce pays classique des palais de marbre et des carabiniers royaux.

Le livre que M. Méry nous a donné à son retour, est écrit évidemment sous l'impression qui lui a conseillé son voyage. Tout est instantané, bril-

(1) 2 vol. in-8°. Chez Dumont, Palais-Royal.

lant, plein de verve et d'éclat; on sent que les *Scènes de la Vie italienne* ont été écrites au courant des émotions du poète, c'est ce qui fait le charme de ce livre.

L'Italie et l'Allemagne, les deux contrées sur lesquelles on a peut-être le plus écrit, sont précisément celles que l'on connaît le moins parce que personne ne les a envisagées sous leur côté réel. Les uns allaient en Italie pour faire de la statistique, pour chercher des tronçons de colonnes, et compter exactement combien il y a de vierges de Raphaël dans les galeries de Florence; les autres ne dépassaient la frontière sarde que pour se livrer à des tirades sur la décadence des nations, déposer quelques larmes et quelques élégies sur la tombe de Virgile, et inscrire une sentence sur le registre des voyageurs du Vatican. On allait chercher des sujets de dithyrambe en Italie, comme on allait recueillir des mythes, des traditions populaires et des contes fantastiques en Allemagne: personne ne songeait à s'occuper de la physionomie véritable du pays, et l'on n'avait en réalité qu'une série de voyages jetés dans le même moule, suivant la même route relai par relai, et pour ainsi dire impression par impression.

M. Méry n'a point compris son livre de cette manière. Sans doute, en Italie il y a plus que partout ailleurs des sujets d'amertume et de tristesse; les ruines portent plus que toute autre chose à la mélancolie; mais aussi, en Italie comme partout, il y a de la gaieté à côté de la tristesse, et par conséquent des descriptions riantes à côté de descriptions graves et solennelles. L'habitude que l'on avait de se revêtir du sac et de la cendre toutes les fois qu'on écrivait la moindre phrase sur l'Italie, avait fini par rendre cette contrée terriblement monotone et ennuyeuse.

Malgré la latitude que M. Méry accorde à ses impressions de causticité personnelle, la part la plus large des *Scènes de la Vie italienne* est consacrée à l'enthousiasme, enthousiasme d'artiste, enthousiasme de poète; et l'on sait avec quelle puissance M. Méry peut rendre ses diverses impressions. La poésie occupe aussi une grande place dans le livre de M. Méry, et il n'en pouvait être autrement. Dans les salons du comte de Monfort, de Mme Murat, salons si brillans et si hospitaliers à la France, M. Méry a été bien souvent prié d'improviser sur quelque auguste album une de ces odes qui coulent de sa plume avec tant de facilité. La plupart des pièces de vers qui sont contenues dans les *Scènes de la Vie italienne* n'ont pas d'autre origine; c'est là ce qui les rend précisément si faciles à lire, si douces à retenir.

Herculanum est une pièce isolée dans le livre de M. Méry. Ce poème peut être placé parmi les belles productions de notre époque; il réunit avec un rare bonheur le grandiose et la grace poétiques. Le vers de M. Méry résonne harmonieusement comme un hexamètre de Virgile.

Les *Scènes de la Vie italienne* réconcilieront la majorité des lecteurs avec l'Italie; elles deviendront pour le voyageur comme un guide officieux, un cicerone demi-savant, demi-railleur, comme le portier du Vatican dont il est question dans ce livre.

L'OURS,

OU

LE FEU COUVE SOUS LA CENDRE.

PERSONNAGES.

LE PÈRE RAIMBAUT, menuisier.
MARIE, fille de Raimbaut.
AMBROISE, ouvrier.
Mme PIGAL, sœur de Raimbaut.
SATURNIN, frère d'Ambroise.
Mme MOREL, maîtresse d'hôtel garni.

(La scène se passe à Paris, dans la chambre d'Ambroise.)

SCÈNE PREMIÈRE.

AMBROISE; un peu après Mme MOREL.

Ambroise entre sur la scène d'un air triste; il ôte sa redingote et son tablier qu'il jette sur le dos d'une chaise, attache sa casquette à un clou, puis vient s'asseoir dans un fauteuil, auprès d'une table sur laquelle il appuie ses coudes en soutenant sa tête entre ses mains.

MADAME MOREL, en dehors.

Monsieur Ambroise, est-ce que vous êtes malade?... Vous n'êtes pas malade, monsieur Ambroise?... Peut-on entrer?

AMBROISE, sans changer d'attitude.

La clé est sur la porte.

MADAME MOREL, entrant.

Dites-moi donc un peu ce que cela signifie. Comment! un jour qui n'est ni fête, ni dimanche, vous voilà rentré avant midi! Ce n'est pas, à coup sûr, que l'ouvrage manque chez votre bourgeois; M. Raimbaut est un menuisier si connu! Il faut que ce soit autre chose. En vérité, je n'en ai pas une goutte de sang dans les veines. Est-ce qu'il lui serait arrivé quelque malheur, à lui ou à sa fille, Mlle Marie?

AMBROISE, regardant Mme Morel.

Mlle Marie!

MADAME MOREL.

Mais dame! que voulez-vous qu'on s'imagine? Vous, son meilleur ouvrier, dont il ne peut pas se passer un instant, qui êtes toujours le premier et le dernier à l'ouvrage, vous voir revenir à l'heure qu'il est!... Depuis sept ans que vous demeurez dans mon garni, cela ne vous est jamais arrivé... Parlez-moi donc un peu, monsieur Ambroise.

AMBROISE.

A quoi ça sert-il de parler?

MADAME MOREL.

Je vous demande si c'est là une réponse? De parler, ça sert à tranquilliser les gens qui s'intéressent à vous.

AMBROISE.

Ah! bast.

MADAME MOREL.

Ce n'est pas pour vous fâcher, monsieur Ambroise, mais on vous appelle l'ours, et vraiment on n'a pas trop tort. Vous êtes rangé, je ne dis pas le contraire; vous avez toutes les qualités possibles; jamais je ne vous ai vu un jour autrement qu'un autre. Depuis que je loge des ouvriers, Dieu sait si je les connais! et je puis dire que vous n'avez pas votre pareil pour n'amener jamais personne dans votre chambre et pour éteindre votre lumière si régulièrement que c'est admirable. Mais, avec ça, par amitié pour vous, je voudrais que vous fussiez un peu plus de votre âge. Un jeune homme qu'on n'a jamais vu rire! Chantez-vous, seulement? Sifflez-vous? D'honneur si j'en sais rien. Vous avez peut-être quelque infirmité?

AMBROISE.

Des infirmités!

MADAME MOREL.

C'est une idée qui me passe par la tête, faute de mieux, car enfin il y a une cause à tout. On ne peut pas me reprocher de ne pas changer assez souvent de servantes; il en entre ici presque autant qu'il y a de jours par année; dans le nombre il s'en trouve d'assez gentilles; eh bien! je ne vous cache pas que je leur ai demandé à toutes. Ah! mon Dieu! toutes m'ont répondu qu'elles ne savaient seulement pas la couleur de vos paroles. Je suis loin d'y trouver à redire, au moins; je voudrais, au contraire, que tous mes locataires fussent comme vous; la maison serait bien plus tranquille, et j'aurais la douceur de pouvoir conserver quelque temps mes servantes. Ce que je veux seulement vous expliquer, c'est que ceux qui ne vous connaissent pas, et qui croient avoir plus tôt fait en vous appelant l'ours...

AMBROISE.

Après?

MADAME MOREL.

Vous souffrez, monsieur Ambroise; vous ne voulez pas en convenir,

mais visiblement vous souffrez. A votre place, moi, je ferais venir un médecin.

AMBROISE.

Est-ce que les médecins empêchent de souffrir?

MADAME MOREL.

Non, mais ils vous expliquent pourquoi vous souffrez; et quoiqu'on ne les comprenne pas toujours, ça fait passer le temps et ça tranquillise. Il ne faut jouer avec rien, croyez-moi, la santé avant tout. Dites, voulez-vous que je vous fasse venir un médecin? Il n'en manque pas dans le quartier. (Ambroise se lève, ouvre une croisée et regarde dans la rue.) Quel original! (Elle élève la voix.) Je vous laisse, monsieur Ambroise; j'ai peur de vous ennuyer. Si vous avez besoin de quelque chose, vous n'aurez qu'à appeler. (A part, en s'en allant.) Ce n'est pas un jeune homme que ça!

SCÈNE II.

AMBROISE, seul.

La voilà partie; c'est heureux. (Il ferme la croisée, allume sa pipe avec un briquet phosphorique, et revient s'asseoir dans son fauteuil en croisant les bras sur sa poitrine.) J'ai bien fait; je ne me repens pas; ce serait à recommencer, je le ferais encore. Dès que les gens ont l'air de se méfier de vous, on ne doit pas rester dans une maison. Le père Raimbaut est injuste; il a l'air de croire que je parlais à sa fille. Depuis sept ans que je travaille chez lui, c'est tout au plus si j'ai dit vingt paroles à Mlle Marie. Pauvre petite! elle le sait bien, elle.

SCÈNE III.

AMBROISE, Mme MOREL.

MADAME MOREL.

C'est encore moi, monsieur Ambroise; j'avais oublié de vous donner cette lettre que j'avais pour vous. (Elle lui donne une lettre.)

AMBROISE.

Attendez, je vas la payer.

MADAME MOREL.

C'est douze sous, comme à l'ordinaire; mais ça se serait trouvé avec autre chose.

AMBROISE.

Puisque j'ai de la monnaie.

MADAME MOREL.

Vous êtes donc de la Bourgogne que vous ne recevez jamais de lettres que de ce pays-là?

AMBROISE.

Voilà vos douze sous.

MADAME MOREL.

Mme Pigal est en bas qui demande si elle peut vous voir.

AMBROISE.

Mme Pigal! Qu'est-ce qu'elle me veut?

MADAME MOREL.

Je n'en sais rien. Peut-elle monter?

AMBROISE.

A sa fantaisie.

MADAME MOREL, bas.

Ours, ours, chien d'ours, va. (Elle sort.)

SCÈNE IV.

AMBROISE; un peu après Mme PIGAL.

AMBROISE.

Je vois que me voilà dans les propos. Si M. Rimbaut m'envoie sa sœur pour me dire de mauvaises raisons, je ne les souffrirai pas, d'abord.

(Il lit la lettre que lui a apportée Mme Morel.)

MADAME PIGAL.

Bonjour, mon pauvre Ambroise. Eh bien! qu'est-ce donc qui se passe? Vous quittez mon frère! ce n'est pas possible. Si vous le voyiez, il vous ferait de la peine; il est désolé. Contez-moi donc ce qu'il y a eu entre vous. Ce ne peut être qu'un malentendu. Vous ne pouvez pas croire qu'il ait voulu vous faire du chagrin. Sur mon ame, je ne sais rien du tout. Mon frère m'a fait venir et vite, et vite; et tout ce que j'ai pu tirer de lui, c'est qu'à propos de bagatelles vous l'aviez planté là et que vous étiez parti.

AMBROISE.

Bagatelles! quand on a l'air de vous regarder comme un je ne sais quoi.

MADAME PIGAL.

Allons, allons, voilà encore votre diable de tête qui va faire des siennes. Il ne faut pas être si prompt à se fâcher, mon enfant. Si mon frère ne tenait pas à vous, est-ce qu'il m'aurait envoyée ici? Ce n'est pas l'embarras; j'y serais peut-être venue de moi-même, car vous savez bien que vous avez toujours été mon bon ami.

AMBROISE.

Ce serait un miracle; personne ne m'a jamais aimé.

MADAME PIGAL.

En voilà bien d'un autre; personne ne l'a jamais aimé! Tout le monde l'aime, au contraire.

AMBROISE.

Qui ça donc, tout ce monde-là?

MADAME PIGAL.

Moi, d'abord; puis mon frère, et Marie qui parle de vous à tout bout de champ.

AMBROISE.

Mlle Marie parle de moi! Qu'est-ce qu'elle peut en dire?

MADAME PIGAL.

Est-ce que je sais ?

AMBROISE.

Elle parle de moi comme elle parle des autres garçons.

MADAME PIGAL.

Non, puisque vous êtes le plus ancien de l'atelier.

AMBROISE.

Ah ! c'est peut-être ça.

MADAME PIGAL.

D'ailleurs il paraît que vous causiez de temps en temps avec elle.

AMBROISE.

J'étais sûr que ça en viendrait là. Si je causais avec elle, qu'elle répète donc un peu ce que je lui disais. Par naturel d'abord, il n'y a personne qui sache moins causer que moi ; je me contente de penser en dedans; ça me suffit. J'ai bien deviné que votre frère s'était forgé ces idées-là; à l'en croire, je suis un sournois qui cache son jeu, n'est-ce pas ? Eh bien ! madame Pigal, vous pouvez lui dire de ma part qu'il se trompe du tout au tout. Je parle trop souvent avec moi-même pour me permettre des choses qui ne seraient pas à faire.

MADAME PIGAL.

Il en est aussi sûr que vous.

AMBROISE.

Non, il n'en est pas aussi sûr; sans ça, il ne m'aurait pas traité comme il m'a traité. A quoi ça ressemble-t-il de venir me dire qu'il était veuf; qu'il n'avait pas de femme pour veiller sur sa fille, et que lui qui était toujours par voie et par chemin, il ne le pouvait pas ? Est-ce que ça me regarde? C'était donc pour me faire entendre qu'il me craignait? O Dieu! rester après ça dans sa maison, il faudrait ne pas avoir d'ame.

MADAME PIGAL.

Vous allez voir que tout peut s'arranger, puisque je vais quitter mon logement pour venir demeurer chez mon frère. Reviendrez-vous après cela ?

AMBROISE.

Moins que jamais. Par exemple ! C'est donc à cause de moi que vous vous dérangeriez ?

MADAME PIGAL.

Ce n'est pas à cause de vous ; c'est parce que ce serait mieux.

AMBROISE.

Comme le monde est méchant d'aller chercher tout ce qu'il va chercher. Je n'ai pas d'esprit, je le sais bien ; mais je ne m'en repens pas quand je vois que ça ne sert qu'à supposer du mal partout. Ne pensons plus à moi; vous comptez donc bien peu sur Mlle Marie que vous vous imaginez qu'elle a besoin de tant de précautions ? Vous ne prenez seulement pas garde qu'avec vos embarras vous allez la forcer de réfléchir, elle qui ne doit penser à rien ; j'en mettrais ma main au feu. De me voir quitter la

maison, de vous y voir venir, si elle avait à s'imaginer quelque chose, ce serait là le cas, bien sûr. Avec mon seul bon sens, je saurais mieux me conduire que vous autres, surtout vis-à-vis d'une jeune fille comme Mlle Marie, qui est pure comme l'enfant qui vient de naître; car c'est un ange sur la terre.

MADAME PIGAL.

A la bonne heure; mais la voilà qui attrappe dix-sept ans.

AMBROISE.

Parbleu! je le sais bien, puisqu'elle avait dix ans quand je suis entré chez son père, il y a sept ans. Je ne me lassais pas de la regarder, tant elle me paraissait gentille. Ordinairement les jeunes gens ne regardent pas trop les enfans de cet âge-là; c'est égal, j'avais du plaisir à la voir. Elle me riait; ça me paraissait si doux; personne ne m'avait jamais ri. Je lui en saurai toujours gré. Vous ne vous doutez pas de ce qu'elle vaut, ni les uns, ni les autres.

MADAME PIGAL.

Il n'y a que lui qui connaisse Marie.

AMBROISE.

Oui, il n'y a que moi.

MADAME PIGAL.

Et sans lui avoir jamais parlé.

AMBROISE.

Vous en revenez toujours à parler, comme s'il ne s'agissait que de parler aux gens pour les connaître. Vous m'avez parlé bien souvent, pourriez-vous dire que vous me connaissez? Si vous me connaissiez, au lieu de déménager pour venir garder Mlle Marie contre moi, vous resteriez bien tranquille.

MADAME PIGAL.

Il ne faut pas lui répondre, parce qu'on ne sait pas jusqu'où cela pourrait aller.

AMBROISE.

Ne faites donc pas comme si vous aviez peur de moi, madame Pigal. Est-ce que je suis sorti de la politesse? Il ne peut pas tenir beaucoup de choses dans ma tête, est-ce ma faute? Je n'ai pas été élevé pour ça. L'idée de Mlle Marie me suffisait. Quand j'allais me promener, tout seul, le dimanche, hors des barrières, ça m'amusait de penser que plus elle allait et plus elle profitait. On voit tant de jeunes filles qui deviennent bossues en grandissant, ou jaunes; ou dont le nez grossit; ou, ce que je trouve encore pis, qui cherchent à faire les mêmes simagrées que les bourgeoises; elle, pas du tout : parée ou non, elle ne change pas de manières; elle est toujours aussi polie, aussi avenante. Voilà ce que j'appelle une fille estimable, une fille qui se fera toujours aimer de tout le monde et partout.

MADAME PIGAL.

On ne vous dit pas le contraire.

AMBROISE.

Qu'est-ce donc, alors, qui vous a tourné la cervelle, à vous et au père Raimbaut? Est-ce parce que, au lieu de lui laisser ramasser des copeaux sous les établis, pour allumer son feu, je me suis amusé à lui trier les meilleurs pour lui en faire de petits fagots? On ferait ça pour le premier venu. Ensuite, c'est vrai, je lui ai donné le chef-d'œuvre que j'avais fait pour être reçu compagnon du devoir à Mâcon; ça ne me servait plus à rien. C'était un petit modèle d'escalier tournant, qui est mieux sur la commode du père Raimbaut qu'ici, où personne ne le verrait. Le père Raimbaut, qui fait tant le fier aujourd'hui, m'en a bien remercié dans le temps. Je n'ai pas agi en traître. D'ailleurs est-ce qu'il y aurait des traîtres possibles avec Mlle Marie? Il faudrait être un monstre.

MADAME PIGAL.

Puisque tout cela est convenu, pourquoi vous en allez-vous?

AMBROISE.

Parce que votre frère m'a dit des raisons.

MADAME PIGAL.

A propos de quoi? car, en honneur, je n'en sais rien.

AMBROISE.

Sur ce que j'étais ce matin dans la cour, à choisir une planche dont j'avais besoin, et que Mlle Marie est venue, et qu'elle a voulu voir si elle pourrait soulever cette planche. Je l'ai laissée faire; mais tandis qu'elle la tenait par en haut avec ses petites mains, moi, sans faire semblant de rien, je la levais tout doucement par en bas pour lui faire croire qu'elle la portait toute seule; elle s'en est aperçue, et nous avons ri tous les deux. Là-dessus, le père Raimbaut est arrivé comme un dogue; je ne sais ce qu'il a dit à sa fille et ensuite à moi, si bien que je lui ai répondu : Écoutez, monsieur Raimbaut, il ne faut pas tant de paroles; mon rabot et mes tenailles sont à moi; vous trouverez le reste de vos outils dans ma case; je m'en vas.

MADAME PIGAL.

Il n'y a pas eu plus d'explications?

AMBROISE.

Ah! si fait. Il m'a barré la porte de la cour en prétendant que je n'entendais pas le français; il cherchait à me faire rire, à faire l'aimable; il m'appelait l'ours, comme tout le monde m'appelle; mais il avait beau vouloir me cajoler, c'était fini.

MADAME PIGAL.

A présent, m'écouterez-vous?

AMBROISE.

C'est selon ce que vous me direz.

MADAME PIGAL.

Mettez-vous à la place du père d'une jeune fille...

AMBROISE.

Il m'a déjà chanté tout cela.

MADAME PIGAL.

Il va falloir bientôt s'occuper de la marier.

AMBROISE.

Eh! qu'est-ce que ça me fait votre mariage?

MADAME PIGAL.

Est-ce que vous ne trouvez pas juste qu'il y ait auprès d'elle une espèce de femme, une tante, pour recevoir les visites du prétendu qu'elle aura?

AMBROISE.

A dix-sept ans s'occuper déjà de mariage! Elle vous gêne donc bien? Si j'étais le père Raimbaut, je la garderais le plus long-temps que je pourrais au contraire. Ils sont drôles; ils n'ont pas plus tôt des enfans qu'ils cherchent à s'en débarrasser. Saurez-vous au moins à qui vous la donnerez? Qui vous dit que ce ne sera pas à un scélérat qui la rendra malheureuse? Ah! pour ça, qu'il ne s'y frotte pas. Il en arriverait ce qui voudrait; mais il aurait affaire à moi.

MADAME PIGAL.

Comme ce sera quelqu'un de connu, quelqu'un d'établi....

AMBROISE.

Ils sont jolis vos gens établis. Ils font ce qu'ils veulent sans que personne le sache; ce n'est pas comme les ouvriers; ils ont leurs camarades.

MADAME PIGAL.

Mon frère, qui a quelque chose, ne peut pas non plus marier sa fille à un ouvrier qui n'aurait rien; soyez raisonnable.

AMBROISE.

Retournez-vous chez le père Raimbaut?

MADAME PIGAL.

Oui.

AMBROISE.

Dans ce cas-là, dites à Mlle Marie de vous donner le portefeuille qu'elle a à moi, et vous me le rapporterez sans chercher à voir ce qu'il y a dedans.

MADAME PIGAL.

Quel mystère! Marie sait-elle au moins ce que c'est?

AMBROISE.

Puisque je lui ai dit de ne pas le regarder.

MADAME PIGAL.

Et vous croyez qu'elle vous aura obéi?

AMBROISE.

Quand une chose est convenue.

MADAME PIGAL, à part.

Il me fait rire malgré moi. (Haut.) J'y vais, Ambroise. (Elle sort.)

SCÈNE V.

AMBROISE, seul.

Qu'est-ce que je vas devenir à présent? Aller demander de l'ouvrage de boutique en boutique, quand il y a si long-temps qu'on est dans la même maison! Et puis, plus rien à penser, plus rien pour vous égayer. Je suis compagnon; j'ai envie de faire mon tour de France. Ils la marieront pendant ce temps-là. C'est drôle que je n'avais pas songé à ce mariage. Elle est si jeune! j'aurais dû lui parler. Qu'est-ce que je lui aurais dit? Ce n'est pas une fille comme les autres; ça demande des précautions. C'est triste d'être comme je suis. Moi qui aime tant à songer, je ne peux plus songer à rien qui ne me fasse de la peine. Sans cette lettre de mon frère qui m'annonce qu'il doit arriver ce matin à Paris, je sortirais; ça me ferait peut-être du bien.

SCÈNE VI.

AMBROISE, LE PÈRE RAIMBAUT.

AMBROISE.

Ah! c'est vous.

LE PÈRE RAIMBAUT.

Mais dame, oui. Puisque tu me quittes, il faut bien que je t'apporte ce que je te dois.

AMBROISE.

Ce n'était pas la peine.

LE PÈRE RAIMBAUT.

Tu ne veux pas me le laisser, n'est-ce pas?

AMBROISE.

Si ça vous fait plaisir.

LE PÈRE RAIMBAUT.

Diable! t'es donc bien riche que tu peux renoncer comme ça à deux semaines de ton travail! Tu n'as pas voulu m'écouter tantôt; tu as eu tort, mon garçon. Je ne t'en voulais pas; seulement, vois-tu?...

AMBROISE.

Vous allez recommencer. J'ai parlé aujourd'hui plus que je ne parle peut-être en un an; je n'ai pas envie de m'y remettre.

LE PÈRE RAIMBAUT.

Ainsi tu apprendras que j'ai un rhumatisme qui me retient au lit comme l'année dernière, sans avoir personne pour me remplacer, et ça te sera égal?

AMBROISE.

Le médecin vous a dit qu'il était possible que ça ne revînt pas.

LE PÈRE RAIMBAUT.

Mais si ça me revenait?

AMBROISE.

Dans ce temps-là vous auriez votre gendre.

LE PÈRE RAIMBAUT.

Mon gendre! mon gendre! mon gendre aura ses affaires. D'ailleurs, je sais bien ce que c'est que les gendres, va. Il ne faut compter sur eux que quand on a de l'argent à leur donner. Aussi, n'en prendrai-je un que le plus tard que je pourrai.

AMBROISE.

Comment dites-vous, monsieur Raimbaut?

LE PÈRE RAIMBAUT.

Je dis que je ne suis pas près de marier ma fille.

AMBROISE.

Cependant Mme Pigal tout à l'heure....

LE PÈRE RAIMBAUT.

Est-ce qu'elle est déjà venue ici?

AMBROISE.

Elle ne fait que de me quitter; vous auriez dû la rencontrer.

LE PÈRE RAIMBAUT.

Non, parce que je viens de la rue Neuve-des-Capucines, pour ce parquet dont tu devais prendre les mesures. Je ne vais plus savoir où donner de la tête; je n'ai personne en qui je puisse avoir confiance; je n'en fais pas le fin avec toi.

AMBROISE.

Dans combien de temps croyez-vous que vous la marierez?

LE PÈRE RAIMBAUT.

Quand je verrai que je ne pourrai plus faire autrement. Ils voulaient un parquet à rosaces; mais le prix leur a fait peur.

AMBROISE.

Je suis bien sûr qu'elle ne sera pas pressée.

LE PÈRE RAIMBAUT.

Il ne faut qu'un moment pour ça; les jeunes filles sont de si drôles de moineaux. La pièce n'a que dix-huit sur vingt-deux; tu aurais fait cela comme un bijou.

AMBROISE.

Vous n'avez personne en vue?

LE PÈRE RAIMBAUT.

Au pis-aller, je prendrai Lebègue.

AMBROISE.

Ce vilain rouge!

LE PÈRE RAIMBAUT.

Rouge ou noir, c'est bien égal pour faire un parquet.

SCÈNE VII.

Les précédens, Mme MOREL, ensuite MARIE et Mme PIGAL.

MADAME MOREL.

Monsieur Ambroise, c'est ce monsieur qui vient vous voir une ou deux fois tous les ans; je n'ai pas voulu le laisser monter parce que vous étiez en affaires; mais il va repasser.

AMBROISE.

De quoi vous mêlez-vous de dire que je suis en affaires? Est-ce qu'un garçon menuisier a des affaires?

MARIE, à Mme Pigal.

Mais, ma tante, puisque mon père est ici, je ne vois pas pourquoi je ne pourrais pas y venir.

AMBROISE, dans la plus grande émotion.

O ciel! mademoiselle Marie dans ma chambre. (Il passe la main sur ses yeux.) C'est singulier; on dirait que je pleure. Ce n'est pas faiblesse au moins; ce n'est pas faute de courage; c'est que je ne m'attendais pas à ça.

MARIE.

Et moi donc, Ambroise, pour faire une chose pareille, jugez.

AMBROISE.

Rien ne devrait surprendre de votre part, mademoiselle Marie, parce que vous avez du cœur.

MARIE.

Voilà votre portefeuille. Ma tante voulait vous l'apporter; mais ma tante est curieuse...

MADAME PIGAL.

Je ne suis pas curieuse; j'aurais seulement voulu savoir...

MARIE.

Enfin, Ambroise, le voilà, tout comme vous me l'avez donné; le reste ne me regarde plus. Je vous demande pardon si je m'assieds; mais je tremble comme une feuille.

AMBROISE.

Madame Morel! madame Morel! qu'est-ce qu'il y aurait à faire?

MARIE.

Ce n'est rien, Ambroise; ce n'est rien du tout. Si c'était quelque chose, ce serait de vous voir comme vous êtes.

LE PÈRE RAIMBAUT.

Me direz-vous ce que c'est que ce portefeuille?

MARIE.

Ah! mon Dieu! mon père, allez-vous encore être méchant avec Ambroise comme vous l'avez déjà été ce matin?

MADAME PIGAL.

Ton père a raison, Marie; dans des temps comme ceux-ci surtout....

MARIE.

Qu'est-ce que vous voulez donc dire, ma tante, avec vos temps comme ceux-ci? Dans des temps comme ceux-ci, faut-il que tout le monde espionne tout le monde? Ils seraient beaux vos temps comme ceux-ci! Puisque Ambroise ne m'a pas dit, à moi, ce que c'était, à coup sûr il ne vous le dira pas, à vous.

LE PÈRE RAIMBAUT.

Quand on se charge de cacher quelque chose, c'est bien le moins de savoir ce que c'est.

MARIE.

Comment l'aurais-je su? Ambroise ne dit jamais que ce qu'il faut, vous le savez bien; et il m'a dit de serrer ce portefeuille, parce qu'il serait plus en sûreté chez nous que dans un garni...

MADAME MOREL.

M. Ambroise devrait pourtant savoir qu'il y a garni et garni.

MARIE.

Je ne peux pas répondre à tout le monde, madame. Je réponds à mon père qu'Ambroise m'aurait donné à garder tout ce qu'il aurait voulu, qu'il ne me serait jamais venu à la tête de lui parler de temps comme ceux-ci. En général, Ambroise n'aime pas les questions; alors, à quoi m'aurait-il servi de lui en faire? Il savait que j'avais toujours sur moi la clé de notre armoire au linge, il m'a priée d'y mettre ce portefeuille; je l'y ai mis.

LE PÈRE RAIMBAUT.

Depuis combien de temps?

MARIE.

Deux fois en trois ou quatre mois, n'est-ce pas, Ambroise?

AMBROISE.

Je m'en rapporte à vous, mademoiselle Marie.

SCÈNE VIII ET DERNIÈRE.

LE PÈRE RAIMBAUT, MARIE, AMBROISE, Mme PIGAL, Mme MOREL et SATURNIN.

SATURNIN à Ambroise en lui tendant la main.

Bonjour, mon ami. Tu as donc quitté ton atelier? Voilà la seconde fois que je viens ici. (Montrant Mme Morel.) Madame m'avait dit que tu étais en affaires.

AMBROISE au père Raimbaut.

Tenez, vous vouliez savoir ce que c'était que ce portefeuille : il est à monsieur. (Il remet le portefeuille à Saturnin.)

SATURNIN.

Pourquoi ne dis-tu pas : Il est à mon frère ?

TOUS.

Son frère !

AMBROISE.

Je ne savais pas si ça vous ferait plaisir.

SATURNIN.

Plaisir ou non, c'est la vérité.

MARIE.

J'aurais juré qu'il avait des parens comme il faut, ce pauvre Ambroise.

SATURNIN.

Vous me trouvez donc l'air comme il faut, ma belle demoiselle ?

MARIE.

Oui, monsieur, parce que vous paraissez un bien honnête homme.

AMBROISE.

C'est Mlle Marie; vous savez bien, mon frère ?

SATURNIN.

Je m'en suis douté tout de suite.

AMBROISE.

Je regrette que vous n'ayez pas été là tout à l'heure; vous auriez vu comme elle a pris mon parti à propos de ce portefeuille.

SATURNIN.

Comment ! à propos de ce portefeuille ?

MARIE.

Oui, monsieur; tout le monde voulait savoir ce qu'il y avait dedans.

SATURNIN.

Il doit y avoir cinq mille francs qu'il a reçus pour moi ces jours-ci. (Il ouvre le portefeuille.) Les voilà.

MARIE, bas à Mme Pigal.

Quand je vous disais, ma tante.

MADAME PIGAL.

Que ne les montrait-il ? On aurait pu croire que c'était à lui; ça lui aurait fait honneur.

AMBROISE.

Est-ce que j'ai besoin de ces honneurs-là ? Si j'ai mis quelques petites choses de côté, c'est parce que je croyais avoir le temps d'en mettre davantage et que ça pourrait me servir pour des idées que j'avais.

LE PÈRE RAIMBAUT.

Tu as donc mis quelque chose de côté ?

AMBROISE.

C'est singulier; tout le monde veut savoir mes affaires, aujourd'hui.

SATURNIN.

Sans un caprice de ma mère, qui m'a préféré à lui et qui m'a laissé le

fonds de commerce de mon père, il aurait pû être marchand de vin comme je le suis, et moi je n'aurais pas pu être menuisier, car on ne m'avait rien fait apprendre.

AMBROISE.

Ma mère n'a jamais pu me souffrir; je m'en ressentirai toute ma vie. Quand une mère n'a jamais pu vous souffrir, il est impossible, après ça, de croire que personne vous aime.

MARIE.

Taisez-vous donc, Ambroise; vous ne voyez pas que vous faites de la peine à mon père, qui a toujours eu tant d'amitié pour vous.

AMBROISE.

Parce que je suis un bon ouvrier. Sans ça.....

LE PÈRE RAIMBAUT.

Dis-moi seulement ce que tu as mis de côté.

AMBROISE.

Ça ne regarde personne.

LE PÈRE RAIMBAUT.

Demande-le-lui, Marie; peut-être te répondra-t-il, à toi.

MARIE.

Ambroise, vous avez entendu ce que vient de me dire mon père ?

AMBROISE.

Eh bien! mademoiselle Marie, c'est vrai; j'ai deux mille francs à la caisse d'épargnes, et puis quelques autres petites choses.

LE PÈRE RAIMBAUT.

C'est superbe, mon enfant; pas seulement à cause de la somme, mais pour l'ordre, pour l'économie que ça prouve.

MARIE.

Moi, je dis que c'est plus superbe que la fortune d'un roi; car, enfin, c'est bien gagné.

AMBROISE.

Tout n'est pas gagné, mademoiselle Marie; il y a de mon héritage.

MARIE.

C'est égal, Ambroise; vous auriez pu le dépenser comme bien des jeunes gens auraient fait. Mon père a hérité aussi dans le temps; je parierais qu'à votre âge, il n'avait pas mis de côté autant d'argent que vous en avez.

LE PÈRE RAIMBAUT.

Ma foi! petite, tu pourrais bien avoir raison.

AMBROISE.

Oui; mais aussi, quand vous vous êtes marié, vous en aviez davantage.

LE PÈRE RAIMBAUT.

Je n'en jurerais pas.

AMBROISE.

Ça ne ferait encore rien, parce qu'avec l'âge on devient plus ambitieux.

SATURNIN.

Monsieur Raimbaut, vous voyez aussi clair que moi, je parie.

LE PÈRE RAIMBAUT.

Eh! mon Dieu, oui, mon cher monsieur.

SATURNIN.

En bonne justice, une partie de ce que j'ai devrait appartenir à Ambroise.

AMBROISE.

Qu'est-ce que c'est, mon frère? Vous allez dire des choses à quoi je ne pourrai pas répondre, à cause de mademoiselle Marie, qui est là; mais ce n'est pas comme ça que je l'entends. Ce que vous avez est à vous; ce que j'ai est à moi. Il arrivera ce qu'il arrivera; mais il ne sera jamais dit qu'Ambroise ait été à charge à personne.

MARIE, bas à Mme Pigal.

Qu'est-ce donc qu'il a, ma tante?

MADAME PIGAL.

Tu ne comprends pas?

MARIE.

Non.

MADAME MOREL.

Vous ne devinez pas qu'il voudrait se marier avec vous?

MARIE.

Ambroise!... (Haut.) Est-ce vrai, Ambroise?

AMBROISE.

Quoi donc, mademoiselle Marie?

MARIE.

Que vous voudriez vous marier avec moi?

AMBROISE.

Qui a pu dire ça?

LE PÈRE RAIMBAUT.

C'est moi, mon garçon. Tu ne voudras pas me dédire.

AMBROISE.

Comment avez-vous pu le savoir? je n'en ai jamais parlé à personne; c'est tout au plus si j'aurais osé y penser tout seul.

LE PÈRE RAIMBAUT.

Je suis sorcier.

AMBROISE.

Et vous, mademoiselle Marie?

MARIE.

Je ne demande pas mieux, Ambroise.

AMBROISE.

Bah!

MADAME PIGAL.

Vous aurez beau vous étonner, c'est comme ça, mon garçon.

AMBROISE.

Bien vrai; on ne veut pas se moquer de moi?

MARIE.

Est-ce que je m'y prêterais, Ambroise?

AMBROISE.

Non, non, mademoiselle Marie, vous ne vous y prêteriez pas. C'est que c'est si étonnant.

SATURNIN.

Dis donc, Ambroise, ne va pas devenir fou.

AMBROISE.

Tenez, mon frère, j'ai besoin d'embrasser quelqu'un; il faut que je vous embrasse.

LE PÈRE RAIMBAUT, lui tendant les bras.

Hé! embrasse-nous tous; ce sera plus tôt fait.

AMBROISE à Marie, après avoir embrassé tout le monde.

Est-ce que je peux vous embrasser aussi?

MARIE.

Plus qu'un autre, Ambroise.

AMBROISE.

J'avais bien entendu parler de bonheur; voilà la première fois que je sais ce que c'est.

MARIE.

Donnez-moi le bras pour me reconduire. Vous ne m'avez pas encore fait mes fagots aujourd'hui.

AMBROISE.

Vous êtes toujours gentille.

MADAME MOREL à Mme Pigal.

Sous son enveloppe d'ours, qui aurait pu deviner un amour comme ça?

MADAME PIGAL.

Les enveloppes ne signifient presque jamais rien. Les plus froids en apparence sont souvent les meilleurs.

Le feu couve sous la cendre.

TH. LECLERCQ.

IL CASTELLO DELL' ONESTA.

La ville de Padoue, calme depuis trois mois, après les longues agitations qui l'avaient tourmentée, jouissait du repos qu'elle devait à son dernier podestat, le vénitien Marino Zéno. La paix avait été conclue au mois de décembre 1213, entre les Padouans, les Vicentins et les Véronais; et Zéno, nommé par acclamation podestat de Vicence, en remplacement du célèbre Ecelino-*le-Moine* (1), qui avait gardé trois ans le pouvoir presque royal auquel il avait été élu, Zéno avait été remplacé par Albizio Florente, homme prévoyant et discret, dit le chroniqueur Rolandino, homme sage, rusé, noble, très capable du gouvernement, et, avec cela, ami des jeux et des fêtes, qui étaient la passion de tous les peuples voisins de Venise.

Padoue était donc heureuse. Aux alarmes d'une guerre longue, cruelle, toujours renaissante, avaient succédé les doux loisirs d'un

(1) Ecelino II da Romana ne fut pas moine, quoique l'histoire lui ait donné un surnom qui semblerait le faire croire. Il fit de nombreuses donations aux églises, aux couvens, et quand il eut renoncé à la vie active, passionnée, qu'il avait menée comme chef des gibelins du nord de l'Italie, il se retira presque absolument du monde, dit M. Sismonde Sismondi, d'après Verci, et s'adonna aux pratiques de dévotion les plus rigoureuses. C'est pour cela qu'il fut appelé : *il Monaco*.

état tranquille qui semblait ne devoir jamais être troublé. Les haines, les rivalités étaient assoupies; et les turbulens seigneurs qui avaient récemment désolé la province, chevauché de Ferrare à Vérone, de Vérone à Vicence, mettant tout à fer et à feu, arrachant les arbres, rasant les maisons, dévastant les vignes (1); ces terribles seigneurs croyaient sincèrement qu'ils étaient désarmés pour de longues années. La poésie, l'étude, les cavalcades, l'amour, remplissaient tous leurs instans. Le peuple respirait; le commerce commençait à renaître; le luxe des fêtes qui se multipliaient en favorisait le développement; enfin, Venise elle-même était jalouse de Padoue, comme si Venise pouvait être jalouse d'une ville, quelle qu'elle fût; comme si, à cette époque, il pouvait y avoir au monde une cité plus riche, plus brillante, plus glorieuse, plus fière que Venise!

Un soir des premiers beaux jours de l'été, Padoue, qui s'était enivrée des parfums de ses fleurs, des vins charmans du Lido de Chioggia, et des voluptueuses exhalaisons des eaux tièdes et dorées qui l'entouraient, s'endormit, doucement bercée par des rêves joyeux. A l'aube du lendemain, un bruit de trompettes l'éveilla en sursaut. La guerre allait-elle donc recommencer? Ecelino, qui s'était retiré dans son château de Bassano, pour y vivre un peu de la vie de famille, était-il déjà las du repos? Albizio Florente avait-il appris par ses agens que Vérone ou Venise armait contre les Padouans?... On court aux armes, on descend sur la place publique, on encombre les rues, on s'interroge : ce n'est point la guerre; c'est bien un combat que l'on annonce, mais dans ce combat le sang ne devra point couler.

Deux hérauts à cheval, portant, sur leurs poitrines et sur les bannières de leurs longues trompettes, les armes de la joyeuse Trévise, publient un ban par lequel il est annoncé aux dames, damoiselles, chevaliers et gens de pied, qu'une grande curie ou fête sera donnée, dans quinze jours, par les Trévisians à tous leurs voisins; qu'on y assiégera un château fort avec toutes les armes galantes, dont l'énumération sera faite, par les ordonnateurs de la curie, aux dames assiégées et aux guerriers assiégeans; qu'enfin,

(1) Verci, libro XII, pag. 369: « Avea messo a ferro e a fuoco tutto il paese, etc. »

Trévise s'efforcera, dans cette occasion, de ne pas être moins magnifique que ne le furent, en 1206, Venise avec ses jeux militaires, et, en 1208, Padoue avec ses joûtes au Prato della Valle.

De nombreux applaudissemens ont interrompu plusieurs fois cette proclamation, et bientôt un des sergens du podestat Albizio Florente fait une invitation aux Padouans nobles et riches de répondre courtoisement à l'avis que vient de leur donner Trévise. Les bravos redoublent; toutes les craintes sont dissipées; une joie délirante pousse au ciel ses cris, dont les vieux murs de la ville sont ébranlés. On enlève de dessus leurs chevaux les hérauts trévisians, on les embrasse, on les fait boire, on leur donne en présent de l'argent et des vivres; on gratifie aussi le sergent de Padoue; on danse, on chante, on court, on fait ses projets de voyage à Trévise; on arrange les quadrilles (1); on arrête les couleurs que chacun portera, la coupe du surcot, de la tunique, de la chlamide, de la cape à manches pour faire la route, du manteau (2); que sais-je? on est fou, pour tout dire en un mot.

Ce n'était pas seulement Padoue que Trévise avait conviée à sa brillante curie, à ses somptueux festins, à ses danses si renommées (3); c'étaient aussi Ferrare, Vérone, Vicence; c'était Chiog-

(1) Rolandino raconte qu'en 1206 les onze chevaliers conduits par Ecelino au tournoi de Venise étaient tous vêtus comme lui, et que la seule chose qui distinguait Ecelino, c'était la fourrure de son manteau d'une belle hermine, pendant que celle des manteaux des autres était de petit-gris ou vair précieux d'Esclavonie.

(2) Voir les *Statuta Massiliæ*, chap. XXXVIII : *de Partoribus*, manuscrit de la Bibliothèque royale, numéros 4660 et 4661 B.

(3) Le savant Antonio de Campmany, dans ses *Memorias historicas sobre la marina de Barcelona*, a recueilli un couplet d'une vieille chanson provençale, où l'on trouve une singulière appréciation des mérites par lesquels se distinguaient les nations au temps des troubadours:

Plasmi cavalier francès,
E la donna catalana,
E l'ovrar de Genovèz,
E la cour de Castellana;
Los cantar provençalès
E la dansa trevisana,
E los corps Aragonès,
La mans cava d'Anglès
E la perla Juliana
E los donzel de Toscana.

(J'aime le cavalier français, la dame catalane, le travail des Gênois et la cour de Cas-

gia, riche et commerçante alors; c'étaient Brescia, Bassano, Pedemonte; c'était Venise enfin. Partout où il y avait une population de seigneurs jeunes et ardens au plaisir, un château crénelé, merleté, flanqué de tours épaisses abritant une grande famille, la trompette trévisiane était allée annoncer le siége futur de la forteresse que les charpentiers de Trévise élevaient à grands frais.

Partout on hâtait les préparatifs. Une émulation fiévreuse était entrée dans toutes les têtes. Avec les parfums de l'Asie, les atours brillans que Gênes fabriquait dans sa *rue des Orfèvres*, plus célèbre alors qu'aujourd'hui; avec les riches harnais, sur lesquels les peintres d'armes dessinaient des figures gracieuses ou inscrivaient des devises; avec les machines à lancer des fleurs ou des friandises, parodies des mangonneaux, des balistes, des pierriers, des arbalètes et des autres instrumens de guerre, chaque combattant apprêtait une épée émoulue, bien tranchante, bien affilée, parce que le cas pouvait arriver où il serait nécessaire de se défendre contre quelque adversaire sérieux. Il fallait si peu de chose pour qu'une rixe sanglante sortît d'un jeu où l'orgueil de tant de maisons rivales allait se trouver en présence! Et puis, parce que la paix avait été jurée, pouvait-on compter que chacun se rappellerait les sermens faits entre les mains de Marino Zéno? Un incident imprévu ne pouvait-il pas amener un de ces combats déloyaux dont l'honneur de cette époque ne savait point rougir? N'avait-on pas vu, au tournois (1) donné par les Vénitiens en 1206, sur la

tille, les chants provençaux et la danse trévisiane, la tournure des Aragonais, le doux visage des Anglais, et Julie qui est une perle, et les damoiseaux de Toscane.)

(1) Au moyen-âge, Venise eut souvent des fêtes équestres. A propos des paix, des déclarations de guerre, des victoires navales, des élections de doges, des noces de grands seigneurs, il y avait des « grandi cavalcate e magnifici tornei et giostre sulla piazza di San-Marco, » dit Giacomo Filiasi, chap. XXXVI des *Memorie storiche dei Veneti*. Sansovino rapporte une loi de 1291, qui défendait à toute personne d'aller à cheval, après trois heures, de la place Saint-Salvator, par la *Mercerie*, jusqu'à Saint-Marc, parce qu'à cette heure-là il y avait tant de monde dans ce quartier si marchand et si étroit, que la présence des chevaux, trottant en grand nombre, était cause de fréquens malheurs. En 1367, une loi, rapportée par Svajer, défendit les joûtes et tournois sur la place de Saint-Marc, parce qu'ils avaient donné lieu à de grands désordres. Plus tard, ces jeux furent permis de nouveau. En 1414, un réglement fut fait par la seigneurie pour taxer les aubergistes qui abusaient du concours de chevaux arrivant chaque jour à Venise. Galliocioli donne ce tarif dans son premier volume. Aujourd'hui, il n'y a de chevaux dans la ville aux anciens tournois que les quatre coursiers de bronze doré, ouvrage grec ou romain, pris

place Saint-Marc, pendant que Ecelino et le marquis Azzo d'Este faisaient, au pas de leurs chevaux et côte à côte, le tour de la lice, quelques spadassins, aux ordres du marquis, dégaîner leurs épées contre Ecelino, et d'Este lui-même injurier le seigneur de Romano et l'arrêter par le bras pour le livrer plus sûrement aux coups de ses assassins? Cette indigne trahison n'avait-elle pas provoqué une lutte dont Busnarda de Benincasa, citoyen de Vicence, s'était retiré grièvement blessé, et pendant laquelle était mort Bonacursio, citoyen de Trévise? Ce n'était donc pas une précaution inutile que prenaient les chevaliers; et les armuriers de Brescia n'eurent pas moins à faire que les rubaniers, les brodeurs et les marchands de soieries de toute la marche de Trévise et des états italiens.

Venise, qui, pour ses fêtes, prodiguait l'or aux commerçans de tous les pays, pourvoyeurs de ses plaisirs fastueux, fit, pour la curie de Trévise, des apprêts dignes de sa brillante fortune et de son incroyable vanité. Sa noblesse toute nouvelle, qui avait lutté de magnificence comme de courage sur la terre d'Afrique avec les vieilles noblesses du Nord, se para des draps d'or, des pierres précieuses, des armes étincelantes, qu'on ne travaillait que pour elle dans les premiers ateliers de l'Europe, parce qu'elle seule pouvait les payer; et, quelques jours avant celui où le rendez-vous était assigné à Trévise, on la vit faire, dans la ville, une promenade solennelle, afin de montrer au peuple de quelle manière elle allait se présenter, au nom de la république, aux députés des états voisins, qui, de leur côté, n'avaient rien négligé sans doute pour paraître avec éclat. Une escadrille de gondoles découvertes parcourut tous les canaux, montée par les jeunes citoyens qui devaient figurer dans la fête prochaine. Une musique guerrière, que portait un large *peatone* (1), voguait devant la petite flotte, comme devant des époux et leur suite auraient marché les flûtes, les nacaires, les trompes et les rebecs; partout où passait cette

par les Vénitiens à Constantinople, pris par les Français à Venise, et revenus de Paris sur le portail de Saint-Marc. Un âne qui traverserait la Mercerie serait un spectacle aussi nouveau pour les habitués du café Florian que, pour les marins de l'Arsenal, la vue d'une galère sur la lagune.

(1) Espèce de barque vénitienne de la famille des *peate*, chaloupes légères n'ayant que peu de rapports avec la gondole.

bande, de bruyantes acclamations l'accueillaient; des cris répondaient à ses cris, des chansons à ses chansons, des musiques à sa musique. Toutes les fenêtres des palais et des maisons lançaient des paroles joyeuses, échangeaient de gais propos, des plaisanteries animées. A ces fenêtres, vous eussiez vu des femmes élégantes, dans cet appareil de grace et de beauté qui rendait les Vénitiennes si redoutables aux étrangers; vous eussiez vu des vieillards applaudissant, comme les plus jeunes enfans, aux bravades comiques, aux attitudes, aux ingénieuses facéties de leurs fils, que l'attente du plaisir excitait comme aurait pu faire l'annonce d'une guerre avec Ravenne ou la Sicile.

Quand elles eurent parcouru l'S du grand canal et les autres canaux principaux, les gondoles allèrent déposer les représentans de Venise à la *ficaja* (1) de San-Salvatore, où les attendaient les écuyers, tenant en main les chevaux, impatiens de parader aussi à travers la cité, comme il leur arrivait souvent. Le peuple, assemblé en foule sur la place et près du figuier énorme à l'ombre duquel hennissaient, piaffaient ces haquenées ardentes, accueillit par des transports de joie le débarquement des patriciens, dont les noms lui plaisaient comme les visages et les beaux costumes. Il saluait chacun d'eux par un mot en souvenir d'une noble action de sa famille; hommage flatteur, encourageant, que rendaient, avec orgueil et sans envie, matelots, marchands, bourgeois, soldats, habitués déjà à dire avec admiration : *Nostro Dandolo, nostro Zeno, nostro Giovanni,* etc. Ces jeunes gens, qui descendaient de la gondole pour sauter à cheval, étaient en effet le sang des familles que leurs services avaient rendues comme sacrées à la nation. Il y avait là un Participazio, un Quirino, deux Orseoli, un Dandolo, un Contarino, un Falier, un Tradonico, un Giustiniano, un Tribuno-Memi, un Vitale, un Zeno, un Ossaro, un Flabanico, tous fils, neveux, petits-fils ou petits-neveux de doges, de capitaines célèbres, de négociateurs, de fondateurs d'établissemens utiles, de bienfaiteurs de l'Église et des pauvres.

Les trompettes allèrent les annoncer à Saint-Marc, dont les portes ouvertes laissaient voir un autel illuminé, un clergé nom-

(1) Le figuier de Saint-Salvator.

breux, et, au milieu de l'église, debout, tenant chacun d'une main l'étendard du saint patron de Venise, le patriarche, couvert de sa couronne mitrée, et le doge, coiffé de son *corno* d'or. La cavalcade, après avoir parcouru différens quartiers de la ville, passant sur des ponts de bois qu'on avait fait jeter sur quelques canaux, revint par le *quai des Esclavons*, fit le tour de la place Saint-Marc, à la grande satisfaction de la multitude, et s'arrêta en bataille devant l'église des doges.

Alors un jeune homme, — l'histoire n'a pas conservé son nom, — s'avança hors du rang, mit pied à terre, marcha jusqu'au seuil de la porte, et dit à haute voix : Nous venons prendre de vos mains la bannière sous laquelle Venise combat, même dans ses jeux.

Le patriarche et le doge, suivis de tout le clergé chantant un hymne à saint Marc, vinrent en cet instant sur le parvis du temple, et l'évêque, présentant l'étendard sacré au jeune cavalier, lui répondit : Venise te confie ce qu'elle a de plus cher après son honneur et sa gloire. Que saint Marc, notre bienheureux défenseur, veille sur vous tous ! Sa présence doit rappeler à chacun que, dans les fêtes où vous êtes conviés, il ne se peut rien passer dont nous devions rougir. Vous jurez, toi surtout qui as l'honneur de garder l'image de l'évangéliste, que personne ne portera sur cet étendard une main profane ou criminelle.

— Nous le jurons ! crièrent énergiquement tous les compagnons du porte-bannière.

Une fanfare accompagna le serment ; la foule applaudit ; le cavalier remonta sur son cheval, et à l'instant même on procéda à l'embarquement de la brillante troupe pour la terre ferme.

Tout était préparé au quai ; les gros navires *huissiers* (1), qui devaient porter les chevaux, présentaient leurs poupes béantes, refermées aussitôt que ces flottantes écuries eurent reçu leurs hôtes, puis *estoupées*, comme disaient les marins français de ce temps-là. Une galère aux longues rames redressées avait jeté sa planche au rivage pour y prendre ses illustres passagers. Tous s'embarquèrent suivis de leurs valets et de quelques amis qui al-

(1) Huissiers, ou navires à huis, à porte. La porte était à la poupe et servait à l'embarquement des chevaux.

laient, simples spectateurs, embellir la fête. Le provéditeur de Venise n'avait pas dédaigné de prendre le commandement de la galère, et l'étendard de cendal rouge dominait la poupe, au côté droit de laquelle se déployait la bannière sacrée. Les trompettes, sur la rembate, jouaient les airs aimés des Vénitiens; les tambours alternaient avec ces instrumens, et rappelaient par leurs batteries des faits récens, glorieux pour les armes de Venise. Pendant que les jeunes hommes que nous avons nommés plus haut entraient dans la galère ducale, la foule se précipitait dans des embarcations de toutes les grandeurs pour accompagner ses héros. Le provéditeur donna le signal du départ, et la galère vola bientôt sur la lagune, entourée des *huissiers* que des galiotes menaient à la remorque; des gondoles, des péates, et des barques dont les rameurs haletans luttaient contre la chiourme ardente du navire principal. La lagune était calme, le vent dormait dans les montagnes du Frioul; le soleil, qui commençait à décliner, éclairait de ses rayons obliques ce convoi bruyant, qu'une navigation de deux heures amena à la côte septentrionale du golfe.

Le débarquement s'opéra aussitôt; et toute la troupe, augmentée de quelques jeunes gens de Chioggia, arrivés à la plage le matin du même jour, se mit en marche pour le château d'un noble Trévisian qui était venu leur offrir la magnifique hospitalité des seigneurs de cette époque. Le lendemain, Venise se mit en marche, et rencontra, à quelques milles de Trévise, Padoue, qui chevauchait gaiement. Padoue amenait ses femmes les plus illustres, les plus belles, les plus propres aux jeux, comme dit naïvement le vieux chroniqueur latin (1). Tous les hommes mirent pied à terre et s'embrassèrent cordialement; ceux de Venise allèrent présenter leurs hommages aux dames padouanes, dont ils devinrent les cavaliers pour le reste du chemin. Un tourbillon de poussière, qui marchait au loin en avant de nos voyageurs, cachait à leurs regards les seigneurs ferrarais, ceux de Vérone et de Vicence, qui, depuis Vicence, où ils s'étaient donné rendez-vous, allaient ensemble chantant des chansons provençales, et récitant de jolis romans d'amour,

(1) Dominæ circa XII de nobilioribus et pulchrioribus, MAGISQUE LUDIS IDONEIS, quæ tunc in Paduâ sunt reperta. (Rolandinus.)

des lais tendres et chevaleresques. Un pâtre, qui venait du côté de Trévise, poussant devant lui ses chèvres blanches au grelot bruyant, à la marche capricieuse, annonça cela aux gens de Venise et de Padoue. Il leur apprit en même temps qu'au point du jour Ecelino da Romana, escorté d'une suite nombreuse et accompagnant des dames montées sur des chevaux richement caparaçonnés, était arrivé de Bassano à la ville, et que, la veille, quelques châtelains frioulais avaient été reçus dans Trévise aux applaudissemens de la population en liesse.

Aux portes de Trévise, noblement vêtus, et abrités du soleil par de larges pavillons suspendus en l'air, les seigneurs, le podestat, les riches marchands, le clergé, les prieurs des abbayes voisines, attendaient leurs hôtes. La réception fut digne de ceux que Trévise allait héberger pendant quelques jours, digne aussi de ceux qui allaient ouvrir leurs palais aux étrangers qu'amenait la fête. Chaque Trévisian offrit sa main à une des femmes que les litières ou les palefrois déposaient sur l'herbe embaumée; et, les musiques précédant ce cortége, on entra dans la ville, où chacun conduisit à sa maison celle ou celui que des liaisons anciennes, des recommandations de famille, ou seulement le hasard d'un premier choix, lui avaient donné pour ami. Des fêtes particulières, des festins splendides, des danses animées, remplirent les deux journées qni précédèrent la curie solennelle.

Pendant qu'on dansait, qu'on vidait les hanaps toujours remplis des vins exquis de Lombardie; pendant que l'amour désignait à chaque chevalier le cœur qu'il pouvait attaquer, les ouvriers de Trévise, pressés par le podestat, achevaient la construction du camp, que le grave Muratori (1) croit avoir été la représentation du *Château de l'Honneur* (Castello dell' Onestà). Sur l'aire d'une vaste place, on avait figuré en bois et en toile une forteresse avec ses dépendances; là était la *Rocca delle donzelle*, ici la *Rocca delle donne;* autour régnait le fossé, sur lequel deux ponts-levis pouvaient s'abattre; des tours, à l'aspect plus riant que refrogné, garnissaient les angles des murs ou soutenaient les faces des

(1) Dissertatio XXIX. — Filiasi, dans ses *Memorie storiche*, dit : « Castello di amore lo intitolarono. »

murailles principales ; un parapet garni d'arbrisseaux et de vases fleuris dominait l'édifice, que décoraient des emblèmes galans, de gracieuses devises, des écussons chargés de peintures plaisantes et de gaies parodies. Le velours, le taffetas, les fourrures précieuses, le drap d'or, le satin, les étoffes de Damas s'y déroulaient en tapis, en baldaquins, en tentures (1). Des guirlandes de feuillage et de fleurs complétaient cette décoration, où le génie italien avait déployé tout ce que son goût brillant, allié au goût oriental, pouvait composer de plus gracieux, de plus séduisant.

Les provisions pour faire et soutenir le siége étaient complètes. Constantinople et les villes où la croisade avait ouvert des relations de commerce récentes, envoyaient chaque jour à Venise, à Ravenne, à Chioggia, à Gênes, leurs parfums, leurs fruits confits, leurs épiceries; ces villes les distribuaient à l'Italie, et il n'était pas une bourgade un peu considérable qui ne fût abondamment pourvue de *dolci*, de *confetti*, de *specierie*, et de toutes les autres munitions, propres à une guerre faite par des chevaliers amoureux à des femmes passablement voluptueuses et gourmandes. Chacun avait apporté ses assortimens avec ses bagages; et, pour ceux qui n'étaient pas assez bien approvisionnés, les marchands de Trévise avaient ouvert, autour de la place du camp, des boutiques charmantes à voir, desservies par de jeunes filles coquettement parées, dont la vertu était commise à la garde de la police du podestat.

La veille du commencement des hostilités, l'autorité trévisiane fit proclamer par la ville et placarder à tous les abords du *Castello dell' Onestà* les conditions du siége dont la durée devait être d'au moins huit jours. Cette règle à laquelle on était tenu d'obéir, sous peine de s'entendre déclarer déloyal et félon, et de se voir interdire la continuation des jeux, était signée par Paul de Sermedaula, illustre citoyen de Padoue, alors chef de la milice padouane, et par les autres recteurs de la curie (2).

Le lendemain, dès le matin, Trévise agitée, bruyante, ivre de

(1) Varis et griseis et cendalis, purpuris, samitis, et vicellis, scarletis, baldachinis et armerinis. (Rolandinus.) — Le mura ne copersero con pelli prezioze, panni d'oro, zendali, rasi, velluti, scarlati, e tappeti. (Filiasi.)

(2) Domini Pauli de Sermedaula, viri clarissimi et discreti Paduani civis, qui tunc rex militum erat in Paduâ, cui etiam cum aliis rectoribus, etc. (Rolandinus.)

joie, offrait un spectacle imposant et merveilleux. Les habits magnifiques que l'on avait tenus en réserve pour la fête parurent dans tout leur éclat; les dames qui devaient défendre le camp se réunirent chez la plus considérable d'entre elles, et partirent en cortége pour aller occuper les postes qu'elles s'étaient mutuellement assignés. Des estrades élevées autour de la place pour les magistrats, les moines, les vieillards, les prélats, et les femmes qui ne devaient pas être actrices dans les jeux, se remplirent promptement de ces spectateurs, dont la fête avait déridé la gravité. On entendait de tous côtés des cris d'allégresse, des exclamations bouffonnes, des airs guerriers joués sur les trompettes, des airs tendres exécutés par les hautbois et les flûtes. C'était une confusion incroyable, que les chants aigus des cloches de Saint-Nicolas et de Saint-Jean-Baptiste dominaient à peine.

Quand les assiégeans vinrent prendre position, par groupes ferrarais, vicentin, vénitien, padouan, frioulais, véronais et bassanien, des applaudissemens unanimes saluèrent leurs costumes étincelans d'or et de pierres précieuses, leurs armes ingénieusement imaginées, leurs pennonceaux couverts de figures allégoriques, le luxe de leurs valets, et, plus que tout cela, la bonne mine de cette bouillante et fière jeunesse, qui s'avançait à un combat simulé avec la passion qu'elle avait l'habitude d'apporter à des luttes plus sérieuses, à des batailles sanglantes. Chaque petite troupe occupa la place que les recteurs lui avaient donnée : tous les chevaliers en avant, et derrière eux la foule de leurs serviteurs portant au bras ou pendus à leurs cous des paniers, drapés d'argent et de velours, remplis de munitions de guerre. Les catapultes, les mangonneaux, et les autres machines à lancer des projectiles, apportés par des écuyers, étaient garnis de masses de fleurs, de gâteaux savoureux, d'éponges imprégnées d'eaux odoriférantes.

Un grand bruit de tambours et de timbales sortant des profondeurs du château, annonça que, sur la plate-forme, les dames, damoiselles et suivantes, allaient enfin paraître et commencer la guerre. Un silence curieux succéda tout à coup à la vive agitation qui, depuis quelques heures, ébranlait l'atmosphère de Trévise. Des époux, des amans, des frères, des mères surtout, toujours si heureuses quand leurs filles obtiennent un triomphe préparé

par l'amour-propre maternel qui a abdiqué toute pensée de rivalité, étaient là attendant ces amazones, dont la présence allait donner une vie toute nouvelle à l'immense assemblée.

Quatre jeunes filles parurent d'abord, servantes gracieuses et bien faites, qui n'avaient de noms pour personne dans ce grand concours de peuple, excepté peut-être pour quelques écuyers obscurs, pour quelques pages, les esclaves de leurs charmes, leurs secrets adorateurs. Elles marchaient, jouant du luth et de la harpe, et chantant une cantilène que Sordello, le fameux poète, avait composée pour la circonstance.

Quand elles eurent fait le tour du rempart, elles se retirèrent au centre de la plate-forme, et l'on vit arriver, un bâton de commandement à la main, Zamponia, fille de la célèbre Speronella et d'Olderic di Fontana; belle comme sa mère, mais plus sage, quoiqu'au grand déplaisir de Speronella, elle se fût mariée avant d'avoir accompli sa vingt-quatrième année (1). Zamponia, la tête ceinte d'une couronne enrichie de pierreries, la taille richement dessinée par une robe de satin de Damas, garnie de blanche hermine, le cou paré de magnifiques bandes d'or, où le diamant, le saphir, l'émeraude et le rubis ont été enchâssés par un habile ouvrier de Milan, a l'air d'une de ces reines dont les conteurs arabes ont fait le merveilleux portrait aux chrétiens éblouis. Cette beauté, que toute la Lombardie admire, a cependant quarante ans passés; mais il semble que le temps l'ait oubliée dans sa course, tant elle est jeune encore, tant elle a de grace et de fraîcheur.

Agnès la suit; Agnès, fille de Cecilia da Baone et de cet Ecelino-le-Moine que vous voyez assis, près du prieur de Campese, au même rang que les podestats de Trévise et de Padoue, et à côté d'Adelaïde de Conti, sa dernière femme. Cecilia est aussi à la fête, mais loin d'Ecelino. La voilà sous la tente violette que le vent agite

(1) Speronella se plaint (*si lamenta*) dans son testament que Zamponia, sa fille, se fût mariée avant d'avoir atteint l'âge de vingt-cinq ans; et, pour cette faute, elle lui laisse seulement 200 livres, la déshéritant du reste. (Verci, liv. IV et V.) — Les écrivains du XIIe siècle disent que les filles ne prenaient guère de maris (*non andavano à marito*) si elles n'avaient au moins vingt ans. Rarement elles devançaient cet âge; et quand elles manquaient à cette bonne coutume, on leur en faisait honte (*lor si attribuiva a vergogna*), dit l'historien des Ecelini. C'était pour conserver aux femmes leur force et pour assurer aux enfans un tempérament plus robuste qu'on retardait le mariage des filles.

doucement; elle est parmi les femmes de la maison da Baoni et de la maison Dalesmannina qui lui a donné son dernier époux. Elle n'aurait point paru à cette curie, si Girardo da Campo Sampiero avait dû y figurer. Agnès a épousé depuis peu Giacomo di Guidotti, et elle tient dans la marche de Trévise et dans tout le nord de l'Italie un des rangs les plus distingués. Elle est jolie, elle a trente-deux ans, une fortune considérable, une réputation de vertu que la médisance de ses rivales n'a pas osé attaquer, et deux jolis enfans : Giovanni et Ansedisio (1), qui sont assis aux pieds de Cecilia, leur aïeule.

Voici maintenant Elica, jeune fille aux grands yeux noirs, au regard de velours, aux longs cils voilant ses prunelles, à la chevelure d'ébène que relève un réseau d'or, agrafé de diamans. Elle est gaie, rieuse, vive; en passant devant la troupe des assiégeans, elle envoie de la main un bonjour plein de grace et d'affection à son frère Aldobrandini d'Este, qui commande la petite phalange ferraraise.

A côté d'elle, marche un enfant de son âge, dix-sept ans, la plus souple, la plus charmante taille de la Lombardie, que ne dépare pas un peu d'embonpoint : Zilia, la sœur du comte Rizzardo de San-Bonifacio. Elle aussi, du haut du rempart, laisse tomber un regard d'intelligence sur un des chevaliers qui entourent le château; l'heureux guerrier à qui ce regard s'adresse, c'est Ecelino III, ce brave de vingt ans, qui a déjà la réputation d'un des plus courageux et des plus habiles entre les gibelins, et que les guelfes eux-mêmes honorent de leur estime. Il aime Zilia, il la doit épouser; mais il la répudiera bientôt, car les Ecelin abusent du privilége de leur temps. Le divorce, la répudiation, ne leur coûtent guère.

Derrière Zilia et Elica marche, deux à deux, la troupe des damoiselles. Pourrais-je vous les nommer toutes? Les noms de quelques-unes échappent à Sordello lui-même, qui désigne nos assiégeans à un poète provençal de ses amis, venu pour assister à la curie. Mais voici une demoiselle de Bassano que Sordello connaît, dont il parle avec enthousiasme, avec tendresse : c'est Cunizza, la

(1) Cet Ansedisio devint le ministre des cruautés du dernier Ecelin, Ecelino III, que l'histoire a flétri du surnom de *féroce*.

dernière fille d'Adelaïde et d'Ecelino-le-Moine. Qu'elle est jolie, qu'elle a de charmes et de vivacité! Seize ans à peine, et une ame ardente, un cœur de feu, une imagination que l'amour a exaltée! Sordello n'a d'yeux que pour elle, Sordello lui a déjà adressé les vers les plus tendres; il a vingt-six ans; poète, il est renommé entre tous les poètes à Mantoue et à Vérone; il est bien fait, beau de visage, élégant et noble; il a visité la cour de France où il s'est fait connaître par des actions d'éclat; il a couru toute l'Europe en troubadour et en chevalier errant; il est admis dans la familiarité d'Ecelino; il est l'ami du frère de Cunizza! Cunizza ne l'aime peut-être pas encore, mais elle l'aimera; si ce n'est aujourd'hui, ce sera bientôt. Cette espérance, Sordello ne la cache point au Provençal dont il est ici le *guidatore* (1).

(1) Cunizza est une des femmes les plus célèbres de son temps par ses aventures et sa beauté. Dante l'a mise dans son *Paradis;* et, au neuvième chant de son poème, il lui fait prédire quelques-uns des malheurs de la marche trévisiane. Le grand commentateur de Dante, Benvenuto da Imola, dit, en parlant de cette fille d'Adelaïde, « qu'elle fut toujours, à la vérité, volage et passionnée, qu'elle mérita bien le nom de fille de Vénus, qui lui est donné par le poète; mais qu'elle fut aussi douce, bonne et bienveillante pour les malheureux que son frère tourmentait si cruellement. » Verci dit naïvement d'elle: *Passò per cinque mariti,* elle passa par cinq maris, si tous doivent recevoir ce nom; inférieure en cela à Speronella, qui en eut six, mais plus digne de louange, parce qu'elle finit sa vie dans un honnête veuvage, tandis que la mort seule empêcha Speronella de changer son sixième époux contre un septième.

Cunizza fit pénitence à la fin de ses jours. C'est sans doute pour cela que Dante la mit au nombre des heureuses femmes. Elle épousa, à vingt-trois ans, Richard de Saint-Boniface. Au bout de quelques mois de mariage, sa passion pour Sordello se déclara, et devint un scandale public, dont tous les historiens de Mantoue, et avec eux Castelli, Donesmondi, Raphaël de Volterre, Maffei, le cardinal de Bembo et les commentateurs de Dante ont éternisé le souvenir. Benvenuto raconte, mais sans l'assurer, un fait assez peu croyable. « Ecelino avait, dit-il, à Vérone un palais dont la cuisine s'ouvrait sur une rue étroite, obscure et fort sale. C'était par cette ruelle que Sordello se rendait, la nuit, chez Cunizza, et un valet le portait jusqu'à la porte de la cuisine, où l'attendait sa maîtresse. Un soir, Ecelino se déguisa en valet, et alla attendre, à l'entrée de la venelle, l'amant qui craignait de souiller ses vêtemens et sa chaussure. Il le prit sur ses épaules, le porta à la cuisine, le remit aux bras de Cunizza ravie; puis, se découvrant tout à coup, il dit à Sordello: « C'est assez pour une fois, galant cavalier; mais je ne veux plus passer par un « chemin si sale, ni faire un si vilain métier. » Sordello attéré demanda au frère de Cunizza un pardon que celui-ci accorda, à condition qu'il renoncerait à un commerce amoureux qui allait au déshonneur du comte Richard. Mais Cunizza fit tant, qu'elle attira de nouveau Sordello à ses nocturnes rendez-vous. Ecelino sut qu'on manquait à une promesse donnée; il menaça, — et les menaces du jeune tyran portaient la mort avec elles! — Cunizza supplia son frère, et Sordello put fuir le Véronais.

Cunizza, veuve de Richard et de Sordello, s'attacha au cavalier Bonio de Trévise, qui

Après la troupe légère de ces gracieuses filles, s'avancent quatre dames, quatre sœurs, quatre filles du Moine et d'Adelaïde. La première a vingt-cinq ans; c'est Palma, femme de Valpertino da Cavaso. Elle est éblouissante de beauté, de parure, de hardiesse. A côté d'elle marche sa sœur Palma Novella, épouse d'un des jeunes cavaliers du groupe padouan. Imia vient après, Imia qui n'a pas atteint sa vingt-troisième année, et que l'amour a donnée à l'un des Conti. Plus jeune encore, et déjà veuve d'Enrico seigneur d'Egna, marche la dernière, Sofia la Bella, Sofia si recherchée, si courtisée, Sophia qu'aime passionnément le chef des gibelins de Ferrare, le redoutable Salinguerra. Ce que le luxe a inventé de plus beau, ce que la mode a imaginé de plus élégant, ce que l'Orient a donné d'original à l'Italie, vous le voyez dans les atours de ces femmes qui tiennent le premier rang dans la province et auxquelles personne ne dispute les honneurs du pas quand elles le réclament.

Aussitôt que chacune des combattantes eut pris son poste de bataille, le podestat de Trévise donna le signal, et les trompettes annoncèrent le commencement du jeu. Alors une pluie de fleurs, de papiers roulés et renfermant des devises, de flèches innocentes portant de petits drapeaux sur lesquels étaient écrits des vers amoureux, de dattes, de poires emprisonnées dans des sacs de satin, de tartelettes, de noix muscades, de coings, de petites fioles renfermant des baumes, des essences de rose, d'ambre, de camphre, de girofle, d'œillet, de grenade, de cumin, tomba du haut de la forteresse sur les assaillans, qui répondirent par des projectiles de la même espèce. A chaque décharge des catapultes et des arbalètes, de grands cris de joie s'élevaient autour du château, des épigrammes, des plaisanteries descendaient du parapet, renvoyées gaiement par les assiégeans; des raquettes, servant de boucliers aux femmes, rejetaient les fruits qu'on lançait d'en bas avec une molle précaution, mais qui pouvaient cependant faire

était marié. Elle vécut publiquement avec lui jusqu'à la mort de ce gentilhomme, tué à l'assaut de la ville. Bientôt après, elle donna sa main au comte Aimeric de Breganze, d'une des plus nobles et riches familles de la province. A la mort d'Aimeric, elle se maria, à Vérone, pour la cinquième fois. Rolandinus ne dit pas le nom de son cinquième époux. Cunizza passa les dernières années de sa vie à Florence, où Dante put recueillir la tradition encore vivante des faits amoureux et du beau repentir de la fille d'Adélaïde.

des blessures fâcheuses à de beaux bras nus, à des seins mal protégés par des cuirasses que n'avait point forgées Bergame, à des visages délicats et blancs qu'une meurtrissure défigurerait. L'amour ne perdait pas son temps pendant cette guerre; les billets doux, les déclarations passionnées se croisaient en l'air, portés par des bouquets, ou cachés dans des fruits. L'attaque était vive, la défense ne l'était pas moins. L'assistance prenait un grand plaisir à cette lutte sans répit, qui rendait plus belles encore ces femmes ravissantes, orgueil de la Lombardie.

Mais pendant qu'on figure ce siége, pendant que, pour forcer la reddition de la place, les assiégeans emploient la prière et la flatterie, comme s'il s'agissait d'une conquête de boudoir; pendant que les chevaliers chantent, en parodiant les litanies des saints : *Sancta Agnese, ora pro nobis! sancta Cumana, ora pro nobis! sancta Beatrix, ora pro nobis! sancta Cunizza, ora pro nobis* (1)! *Sofia adorata, ora pro nobis! Gratiosa pudica, ora pro nobis! Severa Zamponia, ora pro nobis!...* pendant ce temps, Sordello, tenant sous le bras le poète de Marseille, le promène autour de la place, et lui fait connaître les nobles personnages qui siégent sur les gradins. Ce sont surtout les femmes qu'il raconte au rimeur provençal, et celui-ci profitera peut-être de ces indiscrétions pour enrichir quelque roman d'amour, quelque gente chronique. Suivons-les un moment. Les voilà devant Ecelino-le-Moine; écoutons :

« La dame, encore jolie, que vous voyez à son côté, est la mère de Cunizza, cet ange que j'aime et je prie, la mère de Sofia, d'Imia et des deux Palma. C'est la dernière femme du noble seigneur de Bassano, Romano, Onara et autres lieux; femme pudique et vertueuse, s'il en est une dans cette vaste enceinte : elle sait lire aux astres, et sa science l'a mise en grande réputation. On dit que cette science, elle la tient du démon, qui, une certaine nuit, il y a vingt ans, la visita pendant qu'elle dormait à côté de son époux, et la rendit mère de ce jeune Albéric, qui commande là-bas les chevaliers dépendans des terres Ecelines. Elle a tiré l'horoscope de son fils, et malheur, malheur à la marche de Trévise et à tout le pays environnant si, en effet, elle a prédit juste! Ce matin, comme je la

(1) Voir Filiasi, *Mémoires historiques.*

saluais : « Sordello, m'a-t-elle dit, il y a du sang sous les fleurs « qui vont être effeuillées ! Dieu garde cette folle jeunesse ! » Qu'arrivera-t-il ? je ne saurais le prévoir ; mais j'ai un poignard pour vous défendre et une épée qu'il faudra manger jusqu'à la poignée pour arriver à nos poitrines !

« Avant d'épouser Adélaïde, Ecelino-le-Moine avait eu trois femmes : Agnès, fille du marquis d'Este ; Speronella, fille de Dalesmanno ; et cette Cécilia, femme de cinquante-cinq ans, que vous voyez, toujours majestueuse et belle, jouer avec un des enfans de sa fille Agnès de Guidotti, une des héroïnes de cette curie. Agnès d'Este mourut en couche, Speronella vécut long-temps, et son histoire est assez curieuse pour que je vous la raconte. Elle a rempli notre Italie du bruit de ses aventures ; et si l'on ne la cite pas aujourd'hui comme une des femmes vertueuses de la marche, son nom est encore synonyme de grace, d'esprit et de beauté. Ceux qui l'ont connue assurent que la dame Zamponia, cette déesse qui commande les femmes assiégées, ressemble beaucoup à sa mère. Je ne saurais vous faire un portrait plus charmant de Speronella.

« Elle avait quatorze ans quand le comte Pagano, vicaire, à Padoue, de l'empereur Frédéric Ier, l'enleva à sa mère Mabilia, et l'enferma dans son château de Pendice. Ce Pagano était un tyran aussi détesté du peuple que de la noblesse. Dalesmannino, le frère de Speronella, était pourtant de ses amis. Quelle amitié résisterait à un indigne rapt ! Dalesmannino souleva tous les seigneurs de Padoue contre Pagano, et tous ceux de la marche de Trévise contre les vicaires de l'empereur. Le jour de la fête des fleurs, le 25 de juin, pendant les jeux accoutumés, peuples et chevaliers s'insurgèrent ; et Vicence, Trévise, Vérone et Padoue recouvrèrent leur liberté ancienne que leur avait ravie l'Allemagne. Pagano, assiégé dans le château de Pendice, où il s'était réfugié, se vit obligé de se rendre, et Speronella fut délivrée. Le comte l'avait épousée pendant sa captivité, on l'a dit du moins. Libre, elle fut donnée en mariage à Pietro da Zaussano. Il paraît qu'elle aima peu ce chevalier, ou qu'ambitieuse d'un rang plus élevé que celui auquel elle était montée par ce mariage, elle désira un autre époux. Après trois ans de séjour à Padoue, auprès de Zaussano, elle prit la fuite, alla demander un asile à Ecelino, qui venait de perdre Agnès, et l'é-

pousa. Ce n'est pas tout; je vous vois étonné déjà, comme un homme qui ne connaît guère les mœurs de notre pays; attendez un peu.

« Au bout de quelques années de mariage, années heureuses, quoique la dame se montrât assez fidèle à son humeur inconstante, Ecelino fit un petit voyage à Monselice, où Olderic di Fontana lui donna, dans son château, une hospitalité honorable et tout amicale. Selon l'usage, Olderic conduisit son hôte au bain, et se baigna avec lui. De retour à Bassano, Ecelino raconta à sa femme la splendide réception qu'il avait eue à Monselice : il lui peignit de couleurs si séduisantes la libéralité, la noblesse, la beauté d'Olderic, qui était un jeune homme bien fait, aimable, d'une carnation blanche et fraîche, ce qu'il avait remarqué pendant le bain, que Speronella en devint éperduement amoureuse. Elle ne combattit pas long-temps cette passion, comme vous pouvez croire; et bientôt elle envoya à Fontana un messager, porteur d'une lettre qui demandait à ce jeune homme une entrevue. Le lieu pris et le temps, Speronella abandonna Ecelino et se mit sous la protection du châtelain de Monselice, qui l'épousa. Ecelino ne fit aucune tentative pour reconquérir sa femme; il chercha des consolations dans un autre hymen, et vous verrez tout à l'heure comme il réussit. Je ne vous parlerai ni de Giacopino de Carrare, ni de Traversario, qui furent aussi les maris de Speronella. Je vous en ai dit assez sur Speronella pour vous donner une juste idée du caractère et des mœurs de cette femme, qui mourut, il y a quinze ans, la veille de Noël, désolée sans doute de n'avoir pas eu le temps de célébrer ses noces pour la septième fois.

« Vous venez de voir Ecelino cherchant une femme pour remplacer dans son cœur Speronella, et pour se fortifier, comme possesseur de terres et de châteaux, de quelque grande alliance nouvelle; voici ce que la fortune lui présenta. Manfredo, comte de Baone et d'Abano, venait de mourir : il laissait une fille unique, cette Cecilia que vous voyez là-haut passant sa longue et blanche main dans les cheveux blonds du petit Giovanni. Un certain Spinabello da Xendries était le tuteur de Cecilia; il la proposa à Tiso da Campo Sampiero, pour son fils Gerardo. Tiso ne voulut rien conclure sans consulter Ecelino-le-Balbo, père du moine. Ecelino trouva la fille et la dot convenables, mais pour un autre que Ge-

rardo. Il la fit enlever par des soldats, qui l'amenèrent à Bassano, où son mariage avec le jeune Ecelino fut bientôt célébré. Quelle fut la fureur des Campo Sampiero, je n'ai pas besoin de vous le dire : ils n'étaient pas en mesure de se venger d'un affront aussi cruel, leur haine sut attendre. Un jour que Cecilia, bien accompagnée, parcourait le Padouan pour visiter ses propriétés, Gerardo da Campo Sampiero la rencontra à Saint-André del Musone. Il lui fit un honorable accueil, la conduisit à une de ses maisons, sous prétexte de lui offrir une collation ; et, sans égard pour la parenté qui l'unissait à Cecilia, car elle était sa tante, le fougueux jeune homme l'emmena dans un appartement écarté, où, malgré ses cris, il lui fit violence. Puis il la renvoya en ajoutant l'insulte et l'ironie à l'outrage.

« Cecilia, éplorée, retourna à Bassano et conta à son mari l'évènement dont elle avait été victime. Ecelino, furieux, jura qu'il aurait raison de Gerardo; mais d'abord il répudia sa femme, qui alla se remettre sous la garde de Spinabello. Cette répudiation était peu juste; elle intéressa beaucoup de familles au sort de Cecilia, qui bientôt reçut la main d'un noble et puissant Vénitien, nommé Giacomo Ziani... (1). Adélaïde succéda à Cecilia dans les affections d'Ecelino, et... »

Sordello en était là de son récit, lorsqu'une rumeur mêlée de cris furieux et d'imprécations s'éleva autour du Château de l'Honneur, et dans l'assemblée qui assistait aux jeux.

Que s'est-il donc passé? Qui a pu jeter l'effroi dans cette fête? Pourquoi, au lieu d'innocentes masses de violettes, de lis et de roses, voit-on aux mains de tous ces jeunes chevaliers des épées étincelantes, des dagues qui provoquent ou défendent? Une offense a été faite aux dames, qui, trois fois déjà, ont repoussé l'assaut donné à la forteresse; des injures menaçantes ont été dites par les Padouans aux Vénitiens. Quelle offense? quelles injures? Les voici.

Un cavalier du *carolldo* de Venise, — c'est ainsi que les Vénitiens ont appelé leur quadrille, — le chef de la troupe, Tradonico, qui

(1) M. Sismonde Sismondi, qui a consacré dans la *Biographie* des articles aux Ecelini, a oublié les femmes de cette maison.

devrait être sage et se rappeler les exhortations du doge et du patriarche; Tradonico, qui porte sur la tête, en guise de casque, la superbe couronne des rois de Bizance, que Venise a prise au sac de Constantinople (1); Tradonico est un jeune fou. L'exemple de Jacopo da San Andrea, le fils de Speronella, l'a perdu. Il a vu ce magnifique insensé se chauffer avec des fagots de bois de canelle, et faire sur la lagune (2), avec des pièces d'or, des ricochets à la surface de l'eau; et ces extravagances, qui, pour Saint-André, finiront par la pauvreté, lui ont tourné la tête. Il ne se plaît qu'aux démonstrations vaniteuses d'un luxe ridicule; pour avoir le droit de porter la couronne bizantine, que le trésor public de Venise garde comme un trophée et une ressource, il a déposé une masse d'or dix fois plus pesante. Dans toutes les occasions, il se plaît à verser l'or autour de lui. Ici, il a voulu satisfaire sa passion favorite.

Tradonico a peu d'estime pour les femmes; c'est un libertin effronté, et s'il a quelques-unes des vertus d'un chevalier, ce n'est que les armes à la main. Venise et les villes voisines lui ont vendu plus d'un cœur de jeune fille, et il croit qu'il n'est pas une femme qui puisse résister à l'appât de l'or. Un jeu qui commence et ne doit finir que dans huit jours, l'ennuie; cette guerre à l'eau de rose le fatigue; il n'aime pas ce fade échange de jolis propos, de fleurs et de devises, qui se fait depuis trois longues heures; il n'a pas assez de grace dans l'esprit, assez de spontanéité dans la réplique, assez de délicatesse dans la parole pour lutter avec les vives amazones qu'il combat, et le voilà qui s'écrie : « Elles ne veulent pas se rendre; eh bien! je sais le moyen de faire ouvrir les portes! » et au même moment il jette dans le château une pluie de pièces d'or :

« A toi, vertueuse Béatrice! A toi, Zilia aux joues vermeilles! A toi, la veuve d'Enrico d'Egna, belle prude qui ne te donneras qu'à la richesse de quelque chevalier, bientôt trompé par sa femme! Rendez-vous, Tradonico vous achète.... Est-ce assez?... Voulez-vous encore quelques livres de monnaies grecques ou de sequins?... »

(1) Filiasi, chap. XXXVI.
(2) Verci, *Storia de la marca trevigiana*.

Vous comprenez ce que ces insolentes paroles ont dû produire d'effet. « Outrage! lâcheté! » ont aussitôt crié les femmes.

« Ma main, mon cœur à qui me vengera de cet infame Vénitien! » dit, la pâleur au front, Sofia d'Egna.

Aussitôt dix épées sont tirées. Les Padouans, qui combattent à gauche des Vénitiens, attaquent Tradonico, que sa troupe entoure. Le commandant de la phalange de Ferrare, Salinguerra, qui aime Sofia et a entendu l'insultante apostrophe de Tradonico, court à lui, se fait jour à travers les poignards et les épées, et, le saisissant à la gorge, va le percer d'un coup mortel; mais le porte-bannière de Venise, qui est à côté de son ami, relève l'arme de Salinguerra, le repousse avec la hampe de l'étendard de l'Évangéliste, couvre de son corps Tradonico, et défie ensemble ou séparément tous les agresseurs qu'il a devant lui. Des haines de factions et de familles se réveillent dans tous les cœurs. Padoue, qui déteste Venise, l'injurie, se rue furieuse et méprisante sur le *caroldo*, que les Ferrarais poussent aussi par la droite. Venise se défend vaillamment; elle défend surtout son étendard que Padoue veut conquérir. Le jeune *alfiere* (1) à qui le doge a confié cette relique, lutte contre plusieurs assaillans; mais l'étendard est déchiré, et les Padouans décorent leurs bannières des lambeaux de ce drapeau précieux.

Tout cela s'est passé en quelques minutes. Aussitôt que, des gradins qui entourent la place, on a aperçu et le mouvement de Tradonico et l'attaque des Padouans, les anciens de Trévise, les recteurs de la curie, les prélats invités à la fête, se sont précipités dans l'arène pour séparer les combattans; le peuple a fui de peur de se trouver mêlé à un combat qui peut devenir terrible; les femmes épouvantées ont crié : « Grace! merci! épargnez le sang de nos fils, de nos frères! » Et Adélaïde, se couvrant la figure de son voile, a dit : « Je savais que cette journée aurait un terrible dénouement! »

Cependant, Ecelino, Marino Zeno, le podestat révéré de Vicence, et Paul de Sermedaula, parviennent à séparer les troupes qui se chargeaient avec acharnement. Les physiciens accourus pansent

(1) Porte-enseigne.

quelques larges blessures, dont aucune heureusement ne sera mortelle. Les trompettes sonnent, et, au milieu du tumulte, un homme à cheval harangue les étrangers que Trévise a reçus :

« L'hospitalité a été méconnue par des imprudens; l'épée a été tirée dans une fête pour venger l'honneur de femmes insultées; Trévise a vu sa paix troublée!... Nous, podestat de cette cité, ordonnons qu'à l'instant même tout ce qui n'est pas Trévisian franchira la porte de la ville et quittera le territoire sur lequel nous avons empire. »

Le lendemain de cette journée funeste, Trévise indignée prit la résolution de punir les Vénitiens de la conduite de Tradonico et de ses adhérens. De son côté, Padoue, chez qui la haine pour Venise était une ancienne habitude et comme un besoin, décida que toutes les relations de commerce entre les deux peuples seraient interrompues. Elle arma tous ceux de ses enfans qui pouvaient prendre part à une guerre, fit un cordon de troupes sur ses frontières pour empêcher qu'aucun des états voisins, alliés des Vénitiens, ne pût porter des vivres à la république. Ecelino-le-Moine s'unit aux seigneurs de Canino et de Collato, et engagea plusieurs châtelains du Frioul à se lier aux Trévisians qui prenaient parti avec Padoue contre la ville des doges. En peu de temps, les seigneurs importans de Trévise et ceux des environs, avec tous leurs vassaux libres, herimans ou esclaves, furent prêts à entrer en campagne. Giovani della Frattina, Volrino di Sbrojavarra, Vivian et son frère Marco di Lorenzago, Francesco di Salvarolo, les deux fils du célèbre Gucelotto, Gabrielle et Federico, comtes de Porzia, les habitans de Meduna et ceux d'Aviano, se rangèrent sous la bannière de Trévise.

De leur côté, les Vénitiens faisaient de grands préparatifs pour repousser l'ennemi qui allait venir en force ravager leur territoire. Le point que le doge Ziani s'appliqua surtout à fortifier, comme le plus important, ce fut Torre della Bebbe. Déjà, au siècle précédent, cette ville, grande, bien peuplée, qui recevait par transit toutes les marchandises allant de la Lombardie dans la Romagne et réciproquement, avait été assaillie par les Padouans, unis aux gens de Ravenne et d'Adria. Le doge Ordelaffo Faliero, accouru au secours de cette cité, une des dépendances précieuses du

duché vénitien (1), avait battu les coalisés. Ziani espérait bien que la coalition nouvelle échouerait aussi devant la Torre, et c'est pour assurer un pareil succès qu'il avait muni la ville et le château de Chioggiotes et de Vénitiens dévoués et courageux, d'armes de toutes espèces et de vivres abondans. Le commandement de ce poste fut confié à la valeur et à la prudence consommée de Marco Cocano.

Pendant quelque temps, on s'observa, on lutta de ruses, d'intrigues, de surprises, de perfidies; enfin, au mois de septembre, les Trévisians et ceux de Padoue envahirent les campagnes qui avoisinent Chioggia, et y portèrent la désolation. Ils vinrent ensuite s'établir devant la Torre, qu'ils commencèrent à battre avec quatre machines immenses, construites pour cette occasion, et qui d'abord firent un mal considérable à la ville, qu'elles écrasaient de pierres d'un poids énorme. Les Vénitiens firent quelques sorties, où la bande restée sous le commandement de Tradonico obtint des succès irritans pour l'orgueil de l'ennemi. Le siége traînait en longueur; l'assaut, tenté plusieurs fois et toujours repoussé, était la dernière ressource des assiégeans, que l'huile bouillante, la poix chaude et le plomb fondu, jetés en abondance du haut des remparts, ne décourageaient point, bien qu'ils missent beaucoup des leurs hors de combat. On se préparait à battre de nouveau en brêche avec les tarrières aux poutres acérées, quand une tempête s'éleva dans l'Adriatique, tempête horrible qu'apportait le sirocco sur ses ailes enflammées.

Une pluie abondante, inaccoutumée, tomba du ciel et détrempa tellement la terre, que les Padouans et les Trévisians ne pouvaient plus ni marcher ni rester sous leurs tentes envahies par les eaux. Ce n'était rien encore : la mer soulevée sortit de son lit comme une montagne roulante, poussant devant elle avec furie tout ce qu'elle rencontrait, renversant hommes, animaux, chars, machines de guerre, bondissant quand un obstacle se trouvait sur son chemin, le franchissant, s'il était assez fort pour résister, l'écrasant, s'il était trop faible. Sous cette masse liquide que dut deve-

(1) La Torre delle Bebbe était au sud de Venise, près des bouches du Pô, et non loin de Chioggia. Il ne reste plus rien aujourd'hui de cette ville, dont le nom même est à peu près oublié. Le nom de Chiozza a survécu du moins!

nir l'armée? La mer tourna les fortifications de la Torre, et envahit le camp extérieur, où l'on chantait piteusement les prières des mourans. Quand le flot se retira pour ne plus revenir, quand l'Adriatique n'eut plus laissé que deux ou trois pieds d'eau sur le sol de la côte, alors on se chercha, on s'appela, on se compta; que de morts! que de courages abattus!

Dieu va les aider au moins; il inspirera la pitié à Chioggia, à Venise, à la Bebbe! Point; Dieu s'est déclaré contre Padoue et ses alliés; et voilà que, sur cet étang qui élargit à l'ouest la surface du golfe, la flottille vénitienne, les petits navires chioggiotes, luttant contre le vent du sud-est, arrivent au camp détruit, et combattent, sans grace ni merci, leurs ennemis, contraints bientôt de se rendre.

Quelle joie pour Venise! Quelle douleur pour Trévise et Padoue! Bagages, machines, tentes orgueilleuses, deux mille chars, quantité de chevaux et de bœufs, armes superbes, quatre cents prisonniers, parmi lesquels on montre avec orgueil quatre gonfaloniers, et Guillaume de Peraga, *le gonfalonier des gonfaloniers!* tel est le butin du vainqueur. On charge tout cela sur les vaisseaux de la république, et la place Saint-Marc reçoit bientôt les prisonniers humiliés, que le peuple accueille avec des huées ironiques.

Cependant la paix n'est pas faite; toute l'armée de Trévise n'a pas donné, une portion seulement était arrivée pour se joindre aux Padouans, et l'autre, réservée pour une attaque sur un point des côtes de la lagune, est en route. S'en retournera-t-elle? Viendra-t-elle recommencer le siége?... Bien du sang a coulé déjà pour une misérable querelle! Mais Venise n'est pas désaltérée encore, et Padoue a trop besoin de vengeance pour descendre à demander la paix. Wolfchero, patriarche d'Aquilée, saint homme, puissant devant Dieu et devant tous les peuples de la Haute-Italie, propose au doge Ziani sa médiation que les Padouans ont acceptée. Venise consent à traiter avec sa rivale, et voici ce que le patriarche obtient : « Vingt-cinq des jeunes cavaliers de Padoue, qui, à la curie de Trévise se sont rués sur l'étendard de Saint-Marc, seront envoyés à Venise et livrés à la discrétion du doge. » La condition est dure; mais comment résister? A cette condition d'ailleurs, Padoue recouvrera sa liberté, son état de nation; elle consent!

Les enfans nobles de Padoue arrivent, et Ziani leur dit : « Vous m'appartenez; confessez-vous donc, car vous allez mourir! »

Mourir si jeunes, mourir sans combattre, mourir par la main du bourreau! Ziani sera-t-il assez cruel pour vouloir cela? Les chevaliers se sont confessés dans l'église de Saint-Marc; on leur a donné la robe ignoble du criminel; à chacun d'eux on a mis dans la main un cierge allumé; puis, en procession, Venise tout entière, Venise folle de haine, les accompagne jusqu'à la rive du quai où Ziani les fait entrer dans la galère ducale.

— Au large, patron! Ramez, nageurs vénitiens! Alfiere qu'on a insulté, déploie sur la poupe de la galère les restes de ta bannière que le Padouan osa déchirer!

Le navire s'éloigne et vogue silencieusement sur la lagune. — Lève rames! crie le doge, quand il est assez loin du port. — Vous êtes prêts à mourir? — Oui, prêts, répondent froidement les vingt-cinq condamnés. — Vous voyez à quel genre de mort vous êtes destinés? — Oui, l'eau pour nous; et pour toi, barbare, les feux de l'enfer! Dieu exaucera notre dernier vœu. — Qu'on les attache deux à deux, et que les monstres de la mer les dévorent.

Des soldats exécutent aussitôt l'ordre du doge, et déjà deux des Padouans tenus en l'air par quatre hommes, sur le bord de la galère, sont au moment de périr.

— C'est bien, dit Ziani, Venise est satisfaite. Vous êtes de braves enfans, et je ne veux pas que Padoue ait à pleurer sur vous. Nul de vous n'a eu peur; le courage a racheté la vie. Saint Marc vous pardonne l'offense faite à son image sacrée.

Les Padouans sont alors ramenés à terre, hébergés par le doge, et embrassés en signe de paix par la cohorte de Tradonico.

Il fallait pourtant qu'un signe de vasselage fût imposé à Padoue par Ziani; la paix ne pouvait pas être tout-à-fait gratuite. Le doge se montra généreux jusqu'au bout. Chioggia payait depuis longtemps, au chef de la république, un tribut annuel, consistant en quelques poules blanches que chaque famille donnait à certains jours. Ce tribut avait été imposé à titre de punition, pour une révolte de la ville feudataire contre la métropole (1). La journée du

(1) Chronique de Dandolo.

20 octobre 1214 avait été glorieuse pour les Chioggiotes; c'est aussi en grande partie à leurs efforts qu'avait été due la longue résistanée de Torre delle Bebbe, et il était juste que Venise récompensât, puisqu'elle avait su punir. Ziani fit publier, à son de trompe, qu'il exemptait Chioggia de sa redevance (1); en même temps, il fit annoncer que Padoue prenait à titre onéreux le fief des poules blanches, à perpétuité; et que dix-huit poules aux plumes immaculées lui seraient apportées chaque année, le jour anniversaire de la bataille de la Torre, par des envoyés nobles Padouans.

Ainsi finit la guerre allumée dans une fête... Pourquoi des poules blanches plutôt que des poules noires? Pourquoi des poules plutôt que de l'or ou des otages? L'histoire ne le dit point. Il y a encore en Italie des couvens qui reçoivent des poules en redevance, comme les moines de Fondi recevaient de belles anguilles du lac; je ne crois pas qu'ils se mettent en peine de la couleur des plumes. Que les poules soient grasses, tendres, — ce qui est rare pour la volaille élevée par les Italiens, — c'est, je pense, tout ce qu'ils exigent.

Quand Rome, Venise, Naples, et quelques autres villes où l'on a conservé les bruyantes traditions du carnaval, se battent, aux jours gras, avec des *confetti*, elles ne se rappellent probablement pas qu'au XIIe et au XIIIe siècle, l'Italie avait des fêtes galantes où l'on faisait des siéges avec des fruits et des fleurs, où l'on dépensait en quelques heures plus d'or que Venise n'en gagne maintenant en une année... Au reste, plût à Dieu que de tous les souvenirs de son histoire, l'Italie n'eût perdu que celui du *Castello dell' Onestà!*

A. JAL.

(1) Les historiens anciens de Venise regardent comme un fait très important cette générosité du doge.

MUSÉE ESPAGNOL

A PARIS.

DEUXIÈME ARTICLE

Des maîtres des trois écoles espagnoles sont représentés au nouveau musée dont nous avons signalé la fondation. Ces trois écoles qui sont, comme chacun sait, l'école andalouse ou de Séville, l'école de Madrid et l'école de Valence, ont quelques liens entre elles qu'expliquent l'influence d'un même gouvernement et celle d'un même climat, quelque affinité avec l'Italie, selon les temps et les vicissitudes de certains maîtres, mais elles se distinguent surtout par des différences bien tranchées, qui constituent leur propre originalité.

Nous avons pensé qu'une classification des tableaux du musée espagnol, réglée d'après les écoles des différens maîtres auxquels ces tableaux appartiennent, se rattacherait peut-être au sens de notre premier article. Nous essaierons ici d'un travail que compléteront ou que referont d'excellens esprits, appelés bientôt à donner leur opinion sur le même sujet. Dans deux mois, quand les portes du Louvre se seront ouvertes à leur savante curiosité, ils ne nous auront laissé pour prix de notre zèle, que le regret de ne les avoir pas attendus.

L'école andalouse, la seule dont il sera question dans ces pages, reconnaît pour son plus ancien maître Jean Sanchez de Castro, qui vivait vers le milieu du XVe siècle.

Le plus habile des disciples de Castro fut Gonzalo de Diaz, décorateur de quelques églises de Séville. Il naquit en 1498. Ce Diaz fut à son tour le maître de Bartolomé de Mesa, et de Alexo Fernandez. Le premier dora le fameux tenebrario de Séville, le second donna des leçons à Pedro de Cordoba, créateur de l'école d'où sont sortis les peintres de Lucena et de Jaen.

Rentré à Séville au commencement du XVIe siècle, Alexo Fernandez dora et peignit le maître-autel de la cathédrale; la cathédrale de Séville! ce monument éternel, aussi célèbre que l'Espagne entière, connu dans le monde comme le Panthéon, sur les murs et aux voûtes duquel il a été laissé par chaque siècle, chaque quart de siècle, par chaque école, chaque peintre, par chaque roi, chaque reine, par chaque prince, par chaque chrétien illustre, des marques de magnificence, ex-voto du génie, de la piété splendide, de la galanterie sainte, de la charité opulente. La cathédrale de Séville a plusieurs histoires comme les villes célèbres et les grands empires. Céan de Bermudez en a écrit une fort estimée; malheureusement elle est plus rare encore, en Espagne même, que son *Histoire des Peintres*, dont il n'existe pas six exemplaires à Paris, la ville la plus pauvre, il est vrai, en ouvrages étrangers.

Diego de la Barreda fut le maître de Louis de Vargas, qui rapporta à Séville les traditions et le goût de l'école florentine. Sous la direction nouvelle imprimée par cet artiste aux études de son pays, se formèrent huit élèves parmi lesquels brillèrent plusieurs maîtres. Au nombre des anneaux de cette précieuse chaîne généalogique de peintres, se rattachent, de demi-siècle en demi-siècle, presque sans interruption, Luis Fernandez, Las Roélas, le célèbre Francisco Zurbaran, honneur de notre nouveau musée, Andres Ruis de Sarabia, mort à Lima, le chartreux don Francisco Galeas, homme de haute intelligence et de sainteté; Francisco de Herrera el Viejo, né en 1576, peintre sauvage, sans flexibilité dans le pinceau, mais hardi jusqu'à la témérité dans son art comme dans ses mœurs, souillées d'une accusation révoltante. Son naïf biographe dit avec une candeur charmante : « Se exercitó alguna « vez en grabar en bronce, y esta operacion pudo haberle indu- « cido a caer en el delito de monedero falso que se le imputó (1). »

(1) Diccionario historico de Las mas ilustres profesores de las bellas artes en España, por don Juan Agustin Bermudes. Deuxième vol. page 276.

« *Il s'exerça parfois à graver sur bronze, et ce travail a pu le con-* « *duire à commettre le délit de faux monnayeur qui lui a été imputé.* « Son nom est au bas de plusieurs tableaux acquis au musée espagnol. Herrera el Viejo donne la main à son frère Bartolomé de Herrera, qui a besoin de cet appui comme tous les frères des hommes illustres; à Francisco Pacheco, beau-père et maître de Diego Velasquez de Silva, Pacheco auteur d'un traité de la peinture, homme savant, mais glacial. Ayant peint un Christ où se retrouvaient ses défauts de coloriste, un de ses élèves écrivit au pied du tableau, cette spirituelle épigramme.

¿ Quien os puso asi, Señor,
Tan desabrido y tan seco?
Vos me direis que el amor,
Mas yo digo que Pacheco.

(Qui vous a fait ainsi, Seigneur, si ennuyé et si sec? Vous me direz que c'est l'amour pour l'humanité; moi je vous dis que c'est Pacheco.)

Pacheco touche à Agustin del Castillo et à Juan del Castillo, son frère, dont le titre de gloire est d'avoir compté parmi ses élèves l'immortel Bartolomé Esteban Murillo.

Une ère est à distinguer dans l'histoire de la peinture andalouse, c'est le milieu du XVIe siècle. L'école parvient alors à son plus haut degré de perfection dans l'exécution des vêtemens et des draperies, grace à l'impulsion que viennent lui donner Pedro de Campaña et son compatriote Francisco Frutet, tous deux Flamands.

Hernando Sturmio, Pedro de Villegas Marmolejo, Luis de Moralès el Divino (ainsi nommé parce qu'il traitait des sujets saints, et non parce qu'il peignit divinement), Vasco Prereyra, Juan et Diego de Saliedo, frères; Fray Diego del Salto, Vasquez, Antonio Montredano et les peintres rappelés plus haut avaient sans doute une intelligence parfaite de l'anatomie; ils dessinaient avec une grande correction; leurs figures étaient riches d'animation, de mouvement et d'expression; mais à ces qualités principales ils ne joignaient pas toujours celles de la noblesse et de la vigueur. Ce furent les deux Flamands Campaña et Frutet qui achevèrent de les former. Il est inutile de dire, en terminant cet inventaire si abrégé des grands noms de l'école andalouse, que Zurbaran et Murillo, peintres accomplis à tous les titres, ne durent rien à Frutet et à Campaña.

Après avoir essayé d'indiquer les masses principales de cet arbre généalogique si colossal et si feuillé à la fois de l'école andalouse, nous allons tenter de saisir les quelques rameaux que la tempête d'une révolution a mis à notre portée. De l'école, nous passons aux hommes, et particulièrement à ceux dont les œuvres sont à tout jamais le patrimoine inaliénable de la France.

Alonzo Cano, un des hôtes royaux du musée espagnol, ouvrira la marche.

Alonzo Cano, peintre, sculpteur et architecte, naquit à Grenade, le 19 mars 1601. Son père lui enseigna l'architecture, et il étudia plus tard la sculpture, sous Juan Martiez Montañez, son compatriote, et la peinture, sous Francisco Pacheco. Mais ses meilleurs guides furent les beaux bustes grecs qui étaient alors à Séville, dans le palais du duc d'Alcala. On voit de lui, dans cette ville, cinq maîtres-autels de son premier temps. Il les embellit de son triple talent de peintre, de sculpteur et d'architecte. Déjà en 1628, Alonzo Cano surpassait ses maîtres et il effrayait ses rivaux quand il ne répondait pas par des coups d'épée à leurs prétentions de l'égaler, témoin le peintre Sébastien Llano de Valdès, avec lequel il se battit et qu'il blessa fort dangereusement. Obligé de quitter Séville à la suite de ce malheureux duel, il alla à Madrid où il se lia d'amitié avec Diego Velasquez, alors de retour d'Italie et favori du comte Olivarez. Quelques travaux marquèrent la résidence de Cano dans la capitale, entre autres ses grandes peintures pour le couvent de Saint-Giles, et l'arc triomphal élevé à la porte du Guadalaxara, lors de l'entrée de Marie d'Autriche, seconde épouse du roi.

En 1643, Alonzo Cano se rendit de Madrid à Tolède, et ce fut vers ce temps et dans cette ville, qu'il fut accusé d'avoir assassiné sa femme. Nous avons dit dans notre premier article sur le musée espagnol, comment Cano subit la question, à l'exception du bras droit, grace aux bontés de son souverain. Si le fait n'est nullement contesté en Espagne, il est du devoir de l'historien d'avertir qu'il ne s'appuie sur aucune preuve. Palomino seul le cite en l'accompagnant d'une foule d'accessoires dignes de son imagination trop poétique. Le merveilleux ne cédant jamais la place à la vérité, Cano aura été réellement torturé malgré les démentis passés et futurs des biographes. S'il eût cependant tué sa femme en 1643,

comment aurait-il été nommé, en 1647, majordome de la confrérie de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs? Repentant peut-être de fautes moins graves, il voulut, quelques années après, être ordonné prêtre; pieuse demande à laquelle le chapitre de Grenade accéda avec orgueil. Mais le noviciat étant consommé, le moment étant venu de renoncer au monde, Alonzo Cano, capricieux autant que bon chrétien, recula devant la gravité de sa première détermination. Le chapitre de Grenade tint bon; il y avait déjà scandale. Enfin le roi décida Alonzo Cano, et le grand peintre fut fait chanoine, ordonné sous-diacre et payé, clause à laquelle il tenait le plus, de tous les arrérages échus de sa prébende, qu'il conserva jusqu'à sa mort arrivée le 5 octobre 1667.

Quoique doué, au fond, d'un caractère plein d'humanité, Cano poussa l'originalité jusqu'à l'extravagance. Sa haine pour les pères du Saint-Tribunal ne se déguisa jamais. Irrité contre un d'eux, dont il n'avait pas assez obtenu d'argent ou peut-être d'éloges pour un tableau représentant *Saint Antoine*, il en déchira la toile, et le chef-d'œuvre fut détruit. A son lit de mort, prié, par son confesseur, de jeter les yeux sur le crucifix que celui-ci lui tendait, Alonzo Cano répondit : « Mon père, il est trop mal exécuté pour que je l'embrasse. Passez-moi le mien, je vous prie (1).»

Les plus forts critiques de l'Espagne s'accordent à dire qu'Alonzo Cano fut un de leurs meilleurs artistes. Nul, à leurs yeux, ne l'a égalé dans la rigoureuse exactitude du dessin, et ne l'a surpassé, soit dans le coloris, soit dans la simplicité de la composition (*en la sencillez de la composicion*); il disposa les draperies avec un art somptueux, et il excella surtout dans le fini des extrémités. Ses pieds et ses mains sont irréprochables. Comme il n'exécutait rien avant d'avoir arrêté sa pensée, peu d'artistes ont laissé autant de dessins que lui; la plupart sont à la plume et coloriés en gris.

On cite parmi les meilleurs élèves d'Alonzo Cano, dans la peinture, Alonzo de Mesa, Miguel-Geronimo Cieza, Sébastien de Herrera Barnuevo, Pedro-Atanasio Bocanegro, Ambrosio Martinez, Sebastien Gomez y don Juan Niño de Guevara; et en sculpture, Pedro de Mena y Josef de Mora. Dans les principales villes d'Es-

(1) Y el no querer mirar el crucifixo que le presentaba el sacerdote quando le estaba auxiliando para morir, por estar mal executado. Cean Bermudez. Art. Cano. 1 v. p. 215.

pagne, et dans presque toutes les cathédrales de ce royaume, on trouve des tableaux d'Alonzo Cano. Il eut la fécondité luxuriante de Rubens, qui ne dessina jamais comme lui.

Le tableau de *la Virgen y el Niño* (la Vierge et l'Enfant) d'Alonzo Cano ne manquera pas, si le beau a encore quelque prix aujourd'hui, de faire naître des doutes sérieux dans l'esprit de ceux qui, dans leur intolérante admiration pour les écoles italiennes, et particulièrement pour l'école florentine, refusent à l'école espagnole l'emploi et même la connaissance de l'idéal. Respectueux envers l'Italie, nous désirerions, en lui abandonnant ce mérite dénié à l'Espagne, n'avoir pas à dire, même avec le peu d'importance attachée à notre opinion, que l'idéal nous semble de la famille du fantastique. Comme il échappe à la ressemblance exacte avec les choses de la terre, il ne relève pas, à la rigueur, du jugement des hommes. Dès-lors il échappe à notre contrôle; ses formes, sa couleur, bravent toute critique. L'idéal n'est ni bien ni mal; il est l'idéal. Molière, qui eut le tort de ne pas être idéal, et Hoffmann, qui eut raison de l'être beaucoup, ne se soumettent pas à une règle commune de juridiction. En écrivant pour être compris, en peignant des mœurs pour être loué de la justesse de son coup d'œil, en moralisant, afin d'être placé au rang des penseurs, Molière se condamne à être accepté ou repoussé comme poète, et tout à la fois comme observateur et comme philosophe; il court les risques de chacune de ses prétentions; mais quel risque court Hoffmann, écrivant au hasard, n'observant jamais, s'enveloppant de fumée, ne pensant qu'à sa pipe ou à sa bouteille de bière? Nous ne critiquons pas ici les genres, mais nous les définissons, afin d'éclaircir à nos propres yeux, non à ceux du lecteur, les devoirs et les droits de chaque genre. On nous dit: « Admirez Michel-Ange dans son *Jugement dernier!* » Nous l'admirons, car nous aimons mieux admirer que discuter; mais soyez assez généreux pour ne pas nous demander compte de notre enthousiasme; n'exigez pas que nous prouvions, la règle et le compas à la main, que nous nous trompons en nous extasiant devant des têtes trois fois trop petites, des corps trois fois trop gros, des lignes de perspective trois fois fausses; ne faites pas que nous nous demandions, en conscience, pourquoi nous applaudissons dans Michel-Ange des erreurs et des absences, non pas seulement de goût,

mais de sens commun, que nous ne souffririons pas, même dans M. Delacroix?

Quoi qu'il en soit, l'idéal, et Michel-Ange l'a prouvé dans son *Jugement dernier,* n'étant pas du ressort de la critique humaine, l'école italienne a le privilége de s'y soustraire, au moins dans sa partie idéale. Être plus beau que la beauté, plus spirituel que l'esprit, plus gracieux que la grace, telle est la prétention d'ailleurs consentie et reçue de l'école florentine; n'être beau que comme la beauté et gracieux que comme la grace, c'est à quoi se réduit l'orgueil des écoles espagnoles. Ainsi, en dernière analyse, l'école italienne se dit trop sublime pour être jugée, et l'école d'Espagne consent à ne l'être pas assez et appelle l'examen.

Mais pour n'être pas idéale, l'école espagnole n'en admet pas moins la nécessité du choix, la recherche continue du beau à travers ses types réels, l'excellence d'une certaine élévation dans la coupe du visage, dans la dignité de la physionomie, dans la majesté ou la simplicité des poses, et dans la beauté des draperies. Le beau n'est pas seulement avec ce qui n'est pas vrai, contrairement aux traditions de quelques écoles italiennes; il s'allie quelquefois à ce qui est vrai; et Alonzo Cano le prouve.

La *Virgen y el Niño* (la Vierge et l'Enfant) est un tableau simple comme le choix du sujet l'indique; il atteste bien mieux que notre longue argumentation combien les artistes espagnols s'occupaient aussi de relever l'image de la créature sans rompre toute parenté avec la vie réelle. La part de la mère et celle de la femme divine sont faites avec une intelligence profonde dans la tête de la Vierge; exquise de douceur, tendrement colorée, modeste et fière, cette tête incline comme le ferait un rayon venu du ciel. Elle est de la plus belle couleur. L'enfant n'a pas le charme de la mère; il est un peu rouge aux lèvres et aux contours. En général les peintres espagnols ne se sont pas attachés à mettre dans les traits des enfans Jésus cette sainte suavité créée par Raphaël; leur type est beau au lieu d'être angélique, et n'a guère plus de noblesse que celui des infans de Velasquez. On attribue cette vulgarité, moins encore au défaut d'élévation chez les artistes castillans, qu'à certaines habitudes religieuses inhérentes au caractère national. En Espagne, le Christ, par cela seul qu'il est homme, se présente

toujours au peuple comme un être absolu dans ses volontés, avant tout fort, énergique, difficile au pardon, juste, mais sévère, tenant beaucoup de la nature des rois, ou pour parler moins hérétiquement, permettant que les rois lui ressemblent beaucoup. De là le contraste naturellement établi entre l'enfant Jésus et la Vierge, aimée de son côté comme le sont les femmes en Espagne, avec courtoisie, tendresse illimitée, dévouement jusqu'à la mort.

Ces deux manières de considérer et la divinité de la Vierge et celle de son fils sont poétiquement cachées dans une tradition répandue en Espagne. A la veillée, et quand le sarment rit et flambe sous le manteau de la cheminée, on raconte aux enfans qui ne sont pas sages cette légende du bon temps. Le bon temps, c'est toujours l'ancien. Dans ce temps-là donc, un jeune homme avait beaucoup péché; il avait fait tout ce que vous pouvez imaginer, et même davantage. Un jour (il pleuvait sans doute) il entra dans une église, pénétra dans une chapelle, et s'agenouilla devant un tableau d'une *Vierge à l'Enfant*, — peut-être celui d'Alonzo Cano. — Comme il regardait sans amour ni foi cette image, il crut voir couler du sang des stigmates de l'enfant Jésus (1); il regarde mieux; c'était bien du sang. Un prodige suit ce prodige. — Pourquoi perdez-vous ce sang? lui demande la Vierge, sa mère. — A cause de ce pécheur qui a rouvert mes blessures, répond l'enfant.— Inutile de dire que le pécheur fut brisé, qu'il pleura à chaudes larmes et qu'il se repentit; il était Espagnol. — Il faut lui pardonner, mon fils. — Lui pardonner! Jamais! jamais! — Et le pécheur de crier, de se désespérer, de demander pardon. — Vous l'entendez, mon fils, soyez indulgent. — Non, ma mère, point de pitié pour le pécheur. — Alors la divine femme posa son enfant à terre, releva sa robe majestueuse, descendit du tableau, et alla s'agenouiller près du pécheur pour pleurer avec lui. — Maintenant, mon fils, dit-elle, je vous demande son pardon au nom de votre amour pour votre mère. Et Jésus l'enfant pardonna.

N'y a-t-il pas, dans ce fabliau populaire, l'explication de la prédilection des artistes espagnols pour la figure de la Vierge, un peu aux dépens de celle de l'Enfant divin?

(1) Par un anachronisme reçu, les bons peintres espagnols ont presque toujours représenté l'enfant Jésus avec des stigmates. Les mauvais sont plus exacts.

Notre déférence envers l'opinion de tous nous commande de restreindre nos éloges et nos critiques aux termes d'un exposé général, jusqu'au jour où cette opinion souveraine s'exprimera d'elle-même et viendra rendre notre tâche pour ainsi dire légale. On ne verra donc dans notre parole que le sentiment isolé et timide d'un seul; tout au plus le zèle de la bonne volonté. Qu'est-il besoin de le dire? Nous soumettons d'avance notre jugement, faillible à tous les degrés, à l'arrêt suprême du public; il cassera le nôtre, il en est le maître; nous annonçons, nous ne prononçons pas. Se tromper d'ailleurs avec la postérité, car nous sommes la postérité pour les artistes espagnols, n'est-ce pas avoir d'illustres complices?

C'est à cause de ce respect dont nous sommes pénétré que nous réduirons de beaucoup les lignes enthousiastes que nous inspirent les autres ouvrages d'Alonzo Cano. Nous ne parlerons plus que de son tableau connu sous le nom de *l'Ane de Balaam*. La couleur en est ardente, pleine d'éclat, et pourtant pure d'exagération. Elle est fondue comme la teinte du ciel méridional, comme la poésie de Virgile. Abondante et retenue, elle coule dans les limites d'un rigoureux dessin, sans jamais en sentir la contrainte, sans jamais en franchir les bords. C'est de la peinture latine au temps d'Auguste.

Un portrait d'Alonzo Cano, peint par lui-même, attend son cadre au musée espagnol. Le rêche citadin de Grenade ne s'est pas flatté. Il a courageusement reproduit son nez d'aigle, ses yeux rougeâtres, sa figure pointue d'inquisiteur. Posé en homme qui médite, il écoute le bruit que fait à ses oreilles un frélon, emblème de la critique, dont il n'était pas l'ami. Ce membre du jury l'importune. Ah! si je pouvais l'attraper! semble dire sa bouche dédaigneuse, si toutefois elle ne veut exprimer que cela. Le pied est si près de la bouche chez un Andaloux.

Un des rois de l'école de Séville, c'est Murillo. Palomino assure qu'il naquit à Pilas; il est cependant prouvé qu'il fut baptisé à Séville, le lundi 1er janvier de 1618. Jean Castillo fut son maître; il faudrait déplorer le sort de l'élève, si Murillo eût hérité de la couleur la plus sèche des trois écoles, et dont les biographes tiennent à faire honneur à l'école florentine. Ayant heureusement perdu ce guide, Murillo peignit pour la foire de Séville des sujets de fan-

taisie destinés aux colonies d'Amérique. Séville possède trois tableaux faits par Murillo pendant sa misère de jeune homme; notre nouveau musée espagnol en a plusieurs de cette ère, qui caractérise la première de ses trois manières. Quand, à l'âge de vingt-quatre ans, il connut Moya, il s'opéra un changement subit dans son goût, si ce n'est dans son exécution, qui subit plus de trois manières, malgré l'assertion de Palomino et de Cean de Bermudez. Chez lui, les transitions sont encore des manières, et trois manières entraînent au moins deux transitions. Quoi qu'il en soit, Moya aurait eu un imitateur dans Murillo, si un beau jour Moya n'eût emporté avec lui le reste de la conversion. Murillo avait été séduit dans Moya, copiste adroit, par le genre de peinture créé par Van-Dyck. Aller en Angleterre, étudier Van-Dyck fut alors le projet de Murillo; mais Van-Dyck venait de mourir. A défaut, passer en Italie lui souriait beaucoup; mais l'Italie est loin de l'Espagne, et l'on ne comble guère les distances qu'avec de l'or.

Si la misère prête du génie, elle doit quelque chose de plus à ceux qui ont déjà du génie. Voici ce qu'elle inspira à Murillo. Avec les quelques maravédis qui lui restaient, il acheta de la toile, la divisa par petits carrés, et sur chacun d'eux il peignit un sujet religieux. Une belle ame de marchand, — il s'en trouve quelquefois, — lui acheta ses toiles enluminées pour les porter aux Grandes-Indes, où l'on portait tout alors. Muni du petit trésor, Murillo veut enfin partir pour l'Italie, terre promise en ce temps-là, comme aujourd'hui, des fidèles de l'art. En passant par Madrid, il y rencontre Velasquez, son compatriote. C'était mieux pour lui que l'Italie. Tout puissant, Velasquez lui ouvre les musées, les temples, les palais. Murillo étudie, peint, se réforme, se développe, et lorsqu'il croit enfin pouvoir marcher seul, il retourne à Séville. Si sa rentrée ne fut pas triomphale, comme il la rêvait, les ouvrages qui marquèrent son retour lui créèrent d'ardens admirateurs, et des admirateurs réfléchis, car ils applaudirent en Murillo la fusion de trois maîtres bien connus, Velasquez, Ribera et Van-Dyck. Cette assimilation constitue la seconde manière de Murillo, transformée peu de temps après en une troisième plus personnelle et définitivement sublime. Il y aurait une erreur profonde à croire que, parce que Murillo traversa plusieurs transformations avant d'atteindre à sa

propre individualité, il fut, jusqu'au jour où il la conquit, un peintre médiocre, un copiste effacé. Murillo fut en tout temps un artiste extraordinaire; ses ressemblances avec Van-Dyck, Velasquez et Ribera est un de ces reproches dont la critique a besoin pour prouver son utilité sur la terre. En 1655, il peignit le *Saint Léandre* et le *Saint Isidore* en habits pontificaux; en 1656, le *Saint Antoine de Padoue*, placé dans la chapelle des fonts de baptême de Séville; en 1665, les quatre tableaux qu'on a vus à Paris; en 1667 et 1763, il orna la salle capitulaire de la cathédrale. On raconte qu'à l'époque où il travaillait à ces embellissemens, il termina une *Conception* pour la coupole du monastère des franciscains. L'ouvrage fini, les moines le critiquent, le désapprouvent, en discutent le prix, et sont sur le point de le refuser. La Vierge avait le nez trop gros, les yeux trop bleus, les joues trop rebondies. « Soit, dit l'artiste; accordez-moi seulement la satisfaction de mettre ma *Conception* à la place qui lui était destinée. » Sur le consentement des moines, le tableau est accroché; on le soulève, il flotte; il paraît alors beau, plus beau à mesure qu'il monte, enfin si ravissant une fois au plafond, que les moines sont en extase devant l'œuvre et devant l'artiste. « Maintenant j'en veux le triple d'argent, dit Murillo, ou bien je rapporterai *la Conception* chez moi. » L'affaire fut arrangée, mais l'artiste était vengé. Murillo composa ensuite le *Saint Pierre*, une autre magnifique *Conception*, l'*Enfant Jésus donnant du pain aux pauvres*, et vingt-trois tableaux pour le couvent des capucins de Séville. Vingt-trois tableaux! Ce poème est passé tout entier en Amérique, où on le retrouvera un jour avec d'autres merveilles de la peinture espagnole au fond de quelque écurie de la république Argentine ou de toute autre république aussi protectrice des beaux-arts. Accablé d'honneurs, ne répondant plus aux demandes, il alla à Cadix pour peindre, dans une chapelle de capucins, *les Fiançailles de sainte Catherine*. C'est là qu'il se blessa à l'angle d'un échafaudage; la contusion le fit beaucoup souffrir, et amena lentement sa mort, qui arriva le 3 avril 1682. Murillo n'était jamais sorti de Séville que pour aller à Madrid.

Au-dessus de la jalousie, Murillo se distingua de ses rivaux, s'il en eut, par une douceur comparable à la suavité de son pinceau. Un poète espagnol a dit de Murillo : « Qu'il peignit son caractère. » Il fonda le style appelé sévilien, continué avec plus ou moins de

bonheur par son école. Murillo excella dans les fleurs et (particularité notable) dans le paysage, genre de peinture peu cultivé en Espagne.

Le tableau de *Jacob*, dont il a été fait mention dans notre premier article, appartient à la deuxième manière de Murillo, au dire des habiles, qui découvrent dans quelques contours une moins grande douceur que dans d'autres parties mieux fondues. Rien n'est prophétique et saint comme cette grande tête de Jacob. Les mains sont étonnantes d'expression ; elles pressentent un miracle. La critique nous doit de belles pages sur ce morceau.

Nous avons pareillement cité de la seconde manière de Murillo le *Saint Bonaventure* écrivant, quoique mort, l'ouvrage commencé pendant sa maladie; le *Saint Rodrigue décollé*, peinture où se trouvent étroitement unis l'art et la passion, l'étude et le sentiment; et le *Saint Félix de Cantalicio* ou *l'Enfant aux Pains*, cantique mélancolique puisé aux plus ravissantes inspirations de foi. Devant ce sujet si pieusement traité, tombe l'étrange reproche fait à Murillo, de n'avoir pas senti le charme du beau en peinture.

Il l'a négligé peut-être dans l'*Enfant prodigue*, dans l'intention de se rapprocher de la vérité, trop souvent ennemie du choix. Là, il manque de cet attrait soudain qui arrache un cri à l'admiration avant que la réflexion l'ait ratifiée. On peut accuser le même défaut dans le tableau du *Jeune Moine portant sa croix*.

Mais où Murillo est sans rivaux, où il est supérieur à lui-même, puisque nous voulons parler de sa troisième manière, c'est dans la *Vierge à la Alfaja* (à la ceinture). Il faudrait imaginer une nouvelle langue admirative pour caractériser ce tableau, si l'on avait cette périlleuse prétention. Dessin, coloris, composition, sentiment, tout y est également au-dessus des éloges des hommes. On l'a comparé à Raphaël. Raphaël n'a jamais été plus honoré. Un enfant de cette même famille de chefs-d'œuvre est, sans contredit, la petite Vierge d'une *Conception*, de la troisième manière. Quelle ascension sereine! Quelle prodigieuse amabilité de sourire dans le visage de la Vierge, qu'entourent des anges, beaux comme sont les anges. Ce tableau est la miniature divinisée. C'est bien l'enfant de cette Vierge, celui qui, dans un autre tableau de Murillo, tient une branche d'aubépine, et joue avec un saint Joseph. Il caresse, plus loin, de ses petites mains roses et blanches, la

barbe d'un saint Antoine de Padoue, afin, sans doute, de ne pas rendre jaloux l'un de l'autre ces deux grands saints. Nous comptons sur la science, si variée et si féconde, de la critique française pour parler dignement de *la Vierge à la Alfaja*, de *l'Enfant et le saint Joseph*, et de *l'Enfant et le saint Antoine.*

Fuente de Cantos, en Estramadure, vit naître de parens laboureurs, le 7 novembre 1598, le grand peintre nommé Francisco Zurbaran. Son premier maître fut Jean de Roélas, dans l'atelier duquel il montra un penchant irrésistible à copier des draperies blanches (*con especialidad en los blancos*). Cet entraînement était l'écho lointain de sa vocation. Le peintre des moines y répondait sans savoir encore que sa renommée et sa vie entière ne seraient que le développement de cet instinct d'enfant. Sous ce linceul blanc, délice de ses études, se cachait cette population hâve, triste, macérée, souffrante, décharnée, de moines, de capucins, de carmes, de *Mercenaires* chaussés et déchaussés. Le jour qu'il le souleva, il découvrit au monde, mieux que si les murs de tous les couvens d'Espagne fussent tombés, les noires passions, la brutale piété, la stupidité innocente de tant de créatures étouffées par le cilice et des vœux exagérés. Zurbaran poétisa la douleur et la résignation. Il est le Job de la peinture. Aucun de ses compatriotes n'a réduit son génie à une unité plus dure; et il est douteux qu'il n'y eût pas le parti pris de la pénitence dans l'immobilité lugubre donnée à ses conceptions. Il mourut en 1662.

Nous dirons les principaux ouvrages de Zurbaran qui sont classés, au musée espagnol, dans l'école andalouse. Un *Saint Ferdinand*, couvert de sa cuirasse, tenant dans la main droite une épée, dans la gauche la boule du monde; *la Légende de la Cloche*, exécution habile, expression vraie, mais excessivement commune; *Santa Marina* et *Santa Barbara*, petits tableaux de chevalet qui font pendant l'un à l'autre, et qui sont complètement en dehors de la spécialité austère de Zurbaran. Santa Barbara est la grande dame, la protectrice des riches Castillanes, la confidente des péchés choisis; elle est parée comme un maître-autel de Séville; robe flottante d'or, lamée d'or, guillochée d'or, lourde comme une piastre à la main d'un enfant; elle porte le nez au vent, elle a l'œil dédaigneux, la poitrine bombée, et ne sauve pas tout le monde. Quant à Santa Marina, elle est la sainte des pauvres; son costume est celui

d'une bergère; sa robe n'a ni or ni perles, et ses cheveux sont ramassés sous un chapeau de paille, comme sa blonde sœur, sainte Geneviève de Paris. Mais l'une et l'autre, la grande dame et la bergère, *santa Marina* et *santa Barbara*, jouiront d'un égal crédit aux yeux des admirateurs de la chaude peinture et du beau dessin.

Quatre autres saintes de Zurbaran, mais de grandeur naturelle, permettront d'étudier cet artiste à un point de vue moins triste que celui où il s'est presque exclusivement placé. *Sainte Cécile*, *sainte Ursule*, *sainte Inès* et *sainte Catherine* sont représentées avec les différens attributs que leur donne la légende. A vrai dire, ces saintes ne sont que quatre grandes dames de la cour de Madrid ou de Tolède. Zurbaran les a vêtues bien mondainement pour des bienheureuses; que les moines le lui pardonnent, nous lui pardonnons bien volontiers. On verra dans ces quatre peintures comment Zurbaran, placé à la source des modes de son temps, étant peintre du roi, a réglé les attitudes des femmes de son époque, et combien ces attitudes, alors fort distinguées sans doute, s'éloignent de celles des femmes d'aujourd'hui. Elles portent toutes quatre la poitrine et le reste du buste aussi en avant que la structure humaine le permet. On conçoit qu'il y a une dépression proportionnelle dans la partie opposée, ce qui s'accordait, il faut le croire, avec les idées de beauté du siècle de Zurbaran. Nous possédons en France des philosophes qui décideront la question de prééminence entre les deux manières, pourvu qu'ils ne les acceptent pas toutes les deux.

N'omettons pas un *Moine en prières*, du même maître, et deux autres moines aussi beaux, aussi austères que le premier, et tant d'autres moines encore. Malgré la quantité, Pascal n'eût pas dit, à propos de Zurbaran, qu'on était fâché de trouver plus facilement des moines que des raisons.

Notre seconde course est finie; en la terminant, rendons à la brillante école andalouse Roélas, qui participe, malgré ses qualités, de la première manière de Murillo; Luis de Vargas, copiste peu louable de Raphaël, curieux à étudier comme date, et Antonio Moreno, que nous jugerons mieux quand la poussière, à travers laquelle on aperçoit sa *Sainte Famille*, aura été secouée.

LÉON GOZLAN.

ZINGARELLI.

La musique vient de perdre un de ses patriarches; Zingarelli, l'un des chefs de l'ancienne école italienne, est mort à Naples, à l'âge de quatre-vingt-sept ans. Quelques biographes disent pourtant qu'il était né à Naples le 4 avril 1752, ce qui réduirait la somme de ses années à quatre-vingt-cinq. Nicolo Zingarelli avait à peine sept ans quand son père mourut, ses parens le firent entrer au conservatoire de Loretto; il eut pour maître de composition Fenaroli; Cimarosa, Giordanello, étaient ses compagnons d'études. L'instruction que l'on donnait alors dans les conservatoires de Naples n'était pas suffisante pour former un compositeur. En sortant de cette école, Zingarelli se mit sous la direction de l'abbé Speranza, pour arriver à connaître tous les secrets de la théorie musicale. En 1781, il écrivit *Montezuma* pour le théâtre de Naples; cet opéra, remarquable sous le rapport du travail d'harmonie, était peu mélodieux; Haydn le trouva fort à son goût, mais les Napolitains ne l'applaudirent point.

Zingarelli fut sans doute très flatté de l'approbation de son illustre confrère d'Allemagne; il vit pourtant que le public demandait autre chose que des accords savamment enchaînés; il abandonna le style recherché, et la mélodie qu'il fit entendre dans *Alzinda*, composé à Milan quatre ans après, lui valut son premier succès dramatique. Il fut brillant, et Zingarelli jouit alors de toute la faveur des *dilettanti*. Les entrepreneurs de spectacles des autres villes de l'Italie voulurent l'avoir à leur tour; il écrivit un grand nombre d'opéras, parmi lesquels on distingue: *Ifigenia*, *Pirro*, *Artaserse*, *Apelle e Campaspe*, *Romeo e Giulietta*, *Il Conte di Saldagna*, *Inez de Castro*, *La Secchia rapita*, *Il Ritratto*, plus deux oratorios: *la Distruzione di Gerusalemme*, *il Trionfo di Davide*.

Romeo e Giulietta et *la Distruzione di Gerusalemme* ont été représentés

à Paris. Lorsque Mme Pasta nous a fait entendre *Romeo e Giulietta* sur le théâtre Louvois, la partition de Zingarelli avait été rajeunie au moyen de plusieurs morceaux de Rossini; un quintette de Portogallo y figurait depuis long-temps. Ce *Romeo* était une espèce de pastiche dans lequel brillaient encore au premier rang le duo *Dunque tu m'ami,* la prière, l'air admirable *Ombra adorata.* Pour apprécier dignement cette musique suave et d'une expression tendre et passionnée, il faut l'avoir entendue quand Crescentini et Mme Grassini représentaient Roméo et Juliette sur le théâtre impérial des Tuileries. Rien de ce que nous avons applaudi ne peut approcher de ce prodige d'exécution vocale et dramatique.

En 1789, l'administration de notre Académie royale de Musique appela Zingarelli à Paris, pour écrire un opéra français. Ce maître fit traduire, par Marmontel, *Antigono*, qu'il avait fait représenter à Bologne, trois ans auparavant. Cette partition, revue et augmentée, n'eut aucun succès; *Antigone* fut éloignée de la scène après sa seconde épreuve. Il est vrai qu'à cette époque il était difficile de constater la réussite d'un opéra, de lui fournir la chance d'une revanche; les évènemens politiques étaient d'un intérêt si pressant, ils se succédaient avec tant de rapidité, que le public ne songeait point à s'occuper de musique italienne ou française.

Le bruit du canon de la Bastille effraya Zingarelli, qui se hâta de regagner la frontière. Il composa à huit voix, pour obtenir la place de maître de chapelle du dôme de Milan; il fut élu après un examen de trois jours consécutifs. Les guerres d'Italie le forcèrent à abandonner ce poste; à la mort de Guglielmi, en 1806, le pape le nomma pour remplacer ce maître à la chapelle du Vatican. Depuis cette époque, Zingarelli cessa de composer pour le théâtre, il écrivit encore une infinité de messes, de vêpres, de motets.

En 1811, un *Te Deum* solennel fut chanté dans toutes les églises de l'empire français, à l'occasion de la naissance du fils de Napoléon. L'ordre parti des Tuileries arriva jusqu'à Rome, alors chef-lieu d'un de nos départemens, et convoqua les fidèles de la cité sainte, pour célébrer aussi cet heureux évènement. Les cardinaux, les évêques, les prêtres, les sacristains avaient tout disposé pour la cérémonie; la superbe église de Saint-Pierre était parée, le peuple romain venait au rendez-vous pour entendre le *Te Deum* et prendre part à une fête pompeusement annoncée, et que la musique devait embellir. Au moment de commencer, on s'aperçoit que les chanteurs et les symphonistes manquent à l'appel, ils ne sont point à leur poste, pas même leur chef, le maître de chapelle Nicolo Zingarelli. Le sacré collége fait mander ce compositeur; il arrive, mais on n'est pas plus avancé. Zingarelli se déclare coupable, il dit comme

Nisus : *Me, me adsum qui feci.* Zingarelli ne reconnaît pas le fils de Napoléon pour son souverain, il renie le nouveau roi de Rome, et ne veut pas que l'on chante pour remercier le ciel du cadeau qu'il a fait aux Romains. Zingarelli a mis sous clé sa musique, et congédié les musiciens; sous aucune raison, prétexte, excuse que ce soit, il ne consentira à les convoquer. Le *maestro* réfractaire ne craint point les menaces, il se fera plutôt couper le poing que de prendre le bâton de mesure pour conduire sa troupe et la faire participer à un tel sacrilége.

Napoléon fut instruit de cette incartade singulière, de cette rébellion d'une espèce nouvelle, et Napoléon n'entendait pas raillerie en matière de *Te Deum.* Il affectionnait tant cette hymne, qu'il la faisait chanter même après ses défaites. Sur-le-champ un message secret prescrit au préfet de Rome de faire arrêter Zingarelli, et de l'expédier de brigade en brigade, clos et couvert, dans un fourgon. Ces mesures n'effrayèrent pas du tout notre musicien fanatique; il n'éprouvait aucun remords de conscience; il ne songeait point à demander sa grace, et s'il venait à Paris, c'était pour refuser encore un *Te Deum*, demandé avec tant de persévérance et d'une manière si peu courtoise. Volontiers, Zingarelli se fût laissé brûler vif plutôt que de céder; ce martyre lui eût sur-le-champ donné place parmi les anges qui concertent avec sainte Cécile, sa patrone.

M. de Tournon, le préfet, voyant un homme si déterminé, prêt à entreprendre ce long voyage, sans en redouter les résultats, voulut lui épargner le désagrément d'être escorté par la gendarmerie. Il accepta sa parole de musicien, et le laissa partir par la diligence avec promesse de ne pas s'égarer en chemin. Zingarelli ne mit pas moins d'exactitude à se rendre à Paris, que Régulus n'en avait montré pour aller reprendre ses fers à Carthage. Il arrive sur les bords de la Seine avant l'expiration du délai fixé, se loge sur le boulevart des Italiens, dans la maison n° 7, habitée encore, à cette époque, par son confrère Grétry, et fait savoir à l'empereur qu'il attend ses ordres. On ne lui répond pas. Huit jours après, un envoyé du cardinal Fesch, grand aumônier, vient chez le maître de chapelle et lui remet trois mille francs de la part de Napoléon, pour les dépenses d'un voyage entrepris par son ordre. Deux mois après, l'empereur lui demande une messe solennelle; il l'écrit en dix jours, on l'exécute, le 12 janvier 1812, à la chapelle, et Zingarelli reçoit cinq mille francs de gratification. Il fut chargé de mettre en musique cinq versets choisis dans le *Stabat Mater.* On les exécute au palais de l'Élysée, le vendredi saint, 27 février 1812. Chantés par Crescentini, Lays, Nourrit, et Mmes Branchu et Armand, ils produisent un effet merveilleux. Ladurner

accompagnait les voix sur l'orgue expressif de Grenié. Lorsque le virtuose Crescentini s'avança pour dire le verset *Vidit suum dulcem natum*, il pria l'organiste de lui céder la place, et sut si bien unir le charme de sa voix, son expression ravissante, aux accords de l'instrument, qu'il fit verser des larmes à tout l'auditoire. Le verset fut répété par le sublime chanteur : un signe de l'empereur avait prescrit ce *da capo*. On n'applaudissait pas, mais on pleurait; on était dans l'extase.

Aucune autre requête ne fut adressée à Zingarelli. Ce silence durait depuis plus d'un mois, quand il fit annoncer au cardinal Fesch, avec beaucoup de précautions et par un ami, que les obligations de sa place de maître de chapelle de l'église de Saint-Pierre l'appelaient à Rome, et qu'il désirait savoir, à peu près du moins, quand il lui serait permis de penser à son départ. « Demain, après-demain, aujourd'hui même, si cela lui convient, répondit-on; M. Zingarelli est parfaitement libre; son séjour à Paris est une bonne fortune pour nous, il est vrai, mais S. M. serait fâchée qu'il lui fît négliger ses affaires. »

C'est ainsi que se termina ce voyage, commencé d'une manière qui ne promettait pas de semblables résultats. Zingarelli dirigea sa course vers le Vatican, et ce n'est pas sans plaisir qu'il disait de temps en temps, sur la route : « Je n'ai pourtant pas fait chanter de *Te Deum* pour notre prétendu roi. »

Zingarelli fut ensuite nommé directeur du conservatoire de Naples; parmi les nombreux élèves de ce maître, on compte Mercadante et Bellini. Avec l'insouciance du philosophe et l'imperturbable tranquillité du juste, Zingarelli a terminé une carrière glorieuse, et que de brillans triomphes ont signalée à toutes les époques. Il a écrit dans tous les genres; sa musique sacrée est très estimée; on place au premier rang sa messe funèbre pour les obsèques de Louis de Médicis, ministre des affaires extérieures de Naples, et son fameux *Miserere* à quatre voix sans orchestre. J'ai déjà parlé de ses opéras, je pourrais en citer d'autres encore, tels que *il Bevitor famoso, Clitenuestra*. A son vaste savoir Zingarelli joignait une belle ame; il était vénéré, chéri de tous ceux qui le connaissaient. D'un esprit subtil, sans orgueil, bon ami, protecteur des jeunes gens qui annonçaient d'heureuses dispositions, loyal, prévenant, son caractère généreux ne s'est jamais démenti.

Donizetti s'est empressé d'écrire de la musique pour le service funèbre de l'illustre maître; on pense que l'auteur d'*Anna Bolena* pourrait bien être appelé à lui succéder dans la direction du conservatoire de Naples.

CASTIL-BLAZE..

Critique Littéraire.

OEUVRES COMPLÈTES DE GEORGE SAND.

Leone Leoni, le Secrétaire intime (1).

Jacques, qui doit paraître dans la prochaine livraison des *OEuvres* de G. Sand, *André*, que nous avons examiné dans notre précédent article, et *Leone Leoni*, ont été composés en Italie. Si l'on y joint une partie des *Lettres d'un Voyageur*, qui nous sont venues aussi des bords de la Brenta, l'on aura, je crois, ce que George Sand a produit de plus parfait, à divers titres. C'est un heureux démenti donné à ce précepte, décoché par Voltaire, contre J.-B. Rousseau qui, lui, n'avait pas quitté la France pour l'Italie, il est vrai :

O vous! messieurs les beaux esprits,
Si vous voulez être chéris
Du dieu de la double montagne.....
Faites tous vos vers à Paris,
Et n'allez pas en Allemagne.

Autant *André* est remarquable par la composition, par le dessin net et fin des figures, par l'art avec lequel elles sont groupées et mises en contraste, autant *Leone Leoni* l'est par la richesse et la vivacité du coloris. C'est la couleur vénitienne dans toute sa vigueur, après les lignes de l'école romaine ou florentine, dans toute leur précision et leur simplicité non moins harmonieuse que hardie. Ma mémoire, après don Juan, ne me représente aucune conception d'un genre analogue à celle-ci, qui, pour l'éclat et le plein, lui puisse être comparée. La littérature contemporaine s'est complu assez long-temps dans ces peintures de caractères excentriques et hors la loi, de personnages à qui les ardeurs dévorantes d'un sang malsain et la luxuriante énergie de facultés sans emploi, ont fait, pour rappeler une expression de M. Hugo sur Mirabeau, pousser un vice sur la racine de chaque vertu; qui tirent du mépris et de la violation de toutes les lois sociales, je ne sais quelles apparences fascinantes de

(1) 2 vol. in-8o, chez F. Bonnaire, rue des Beaux-Arts, 10.

grandeur sauvage, et qui, d'autant plus en relief, qu'ils plongent plus avant et s'isolent davantage dans les voies réprouvées, semblent, comme Satan, leur aïeul, s'être fait un piédestal de l'abîme. Mais la plupart de ces figures, pour atteindre à la force, ont donné dans la brutalité. George Sand est le seul qui ait saisi ce type de puissance malfaisante dans toute sa vérité hideuse, mais en même temps dans toute sa séduction et sa poésie; il nous a donné le vice au grand complet, aussi détestable, mais aussi attrayant que possible.

A dire vrai, la tâche était difficile et, pour une main moins sûre, peu engageante à tenter. Sans parler de don Juan, qui domine toute cette famille de scélérats plus ou moins aimables dont il est, par excellence, le représentant traditionnel et inamovible, il y avait plus près de nous une réalisation plus particulière de la même idée que celle qui fait le fond de *Leone Leoni*, dont le voisinage était embarrassant et pouvait fournir matière à des rapprochemens dangereux. Je veux parler de *Manon Lescaut*. *Manon Lescaut*, c'est bien encore le vice, mais le vice enfant, le vice irréfléchi, sans expérience, sans endurcissement, sans mauvaises pensées; le vice éclos assez tôt pour pouvoir se parer subrepticement de toutes les graces de l'innocence qui n'a pas encore eu le temps de disparaître et de lui abandonner la place. *Leone Leoni*, au contraire, c'est le vice fait homme, le vice qui se connaît, qui sait rougir et qui persévère. Aussi, dans ce dernier ouvrage, le vice est mâle. C'est un privilége glorieux pour les femmes de ne pouvoir être qu'absolument odieuses dans de pareils rôles et de n'y être admises qu'à la condition de perdre tous les mérites possibles et tous les attraits de leur sexe. Quant à nous, il paraît que nous pouvons nous avilir délibérément, sans cesser d'être hommes et de jouir des plus magnifiques prérogatives attachées à cette qualité. Leone Leoni est donc pourvu, dans le roman de George Sand, de la puissance de séduction, qui est le lot de Manon, dans le roman de l'abbé Prévost, et le rôle de Des Grieux, le rôle du dévouement et de l'abnégation, a passé à Juliette. C'est en vieillissant ainsi les héros de l'abbé Prévost et en renversant les rôles que Gorge Sand a su tirer, du fond d'idée déjà exploité, toute une moisson de développemens nouveaux. Dans le roman ancien, ce qui attache aux personnages et fait excuser leurs fautes, c'est le charme de la naïveté, la grace élégante de la faiblesse et de l'ignorance; dans le roman nouveau, ce qui dissimule l'atrocité du scélérat, c'est l'éclat du génie, de la force, du courage, c'est l'éblouissement causé par le jet épanoui des plus brillantes et des plus nobles facultés. *Leone Leoni* est une création complète, originale, autant que *Manon Lescaut* a pu l'être. J'ajouterai que *Leone* est une composition plus large, plus idéale, et élevée à une plus haute puissance de généralisation. Dans *Manon Les-*

caut, les péripéties ne sont pas toutes produites immédiatement par le jeu simple et logique des passions. La situation et les relations des acteurs ne sont pas modifiées uniquement par le développement naturel des données-mères de l'ouvrage. Des agens extérieurs et épisodiques, pris dans une époque et dans une société déterminée, interviennent incidemment à heure fixe pour rompre ou renouer le fil des évènemens. Sans le châtelet et le couvent pour Des Grieux, sans l'hôpital pour Manon, et sans l'exil prononcé par M. le lieutenant-général de police, on ne sait sur quoi reposerait l'action, ou plutôt on sait qu'elle n'existerait pas. Dans *Leoni*, tous les effets se produisent par le mouvement des passions sur elles-mêmes. Tous les faits sont indépendans des questions de temps et de lieu. Les personnages de l'abbé Prévost sont pris dans la France et dans le XVIIIe siècle; ceux de George Sand sont pris dans l'humanité.

Je dis dans l'humanité, et ce n'est pas sans quelque scrupule, car il n'y a pas grand honneur pour elle à revendiquer des êtres comme Leoni. Il faut bien que leurs portraits soient vrais au fond, cependant, et que nous nous y reconnaissions à plus d'un endroit, puisqu'ils réussissent, non-seulement à ne pas soulever un inconciliable et définitif sentiment de répulsion, mais encore à nous intéresser et à nous captiver, comme si quelque partie de nous-mêmes était engagée de solidarité dans le jeu qu'ils tiennent contre les lois qui crient dans la conscience et contre les lois qui vengent la société. Toutefois ce n'est pas sans d'infinis ménagemens que l'art peut leur faire affronter les murmures de la pudeur publique. C'est surtout au milieu de ce genre de difficultés et dans la touche de ces physionomies ambiguës qui doivent inspirer tour à tour la haine ou le mépris et la compassion, que le talent de George Sand déploie une prestesse et une précision bien rares. Nous avons eu occasion de le faire remarquer à propos d'*André*. Ce pourrait être aussi dans *Leone Leoni* le sujet d'un long commentaire, mais ces redites deviendraient fastidieuses. Je ne crains pas de dire cependant que dans *Leoni* il y a un coup de pinceau de trop. J'avoue que je verrais sans regret disparaître la scène nocturne où lord Edwards est pris un instant pour Leoni. La mesure de l'avilissement de celui-ci et de l'abnégation de Juliette était comble sans cette scène révoltante. La puissance de fascination de Leoni était assez manifeste; l'invincible pertinacité de l'amour de Juliette était assez énergiquement éprouvée pour que ni l'une ni l'autre n'eût besoin de cette nouvelle confirmation; et je ne doute pas que, cela supprimé, le retour de Juliette à Leoni, lorsqu'elle le retrouve en gondole, ne m'aurait ni plus étonné ni moins ému. Je savais bien déjà que Juliette ne renoncerait jamais à Leoni, et je savais bien aussi que Leoni l'avait abreuvée d'assez d'humiliations et d'angoisses pour que ce dévouement fût héroïque et

susceptible de se traduire par un coup de théâtre plein d'effet. Cet effet ne me semble nullement augmenté par la scène en question. A quoi donc attribuer cette faute, si ce n'est à l'effervescence de l'imagination échauffée par la course animée qu'elle vient de fournir, et trop rapidement lancée pour s'arrêter court et à point? Le lendemain aurait pu être un conseiller plus froid, mais le lendemain était probablement tourné à autre chose. L'art inspiré jaillit et resplendit à chaque page dans George Sand; s'il lui était donné d'arriver en outre à l'art patient, il toucherait à la perfection.

Quand nous aurons passé en revue un assez grand nombre de figures créées par George Sand, nous en ferons remarquer la variété. On peut déjà voir combien Juliette diffère de Geneviève. Chez celle-ci c'était le fini et l'adorable chasteté des contours; chez la première il y a plus de vigueur dans les traits, les tons ont plus de chaleur, les ombres sont plus prononcées. Geneviève, c'est l'amour poussé jusqu'à mourir avec résignation; Juliette, c'est l'amour poussé jusqu'à tout faire et à tout souffrir. La passion de Geneviève ne lui avait inspiré d'énergie que contre elle-même; celle de Juliette lui en donne contre la famille, contre le monde, contre le sentiment de sa propre dignité, contre la reconnaissance, contre toutes les forces extérieures et intérieures qui lui résistent. Geneviève est belle et touchante, parce qu'elle a conservé toutes ses vertus; Juliette est puissamment dramatique, parce que toutes ses vertus se sont l'une après l'autre abîmées dans sa grande vertu et son grand vice : son amour dévoué. Geneviève reste grande par son inviolable respect d'elle-même, Juliette par sa renonciation complète, par l'immolation de tout intérêt qui lui est propre. Peut-être même se hâte-t-elle un peu trop de tout oublier pour Leoni. On s'étonne de voir que, dans les six mois de séjour si calme en Suisse, l'image de sa mère ne se présente pas une seule fois à sa pensée. A Venise encore où, pendant quelque temps, elle est heureuse, elle ne paraît pas songer aux contre-coups lointains de son bonheur. Ce n'est qu'à Milan, où des scènes violentes ont éclaté, ce n'est qu'à Milan, après une rupture avec Léoni, que ce mot qu'on attend lui échappe pour la première fois. « Je demandai au ciel de la force, j'invoquai le souvenir de ma mère, et je me relevai pour faire de nouveau les courts apprêts de mon départ. » J'avoue qui si ce long oubli m'a paru étrange, cette manière de ramener le souvenir me semble une grande beauté. Je ne voudrais pas la sacrifier à mes scrupules.

La variété de couleurs et d'intérêt que George Sand a su répandre dans les caractères qu'il a traités atteste d'autant mieux la fécondité de son imagination, que tous ou presque tous peuvent être ramenés à deux idées premières dont ils sont la personnification : l'idée de la force et l'idée de

la faiblesse. C'est de la combinaison de ces deux termes, tantôt employés un à un, tantôt associés dans des proportions différentes et par des côtés différens que sont sortis tous ses ouvrages. Dans *André,* ce sont deux faiblesses qui s'entraînent mutuellement sans pouvoir se retenir, et l'on en pourrait tirer cette moralité que les plus belles qualités sont stériles et même pernicieuses dans une ame sans ressort. Leone Leoni c'est la force qui rend perturbatrices et funestes pour elle-même et pour les autres, les plus brillantes facultés, parce qu'elle est exagérée et sans frein. C'est le ressort qui brise par excès d'énergie la machine la plus admirablement disposée et en disperse les éclats meurtriers sur les prédestinés qui passent à portée.

Il faut faire une exception pour *le Secrétaire intime.* C'est une brillante fantaisie d'artiste; c'est un roman *romanesque* par les événemens et la conduite, mais éminemment vrai par le fond sur lequel cette riche broderie se déploie. Si le caractère de la princesse Calvacanti est le produit d'une imagination qui se complaît dans les brillans caprices, il sert merveilleusement au développement de celui de Saint-Julien, qui est donné tout entier par l'observation. La touche du grand peintre se reconnaît toujours dans les riens les plus futiles. Il y a dans *le Secrétaire intime* un laisser-aller, une facilité et une abondance de détails qui feraient croire que l'auteur l'a écrit en se jouant et comme pour se reposer. Il semble que rien ne soit choisi, mais que tout vienne et jaillisse de soi-même, et pourtant il y a dans cette profusion un ordre, une netteté, une prévoyance, qui font que rien ne jure et que rien n'est perdu pour l'effet général.

Un des traits distinctifs du talent de George Sand, c'est la franchise pleine de naturel et de vivacité avec laquelle il entre dans une situation, dans un caractère. Un trait de plume, deux ou trois mots de dialogue vous transportent au cœur du sujet et dans l'ame des personnages. C'est là le secret des maîtres. C'est surtout dans *le Secrétaire intime,* où un intérêt dramatique fortement préparé ne concentre pas l'attention sur le premier plan d'une manière puissante, que l'auteur s'est livré à cette pente de son talent dans la création d'une multitude d'incidens et de personnages secondaires. Après l'acteur principal, qui est peint tout entier dans la première page, et la princesse Quintilia, qui se révèle dans les premiers mots qu'elle prononce et dans la première pose qu'on lui voit prendre, on peut admirer ce bon abbé Scipione qui se montre si peu et qui est pourtant si complet; Lucioli, ce « grand officier en habit de fantaisie chocolat, sanglé d'or sur la poitrine, enmoustaché jusqu'aux tempes, cambré comme une danseuse, éperonné comme un coq de com-

bat; » le page Galeotto, « petit être sans cœur et sans tête, joli, bien peigné, bien de caquet, de bons petits mots, équivalant à la danse des roquets sur leurs pattes de derrière; » la soubrette Genetta, le diplomate Gurck, mistress White, le naturaliste Cantharide, et jusqu'au commis-voyageur qui ne fait que paraître à la table d'hôte de l'auberge de Lyon.

Si la méfiance et la jalousie pouvaient raisonner et se corriger, il y aurait profit pour le bonheur de bien des gens à lire *le Secrétaire intime*. George Sand a su trouver l'intrigue la plus propre à rendre les apparences complices des soupçons inquiets de Saint-Julien, et néanmoins menteuses. La manière un peu cavalière dont le pauvre gentilhomme est ramassé sur la grand' route par la princesse Quintilia, est bien de nature a donner l'éveil à sa curiosité sur le caractère et la véritable condition de cette femme aux affections si brusques. Les évènemens de l'auberge et les paroles de Charles Dortan, ne peuvent qu'augmenter sa perplexité maladive. A Monte-Regale, lorsque la douce chaleur de l'amitié de la princesse est sur le point de dissiper les nuages de la défiance, la langue venimeuse et les demi-confidences du page Galeotto les font renaître plus opaques et plus glacés que jamais. Les sages paroles de Spark en triomphent encore; mais que devient le malheureux Saint-Julien lorsqu'il voit la nuit, de ses propres yeux, Quintilia se rendre dans le pavillon du parc, où l'attend ce même Spark, qui l'avait si bien réhabilitée? Comment ne pas croire qu'il est victime de la fourberie la plus insigne et la plus effrontée? Comment mettre des bornes à ses prétentions sur une femme qui se donne au premier venu? Comment ne pas se venger d'une coquette qui a abusé à ce point de son ingénuité? A mesure qu'il laissait détruire ses premiers soupçons, les indices accusateurs vont se multipliant et prennent un caractère plus marqué d'évidence. Ainsi, de degré en degré, il est amené avec beaucoup d'art, par l'impulsion de son caractère, et par la direction des faits extérieurs, à user des derniers moyens de l'audace et de la violence envers cette femme, qui avait eu d'abord beaucoup de peine à vaincre chez lui les inquiétudes défiantes de la vanité pour lui faire accepter une invitation à dîner.

La figure de cette Quintilia, quoique toute de fantaisie, a néanmoins, avec beaucoup d'ampleur, de richesse et de coloris, de l'harmonie et de l'unité. C'est une belle tête idéale bien venue et tout d'un jet. L'idée qui lui a donné naissance dans l'esprit de l'auteur, est d'ailleurs pleine de noblesse et de sensibilité intelligente. Plût à Dieu qu'elle pût pénétrer ceux qui en ont besoin. Je ne sais si *le Secrétaire intime* leur procurera jamais la sagesse qui leur manque, mais ils y pourront trouver, en attendant, un plaisir délicat et relevé.

AUGUSTE BUSSIÈRE.

BULLETIN.

Il n'est plus question que de fêtes. Fête à Fontainebleau, fête à Versaille, fête à l'Hôtel-de-Ville, fête aux Tuileries. Êtes-vous de Fontainebleau ou de Versailles? demande-t-on en s'abordant. Puis, on s'informe du nombre de jours de l'invitation. Il y a les invités d'un jour, de deux, de trois jours. Ceux de six jours sont rares. M. de Werther a une invitation unique. Il a été invité à Fontainebleau pour sept jours! C'est un jour de plus, je crois, que ne durera la fête.

Les chargés d'affaires, les ministres plénipotentiaires, et même les ambassadeurs, murmurent un peu, dit-on, de l'invitation de M. de Werther, qui n'est que ministre; mais on répond que le roi de Prusse a si puissamment contribué au mariage du prince royal, qu'il était bien juste de reconnaître ses bons offices dans la personne de son envoyé, et que, d'ailleurs, M. de Werther prendra son audience de congé le jour même de la signature. Ainsi, c'est au ministre des affaires étrangères du roi de Prusse, plus encore qu'à son ministre plénipotentiaire, que l'invitation des sept jours a été adressée. On espère donc que les sept jours de fête donnés au ministre de Prusse ne troubleront pas le repos de l'Europe, et ne ramèneront pas la guerre de sept ans.

On a beaucoup glosé sur le départ du comte Appony, et on en a conclu que l'Autriche voit de mauvais œil le mariage. Le fait est que l'ambassadeur d'Autriche sollicitait depuis plus de huit mois, de M. de Metternich, un congé que d'importantes affaires de famille lui rendaient nécessaire, que ce congé avait été accordé pour le 1er mai, et que le chancelier de cour et d'état n'avait retardé l'envoi de M. Hügel, qui est chargé de l'*intérim* de M. le comte Appony, que pour laisser l'ambassadeur

parler au nom du corps diplomatique, à l'occasion de la fête du roi. On n'a eu, au contraire, qu'à se louer de l'Autriche, au sujet du mariage de M. le duc d'Orléans; il semble qu'elle ait voulu prouver qu'une sorte de terreur, justifiée par deux tristes exemples, l'avait seule décidée à ne pas se prêter au projet, bien vaguement conçu, d'une alliance entre le prince royal et une archiduchesse.

La fête du roi d'Angleterre, et celle qui aurait eu lieu sans doute pour la majorité de la princesse Vittoria, et qui devaient être célébrées aujourd'hui à l'ambassade d'Angleterre, avec cette somptuosité qu'on ne trouve que là, ont été retardées par deux causes : le deuil pour la mort de la mère de la reine d'Angleterre, et le départ de la cour pour Fontainebleau. On suppose que lord et lady Granville donneront au retour cette belle soirée du matin si célèbre, où ils déploient un luxe digne d'un ambassadeur du temps de Henri III ou de Charles II. La société française devrait, en vérité, se réunir, pour reconnaître à son tour par une noble fête cette hospitalité royale, que l'ambassadeur et l'ambassadrice d'Angleterre exercent envers elle avec une politesse et une grace si infatigables et si soutenues.

Voilà toute la politique en ce moment. Les chambres chôment, tout assemblées cependant. On y cause des préparatifs de l'Opéra et de l'Hôtel-de-Ville, et de la nouvelle maison de M. le duc d'Orléans. — M. de Rambuteau a fait dresser son lit au milieu des ouvriers; il dort, comme Turenne, non sur des étendards conquis, mais sous d'innocens drapeaux tricolores, dont il dresse lui-même les trophées, et sa joyeuse vieillesse s'ombrage sous des astragales de fleurs en papier peint. Voilà les nouvelles de la chambre des députés. A la chambre des pairs, c'est autre chose; on est plus grave, et on discute sur cette question : à savoir si Mme de Turgot, nommée dame de la duchesse d'Orléans, n'effacera pas, par sa beauté, la belle marquise de ..., la nouvelle dame de Mme Adélaïde. Pendant ce temps, le *Journal des Débats* a découvert que le sol tremble sous le ministère, et que les doctrinaires sont à la veille de revenir au pouvoir, le tout à cause d'un rapport improvisé en une nuit, par M. Dumon, sur la loi des sucres! Le *Journal des Débats* fera bien de reprendre ses pipeaux impériaux, royaux et autres, pour jouer d'un ton plus doux jusqu'à la semaine prochaine, celle-ci étant exclusivement consacrée aux joies de l'hymen, sauf à se reprendre aux cheveux après.

— Il y a eu, cette semaine, dans la polémique du *Journal des Débats*, une singulière phrase échappée à son dépit contre la politique de conciliation, dont l'amnistie a été le symbole, et dont M. Guizot n'a pas été

admis à prendre l'initiative, quoiqu'on lui eût laissé jusqu'ici porter tout le poids du système de rigueur. Nous voulons relever cette phrase où il est dit, en parlant de la marche du 15 avril : « C'est une politique d'autant plus irritante, que son principe est l'ingratitude. » On sait si le *Journal des Débats* est bon juge en fait de reconnaissance; on sait combien il a été fidèle aux amitiés puissantes qu'il a jadis servies, aux fortunes politiques sorties de ses bureaux, et qu'il devrait au moins servir un peu par convenance. M. de Salvandy, un des écrivains qui se sont le plus engagés pour le *Journal des Débats* dans cette querelle presque personnelle de M. de Châteaubriand et des deux vieux journalistes, ses amis, contre le plus habile ministre de la restauration; M. de Salvandy, l'homme qui a jeté le plus d'éclat peut-être sur l'ancienne feuille de l'empire par son talent et par son activité, n'a pas obtenu un mot bienveillant de ses anciens collaborateurs dans une élection où il court plus d'une chance défavorable.

—La séance de réception de M. Mignet avait attiré à l'Académie la plus magnifique assemblée. Tout ce que la bonne compagnie a de plus élégant et de plus gracieux s'était donné rendez-vous dans l'enceinte du palais de l'Institut, et l'on ne savait qui admirer le plus de toutes ces femmes en toilette de printemps qui venaient pour rendre hommage à l'homme du monde de tant d'esprit et de goût, ou des illustrations de toute sorte qui, siégeant sur les nobles fauteuils des quarante, ou perdues dans les rangs du public, se réunissaient pour fêter le jeune académicien. M. Mignet avait pour lui, outre sa belle renommée, l'attrait d'un nouvel arrivant. Rarement récipendaire avait été accueilli avec plus de faveur, et on peut le dire avec une faveur plus méritée. M. Mignet pouvait compter sur les bancs occupés par ses collègues M. Thiers, M. Guizot, M. Villemain, M. Royer-Collart, M. Dupin aîné, tous les grands noms de la politique, de l'histoire, de la critique et de la philosophie. Le discours de M. Mignet, par l'élévation des idées, la largeur du plan et la netteté de l'expression, tiendra dignement sa place parmi les rares exemples de discours académiques qui ont été de bons discours. Nous avons dit assez ouvertement notre pensée, lorsqu'il s'est agi de l'élection de M. Mignet, pour n'avoir pas encore à féliciter aujourd'hui l'Académie du choix qu'elle a fait.

—Le succès de Duprez jette le trouble et la consternation dans la troupe de l'Opéra. C'est un spectacle lamentable de voir les tristes effets qui en résultent pour certains sujets qui avaient eu la faiblesse, jusqu'à

présent, de se croire des chanteurs de premier ordre, et d'assister à la chute de ces illusions. Les uns perdent leurs notes graves, les autres leurs voix de faucet; celle-ci son intonation, celle-là son agilité. C'est à qui ne paraîtra pas avec Duprez; en effet, le moyen de chanter juste dans le voisinage d'un aussi grand chanteur qui s'attire toutes les sympathies du public? Telle est la nature de cette voix ample et sonore qu'elle fait oublier aussitôt les acteurs qui chantent avec elle. Or, ceux-ci, voyant que le public les néglige, négligent à leur tour le public. De là toutes les erreurs et toutes les inconséquences qui peuvent naître de l'oubli. En vérité, tout cela est pénible à entendre; pourquoi ne pas prendre son parti franchement? Pourquoi ne pas accepter cette supériorité incontestable? Que signifient toutes ces querelles, tous ces bruits, toutes ces rivalités impossibles? Il n'y a d'égalité dans l'ensemble d'une troupe qu'au Théâtre-Italien, là où Lablache, Rubini et la Grisi peuvent se rencontrer. Tâchez de devenir, à force de travail, Rubini ou la Malibran, et alors vous réclamerez à juste titre la moitié du triomphe. Mais jusque-là résignez-vous, et souffrez que le public vienne pour entendre Duprez qui l'enchante, et qu'il garde à cette voix si large, à cette expression si simple et si belle à la fois, à ce grand style, toute son affection et tous ses applaudissemens. Quoi qu'il en soit, le succès de Duprez semble se confirmer de jour en jour. L'épreuve des *Huguenots*, quoiqu'il n'y ait pas réussi comme dans *Guillaume Tell*, n'en sera pas moins bonne pour lui. Tous les passages où l'art du chanteur pouvait intervenir, il les a dits avec un goût, une distinction, un charme, qui leur donnaient presque une teinte mélodieuse. Quant aux autres, où le parti pris dramatique et le système instrumental envahissent tout, on lui a tenu compte des obstacles qui l'entouraient, et de la musique sévère à laquelle il avait à faire.

On parle beaucoup d'un opéra en cinq actes, que M. Meyerbeer compose en ce moment pour Duprez, de concert avec M. Scribe. M. Scribe a l'habitude de passer la belle saison à la campagne, et ne dit pas facilement adieu aux doux loisirs de son aimable retraite. Force est donc à M. Meyerbeer, chaque fois qu'il a besoin d'une rime ou d'une transposition d'épithètes, de faire un voyage à Montalet, et d'aller visiter pieusement le solitaire.

De cet asile
Simple et tranquille.

Le monde qui fréquente le bois de Boulogne avait remarqué depuis quel-

que temps une petite citadine jaune, qui, tous les jours, au coup de quatre heures, traverse la grande allée dans un nuage de poussière, et se dirige du côté de Paris. On se préoccupait fort de cet équipage singulier, on en parlait dans les salons le soir, et chaque jour les calvacades s'empressaient autour; mais en vain. Mille bruits couraient sur cette citadine, lorsque cette semaine un évènement assez curieux est venu les dissiper à l'improviste. Mardi dernier, à l'heure accoutumée, la citadine jaune débouche par l'avenue de Saint-Cloud; elle avait ce jour-là un air de fête, et de chaque portière s'échappait toute une végétation de branches d'acacias. Il faut dire aussi que le cocher la conduisait d'un train à faire trembler pour les jours du malheureux locataire qui pouvait l'habiter en ce moment. L'équipage brûlait le pavé; et voilà que tout à coup, en passant à côté d'une calèche, les rameaux malencontreux, qui sortaient au moins de trois coudées, froissent les panneaux verts de la noble voiture et vont déchirer la joue de la jolie comtesse de N... Aussitôt on s'élance de tous côtés, on arrête la citadine, on viole le sanctuaire impénétrable, on terrasse le cocher, qui mord la poussière, on ouvre la portière de force, et l'on aperçoit l'illustre auteur des *Huguenots* et de *Robert-le-Diable* caché sous un buisson de verdure! M. Meyerbeer, comme on l'a su depuis, traitait ce soir-là ses amis, et pour leur ménager un avant-goût du printemps, avait rassemblé dans le jardin de M. Scribe autant de ramures et de fleurs que sa citadine en pouvait contenir. Comme vous pensez bien, la reconnaissance fut pleine de charme et d'affection de part et d'autre; puis, après avoir échangé les excuses et les complimens d'usage, on se sépara les meilleurs amis du monde. Depuis ce jour, la citadine jaune du bois de Boulogne a cessé d'être un mystère.

— La première livraison de l'édition illustrée des *Romans historiques* du bibliophile Jacob a été mise en vente jeudi. Le luxe des vignettes gravées sur acier et le prix modique de chaque volume promettent à cette publication intéressante un succès égal à celui de l'*Histoire des ducs de Bourgogne*.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE QUARANTE-UNIÈME VOLUME

DE LA REVUE DE PARIS.

Inès de Las Sierras, 1re partie, par M. Ch. Nodier. 5
Visite au tombeau de Merlin, par M. Th. de la Villemarqué. 45
Bulletin 63
Le Comte de Peñaparda, 1re partie, par M. H. Arnaud. . . . 73
Musée espagnol à Paris, 1er article, par M. Léon Gozlan. . . 107
Critique littéraire. — Œuvres complètes de George Sand, par M. A. Bussière 121
Discours de M. Thiers 135
Bulletin 151
Le Comte de Peñaparda, dernière partie, par M. H. Arnaud. . 161
Souvenirs de Voyages. — Une fabrique d'épingles et une maison de fous à Londres, par M. Nisard 195
Critique littéraire. — *L'Herbagère* de M. d'Arlincourt, par M. Chaudes-Aigues. 212
Les Prisonniers d'Abd-el-Kader. — *Souvenirs* de M. Alissan de Chazet. — *Souvenirs historiques des résidences royales*, de M. Vatout. — *Voyage en Sicile* de M. Th. de Bussière. — *Études sur les Mystères* de M. O. Leroy, par M. A. B. 221
Bulletin 228
L'Ours, ou le Feu couve sous la cendre, proverbe, par M. Théodore Leclercq 241
Il Castello dell' Onestà, par M. A. Jal. 257
Musée espagnol, 2me article, École andalouse, par M. Léon Gozlan. 283
Zingarelli, par M. Castil-Blaze 298
Bulletin 302

REVUE

DE PARIS.

XLII.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET Ce,
RUE DE SEINE, 14, BIS.

REVUE

DE PARIS.

Nouvelle Série. — Année 1837.

TOME QUARANTE-DEUXIÈME.

PARIS.
AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,
RUE DES FILLES-SAINT-THOMAS, 17.

1837.

FONTAINEBLEAU.

..... A force d'entendre parler de cette jeune princesse, qui soulevait tant d'enthousiasme sur son passage, l'envie me prit d'aller la recevoir dans la foule de Fontainebleau, et d'être un des premiers à crier — *vivat!* sur son passage. Cependant j'étais encore bien irrésolu, et ce voyage me paraissait plein de difficultés, à moi pauvre et embarrassé voyageur, qui me fais une ennemie de chaque ville où je passe, lorsque je fus tout-à-fait décidé à partir par cette histoire, qu'on racontait le matin même de mon départ. Arrivée sur les hauteurs de Berghem, la princesse Hélène avait arrêté sa voiture, et montrant au duc de Broglie ces lieux mémorables : — « M. le duc, contemplez ces hauteurs, lui dit-elle, votre grand-père, le maréchal de Broglie, y a gagné sa plus belle bataille! » Allons donc au-devant de cette jeune fille, qui sait si bien notre histoire, et qui doit y tenir une si grande place quelque jour.

— Mais, me disait-on, qu'allez-vous faire? La ville est remplie d'étrangers, le château est entouré de soldats, la forêt est un camp, les palais amoncelés dans Fontainebleau, et qui ne font qu'un seul palais, ne sont pas assez vastes pour abriter tous les conviés à cette fête royale. Qui êtes-vous, d'ailleurs? Quel est votre uniforme? Quel est votre titre? — Hélas! monsieur, vous avez raison, je ne suis rien; en fait d'uniforme je ne possède qu'un habit noir qui a déjà six mois de date, — et cependant je pars pour Fontainebleau.

La route était si belle! Le soleil nous jetait franchement ses premiers rayons du printemps, les arbres verdissaient d'heure en heure, on voyait se relever comme par enchantement la moisson prochaine, qui, la veille encore, jonchait tristement la terre; les joyeux postillons, le chapeau couvert de rubans, poussaient leurs chevaux dans un transparent tourbillon de poussière, c'était vraiment de la joie, vraiment de la poussière, vraiment du soleil. — Un horrible temps pour les spéculateurs, qui pensaient déjà à aller chercher du blé à Odessa.

Nous marchions comme des princes; on disait, nous voyant aller si vite : A coup sûr, voilà un député qui passe! A coup sûr, c'est un ministre! A coup sûr, c'est un pair de France! C'est une puissance, à coup sûr! Ce n'était que nous qui passions.

La ville de Fontainebleau était triomphante. Le mouvement était partout, la fête partout. La princesse était attendue à quatre heures; il était midi quand nous fîmes notre entrée dans la ville. A notre grande joie, il nous fut assez facile de trouver un lit et une chambre. A deux heures, nous étions en grande toilette; la princesse pouvait venir.

Que les jardins de Fontainebleau sont magnifiques! De vieux arbres, de vieilles charmilles, des eaux abondantes et transparentes, un aspect naturel de majesté et de grandeur, un bel étang et au milieu de cet étang un pavillon bâti par l'empereur! Dans l'été l'empereur y tenait son conseil; et sous ces eaux limpides, ces carpes blanchies par le temps, qui n'étaient déjà plus jeunes au XVIe siècle de notre histoire, témoins muets et tranquilles de tant de révolutions qui ont glissé sur ces ondes sans y laisser une trace de leur passage; enfin, non loin du bord une flottille de vaisseaux de ligne, grands comme des barques de pêcheurs, et pour conduire cette flottille, des marins de l'Océan, et au besoin pour commander ces marins, un jeune homme qui sera grand amiral de France quelque jour. Que disait-on, qu'on n'entrait pas dans le château? Toutes les portes sont ouvertes, vous pouvez fouler le gazon de tous les parterres, les cygnes du bassin vous saluent en battant de l'aile. Couchez-vous sur l'herbe, répétez les vers de Virgile à l'ombre des hêtres, dormez si vous voulez dormir, vous êtes le maître de ces beaux lieux.

Je dormais encore ou plutôt j'étais plongé dans cet admirable

rêve, tout éveillé, que vous inspirent les premières brises du printemps, et je sentais voler dans les brillans espaces de l'air, les châteaux, les jardins, les cours, les balcons de marbre, les murailles de briques, et moi enfin, quand tout à coup les trompettes sonnent, les tambours battent aux champs, la fanfare éclate par toutes ses voix de cuivre. — Allons! voici que j'aurai dormi trop longtemps et que je ne verrai pas la princesse aujourd'hui!

Je traverse en toute hâte les jardins, les parterres, les grandes portes. A l'une de ces portes, un gardien très poli me dit : — *On n'entre pas, c'est la consigne!* Mais cependant il ajoute : — Vous n'arriveriez peut-être pas à temps en faisant le tour du château, donnez-vous donc la peine d'entrer, monsieur. J'arrive. Toute la garnison était sous les armes. Un beau régiment de cavalerie occupait un côté de la cour; de l'autre côté était placé le plus fringant, le plus brillant, le plus jeune, le plus élégant régiment de hussards qui ait jamais existé depuis qu'il y a des régimens de hussards. Celui-là est le régiment modèle. Il est habillé de la plus fine écarlate; sur cette écarlate, une main prodigue a jeté à profusion l'argent et la broderie et les plus vives couleurs.

Figurez-vous le hussard; un beau jeune homme de vingt ans, six pieds, la barbe naissante, les dents blanches, la taille de guêpe, la jambe fine, l'air modeste, la tête haute, et cette tête ombragée de belles plumes; le ceinturon d'argent, le sabre d'acier reluisant au soleil, le cheval gris et fringant, le dolman bleu de ciel; les plus belles couleurs, les plus riches parures, le plus galant équipage, tout ce que la coquetterie guerrière peut inventer de plus recherché; voilà le hussard. Ils étaient comme cela tout un régiment, et ce régiment était commandé à haute voix par un colonel digne de lui, un colonel modèle comme son régiment, le colonel Brack; c'est tout dire. Mais, hélas! c'était le dernier jour du colonel Brack, c'était sa dernière fête militaire; il allait dire adieu à ce régiment qu'il a élevé, dressé, paré, comme un seul homme; on disait qu'il était passé général.

Tout ce bruit que j'avais entendu *sub tegmine fagi*, ce n'était qu'une fausse alerte. Les trompettes des hussards voulaient se tenir en haleine, et elles retentissaient comme autant de trompettes de la vallée de Josaphat; les tambours des carabiniers répondaient aux trompettes, et à tout ce bruit guerrier se mêlait le bruit des

canons roulant dans cette vaste cour, traînés par leurs quatre chevaux. Autant le cheval du hussard est leste, fringant, sautillant, heureux de vivre et de piaffer, autant le cheval de l'artillerie est grave, posé, sévère. Il marche fièrement comme un cheval qui traîne la *dernière raison des rois*. Sur le caisson, deux artilleurs sont assis comme sur un char de triomphe. Le canon brille fièrement à travers tout ce bois et tout ce fer; bronze aussi intelligent que le soldat qui le gouverne, il est tantôt joyeux, tantôt terrible; il annonce aussi bien la fête que la bataille; il est le bruit des grandes joies et le bruit des grandes douleurs; quand il passe, les petits enfans battent des mains; les hautes citadelles tremblent quand il passe. Ainsi donc, ils étaient rangés en bataille dans cette cour, au pied de cet escalier de Fontainebleau, dans ces lieux célèbres où fut dénoué le plus grand drame de l'univers.

Oh! l'histoire! c'est la plus grande tâche des hommes. Ni les vers du poète, ni les chefs-d'œuvre du peintre ou du sculpteur, ni les merveilles de l'architecture, ne valent une page de l'histoire. Entassez dans la plus haute des pyramides Dante sur Raphaël, Raphaël sur Michel-Ange, un homme viendra, un historien, et en quelques lignes il aura plus fait que Dante, Raphaël et Michel-Ange : il aura écrit une page d'histoire! Aussi les lieux témoins de ces grandes scènes où la face du monde a été changée, sont-ils empreints d'une indicible et imposante majesté.

Il y a de cela vingt-trois ans à peine, déjà deux siècles! dans cette même cour qui retentit du bruit des fanfares de cette jeune armée, se tenait immobile, muette, isolée, cachant ses larmes, la vieille garde de la grande armée. Cette vieille garde, dont le nom seul renversait les capitales, s'était battue sur tous les champs de bataille de l'univers. Ils étaient à Arcole, à Aboukir, à Marengo; ils étaient les soldats d'Austerlitz, d'Iéna, de Friedland, de Madrid, de Wagram, de Moscou; et à travers tant de gloire et tant de périls, ils se retrouvaient vaincus et décimés, dans cette cour qui était maintenant leur dernier royaume, leur dernier champ de bataille, et encore il faudra le quitter demain, ce coin de terre désolé. Dans ce palais dont toutes les portes, dont toutes les fenêtres sont ouvertes, se cachait, dans sa douleur et dans ses angoisses, l'empereur Napoléon. En vain il avait tenu tête à l'Europe coalisée, le génie avait cédé à la fortune; l'aigle impériale, blessée

à mort dans les cieux de Moscou, avait eu à peine assez de force pour venir expirer ici même, sous le ciel de Fontainebleau. A la fin l'heure était venue où l'empereur lui-même devait déposer cette épée qui avait tant pesé dans la balance du monde. Son sacrifice était accompli comme sa gloire. Alors s'ouvrit la porte du palais, et on vit descendre un homme seul, le regard fier, la démarche hardie, triste, mais non pas abattu; il était enveloppé dans la redingote grise, il portait à la main le chapeau du petit caporal; un seul mois de ses misères l'avait vieilli plus que n'eussent fait dix batailles. Ses vieux soldats, le retrouvant si grand dans l'infortune, se sentaient émus jusqu'au fond des entrailles; ils ne comprenaient pas, les pauvres héros! comment et pourquoi ils se séparaient ainsi eux et l'empereur, eux qui étaient toujours la grande armée, lui qui était toujours l'empereur! Ils baissaient la tête en versant des larmes mal contenues : une voix bien connue les vint tirer de leur stupeur.

« Soldats, leur disait-il, je vous fais mes adieux. Depuis vingt ans que nous sommes ensemble, je suis content de vous, je vous ai toujours trouvés au chemin de l'honneur! » Après quoi il embrassa les aigles, et il descendit d'un pas ferme et tranquille ce même escalier de Fontainebleau.

Ainsi se séparèrent à cette place l'empereur et la grande armée, pour aller mourir çà et là, les uns et les autres, dans la même tristesse, dans la même gloire, dans le même abandon.

Pendant que je me livrais ainsi à tous les souvenirs qui m'assiégeaient en foule, un nuage passa sous le soleil, un léger nuage de printemps; quelques gouttes d'une pluie chaude de printemps tombèrent sur ces beaux uniformes, qui n'en parurent que plus brillans. Cependant mon pauvre habit noir ne pouvait guère résister à la pluie, même la plus légère; et déjà je cherchais des yeux un abri, quand soudain, de toutes parts, je vis accourir à moi de beaux messieurs tous brodés en or et en argent, en belles palmes, en épée. — Viens par ici! me disait l'un. — Je vais te conduire à une bonne place, disait l'autre. — Si tu avais seulement une petite broderie au collet de ton habit, ajoutait un troisième, tu viendrais avec nous sur le balcon du roi! Moi, tout étonné de voir de beaux messieurs me parler ainsi, je les regarde, je les admire, et ma foi, je les reconnais tous; ce sont mes amis! Et parmi eux, avec une belle croix de

commandeur de la Légion-d'Honneur, et bien méritée, mais toujours bon et serviable, M. le baron Taylor qui revient d'Espagne, tout chargé de chefs-d'œuvre. — Allons donc, puisque vous le voulez. — Et je les suis ; et me voilà à la plus belle place, à l'abri, dans un petit cabinet à deux fenêtres. Une de ces fenêtres donnait sur le balcon du roi, l'autre fenêtre sur la cour du château. Ainsi devant moi je devais avoir le cortége de la princesse, pendant qu'à ma gauche je pourrais suivre tous les mouvemens de cette cour, si on peut appeler de ce nom gothique la réunion spontanée des bourgeois les plus influens de notre pays.

Quatre heures allaient sonner, l'attente était générale, l'impatience était à son comble. L'exactitude étant la politesse des rois, on en tirait la conséquence qu'elle était aussi la politesse des princesses ; mais le moyen d'être exacte pour cette jeune femme, retenue à chaque pas de cette marche triomphale par les populations avides de la voir? Pendant que nous attendions, nous aussi, un de mes amis brodés me demanda si j'avais vu le trousseau de la princesse. — Non, lui dis-je, je ne connais du trousseau que les merveilleux éventails de Roqueplan.

— Moi, dit mon ami, je suis plus avancé que toi; j'ai tout vu, et fort à l'aise, car j'étais seul dans les beaux appartemens du prince; et si le roi n'était pas venu me déranger, je crois que j'y serais encore à tout admirer.

Or, cet ami qui me parlait ainsi, bien qu'un peu plus brodé que moi, est, à tout prendre, un homme aussi peu considérable que je le suis moi-même. Comment était-il entré dans l'intérieur de ce palais, qu'on me faisait si formidable? Il allait me le dire, et j'écoutais, tout en restant attentif aux moindres bruits venus d'en bas.

— Oui, dit-il, tu connais bien ce vaste palais? une fois entré là-dedans, on se perd; c'est le plus merveilleux dédale qui ait jamais étonné l'imagination humaine. Ce ne sont que vastes galeries, salles immenses, amphithéâtres, escaliers de géans, mystérieux couloirs, douces retraites cachées dans le mur, balcons de marbre et de bronze; tous les temps, tous les lieux, tous les arts, tous les monarques sont représentés dans ces murs. Le XVIe siècle y a jeté tous ses caprices et toute sa poésie, Louis XIII et Henri IV y ont laissé leur empreinte italienne et française à la fois, Louis XIV y porta sa royale grandeur, l'empereur y reçut cette impératrice

qui l'alliait aux rois en le séparant du peuple; chacun des pouvoirs qui ont passé dans ces murailles y a ajouté quelque chose, celui-ci un palais, celui-là une église, le troisième un théâtre, l'un une galerie, cet autre enfin eut à peine le temps d'y laisser son nom et son chiffre, après quoi il a été emporté par la tempête, et son nom a été effacé par le badigeonneur.

Dans le palais de Fontainebleau tous les souvenirs se mêlent et se confondent. Non loin de l'appartement du pape, dans un coin retiré, où elle fuyait même la clarté du ciel, Mme de Maintenon s'était creusé une retraite, qu'on peut voir complètement meublée et restaurée. Il y a du sang dans ces murs; il y a de l'amour, il y a de la poésie, il y a surtout des mariages. En 1609, César, duc de Vendôme, le fils de Henri IV et de la belle Gabrielle, épousa, dans la Chapelle-Haute, Françoise de Lorraine, duchesse de Mercœur; Louis XII, à peine marié, vint passer la lune de miel à Fontainebleau, et neuf mois après le jeune dauphin y vint au monde. En 1670, la nièce du roi, Marie-Louise d'Orléans, épousa le roi d'Espagne Charles II, représenté par procureur. Louis XV y reçut la main de Marie Leczinska, la digne fille du roi Stanislas. A Fontainebleau, Louis XVIII vint recevoir la duchesse de Berri; à Fontainebleau, Jérôme Napoléon épousa la fille du roi de Wurtemberg. Que de fêtes magnifiques! que de brillans carrousels! que de vœux et que d'espérances! Tu chercherais en vain dans tout ce palais un petit coin qui n'ait pas abrité une tête couronnée ou découronnée, un lit qui ne soit pas un lit nuptial ou un lit de mort. Dans l'appartement du roi, il y a un méchant guéridon en acajou qui vaut bien 15 francs, acheté à crédit chez un marchand de meubles d'occasion; on n'approche de ce guéridon qu'avec respect. Sur cette table fut signée l'abdication de l'empereur. Elle conserve encore le violent coup de canif que l'ex-maître du monde y laissa, comme fait le lion mourant avec sa griffe défaillante. Cette table est placée tout auprès d'une croisée dont les ferrures brillantes ont été forgées par le roi Louis XVI. Cette chambre même, qui ressemble à un herbier, tant les murs sont chargés de toutes les plantes de la flore française, fut habitée par Catherine de Médicis. A côté de cette chambre, Napoléon a fait construire une galerie en l'honneur de Marie-Louise. Ainsi sont confondus tant de souvenirs divers, tant de grandeurs

et tant de misères. Dans cet admirable pêle-mêle, le moyen de ne pas rester confondu? Et penses-tu à mon admiration, quand je me suis vu libre d'entrer partout, et de tout voir par mes yeux, et de tout toucher de mes mains, comme si j'avais été un des maîtres du palais? Parle-moi d'une royauté ainsi faite qu'on peut entrer chez elle à toute heure de la nuit et du jour. Voilà pourtant un des fruits de l'amnistie : c'est que même les amis du roi n'ont plus peur et qu'ils le laissent libre d'aller où il lui plaît. On dit que le roi profite de cette liberté avec le bonheur d'un écolier en vacances. Il va, il vient, il sort, il entre, il admire ces portes toutes grandes ouvertes; il n'a jamais vu rien de si beau. Naguère encore, quand la terreur était dans toutes les ames, excepté dans son ame, il trouvait toujours à ses côtés, autour de lui et malgré lui, un gardien qui le suivait des yeux. Il avait beau renvoyer cet homme, on ne lui obéissait pas. Il marchait ainsi environné d'une surveillance qui l'obsédait. L'amnistie l'a délivré de cette contrainte; il a été le premier dont les fers sont tombés; ses amis lui ont promis de ne plus trembler pour lui, et c'est ainsi que tout bienfait porte sa récompense. Mais pour en revenir à mon histoire, j'étais donc dans ce palais de Fontainebleau aussi libre que le roi.

Figure-toi mon éblouissement, quand après avoir traversé les vastes appartemens du duc d'Orléans, dont la tenture sévère rappelle cependant toute l'élégance du temps de Louis XIII, je me trouvai dans les deux salles où est exposé le trousseau de la jeune duchesse! Sur une estrade est placée la corbeille; cette corbeille est un coffre en écaille et en bronze doré d'un travail merveilleux; les incrustations sont en argent, le XVIe siècle ne désavouerait pas ce chef-d'œuvre; l'estrade est ornée de draperies, de dentelles, de fleurs, et de ces mille gazes flottantes si chères aux jeunes femmes, et qu'un poète a appelées de *l'air tissu*. Le linge est amoncelé d'un seul côté, c'est une montagne de broderies et de dentelles; sur les porte-manteaux sont placées des robes sans nombre; les écharpes d'Alger, les chapeaux aux plumes flottantes; les douze cachemires n'occupent pas une place médiocre dans cette exposition conjugale; en voici un vert-émir, à palmes brodées d'or, pour lequel se damneraient toutes les femmes d'Europe : c'est la reine d'Angleterre qui l'envoie. Juge, s'il te plaît,

de cette main et de ce pied par les gants et par les souliers que voici, gants et souliers d'un enfant de quinze ans ; ils ont été faits sur la main et sur le pied de la princesse. Le velours, le satin, les rubans, tous les infinis détails d'une passion royale, ne manquent guère ; mais il faudrait être une femme, une femme jeune et belle, une femme sans passion, une femme de Paris, pour tout comprendre et pour tout voir.

Ai-je parlé de la robe de mariage en dentelles? et des mouchoirs de poche tout brodés et garnis d'une valencienne haute comme la main, et des turbans de l'Afrique? et du manchon de plume d'aigrette? et des voiles où brillent, surmontés de la couronne, les chiffres entrelacés des deux époux, F. P. H. O. ; Ferdinand-Philippe, Hélène, d'Orléans?

Non! c'est à peine si je puis te parler du nécessaire en vermeil, des vases d'or, de la toilette, de l'écritoire gothique, du porte-bouquet dans le style de la renaissance. Au reste, tu le sais, on peut se fier, pour toutes ces recherches, au goût éclairé du duc d'Orléans. C'est un habile et ingénieux antiquaire; il comprend à merveille l'élégance des vieux siècles, il sait combien un vieux meuble gothique est bienséant à la jeunesse et à la beauté, et pour peu que la duchesse sa femme aime les bois sculptés, les dorures, les vieilles tapisseries, tout le luxe massif d'autrefois, elle n'aura rien à désirer.

Il y avait aussi un véritable amas de perles, rubis, diamans, pierreries de toutes sortes ; une parure en brillans, une parure en brillans et en rubis, les brillans et rubis d'une nuance si parfaite qu'il était difficile de les distinguer les uns des autres ; une parure en perles fines, six bagues, sans compter l'anneau du mariage, tout à côté de la médaille d'or.

Mais dans cet amas admirable de richesses de toutes sortes, ce que j'ai admiré le plus, et ce que tu as admiré autant que moi, sans doute, ce ne sont ni les diamans, ni les perles, ni les cachemires, ni les dentelles, ni les broderies, ni les fleurs, ce sont trois éventails, dont l'idée seule est une idée royale, sans parler de l'exécution, qui est digne de l'idée.

Tu as vu au salon dernier un charmant tableau de Roqueplan, *Cosme de Médicis se promenant dans la campagne de Florence*, et tu as admiré cet éclatant paysage, ce beau ciel, ces eaux limpides, cette poétique et transparente nature. Roqueplan est, à coup

sûr, un merveilleux artiste, parfaitement habile à reproduire tout ce qui est la jeunesse, fleur ou soleil, joie et printemps, amour et bonheur. Il n'est jamais plus à l'aise que lorsqu'il est resserré dans un tout petit espace, et alors il étend à l'infini cette toile exiguë, et il en fait ce que vous voudrez : un lac immense, une prairie sans fin, une forêt d'orangers et de roses. Le duc d'Orléans, qui sait très bien que l'art n'est déplacé nulle part, que bien au contraire c'est là un des priviléges de l'art, de relever toutes choses et de charger les meubles les plus futiles de ses inventions infinies, avait pensé, depuis long-temps, à demander à Roqueplan les éventails de la jeune duchesse; mais le succès du dernier tableau l'intimidait. Il n'osait pas prier le pinceau qui avait fait ce chef-d'œuvre, de peindre un éventail. Mais enfin il se rappela que Benvenuto Cellini ciselait les bagues de la duchesse d'Étampes, que Raphaël dessinait des reliures de livres, que Michel-Ange a peint des assiettes, que Bernard Palissy ne dédaignait pas d'être un potier de terre glaise, que Petitot faisait des portraits pour des tabatières, et Watteau des paysages pour la manufacture de porcelaine de Sèvres; en conséquence, il demanda à tout hasard, à Roqueplan, un ou deux éventails pour la corbeille nuptiale; Roqueplan, qui a bien de l'esprit, quoiqu'il ait un grand talent, consentit à tout ce que voulait le prince. Il ne fit pas un éventail, il en fit trois, dont voici le sujet: *le Mariage de la Vierge*; c'est un délicieux petit tableau sur un fond d'or et dans le genre bizantin; *les Amours peintres* (l'amour fait le portrait de la princesse), c'est une fraîche et riante esquisse digne de Watteau; *la Promenade au parc*, c'est un charmant paysage. Le parc est tout chargé de beaux arbres, le château se dessine dans le lointain, une haute terrasse, un grand vase, des balustrades, de longues allées, où se joue le soleil sur les feuilles tremblantes et resplendissantes comme des miroirs; sur le devant, une belle dame avenante et galante donne le bras à un raffiné d'honneur et salue d'un signe de tête un élégant cavalier qui passe; des plumes, des velours, de l'acier, de la soie, voilà l'affaire!

A ces trois petits chefs-d'œuvre, il faut joindre deux éventails de M. Clément Boulanger, *les Noces de Cana*, et *le Repos de chasse*. *Les Noces de Cana* ne valent pas le tableau de Jean Stein, cette admirable orgie hollandaise, dans laquelle se rue toute cette foule

de manans et de belles dames, enchantés et surpris de voir l'eau changée en vin; mais, évidemment, le dessin de M. Boulanger a été inspiré par le souvenir de cette belle peinture. Dans *le Repos de chasse*, des bohémiens, des bouffons et des nains égaient de leur mieux un jeune prince et sa femme, qui font halte dans la forêt. La monture de ces éventails est digne de tout le reste; l'or et l'ivoire, et les plus fines sculptures, encadrent à merveille tous ces frais paysages, toutes ces scènes riantes. Honneur au jeune homme qui comprend ainsi les beaux-arts, et qui s'en sert comme s'en servait le roi François Ier!

Ainsi me parla mon jeune ami dans tout l'enthousiasme de son cœur. Il était d'autant plus digne de foi en ceci, que c'est un esprit naturellement sceptique et railleur, qui comprend la véritable grandeur comme tous les bons esprits, mais qui voit d'un coup d'œil tout ce que la grandeur a souvent de faux et de misérable. — Et, lui dis-je, comment s'est terminée ta singulière inspection? On m'a dit que la reine avait présidé elle-même, et avec une sollicitude toute maternelle, à tous ces riches détails, et qu'elle n'avait voulu permettre à personne, pas même au roi, de venir la troubler dans cette fête qu'elle préparait à sa belle-fille. — Celui qui t'a dit cela, me répondit mon ami, était bien informé. En effet, il y avait à peine deux ou trois heures que j'étais là à tout admirer, quand j'entendis frapper légèrement à la porte opposée. Un autre que moi aurait répondu : « Entrez! » mais je me retirai, sans rien dire, par où j'étais venu, et je fis bien. En effet, c'était le roi qui venait voir, lui aussi incognito, toutes ces merveilles; et je crois bien qu'il n'avait pas la permission de la reine plus que moi.

Ce récit finissait à peine que soudain un cri : Aux armes! se fait entendre; des cris de *vive le roi!* s'élèvent de toutes parts. On s'empresse, on se pousse, on regarde; c'étaient le duc d'Orléans et le duc de Nemours qui venaient eux-mêmes annoncer au roi leur père l'arrivée de la princesse Hélène. Le duc d'Orléans était parti le matin même pour aller présenter à sa fiancée, à Melun, sa maison civile et militaire, les dames de la princesse et ses chevaliers d'honneur : Mmes de Lobau, de Chanaleihes, de Montesquiou, d'Hautpoul; MM. de Flahaut, de Coigny, de Trévise, de Praslin, le général Baudrand, le général Marbot, le colonel Gérard, le duc d'Elchingen, de Montguyon, Bertin de Vaux, Chabaud-La-

tour, Asseline, le secrétaire du prince, de Boismilon, son précepteur *et son plus vieil ami*, comme il le dit à la princesse. — Aimez-les, madame, lui dit le prince, ce sont mes amis; ils ne m'ont pas quitté depuis sept ans, et ils ont partagé constamment ma bonne et ma mauvaise fortune. Cette troupe brillante accourait en toute hâte, et il était facile, même aux regards les moins exercés, de lire sur tous ces jeunes visages qu'ils revenaient heureux et fiers de leur nouvelle conquête. La figure du duc d'Orléans respirait surtout la joie la plus vive. Il avait vu sa jeune femme, et il revenait content d'elle et plein d'une noble assurance. Ils entrèrent ainsi chez le roi au milieu des félicitations générales et des acclamations de la foule. Rien qu'à voir le jeune prince si heureux, la foule, avec ce merveilleux instinct qui ne la trompe jamais, avait deviné la jeune et belle personne qui allait venir.

Il était six heures quand le prince arriva au palais. De quart d'heure en quart d'heure accouraient, de toute la vitesse de leurs chevaux, des messagers apportant des nouvelles. La princesse arrivait, mais elle marchait lentement. Elle était arrêtée par les discours, par les vers, par les fleurs, par les gardes nationaux, par les jeunes filles vêtues de blanc, par toutes les populations qui se pressaient sur son passage. Elle avait pour tous un regard, un salut, un sourire, une parole; elle parlait la plus belle langue française, la langue du Versailles de Louis XIV; elle voulait arriver, et cependant elle ne voulait pas hâter sa marche, tant elle avait peur de manquer de reconnaissance pour tous ces braves gens qui accouraient sur son passage. A chaque instant arrivait un nouveau courrier. Ce courrier était d'un effet très pittoresque. L'un d'eux surtout, jeune et vigoureux gaillard, le fouet en main, arrive sur son cheval jusqu'au bas du perron, il monte l'escalier en agitant les rubans de son chapeau; en même temps, par l'escalier opposé, montait d'un pas humble et calme le chapelain du château; le chapelain portait son parapluie sous son bras; sa démarche calme et simple, sa soutane noire, sa douce figure, faisaient un admirable contraste avec l'habit brodé, les cheveux poudrés, l'air animé, le pas bruyant du jeune messager. Un peintre qui était là, saisit à merveille le contraste des deux personnages. — C'est admirable! disait-il; quel tableau! Ici des briques, là des pierres de taille, des canons et des hussards; un prêtre en soutane,

un postillon vêtu de peau et de velours; sur la galerie, tous les uniformes de la France; des croix, des plaques, des cordons rouges, des broderies de toutes couleurs, des vieillards chargés d'ans et de gloire, des jeunes gens pleins d'avenir, des enfans jeunes et vifs comme le salpêtre, et de belles jeunes filles si réservées et si modestes, qu'on se demande avec respect si ce sont bien là, en effet, les filles d'un roi! Quel tableau! Il ne manque qu'une chose, ajoutait le peintre en souriant, une chose que regrettent comme moi tous les peintres contemporains : le cordon bleu.

Là-dessus s'établit, à propos du cordon bleu, envisagé sous le rapport de l'art, une dissertation pleine de goût; on disait que le cordon bleu reposait merveilleusement le regard, qu'il tranchait de la plus heureuse façon du monde sur la plupart des uniformes, qu'il jetait dans un tableau une clarté favorable, qu il était très utile au peintre pour rappeler la couleur du ciel, et mille autres raisons excellentes qui n'avaient rien de politique, et qui n'en étaient pas moins d'excellentes raisons.

De nouveaux venus, pour nous faire paraître l'attente moins longue, apportaient des anecdotes qu'ils avaient recueillies sur ce voyage. A la Ferté-sous-Jouarre, où la royale fiancée devait s'arrêter une nuit, un riche propriétaire de la ville s'empressa de mettre sa maison à la disposition de la princesse. La maison était belle, mais peu convenablement meublée pour une duchesse d'Orléans. Aussitôt la liste civile envoya ses fourgons. Toute la maison est tendue de tapisseries magnifiques, on suspend des lustres au plafond, on pare les salons et les chambres à coucher des plus beaux meubles; les lits somptueux, les meubles de soie, les tentures magnifiques, font de cette maison bourgeoise la maison d'un prince. Le lendemain, quand la princesse est partie, le propriétaire de la Ferté-sous-Jouarre a été prié, de la part du roi, de ne pas dégarnir sa maison, mais au contraire de garder tout ce mobilier royal, en faveur de sa bonne hospitalité.

On allait entamer encore une histoire, quand enfin (sept heures sonnaient à l'horloge du château, et le soleil couchant jetait sur toute cette scène attendrissante son rayon le plus calme et le plus doux), accourent en éclaireurs quelques cavaliers de l'escorte: la princesse arrive enfin! Elle est aux portes de Fontainebleau; elle traverse au pas ces rues garnies de drapeaux tricolores; une im-

mense acclamation s'élève dans la ville ; le château lui répond par les mêmes *vivat!* Les tambours, les trompettes, les clairons, les chevaux, les hommes, tout s'ébranle à la fois; en même temps le vaste escalier, garni d'orangers, se couvre de brillans uniformes; toute la France, dans ses plus grandes illustrations, était représentée sur ces marches de pierre; ambassadeurs, maréchaux de France, ministres, pairs de France, députés, magistrats, ils étaient tous représentés à cette fête nationale. Là aussi, c'était une confusion admirable et pleine d'intérêt, M. de Talleyrand non loin de M. de Werther, M. le duc de Dalmatie auprès du comte Gérard, M. Jacques Laffitte et M. Guizot; M. l'évêque de Maroc à la tête si belle, et M. Ary Scheffer, le grand peintre de *Marguerite;* le roi des Belges et le comte de Rantzau, le duc de Broglie, et M. Lefort, maire du premier arrondissement; M. de Montalivet et M. Thiers. En même temps accouraient les dames, mais seulement les dames de la princesse dans leurs plus beaux atours; l'instant d'après toute la famille royale, impatiente et ne pouvant attendre plus long-temps, accourait sur le perron, le roi, le duc d'Orléans, le duc de Nemours, en habit d'officier-général, le prince de Joinville, lieutenant de vaisseau, le duc d'Aumale, sous-lieutenant d'infanterie légère, M. le duc de Montpensier, simple chasseur de la garde nationale. Enfin, tout au bout de la cour, au milieu de ce bruit et de ce silence également inquiet et agité, vous voyez paraître le cortége de la princesse. Tous les regards, tous les cœurs, sont tournés vers une seule voiture; cette voiture dorée, traînée lentement par huit chevaux magnifiques, harnachés comme pour un roi qui reviendrait de la guerre. En ce moment solennel, l'émotion de la foule était à son comble; on allait donc la voir cette jeune femme tant attendue, tant désirée! on allait donc savoir enfin ce qu'il fallait penser de ces louanges et de ces outrages!

A mesure que la princesse approchait, le duc d'Orléans, le duc de Nemours, les femmes, les hommes, descendaient lentement le triple escalier pour aller au-devant d'elle, et c'était là un grand spectacle que bien peu de gens ont pu voir, car les uns jouaient leur rôle dans ce drame muet et éloquent, et les autres, tout entiers à la même pensée, ne regardaient que cette voiture qui s'avançait. Ainsi le roi est resté seul, au sommet de l'escalier,

avec la reine, et à grand'peine il contenait son émotion. C'était beau à voir, cet homme si ému, si agité, qui voudrait suivre ses fils et ses amis, et que retient un reste d'étiquette! Derrière le roi se tenait la reine; on devinait son émotion plutôt qu'on ne la voyait. La princesse, le duc d'Orléans et son cortége sont arrivés en même temps au bas de l'escalier; une évolution militaire, commandée par le colonel Brack, n'eût pas mieux fait. Aussitôt s'ouvre la portière de cette voiture, et soudain descend une jeune et belle personne, à la taille élégante et fine. Elle prend à peine le temps de saluer à droite et à gauche, puis elle s'élance, entraînant avec elle le duc de Nemours, qui lui donne la main, et avec la légèreté de ses vingt ans elle monte jusqu'au roi, qui lui tend la main; elle saisit cette main qu'elle veut porter à ses lèvres; mais le roi lui ouvre ses bras, et elle s'y précipite. En même temps toute cette belle famille entoure cette nouvelle sœur qui lui vient de si loin, et si disposée à se laisser être heureuse. On l'entoure, on l'embrasse, on lui présente tous ses frères, toutes ses sœurs, ces jeunes gens, ces enfans, cette reine des Belges, cette princesse Clémentine qui lit et qui aime les jeunes poètes, cette princesse Marie qui est un grand artiste, et qui vient d'envoyer l'autre jour sa propre statue, faite par elle-même, au musée de Versailles. Et la reine donc! Elle était à demi cachée dans l'embrasure de la porte; on lui a enfin abandonné sa nouvelle fille; et alors, oubliant qu'on les regardait, ces deux femmes se sont embrassées l'une l'autre avec une effusion toute maternelle et toute filiale. Et quelle mère plus noble, plus généreuse, plus remplie de courage, de grandeur d'ame et de modestie pouvait remplacer votre mère, Hélène de Mecklembourg!

L'effet de cette scène a été immense, imposant, solennel. Bien des paupières ont été mouillées, qui n'avaient pas été humides depuis long-temps. Bien des cœurs ont été émus, étonnés eux-mêmes de leur émotion. L'enthousiasme était si grand, si universel, qu'il faisait silence de toutes parts. La foule s'est écoulée comme si elle eût voulu laisser à son bonheur toute cette heureuse famille; même la suite du roi a attendu sur l'escalier de pierre, ne voulant pas troubler ces embrassemens.

Dans le premier moment, cette jeune princesse si attendue, on n'avait pas songé à la regarder; on avait regardé le roi, la reine,

toute cette scène si remplie de majesté royale et de bonheur domestique. Cependant chacun disait que la jeune princesse avait une taille souple et fine, le pied petit, la main mignonne, le cou très blanc, les cheveux d'une belle couleur blonde, l'œil vif et spirituel; avant de la voir, on la croyait belle sur parole; on l'avait entrevue à peine, et déjà on était sûr qu'elle était belle.

Plus tard, avant le dîner, après s'être reposée quelques instans dans son appartement, la jeune princesse a reparu dans le salon de la reine, où le roi lui-même lui a présenté les dames invitées: Mme la comtesse de Flahaut, Mme la comtesse de Laborde, Mme la comtesse Durosnel, Mme la duchesse de Trévise, Mme la duchesse de Coigny, Mme la baronne de Berthois, Mme la baronne Delort, Mme la comtesse de Colbert, Mme la baronne de Marbot, Mme la marquise de Preslin, Mlles de Lobau, Delaborde, de Chanterac, de Flahaut, de Sainte-Aldegonde. A huit heures et demie, le roi, la famille royale et tous les conviés à cette noble fête se sont mis à table; la table était de deux cent cinquante couverts. Le roi avait à sa droite la princesse Hélène, à sa gauche la reine des Belges; M. le duc d'Orléans était à la droite de la princesse, le roi des Belges auprès de la reine des Français, Mme la grande-duchesse douairière de Mecklembourg à côté de M. le duc d'Orléans, Mme la comtesse Molé à côté du duc d'Aumale, M. le baron de Werther, ministre de Prusse, auprès de la grande-duchesse de Mecklembourg, Mme de Werther auprès du prince de Joinville; M. le prince de Talleyrand, Mme la duchesse de Dino, M. le chancelier, les maréchaux, les ministres, M. le président de la chambre des députés, la duchesse de Dalmatie, la maréchale Gérard, la maréchale Maison, le duc et la duchesse de Broglie, le général Athalin, le duc de Castries, occupaient les places les plus rapprochées de la famille royale.

A dix heures, un feu d'artifice a été tiré auprès du bassin du grand parc; les chiffres F. H. n'avaient pas été oubliés, et brillaient dans les airs. Mais je vous parle du banquet et du feu d'artifice par ouï-dire: ce n'est pas mon affaire, c'est l'affaire des historiens officiels; je veux vous raconter simplement ce que j'ai vu.

C'était le lendemain de ce jour si rempli d'émotions et d'inquiétudes de tout genre. C'était le jour du mariage ou plutôt des trois mariages du duc d'Orléans et de la princesse Hélène de Mecklembourg. On disait que la fête serait brillante et solennelle, et que

jamais les magnificences de Fontainebleau n'auraient paru avec plus d'éclat; on disait aussi que l'accès du palais était impossible, et que nul, excepté les invités du roi, n'aurait le droit de pénétrer dans ces murs. Cependant confiant dans ma fortune, je me préparai à tout hasard. Il était sept heures du soir, déjà le palais s'illuminait de toutes parts. Chaque porte, chaque croisée de cet amas de châteaux resplendissait d'une clarté inaccoutumée. A voir ainsi s'illuminer peu à peu ces vastes galeries, on eût dit que tous les siècles qui avaient aimé, qui avaient prié, qui avaient souffert, qui étaient morts dans ces murs, sortaient l'un après l'autre de leur oubli, et revenaient dans leurs plus beaux atours, dans leur plus glorieux appareil, y passer encore une nuit de fête et de gloire, de plaisir et d'amour. Certes, ce soir-là, il ne fallait pas être un grand poète pour ranimer toute cette histoire éteinte : avec une ame un peu clairvoyante, il eût été facile de reconnaître à travers les vitres gothiques de la galerie de François Ier, le roi chevalier présidant aux fêtes brillantes, et tout au sommet de l'escalier, la sombre figure de Napoléon partant pour son exil de l'île d'Elbe. François Ier et Napoléon Bonaparte, voilà en effet les deux maîtres du palais de Fontainebleau, voilà les deux fantômes qui reviennent le plus souvent dans ces murs, dans ces galeries, dans ces mille chambres muettes, et alors qu'ils doivent être étonnés, le roi et l'empereur, de retrouver debout tout leur ouvrage! Depuis si long-temps leur palais était en ruines! Les murs s'affaissaient sur eux-mêmes, les plafonds s'en allaient en lambeaux, les armoiries de tant de rois avaient été si souvent grattées, replacées et regrattées sur la pierre, que la pierre était percée à jour; on avait fait une si rude chasse aux aigles, on avait arraché tant de fleurs de lis, on avait brisé tant d'emblèmes, on avait effacé tant de chiffres d'amour, que parmi toutes ces destructions impitoyables, il était impossible de rien retrouver que des murs sans nom, des passages sans souvenirs, des salons sans honneurs, des autels sans encens, des boudoirs sans parfums, des cadres vides, des trônes brisés, toutes sortes de royautés indignement saccagées, gaspillées, rouillées, anéanties! L'ombre des anciens maîtres de Fontainebleau se promenait tristement parmi ces ruines lamentables, et plus les années s'amoncelaient sur les années, plus les ruines s'amoncelaient sur les ruines. Mais aujourd'hui tout se

relève, les fondemens ébranlés se rassurent, les escaliers écrasés par tant de grandeurs passagères se raffermissent dans leurs bases, les statues couchées par terre remontent sur leur piédestal, les portraits rentrent dans leur cadre, le vieux plâtre des salons est chassé comme la poussière, et derrière cette couche immonde, reparaissent dans leur éclat tout nouveau des chefs-d'œuvre de trois siècles. C'en est fait, la restauration est complète au dedans et au dehors. Les plafonds s'animent comme les murailles, les portes de sapin ont fait place aux portes de chêne, le papier peint s'en va et cède la place au tableau d'histoire; l'écho répète de nouveau des noms sonores; les caves se remplissent et aussi les bûchers; les meubles sont rendus au velours et à la dorure, et les vers regrettent leur proie; on remet aux fenêtres les vitraux gothiques, on relève les cheminées abattues; on retrouve, avec le soin minutieux et la patience exacte de l'antiquaire, les moindres détails de cette fine sculpture qui changeait le bois en chefs-d'œuvre, la pierre en dentelles, le marbre en belles femmes et en héros. La mosaïque reparaît éternellement jeune et brillante, et elle sort plus fraîche que jamais du parquet de chêne qui la recouvrait comme un cercueil. Partout, du haut en bas de ces immenses murailles, s'est portée la même main réparatrice et attentive; partout a reparu l'or, la couleur, l'émail, le marbre, la pierre, l'écaille, l'ivoire, l'argent, la laine, le velours. C'était, il y a six ans, une demeure désolée et livrée à tous les vents du nord; aujourd'hui, c'est un palais magnifique, digne des plus grands rois. Aussi l'étonnement est immense parmi les ombres royales. Qui donc a réparé mes galeries? s'écrie François Ier; gloire à lui, il a replacé sur les murs mes armoiries et le chiffre de ma belle maîtresse! Qui donc a relevé l'escalier de Fontainebleau et sauvé les moindres vestiges de mon passage? s'écrie l'empereur; gloire à lui! il n'a pas eu peur des aigles, des souvenirs, non plus que des couleurs de la grande armée. Ainsi parlent entre elles ces ombres consolées. En même temps, à l'heure de minuit, reparaissent légères comme des ombres heureuses, toutes les femmes qui régnèrent un jour dans ces royales demeures. Elles glissent doucement sur ces tapis moelleux; elles prennent place sur ces trônes relevés; elles se reposent sur ces sophas redorés; elles sourient à leur beauté dans ces glaces de Venise qui les reflétaient si belles; elles dansent en chœur sous ces

voûtes charmantes où tout leur rappelle leurs beaux amours d'autrefois. Belle et grande tâche, en vérité ! Sauver les ruines, sauver les gloires, sauver les souvenirs de son pays ; aspirer plutôt au titre de conservateur qu'au titre de créateur; peu fonder, mais tout sauver; être plus fier de tirer un château de sa ruine que de l'élever tout neuf et de mourir en le laissant imparfait ; mettre à profit tout le luxe, toutes les entreprises, toutes les folies, toutes les dépenses royales de trois siècles; arriver ainsi au plus admirable résultat qui ait jamais couronné l'œuvre des plus grands architectes, c'est-à-dire achever tous les monumens commencés; le même jour, rendre à la colonne son empereur, Louis XIV à Versailles, François Ier à Fontainebleau, Mademoiselle au château d'Eu, le roi aux Tuileries, et le lendemain, aspirer pour tout repos à la gloire d'achever le Louvre, et tous ces efforts incroyables, toutes ces entreprises menées de front, tout cela au milieu des partis qui s'entrechoquent, dans l'émeute, dans la guerre civile, dans les désordres, sous le poignard de l'assassin, voilà ce qui s'appelle vouloir et pouvoir !

J'en étais là de ma méditation et j'oubliais le nouveau mariage qui allait s'accomplir sous ces murs témoins de tant d'hyménées, lorsque, par l'escalier sur lequel j'étais assis, vinrent à passer deux jeunes gens en habit de fête : — Ne venez-vous pas avec nous? me dirent-ils ; hâtez-vous donc, on ne vous attendra pas; et moi je les suivis, poussé par un sentiment de curiosité poétique que je n'avais jamais éprouvé jusqu'à ce jour.

Mais, grands dieux ! quelle fut mon admiration, je pourrais dire quel fut mon effroi, quand je me trouvai presque seul dans une salle immense, toute resplendissante de l'éclat des lumières ! Ici, la description la plus habile manquerait son effet. Les plus grands maîtres dans l'art de donner la vie, le mouvement, le feu et la couleur aux objets qui tombent sous les sens, s'avoueraient vaincus sans espoir. Il s'agit cette fois, songez à cela ! d'une salle immense recouverte, du haut en bas, des peintures de ce grand artiste qui n'eut pas de rivaux dans le plus beau siècle des beaux-arts : le Primatice ! Le digne élève de Jules Romain, François Primaticcio, fut adressé, jeune encore, au roi François Ier, par le marquis de Mantoue, à qui le roi de France avait demandé un peintre pour son château de Fontainebleau. Le grand artiste ar-

riva suivi d'un grand nombre de statues et de marbres antiques, puis il commença ces immenses ouvrages qui devaient être l'œuvre de sa vie. Le Primatice a décoré le château de Fontainebleau durant trois règnes, car François Ier le légua à Henri II, Henri II à François II, et ce palais de Fontainebleau le reconnaît avec orgueil pour son architecte, pour son peintre, pour son sculpteur. Ces fines statuettes, où l'élégance de la forme le dispute au fini de l'exécution, sont du Primatice; ces ornemens d'une infinie et exquise variété sont du Primatice; ces meubles, ces fontaines, cette orfévrerie, du Primatice. Partout sur ces murs il a laissé des traces de son génie; c'était un habile, un infatigable et ardent improvisateur. Il a jeté là toute une armée de figures, et pas une de ces figures ne ressemble à une autre figure, et pas un de ces personnages pastoraux ou guerriers, fabuleux ou historiques, n'a la même pose; seulement c'est toujours la même noblesse, la même manière gracieuse et tant soit peu maniérée du Parmésan. L'esprit, l'invention, la couleur, la forme, la grace, l'habileté, l'audace, toutes les ressources de l'école florentine ont à peine suffi à ce travail de si longue haleine. Me voilà donc au milieu de la galerie de Henri II, au milieu du Primatice, au milieu de l'histoire d'Hercule par le Primatice! Mais ne disait-on pas que ces chefs-d'œuvre étaient perdus, anéantis, et qu'il y a déjà deux cents ans un grand peintre avait déclaré que la restauration du Primatice était impossible? Il est là cependant qui règne en maître; il est là dans toute sa grace et dans toute sa vigueur, ce grand artiste si jaloux de toute renommée qui n'était pas sa propre renommée, qui fut le premier artiste du temps de Jean Cousin, de Germain Pilon, de Jean Goujon. Il revient au monde, et de bien loin; il s'est relevé d'une bien profonde poussière, il est sorti d'un immense abîme. Toutes ces peintures, retrouvées par un miracle incroyable de zèle, de patience, d'intelligence, de volonté et de courage, le temps les avait d'abord effacées de son aile; était venu ensuite l'ignoble badigonneur qui avait passé sur ces nobles couleurs à demi effacées sa chaux, son mortier, son plâtre, sa couleur grisâtre et changeante; sur le badigonnage abominable de cet homme ou de ces hommes, on avait collé ensuite ces magnifiques tentures en papier peint que l'empire employait alors avec une triste profusion, et que l'empereur aurait bien dû laisser aux cafés et aux mansardes de son royaume. Tels

étaient les moindres outrages éprouvés par ces chefs-d'œuvre, sans compter le temps qui, non moins impitoyable que les hommes, sous le plâtre, sous la chaux, sous le vernis, sous le papier peint, attaquait encore les faibles vestiges de tant de génie.

Eh bien! ainsi effacée, l'œuvre du Primatice a été retrouvée. Un peintre habile, à peine guidé par quelques linéamens incertains, par quelques gravures incomplètes, a suivi lentement les faibles traces de ce vigoureux génie. Heureusement le miracle est accompli du haut en bas de cette immense salle. Toute la vie d'Hercule se détache de cette muraille avec la vigueur d'un bas-relief. Le plancher est composé des bois les plus précieux, le plafond est chargé d'or et de peintures, la corniche est sculptée avec un art infini; à chaque panneau de la muraille, Hercule et ses travaux sans excepter Omphale, Omphale qui ressemble à Diane de Valentinois. Dans l'embrasure des croisées, le Primatice; au-dessus des portes, le Primatice; partout et toujours le Primatice. Au bout de cette salle, et tout voisins des plafonds magnifiques, un immense balcon tout doré est disposé pour un orchestre; deux milles bougies dans des candélabres de bronze doré, disposés sur un double rang, éclairent dignement cette renaissance de la renaissance, disons mieux cette résurrection.

Voilà pourtant dans quel immense espace, tout rempli d'or, de lumière et de peinture, je me trouvais égaré. Spectacle d'autant plus imposant pour moi, que ces mêmes lieux, si magnifiques, je les avais vus pauvres, nus, dégradés, hideux. Au milieu de cette immense salle était dressée une immense table ronde, recouverte d'un magnifique velours bordé de crépines d'or. Un homme entra; cet homme était vêtu d'un habit étrange et inconnu, qu'il portait avec une grace parfaite, avec trop de grace peut-être, car cet habit était une simarre, redoutable habit, porté par tant de magistrats redoutables. Quand tout fut préparé pour l'auguste cérémonie, quand le livre où est inscrit l'état civil de la famille d'Orléans, qu'on pourrait appeler le livre d'or, fut ouvert à la plus belle page, le roi entra dans cette salle, et il la traversa lentement, d'un bout à l'autre, pour venir se placer en face du chancelier, dont il était séparé par cette immense table ronde. J'ai vu défiler ainsi tout le cortége, imposant et magnifique, comme on en voit dans ses rêves ou dans les contes des *Mille et une Nuits*. Toute la

maison du roi, toute la maison des princes, dans leur plus magnifique appareil, suivaient lentement le roi, qui les conduisait. En même temps, les dames de la reine et des princesses, la maison du roi et de la reine des Belges, la maison de la grande-duchesse douairière, les témoins du prince royal, les témoins de la princesse Hélène, les ministres, les maréchaux, les pairs, les députés, le corps municipal, les généraux, tous les invités à cette fête, entouraient la famille royale. Aux deux côtés du roi se tenaient, debout comme lui, M. le duc d'Orléans et sa royale fiancée; à droite, la reine des Français, le roi des Belges, le duc de Nemours, le prince de Joinville, le duc d'Aumale et le duc de Montpensier; à gauche, la grande-duchesse, la reine des Belges, la princesse Marie, la princesse Clémentine, Mme la princesse Adélaïde; de l'autre côté de la table, M. de Montalivet, M. Molé, M. de Salvandy, tout le ministère de l'amnistie, le chancelier de France, le grand-référendaire, l'archiviste de la chambre des pairs; à droite et à gauche du roi, dans le second hémycicle formé par la table, les témoins du mariage.

Pour le prince royal : les quatre vice-présidens de la chambre des pairs, le président et les quatre vice-présidens de la chambre des députés, le maréchal Soult, le maréchal Gérard, grand-chancelier de la Légion-d'Honneur, le maréchal Lobau, commandant de la garde nationale de Paris, le prince de Talleyrand.

Pour la princesse Hélène : le comte de Rantzau, M. Bresson et le duc de Choiseul. La maison du roi, la maison des princes, étaient placées derrière la famille royale; les dames se tenaient debout du côté opposé, derrière le chancelier. Le plus profond silence régnait dans toute la salle. Pas un murmure, pas un mouvement, pas un geste. On eût dit quelque tableau de l'histoire de Louis XIV descendu des murailles de Versailles, et dont les imposantes figures se seraient détachées l'une après l'autre du cadre magnifique où elles sont renfermées.

Au milieu de ce silence solennel, le chancelier, d'une voix grave et imposante, lut la formule de mariage : *Très haut et très puissant seigneur*, etc., et la question d'usage : *Acceptez-vous pour épouse la princesse Hélène?* Le duc d'Orléans, se tournant vivement vers son père, a paru lui demander une dernière fois son consentement royal; le roi a fait un geste affirmatif, et alors le duc a répondu

d'une voix ferme : — *Oui, monsieur!* La voix de la princesse était moins assurée, et elle a répondu avec beaucoup de douceur : — *Oui, monsieur!* En même temps, le chancelier prenait les ordres du roi : — *Très haut, très puissant et très excellent prince.* Quand toutes les cérémonies ont été accomplies, M. le chancelier a déclaré à haute et intelligible voix que le prince royal, duc d'Orléans, était uni en légitime mariage avec la princesse Hélène de Mecklembourg. En même temps, M. le grand-référendaire a porté le registre à la signature de la famille royale. Les deux époux ont signé d'abord et d'une main ferme; le roi a signé ensuite, puis le roi des Belges, puis les deux reines, et enfin les princes et les princesses. Cela fait, M. le grand-référendaire a reporté le registre devant M. le chancelier, qui alors a appelé l'un après l'autre tous les témoins du mariage; chacun d'eux a signé à son tour dans l'ordre que nous disions tout à l'heure. M. le chancelier, M. le grand-référendaire, M. l'archiviste de la chambre des pairs, ont clos le registre. A ce moment seulement, cette muraille d'or et de soie qui entourait la famille royale s'est animée; les dames ont salué la jeune duchesse avec les plus tendres regards et les plus charmans sourires. Mais le roi a repris la marche, et il a fallu le suivre à la chapelle.

A peine avais-je eu le temps de jeter un dernier coup d'œil sur cette salle que nous quittions si vite, sur ces tableaux qu'unissent entre eux les chiffres enlacés de Henri II et de Diane de Valentinois, sur cette cheminée du plus bel ordre ionique qui se dressait derrière le roi, toute chargée d'emblèmes, de festons, d'armoiries, de guirlandes, gigantesques chefs-d'œuvre de Philibert Delorme et de Guillaume Rondelet.

Mais le roi nous entraînait à sa suite, il fallait marcher avec lui. Avant d'arriver à la chapelle catholique, le roi passa par la galerie de François Ier. Quand la galerie de François Ier sera restaurée, comme l'a été la galerie de Henri II, ce sera la plus belle galerie du château de Fontainebleau, et peut-être du monde entier. Là, en effet, le Primatice n'a pas été seulement un grand peintre, mais encore il a été un grand sculpteur. Dans la décoration, il ne faut pas que la peinture soit abandonnée à elle-même; si on veut qu'elle produise tous ses effets, il est nécessaire qu'elle soit accompagnée de la sculpture. C'est la sculpture qui donne le relief, c'est-à-dire

le mouvement et la vie, aux chefs-d'œuvre du peintre. Elle encadre, elle explique, elle accompagne à merveille la couleur; elle en augmente la force et la grace. La galerie de François Ier est le plus excellent exemple du grand effet que peut produire cette intime union des deux arts qui s'accordent si bien l'un et l'autre. Mais hélas! de tous les produits de cet heureux accouplement, il ne reste plus guère sur ces murailles que des linéamens informes, des figures brisées ou effacées; et de ce chef-d'œuvre des trois grands arts qui font le plus d'honneur à la nature humaine, l'architecture, la sculpture et la peinture, il ne reste plus guère que le souvenir. Ces souvenirs sont encore d'une grande puissance. Par ce qui reste de ces fragmens on juge encore de ce qu'ils étaient, et, ce qui est plus heureux, on juge ce qu'ils seront un jour, quand leur tour sera venu de reparaître. Toujours est-il qu'en passant dans cette galerie de François Ier on ne pouvait s'empêcher de penser à tout ce qu'il avait fallu de peine et de dépenses royales pour rétablir la galerie de Henri II. La première de ces galeries représente à merveille les misères de Fontainebleau; la galerie de Henri II en résume toutes les splendeurs.

La chapelle de Fontainebleau reconnaît saint Louis pour son fondateur. François Ier la fit restaurer dans des proportions plus larges; Henri IV la fit décorer. Elle a quarante mètres de long sur huit mètres de large, sans compter les chapelles latérales. Le pavé est une mosaïque de marbres précieux et de diverses couleurs. Les lambris sont couverts des plus riches ornemens de la sculpture et de la dorure. Fréminet, le peintre de Henri IV, a couvert la voûte de magnifiques peintures, heureusement conservées; le maître-autel est entouré de douze colonnes de marbre; quatre anges de bronze le soutiennent. De chaque côté, deux statues en marbre blanc, saint Louis et Charlemagne. S'il y a quelque part une chapelle qui, pour le nombre, la richesse, la variété des ornemens, pour la forme et pour la grace, pour l'élégance et pour la richesse, puisse lutter avec la chapelle de Versailles, c'est la chapelle de Fontainebleau.

La chapelle n'était pas moins éclairée que la galerie de Henri II. Des lustres sans nombre et chargés de bougies jetaient leur tranquille lumière sur les tribunes latérales, sur la tribune de l'orgue, toutes remplies de spectateurs. L'autel était paré de fleurs;

de beaux tapis des Gobelins recouvraient le sanctuaire; tous les bancs de chêne étaient garnis de velours, et chaque prie-dieu avait son coussin de soie. Le duc d'Orléans menait lui-même sa fiancée à l'autel. L'exhortation conjugale de l'évêque de Maux fut simple et très courte; elle fut écoutée avec recueillement et dans le plus grand silence. Le greffier de la chambre des pairs ayant remis à monseigneur l'évêque un certificat de la chancellerie de France, dans lequel il était dit que le mariage avait été célébré, l'évêque bénit les deux époux. Le curé de Fontainebleau, M. Liotard, assistait à cette cérémonie, aussi bien que M. Cuvier, le vénérable pasteur qui devait célébrer tout à l'heure le mariage luthérien.

Quand la messe fut achevée, la famille royale quitta l'autel, et le roi, qui connaît mieux que personne le château restauré par ses soins, conduisit cette noce royale par de nouveaux chemins et par de nouveaux escaliers, jusqu'à la galerie Louis-Philippe. Vous dire au juste l'itinéraire de cette marche triomphale, les escaliers que nous avons montés et les escaliers que nous avons descendus, il n'y a peut-être que le roi qui saurait le dire. Ces escaliers étaient tendus de tapis magnifiques, couverts d'orangers en fleurs, chargés de candelabres, resplendissans de marbres et de peintures. Pour aller à la chapelle catholique, le cortége avait traversé la salle des Gardes et l'escalier de François Ier; pour aller à la galerie Louis-Philippe, il traversa *l'escalier d'Alexandre* et le vestibule de la Porte-Dorée. Dans la salle des Gardes, un habile, savant, ingénieux et modeste pinceau, M. Munich, a rappelé avec un rare bonheur tous les amours, tous les tournois, toutes les joûtes chevaleresques du château de Fontainebleau. Il a placé là tous les emblêmes qui ont honoré ces nobles murailles : la Salamandre, le Croissant, l'H couronnée, le Soleil de Louis XIV, l'Aigle et les N de l'Empereur. La cheminée de cette salle des Gardes est à elle seule tout un édifice; les ornemens de l'escalier du roi sont aussi de M. Munich, M. Abel de Pujol a fait les deux tableaux; M. Abel de Pujol, M. Allaux, M. Picot et M. Munich, tels sont les principaux restaurateurs de ce vaste palais, dont l'architecte est, après le roi Louis-Philippe, M. Dubreuil.

Nous sommes donc arrivés par la route la plus brillante, en prenant par le vestibule de la Porte-Dorée (autre chef-d'œuvre du Primatice, naïf chef-d'œuvre) dans la galerie Louis-Philippe.

Toute cette galerie, qui est magnifique, est construite dans le style de la renaissance; des colonnes de l'ordre doriquè soutiennent la voûte et le plafond, des glaces d'une vaste dimension remplissent les intervalles qui séparent les groupes de colonnes; ces portes immenses ont été copiées exactement sur une porte du XVe siècle échappée à la dévastation; mais malgré l'habileté de l'imitation, il est encore facile de distinguer la copie de l'original. Cette salle, d'un caractère sévère, avait été disposée pour le mariage protestant. Sur un autel, recouvert de velours rouge, était placé un christ entre deux flambeaux; sur une table, la Bible, devant l'autel, un prêtre, ou plutôt un père de famille célébrant le bonheur domestique. C'était encore un contraste touchant et inattendu. Nous passions des pompes de l'église catholique à la sévérité de l'église protestante. Le discours de M. le pasteur Cuvier a duré plus d'un quart d'heure; il a parlé simplement, et dans ce discours il avait tout-à-fait oublié le prince pour ne se souvenir que du jeune époux. Il y avait bien de la paix et bien de l'émotion dans ce discours.

Il était plus de onze heures; arrivé à la porte de la chapelle, le roi a salué gracieusement l'assemblée, puis il est rentré dans ses appartemens, en remontant ce magnifique escalier dont un roi se contenterait pour son salon. Ainsi s'est terminée cette seconde journée, et jamais, que je sache, une journée historique n'a été remplie de plus d'émotions, de plus d'intérêt, de plus de magnificence et de grandeur.

Il faut voir la forêt de Fontainebleau, le matin de bonne heure, quand l'oiseau chante, quand le soleil brille, quand tous les points de vue s'étendent à l'infini devant vos regards charmés, quand toutes ces pierres amoncelées sous ces arbres séculaires prennent mille formes fantastiques, et donnent à la forêt l'aspect de la plaine où les Titans se battirent contre le ciel. La forêt de Fontainebleau est pleine de mystères, de bruits, de détours, de lumière, d'obscurité. Ce sont des cavernes profondes, ce sont de petits sentiers qui serpentent doucement dans l'ombre sur un gazon fleuri, ce sont des flots de sable qui s'échappent du rocher entr'ouvert, c'est une goutte de rosée qui tombe en murmurant doucement d'une inerte montagne; ce sont mille formes bizarres, comme il devait y en avoir beaucoup sur la terre après le déluge, quand les

eaux eurent défiguré à plaisir toutes les choses de la création. A chaque pas que vous faites dans ces mystères, vous rencontrez quelques-unes de ces nouveautés vieilles comme le monde, mais dont l'effet est tout puissant. Les artistes, les poètes, les romanciers, les amoureux, ces grands poètes, ont fait de tout temps de la forêt de Fontainebleau le domaine de leurs rêves. Elle se compose de quarante mille arpens de vieux arbres; elle est bornée à l'ouest par la Seine, au midi par le canal de Briare, elle n'a pas moins de vingt-huit lieues de pourtour, presqu'au centre de cette forêt est situé le palais de Fontainebleau.

Au milieu de cet admirable bouleversement de roches, de gazons, de vieux chênes dont plusieurs rappellent saint Louis, ou Charlemagne, ou Clovis; dans les fourrés épais, dans les routes bien sablées, sur les hauteurs inaccessibles, au fond de ces gorges profondes, au fond de ces cavernes, au sommet de ces palais aériens; loin de la Seine qui brille au loin, ou sur ses bords, à l'ombrage des pins ou des érables, des bouleaux ou des hêtres, des sapins ou des ormes, sur les bruyères, parmi les roseaux, sur la mousse ou dans le sable, au cri des corbeaux, aux chants joyeux de l'alouette, aux notes plaintives du rossignol, que la couleuvre étale au soleil ses couleurs variées, ou que le daim s'enfuie en bondissant, après avoir jeté un coup d'œil animé et curieux, n'oubliez pas cependant de rechercher les sites favoris des princes et des poètes, les rochers fameux, les repos de chasse, dont l'aspect rappelle les vieilles légendes. Il y a un certain art pour visiter la forêt comme pour visiter le château de Fontainebleau, au-delà duquel tout est hasard et confusion. Allez donc pas à pas de la Table du Roi à la Vallée de la Selle, du Rocher de Saint-Germain à la Mare aux Eves, du carrefour de Belle-Vue à la Gorge au Loup. Parmi toutes ces horreurs magnifiques recouvertes de beaux ombrages, visitez Franchard, la plus bouleversée de toutes ces vallées pittoresques. A Franchard on vous racontera des légendes, on vous montrera les ruines d'un monastère, vous aurez des histoires de saintes et des histoires de voleurs; puis, en côtoyant un petit lac sur lequel flotte, à l'heure qu'il est, un jeune chêne de vingt ans, renversé par le vent, vous irez admirer *la Roche qui pleure*.

La *Roche qui pleure*, c'est une haute montagne couchée sans art entre plusieurs montagnes moins hautes. Autour de cette ro-

che, tout est désolation, silence, aridité. Vous avez soif, rien qu'à vous voir dans ces sables, sur ces rochers, sous ce soleil. Mais cependant prêtez l'oreille. Entendez-vous le bruit argentin d'une goutte d'eau qui tomberait du ciel dans une coquille de nacre? Pour l'entendre tomber cette eau limpide, il faut avoir la tête calme, la conscience tranquille. Elle ne se révèle qu'aux bonnes gens qui la cherchent en toute simplicité, cette eau mystérieuse et limpide. On dit qu'elle a le secret de soulager bien des souffrances; je suis sûr qu'en effet elle pourrait guérir bien des maux de l'ame, si l'on pouvait, chaque matin, aller l'entendre murmurer doucement sa plainte inarticulée. C'est étrange cette perle qui se détache de cette immense roche, cette goutte d'eau pure qui sort en murmurant de cet énorme granit; on dirait un vieux soldat qui pleure et qui cache ses larmes. En tout temps et en toute saison, par les soleils les plus chauds, par les plus froids hivers, la même roche donne éternellement la même goutte d'eau pure et inaltérable, jamais plus, mais jamais moins.

Il y a encore, parmi les endroits renommés, le Mont d'Henri IV, le Rocher d'Aron, le Mont-Aigu, les Ventes de la Reine, les Érables, la Table du Roi, la Table du Grand-Veneur; le grand-veneur mène la chasse infernale aux aboiemens de ses chiens d'outre-tombe; la grande Treille, le village d'Aron, les pressoirs du roi, le Bouquet du roi, Henri IV et Sully, deux vieux chênes admirables entre tous les chênes; le rocher *des Deux Sœurs*, la Suisse en petit. On va, on vient, on s'arrête; on se sent si heureux de vivre et de dire bonjour au soleil!

Cependant quinze voitures à six chevaux traversaient la forêt au pas, au galop, faisant halte, se perdant dans les allées, reparaissant l'instant d'après dans des sentiers moins couverts. Calèches, char-à-bancs, landaus, étaient remplis de la foule des promeneurs. C'était le roi et sa famille; c'était la jeune duchesse d'Orléans et son mari, timide encore, et qui parlait à sa femme comme il lui eût parlé la veille; les dames étaient dans quatre voitures, les jeunes gens étaient à cheval. C'était un bruit, c'étaient des éclats de rire, c'étaient des gros bouquets dont les voitures étaient jonchées. Tant pis pour les curieux qui auraient voulu troubler tout cet abandon et toute cette joie de leur regard indiscret. Quant à moi, quand je suis dans la forêt de Fontainebleau,

il me faut la forêt tout entière; je la veux pour moi tout seul. Vous pensez donc que ces quinze voitures et ces quinze fois six chevaux, et ces écuyers, et ces officiers, et ces aides-de-camp, et cette livrée, et ces princes qui couraient à cheval, et toute cette famille royale qui paraissait et qui disparaissait par intervalles, et que je pouvais rencontrer à chaque pas, me troublèrent dans ma promenade matinale. Donc, je leur cédai la forêt tout entière, et je rentrai dans la ville en me rappelant que j'étais encore à jeun.

Pour rentrer dans la ville de Fontainebleau, il faut passer au milieu des tentes habitées par deux beaux régimens d'infanterie et d'artillerie. A droite du chemin reposent les canons entre deux guirlandes de gazon qui remplacent les chaînes de fer; au-devant du camp, les artilleurs ont élevé une redoute en terre; cette redoute est construite au cordeau, au compas, et d'après toutes les règles de l'art, et je vous laisse à penser si cet ornement des artilleurs faisait l'envie des carabiniers leurs voisins. Qui dit un camp dit aussi des jardins, des arcs-de-triomphe, de belles rues sablées, d'innocentes redoutes, un trophée d'armes. Mais comment les carabiniers pourront-ils lutter avec les artilleurs? Ce sont d'habiles et ingénieux compères les carabiniers du sixième; s'ils n'ont pas la science de leurs voisins dans l'art d'élever des forts, de creuser des fossés, de donner au gazon mille formes diverses, ils ont pour eux l'esprit, la recherche, les fines devises, l'art de tirer parti d'une baguette de fusil, d'un vieux schako, d'une baïonnette rouillée, d'une poignée de sabre. Tout leur sert pour dresser leur trophée, tambours, trompettes, bonnets de police; le trophée est tout recouvert de mousse, sur la mousse sont écrites d'élégantes devises avec des fleurs; au sommet du trophée, par devant, par derrière, flottent mille drapeaux tricolores; laissez-les faire, vous verrez que l'imagination vaut bien la science, que l'esprit vaut bien le génie, que le carabinier n'aura rien à envier à l'artilleur. Il était plus de midi, et tout le camp des carabiniers était encore occupé à embellir son trophée. Dans cette foule de jeunes officiers en déshabillé du matin, le schako sur la tête, les pieds dans des pantoufles de velours brodées par des mains amies, moitié soldats moitié dandies, moitié indigence militaire et moitié luxe de la ville, en beau linge et en vieil habit, j'en reconnais un qui me voit, qui m'appelle, qui accourt, qui me fait descendre de mon cheval, qui

m'embrasse, qui me présente à ses frères d'armes, et qui m'emmène dans sa tente pour déjeuner avec eux, non sans m'avoir demandé comment je trouvais leur trophée d'armes?

La tente de mon ami le sous-lieutenant est pittoresquement située entre la *rue d'Orléans* et la grande rue de *Mecklembourg*. Un double lit occupe cette tente ; une table, des plians, une bouteille tour à tour bouteille et chandelier, eau et vin, flamme et fumée, une poutre sur laquelle sont placées deux épées, une brosse, un rasoir sans manche, du cirage anglais, un flacon d'eau de Cologne, un jeu d'échec, l'*école de peloton* et quelques volumes dépareillés de Molière, tel est le mobilier de la tente. En peu d'instans, la tente fut remplie de bons jeunes gens pleins d'esprit et de bonne humeur, et le déjeuner commença d'une façon splendide. On parla de tout, de vers et de prose, de paix et de guerre, d'habits et d'épaulettes, sans oublier les amours et les spectacles, et les belles comédiennes et les fêtes du soir, et Mlle Mars, dont on avait aperçu le voile qui flottait au vent. Il est impossible d'être plus gai et de meilleure compagnie. C'étaient des éclats de rire à faire envie au colonel, que dis-je? à faire envie à un maréchal de France. Surtout ce jour-là, tout le corps des jeunes officiers était généralement occupé d'un madrigal indigène et guerrier qu'un des leurs avait composé en l'honneur de la princesse Hélène. L'idée de ce madrigal était ingénieuse et fine. Il s'agissait d'un parallèle entre la belle Hélène de la guerre de Troie, qui semait tant de discordes sur son passage, et la jeune duchesse d'Orléans. Les vers étaient galamment tournés, simplement écrits, bien pensés, et M. Casimir Delavigne lui-même n'aurait pas refusé de les signer. Seulement, quand j'arrivai au camp, les parties intéressées à cette poésie venaient d'y découvrir une espèce d'hiatus qui choquait leur oreille, et dont il fallut se défaire à tout prix. Donc on scandait, on tournait, on retournait ce malheureux vers. L'auteur, en homme d'esprit, abandonnait tout-à-fait son vers, mais il tenait à sa pensée; ses amis y tenaient aussi, et plus que lui encore; mais cependant ce diable de vers était inflexible. On avait beau le tourner et le retourner dans tous les sens, l'hiatus reparaissait toujours. — Ce n'était pas un hiatus! c'était une légère tache qu'il était très facile d'effacer en s'y prenant sans violence. — Vous qui êtes du métier, me dit un capitaine, dites-nous donc comment vous

feriez ces vers? — A coup sûr, je les ferai moins bien que vous, capitaine; mais tenez, voici votre vers. — Et, en effet, j'avais détruit l'hiatus, qui n'était pas un hiatus. Vous jugez que de remerciemens et que de franches poignées de main! Aussitôt le quatrain est envoyé à la ville, et il revient imprimé sur une belle toile blanche. — Et voilà comment se passe la vie du camp!

Nous étions encore à table, quand soudain le tambour se fait entendre. Le roi venait de la forêt, il va passer, il faut le recevoir. Je ne sais pas ce qui arriva, mais en un clin-d'œil tous mes jeunes officiers, si débraillés tout-à-l'heure, furent habillés comme pour le bal; rien ne manquait à leurs beaux uniformes, pas un grain de poussière sur leur chaussure, pas un pli à leurs habits; leurs épaulettes étaient brillantes comme l'argent, je voudrais dire comme l'or; tout le régiment s'habilla comme un seul homme, toutes les tentes se fermèrent, la musique courait à ses armes; musique, officiers, soldats, trophées d'armes, tout était prêt, que le roi, qui va si vîte, n'avait pas encore paru.

Et le soir, il y avait spectacle à la cour. Pour arriver au théâtre, heureux celui qui peut prendre le plus long chemin. La cour ovale se présente d'abord, puis l'escalier du Roi et les admirables sculptures de la renaissance, et la rampe dorée, et les portraits de Louis-le-Jeune, de saint Louis, de François Ier, d'Henri II, d'Henri IV, de Louis XIII, de Louis XIV, de Napoléon, de Louis-Philippe et de la reine des Français; puis, les cinq pièces de l'appartement de Mme de Maintenon, rendu à son premier lustre et tout rempli de meubles de Boule; puis, la statue d'Henri IV, qui surmonte la vieille cheminée en marbre blanc; puis, la salle des gardes et sa cheminée que supportent la Force et la Justice. Vous arrivez dans la salle de spectacle. La salle est longue et étroite, l'ornement est un couronnement de Louis XV, la scène est entourée de guirlandes et de feuilles de roses. Le roi a beau dire qu'il ne veut pas bâtir une nouvelle salle de spectacle; je ferais volontiers le pari que la salle actuelle deviendra avant peu ce qu'elle était sous Louis XV, une salle de galas et de banquets. On portera le théâtre ailleurs.

Ce soir-là l'assemblée était brillante. A huit heures le roi entrait dans sa loge, donnant le bras à la duchesse d'Orléans. C'est seulement alors qu'on a pu bien voir la jeune duchesse. Elle avait

monté si vite le grand escalier le premier jour, elle avait été si entourée le second jour, elle avait traversé la forêt d'un pas si rapide, qu'à peine pouvait-on dire la beauté de sa taille, la noblesse de sa démarche, la couleur de ses longs cheveux, l'esprit de son regard, la grace de son sourire. Mais quand elle parut dans la loge royale, à la place d'honneur, à côté de la reine, entre les deux rois, accompagnée de ces vieux maréchaux de France, les compagnons du grand capitaine, tout le parterre de généraux et de capitaines, ces loges garnies de dames, ces secondes galeries remplies de jeunes sous-officiers, se levèrent debout pour la recevoir, pour l'applaudir, pour la regarder aussi, et pour s'assurer s'il était vrai qu'elle fût si belle. La jeune femme a répondu à l'attente générale. Elle a salué l'assemblée, et chacun a pu voir que c'était en effet une grande et belle personne; la taille d'une reine, la grace d'un enfant, les cheveux tout blonds de cette couleur blonde qui est si près d'être la couleur des brunes; son œil est bleu, mais plein d'intelligence et de feu; sa tête est petite, sa main aussi; ni le voyage, ni le soleil, ni la fatigue, ni tant d'émotions diverses, n'ont pu altérer la blancheur inaltérable de son teint. Au milieu de cette grandeur inaccoutumée, à cette cour qui n'est pas une cour, parmi ces hommes importans à tant de titres si divers, la jeune femme se trouve à l'aise, tant elle sait garder de réserve même dans son abandon, de modestie même dans les honneurs dont on l'entoure. Sa voix est sonore et toute remplie de la douce naïveté allemande; elle salue, elle regarde, elle écoute, elle voit tout, elle comprend toutes choses; on sent, rien qu'à la voir, qu'elle est émue, qu'elle est heureuse; on lui sait gré de sa jeunesse, de sa beauté, de son intelligence, de sa douce voix, de cette belle langue française qu'elle parle si bien et qu'elle a apprise dans les grands maîtres; on lui sait gré de tout, même de son bonheur.

Mlle Mars jouait *les Fausses Confidences* et *la Gageure Imprévue*, et vous savez avec quel admirable talent. Le parterre écoutait en silence tout cet esprit de Marivaux, et comme c'était un parterre composé, en grande partie, d'officiers de la garde nationale, électeurs, propriétaires, et en cette triple qualité, partie essentielle du gouvernement représentatif, il m'a paru que ce parterre-là ne goûtait pas tout d'abord cette intrigue de l'autre siècle : ce Dubois,

le valet qui mène toute cette comédie, paraissait au parterre un drôle mal appris; il regardait Mme Argante comme une insolente baronne qui ne savait rien de la Charte constitutionnelle, surtout il ne comprenait pas ce Dorante, ce jeune homme de bonne mine et de bonne famille qui *pouvait être avocat*, et qui consentait à être l'intendant d'Araminthe et à faire la cour à Marton, sa suivante. Les vieux instincts plébéiens de ce parterre bourgeois se sentaient quelque peu révoltés; dans cette peinture exquise des mœurs du siècle passé, et dans toute cette élégance il ne voyait guère que le dédain pour le tiers-état. Heureusement après les premières humiliations de Dorante et les premières insolences de Mme Argante, la scène change d'aspect; Mme Argante est raillée et jouée par Dubois; Dorante épouse Araminthe, sa belle maîtresse; le comte, amant d'Araminthe, est battu par le neveu du procureur. Pour le tiers-état, la satisfaction est complète, et enfin, Mlle Mars aidant Marivaux, ce parterre, d'abord si froid, aurait battu des mains, si le respect le lui eût permis.

De temps à autre, les spectateurs les plus habitués au spectacle tournaient la tête pour regarder cette jeune princesse nouvellement arrivée d'Allemagne, et prêtant l'oreille à la langue de Marivaux, à cette langue à part, qui n'a été parlée qu'un jour dans quelques beaux salons de Paris qui n'ont duré qu'un jour, par quelques jeunes gens et quelques jeunes femmes qui sont morts à vingt-cinq ans, à la fin d'un siècle et d'une société que la foudre a frappés. Grand miracle, en effet, que la langue de Marivaux ait échappé à tant d'orages! mais grand miracle aussi qu'elle soit comprise par une princesse étrangère qui n'a pas même touché Paris, qui n'a vu encore que des députés, des pairs de France, des généraux, des soldats, et qui n'est en France que depuis trois jours!

Dans les entr'actes on criait *vive le roi!* On prenait des sorbets et des glaces qui circulaient avec une grande profusion; on écoutait l'harmonie guerrière et nerveuse des clairons et des trompettes; on regardait bouche béante M. de Talleyrand, ce grand seigneur qui est peut-être le dernier des grands seigneurs de l'Europe, inépuisable pensée, fécond esprit, vivante histoire de la fin du XVIIIe siècle et du commencement du siècle suivant, c'est-à-dire l'inépuisable chapitre des deux siècles les plus remplis de notre histoire. On admirait cette figure impassible, ce regard qui

devine toutes choses, ces cheveux blancs qui ne sont pas les cheveux d'un vieillard, ces rides profondes que le temps a creusées, non le travail. Si le prince eût voulu, que de belles histoires il eût pu raconter de cette même salle de spectacle où il avait vu tant de grandeurs dans des appareils si divers! Mais il était immobile, et comme insensible à ce qui se passait devant lui. Il était nonchalamment assis dans sa loge, et sans doute il eût donné tout Marivaux et tout ce parterre de gardes nationaux, c'est-à-dire tout le passé grand seigneur et tout le présent bourgeois de la France, pour une partie de wist. M. de Talleyrand, avec une vigueur peu commune, a supporté jusqu'à la fin la fatigue de ces fêtes. Le même soir, comme le roi passait devant lui, M. de Talleyrand se levait pour le saluer. — Ah! mon prince, dit le roi, restez assis. — Sire, répondit le Nestor de la diplomatie européenne, il faudrait que M. de Talleyrand fût mort pour ne pas se lever devant vous!

Les jeunes gens et les jeunes femmes regardaient avec admiration, dans un coin de l'orchestre, Youssouf et le commandant Allouard. Youssouf-Bey est un véritable Arabe de pur sang : il a la petite taille, la tête haute et fière, les membres de fer, l'agilité, la grace, la vigueur, le regard brûlant, la crinière épaisse et noire des coursiers de son pays. Jamais plus d'intelligence sauvage n'a brillé dans le visage d'un jeune homme : il a le col nu et superbe; sa tête est ornée d'un turban de cachemire, sa barbe est longue et bien peignée; il porte un habit oriental en drap vert, galonné d'or, et sur les épaules un manteau noir; le terrible yatagan est passé à sa ceinture; quand il sourit, il montre, à travers ses moustaches, le plus belles dents du monde, aussi blanches, aussi dures que les dents d'un jeune chien de Terre-Neuve; il est vraiment beau ainsi vêtu! Il parle le français comme un élève de Voltaire, c'est-à-dire avec mille formules ironiques, qu'il a trouvées je ne sais où; son regard est railleur, son accent est railleur; il regarde les hommes et les femmes du coin de l'œil, sans mépris, mais sans admiration; il porte fièrement sur sa poitrine la croix d'officier de la Légion-d'Honneur; il avait l'air bien étonné en écoutant *les Fausses Confidences* et *la Gageure imprévue;* il avait l'air de dire comme disait une belle Espagnole à une comédie de Lachaussée : *Ils s'aiment, ils sont seuls, personne ne les regarde; que de temps perdent ces gens-là!*

Son compagnon, longue barbe aussi, taille plus haute, c'est ce beau jeune homme, M. Allouard même, qui était, il y a deux ans, la gloire des courses de Chantilly et du Champ-de-Mars. Celui-là n'aura pas eu grand'peine à se faire Arabe, car il en avait déjà la force et l'adresse, l'intelligence et l'agilité; il marche gravement, posément, comme un pacha; lui, ce jeune homme si pétulant et si vif, il a pris toute la gravité arabe, si bien qu'en les voyant passer l'un et l'autre, Youssouf et M. Allouard, l'un vif, pétulant, inquiet, beau parleur, élégant et spirituel causeur, l'autre calme, grave, réservé, on dirait à coup sûr, d'Youssouf : voilà un Français déguisé en Arabe, et d'Allouard : voilà un Arabe; avec un peu plus de vivacité ce serait un beau capitaine français!

C'est ainsi que jusqu'à la fin de cette dernière soirée, c'est-à-dire jusqu'à onze heures, l'œil, l'esprit, l'oreille, étaient également occupés; la fête était complète, l'admiration était entière; il n'y a pas de spectacle au monde plus imposant qu'un pareil spectacle, il n'y a pas de drame qui vaille ce drame, il n'y a pas d'opéra qui vaille cette fête des yeux et de la pensée, même quand l'Opéra possédait encore ces deux chefs-d'œuvre qu'il a perdus, Nourrit et Mlle Taglioni!

Et le lendemain je dis adieu à la ville, au palais, au camp, à la forêt, emportant avec moi le souvenir impérissable de ces trois belles journées du mois de juin; trois journées aussi importantes pour la dynastie du roi Louis-Philippe Ier, que les trois grandes journées de juillet.

JULES JANIN.

ÉDOUARD RICHER.

I. — Biographie.

Il y a des génies qui ressemblent à ces trésors cachés dont on parle si souvent dans *les Mille et une Nuits;* la foule passe à côté; sans les voir, jusqu'au jour où quelque étranger les découvre par hasard. Combien a-t-on vu déjà de ces tombes ignorées sur lesquelles on a proposé de bâtir un temple, après avoir oublié cent ans d'y planter une croix! Combien de ces Homères mendians, auxquels la postérité a rendu justice si tard, qu'elle ne savait plus dans quelle ville ils étaient nés!

Du reste, aucune époque peut-être n'a été aussi féconde que la nôtre en injustes oublis. Tant de médiocrités sonores bruissent autour du siècle, qu'il entend difficilement les voix calmes et pures. Tout y est éclat, tumulte, chaos, et, au milieu de ces fanaux coloriés qui se sont faits les astres de notre nuit, les plus belles étoiles ont passé dans le ciel sans être aperçues.

Nous n'avons point la prétention d'entreprendre cette touchante histoire des grands hommes ignorés; mais en attendant qu'une intelligence plus puissante accomplisse une pareille tâche, et que l'on voie s'élever dans notre Panthéon, comme sur les places d'Athènes, les statues des dieux inconnus, nous voulons conserver dans quelques esquisses des traits qui nous furent familiers. Ce

seront comme des empreintes prises sur le visage d'un mort aimé, et qui, à défaut d'autre mérite, auront du moins celui de la ressemblance.

Édouard Richer naquit dans l'île de Noirmoutiers, au mois d'août 1792; il n'avait pas deux ans lorsqu'un premier malheur vint le frapper : le jour où il apprit à nommer son père, on le lui rapporta tué par les Vendéens. Il grandit donc sur les genoux d'une mère en deuil et au milieu de la tristesse d'un intérieur où la mort avait fait un vide irréparable. Ces premières impressions purent décider de son caractère, et il leur dut peut-être cette tendresse expansive et religieuse que l'on retrouve plus tard dans toutes ses actions comme dans tous ses écrits. Placé à huit ans dans un collége, il ne s'y distingua que par la paresseuse nonchalance de son esprit. Dans les grandes cours de La Flèche, le pâle enfant regrettait le grondement de sa mer de Bretagne; il languissait sous le châssis des classes, comme un arbuste transplanté. Admis plus tard au prytanée de Saint-Cyr, il ne s'y montra ni plus appliqué ni plus heureux. Seulement, la virilité venait insensiblement dans ce corps débile, et l'esprit de rébellion avec elle; car l'enfant annonçait dès-lors cette indépendance capricieuse et presque sauvage qui, plus tard, rendit l'homme impropre à tous les jougs de la vie. Richer quitta le prytanée de Saint-Cyr, pour entrer dans un collége de Paris; mais un jour que le soleil était brillant, il se mit à songer à ses falaises de Noirmoutiers, couvertes de gazon marin, et qu'il n'avait point vues depuis un an; il se coucha en y rêvant, et le lendemain, au point du jour, il était sur la route de Bretagne, sans argent et fugitif, mais heureux de sentir l'odeur de la campagne et de voir les oiseaux voler dans les arbres.

Sa mère, qu'affligeait cette paresse indocile, le plaça dans un pensionnat de Nantes; il n'y demeura que quelques mois. De retour à Noirmoutiers, il reprit ses promenades vagabondes et ses rêveries le long des grèves. A cette époque, les ouvrages de Bernardin de Saint-Pierre lui tombèrent entre les mains; ce fut pour lui une initiation complète et inattendue. Toutes les portes de son intelligence s'ouvrirent à la fois; on eût dit, répétait-il souvent, que l'on avait fait l'opération de la cataracte à mon esprit : jusqu'alors la création avait été pour moi comme un transparent où je n'apercevais que des figures et des caractères confus; il me sembla qu'on

l'avait subitement éclairée par derrière, et tout se dessina nettement à mes yeux.

A partir de cet instant, Richer s'adonna au travail avec une sorte de délire. Il étudiait quinze heures par jour, et aborda toutes les sciences à la fois. Deux ans lui suffirent pour se mettre, seul et sans maîtres, au niveau des connaissances acquises en astronomie, en physique, en chimie et en histoire naturelle. Il apprit l'anglais et l'italien dans ce qu'il appelait ses momens de loisir. Ces prodigieux travaux épuisèrent ses forces, et il pensa alors succomber à la première atteinte de ce mal qui devait le tuer vingt ans plus tard.

Vers le même temps, il se rendit à Paris où l'appelait sa curiosité studieuse. Il y entra en relations avec les savans les plus célèbres, et ce fut un singulier spectacle que celui d'un jeune homme inconnu, venant, comme le paysan du Danube, vers ces sénateurs de la pensée, et les étonnant par ses connaissances merveilleuses. Richer se rendit d'abord à l'école des mines, il exposa ses idées sur la minéralogie à MM. Le Lièvre et Le Tonnellier, qui l'engagèrent à s'occuper exclusivement de minéralogie; il se présenta ensuite chez M. Latreille, qui, après l'avoir entendu causer d'insectes et de crustacées, le proclama entomologiste. M. Lamarck admira ses recherches sur les mollusques, et M. Cuvier proposa de lui délivrer, sans examen préalable, le diplôme de docteur ès-sciences, en lui déclarant qu'il était évidemment né pour les études géologiques. A part les grands noms, ne croit-on pas lire la scène du bourgeois gentilhomme avec ses professeurs?

Pendant ce même voyage à Paris, Richer se trouvant un soir chez M. Barthélemy, le sénateur, y rencontra un inconnu avec lequel il entra en conversation. Après l'avoir écouté long-temps parler de morale, de religion et de politique sociale, l'inconnu lui prit les deux mains et lui dit :

— Je me nomme de Lally-Tollendal, monsieur; voulez-vous être secrétaire d'ambassade?

Et voyant qu'il semblait hésiter :

— Acceptez, ajouta-t-il; ces fonctions peuvent vous conduire à tout, et l'on m'a dit que vous étiez sans fortune.

— On vous a trompé, monsieur, répondit Richer en souriant, j'ai 1,500 francs de rente et ma liberté. Gardez cette place pour quelqu'un de plus pauvre ou de plus ambitieux.

De retour en province, Richer se retira à la campagne, et reprit ses travaux interrompus. Il écrivit son essai sur l'*Origine des constellations anciennes*, dans lequel il combattit les hypothèses de Dupuis, et prouva que si l'on généralisait les principes de cet auteur, il faudrait faire faire une demi-révolution à la voûte céleste, et donner à la terre une antiquité que les recherches de la géologie ni les fastes de l'histoire n'ont pu démontrer. Il composa aussi ses *Commentaires sur les passages astronomiques des Géorgiques*, et commença son *Uranologie*, ouvrage auquel il consacra huit années de ce travail acharné dont nous avons déjà parlé. Enfin, heureux d'avoir mis à fin cette entreprise immense, il se rendit à Nantes pour en parler à son éditeur. Après être convenu de tout, Richer repartit pour sa campagne; mais, en y arrivant, il trouva les portes forcées et les meubles enlevés; de tous ses manuscrits, il ne restait plus que quelques feuilles brûlées et un peu de cendre!... Richer perdit ainsi, outre son *Uranologie*, une *Poétique des beaux-arts*, qu'il avait presque achevée, et un grand nombre de notes précieuses.

Cet accident le dégoûta des travaux scientifiques, dont les résultats, obtenus avec tant de lenteur, peuvent être anéantis si rapidement et sans retour. Il résolut de revenir à la littérature et aux études historiques, vers lesquelles ses premiers goûts le portaient. Ce fut à cette nouvelle direction de son talent que l'on dut son *Histoire de Bretagne*, le *Voyage pittoresque dans le département de la Loire-Inférieure*, les *Lettres d'un Armorique*, un volume de *Pensées*, *les Cosmopolites*, et un grand nombre d'articles dans le *Lycée armoricain*. Cependant toutes ces tentatives demi-philosophiques n'étaient que des acheminemens, et il était aisé de voir, au milieu de ces mille incursions dans le domaine de la pensée, que Richer cherchait sa terre promise. Un ancien soldat, M. Bernard, fut le Josué qui la lui montra. Il lui fit connaître les livres de Jacob Bashme, de Saint-Martin, de Law et de Swendenborg, dont il partageait les doctrines, et Richer comprit de suite que ce qu'il désirait était là. Il renonça aussitôt à la science, à la littérature et à l'histoire pour chercher, comme il le disait, *la clé du mystère*. Douze années s'écoulèrent ainsi; mais sa santé, qui avait toujours été chancelante, s'altéra de plus en plus dans ces nouvelles études, et il mourut à Nantes, après une longue agonie, le 21 janvier 1834.

Nous avons voulu faire connaître rapidement les principaux évènemens de la vie de Richer avant d'arriver à l'examen de ses ouvrages. Son existence intellectuelle, comme on a pu le voir dans ce qui précède, a eu trois phases bien distinctes; la première scientifique, dont il ne nous reste rien; la seconde littéraire; la troisième enfin religieuse. Nous nous occuperons seulement de ces deux dernières.

II. — OEuvres littéraires.

L'art préoccupa toujours fort peu Édouard Richer; aussi ses livres ont-ils le caractère d'une improvisation écrite: la retenue, la concision et la pureté des formes leur manquent également. On sent que l'inspiration emporte constamment la pensée, comme la cavale de Mazeppa, sans suivre de route tracée. Il en résulte quelque chose de vagabond, une sorte de mobilité flottante qui fatigue les yeux de l'esprit. Ce n'est pourtant ni du désordre ni de la confusion, mais plutôt une abondance qui déborde; vous avancez avec incertitude au milieu des innombrables circuits du discours, accrochant votre attention aux mille *incidentes* qui bordent le chemin; et, égaré dans tous ces sentiers qui se croisent, ébloui par cent détails, vous finissez par perdre le fil conducteur. C'est à ce manque de sobriété qu'il faut attribuer la diffusion qui dépare les ouvrages de Richer. Du reste, ce défaut était le résultat de son mode de composition, qui, par sa rapidité, ressemblait moins à un travail littéraire qu'à une sténographie. Nous n'en citerons qu'un exemple. Il écrivit en trois semaines son *Histoire de Bretagne*, véritable livre de bénédictin pour l'érudition et la sagacité! Il n'ignorait pas les inconvéniens d'une telle précipitation; mais, chez lui, le penseur absorbait l'écrivain. Nul doute qu'avec plus de patience il ne fût arrivé à un émondage habile du discours et à une forme plus rigoureuse, seules qualités qui lui aient manqué; mais il n'eut pas le bonheur de le vouloir.

Malgré tous ces défauts, Richer n'en est pas moins un écrivain éloquent. Moins soutenu que Bernardin de Saint-Pierre dont il rappelle les formes, il l'emporte souvent sur lui par l'élévation de la pensée et la loyauté de l'inspiration. Son style, qui manque d'allure sans cesser d'avoir du charme, ressemble à ces femmes

qui marchent mal avec grace. Il ignore ou néglige l'alliance pittoresque des mots, mais sa phraséologie vulgaire conserve je ne sais quel parfum intérieur; puis, parfois, au milieu de ces pensées mal habillées qui flottent dans leurs vêtemens d'occasion, on en voit qui se dressent si sveltes, si corsées, que l'on s'étonne d'une telle élégance à côté de tant d'abandon. Ce qui dominait peut-être en lui primitivement, c'était la finesse d'esprit qui s'épure en passant par le cœur. Il y avait du naturaliste jusque dans l'écrivain, et Richer eût transporté sans peine les habitudes entomologiques dans la littérature; mais la mobilité de ses préoccupations religieuses fut un obstacle à cette direction analytique. Son imagination, qui troublait sans cesse la curiosité patiente de son esprit, finit par le dominer et par l'entraîner dans des sphères de brouillard et de feu.

On conçoit, d'après ce que nous venons de dire, que Richer était peu propre au genre descriptif. C'est surtout dans cette peinture de l'objet matériel que le métier se révèle, et que l'art devient nécessaire. L'inspiration ne suffit plus, car il ne s'agit pas de dire ce que l'ame sent, mais ce que les yeux voient. La langue, dans ce cas, devient une palette dont on doit connaître toutes les ressources; le mot n'est plus qu'une couleur à employer. C'est alors qu'il faut savoir comment ce style peut refléter toutes les teintes du ciel, et, comme lui, s'illuminer ou s'assombrir; comment les expressions s'enchâssent pour briller, comment elles ruissellent en phrases harmonieuses, comment elles s'arrêtent dans une halte subite et saisissante. Cet art, Richer le négligea toujours; nous doutons même qu'il eût jamais pu l'apprendre. Le monde apparent avait trop peu de prise sur son intelligence; son regard, qui glissait rapidement sur l'enveloppe des choses pour regarder au cœur, ne conservait pas une image assez splendide des apparences, et la matière s'annulait trop autour de lui pour qu'il parvînt à la reproduire avec vigueur. Le genre descriptif exige, en effet, non-seulement un écrivain habile, mais un écrivain matérialiste, sinon dans sa foi, du moins dans ses procédés littéraires, et Richer n'affectionna pas moins le spiritualisme du langage que celui des idées. Aussi s'efforce-t-il vainement, dans son *Voyage pittoresque dans la Loire-Inférieure*, de décrire les sites qu'il parcourt; ce qui le frappe toujours dans l'aspect qu'il reproduit, c'est

la partie la plus immatérielle : c'est, aux vallées, le bruit du vent à travers les arbres, les nuages sur la montagne, les jeux de la lumière sur l'Océan. Encore ne décrit-il ces images fugitives que pour arriver aux déductions religieuses. Prisonnier dans l'univers apparent, il s'en échappe sans cesse et s'envole aux mondes de la rêverie. La nature visible n'est jamais pour lui que l'antichambre d'un palais céleste, et il se hâte de la traverser en y jetant à peine quelques regards.

C'est à cette disposition d'esprit qu'il faut attribuer l'espèce de sécheresse didactique de son *Voyage dans la Loire-Inférieure*. Les descriptions y sont en général courtes, pâles et mystiques; mais ce qui donne une immense valeur à cet ouvrage, ce sont les renseignemens qui y abondent. Non-seulement Richer y a fait preuve de grandes connaissances scientifiques; mais des questions d'industrie et d'améliorations départementales y sont traitées avec une véritable supériorité. Il est curieux d'ajouter que, lors de sa publication, ce livre, qui ne contient guère que des faits et des documens authentiques, passa pour une divagation poétique. Aujourd'hui même il n'y a peut-être pas trente personnes qui sachent que le *Voyage dans la Loire-Inférieure* est l'ouvrage le plus complet et le plus *pratique* que l'on puisse consulter pour bien connaître le département. Du reste, on ne doit point s'étonner de cette injustice. Richer fut toute sa vie en butte à la défiance que les gens positifs affectent pour les gens d'imagination, car ceux qui ne savent qu'une chose se dédommagent ainsi de leur ignorance. Le moyen de faire croire à un marchand ayant pour ligne d'horizon son grand livre, qu'un homme qui s'occupe sérieusement de l'existence de Dieu et de son ame, puisse comprendre les intérêts matériels! N'est-il pas clair que cet homme a trop d'intelligence pour avoir le sens commun? — D'ailleurs, qui peut supposer, je vous le demande, que l'on aime à regarder les étoiles, à écouter les oiseaux, à rêver sur les grèves, et que l'on entende quelque chose à la vie? Qu'est-ce que la vie après tout, sinon un peu d'arithmétique et d'orthographe employé à devenir électeur?

L'*Histoire de Bretagne*, de Richer, est, comme son voyage, recommandable par le fond, mais elle l'est aussi par la forme. Lorsque M. Daru, qui travaillait au même sujet, la lut, il fut frappé des connaissances approfondies de l'auteur, et lui écrivit pour lui

demander la solution de plusieurs problèmes qui l'embarrassaient. Il en résulta une correspondance fort active, dans laquelle Richer redressa souvent les idées historiques de l'ancien ministre de Napoléon : il lui fournit même, avec un désintéressement d'amour-propre que l'on aura peine à comprendre, un grand nombre de notes précieuses qui lui avaient coûté de longues recherches. M. Daru ne lui épargna, en retour, ni les remerciemens ni les témoignages de reconnaissance : il lui envoya même sa grande *Histoire de Bretagne* en manuscrit, afin qu'il pût lui en donner son avis ; mais telle est l'instabilité des mémoires parisiennes, que l'illustre académicien oublia toutes ces circonstances lors de l'impression de son livre, et qu'il se contenta de nommer, en passant, dans une note de trois lignes, *l'homme de génie auquel il devait tant* ; c'était ainsi qu'il s'exprimait lui-même dans ses lettres.

Richer publia, deux ans après son voyage, *les Cosmopolites* et son volume de *Pensées;* c'était un pont qu'il jetait entre deux mondes intellectuels. Bien qu'il ne quittât pas encore les régions littéraires, on commençait à entrevoir l'horizon religieux vers lequel il s'avançait.

Dans *les Cosmopolites*, l'auteur suppose que des philosophes de tous les pays se réunissent à Paris pour se communiquer réciproquement leurs lumières, persuadés qu'en discutant en commun les opinions de tous les peuples, il doit en résulter une opinion universelle qui sera la vérité. Ils nomment pour président de leur assemblée un philosophe allemand, qui débute par un discours contre les discours d'ouverture. Viennent ensuite de longs débats sur l'importance du *consentement unanime*, *sur le temps*, *le travail* et mille autres questions. Enfin, un professeur de rhétorique fait, sur la nécessité de prendre un parti, une amplification, à la suite de laquelle l'assemblée se sépare sans rien décider.

On peut deviner, dès l'abord, que c'est là un livre original et curieux : on y trouve tour à tour la simplicité biblique de *la Chaumière indienne*, et l'ironie narquoise de Louis Courier. L'ouvrage entier est écrit avec cette verve capricieuse qui pousse la vérité jusqu'au paradoxe, le paradoxe jusqu'à la vérité. Il arrive bien, par instans, que le style s'allume, grandit, et arrive à la sérieuse éloquence ; mais ce ne sont là que des éclairs. Ce qui domine, en général, dans *les Cosmopolites*, c'est la satire philosophique ; Ri-

cher y soufflette, en passant, tous les systèmes. Cependant, au milieu de ces moqueries contradictoires, on devine ses tendances. Ce qu'il se plaît à faire ressortir partout, c'est la vanité des sciences humaines, et la folie de cette oisiveté turbulente qu'on appelle la vie. Après avoir écouté les discussions des cosmopolites, un sage mexicain, qui fait partie de l'assemblée, dit tout bas à un Japonnais, son voisin :

« Qui d'entre eux a raison, frère? Je cherche à concilier toutes ces idées opposées; mais la tête me tourne, et je ne sais plus que penser.

— « C'est l'air de l'Europe qui vous cause ce vertige, répond un pauvre paria. Quand j'étais étendu sur le seuil de ma porte, à l'abri du feuillage, je n'en imaginais pas si long; j'étais heureux sans savoir pourquoi. Mais depuis qu'un savant anglais m'a fait quitter ma chaumière pour me faire voir son pays, je n'ai pas eu un seul instant de repos. Cette activité sans but des Européens, cette inquiétude de savoir qui les tourmente, gagnent à la longue ceux qui vivent avec eux. Ici on ne se repose jamais, et pourtant on n'est occupé à rien. »

Plus loin, vers la fin du livre, Richer dévoile encore plus complètement sa pensée. Les plus savans des cosmopolites ont déclaré que le travail était une source de joie, et que c'était un des trésors de la condition humaine. Alors un sénateur russe se lève et s'écrie :

« Vous dites vrai, frères! le travail est la condition de l'homme; mais il faut ajouter que c'était aussi la condition de Sysiphe de rouler sans cesse un rocher au sommet d'une montagne, d'où il retombait sans cesse. Qui de nous, en travaillant, ne s'est pas dit que le rocher ne sera pas plutôt en haut qu'il retombera? Qui de nous, en le remontant pour la dixième fois, ne s'est pas dit qu'il faisait une œuvre inutile? Ah! que les subterfuges de l'esprit humain sont faibles devant ces dégoûts amers, ces rebuts de soi-même, ces secousses de cœur, toutes ces plaintes importunes de la conscience occupée malgré elle! La Genèse ne nous apprend-elle pas que c'est par suite d'une prévarication que l'homme a été condamné au travail? Et pourquoi voudriez-vous, en dépit de la voix intérieure qui vous dément, vous persuader que ce qui vous a été infligé comme un supplice soit devenu la source de votre bonheur? Hé-

las ! nous nous applaudissons de nos infortunes, comme un pauvre sans pudeur se félicite de ses haillons, qui sont pour lui un moyen de vivre. Ah! si nous étions restés sous la main de cette Providence qui travaille pour tous ses enfans, qu'eussions-nous eu besoin de travailler nous-mêmes?... On parle de ces chants qui accompagnent nos travaux! mais c'est parce qu'alors notre cœur n'est qu'un airain sonore, c'est parce qu'alors il est vide; car, s'il vient à se remplir d'une passion subite, nous nous recueillons, et nous nous taisons; nous craindrions que des chants ne trahissent le secret de notre ame, et nous sommes trop satisfaits d'avoir trouvé le bonheur pour ne pas le concentrer en nous.

« Et qu'appelez-vous travail?... Quelles sont ces vaines occupations qui ne font que des misérables? Vous vous croyez occupés, vous n'êtes qu'agités. L'occupation véritable est calme comme la nature éternelle : elle n'a ni l'impatience ni la crainte de n'arriver pas. Vous vous attachez à vos travaux, parce que vous éprouvez le plaisir que donne l'action; mais vous ne recueillez que dégoûts en les achevant, parce qu'ils sont sans but. L'homme religieux ne connaît point ces fatigues. Dans une union immortelle avec son principe, il est entraîné rapidement, mais il ne marche pas; il arrive à l'infini, et il n'a pas fait un seul effort. L'enthousiasme qui l'anime, c'est Dieu qui vit en lui; le calme qu'il éprouve, c'est l'homme qui se repose en Dieu. »

Richer continua, dans l'ouvrage intitulé : *Mes Pensées*, l'expression des croyances vaguement indiquées dans *les Cosmopolites*. Ce livre n'est composé que de remarques détachées; mais ces pierres précieuses, différentes de formes, d'éclat et de couleur, ont un fil commun qui les réunit. La Rochefoucault avait écrit un recueil de pensées au profit de l'égoïsme; Richer composa le sien sous la double inspiration du dévouement et du spiritualisme. On conçoit que la critique littéraire a peu d'observations à faire sur un ouvrage exempt de transitions, de plan, de style général. Ce n'est point une trame précieuse dont on peut analyser les broderies ou les défauts, mais un semis de poudre d'or, où les points brillans se trouvent, çà et là, plus rares ou plus nombreux. Ces livres de *Pensées* sont comme les cieux étoilés; il faut les voir et non les raconter. Nous nons contenterons de citer quelques-unes des maxi-

mes de Richer, comme échantillon de ses tendances, et comme exemple de son expression.

« Un instrument est un raisonnement qui a pris une forme visible : pourquoi répugnerions-nous à croire que la nature physique ne fût aussi, elle, le raisonnement divin devenu sensible?

« La rêverie est pour l'ame ce que sont les nuages pour l'horizon. Les bornes des deux mondes sont toujours chargées de vapeurs qui nous empêchent d'en apercevoir les limites.

« C'est toujours la marque d'un petit esprit que d'être content de son sort. Il n'y a que les ames étroites qui sont comblées de suite. C'est le propre du cœur humain de se vider à mesure qu'il se remplit, et chaque jour jette à bas son fardeau pour courir plus lestement après le jour qui vient.

« Quand les institutions vicieuses ou ridicules deviennent générales, le sage qui les blâme d'abord, finit par ne plus s'en étonner. Vous voyez des hommes s'arrêter tout surpris au bruit du tambour, et qui, s'ils continuent à l'entendre, finissent par se mettre au pas, sans s'en apercevoir.

« La pudeur est le cri de l'ame qui, faite pour l'immatériel, se plaint de redescendre dans les sens.

« L'éducation rend les hommes plus forts sur bien des points, mais ils restent toujours faibles du côté de la vanité; c'est parce que c'était justement par-là qu'on les tenait pour les plonger, comme Achille, dans le fleuve qui devait les rendre invulnérables.

« Revêtez d'images ce qui doit être compris par l'esprit, car il faut absolument que l'esprit se repose sur un objet pour comparer et juger, comme la colombe de Noé à qui il fallait quelque chose de palpable pour annoncer que la terre existait; si vous ne lui offrez plus d'images, si vous ne lui présentez que des abstractions, il reviendra dans l'arche, de même que la colombe, et il dira qu'il n'a vu que l'abîme. »

En 1823, M. Camille Mellinet, imprimeur à Nantes, fonda le *Lycée armoricain*. C'était un des premiers efforts que la province tentât pour son émancipation littéraire. Le succès dépassa les espérances du fondateur. On eût dit qu'un rendez-vous avait été donné aux intelligences les plus actives de l'Ouest; elles se rencontrèrent dans la lice qui venait de leur être ouverte, et apprirent à se connaître. Il y eut partout une sorte d'éveil des esprits, qui mul-

tiplia les essors, et presque tous les Bretons qui depuis sont sortis de la foule, débutèrent alors dans le *Lycée*. La province, jusqu'alors indifférente, s'émut de ces tendances et s'y intéressa. Des noms inconnus surgirent du milieu de cette crise artistique, les publications se multiplièrent. Paris lui-même s'inquiéta de ce mouvement lointain. Un grand homme de la capitale tourna son binocle vers la Bretagne et annonça qu'il venait de découvrir qu'on y pensait; un autre, plus attentif, s'assura que cette nouvelle Écosse avait déjà une littérature, et baptisa Nantes du nom d'*Edimbourg de la France*. C'était Nantes en effet qui avait donné l'impulsion et qui l'entretenait au moyen du *Lycée;* mais le *Lycée* était tout entier dans deux hommes, dont l'un représentait la pensée, l'autre l'action; et du jour où Richer l'abandonna pour ses études religieuses, M. Camille Mellinet ne put suffire à la tâche.

On peut donc dire que le *Lycée armoricain* n'eut de vitalité puissante que par Richer. Les lecteurs de cette époque n'ont point encore oublié ses *Tablettes littéraires,* la *Soirée de Stockholm, Saint Bernard et Bossuet*, *Nabazal*, *Il a de l'esprit comme un ange*, et tant d'autres articles auxquels il n'a manqué qu'une publicité plus étendue pour placer Richer à côté de nos journalistes les plus renommés. Mais sa publication la plus importante dans ce journal fut les *Lettres d'un Armorique*, espèce de *cosmogonie armoricaine* aussi distinguée par l'originalité de ses formes que par l'érudition dont l'auteur fait preuve. Pas une page n'a été écrite sur la Bretagne, depuis dix ans, qui ne doive quelque chose à ces lettres. Pour notre part, nous y avons puisé tout ce que nous avons dit sur la mythologie armoricaine dans *les Derniers Bretons*.

Nous ne finirons point cet examen des œuvres littéraires de Richer sans ajouter que le public n'a point été mis dans la confidence entière de son talent, et sans dire que ses inspirations les plus chaudes ne furent jamais écrites. Nous savons tout ce qu'excitent de juste défiance ces gloires invérifiables et ces réputations d'éloquence faites à des voix qu'on ne peut plus entendre; mais ici nous en appelons au souvenir de tous ceux qui ont connu Richer et qui ont vécu dans son intimité. Pour nous, qui avons à peine entendu trois ou quatre fois ses belles improvisations, nous ne pourrons jamais oublier son pâle visage dont tous les muscles frémissaient d'enthousiasme, ses bleus regards dont la couleur s'as-

sombrissait, sa voix, d'abord bégayante, mais qui brisait bientôt ses langes, et, par-dessus tout, cette parole ailée toujours prête à s'envoler vers les cieux! Pour comprendre toute la puissance de Richer, il faut, comme ses amis, avoir descendu avec lui la Sèvre nantaise par quelque beau soir d'automne, sur une barque qu'on laissait dériver au courant. Là, penché sur la poupe, il fallait l'entendre, comme Platon sur le cap Sunium, parler de la nature, de l'homme et de Dieu, tantôt avec l'accent du prophète, tantôt de cette voix qui dut être celle de Jésus le jour où il dit : « Laissez venir vers moi les petits enfans! » Tout lui devenait occasion d'enseignement, de preuve ou de comparaison.

« Voyez, disait-il, cette dernière échappée de lumière qui éclaire ce coin de paysage ; n'est-ce point l'image du bonheur après lequel nous courons tous? Près d'atteindre l'espace lumineux, un nuage passe sur notre soleil, et tout s'évanouit!... Aussi pourquoi cherchons-nous dans le monde visible la joie et la vie? Aimer et se dévouer, voilà le seul but, le seul besoin! Les hommes qui s'appellent des savans ignorent cela ; ils jugent des jouissances morales par celles des sens, à peu près comme un aveugle qui voudrait juger de la lumière par le toucher; et ce qu'ils ne sentent pas, ils le condamnent!... Eh! malheureusement! l'insecte qui vit sur les cadavres peut-il juger le goût de celui qui vit sur les roses? Vous n'apercevez pas ce monde moral et vous le niez; mais ne voyez-vous pas que vous êtes semblables aux larves qui ne voient point les fleurs même qui les nourrissent, parce qu'elles rampent toujours dans leur écume?

« Vous avez tout soumis aux lois de l'intérêt!... O hommes! êtes-vous semblables aux automates de Vaucanson, et n'avez-vous plus qu'un ressort de montre à la place du cœur?... Ne sentez-vous donc rien de caché et de profond dans les œuvres de Dieu? Tournez les yeux vers les montagnes, vers les nuages, vers l'Océan... contemplez ce double infini de la mer et du ciel!... — Eh bien! êtes-vous émus? Malheureux, vous ne regardez pas, et vous vous amusez à ramasser les coquilles des grèves!... — Hélas! n'ont-ils pas raison après tout?..... Ils reviendront les poches pleines, et moi avec la seule pensée de Dieu! Le monde dira qu'ils sont des savans et que je suis un fou. »

III. — Œuvres religieuses. — Exposition de la doctrine de Swedenborg.

Les œuvres religieuses d'Édouard Richer se composent de huit volumes. Elles ont pour but l'explication et le développement des doctrines de Swedenborg.

Nous ne savons guère, en France, qu'une chose de Swedenborg, c'est que dînant, un jour, de bon appétit dans une taverne de Londres, il entendit la voix d'un ange qui lui criait : — Ne mange pas tant! et qu'à partir de cet instant, il eut des extases qui l'emportèrent régulièrement au ciel plusieurs fois par semaine. Du reste, on ignore généralement que l'illuminé suédois fut un des savans les plus distingués des temps modernes, et celui qui, après Descartes, remua le plus d'idées nouvelles. Ce fut Swedenborg qui, dans un ouvrage intitulé : *Opera philosophica et mineralia*, publié en 1737, entrevit le premier la science à laquelle nous avons donné depuis le nom de géologie. La seconde partie de son livre contient un système complet de métallurgie, auquel l'Académie des sciences a emprunté tout ce qui a rapport au fer et à l'acier dans son *Histoire des arts et métiers*. Il composa aussi plusieurs ouvrages sur l'anatomie (ce qui est un nouveau trait de ressemblance entre lui et Descartes), et sembla même indiquer, dans un chapitre sur la pathologie du cerveau, le système phrénologique auquel le docteur Gall dut plus tard sa célébrité. Il publia enfin, sous le titre de : *Dædalus hyperboreus*, des essais de mathématiques et de physique qui fixèrent l'attention de ses contemporains. Il était, en outre, fort versé dans les études théologiques, parlait les langues anciennes, plusieurs langues modernes, les langues orientales, et passait pour le plus grand mécanicien de son siècle. Ce fut lui qui fit amener par terre, au siége de Frédérick-Hall, en se servant de machines de son invention, la grosse artillerie qui n'avait pu être transportée par les moyens ordinaires.

Loin d'être écrits dans un langage mystique, comme on le croit communément, la plupart des traités religieux de Swedenborg se recommandent par la méthode, l'ordre et la sobriété. Ils peuvent se partager en quatre classes, que l'on n'aurait jamais dû confondre : la première renferme les livres d'enseignement et de doc-

trine ; la seconde, les preuves tirées de l'Écriture sainte ; la troisième, les argumens empruntés à la métaphysique et à la morale religieuse ; enfin, la quatrième, les révélations extatiques de l'auteur. Les ouvrages compris dans cette dernière catégorie sont les seuls qui affectent la forme apocalyptique, et dont l'extravagance apparente puisse choquer au premier aspect. Ce fut précisément ceux que Richer lut d'abord. L'impression qu'il en reçut fut complètement défavorable à la doctrine de Swedenborg ; mais c'était un homme trop éclairé pour ne point se défier de ses lumières, et de trop bonne foi pour ne pas soupçonner lui-même sa partialité. Comprenant que la question était trop grave pour être si promptement résolue, il ouvrit un débat entre sa répugnance et sa raison, et se mit à chercher la vérité avec une ardeur pleine de précautions. Jaloux d'apprécier la doctrine nouvelle, il voulut la sonder en tout sens ; il appela à son secours l'immense érudition qu'il avait acquise, afin de vérifier tous les élémens de cette religion ; il entassa recherches sur recherches, objections sur objections ; mais plus il montait, plus l'horizon devenait vaste. « J'avais beau, dit-il, ajouter pierre sur pierre à ma tour de Babel, la Jérusalem céleste que je voulais escalader semblait s'élever et grandir à mesure. Je montais au haut des sciences humaines pour nier, et, arrivé là, je ne pus que fléchir le genou et croire. »

Édouard Richer a surtout voulu, dans ses œuvres religieuses, populariser la doctrine du *nouvel avénement*, en la présentant sous les formes les plus saisissables. Nous avons hésité long-temps à donner l'analyse de ce travail qu'il n'a pu débarrasser entièrement des mystiques nuages qui obscurcissent toujours de pareilles matières ; mais nous avons réfléchi qu'il n'existait encore en France nul résumé sommaire du swedenborgisme, et qu'il pourrait sembler curieux d'en trouver les principales croyances exposées en quelques pages. Aucun système religieux ne peut, d'ailleurs, être émis sans intéresser tout ce qu'il y a en nous de saint et de grand. L'idée de Dieu est une clé de voûte que la main d'un enfant lui-même ne toucherait pas impunément. Puis, enfin, il faut bien le reconnaître, quand une religion est défendue par des hommes comme les Tafel, les Clowes, les Hindmarth, les Noble, les Hoffacker, les Richer ; quand elle a des journaux, des prêtres, cinquante églises en Angleterre, soixante en Amérique, et qu'elle

compte plus de quatre cent mille fidèles, on ne peut se refuser à voir au moins en elle un événement social digne d'étude, sinon de sympathie.

On doit comprendre facilement que, malgré tous nos efforts pour joindre la clarté à la rapidité, l'analyse que nous allons donner pourra paraître obscure à quelques lecteurs et trop longue à beaucoup d'autres. Aussi engageons-nous ceux qui ne cherchent dans la lecture qu'un amusement passager, exempt d'attention, à ne point jeter les yeux sur ce qui va suivre.

Swedenborg a posé pour base à sa doctrine une nouvelle explication des livres saints. Cette explication se donne par la science des *correspondances*, c'est-à-dire du langage extatique qui révèle le sens spirituel de la Bible. C'est une théorie qui enlève les couches successivement accumulées par le sensualisme sur les antiques vérités spirituelles, autrefois saisies sans peine sous leu symbole. Ainsi, par exemple, lorsque saint Jean dit, dans son Apocalypse, *qu'il vit descendre du ciel la nouvelle Jérusalem*, il ne faut point croire qu'il parle d'une ville de pierre, mais bien d'une cité spirituelle, d'une nouvelle église ou société, dont Swedenborg est venu annoncer l'avénement. Cette Jérusalem n'est autre chose qu'une nouvelle appréciation des livres saints, dont le résultat doit être de réunir toutes les communions en un vaste catholicisme, car toutes les communions y trouveront satisfaction. Ce sera là le *jugement dernier, la consommation des siècles*, dont parle l'Écriture. En effet, ces deux expressions, dans le langage des *correspondances*, signifient seulement la fin d'un monde moral auquel un autre doit succéder. En annonçant la *présence du Christ au jugement dernier*, les livres saints ont voulu parler de la présence de l'esprit de vérité dans le cœur des hommes régénérés.

Les idées de Swedenborg sur Dieu, l'univers et l'homme, diffèrent en plusieurs points de celles qui sont admises par les catholiques, et méritent d'être rapportées.

Dans sa doctrine, Dieu est unique; c'est de lui que tout dérive; les êtres forment une chaîne de continuité qui part de Dieu pour arriver aux créations les plus élémentaires. La variété des substances et des formes *dérivées* dépend de la variété des récipiens, de même que la diversité des couleurs sur la terre dépend de la manière dont les corps réfléchissent les rayons solaires. L'homme

est *le roi de la création*, parce que, placé à la tête de la série des êtres naturels, c'est par lui que la création *retourne à son auteur*. Ce qui existe *a été fait pour son usage*, à peu près comme les degrés inférieurs d'une échelle sont faits pour l'usage des plus élevés.

Dieu est hors du temps et de l'espace, parce que le temps et l'espace sont des notions relatives, des modes de la nature sensible, et que tout ce qui est absolu leur échappe.

Les deux essences de Dieu, l'amour divin et la sagesse divine, se retrouvent en toute chose.

Pour Swedenborg, l'amour divin, c'est l'*être*, le principe universel, en un mot la *substance;* la sagesse divine, c'est l'*exister*, la manifestation de la vie, la *forme* enfin. L'homme ayant été créé pour être l'unique réceptacle des deux facultés divines, il reçoit l'amour divin dans sa volonté et la sagesse divine dans son entendement; mais il a le pouvoir d'élever son entendement au-dessus des désirs de sa volonté pour les maîtriser, et c'est de là que dérive sa responsabilité morale.

Il existe une *influence spirituelle* du ciel sur le monde; mais cette *influence* ne s'exerce que par l'intermédiaire de l'homme, qui se l'approprie selon sa volonté, et la conserve pure ou la corrompt selon qu'il l'a reçue dans un cœur méchant ou vertueux. Ainsi c'est la somme des esprits, c'est-à-dire le monde spirituel, qui intervient en bien ou en mal dans les faits d'ici-bas. On voit que cette théorie de la Providence diffère essentiellement de celle adoptée par l'église catholique.

Selon Swedenborg, tout ce qui existe provenant de Dieu, chaque objet de l'univers a un principe moral, et par suite une signification par laquelle le monde physique *correspond* au monde immatériel, si bien que les choses visibles ne sont que *des correspondances* des choses invisibles. C'est surtout à cette théorie que le philosophe suédois a recours pour donner à sa doctrine l'appui des livres saints. Il prouve que ces livres ont été écrits dans une langue universelle que nous avons oubliée, et que, compris comme ils le sont maintenant, ils fourmillent de contradictions et de contre-sens. En les expliquant par les *correspondances*, au contraire, tout y devient clair, raisonnable, sublime. Il suffit donc, pour les entendre, d'avoir la clé du langage extatique, et c'est cette clé que Swedenborg prétend avoir trouvée.

D'après la religion swedenborgiste, le principe de tout bien est dans un premier détachement de soi-même et du monde. Cet état constitue le bonheur présent et futur, *c'est le ciel*. L'amour exclusif de soi-même et du monde constitue au contraire la damnation, *c'est l'enfer*.

Ainsi il n'y a qu'une vertu, l'abnégation du moi; qu'un vice, l'égoïsme. C'est du combat de l'abnégation et de l'égoïsme dans le cœur de l'homme que résultent *les tentations*. On ne peut les vaincre qu'en appelant à soi Dieu, c'est-à-dire l'amour et l'intelligence. Les tentations sont utiles, parce qu'elles amènent la manifestation de nos secrets penchans; elles sont pour nous comme les réactifs que les chimistes emploient afin de vérifier la nature des substances qu'ils étudient.

La conscience n'est point innée en nous, mais formée par ce que nous admettons dans notre cœur; le dévouement la vivifie, l'égoïsme la tue. L'homme est déchu, c'est-à-dire qu'il s'est séparé du principe dont il recevait la vie, pour tout rapporter à lui; habitué à l'égoïsme, il est devenu semblable à ces vases qu'a touchés une liqueur empoisonnée, et que l'on ne peut purifier qu'avec des efforts longs et persévérans. C'est ainsi qu'il faut entendre *le péché originel*, et c'est là le sens du récit de la Genèse. Adam et Ève ne signifient pas plus un homme et une femme que les sept jours de la création ne signifient sept jours ordinaires; le serpent tentateur qui trompe la femme n'est autre chose que l'égoïsme qui séduisit la volonté, et l'homme écoutant les prières de sa compagne, exprime l'intelligence cédant à son tour aux sollicitations de cette volonté.

L'homme étant *déchu*, c'est-à-dire ayant connu le mal, ne peut se régénérer qu'en faisant un constant effort sur lui-même. Le ciel a ses lois, qui sont l'amour et le désintéressement; on n'y peut donc entrer qu'après avoir brisé le joug de l'égoïsme : ainsi s'obtient le *salut*. On peut faciliter ce détachement de l'égoïsme par les abstinences et les mortifications que préconise l'église catholique; mais ce n'est là qu'un moyen dont il faut, avant tout, apprécier la convenance. On conçoit aussi, par ce qui précède, que *la rémission des péchés* résultant de la victoire remportée sur l'esprit du mal (ou l'égoïsme), c'est une chose qui se passe entre l'homme et Dieu, sans qu'il soit besoin ni de l'intermédiaire d'un prêtre ni d'une

absolution orale. Il en résulte également que la *pénitence* n'est autre chose, pour les swedenborgistes, qu'un repentir sincère, et la confession une demande de conseil.

Les croyances catholiques sur le *jugement* et la *résurrection* ont été singulièrement modifiées par Swedenborg. Il déclare que l'homme, après sa mort, dépouille son enveloppe charnelle, et devient une ame, comme le concevaient les anciens, c'est-à-dire un principe immatériel *informant le corps* (informans corpus), et qui, après la mort, a gardé les proportions de celui-ci. Il continue ainsi une vie apparente en gardant la nature qu'il s'est faite sur la terre. Vertueux, il éprouve éternellement l'ivresse que nous fait ressentir une bonne action; méchant, toutes les tortures que cause le crime. Ainsi le ciel et l'enfer ne sont point des lieux, mais des états. L'homme qui continue ainsi la vie de la terre, dans le monde des esprits, passe successivement par une série de crises morales appelées *vastations*, parce qu'elles détruisent progressivement en lui tout ce qui lui reste d'imperfections ou de mérites, jusqu'à ce qu'il soit arrivé à l'état de vertu ou de méchanceté qui doit le constituer éternellement. Cette *maturation* et cet achèvement de la destinée que nous nous sommes préparée sur la terre, est ce que l'on a appelé le *purgatoire*. Pendant qu'il habite ce monde intermédiaire, l'homme reçoit comme parmi nous des communications des bons et des mauvais esprits, et choisit en toute liberté. Enfin, la *vastation* accomplie, il devient ange ou démon. Les enfans et les païens sont soumis à cette seconde vie comme les chrétiens, et peuvent se perdre ou se sauver, puisqu'ils acquièrent, dans le monde intermédiaire, les lumières qui leur ont manqué dans celui-ci. Le salut est la destinée normale, il faut une volonté contraire à celle de Dieu pour la troubler.

Telle est sommairement la doctrine du nouvel avénement. Comme on le voit, Swedenborg s'est efforcé de rationnaliser le catholicisme et de le mettre d'accord avec les sciences philosophiques.

Une chose a pu frapper dans le rapide exposé qui précède : c'est la liaison rigoureuse des diverses parties du système et la présence d'esprit ingénieuse avec laquelle tout est prévu. Aussi, de quelque manière que l'on juge le swedenborgisme, on est forcé d'y reconnaître cette harmonie et cette prévoyance logique qui prouvent au moins le génie, quand elles n'attestent point la vérité.

Richer ne s'est pas borné à développer le système religieux de Swedenborg; il en a préparé l'acceptation en prenant la question au point de vue du doute, et conduisant le lecteur progressivement à la foi. La première partie de son ouvrage est consacrée à défendre la révélation chrétienne et à prouver qu'elle peut s'allier à la liberté d'examen la plus entière. C'est le plus souvent sous la forme du dialogue que Richer discute ses thèses. Si son livre y perd quelque chose sous le rapport de l'ordre et de la brièveté, il y gagne beaucoup en verve, en clarté et en bonhomie. Nous ne croyons pas que depuis Érasme on ait traité les matières religieuses avec une logique à la fois si vive et si grave, si concluante et si fleurie.

Et cependant les livres religieux de Richer n'auraient point trouvé d'éditeur sans la générosité d'un ami (M. de Tollenare), auquel l'auteur confia ses manuscrits en mourant. Traduits maintenant dans toutes les langues, et répandus à plusieurs milliers d'exemplaires en Amérique, en Angleterre et en Allemagne, ces livres sont encore inconnus en France, et c'est à peine si quelques bibliographes curieux soupçonnent leur existence. Ainsi vont le monde et la gloire! Le nom de Paul de Kock tapisse les vitres de nos libraires; celui de Richer ne se trouve pas même sur le catalogue de la Bibliothèque royale. Nantes, qu'il habitait, et qui peut-être un jour, si la postérité est juste, voudra passer pour sa ville natale, Nantes n'aide point à la publication de ses œuvres, entreprise par un imprimeur; ce seront des étrangers qui rendront à la mémoire de Richer ce dernier honneur! Oh! la gloire d'un compatriote est donc bien peu de chose, pour qu'on la dédaigne ainsi! Quoi! ceux qui ont connu Richer, qui l'ont appelé du nom d'ami, ceux-là même ne seconderont point de généreux efforts pour réunir les rayons de son auréole; ils n'aideront point à rassembler tant de belles pages, écrites, comme les oracles de la sibylle, sur des feuilles volantes? Ah! si notre province ne peut faire en faveur de Richer ce que la capitale fait tous les jours pour le dernier de ses vaudevillistes; s'il ne se trouve plus deux cents Bretons jaloux de soutenir une gloire fraternelle, peut-être du moins reste-t-il encore *dans toute la France* assez d'hommes amis des lettres pour empêcher que de nobles inspirations ne se perdent, et qu'un beau nom ne s'oublie.

ÉMILE SOUVESTRE.

SOUVENIRS

DE VOYAGES.

BERLIN, LE MECKLEMBOURG, LUDWIGSLUST, HAMBOURG.

Le *schnellpost* de Berlin qui traverse le Mecklembourg, part le soir à neuf heures. A cette heure-là, le garde de nuit, avec son sifflet aigu, commence à peine sa tournée; le marchand clot la dernière porte de son magasin, et se dirige vers la taverne. Les promeneurs se pressent dans les sinuosités de la rue Royale; les cochers de *drockschen* ramènent au logis les amateurs de théâtre, et le vieux château, à demi plongé dans l'ombre, à demi éclairé par ses candélabres de bronze, s'élève au-dessus de la place avec une majesté imposante. Dans les faubourgs, le bon bourgeois est assis devant sa porte, une pipe à la main, un enfant sur ses genoux. La jeune fille rêve en regardant la lune au beau fiancé dont elle a entrevu l'image pendant la nuit de la Saint-Sylvestre. L'étudiant revient d'une de ses excursions poétiques, fort occupé des yeux bleus qu'il a rencontrés en route, fort peu soucieux des pandectes; et l'ouvrier chemine à côté de lui en chantant sa chanson de *Bursch*. Les maisons de Berlin sont artistement bâties; presque toutes ont leur balcon, où la famille se réunit dans les beaux jours, leur terrasse à l'italienne, et leur jardin parsemé de massifs d'arbres, couronné de fleurs. De distance en distance on aperçoit le *Lustgarten*, où la bière coule dans de grands verres dont un Berlinois seul peut trouver le fond, où l'orchestre, trônant sur trois tabourets, répète avec un zèle infatigable et une étonnante naïveté les plus beaux morceaux de Rossini et de Meyerbeer. Le voyageur qui passe au milieu de cette enceinte diaprée des faubourgs jette un regard d'envie sur ces hommes du peuple qui trouvent le bonheur à si peu de frais, sur ces paisibles familles de bourgeois qui vivent retirées comme une troupe

d'oiseaux dans leur nid d'aubépine, reprennent aujourd'hui le travail d'hier, et ne songent point à s'en aller ailleurs chercher un autre sort, poursuivre une autre étoile. Il s'endort au milieu des impressions que lui a laissées l'aspect d'une grande ville; le lendemain, en s'éveillant, il est dans un désert.

La nature, subjugée par la main de l'homme à Berlin, à Potsdam, à Charlottembourg, a acquis ici toute son indépendance et son austérité. Au loin une plaine aride, quelques chétifs sapins épars de côté et d'autre, un sol couvert de sable, un chemin de sable, tel est le tableau qui s'offre aux regards. Là on n'entend point de bruit, on ne rencontre point de ville; de temps à autre seulement une maison en chaume, accroupie au bord de la route comme une mendiante; puis, à des distances de cinq à six lieues, l'habitation du maître de poste, où toute la science des agriculteurs est employée à faire grandir quelques arbres, à jeter quelques fleurs dans un jardin.

En entrant dans le Mecklembourg, on retrouve un peu de végétation, on s'attend à voir reparaître des forêts et des champs ensemencés; mais ce n'est qu'une espérance trompeuse. Bientôt la même plaine jaune et nue se déroule aux regards, la même solitude recommence. Toute cette partie de l'Allemagne présente un singulier caractère de tristesse et de pauvreté. On dit pourtant que le Mecklembourg est une heureuse province. On n'y trouve point de grandes fortunes, comme en Autriche, en Saxe, ou dans les villes anséatiques; mais le peuple, laborieux et industriel, y jouit d'une aisance générale.

Après de longues stations, pendant lesquelles le balancement de la voiture sur des flots de sable plonge les voyageurs dans un profond assoupissement, le postillon se réveille tout à coup, embouche la trompette, et sonne une fanfare. Le postillon qui conduit la seconde voiture répète le même air, et l'écho de la colline forme le trio. Chacun se lève, met la tête à la portière, et demande d'où vient tant de joie. C'est qu'on aperçoit Ludwigslu st.

Ludwigslust au milieu de cette plaine monotone, c'est comme un lac d'eau pure au milieu du désert, comme un caravanserail à la fin d'une longue route. Les Allemands qui y arrivent saluent de loin l'excellente auberge qui va leur être ouverte, la contrefaçon de *rossbeef* anglais qui les attend, et le conducteur, en vrai Mecklembourgeois, se réjouit en songeant que l'on va mettre trève à toutes les plaisanteries qu'il entend répéter depuis le matin sur son pays.

Le dernier prince régnant de Mecklembourg avait fait de Ludwigslust sa demeure de prédilection. Il y passait la plus grande partie de l'année. Près de lui était sa mère; ses frères et les autres membres de sa famille avaient leur habitation autour du château. Le duc actuel est retourné à Schwerin, et Ludwigslust est devenu silencieux comme toutes les résidences de princes, quand le prince les abandonne. Mais c'est une de ces jolies villes paisibles que l'on se sent heureux de voir, et que l'on voudrait revoir encore. On y arrive par une avenue d'arbustes comme dans un parc anglais. La *villa Augustiva*, avec ses allées de fleurs et ses ter-

rasses à l'italienne, la ferme d'un côté; de l'autre est le palais du grand-duc. Les maisons de la ville sont bâties en briques, alignées au cordeau, toutes riantes comme des *cottages*, toutes propres comme des habitations hollandaises. Quelques arbres les protégent, un jardin les décore, et celui qui n'est pas assez riche pour avoir un jardin, ouvre ses persiennes et construit un berceau de feuillage autour de sa fenêtre. Le château du prince est bâti dans le style de la renaissance. Son aspect est peu grandiose, mais élégant. En face est une nappe d'eau qui tombe à grand bruit comme une cascade, puis une pelouse de gazon, une allée de tilleuls, encadrée dans une ceinture de maisons dessinées sur le même plan, élevées à la même hauteur, et aboutissant à l'église. Je ne connais rien de plus simple et de plus beau que cette construction du parc, cette allée du souverain ainsi gardée par ses sujets, cette promenade ducale entre la bourgeoisie et l'église. Mais il y a dans l'aspect de ces demeures champêtres un sentiment de repos et un charme inexprimables. On dirait d'une communauté d'ermites vivant de la même vie, s'abritant sous le même toit et se fiant aux mêmes institutions.

Mais nous voilà au-delà du parc, et le charme cesse. De tous côtés, on n'aperçoit qu'une grande plaine, tantôt coupée par des marais, tantôt par des bancs de sable, et enfermée dans une enceinte de sapins. Des flaques d'eau formées par la fonte des neiges les sillonnent. Au milieu s'élève le bouleau, dont les rameaux effilés se penchent vers la terre comme ceux du saule. La cigogne sauvage erre à travers ce sol marécageux, et s'enfuit à notre approche en poussant un cri aigu. La terre pourtant commence à reverdir, et quelques enfans chassent dans la vallée un troupeau de moutons, qui doit chercher sa nourriture dans le sable ou dans les marais. Le ciel est sombre et le paysage revêtu d'une teinte triste. De grandes ombres interceptent tout à coup les rayons du soleil, et s'abaissent sur la terre quand le nuage passe. En traversant cette plaine de Ludwigslust, je lisais une idylle danoise, et il y avait une singulière harmonie entre l'aspect de cette partie de l'Allemagne et les peintures du poète scandinave.

A quelques lieues de là, on prend une voiture plus légère et six forts chevaux. Les voyageurs sont prévenus qu'on ira pas à pas comme le coche de La Fontaine. Les uns se résignent, mettent la tête dans leur manteau et attendent paisiblement que l'heure de la délivrance sonne; les autres se fâchent et gourmandent le postillon. Mais qu'importe? Le postillon mecklembourgeois est un être à part. La nature, en le faisant naître au milieu de ces chemins de sable, lui a donné une patience à toute épreuve, et le flegme habituel des Allemands est un état de fièvre comparé à l'impassibilité avec laquelle il accomplit chaque jour sa tâche. Le long de la route, il a de fréquens entretiens avec ses chevaux, il s'exerce à sonner du cor, il raccommode son manteau; j'en ai même vu un qui, chemin faisant, sculptait un cheval en bois pour son fils, tant ces postillons du Mecklembourg sont bons pères de famille, tant ils savent bien employer leurs heures de voyage!

Enfin, voici une route pavée qui succède aux sillons que nous avons tracés péniblement dans un fleuve de sable. Voici les élégantes mai-

sons de campagne que les grands seigneurs de la *Bórsenhalle* se sont bâties dans la vallée. Voici Hambourg, la vieille cité anséatique, la Venise du Nord.

Hambourg n'est pas une belle ville, tant s'en faut; mais c'est une ville étrange, plus curieuse à voir que toutes celles dont on vante les édifices. Un grand nombre de ses rues datent du XIIe siècle, et alors personne ne songeait à élever des constructions symétriques, à leur donner un alignement. Toutes les maisons ont été jetées l'une à côté de l'autre, qui de ci, qui de là, selon le caprice ou la fortune de celui qui les bâtissait. Ainsi, au centre de la cité, autour du Berg et de la Pauli Kirche, on ne trouve que ces anciennes rues étroites, obscures, tortueuses, traversées par des ruelles plus étroites et plus tortueuses encore. C'est, pour l'étranger qui s'y aventure sans guide, un vrai labyrinthe, d'où il ne sort qu'en mettant à l'épreuve la complaisance de tous les passans. Là sont les archives de la république, la banque, providence des négocians, et la bourse, espèce de halle grossière bâtie sur l'eau. Là sont les plus grands canaux; là est la vie de Hambourg, la vie commerciale et industrielle. Toutes les maisons de cette partie de la ville sont hautes, et l'espace y est mesuré au poids de l'or. Du rez-de-chaussée jusqu'au pignon, le marchand envahit tout. Il a là ses magasins, ses comptoirs; il sait ce que lui coûte chaque pied de parquet qu'il occupe, et il rêve jour et nuit à le faire fructifier. Mais sous la porte du rez-de-chaussée on aperçoit une porte souterraine, qui s'ouvre à moitié au-dessus du pavé; c'est là que les vrais buveurs viennent, dans un doux mystère, encenser le dieu qu'ils se sont choisi. Un tonneau d'or élevé au-dessus de la fenêtre est le signe sacré devant lequel ils s'inclinent, et des amas de coquilles d'huîtres, des débris de verres annoncent le lendemain aux passans quel a été le sacrifice. Dans les carrefours et les ruelles, ces demeures souterraines sont habitées par les ouvriers et les familles du peuple. C'est une triste chose que de voir ces pauvres gens ainsi entassés dans ces retraites humides, où jamais l'air salubre ne pénètre, où jamais leurs regards ne peuvent se réjouir d'un rayon de soleil. Pendant l'hiver, le ruisseau grossi par la neige les inonde; pendant l'été, chaque passant les éclabousse, et le char doré qui s'arrête à la porte leur ôte le peu de jour qui leur reste. Ces malheureux sont placés là comme ils le sont dans le monde : tout l'édifice qu'ils habitent pèse sur eux comme toute l'échelle sociale. La famille du riche danse sur leur tête, le riche chante en passant devant leur prison. Ils se courbent sous le poids de leur misère, et ils subissent le bruit de toutes les fêtes, le retentissement de tous les éclats de joie. Ce sont les parias de la bourgeoisie, les ilotes d'une république de commerce.

Mais quand on a quitté ces quartiers où la misère se montre ainsi dans toutes ses souffrances, il est beau de voir Hambourg avec les riches campagnes qui l'environnent, les canaux qui la traversent, et les deux fleuves qui forment sa ceinture. Les vieux remparts qui protégeaient la ville libre ont été détruits, et sur ces noires murailles du moyen-âge on a dessiné des allées, on a planté des arbustes. L'enfant joue sur les créneaux gardés autrefois par l'arquebuse, et des buissons de fleurs s'épanouissent sur les

tours tombées en ruines. Au nord et au sud, la ville s'est agrandie. De nouvelles rues ont été construites avec élégance. Le *Neuerwall* est couvert de riches magasins où l'on voit étalé tout le luxe des denrées européennes. L'*Esplanade* ressemble à une double haie d'hôtels aristocratiques au milieu d'une campagne, et le *Jungfernstieg* s'élève en face du bassin de l'Alster, comme les riantes maisons de Genève au bord du lac. Ici est le monde élégant, ici les étrangers, les bourgeois, les flaneurs qui restent une partie de la journée assis sous la tente du pavillon suisse, fumant d'un air très méditatif leur cigarre, et contemplant les jeunes femmes qui passent. Traversez quelques rues; vous voilà au milieu des matelots. Voyez : les deux rades sont pleines, les bâtimens se serrent l'un contre l'autre, et ceux qui sont arrivés trop tard restent en dehors de la palissade. Nulle part en France il n'existe un port aussi simple, aussi dénué de toute espèce de constructions que celui de Hambourg, et nulle part on ne voit aborder tant de navires de tous pays, tant de pavillons de toutes couleurs. J'ai descendu l'Elbe jusqu'à Blankenœs. C'est une charmante excursion. A gauche, on aperçoit le pays de Hanovre, tout plat, mais couvert de verdure et parsemé de villages; à droite, la cité danoise, où tour à tour s'élève le hameau du pêcheur, l'atelier de construction avec ses navires sur les chantiers, ou la riche habitation du marchand avec ses jardins. C'était un dimanche. Les enfans couraient sur la grève. Les jeunes filles, portant leurs plus belles robes et leurs plus beaux bonnets de velours, s'en allaient à l'église. Toutes les fenêtres étincelaient aux rayons du soleil; et les vieillards, assis sur le banc de pierre, devant leur porte, semblaient attendre le voyageur pour lui offrir l'hospitalité. Au-dessus d'une de ces habitations j'aperçus une demi-douzaine d'étendards danois. C'était un signe de mariage. Les habitans de la côte invitent ainsi les étrangers qui passent devant leur demeure à s'associer à leurs impressions de joie ou de tristesse. Le pavillon blanc, surmonté de la croix de Danemark, annonce qu'une fiancée vient d'entrer dans la famille. Le pavillon rose annonce la naissance d'un enfant. Si le pavillon, au lieu de flotter joyeusement au-dessus de l'habitation du pêcheur, est attaché plus bas que de coutume, si ses longs plis se penchent vers la terre, on sait que la mort s'est arrêtée dans cette demeure. Ainsi, quand le matelot passe au pied de la côte, il reconnaît ces signaux de famille, et il peut adresser un souhait de bonheur ou un regret d'ami à ceux qu'il a plusieurs fois rencontrés sur mer.

Ce jour-là, les vagues étaient calmes, le vent était bon. Le fleuve était couvert de bricks, de sloops, de bâtimens à deux mâts et de barques de toutes sortes, voguant à pleine voile, et laissant derrière elles un long sillon. Quelques instans après, tous ces bâtimens entraient dans le port d'Altona, dans le port de Hambourg, ou se répandaient dans les divers canaux de la ville.

Depuis le moyen-âge combien de villes célèbres ont été déshéritées de leur gloire et privées de leur couronne! Combien de provinces républicaines ont courbé la tête sous le sceptre monarchique! Mais Hambourg a gardé toutes les bases de son ancienne constitution et ses priviléges de ville libre. Même dans ses solennités gouvernementales, elle a conservé

les anciens usages, et dans ses actes les anciennes formules. Son bourgmestre porte encore le titre de *magnifique*, et ses sénateurs celui de *sagesse*. Elle a passé par mainte phase pénible; elle a eu des rivalités à combattre, des guerres à soutenir, et toujours elle a surmonté les dangers qui la menaçaient; toujours les trois tours de la vieille ville ont reparu sur l'étendard national avec un nouvel éclat. Sa richesse s'est accrue à chaque siècle, et son commerce tend sans cesse à se développer davantage. Mais aussi quel zèle dans ses spéculations et quelle ardeur pour le travail! Il faut voir comme toutes les maisons sont ouvertes dès le matin, comme tous les marchands se hâtent d'arriver au comptoir, et comme la foule se presse et se coudoie dans les rues! Il y a là une langue particulière qu'on entend bourdonner tout le jour, une langue qui court d'un bout de la ville à l'autre; c'est la langue du commerce, c'est le mot *argent!* Les Hambourgeois apprennent à la parler en venant au monde, et les vieillards s'en souviennent en s'endormant du dernier sommeil. Tout porte ici l'empreinte du caractère marchand, tout se réduit à une valeur numérique, tout s'escompte. Il existe à Hambourg une espèce d'impôt qu'on ne retrouve peut-être nulle part. Passé quatre heures du soir en hiver, et huit heures en été, toutes les portes de la ville sont censées closes, et personne n'y passe sans payer un tribut de quatre schellings (huit sous); un peu plus tard le tribut augmente. A dix heures il est le double, et à minuit on est obligé de s'en rapporter à la commisération des gardiens. Au moment où la taxation commence, on doit sonner la cloche au moins pendant un quart d'heure; mais les percepteurs de l'impôt font toujours en sorte d'abréger le signal de quelques minutes, et alors c'est un étrange spectacle que de voir tous les ouvriers et les pauvres gens de la campagne se presser en foule pour éviter l'impôt qui les menace. On raconte que, lorsque les Français occupaient Hambourg, ils avaient perfectionné ce moyen d'enrichir leur caisse. La veille des dimanches et des grandes fêtes, c'est-à-dire la veille des jours où toute la ville s'en va à la campagne, ils sonnaient pendant une heure entière. Le lendemain, tous les dignes pères de famille qui se promenaient à travers champs ne se pressaient pas en entendant les premiers sons de la cloche. Ils s'en revenaient fort à leur aise, persuadés qu'ils avaient encore une heure à eux, et vantant la galanterie des Français; mais, au bout de quelques minutes, la cloche restait muette, la porte était fermée, et des piles de schellings s'entassaient au bureau de l'octroi.

Quand on a vécu quelques jours parmi les Hambourgeois, on sent qu'il ne faut leur parler ni d'art ni de poésie. Leur livre de poésie, c'est le registre de recettes et de dépenses ouvert sur le pupitre; leur plus belle musique, c'est le son argentin des thalers qui tombent dans la caisse de fer; et pas un tableau de grand maître ne vaut pour eux l'effigie d'un *species* (1). Ils n'ignorent pas cependant tout-à-fait ce que signifie le mot de littérature; ils le prononcent même quelquefois. Mais on sent que la littérature est pour eux un objet de luxe comme une plante exotique qu'ils

(1) Ecu de six francs.

apportent dans leur demeure. Ils ont une bibliothèque nombreuse, mais personne ne la fréquente; ils fondent des écoles, mais une fois qu'ils ont pénétré dans le magnétisme des chiffres, ils n'étudient plus; ils ont un vaste établissement où ils se réunissent chaque jour, c'est la Börsenhalle, dirigée par M. Hosstenp. On reçoit là un grand nombre de journaux politiques, industriels, littéraires, et la plupart des livres nouveaux. Les journaux littéraires sont abandonnés aux novices de la communauté qui n'ont point encore renoncé aux erreurs de ce monde, et les journaux industriels, les plus pratiques et les plus secs, sont envahis par les grands penseurs de la banque. Ici, le plus charmant feuilleton ne vaut pas une demi-ligne du tarif de douane, et les annales scientifiques d'Allemagne, les revues de Londres ou de Paris sont placées, dans l'estime des habitans de la Börsenhalle, bien après la feuille d'annonces d'un des plus petits ports de Hollande ou de Norwége.

Peu de poètes sont nés ici, mais quelques-uns y ont vécu : Hagedorn, Lessing, Klopstock, et dernièrement Veit-Weber. Maintenant, quelques hommes encore s'y distinguent par leur amour de l'étude et par leurs travaux. C'est pour moi un vrai plaisir de citer ici M. Siveking, l'un des syndics, et M. Lappenberg, l'un des jeunes savans les plus distingués de l'Allemagne. Mais ce ne sont là que des exceptions, et tout le reste de la ville garde une profonde apathie littéraire.

Dans un tel état de choses, quelques jeunes gens n'ont pas craint de publier des journaux d'art et de critique. Je ne sais si la vie commerciale de Hambourg a influé sur eux, si l'air que l'on respire ici a paralysé leur verve; mais assurément l'œuvre qu'ils ont produite n'a pas répondu à leur témérité. Ainsi, il y a une feuille littéraire qui a pris le titre d'*Originalien*, et qui n'est rien moins qu'originale, je vous assure. Une autre porte un nom de planète et rampe terre à terre. Une troisième s'appelle *Argus;* c'est la feuille la plus aveugle qui existe. Je ne parle pas des *Lesefrüchte* et des *Literarische Blatter*, où l'on ne fait que charpenter et habiller assez maladroitement à l'allemande les articles empruntés aux journaux français et anglais.

Quant à la politique, je ne crois pas qu'elle trouve nulle part un sol aussi ingrat que celui-ci. Elle a contre elle l'indifférence des marchands, les préventions des censeurs, qui, de leur nature, ne sont pas très amis de la politique, et les susceptibilités extrêmes des consuls de tous les pays. Si le journaliste veut faire passer un article de théorie gouvernementale, le syndic, chargé de maintenir les bonnes traditions, va lui démontrer qu'il y a dans son travail une foule d'hérésies; si un article d'industrie, il faut prendre garde de blesser les opinions d'un riche négociant, sénateur, et peut-être bourgmestre; si un article de faits sur quelque contrée de l'Europe, voici le consul qui arrive aussitôt, prend l'article, réprouve la manière dont le fait est raconté, demande qu'on efface une phrase, qu'on change des épithètes; et le censeur, qui n'a aucun ménagement à garder envers le pauvre journaliste, et qui tient beaucoup à ne pas se mettre mal avec les représentans du pouvoir, prend la plume ou les ciseaux, et exécute la sentence. Voulez-vous savoir comme la censure s'exerce à Ham-

bourg, en voici deux exemples. Dernièrement, le rédacteur d'une feuille politique apporte au censeur un article d'industrie, dans lequel il avait eu la hardiesse de dire que la poudre fabriquée en France valait mieux que celle de Prusse. Toute cette phrase fut biffée d'un seul trait, attendu que la Prusse ne peut être, sous aucun rapport, inférieure à la France. Un autre journaliste avait traduit un discours du roi de Suède, dans lequel il était parlé du *choléra asiatique*. Il fallut supprimer le mot *asiatique*, parce que la Russie aurait pu en être choquée (1).

Avec de telles entraves, que peuvent faire les journalistes, si ce n'est d'enregistrer les nouvelles politiques de chaque jour? C'est ce qu'ils font. Cependant il leur est permis de publier des extraits de polémique traduits des journaux français. Quand cette polémique ne répond pas entièrement à leurs idées, ils en fabriquent une eux-mêmes, et trompent la sévérité du censeur en mettant au bas de leur article le nom de quelque feuille parisienne. Que Dieu leur pardonne! C'est bien le moindre péché qu'ils puissent commettre dans l'état d'abstinence perpétuelle auquel ils sont condamnés.

Du reste, une fois ce fait admis, que les négocians de Hambourg ont très peu de libéralisme politique, une fois qu'on s'est résigné à ne leur parler ni de poème épique, ni de drames, ni d'histoire, ni de sculpture, on peut avoir avec eux des relations très sûres et très agréables. Ils sont honnêtes, prévenans, hospitaliers, et ils savent faire honneur à une lettre de recommandation qu'on leur porte comme à une lettre de change.

A un quart de lieue de Hambourg s'élève Altona. Le drapeau danois sépare les deux cités, mais les relations de commerce les réunissent. Il n'y a entre elles ni douane, ni octroi. Elles sont liées par l'intérêt, elles se rapprochent chaque année par la construction de quelque nouvel édifice. Elles se touchent presque maintenant, et l'une ne sera bientôt que la continuation de l'autre. Les négocians d'Altona n'ont point de bourse à eux : ils viennent à Hambourg traiter leurs affaires, ils sont membres de la Börsenhalle; on les regarde ici comme des concitoyens; n'était leur titre de Danois, on en ferait volontiers des sénateurs, voire même des syndics. Altona est bâtie au bord de l'Elbe; les navires s'arrêtent au pied des maisons le long de la côte; quelques faisceaux de poutres les protègent; c'est un port formé naturellement, et pour lequel la science de l'architecte n'a rien fait. Il en est de même à Hambourg : il n'y a là ni bassin de pierre, ni quai, ni digue; seulement quelques piliers de bois, une palissade en planches, et des milliers de navires y affluent toute l'année.

Altona, la capitale du Holstein, la seconde ville du royaume de Danemark, renferme environ trente mille habitans. On ne trouve pas là le même mouvement, la même agitation commerciale qu'à Hambourg, mais c'est une ville attrayante, bien bâtie, habitée par de riches négocians. La rue de *Pallmail* peut être comparée aux plus beaux quartiers de nos plus belles villes de France. Elle a été construite en grande partie par un riche armateur, M. Baur, qui, par ses vastes relations, a beaucoup contribué à la prospérité de sa ville natale.

(1) Historique.

A côté d'Altona est le village d'Ottenzen. Ceux qui aiment la poésie s'en vont là en pélerinage saluer le tombeau de Klopstock; le chantre de la *Messiade* est enterré au pied de l'église. Sa femme lui a fait élever un monument, puis elle est venue se placer à côté de lui, et son frère et ses neveux reposent dans la même enceinte. Quelques fleurs décorent le dernier asile du poète, et un tilleul majestueux l'entoure de ses long rameaux. Je visitai cette tombe dans les premiers jours de mai. Le gazon qui le recouvre avait reverdi, les marguerites blanches, les violettes des champs qui la parsèment commençaient à s'épanouir. Le vieux tilleul avait repris son feuillage, et le long de ses rameaux quelques bourgeons pareils à ceux des orangers s'ouvraient déjà au vent du matin. Un rayon de soleil éclairait la belle figure de vierge qui s'élève au-dessus du monument de Klopstock. L'hirondelle rasant le sol s'en allait chercher un peu de terre pour bâtir son nid, et à quelques pas de là une linote chantait sur une croix. J'étais seul, je me penchai avec recueillement sur la balustrade qui entoure la tombe du poète, et dans ce réveil de la nature, dans ce printemps épanoui sur une tombe, dans ces rayons de soleil éclairant un grand nom, il me semblait voir une image de l'éternelle jeunesse, de l'éternelle gloire de la poésie, c'est-à-dire de la pensée humaine, dans son plus haut essor et sa plus noble expression. Un homme s'approcha de moi, un vieillard; il me parla de Klopstock, de sa famille qu'il avait connue, de ses vers qu'il avait appris par cœur. Puis il me tendit la main, et je lui donnai quelques schellings, heureux de payer ce dernier tribut à la mémoire de celui dont les œuvres m'avaient souvent causé tant de joie, heureux de trouver dans ce village du Nord un homme qui demandait un acte de bienfaisance au nom de la poésie, comme ailleurs on le demande au nom d'une sainte.

X. Marmier.

BULLETIN.

On a répandu cette semaine, dans le monde politique et financier de la capitale, le bruit de la conclusion d'un traité de commerce entre l'Angleterre et l'Espagne, par les soins de M. Villiers, ministre de sa majesté britannique à Madrid. Ce traité se rattacherait, dit-on, à un emprunt considérable, pour lequel le gouvernement espagnol aurait obtenu la garantie de l'Angleterre, et lord Palmerston se présenterait au parlement avec son traité de commerce à la main, pour faire sanctionner la promesse de garantie; car ce ne peut être, jusqu'à présent, qu'une simple promesse, un billet tiré à échéance sur la chambre des communes, mais qu'elle pourrait bien ne pas acquitter. Nous avons de bonnes raisons pour croire que la négociation n'est pas encore aussi avancée qu'on le prétend. Il est vrai que le ministre anglais à Madrid y a travaillé à plusieurs reprises, mais sans succès, à cause des grandes difficultés de la matière. Ce traité de commerce que les intérêts de l'Espagne ne sollicitent pas, souleverait la Catalogne et une grande partie du royaume de Valence, dont il ruinerait l'industrie, déjà si cruellement éprouvée par les suites de la guerre civile; et c'est là, si nous sommes bien informés, un danger toujours présent à l'esprit du ministère espagnol, quelle que soit la faveur dont l'Angleterre jouisse auprès de lui. Cependant la détresse des finances est au comble, et si quelque succès contre les carlistes ne vient relever la situation, il n'est pas de sacrifice devant lequel doive reculer le gouvernement espagnol, pour se procurer les moyens de continuer la lutte et de réorganiser l'armée.

Les affaires se compliquent de plus en plus, et il est fort difficile d'assigner un terme et une issue quelconque à ce drame étrange qui se joue par-delà les monts. Voilà maintenant don Carlos en pleine marche sur la Catalogne, lui que les pierres de la constitution de 1812 devaient écraser dans le Bastan. Nous sommes loin des beaux jours de Bilbao. Evans et Espartero se sont associés pour se reposer après une œuvre de six jours. L'infant

don Sébastien envahit l'Aragon, et ne se repose pas. On s'est battu à Huesca, et il n'est arrivé que malheur aux généraux de Christine : Iriarte, Irribaren et Guerrea sont tués. L'armée du prétendant a passé la Ribagorzana, ce Rubicon de la Catalogne, et se dirige sur la Conque du Tremp. A travers toutes les exagérations contradictoires que les deux partis exploitent dans leurs bulletins, on peut admettre, comme fait accompli, la démoralisation qui règne parmi les chefs de l'armée de Christine. Tous semblent faire leurs efforts pour se surpasser en fautes, et donner beau jeu à don Carlos. A Madrid, les orateurs font des discours, et règlent un cérémonial. M. Calatrava, dit-on, a proposé aux cortès de vendre les ornemens des églises pour subvenir aux besoins des troupes. Ce sont là de tristes ressources qui ruinent les églises, sans rassasier le soldat. Qu'adviendra-t-il de ces interminables escarmouches de tribune et de buisson? Mettons à Madrid don Carlos; ce sont les acteurs qui changent de place, mais le drame ne finit pas. Les christinos iront guerroyer dans les sierras; les négros se feront guérillas, et les carlistes se débattront à Madrid contre la disette, la pénurie du trésor, et l'esprit toujours vivace d'insurrection. On ne sait trop ce qu'il faudrait plaindre davantage, du vainqueur ou du vaincu. Don Carlos et Christine ont un triste avenir. Les généraux de la reine expient aujourd'hui la faute qu'ils ont faite, de laisser sortir le prétendant de cette Navarre qu'il avait épuisée, qui ne pouvait plus le nourrir, et qui devait être son tombeau. Don Carlos, après avoir dévoré cette province, va se ravitailler ailleurs, et trouvera de nouvelles ressources qui l'aideront à prolonger encore cette guerre de marches, de courses, de surprises et de contributions.

En quittant l'Espagne, nous rentrons dans un domaine moins triste, nous sommes chez nous.

La semaine tombe au bruit des fêtes nuptiales de Fontainebleau; l'épithalame couvre la voix de la politique; c'est comme aux jours où l'illustre hyménée de Manlius et de Junie donnait trève aux dissensions du forum. Quand un noble mariage se contracte, c'est comme si tout le monde se mariait; chacun s'écrie, comme aux veillées des fêtes de Vénus, *cras amet qui nunquàm amavit! qu'il aime demain celui qui n'a jamais aimé!* Une seule voix discordante a retenti dans cette semaine parfumée des roses du gynécée de Fontainebleau: c'est la rude voix de M. Jaubert. L'atmosphère de la Capoue de François Ier n'a pas amolli l'Annibal de la doctrine; il est revenu du château de Primatice avec un cœur ardent à la polémique, et des mains impatientes de toucher les rostres. On parlait marine à la chambre, marine et colonie; il s'agissait de savoir si nos flottes sont en bon état, et si nous avons une marine à la hauteur des dépenses qu'elle exige de notre budget. M. Jaubert a fait alors comme le prédicateur, le petit père André, qui avait reçu l'ordre formel du roi de prêcher sur la confession, et avait parié, avant l'ordre royal, de faire l'homélie de saint Joseph. — Mes frères, dit l'orateur en chaire, saint Joseph était menuisier; il faisait des tables, des chaises, des confessionnaux; à propos de confessionnaux, parlons un peu de la confession. M. Jaubert a accepté l'ordre du jour de la marine, et comme il nageait en plein Océan,

il a rencontré Bernardin de Saint-Pierre dans les eaux de l'île Bourbon; une fois débarqué à l'île Bourbon, il a exhumé la loi de déportation, il a abandonné la marine, et s'est jeté sur le ministère terrestre du 15 avril. Sa sortie a suscité dans la chambre les orages de l'Océan indien; c'était ainsi que M. Jaubert rentrait dans l'ordre du jour et dans son Bernardin de Saint-Pierre, qu'il avait cité à son début. L'ouragan doctrinaire était comme le dernier effort d'une outre d'Éole; le *si forte virum quem* est arrivé; M. Molé, se levant, a rendu la sérénité aux flots parlementaires, et le budjet de la marine a vogué, vent arrière, au port du garde-meuble, place du Luxor.

Pendant que la discussion maritime sortait à pleines voiles de la chambre des députés, le sémaphore du garde-meuble signalait quelque chose d'inattendu qui se passait devers l'Atlas. M. de Montalivet, rentré de Fontainebleau dans son intérieur, redemandait sa chaise, et courait encore sur la chaussée de Villejuif et d'Essonne. Les conjectures bouillonnaient; chacun faisait la sienne; la Bourse écoutait l'air avec toutes ses croisées corinthiennes, et Tortoni suspendait son monologue éternel sur le boulevard. Les nouvellistes inventaient selon l'usage. Le ministre est arrivé hier à Paris, à deux heures du matin, et la renommée de la rue de Grenelle a parlé à la ville et aux faubourgs : elle a dit que les lauriers chrétiens d'Youssouf-Bey empêchent Abd-el-Kader de dormir. L'émir regarde Fontainebleau du haut de l'Atlas, et il commence à s'apercevoir qu'il vaut mieux vivre à la table des Français que de mourir sur les rives hydrophobes de la Tafna. Donc Abd-el-Kader incline son front de marabout devant le coq gaulois; Jugurtha rêve des délices de Rome; on lui prépare un appartement à l'hôtel de Castille; nous le verrons en loge avec Youssouf-Bey, applaudissant *Guillaume Tell*. La barbarie n'est plus barbare; le sable se fait limon; le désert devient prairie; Abd-el-Kader charge le calumet de paix. Voilà ce que M. de Montalivet a porté secret à Fontainebleau, et ce qu'il en rapporte public : ce sont de pacifiques trophées qui s'allient bien à un mariage royal et bourgeois.

On assure, en effet, que le général Bugeaud a écrit au gouvernement qu'Abd-el-Kader, effrayé de nos préparatifs et de notre attitude dans la province d'Oran, consent à se soumettre aux conditions qui lui ont été proposées. Il reconnaîtrait la souveraineté de la France, laisserait nos relations s'étendre dans le pays, n'inquièterait plus nos établissemens et nos alliés. Si le traité de paix se conclut sur ces bases ou sur des bases analogues, avec des garanties suffisantes de la part d'Abd-el-Kader, ce sera un grand avantage pour la régence et pour l'exploitation pacifique de nos conquêtes. Le budget y trouverait aussi son compte, et peut-être la nouvelle des arrangemens que fait espérer la correspondance du général Bugeaud arrivera-t-elle assez tôt pour simplifier la question des crédits extraordinaires dont la chambre aura prochainement à s'occuper.

On a beau se promener dans les souvenirs de cette semaine, il faut toujours rentrer à Fontainebleau; c'est le mot culminant du jour. Primatrice a décoré les salles, les ministres ont décoré les hauts dignitaires de l'état; on a décoré M. de Gasparin, qui habite la terre, et M. Arago, qui

habite le ciel; l'illustre et savant astronome a complété la constellation de sa boutonnière; M. Molé s'est vengé, avec tout l'esprit d'un vieux gentilhomme, d'un discours de M. de Gasparin. L'ex-ministre doctrinaire ne parlait jamais, comme on sait, dans l'exercice de ses fonctions oratoires; c'était un ministre trappiste. Le banc de la chambre des pairs a rendu a parole à M. de Gasparin ; il a prononcé un long discours par-dessous la tête de M. Molé. Pour réplique, M. Molé lui a envoyé silencieusement le grand-cordon de la Légion-d'Honneur.

C'est très bien de songer ainsi à honorer les mérites des hommes politiques; mais le ministre doit se rappeler qu'au-dessous, ou au-dessus, ou à côté d'eux, se trouvent d'autres hommes qui ont illustré la littérature du siècle vivant, et qui n'ont eu, jusqu'à présent, aucune part dans les faveurs honorifiques de Fontainebleau. Nous pourrions citer vingt noms littéraires que la chancellerie de la Légion-d'Honneur inscrirait avec orgueil dans ses archives, et qui n'y sont pas inscrits. On a décoré Humbolt et Walter Scott, c'est très bien : la France se fait européenne en adoptant ainsi ces grandes illustrations étrangères; mais soyons Français avant tout, même avant l'auteur des *Lettres de Paul* et de l'*Histoire écossaise de Napoléon*.

A propos de l'étranger, nous avons une Française de plus, la princesse de Mecklembourg : elle a fait, au grand-duc son frère, une réponse qui participe de la philosophie allemande et de l'esprit français. « Ne craignez-vous pas le sort de Marie-Antoinette ou de Marie-Louise ? disait le prince à sa sœur. — J'aime mieux vivre un an duchesse d'Orléans, a répondu la princeesse Hélène, que toute ma vie, comme vous, à regarder de ma croisée ce qui se passe dans la cour. » On n'a pas de peine à croire que le grand-duc doit s'ennuyer fort à la croisée de son château. Il paraît certain que ce noble hyménée est vu de mauvais œil par les grands parens d'Allemagne; mais cette répugnance ne s'est point étendue, ainsi qu'on a voulu l'insinuer à M. l'envoyé du Mecklembourg. Voici ce qui a donné lieu à ce bruit. Le chargé d'affaires mecklembourgeois a un frère établi à Paris, et exerçant une profession honorable, et point diplomatique; ce frère est marchand de bois; il a un beau chantier. M. OEtherling s'est absenté plusieurs jours de son hôtel; on a dit qu'il était parti, qu'il était rappelé par le grand-duc; de là des conjectures à perte de vue sur l'éventualité probable et prochaine d'une rupture entre la France et le Mecklembourg. L'agent mecklembourgeois, qui ne compte ses travaux que par ses longs loisirs, était allé se délasser de son oisiveté diplomatique à l'ombre du chantier fraternel. C'est ainsi que tout se travestit au gré de la malveillance et des passions.

On ne sera point étonné que la princesse sache faire une aussi philosophique appréciation de la vie et des dangers de sa position, lorsqu'on saura qu'elle a étudié avec délices les penseurs allemands et français. — *Verrai-je M. Cousin?* telle fut une des premières questions qu'elle a adressée à M. de Broglie sur la terre d'Allemagne. Nous ne pouvons donner la réponse de M. de Broglie, parce que nous ne la connaissons pas. M. Cousin n'était pas à Fontainebleau.

INÈS DE LAS SIERRAS.

SECONDE PARTIE.[1]

— Mais, si ce n'était pas une véritable apparition, dit Anastase aussitôt que je fus assis, apprends-nous ce que c'était? Il y a un mois que j'y réfléchis, sans trouver d'explication raisonnable à ton histoire.

— Ni moi non plus, dit Eudoxie.

— Je n'ai pas eu le temps d'y penser, dit le substitut, mais autant que je m'en souviens, cela tirait furieusement au fantastique.

— Il n'y a cependant rien de plus naturel, répondis-je, et tout le monde a entendu raconter, ou vu de ses propres yeux, des choses bien plus extraordinaires que celles qui me restent à vous apprendre, si vous êtes disposés à m'écouter encore une fois.

Le cercle se resserra un peu, car dans les longues veillées d'une petite ville, on n'a rien de mieux à faire que de prêter l'oreille à des contes bleus, pour attendre le sommeil. — J'entrai en matière.

Je vous ai dit que la paix était faite, que Sergy était mort, que Boutraix était moine, et que je n'étais plus rien qu'un petit propriétaire à son aise. Les arrérages de mes revenus m'avaient presque

(1) Voyez la livraison du 7 mai.

rendu opulent, et un héritage, qui arriva sur le tout, m'enrichit d'un superflu ridicule. Je résolus de le dépenser en voyages d'instruction et de plaisirs, et j'hésitai un moment sur le choix du pays que j'irais visiter ; mais ce ne fut qu'une feinte de ma raison qui luttait contre mon cœur. Mon cœur me rappelait à Barcelone, et ce roman formerait, si c'était ici sa place, un accessoire beaucoup plus long que le principal. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'une lettre de Pablo de Clauza, le plus cher des amis que j'eusse laissés en Catalogne, acheva de me décider. Pablo épousait Léonore, Léonore était la sœur d'Estelle, et cette Estelle dont je vous parlerai peu était l'héroïne du roman dont je ne vous parlerai pas.

J'arrivai trop tard pour la noce; elle était faite depuis trois jours, mais elle se continuait, suivant l'usage, en fêtes qui se prolongent quelquefois au-delà des douceurs de la lune de miel. Il n'en devait pas être ainsi dans la famille de Pablo qui était digne d'être aimé d'une femme parfaitement aimable, et qui est heureux aujourd'hui comme il espérait l'être alors. Cela s'est vu de temps en temps, mais il ne faut pas s'y fier. Estelle m'accueillit comme un ami regretté qu'on désirait de revoir, et mes rapports avec elle ne m'avaient pas donné lieu d'en attendre davantage, surtout après deux ans d'absence, car ceci se passait en 1814, dans l'intervalle de cette courte paix européenne, qui sépara la première restauration du 20 mars.

—Nous avons dîné de meilleure heure qu'à l'ordinaire, dit Pablo en rentrant dans le salon où j'avais ramené sa femme ; le souper nous dédommagera ; mais il fallait laisser une heure aux soins de la toilette, et il n'y a personne ici qui ne veuille assister, dans les loges que j'ai retenues, à la représentation peut-être unique de la Pedrina. Cette virtuose est si fantasque ! Dieu sait si elle ne nous échappera pas demain !

— La Pedrina? dis-je par réflexion. Ce nom m'a déjà frappé une fois, et dans une circonstance assez mémorable pour que je n'en perde jamais le souvenir. N'est-ce pas cette chanteuse extraordinaire, cette danseuse plus extraordinaire encore, qui disparut de Madrid après une journée de triomphes, et dont on n'a jamais retrouvé les traces ? Elle justifie sans doute la curiosité dont elle est l'objet par des talens qui ne souffrent aucune comparaison sur

aucun théâtre; mais je t'avoue qu'un évènement singulier de ma vie m'a tout-à-fait blasé sur ce genre d'émotions, et que je ne suis nullement curieux d'entendre ou de voir la Pedrina elle-même. Permets-moi d'attendre sur la Rambla l'heure de nous réunir.

— A ton aise, répliqua Pablo. Je croyais cependant qu'Estelle comptait sur toi pour l'accompagner?

Estelle revint en effet, et s'approcha de moi au moment de partir. J'oubliai que je m'étais promis de ne jamais revoir une danseuse, de ne jamais entendre une cantatrice, après Inès de Las Sierras, mais je me croyais sûr, ce jour-là, de ne voir et de n'entendre qu'Estelle.

Je tins long-temps parole, et je serais fort embarrassé de dire ce qu'on joua d'abord. Le bruit même qui avait annoncé l'entrée de la Pedrina n'était pas parvenu à m'émouvoir; je restais calme et les yeux à demi voilés de ma main, quand le silence profond qui avait remplacé cette émotion passagère, fut rompu tout à coup par une voix qu'il ne m'était pas possible de méconnaître. La voix d'Inès n'avait jamais cessé de résonner à mon oreille, elle me poursuivait dans mes méditations, elle me berçait dans mes songes; et la voix que j'entendais, c'était la voix d'Inès!

Je tressaillis, je poussai un cri, je m'élançai sur le devant de la loge, les regards arrêtés sur le théâtre. C'était Inès, Inès elle-même.

Mon premier mouvement fut de chercher autour de moi les circonstances qui pouvaient me confirmer dans l'idée que j'étais à Barcelone, que j'étais à la comédie, que je n'étais pas comme tous les jours, depuis deux ans, la dupe de mon imagination; qu'un de mes rêves habituels ne m'avait pas surpris. Je m'efforçai de me ressaisir à quelque chose qui pût me convaincre de la réalité de ma sensation. Je trouvai la main d'Estelle, et je la pressai avec force.

— Eh bien! dit-elle en souriant; vous étiez si sûr d'être prémuni contre les séductions d'une voix de femme! la Pedrina prélude à peine, et vous voilà hors de vous!...

— Êtes-vous certaine, Estelle, répliquai-je, que ce soit ici la Pedrina? Savez-vous précisément si c'est une femme, une comédienne, ou si c'est une apparition?

— En vérité, reprit-elle, c'est une femme, une comédienne

extraordinaire, une chanteuse comme on n'en a jamais entendu, peut-être, mais je n'imagine pas que ce soit rien de plus. Votre enthousiasme, prenez-y garde, ajouta-t-elle froidement, a quelque chose d'inquiétant pour ceux qui vous aiment. Vous n'êtes pas le premier, dit-on, que sa vue aurait rendu fou, et cette faiblesse de cœur ne flatterait probablement ni votre femme, ni votre maîtresse.

En achevant ces paroles, elle retira tout-à-fait sa main, et je la laissai échapper; la Pedrina chantait toujours.

Ensuite elle dansa, et ma pensée, emportée avec elle, se livra sans défense à toutes les impressions qu'elle voulait lui donner. L'ivresse universelle cachait la mienne, mais elle l'augmentait encore; tout le temps qui s'était écoulé entre nos deux rencontres avait disparu à mes yeux, parce qu'aucune sensation du même genre et de la même puissance n'était venue me rappeler celle-là; il me semblait que j'étais encore au château de Ghismondo, mais au château de Ghismondo agrandi, décoré, peuplé d'une foule immense, et les acclamations, qui s'élevaient de toutes parts, bruissaient dans mes oreilles comme des joies de démons. Et la Pedrina, possédée d'une frénésie sublime que l'enfer seul peut inspirer et entretenir, continuait à dévorer le parquet de ses pas, à fuir, à revenir, à voler, chassée ou ramenée par des impulsions invincibles, jusqu'à ce que, haletante, épuisée, anéantie, elle tomba entre les bras des comparses, en proférant avec une expression déchirante un nom que je crus entendre et qui retentit douloureusement dans mon cœur...

— Sergy est mort! m'écriai-je en pleurant à chaudes larmes, les bras étendus vers le théâtre!..

— Vous êtes décidément fou, dit Estelle en me retenant à ma place, mais calmez-vous enfin! elle n'y est plus.

— Fou! repris-je à part moi... cela serait-il vrai? aurais-je cru voir ce que je n'ai pas vu? ce que j'ai cru entendre, ne l'entendais-je pas en effet?... Fou, grand Dieu! séparé du genre humain et d'Estelle, par une infirmité qui me rendra la fable publique! Château fatal de Ghismondo, est-ce là le châtiment que tu réserves aux téméraires qui osent violer tes secrets? Heureux mille fois Sergy, d'être mort dans les champs de Lutzen?...

Je m'abîmais dans ces idées quand je sentis le bras d'Estelle se lier au mien pour sortir du spectacle.

— Hélas! lui dis-je en tremblant, car je commençais à revenir à moi, je dois vous faire pitié, mais je vous ferais plus de pitié encore si vous connaissiez une histoire qu'il ne m'est pas permis de raconter! Ce qui vient de se passer n'est pour moi que la prolongation d'une illusion terrible, dont ma raison ne s'est jamais totalement affranchie. Permettez-moi de rester seul avec mes pensées et d'y remettre, autant que j'en suis capable, un peu d'ordre et de suite. Les plaisirs d'une douce conversation me sont interdits aujourd'hui; je serai plus calme demain.

— Tu seras demain comme il te plaira, dit Pablo qui venait de saisir ces dernières paroles en passant auprès de nous, mais tu ne nous quitteras certainement pas ce soir. Au reste, ajouta-t-il, je compte plus, pour t'y décider, sur les instances d'Estelle que sur les miennes.

— Serait-il vrai, reprit-elle, et consentiriez-vous à nous donner le temps que vous destinez sans doute à vous occuper de la Pedrina?

— Au nom de Dieu, m'écriai-je, ne prononcez plus ce nom, chère Estelle, car le sentiment qu'il m'inspire ne ressemble à aucun des sentimens que vous pourriez soupçonner, si ce n'est peut-être à la terreur. Pourquoi faut-il que je ne puisse pas m'expliquer davantage?

Il avait fallu céder. Je m'étais assis au souper sans y prendre part, et, comme je m'y attendais, on n'avait parlé que de la Pedrina.

« L'intérêt que cette femme extraordinaire vous inspire, dit tout à coup Pablo, a quelque chose de si exalté, que l'on comprendrait à peine la possibilité de l'augmenter encore. Que serait-ce donc pourtant, si vous connaissiez ses aventures, dont une partie s'est, à la vérité, passée à Barcelone, mais dans un temps où la plupart d'entre nous n'y étaient pas établis? Vous seriez obligés de convenir que les malheurs de la Pedrina ne sont pas moins surprenans que ses talens. »

— Personne ne répondit, car on écoutait, et Pablo qui s'en aperçut, continua ainsi :

« La Pedrina n'appartient point à la classe d'où sont ordinairement sortis ses pareils, et dans laquelle se recrutent ces troupes nomades que leur destinée dévoue aux plaisirs de la multitude.

Son nom véritable a été porté, dans des temps reculés, par une des familles les plus illustres de la vieille Espagne. Elle s'appelle Inès de Las Sierras. »

— Inès de Las Sierras! m'écriai-je en me levant de ma place dans un état d'exaltation difficile à décrire; Inès de Las Sierras! Il est donc vrai? Mais, sais-tu, Pablo, ce que c'est qu'Inès de Las Sierras? Sais-tu d'où elle vient, et par quel effrayant privilége elle se fait entendre sur un théâtre?

« Je sais, dit Pablo en souriant, que c'est une noble et infortunée créature, dont la vie mérite au moins autant de pitié que d'admiration. Quant à l'émotion que son nom t'inspire, elle ne saurait m'étonner, car il est probable qu'il t'a frappé plus d'une fois dans les lamentables complaintes de nos *Romanceros*. L'histoire qu'il retrace à la mémoire de notre ami, poursuivit-il en s'adressant au reste des assistans, est une de ces traditions populaires du moyen-âge, qui furent probablement fondées sur quelques faits réels, ou sur quelques apparences spécieuses, et qui se sont maintenues de génération en génération, dans le souvenir des hommes, jusqu'au point d'acquérir une espèce d'autorité historique. Celle-ci, quoi qu'il en soit, jouissait déjà d'un immense crédit au XVIe siècle, puisqu'elle força la puissante famille de Las Sierras à s'expatrier avec tous ses biens, et à profiter des nouvelles découvertes de la navigation, pour transporter son domicile dans le Mexique. Ce qu'il y a de certain, c'est que la fatalité tragique dont elle était poursuivie, ne se relâcha pas de sa rigueur dans d'autres climats. J'ai entendu assurer souvent que depuis trois cents ans, tous ses chefs sont morts par l'épée.

« Au commencement du siècle dont nous parcourons la quatorzième année, le dernier des nobles seigneurs de Las Sierras vivait encore à Mexico. La mort venait de lui enlever sa femme, et il ne lui restait qu'une fille âgée de six ou sept ans qu'il avait nommée Inès. Jamais des facultés plus brillantes ne s'étaient annoncées dans un âge plus tendre, et le marquis de Las Sierras n'épargna rien pour la culture de ces dons précieux, qui promettaient tant de gloire et tant de bonheur à sa vieillesse. Trop heureux en effet si l'éducation de sa fille unique avait pu absorber tous ses soins et toutes ses affections; mais il sentit bientôt le funeste besoin de remplir d'un autre sentiment encore le vide profond de

son cœur. Il aima, il crut être aimé, il s'enorgueillit de son choix; il fit plus, il se félicita de donner une autre mère à sa belle Inès, et il lui donna une implacable ennemie. La vive intelligence d'Inès ne tarda pas à saisir toutes les difficultés de sa nouvelle position. Elle comprit bientôt que les arts, qui n'avaient été jusque-là pour elle qu'un objet de distraction et de plaisirs, pouvaient devenir un jour sa seule ressource. Elle s'y livra dès-lors avec une ardeur qui fut couronnée par des succès sans exemple, et au bout d'un très petit nombre d'années, elle ne trouva plus de maîtres. Le plus habile et le plus présomptueux des siens se serait honoré d'en recevoir des leçons; mais elle paya cher ce glorieux avantage, s'il est vrai que, dès cette époque, sa raison, si pure et si brillante, vaincue par des fatigues obstinées, parut s'altérer graduellement, et que des égaremens momentanés aient commencé à trahir le désordre de son intelligence, au moment où elle semblait n'avoir plus rien à acquérir.

« Un jour, le corps inanimé du marquis de Las Sierras fut rapporté dans son hôtel. Il avait été trouvé, percé de coups, dans un endroit écarté, où il ne s'était présenté d'ailleurs aucune circonstance qui fût propre à jeter quelque lumière sur le motif et l'auteur de ce cruel assassinat. La voix publique ne tarda cependant pas à désigner un coupable. Le père d'Inès n'avait point d'ennemi connu, mais avant son second mariage il avait un rival, signalé dans Mexico par l'ardeur de ses passions et la violence de son caractère. Tout le monde le nomma dans l'intimité de sa pensée, mais ce soupçon universel ne put être converti en accusation, parce qu'il n'était justifié par aucun commencement de preuve. Toutefois les conjectures de la multitude acquirent une nouvelle force, quand on vit la veuve de la victime passer, au bout de quelques mois, dans les bras de l'assassin, et si rien ne les a éclairées depuis, rien du moins n'en a diminué l'impression. Inès resta donc solitaire dans la maison de ses aïeux, entre deux personnes qui lui étaient également étrangères, qu'un instinct secret lui rendait également odieuses, et auxquelles la loi avait aveuglément confié l'autorité par laquelle elle supplée à celle de la famille. Les atteintes qui avaient quelquefois menacé sa raison, se multiplièrent alors d'une manière effrayante, et personne n'en fut surpris, quoiqu'on ignorât généralement la moitié de ses malheurs.

« Il y avait à Mexico un jeune Sicilien qui se faisait nommer Gaëtano Filippi, mais dont la vie antérieure semblait cacher quelque mystère suspect. Une légère teinture des arts, un babil séduisant, mais frivole, des manières élégantes qui trahissaient l'étude et l'affectation, ce vernis de politesse que les honnêtes gens doivent à leur éducation, et les intrigans au commerce du monde, lui avaient ouvert l'accès de la haute société que la dépravation de ses mœurs aurait dû lui interdire, Inès, à peine âgée de seize ans, était trop ingénue et trop exaltée à la fois pour pénétrer au-dessous de cette écorce trompeuse. Elle prit le trouble de ses sens pour la révélation d'un premier amour.

« Gaëtano n'était pas embarrassé par la difficulté de se faire connaître sous des titres avantageux; il savait l'art de se procurer ceux dont il avait besoin, et de leur donner toute l'apparence d'authenticité nécessaire pour fasciner les yeux les plus habiles et les plus expérimentés. Ce fut en vain, cependant, qu'il demanda la main d'Inès. La marâtre de cette infortunée avait formé le projet de s'assurer sa fortune ; et il est probable qu'elle n'aurait pas été scrupuleuse sur le choix des moyens. Son mari la seconda de son côté avec un zèle dont il lui déroba sans doute le mobile secret. Le misérable était amoureux de sa pupille ; il avait osé le lui déclarer quelques semaines auparavant, et il se promettait de la séduire. C'était là le chagrin profond qui aggravait si cruellement, depuis quelque temps, les mortels chagrins d'Inès.

« Il en était de l'organisation d'Inès comme de toutes celles que le génie favorise à un degré supérieur. Elle joignait à l'élévation d'un talent sublime la faiblesse d'un caractère qui ne demande qu'à se laisser conduire. Dans la vie de l'intelligence et de l'art, c'était un ange. Dans la vie commune et pratique, c'était un enfant. La simple apparence d'un sentiment bienveillant captivait son cœur, et quand son cœur était soumis, il ne restait point d'objections à sa raison. Cette disposition de l'esprit n'a rien de funeste quand il se trouve placé dans d'heureuses circonstances, et sous une sage direction; mais le seul être dont Inès pût reconnaître l'empire dans le triste isolement où la mort de son père l'avait laissée, n'agissait sur elle que pour la perdre; et c'est là un de ces horribles secrets que l'innocence ne soupçonne point! Gaëtano la décida, presque sans efforts, à un enlèvement dont il faisait dépendre son

salut. Il n'eut guère plus de peine à lui persuader que tout lui appartenait, d'un droit légitime et sacré, dans l'héritage de ses ancêtres; ils disparurent; et, au bout de quelques mois, abondamment munis d'or, de bijoux, de diamans, ils étaient tous deux à Cadix.

« Ici le voile se souleva; mais les yeux d'Inès, encore éblouis par les fausses lueurs de l'amour et du plaisir, se refusèrent long-temps à voir la vérité tout entière. Cependant le monde, au milieu duquel Gaëtano l'avait jetée, l'effrayait quelquefois par la licence de ses principes; elle s'étonnait que le passage d'un hémisphère à l'autre pût produire de si étranges différences dans le langage et dans les mœurs; elle cherchait, en tremblant, une pensée qui répondît à la sienne dans cette foule de bateleurs, de libertins et de courtisanes qui composaient sa société habituelle, et elle ne la trouvait pas. Les ressources passagères qu'elle devait à une action sur laquelle sa conscience n'était pas tout-à-fait rassurée, commençaient d'ailleurs à s'échapper, et la tendresse hypocrite de Gaëtano semblait diminuer avec elles. Un jour, elle le demanda inutilement à son réveil, elle l'attendit inutilement la nuit suivante; le lendemain, elle passa de l'inquiétude à la crainte, et de la crainte au désespoir; l'affreuse réalité vint enfin mettre le comble à ses misères. Il était parti, après l'avoir dépouillée de tout, parti avec une autre femme; il l'avait abandonnée, pauvre, déshonorée, et, pour dernier malheur, livrée à son propre mépris. Ce ressort de noble fierté qui réagit contre l'infortune dans une ame sans reproche, finit de se rompre dans celle d'Inès. Elle avait pris le nom de Pedrina pour se soustraire aux recherches de ses indignes parens. « Pedrina soit! dit-elle avec une résolution amère; honte et ignominie sur moi, puisque ainsi l'a voulu ma destinée! » Et elle ne fut plus que la Pedrina.

« Vous comprendrez facilement que je cesse de la suivre dans tous les détails de sa vie; elle ne les a pas donnés. Nous ne la retrouverons qu'à ce mémorable début de Madrid, qui la plaça si promptement au premier rang des virtuoses les plus célèbres. L'enthousiasme fut si véhément et si passionné, que la ville entière retentit des applaudissemens du théâtre, et que la foule qui l'avait accompagnée jusque chez elle de ses acclamations et de ses couronnes, ne consentit à se dissiper qu'après l'avoir revue une fois

encore à une des croisées de son appartement. Mais ce n'était pas le seul sentiment qu'elle eût excité. Sa beauté, qui n'était, en effet, pas moins surprenante que ses talens, avait produit une impression profonde sur un personnage illustre, qui tenait alors entre ses mains une partie des destinées de l'Espagne, et que vous me permettrez de ne pas désigner autrement, soit parce que cette anecdote de la vie privée n'est pas suffisamment éclaircie par ma conscience d'historien, soit parce qu'il me répugne d'ajouter une faiblesse, d'ailleurs assez excusable, aux torts vrais ou faux dont la mobile opinion du peuple accuse toujours les rois déchus. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle ne reparut plus sur la scène, et que toutes les faveurs de la fortune s'accumulèrent, en peu de jours, sur cette aventurière obscure, dont les provinces voisines avaient vu, pendant un an, la honte et la misère. On ne parla plus que de la variété de ses toilettes, que de la richesse de ses bijoux, que du luxe de ses équipages; et, contre l'ordinaire, on lui pardonna cependant assez facilement cette opulence soudaine, parce qu'il y avait très peu d'hommes parmi ses juges qui ne se fussent trouvés heureux de lui donner cent fois davantage. Il faut ajouter à l'honneur de la Pedrina, que les trésors qu'elle devait à l'amour ne s'épuisèrent pas en fantaisies stériles. Naturellement compâtissante et généreuse, elle chercha le malheur pour le réparer; elle alla porter des secours et des consolations dans le triste réduit du pauvre et au chevet du malade; elle soulagea toutes les infortunes avec une grace qui ajoutait encore à ses bienfaits; et, quoique favorite, elle se fit aimer du peuple. Cela est si aisé quand on est riche!

« Le nom de la Pedrina faisait trop de bruit pour ne pas parvenir jusqu'aux oreilles de Gaëtano, dans l'endroit obscur où il cachait sa honteuse vie. Le produit du vol et de la trahison, qui l'avait soutenu jusque-là, venait de manquer à ses besoins. Il regretta d'avoir méconnu les ressources qu'il pouvait tirer de l'avilissement de sa maîtresse. Il osa concevoir le projet de réparer sa faute à quelque prix que ce fût, et même au prix d'un crime nouveau. C'était ce qui lui coûtait le moins. Il comptait sur une habileté trop souvent exercée pour lui inspirer quelque défiance. Il connaissait le cœur d'Inès, et le malheureux n'hésita pas à se présenter devant elle.

« La justification de Gaëtano paraissait impossible au premier abord, mais il n'y a rien d'impossible pour un esprit artificieux, surtout quand il est secondé par l'aveugle crédulité de l'amour; et Gaëtano n'était pas seulement le premier homme qui eût fait palpiter le cœur d'Inès; il était le seul qu'elle eût aimé. Tous les égaremens auxquels ses sens s'étaient abandonnés depuis, avaient laissé son ame vide et indifférente; et par un privilége fort rare, sans doute, mais qui n'est pas sans exemple, elle s'était perdue sans se corrompre. Le roman de Gaëtano, tout absurde qu'il fut, n'eut pas de peine à obtenir le crédit de la vérité. Inès avait besoin d'y croire pour retrouver quelque apparence de son bonheur évanoui, et cette disposition d'esprit se contente des moindres vraisemblances. Il est probable qu'elle n'osa pas même hasarder les objections qui se présentaient en foule à sa pensée, dans la crainte d'en rencontrer une qui resterait sans réponse. Il est si doux d'être trompé sur ce qu'on aime, quand on ne peut pas cesser d'aimer!

« Le perfide n'avait d'ailleurs négligé aucun de ses avantages. Il arrivait de Sicile où il était allé disposer sa famille à permettre son mariage. Il y avait réussi. Sa mère elle-même avait daigné l'accompagner en Espagne, pour hâter le moment de voir une fille chérie dont elle s'était formé l'idée la plus flatteuse. Quelle horrible nouvelle l'attendait à Barcelone! Le bruit du succès de la Pedrina lui était parvenu avec celui de son crime et de son ignominie. Était-ce là le prix qu'elle avait réservé à tant d'amour et à tant de sacrifices? La première idée, le premier sentiment dont il se fût trouvé capable, était la résolution de mourir, mais sa tendresse l'avait encore emportée sur son désespoir. Il avait dérobé à sa mère son triste secret; il avait volé à Madrid pour parler à Inès, pour lui faire entendre, s'il en était temps encore, le cri de l'honneur et de la vertu; il était venu pour pardonner, et il pardonnait! Que vous dirai-je? Inès, noyée de larmes; Inès, égarée, palpitante, éperdue de remords, de reconnaissance et de joie, tomba aux pieds de l'imposteur; et l'hypocrisie triompha presque sans efforts d'un cœur trop sensible et trop confiant pour la deviner. Ce changement subit de rôle et de position, qui donnait au coupable tous les droits de l'innocence, a peut-être de quoi étonner. Mais, demandez plutôt aux femmes! Il n'y a rien de plus commun.

« Les soupçons d'Inès durent cependant se réveiller, quand elle vit Gaëtano plus empressé à charger sur la voiture préparée pour leur départ, des trésors dont elle ne pouvait, sans rougir, se rappeler l'origine, qu'à l'enlever elle-même à ses criminelles amours. Inutilement elle insista pour tout abandonner. Elle ne fut pas entendue.

« Quatre jours après, une voiture de voyage s'arrêtait à Barcelone, devant l'hôtel d'Italie. On en vit sortir un jeune homme élégamment vêtu et une dame, qui paraissait se dérober avec soin aux regards des voyageurs et des passans. C'était Gaëtano et la Pedrina. Un quart d'heure après, le jeune homme sortit, et se dirigea vers le port.

« L'absence de la mère de Gaëtano ne confirmait que trop les craintes qu'Inès avait commencé à concevoir. Il paraît qu'elle prit assez d'empire sur sa timidité pour les exprimer sans détours, quand il fut rentré dans son appartement. Il est du moins certain qu'une discussion violente s'éleva entre eux, dès le soir, et se renouvela plusieurs fois dans la nuit. Au point du jour, Gaëtano, pâle, défait, agité, fit transporter plusieurs caisses par les domestiques à bord d'un vaisseau qui devait mettre à la voile dans la matinée, et s'y rendit lui-même avec une cassette plus petite qu'il avait enveloppée dans les plis de son manteau. Arrivé au bâtiment, il congédia les gens qui l'avaient suivi, sous prétexte de quelques arrangemens qui le retenaient encore, les paya largement de leurs peines, et leur recommanda de la manière la plus expresse de ne pas troubler le sommeil de madame avant son retour. Cependant, une grande partie de la journée s'écoula sans que l'étranger eût reparu. On apprit que le navire faisait route, et un des hommes qui avaient accompagné Gaëtano, troublé d'un sombre pressentiment, fut tenté de s'en assurer. Il vit disparaître les voiles à l'horizon.

« Le silence qui continuait à régner dans la chambre d'Inès, au milieu des bruits de la maison, devenait inquiétant. On s'assura que sa porte n'avait pas été fermée à l'intérieur, mais en dehors, et la clé n'était pas restée à la serrure. L'hôte ne balança point à l'ouvrir d'une double clé, et un spectacle horrible s'offrit à ses yeux. La dame inconnue était couchée sur son lit dans l'attitude d'une personne qui dort, et on aurait pu s'y tromper, si elle n'avait

été baignée dans le sang. Elle avait eu le sein percé d'un coup de poignard pendant son sommeil, et l'arme de l'assassin était encore dans la blessure.

« Vous me pardonnerez facilement de n'avoir pas insisté sur ces épouvantables détails. Ils furent connus dans le temps de la ville tout entière. Ce qui est encore ignoré des personnes même que le sort de cette infortunée toucha le plus, car il y a peu de jours qu'elle est en état de recueillir et de mettre en ordre les souvenirs confus de son histoire, c'est que la malheureuse victime de ce forfait, c'est la sublime Pedrina dont Madrid ne perdra jamais la mémoire, et que la Pedrina, c'est Inès de Las Sierras.

« Je reviens à mon récit, continua Pablo. Les témoins accourus à cette scène d'horreur, et les médecins qu'on y avait appelés sur-le-champ, ne tardèrent point à reconnaître que la dame étrangère n'était pas morte. Des soins déjà tardifs, mais empressés, lui furent rendus avec tant de succès qu'on parvint à réveiller en elle le sentiment et la vie. Quelques jours cependant se passèrent dans des alternatives de crainte et d'espérance qui intéressèrent vivement la sympathie publique. Un mois après, le rétablissement d'Inès paraissait tout-à-fait affermi, mais le délire qui s'était manifesté dès le moment où elle avait recouvré la parole, et qu'on attribuait alors à l'action d'une fièvre ardente, ne céda ni aux remèdes ni au temps. La pauvre créature venait d'être ressuscitée pour la vie physique, mais elle restait morte à la vie intelligente. Elle était folle.

« Une communauté de saintes femmes l'accueillit, et lui continua les sollicitudes attentives dont son état avait besoin. Objet de tous les égards d'une charité presque providentielle, on dit qu'elle les justifiait par une douceur à toute épreuve, car son aliénation n'avait rien de la fougue et de la violence qui caractérisent ordinairement cette affreuse maladie. Elle était d'ailleurs fréquemment interrompue par des intervalles lucides qui se prolongeaient plus ou moins, et qui donnaient de jour en jour un espoir plus fondé de sa guérison; ils devinrent assez fréquens pour qu'on se relâchât beaucoup de l'attention qu'on avait portée d'abord à ses moindres actions et à ses moindres démarches; on s'accoutuma peu à peu à la laisser abandonnée à elle-même pendant les longues heures de l'office, et elle mit cette négligence à profit

pour s'évader; l'inquiétude fut grande, et les recherches furent actives; leur résultat parut d'abord assez heureux pour promettre un succès prochain. Inès avait été remarquée dès les premiers jours de son voyage vagabond par l'incomparable beauté de ses traits, par la noblesse naturelle de ses manières, et aussi par le désordre intermittent de ses idées et de son langage. Elle l'avait été surtout par la singulière physionomie de son accoutrement, composé au hasard des restes élégans, mais flétris, de sa toilette de théâtre, lambeaux de quelque éclat et de peu de valeur que le Sicilien avait dédaigné de s'approprier, et dont l'assortiment bizarre, emprunté à l'appareil du luxe, faisait un contraste singulier avec le sac de toile grossière duquel Inès avait chargé son épaule, pour y recevoir les charités du peuple. On suivit ainsi ses traces jusqu'à une petite distance de Mattaro, mais à cet endroit de la route, elles s'effacèrent totalement, et sur quelque point qu'on se dirigeât dans les alentours, il fut impossible de les retrouver. Inès avait disparu à tous les yeux deux jours avant Noël, et quand on se rappela la profonde mélancolie où son esprit paraissait plongé, toutes les fois qu'il était parvenu à se dégager de ses ténèbres habituelles, on n'hésita pas à penser qu'elle avait mis fin elle-même à ses jours, en se précipitant dans la mer. Cette explication se présentait si naturellement à l'esprit qu'on fut à peine tenté d'en chercher une autre. L'inconnue était morte, et l'impression de cette nouvelle se fit sentir pendant deux jours. Le troisième jour, elle s'affaiblit comme toutes les impressions, et le lendemain on n'en parla plus.

« Il arriva dans ce temps-là quelque chose de fort extraordinaire qui contribua beaucoup à distraire les esprits de la disparition d'Inès et du dénouement tragique de ses aventures. Il existe aux environs de la ville où l'on avait perdu ses derniers vestiges, un vieux manoir en ruines connu sous le nom de château de Ghismondo, dont le démon a, dit-on, pris possession depuis plusieurs siècles, et dans lequel la tradition lui fait tenir tous les ans un pompeux cénacle pendant la nuit de Noël. La génération actuelle n'avait rien vu qui fût capable de prêter quelque autorité à cette superstition ridicule, et on ne s'en inquiétait plus; mais des circonstances qui ne se sont jamais expliquées lui rendirent ses droits en 1812. Il n'y eut pas lieu de douter cette fois que le châ-

teau maudit fût habité par des hôtes d'exception, qui s'y livraient sans mystère à la joie des banquets. Une illumination splendide éclata dès minuit dans ses appartemens si long-temps déserts, et porta dans les hameaux voisins l'inquiétude et l'effroi. Quelques voyageurs attardés, que le hasard conduisit sous ses murailles, entendirent des bruits de voix étranges et confuses auxquelles se mêlaient par momens des chants d'une douceur infinie. Les phénomènes d'une nuit orageuse, et telle que la Catalogne ne s'en rappelait point de pareille dans une saison aussi avancée, ajoutaient encore à la solennité de cette scène bizarre, dont la peur et la crédulité ne manquèrent pas d'exagérer les détails. Il ne fut bruit le lendemain et les jours suivans, à plusieurs lieues à la ronde, que du retour des esprits dans la maison de Ghismondo, et le concours de tant de témoignages qui s'accordaient sur les principales circonstances de l'évènement, finit par inspirer à la police des alarmes assez fondées. En effet, les troupes françaises venaient d'être rappelées de leurs garnisons pour aller fortifier au loin les débris de l'armée d'Allemagne, et l'instant pouvait paraître favorable au renouvellement des tentatives du vieux parti espagnol, qui commençait d'ailleurs à fermenter d'une manière très sensible dans nos départemens mal soumis. L'administration, peu disposée à partager les croyances de la populace, ne vit donc, dans ce prétendu conciliabule de démons fidèles à leur rendez-vous anniversaire, qu'une assemblée de conspirateurs, tout prêts à déployer de nouveau le drapeau de la guerre civile. Elle ordonna une visite exacte du manoir mystérieux, et cette perquisition confirma, par des preuves évidentes, la vérité des bruits qui l'avaient rendue nécessaire. On retrouva tous les vestiges de l'illumination et du festin, et on put conjecturer, au nombre des bouteilles vides qui garnissaient encore la table, que les convives avaient été assez nombreux. »

— A ce passage du récit de Pablo, qui me remettait en mémoire la soif inextinguible et les libations immodérées de Boutraix, je ne pus contenir un éclat de rire convulsif qui l'interrompit long-temps, et qui contrastait d'une manière trop bizarre avec les dispositions où il m'avait vu au commencement de l'histoire, pour ne pas lui occasioner une vive surprise. Il me regarda donc fixement, en

attendant que je fusse parvenu à réprimer l'essor de ma gaieté indiscrète, et me voyant plus calme, il continua :

« L'assemblée tenue par un certain nombre d'hommes, probablement armés, et certainement montés, car il était resté aussi des fourrages, était devenue une chose démontrée pour tout le monde; mais aucun des conjurés ne fut trouvé au château, et on se mit inutilement sur leurs traces. Jamais le moindre éclaircissement n'est arrivé à l'autorité sur ce fait singulier, depuis l'époque même où il a cessé d'être répréhensible, et où il y aurait autant d'avantage à l'avouer qu'il y avait alors de nécessité à le taire. La troupe qui avait été chargée de cette petite expédition, se disposait à partir, quand un soldat découvrit dans un des souterrains une jeune fille étrangement vêtue, qui paraissait privée de la raison, et qui, loin de l'éviter, s'empressa de courir à lui, en prononçant un nom qu'il n'a pas retenu : « Est-ce toi? lui cria-t-elle. Combien tu t'es fait attendre!... » — Amenée au grand jour, et reconnaissant son erreur, elle se prit à fondre en larmes.

« Cette jeune fille, vous savez déjà que c'était la Pedrina. Son signalement, adressé quelques jours auparavant à toutes les autorités du littoral, leur était parfaitement présent. On s'empressa donc de la renvoyer à Barcelone, après lui avoir fait subir, dans un de ses momens lucides, un interrogatoire particulier sur l'évènement inexplicable de la nuit de Noël; mais il n'avait laissé dans son esprit que des traces extrêmement confuses, et ses témoignages, dont on ne pouvait suspecter la sincérité, ne firent qu'augmenter les embarras déjà fort compliqués de l'information. Il parut seulement démontré qu'une préoccupation étrange de son imagination malade lui avait fait chercher dans le manoir des seigneurs de Las Sierras un asile garanti par les droits de sa naissance; qu'elle s'y était introduite avec difficulté, en profitant de l'étroit passage que ses portes délabrées laissaient entre elles, et qu'elle y avait d'abord vécu de ses provisions, et les jours suivans, de celles que les étrangers y avaient abandonnées. Quant à ceux-ci, elle paraissait ne point les connaitre; et la description qu'elle faisait de leurs habillemens, qui ne sont propres à aucune population vivante, s'éloignait tellement de toutes les vraisemblances, qu'on l'attribua sans hésiter aux réminiscences d'un songe dont son es-

prit confondait les traits avec ceux de la réalité. Ce qui semblait plus évident, c'est qu'un des aventuriers ou des conjurés avait fait une vive impression sur son cœur, et que le seul espoir de le retrouver lui inspirait le courage de vivre encore. Mais elle avait compris qu'il était poursuivi, qu'il était menacé dans sa liberté, dans son existence peut-être, et les efforts les plus assidus, les plus obstinés, ne purent lui arracher le secret de son nom. »

Ce dernier endroit de la narration de Pablo venait de me rappeler sous un aspect tout-à-fait nouveau le souvenir d'un ami dont j'avais reçu le dernier soupir. Mon sein se gonfla, mes yeux se remplirent de larmes, et j'y portai brusquement la main pour cacher mon émotion aux personnes qui m'entouraient. Pablo s'arrêta comme la première fois, et attacha sur moi ses regards avec une attention encore plus marquée. Je pénétrai facilement le sentiment qui l'occupait, et j'essayai de le rassurer par un sourire. — Tranquillise ton cœur d'ami, lui dis-je avec expansion, sur les alternatives d'attendrissement et de gaieté que me fait éprouver ta singulière histoire. Elles n'ont rien que de naturel dans ma position, et tu en conviendras toi-même quand j'aurai pu les expliquer. Continue cependant, et pardonne-moi de t'avoir interrompu, car les aventures de la Pedrina ne sont pas finies.

« Il s'en faut de peu de chose, reprit Pablo. Elle fut ramenée dans son couvent et placée sous une surveillance plus étroite. Un vieux médecin, très versé dans l'étude des maladies de l'esprit, que d'heureuses circonstances ont, depuis quelques années, conduit à Barcelone, entreprit sa guérison. Il s'aperçut d'abord qu'elle offrait de grandes difficultés, car les désordres d'une imagination blessée ne sont jamais plus graves, et, pour ainsi dire, plus incurables, que lorsqu'ils résultent d'une peine profonde de l'ame. Toutefois, il insista, parce qu'il comptait sur un auxiliaire qui se montre toujours habile à soulager la douleur, le temps, qui efface tout, et qui est seul éternel au milieu de nos plaisirs et de nos chagrins passagers. Il voulut y joindre la distraction et l'étude; il appela les arts au secours de sa malade, les arts qu'elle avait oubliés, mais dont l'impression ne tarda pas de se réveiller plus puissante que jamais dans cette admirable organisation. Apprendre, dit un philosophe, est peut-être se souvenir. Pour elle, c'était inventer. Sa première leçon fit passer les auditeurs de l'é-

tonnement à l'admiration, à l'enthousiasme, au fanatisme. Ses succès s'étendirent avec rapidité; l'ivresse qu'elle faisait naître la gagna elle-même. Il y a des natures privilégiées que la gloire dédommage du bonheur, et cette compensation leur a été merveilleusement ménagée par la Providence, car le bonheur et la gloire se trouvent rarement ensemble. Enfin, elle guérit, et fut en état de se faire connaître de son bienfaiteur dont je tiens ce récit. Mais le retour de sa raison n'aurait été pour elle qu'un malheur nouveau, si elle n'eût retrouvé en même temps les ressources de son talent. Vous imaginez bien que les offres ne lui manquèrent pas, dès qu'on eut appris qu'elle était décidée à se consacrer au théâtre. Déjà dix villes différentes menaçaient de nous l'enlever, quand Bascara est parvenu à la voir hier et à l'engager dans sa troupe. »

— Dans la troupe de Bascara! m'écriai-je en riant. Sois sûr qu'elle sait maintenant à quoi s'en tenir sur les redoutables conspirateurs du château de Ghismondo.

— C'est ce que tu vas nous faire comprendre, répondit Pablo, car tu parais fort au fait de ces mystères. Parle donc, je t'en prie.

— Il ne saurait, dit Estelle d'un ton piqué. C'est un secret qu'il ne peut rompre pour personne.

— Cela était vrai il n'y a qu'un moment, répartis-je; mais ce moment a opéré un grand changement dans mes idées et dans mes résolutions. Je viens d'être dégagé de mon serment.

Je n'ai pas besoin de vous dire que je racontai alors ce que je vous racontais il y a un mois, et ce que vous me dispenserez sans peine de vous raconter aujourd'hui, même quand vous n'auriez pas un souvenir bien présent de ma première histoire. Je ne suis pas assez capable de lui prêter assez d'attrait pour la faire écouter deux fois.

— Vous êtes du moins assez bon logicien, dit le substitut, pour en tirer quelque induction morale, et je vous déclare que je ne donnerais pas un fétu de la nouvelle la plus piquante, s'il n'en résultait aucun enseignement pour l'esprit. Le bon Perrault, votre maître, savait faire sortir de ses contes les plus ridicules de saines et graves moralités.

— Hélas! repris-je en levant les mains au ciel, de qui me parlez-vous là? D'un des génies les plus transcendans qui aient éclairé

l'humanité depuis Homère! Oh! les romanciers de mon temps, et les faiseurs de contes eux-mêmes, n'ont pas la prétention de lui ressembler. Je vous dirai même entre nous qu'ils se tiendraient fort humiliés de la comparaison. Ce qu'il leur faut, mon cher substitut, c'est la renommée quotidienne qu'on obtient avec de l'argent, et l'argent qu'on parvient toujours à gagner bien ou mal, quand on a de la renommée. La morale, suivant vous si requise, est le moindre de leurs soucis. Cependant, puisque vous le voulez, je vais finir par un adage que je crois de ma façon, mais qu'on trouverait peut-être ailleurs en cherchant bien, car il n'y a rien qui n'ait été dit :

Tout croire est d'un imbécille.
Tout nier est d'un sot.

Et, si celui-là ne vous convient pas, il me coûte peu d'en emprunter un autre aux Espagnols, pendant que je suis sur leur terrain :

De las cosas mas seguras,
La mas segura es dudar.

Cela veut dire, chère Eudoxie, que, de toutes les choses sûres, la plus sûre est de douter.

— Douter, douter! dit tristement Anastase. Beau plaisir que de douter! Il n'y a donc point d'apparitions!...

— Tu vas trop loin, répondis-je; car mon adage t'enseigne qu'il y en a peut-être. Je n'ai pas eu le bonheur d'en voir; mais pourquoi cela ne serait-il pas réservé à une organisation plus complète et plus favorisée que la mienne?

— A une organisation plus complète et plus favorisée! s'écria le substitut. A un idiot! à un fou!

— Pourquoi pas, monsieur le substitut? Qui m'a donné la mesure de l'intelligence humaine? Quel est l'habile Popilius qui lui a dit : Tu ne sortiras pas de ce cercle! Si les apparitions sont un mensonge, il faut convenir qu'il n'y a point de vérité plus accréditée que cette erreur. Tous les siècles, toutes les nations, toutes les histoires en rendent témoignage; et sur quoi faites-vous reposer la notion de ce qu'on appelle la vérité, si ce n'est sur le témoignage des histoires, des nations, des siècles? J'ai, d'ailleurs, sur ce sujet une manière de penser qui m'est tout-à-fait propre, et que vous trouverez probablement fort étrange, mais dont je ne peux me

départir. C'est que l'homme est incapable de rien inventer, ou pour m'exprimer autrement, c'est que l'invention n'est en lui qu'une perception innée des faits réels. Que fait aujourd'hui la science? A chaque nouvelle découverte, elle justifie, elle authentique, si l'on peut s'exprimer ainsi, un des prétendus mensonges d'Hérodote et de Pline. La fabuleuse giraffe se promène au Jardin du Roi. Je suis un de ceux qui y attendent incessamment la licorne. Les dragons, les vouivres, les endriagues, les tarasques, ne font plus partie du monde vivant, mais Cuvier les a retrouvés dans le monde fossile. Tout le monde sait que la harpie était une énorme chauve-souris, et les poètes l'ont décrite avec une exactitude qui ferait envie à Linné. Quant à ce phénomène des apparitions, dont nous parlions tout à l'heure, et auquel je reviens volontiers...

J'allais y revenir en effet, et avec de longs développemens, car c'est une matière sur laquelle il y a beaucoup à parler, quand je m'avisai que le substitut s'était endormi.

CH. NODIER.

DES ENCOURAGEMENS

AUX BEAUX-ARTS

ET DES SUBVENTIONS THÉATRALES.

En émettant notre opinion sur les encouragemens accordés aux beaux-arts en France et sur la subvention théâtrale, il nous sera permis de reproduire ici une pensée que nous exprimâmes à la tribune pendant le règne de Louis XVIII : nous avons dit alors (et nos amis, qui siégeaient avec nous sur les bancs de l'opposition, ne nous en firent pas un crime) que l'impôt en lui-même n'avait rien de blâmable quand la répartition en était bien ordonnée, et quand son emploi n'était pas détourné des vrais services publics. Nous ajoutâmes qu'en le représentant sans cesse comme le produit odieux de la sueur des contribuables, on égarerait d'une manière fâcheuse la pensée du peuple, et qu'on le conduirait à la haine de son gouvernement. Nous demanderions volontiers quel serait l'état d'une grande nation qui, voyant se réaliser, chez elle, un des rêves les plus fréquens de la philanthropie moderne, serait exempte d'impôts? La cessation de travaux publics et l'abandon des établissemens d'utilité générale en seraient non-seulement la conséquence; mais encore, privée de sécurité, l'industrie particulière serait frappée au cœur. Un pareil vœu nous

semble d'une telle absurdité, que nous croirions insulter le lecteur en nous y arrêtant davantage. L'Europe du jour est loin d'être constituée en communauté de frères moraves.

Toutes les épargnes ne sont pas plus des économies que toutes les dépenses ne sont des prodigalités : le conseil municipal de Paris a compris cette vérité, lorsqu'il a fait l'allocation d'une somme assez considérable, destinée à augmenter l'éclat des fêtes qui vont solenniser le mariage de l'héritier présomptif du trône. Il a pensé, dans sa sagesse, que cet argent, de canaux en canaux, aboutirait au logis de la classe laborieuse, qu'il provoquerait dans l'autre un désir de paraître, dont le résultat la conduirait à des déboursés quadruples de la dépense municipale, que l'étranger, appelé à ces fêtes, accroîtrait, par sa présence dans Paris, le produit des droits d'entrée, et que les départemens y trouveraient eux-mêmes leur avantage, puisqu'ils fournissent la matière première des consommations de la capitale. Le conseil municipal ne s'est donc pas plus trompé que son habile préfet, il ne s'est pas plus trompé que Colbert renchérissant, il y aura bientôt deux siècles, sur les apprêts de la fête dont Louis XIV lui présentait le programme, en craignant de voir le ministre lui objecter l'épuisement du trésor.

Si la dépense du riche devient ainsi la richesse du pauvre; si, au sein d'une civilisation que, sous peine de troubles intestins, il faut occuper au dedans ou au dehors, avide de jouissances dans les rangs supérieurs, vivant de travaux salariés dans les autres, il est d'une bonne économie de provoquer cette dépense sans s'écarter des moyens honnêtes de l'obtenir, les encouragemens accordés aux beaux-arts ont leur pleine justification. Allons plus loin; toute mesquinerie en cette matière serait une faute grave, en ce qu'elle deviendrait absolument improductive. Dépenser peu pour les arts dans l'état actuel de l'Europe, c'est à la fois perdre son argent et fermer sa porte à l'étranger. Celui-ci ira certainement chercher ailleurs les jouissances qu'il se croit en droit de leur demander sa bourse à la main.

Trois théâtres, qui sont en possession d'exploiter trois des principaux genres de composition dramatique et lyrique, se partagent, dans la subvention générale, une somme de près de 500,000 francs. Ce sont les Français, l'Opéra-Comique et les Italiens. Il serait à souhaiter que ce secours leur fût distribué dans d'autres propor-

tions que celles qui ont lieu présentement. Si l'Opéra-Comique y prend une trop large part, on se rappellera qu'il la doit d'abord à l'intérêt, peut-être un peu trop vif, manifesté en sa faveur dans la chambre élective, ensuite à la nécessité où se vit le ministre de détourner, par ce moyen, un projet de mise en actions, aussi préjudiciable à l'art qu'au public.

Quoi qu'il en soit, la subvention accordée à ces théâtres d'ordre supérieur donne au gouvernement le droit d'intervenir dans leur administration. C'est un bien qu'on ne saurait nier. Tout un peuple allant y chercher des émotions, il importe que celles-ci ne soient jamais en hostilité avec le sentiment du beau et de l'honnête. Le devoir de l'autorité est donc de veiller à ce que la morale n'y soit jamais outragée, ainsi qu'elle le fut trop souvent chez des peuples offerts à notre admiration par un engouement républicain. Il appartient encore au pouvoir d'appeler sur la scène des talens qu'une rivalité ombrageuse en écarte trop souvent, et d'encourager ceux qui peuvent exercer une influence heureuse sur la vie privée; car l'homme, par nature, crée peu et imite beaucoup; le génie lui-même, à bien dire, ne crée pas, mais il trouve : d'où il arrive que, jusque dans ses égaremens, il agrandit quelquefois le domaine de la pensée humaine. Le passé est plus riche, en ce genre, qu'on ne semble le croire. Sachons gré au gouvernement de ce que le Théâtre-Français, dépositaire de nos vieux trésors, ne les traite plus à l'instar de ces produits d'un autre âge, pour lesquels on professe un respect de commande, tout en les oubliant dans la poussière d'un garde-meuble! Plus d'une fois, dans ces derniers mois, Corneille, Racine et Molière, le premier peut-être de nos philosophes, sont venus étonner une jeunesse dédaigneuse de leurs fortes conceptions, quoi qu'on prétende, souvent hardies sans témérité et audacieuses sans désordre. De moindres succès sont réservés aujourd'hui à Voltaire, apôtre fervent d'une époque où le poète tragique déclamait un peu trop et démolissait outre mesure. Un autre besoin est senti présentement. Espérons qu'en se régularisant, l'art viendra y satisfaire; c'est en quoi la Commission royale des théâtres subventionnés seconde de son zèle l'action du gouvernement.

Il est un genre de spectacle bien plus exigeant que ceux que nous venons de nommer sous le rapport de la dépense, parce qu'on en

attend davantage, et parce qu'il s'adresse plus particulièrement aux sens les plus susceptibles d'être impressionnés.

On voit qu'il s'agit ici de l'Académie royale de Musique, dont le Conservatoire est l'annexe obligée à titre d'école de préparation. Le chiffre incontesté de 140,000 francs, demandés pour soutenir cette dernière institution, nous dispense, par sa modicité, d'en prendre la défense. Ce ne sera pas de nos jours que l'on mettra en doute le mérite d'un établissement qui, à notre grande surprise, date d'une époque où le sage attristé pouvait souhaiter que l'on se tournât vers les arts en possession d'adoucir les mœurs, mais où la force gouvernementale ne semblait pas dirigée de ce côté.

Bien plus ancien que le Conservatoire, contemporain de la gloire de Louis XIV, qu'il célèbra avec trop peu de réserve, l'Opéra, dans sa plus grande splendeur, n'a jamais été ce qu'il est aujourd'hui. Pendant le directoire, il obtenait des subsides considérables; pendant l'empire, Napoléon ne cessait de venir à son secours avec son inépuisable domaine extraordinaire; sous la restauration, il a absorbé jusqu'à 900,000 francs en sus de ses recettes, sans briller jamais de l'éclat auquel il est actuellement parvenu. Sa subvention annuelle de 620,000 francs est, en toute exactitude, au-dessous de ses besoins, puisque ses recettes de la dernière année théâtrale, subvention comprise, bien que supérieures à celles des années précédentes, ne se sont élevées en totalité qu'à 1,779,252 fr. 99 cent., tandis que ses dépenses générales, établies sur preuves, montent à 1,767,592 fr. 4 cent. La balance entre ces deux chiffres offre, à l'avantage du directeur-entrepreneur, la faible différence de 11,660 fr. 95 sent.

Il est incontestable que ce bénéfice est insuffisant. L'entreprise est vaste, infinie dans ses détails; sans parler d'un lourd cautionnement, elle exige des déboursés énormes, dont la rentrée est incertaine. Qui ne sait que le rhume prolongé d'un chanteur ou d'une cantatrice, les seuls que l'on veuille entendre, parce qu'ils ont enchaîné la foule à leur apparition sur le théâtre; qui ne sait que l'entorse d'une danseuse en possession de captiver les regards, sans même arriver simultanément, produiraient un vide de plusieurs semaines dans la caisse de l'Opéra? Toutefois, indépendamment des frais dans lesquels on est entraîné par la mise en scène d'un ballet ou l'étude d'une partition nouvelle, chaque mois il faut

suffire aux engagemens contractés envers près de sept cents parties prenantes; et dans le nombre de celles-ci, combien n'en est-il pas dont les appointemens, non comptés les mois de congé, s'élèvent de 20 à 60,000 francs?

Ces salaires, dira-t-on, sont exagérés; il convient de les réduire. Soit, répondrons-nous. Mais alors retiendrez-vous en France les artistes de premier ordre? L'Europe du XIXe siècle est avide de spectacles; on s'y dispute, on s'y arrache les grands talens scéniques; leur perte devient un évènement douloureux, leur retour une joie générale. Leurs migrations auront nécessairement lieu vers les contrées où le soleil d'or aura lui; et privés de jouissances qui aident plus au mouvement social qu'on ne l'imagine, après avoir tardivement reconnu que votre ordre public est affecté de leur absence, vous accuserez votre gouvernement d'avoir laissé échapper, au profit des étrangers, une suprématie dont vous étiez en possession.

M. le ministre de l'intérieur et la commission des théâtres royaux, lorsque les deux premiers talens du chant et de la danse ont menacé la capitale de leur retraite, ont été presque effrayés de la résolution de ces artistes; si tous les efforts ont été vains pour les retenir, on n'accusera ni l'autorité, ni le directeur de l'Académie royale de Musique, d'être restés à leur égard au-dessous d'offres convenables et même brillantes. La susceptibilité de l'un et l'opulente moisson promise à l'autre par la Russie ont seules décidé un départ accompagné de nos regrets, mais qui n'est pas resté sans indemnités, déjà appréciées à toute leur valeur par un public éclairé.

Le spectacle de l'Opéra, si on ne veut en baisser pour toujours la toile, depuis l'administration de M. Véron, est condamné à vivre de grandeur, de luxe et de magnificence; les prestiges de tout genre sont devenus sa loi la plus impérieuse. S'il n'éblouit, il est éclipsé; s'il n'attire la foule à ses pompes, il est désert. Lui ordonner l'économie, ce serait prononcer son arrêt de mort. Nous examinerons bientôt quels sont les principaux intéressés à la conservation de cet établissement unique en son genre, et à qui il appartient d'en nourrir la splendeur. Nous verrons s'il se borne à être une de nos gloires trop chèrement acquises et à répandre sur le pays un stérile éclat. Toujours est-il vrai qu'en toute nature

d'exploitation les bénéfices doivent être en rapport avec la masse des fonds qu'on y verse et avec les chances de l'entreprise. Or, l'excédant des recettes sur les dépenses étant ici presque nul, il en résulte un fait incontestable, c'est que la subvention de l'Opéra est insuffisante. De manière ou d'autre, elle doit être accrue, soit par distraction d'une partie des secours accordés aux théâtres déjà désignés, soit par augmentation de la somme totale affectée à cette nature de service. Avant que les chambres soient appelées à y pourvoir dans leur sagesse, nous croyons devoir leur soumettre les réflexions suivantes :

Vous avez aboli la loterie, leur dirons-nous, et nous vous en avons rendu graces au nom de la morale et de l'humanité. Ses bureaux ont été remplacés par ceux des caisses d'épargne; c'est un de vos titres à la reconnaissance du pays. Vous avez aboli les jeux publics; et quoique les ames honnêtes, dans leur premier mouvement, aient applaudi à votre vertueuse intention, l'expérience seule nous apprendra si vous avez déraciné un grand mal ou si vous n'avez fait que le déplacer.

En effaçant de vos recettes les jeux publics et leur produit, certes vous n'avez entendu ni dérober aux établissemens dans lesquels un noble orgueil se complaît, ni enlever aux gens de lettres et aux artistes les encouragemens dont ils étaient en possession. Ce vandalisme a été loin de votre pensée. Vous n'avez pas voulu guérir à droite pour blesser à gauche, et soulager quelques maux pour briser ensuite des existences honorables. Toutefois vous ne sauriez vous dissimuler que la passion du jeu est endémique sur cette terre, où les créatures animées courent à tout prix vers les excitations qui abrégent souvent la vie en la faisant mieux sentir. Même au sein de l'oisiveté on veut être aventureux. Les opulens de l'Europe fréquentent les bains de Baden, de Spa, de Bath et des Pyrénées, non pas tant parce que les eaux en sont salutaires que parce qu'on y joue. On jouait à Paris; ils le savaient, et chaque hiver c'était un attrait pour eux. Enlevez-leur encore les spectacles, et vous apprendrez bientôt s'ils viendront vous apporter leur or pour contempler, une heure ou deux, votre colonne de la place Vendôme!

Votre Académie royale de Musique est devenue le premier théâtre de l'Europe. Dans votre intérêt, ne le laissez pas décheoir

de ce rang; autrement l'étranger, ne trouvant plus rien qui l'appelle chez vous, ira porter ailleurs ses ducats, ses piastres et ses banck-notes. Dites-le-nous, quelle lacune n'en résulterait-il pas dans votre commerce et dans votre industrie? Vos idées peuvent être républicaines, et c'est, chez vous, une véritable anomalie, car vos mœurs sont essentiellement monarchiques. Vous avez besoin des arts; vous aurez beau le contester, vous vivez de luxe, vous n'existez que par le luxe : n'en tarissez donc pas la source. L'Opéra seul, dans le courant d'une année, fait mouvoir plus de bras, fait confectionner plus de vêtemens, plus de bijoux, plus d'équipages, plus de parures, indépendamment des dépenses obligées de mises en scène, que la moitié de la population de votre capitale; il y attire plus d'étrangers que tous vos monumens, dont nous sommes loin de contester le mérite, mais avec lesquels de belles œuvres de même genre peuvent au moins rivaliser en Europe.

Une question importante est soulevée. Nous allons essayer d'en donner la solution, nous hommes de province, nous qui n'aurons garde d'oublier que nous avons reçu le mandat d'un département pauvre, mais appelé à une meilleure fortune, pour peu que le gouvernement, jetant enfin sur lui un regard de bienveillance, l'appelle au partage des bienfaits d'un ordre social perfectionné.

Nous nous y attendons : on nous demandera si la France entière doit être mise à contribution pour une capitale, où la richesse de tout un royaume ira s'engloutir? On nous demandera si Paris, tirant un si grand avantage de ses spectacles et de la présence des étrangers qui y accourent, ne doit pas entretenir ses théâtres? Avant l'abolition des jeux publics, cette question trouvait sa réponse dans leurs produits portés au trésor royal, quoiqu'à bon droit ils pussent être réclamés par le département de la Seine. Aujourd'hui le scrupule des députés consciencieux exige une autre réponse, et elle ne sera pas difficile à trouver, puisqu'elle est peut-être encore mieux fondée en raison que la précédente.

La vie d'un peuple ne consiste pas seulement dans la satisfaction donnée aux besoins matériels. Si le corps se nourrit de pain, l'ame a droit à un autre aliment. Supposez Paris sans spectacles, la France n'en aura bientôt plus. Ceci s'applique également aux arts et aux lettres, dont le foyer sera toujours dans la capitale.

C'est là, en effet, qu'ils s'échauffent, qu'ils se perfectionnent, qu'ils s'électrisent par un contact répété, que les réputations nées ailleurs viennent mourir ou recevoir une consécration; c'est de là aussi qu'après avoir puisé à la source d'un goût épuré, les artistes dramatiques se répandent dans les provinces, pour les associer aux plaisirs qui ont charmé d'autres yeux et des oreilles mieux exercées. Ces choses ont aussi leur valeur, et quoiqu'elles ne figurent pas dans le chapitre des dépenses votées en faveur des départemens, ils doivent y attacher quelque prix. Mais allons plus loin :

Ces étrangers qui sont entraînés vers la capitale par l'attrait des plaisirs, dont nos spectacles, nos musées et nos monumens leur font la séduisante promesse, croira-t-on par hasard qu'ils y arrivent en ballon? En élevant le chiffre des consommations de Paris, n'exercent-ils pas une action sur la France productive? Les commandes de toute nature ne se multiplient-elles pas dans les provinces par le seul effet de leur présence? Les routes sillonnées de voitures ne déposent-elles pas de cet accroissement de besoins à satisfaire, de travaux tendant à ce but? Le fisc n'y trouve-t-il pas un avantage supérieur à ses déboursés en faveur des beaux-arts, et cette opération de banque, dont profitent essentiellement les classes laborieuses, n'est-elle pas la mieux entendue à laquelle un gouvernement puisse se livrer?

Les familles à grande fortune, que vous avez ainsi appelées chez vous, qui ont traversé vos belles campagnes, qui ont été réchauffées par votre soleil, qui ont respiré l'air embaumé de vos provinces du midi, ne se sentiront-elles pas arrêtées sur votre sol? Une terre plantureuse qui brille d'une riche culture et de frais ombrages a aussi des voix pour leur parler et des accords ravissans pour s'en faire entendre; et, si les plaisirs de l'hiver les ont invitées à consommer dans Paris une portion notable de leurs richesses, la Provence, la Touraine, la Normandie et la Bretagne elle-même vous diront qu'elles ont la puissance de les retenir pendant la saison des fleurs, des moissons et des vendanges.

On a écrit poétiquement que le trident de Neptune est le sceptre du monde : le sceptre des beaux-arts a aussi son empire incontestable; il est entre nos mains en ce moment; gardons-nous de

l'en laisser échapper! car pour peu que nous sachions le tenir dignement, ils se transformera pour nous en véritable corne d'abondance. La capitale de l'ancien monde, Rome, n'a plus que cette manière de vivre; sentiment religieux à part, c'est son dernier souffle de prospérité.

Que vous demande-t-on pour perpétuer, sur vos quatre principaux théâtres, les notions du goût, des traditions heureuses, des habitudes de vie sociale et la mise en scène de vos chefs-d'œuvre tragiques et lyriques? 1,163,000 francs! Quel est le sacrifice justement attendu du trésor pour encouragement de l'art dramatique dans nos grandes villes, pour secours accordés aux beaux arts de toute la France, pour indemnités données aux artistes de cette catégorie, pour souscriptions à divers ouvrages utiles aux progrès de l'école, pour émolumens et pensions d'auteurs dramatiques? 601,000 francs? A ces deux sommes joignez les 140,000 francs que coûte le Conservatoire royal de Musique, les 60,000 francs réclamés par l'insuffisance constatée de sa caisse de retraite, les 160,000 francs nécessaires pour mettre à jour le service de la caisse des pensions de l'Opéra, et vous trouverez un total général de 2,124,000 francs à prendre dans un budget de plus d'un milliard.

L'emploi de ces 2,124,000 francs n'est-il pas justifié? Est-ce une dépense improductive ou superflue? Non, assurément, non! Le vide qu'elle laisse dans le trésor, indépendamment des motifs de gloire nationale qui parlent ici assez haut, est largement comblé par les rentrées dont elle est la source sans cesse jaillissante. Barême à la main, on le prouverait. Si l'on pouvait se permettre quelque plainte en cette occasion, ce serait tout au plus celle d'un manque de largesse et d'une économie trop parcimonieuse; car n'oublions pas que, jalouse de nos établissemens de beaux-arts, l'Europe tressaillerait d'une secrète joie, si nous nous rendions coupables, à leur égard, d'un abandon dans lequel l'exact et froid calculateur aurait à reconnaître une sorte de suicide.

Un fait, qui n'est pas dépourvu d'intérêt, vient se placer naturellement à l'appui de cette assertion. Nous n'aurons garde de l'oublier; car les faits, dans ce bas monde, auront toujours une grande force d'argumentation. Nous ne sachions pas de syllogisme qu'on pût leur opposer.

M. Lamare-Picquot, voyageur infatigable, avait parcouru, pen-

dant quinze ans, diverses contrées de l'Amérique du Sud et de l'Asie; au péril de ses jours, il avait recueilli un grand nombre de productions animales et végétales particulières à ces climats. Il avait eu le bonheur de comprendre dans sa collection un tel nombre de symboles, statues et emblèmes, en honneur dans les temples de l'Indoustan, qu'il possédait, à lui seul, de quoi rétablir en entier le culte d'une pagode. Ces richesses zoologiques et ethnographiques, acquises au prix de son patrimoine, contenues dans soixante caisses, dont le transport lui coûta fort cher, le suivirent en France; car si l'esprit du savant est cosmopolite, le cœur, chez lui, reste patriote. Pendant cinq ans, M. Lamare-Picquot proposa l'acquisition de son cabinet au gouvernement français qui nomma une commission d'examen. Nous eûmes l'honneur d'en faire partie avec MM. George Cuvier et Jomard. Ces deux savans reconnurent que plusieurs articles de zoologie, dont notre voyageur était en possession, manquaient au Cabinet du Roi, et que l'ensemble de l'importation ethnographique méritait d'être acquise, comme essentielle à la fondation d'une galerie réclamée par une étude qu'il était temps de nationaliser chez nous. En conséquence, ils engagèrent le gouvernement à en traiter avec M. Lamare-Picquot.

Celui-ci avait des prétentions si peu élevées, que, d'une demande de 60,000 francs, il est descendu à celle d'une rente viagère de 3,000 fr., et d'une somme liquide de 1,500 fr., avec laquelle il se proposait de rentrer dans sa carrière d'exploration.

Eh bien! rien n'a été conclu! Chaque ministre, tout en rendant hommage à la beauté de cette collection, tout en manifestant le désir de l'ajouter à notre richesse nationale, a reculé devant une demande de fonds à faire aux chambres. Nous ignorons si une tentative près d'elles serait plus heureuse aujourd'hui; mais il n'en est plus temps : promené d'année en année, M. Lamare-Picquot a traité, à son grand avantage, avec la Prusse pour la partie zoologique de son cabinet, et avec Vienne, plus avantageusement encore, pour la partie ethnographique. Les caisses et le voyageur nous ont quittés.

Les arts ne sont pas ingrats; leur donner, c'est prêter à gros intérêts. Par eux, Louis XIV s'est assuré une gloire plus durable que celle de ses conquêtes. L'argent dépensé pour eux en France n'est jeté ni dans la Loire, ni dans la Seine. Il rend l'étranger tri-

butaire de notre prospérité, nous dirions volontiers de nos plaisirs. D'ailleurs, l'or échappe aussi promptement des mains de l'artiste qu'il y entre. Peintres ou statuaires, écrivains ou acteurs, thésaurisent peu. On n'accuse ni les uns ni les autres d'arrêter le mouvement social en s'opposant à la circulation des espèces. Ils croiraient voler le pays, s'ils enfouissaient les justes rétributions accordées à leurs travaux. Quelque larges que puissent être celles-ci, elles s'éparpillent à l'instant, elles descendent dans les ateliers inférieurs, elles refluent dans la campagne qu'elles embellissent, dans les cités où elles se dissipent en constructions, et trop souvent une triste imprévoyance, qui tient à la nature du génie, nous force de gémir sur les malheurs d'une vieillesse glorieuse, mais laissée sans asile.

Une dernière objection a été faite contre les subsides votés en faveur des beaux-arts; sans doute elle sera renouvelée; si nous ne pouvons la prévenir, il est bon de la devancer par une réponse.

« Quoi! nous dira-t-on, le budget de vos revenus ordinaires ne peut couvrir vos dépenses, et vous parlez sans cesse de grossir celles-ci! au lieu d'amortir votre dette, vous l'accroissez d'une manière indéfinie. Ce n'est pas assez d'user de votre fortune présente, vous dévorez l'avenir. En alignant des millions sur le papier, songez un peu à l'immensité de la charge que vous imposez à vos arrière-neveux; vous creusez un vide dans lequel périssent les empires; sachez qu'ils ne prospèrent que par l'ordre et l'économie dans les finances! »

Quant à nous, il ne nous tombera jamais dans la pensée de révoquer en doute les avantages d'une économie bien entendue, quoique, au moment où nous tenons la plume, deux grands exemples semblent jeter un démenti à cette vérité. Une dette, quatre fois supérieure à la nôtre, pèse sur la vieille Angleterre, et les îles britanniques ne succombent pas sous ce fardeau qui permet à leurs fonds publics de surpasser les nôtres en valeur. La Nouvelle-Angleterre, autrement dite l'Amérique du Nord, est sans dette; ses coffres regorgent d'épargnes dont elle ne sait que faire, et elle est, en ce moment, en proie à une crise immense, incommensurable en ses résultats, qui renverse de fond en comble les fortunes de ses plus forts capitalistes.

La dette française, au contraire, n'a point passé de justes pro-

portions; elle est en parfait équilibre avec nos revenus. Ce serait peut-être un malheur public qu'il devînt possible de l'anéantir d'un coup de baguette, même sans souffrance des parties prenantes au trésor. Si on le veut, nous défendons ici l'existence d'un capital fictif; mais on conviendra au moins qu'il a des effets réels. Il met en mouvement une foule d'industries qui, sans lui, seraient encore à naître. Jugez-en par la Grande-Bretagne: réduite aux seuls produits de son territoire, certes, elle ne serait pas parvenue à cette richesse commerciale, dont il n'y a eu d'exemple chez aucun peuple; les vrais embarras sont ailleurs que dans sa dette, et il n'appartient pas aux hommes d'état de les ignorer. Évitons les excès qui l'ont poussée vers des emprunts immodérés, sans nous effrayer de notre situation financière, aujourd'hui la meilleure de toute l'Europe.

Quand on nous accusera de préparer ainsi des périls à nos descendans, nous dirons à notre tour : Pourquoi imposerait-on à la France actuelle l'obligation de satisfaire à tous les besoins du moment présent et à ceux de l'avenir, sans appeler celui-ci en aide? où nous semons aujourd'hui, nos arrière-neveux ne moissonneront-ils pas? Si nos places fortes sont approvisionnées et mises dans un état respectable de défense, si un vaste territoire est traversé par des routes bien entretenues, si les extrémités de ce beau royaume sont mises en communication avec le centre par des canaux, qu'un grand écrivain a nommés des routes qui marchent, et dont un art nouveau accroît le mérite par une rapidité merveilleuse imprimée aux transports, faudra-t-il que les avances nécessitées par ces travaux pèsent sur les seuls citoyens qui les exécutent dans un esprit de généreuse prévoyance? Dès que le domaine de l'avenir s'agrandit, il serait inconcevable que l'avenir ne contribuât pas à l'améliorer. Nous serions tentés d'adresser les paroles suivantes à ceux qui doivent y figurer un jour :

« Nous vous laisserons une France florissante au dedans, considérée au dehors. Nos mains l'auront défrichée et fertilisée; nous aurons fait un tout de ses fractions éparses; nous aurons décuplé la valeur de vos usines, de vos champs et de vos vignobles, et il ne vous restera qu'à jouir des fruits de notre labeur. Héritiers heureux d'un patrimoine qui, avant nous, était sans existence, prétendriez-vous qu'il fût injuste de vous obliger à partager les

charges d'une succession assez belle pour que vous ne l'acceptiez pas sous bénéfice d'inventaire? Certes, vous estimerez quelque peu ces bibliothèques, ces musées qui, chaque jour, ouverts gratuitement à votre admiration, ne ressemblent pas à ce Muséum britannique où l'on ne peut pénétrer que l'argent à la main; vous ferez cas de ces monumens dérobés à l'antiquité la plus reculée, riches des souvenirs de la valeur française, devenus presque des pages de votre propre histoire, et enlevés, par une sorte de magie, au sol sur lequel ils étaient enracinés; vous ne compterez pas pour rien ces hospices dont la dotation assure un soulagement à vos douleurs, ces palais où le respect dû à la loi se fortifie de la solennité avec laquelle le magistrat en prononce les arrêts, ces temples sous les cintres desquels la pensée religieuse remonte vers sa source pour retomber bientôt, avec un frisson adorateur, dans l'accablement de son infériorité en présence de la majesté divine!

« Non, nous ne vous ferons pas l'injure de croire que de pareilles richesses soient sans prix à vos yeux. Tableaux, statues, livres, manuscrits, obélisques, théâtres témoins d'émotions partagées par tout un peuple, fleuves enfermés sous des voûtes qui permettent de les franchir à pied sec, fleuves en suspens sur des voûtes qui les conduisent au sein de vos villes assainies, chemins parcourus avec une telle rapidité que l'homme semble avoir reçu en partage le don d'omniprésence, jardins et portiques qui, peuplés des grandeurs d'un autre âge, s'embelliront du loisir de vos épouses et de vos enfans; voilà ce que nous vous léguons! Encore un peu de temps (et vous savez qu'il marche assez vite), encore quelques années, et vous serez en possession de cet immense mobilier, qui aura été notre ouvrage! Tout cela sera à vous! Vous en jouirez; le misanthrope peut nous refuser de la reconnaissance, à lui permis; mais ce n'est pas de votre part que nous avons à prévoir des murmures. Ce n'est pas vous qui nous accuserez d'avoir fait quelques emprunts à l'avenir pour vous mettre en possession de tous les trésors d'une vie perfectionnée! Gens d'honneur, vous ne laisserez pas protester les billets à longue échéance tirés sur vous par vos pères! En possession d'un capital amassé avec tant de peine, vous renierez d'autant moins une

bien légère partie de la dette nécessaire pour le constituer, qu'au moins elle ne vous sera pas parvenue grevée d'arrérages. »

Effectivement, l'intérêt de cette dette est régulièrement soldé. Mise à jour, elle multiplie le nombre des hommes amis de l'ordre; la richesse publique s'en est accrue; les provinces lui doivent une partie des capitaux qui les fécondent. Les beaux-arts, l'art théâtral principalement, sont devenus un des élémens nécessaires de cette prospérité. De telles conquêtes sont les plus innocentes de toutes; elles n'ont jamais coûté de larmes. Si la vanité est blâmable dans les individus, les nations doivent placer quelque part leur orgueil. A la nôtre, une carrière d'un grand éclat a été ouverte; il serait insensé de la lui ravir, surtout quand il est arithmétiquement prouvé que nos finances n'en souffrent pas. Cette vérité nous est tellement présente que nous pourrions encourir le reproche de nous y être trop appesantis. C'est dans cette crainte que nous posons la plume.

KÉRATRY,

Membre de la commission royale de surveillance des théâtres subventionnés.

LE

MANUSCRIT DE NAPOLÉON.

Nous avons rencontré à Paris, il y a déjà quelques années, un digne homme qui anciennement avait été professeur d'histoire à l'École militaire. Il se nommait M. Delesguille. Dans le compte-rendu qu'il fit, en 1785, de l'aptitude de ses élèves, il avait écrit à côté du nom de celui d'entre eux qui depuis fut Napoléon ces paroles que tous les historiens ont recueillies : « Corse de nation et de caractère; il ira loin, si les circonstances le favorisent. »

Je crois qu'à cette époque le jeune Napoléon Bonaparte était encore un peu plus Corse que ne le croyait M. Delesguille.

Il y a deux manières de comprendre les grands hommes. On peut se placer, pour les voir à l'œuvre, au point de vue de la Providence, et alors ils se présentent avec un ensemble de facultés, avec un accord d'impulsion et de volonté, merveilleusement propres à l'idée qu'ils ont mission de faire prévaloir. Ils naissent pour cette idée qui les saisit au berceau, et qu'après eux ils laissent couronnée sur la terre. Mais du milieu des contemporains, les choses apparaissent sous une autre face, et si, à la regarder de ce côté, la destinée des hommes supérieurs perd beaucoup de sa majestueuse unité, la philosophie proprement dite, celle qui aime à

fouiller dans le cœur humain, s'empare de tout le terrain qu'abandonne la philosophie de l'histoire : le héros paraît moins, l'homme se dessine davantage.

Il n'est pas de plus intéressant spectacle que de voir la pensée d'un homme de génie se retourner et s'agiter dans les liens qui la retiennent encore à demi sous le joug de ses propres habitudes et de celles d'autrui. Il faut la suivre, dégagée de ces liens, incertaine encore au début et cherchant sa route, puis, cette route une fois trouvée, s'y précipitant et y entraînant tout un siècle. Si l'histoire ne se résigne pas à nous montrer son grand homme ainsi fait, elle le détache de l'humanité, et il se transforme, à nos yeux, en un être fantastique, qui, aujourd'hui déjà, appartient à peine à la poésie, et qui sera demain du domaine de la fable.

On a cédé trop souvent à la tentation de nous donner pour l'empereur quelque chose de semblable à ce que nous disons là; et il est heureux que ses cendres n'aient pas encore eu le temps de refroidir sous le saule de Sainte-Hélène, car aisément on nous persuaderait qu'il n'a jamais existé.

Essayons cependant de retrouver sous ce personnage presque mythologique le second fils de Charles Bonaparte d'Ajaccio.

La vie de Napoléon présente deux époques bien distinctes : pendant la première, il a commencé par subir l'influence des préjugés de sa famille et de son pays, et ensuite l'empire d'une révolution encore trop fougueuse pour se laisser dompter, même par une main de fer. Dans la seconde, il a complètement répudié les sympathies et les entraînemens du jeune homme, et, faisant tête à la révolution, il s'est mis à sa place pour continuer son œuvre. Écoutez les historiens. Le doigt sur la lèvre, ils vont vous montrer, isolé dans un coin de la société, un petit écolier secrètement en proie à une ambition démesurée et rêvant la monarchie universelle. Plus tard, il assiste avec une froide joie aux violences de la révolution, comme un avide collatéral qui se réjouit en secret de voir celui dont les biens doivent un jour lui revenir, abuser de la jeunesse et de la vie. Il la surveille, cette révolution; il l'épie, pour ainsi dire, et il attend dans l'ombre, comme le chasseur, le moment de se jeter sur elle. Ce moment venu, il s'empare de la bête, l'apprivoise, et la mène en laisse contre les rois d'Europe. Je vous dis que ce n'est pas là le vrai Napoléon : c'est le Napoléon du roman,

ce n'est pas celui de l'histoire. Avant de se placer par le génie et par la gloire au-dessus de tous les hommes, Napoléon a commencé par être un homme plein d'ambition, d'accord, mais d'une ambition vague, confuse, et qui ne sait bien d'avance ni son but, ni sa route.

Les premières années de l'homme de génie appartiennent toujours en partie au passé, et cette obsession du passé, il lui est d'autant plus malaisé de la surmonter, que, se mêlant à toutes ses habitudes, elle se fait moins sentir. Avant de se tourner vers la France, la pensée de Napoléon s'était d'abord donné carrière dans la Corse.

Nous avons connu un officier-général qui avait passé une année à l'École militaire, à côté de Napoléon. Ils n'étaient séparés l'un de l'autre que par l'espace laissé entre deux tables dont ils occupaient les deux extrémités voisines. Une année entière s'écoula sans qu'ils se fussent une seule fois adressé la parole. Un jour, celui des deux qui est encore vivant aperçut entre les mains de son étrange condisciple un petit cœur en plomb. Il crut y voir des caractères tracés avec la pointe d'un compas, et, ayant eu la curiosité de les lire, il prit son temps, et lut, écrit de la main de celui qui depuis s'est si glorieusement identifié avec la nationalité française : « Gênes et la France n'y entreront jamais. » C'étaient les paroles textuelles.

Il est donc permis de conjecturer que, dans ses solitaires promenades de Brienne et de l'École militaire, Napoléon songeait à la Corse. Plus tard il s'est souvenu d'Alexandre, et au renom de Paoli il a préféré la gloire de César; mais le héros de son enfance et de sa jeunesse a été certainement Paoli. Ce général avait été l'ami de Charles Bonaparte, qui ne l'avait quitté qu'après la triste journée de Ponte-Nuovo. Lœtitia Ramolino portait déjà Napoléon dans ses flancs, lorsque, se dévouant à la fortune de son époux, elle le suivit partout dans cette glorieuse campagne de la liberté corse. Ainsi on peut dire que Napoléon naquit soldat de Paoli. L'aventureuse jeunesse de son illustre compatriote, son amour pour sa patrie, ses combats contre Gênes, tout ce qui faisait de lui un grand homme à la manière antique, produisait une vive impression sur une ame encore à demi naïve, dans le premier élan de son ambition naissante. Napoléon, lorsqu'il vint en France, se trouvait

placé comme un intermédiaire entre la Corse qu'il laissait toute frémissante encore de sa grande lutte, et Paoli que l'Angleterre avait accueilli dans son exil. Toutes les lettres qu'il recevait de la Corse étaient pleines de Paoli, et lui-même il écrivait en Angleterre à ce noble proscrit. Plus d'une fois il se dit tout bas que la destinée serait bien habile, si elle l'empêchait d'accomplir un jour la prédiction de M. Delesguille.

Plusieurs années s'écoulèrent, et M. Delesguille avait probablement oublié l'élève et la prédiction, lorsqu'en 1788, un matin, il vit entrer dans son cabinet un jeune officier d'artillerie : c'était Napoléon Bonaparte. A l'École militaire, Bonaparte n'avait de penchant que pour les sciences ou pour l'histoire, et Plutarque était son auteur favori. Je ne sais quoi l'avait averti que sa place naturelle était dans la société de ces grands hommes. On eût dit que dans le livre de leurs exploits il retrouvait écrites à chaque page ces paroles de J.-J. Rousseau sur la Corse : «J'ai quelque pressentiment qu'un jour cette petite île étonnera le monde. » Ce Plutarque d'ailleurs a toujours été le conseiller des hommes d'action et des poètes dramatiques, qui sont aussi des hommes d'action à leur manière. Il était pour beaucoup déjà dans le génie de Shakspeare et d'Alfiéri, et le voici encore pour quelque chose dans la gloire de Napoléon. L'héroïsme individuel, qui trop souvent disparaît dans le détail des histoires générales, se dessine si bien dans ces merveilleuses biographies!

Avec ce goût décidé et cette intelligence passionnée de l'histoire, il ne faut pas s'étonner si Napoléon conserva un souvenir plus tendre à son professeur d'histoire, à celui dont l'enseignement avait peut-être contribué à lui faire aimer cette science. Un matin donc, comme je le disais, il se présenta chez M. Delesguille. On causa pendant quelques minutes de l'École quittée en 1785, et du régiment suivi à La Fère, puis à Valenciennes. Mais comme dès-lors Napoléon aimait à marcher droit au fait, il se hâta de dire qu'il venait, comme jadis, prendre leçon d'histoire; et en parlant, il tirait de sa poche un ample manuscrit. Le bon professeur, qui d'abord s'était laissé aller à un moment d'abandon et de familiarité (l'épaulette rapprochant un peu la distance), reprit son air grave d'autrefois, et demanda avec dignité de quoi il était question. Napoléon, qui n'avait pas eu le temps d'oublier les sévérités

de son ancien maître, avait commencé par lire son essai à l'abbé Raynal. Raynal parut content, et l'engagea fort à continuer. Le style de Napoléon a toujours été un peu déclamatoire, et dans cette œuvre de jeunesse il devait y avoir de quoi plaire à l'auteur de l'*Histoire philosophique*. Seulement, si La Harpe ou Marmontel avaient passé par là, ces deux critiques ingénieux auraient pu apprendre à Raynal qu'il y a plus d'une manière d'être déclamateur, et que jamais on ne dira du style de ses écrits ce que le vieux Domairon disait de celui de Napoléon : « C'est du granit durci au feu d'un volcan. » Quoi qu'il en soit, le suffrage de Raynal donnait quelque assurance à Napoléon. M. Delesguille prit le manuscrit, le déroula avec une lenteur solennelle, et, après en avoir lu le titre, il regarda l'auteur avec une sorte d'effroi. Ce titre portait : *Histoire de la liberté corse*.

C'était une espèce d'in-quarto, qui pouvait avoir cent quarante feuillets assez lâchement écrits. Si M. Delesguille avait reconnu son élève au choix du sujet, il ne le reconnut pas moins à sa mauvaise écriture, à ses nombreuses ratures, à sa diction tantôt traînante et commune, tantôt vive et originale, rarement, du reste, exempte d'enflure et d'une affectation particulière. Çà et là un trait de lumière éclatait sur une page terne, et alors l'honnête professeur, qui n'aimait guère mieux les révolutions dans les mots que partout ailleurs, refermait brusquement le manuscrit, puis attachait un regard effaré sur l'impassible figure du jeune officier. L'historien débutait par une description rapide de l'état de la Corse sous les divers maîtres qui l'avaient possédée. Arrivé à l'époque des deux Paoli, il racontait avec complaisance leurs héroïques tentatives, et le récit de ces saintes luttes remplissait les deux tiers de l'ouvrage. D'un bout à l'autre, il était animé de l'instinct sauvage et républicain de la Corse.

Napoléon pria M. Delesguille d'écrire ses observations à la marge et sortit.

M. Delesguille s'acquitta de sa tâche en conscience, et ne perdit pas une occasion de glisser à la dérobée quelque bon et loyal avis parmi ses remarques historiques ou littéraires. Mais Napoléon ne revint pas : il avait une autre histoire à écrire. D'ailleurs son enthousiasme pour Paoli commençait à se refroidir.

Voici, en effet, ce qui se passait.

Lorsqu'en 1790, l'Assemblée constituante associa la Corse au bénéfice des lois françaises, Mirabeau, qui, dans sa jeunesse, avait eu, je crois, quelque chose à se reprocher envers cette île, s'élança à la tribune, et demanda le rappel des proscrits. Un décret fut rendu. Paoli accourut du fond de l'Angleterre, et avant de retourner en Corse, il vint à Paris remercier l'assemblée, et fut présenté à Louis XVI par le marquis de Lafayette. En Corse, sa présence fut saluée par des transports inouis. Ce fut une de ces journées comme il s'en rencontre, de loin en loin, dans l'histoire des républiques de l'antiquité, lorsqu'un peuple expie ses jours de colère, en se portant tout entier au-devant de ses bannis. Honneurs, titres, pouvoir, tout ce que la France lui voulut donner, Paoli l'accepta avec reconnaissance, on pouvait le croire à Paris, mais, au fond, avec la pensée secrète de s'en aider contre la France elle-même, quand le moment serait venu de faire appel au vieux génie de la Corse.

Napoléon assistait à ce retour triomphant; mais, précisément à la même époque, une révolution s'opérait dans son cœur et dans ses idées. Jeune, et dans la généreuse ferveur de ses premiers sentimens, il n'avait rien conçu de plus beau que de continuer Paoli. Il avait sincèrement aimé et admiré Paoli; mais lorsque celui-ci se présenta pour achever lui-même ce qu'il avait commencé, il se sentit froissé comme si jamais il n'avait dû s'y attendre. Il était de ceux qui avaient travaillé avec le plus d'ardeur à étendre la popularité de Paoli, mais apparemment pour en hériter, et, pour ainsi dire, à la condition que l'exilé ne viendrait pas en recueillir lui-même les fruits. Il revint cependant, et Napoléon, gêné par son retour, se sentit mal à l'aise devant cet enthousiasme, que, plus qu'un autre, il avait contribué à entretenir. Le disciple trouva que le maître tardait trop à lui faire place. C'était chez lui un sentiment confus et encore mal défini; mais c'en était assez pour éveiller au fond de son cœur des instincts cachés, un moment assoupis. Une amitié inaltérable avait uni Charles Bonaparte et le général Paoli; mais entre les familles de ces deux hommes il existait, depuis long-temps, une secrète inimitié : celle de Paoli étant à la tête du parti corse, l'autre s'était déclarée pour la France, et Napoléon commençait à s'en souvenir. Les circonstances, d'ailleurs, étaient venues en aide à sa mémoire : il avait vu la France

à l'œuvre ; il avait assisté aux préludes solennels d'une grande révolution chez un grand peuple, et ce spectacle avait singulièrement rapetissé à ses yeux la cause de la nationalité corse. Tous ces motifs amenaient insensiblement Napoléon en face de Paoli.

Ce dernier reçut, avec le titre de lieutenant-général, le commandement de la 23e division militaire. Mais, le même jour, Napoléon était appelé à commander provisoirement un bataillon de gardes nationaux soldés, levés pour le maintien de l'ordre. On ne se persuade guère que la politique française ait eu alors la pensée de contenir ces deux hommes l'un par l'autre. Napoléon ne s'était pas encore révélé ; et quel que fût, au fond, le dissentiment, il était toujours regardé comme le lieutenant de Paoli. Cependant, lorsque, le samedi saint de la même année, il eut à faire dans Ajaccio, la ville corse par excellence, et contre la garde nationale de cette ville, un essai du 13 vendémiaire, ses ennemis l'accusèrent tout haut d'avoir excité lui-même le mouvement qu'il venait d'apaiser. Ses ennemis furent mal conseillés en le forçant d'aller à Paris rendre compte de sa conduite ; car il y fut témoin des évènemens du 10 août, et cette journée éclaira pour lui l'avenir d'une vive et soudaine lumière. Peut-être éprouva-t-il un moment de véritable enthousiasme pour cette liberté dont l'explosion était si terrible. J'aime mieux croire que déjà il entrevoyait, de ce côté, quelque grand rôle à jouer. Toujours est-il que, dès-lors, se sentant à l'étroit dans la Corse, il jeta dans le parti de la France le poids de son génie et de son ambition ; et comme il revenait en Corse plus Français qu'il n'en était parti, il ne faut pas s'étonner que Paoli lui ait paru plus Corse encore qu'il n'était. Ce ne fut d'abord entre eux que du refroidissement et de la réserve ; ils s'observèrent tous deux pendant quelques mois. Paoli supportait avec impatience ce regard froid attaché sur le sien. Lorsque deux ennemis, deux rivaux, se retrouvent sans cesse face à face, il suffit de la moindre circonstance pour les précipiter l'un contre l'autre. Précisément à cette époque, eut lieu contre la Sardaigne l'expédition de l'amiral Truguet : elle échoua, et le général fut soupçonné d'être pour quelque chose dans cet échec. Sans attendre qu'on lui fît son procès, il se révolta ouvertement, et les inimitiés cachées éclatèrent au grand jour.

J'ai toujours regretté que les historiens du grand empereur aient

si peu tenu compte de ses commencemens, et glissé si légèrement sur les aventures du lieutenant d'artillerie. Après nous avoir conduits en passant à l'École militaire, ils se taisent tout à coup; Napoléon ne reparaît plus que le jour où il s'en va éclater, comme une bombe, sur le rocher de Toulon. Que devient-il pendant les années intermédiaires? Pense-t-on que ce génie ardent se dévora lui-même, dans la solitude, de stériles rêveries? Non, déjà il avait commencé en partisan cette grande guerre de toute sa vie, dont il ne devait se reposer qu'à Sainte-Hélène. Qui retrouvera cette page obscure de son histoire? qui nous rendra le prologue du grand drame? Je m'assure que le souvenir de cette lutte n'est point complètement effacé en Corse. A cette heure où les vieillards aiment à s'asseoir devant leurs chaumières, aux rayons du soleil couchant, plus d'un sans doute parle encore à ses voisins plus jeunes de l'effet que produisait sur ses contemporains la pâle et sévère figure de ce petit officier, qui, un moment, tint en échec l'immense popularité de Paoli. C'était là une vraie guerre corse: ce grand Paoli, qui avait si glorieusement délivré sa patrie de la domination gênoise, qui une fois même avait dérouté le génie guerrier de la France, et sur qui Alfieri attachait avec respect ce regard orgueilleux qui ne s'était pas baissé devant Frédéric II. Berlin, crut trouver dans son jeune rival un adversaire assez redoutable pour ne pas craindre l'infamie en fermant les yeux sur les complots de ceux qui voulurent l'assassiner. Napoléon fut contraint de fuir avec toute sa famille. Humilié par cette nécessité qui n'avait rien de honteux, car il ne l'avait acceptée qu'après des prodiges d'audace, il brisa le dernier lien qui le retenait à la Corse, et le navire qui le recueillit sur la côte l'emporta tout entier vers la France. Il se réfugia aux environs de Marseille; il était dans la destinée de cet homme d'arriver toujours le premier et sans être attendu, où sa fortune avait besoin de lui.

Vaincu à son tour, Paoli se retira de nouveau en Angleterre, où il mourut, plusieurs années après, avec la douleur de n'avoir pu faire la Corse libre, et de laisser Napoléon sur le trône de France. Napoléon avait à remplir une destinée plus grande que celle de Paoli; mais cette pensée ne doit rien ôter à la grandeur de son infortuné compatriote. L'histoire a le cœur froid de sa nature; elle se montre impitoyable pour tout ce qui fait obstacle à l'humanité

dans sa marche. Si grande que soit la vertu d'un homme, si cet homme se met en travers du genre humain, elle le brise sans remords, comme elle se réjouit à voir tomber les plus nobles institutions, dès que les institutions nouvelles ont eu le temps de naître et de grandir. Mais cette vue impérieuse de l'histoire doit respecter dans le vaincu la moralité de ses efforts. La vraie grandeur après tout, c'est la conscience qui la donne. Saluons avec respect ces Titans de l'histoire, que le bras du plus fort enchaîne et livre au vautour de la philosophie sociale, et gardons-nous de cet axiome de l'école : L'empire au meilleur. Celui qui dévoue sa vie entière à la liberté de sa patrie peut avoir la vue courte; mais il a, certes, l'ame grande, et à ce titre, Paoli restera pour nous un homme de Plutarque.

Napoléon, dont le génie n'avait rien d'antique, n'en était plus aux naïves et saintes admirations de sa jeunesse. Il avait pris place plus au large, et sa pensée mûrissait vite sous le soleil des révolutions modernes : on sait les merveilles de son épée.

Dans cette ivresse de l'ambition et de la gloire, il avait, on le croira sans peine, oublié son manuscrit; mais il y avait en France; quelqu'un qui ne l'oubliait pas : c'était M. Delesguille. Les succès de Napoléon dans la campagne de Piémont où il commandait l'artillerie, répandaient sur ce manuscrit un intérêt assez vif. C'était le point de départ d'une pensée déjà illustre. Après le 13 vendémiaire, M. Delesguille eut un moment l'idée de rapporter à celui qui venait de vaincre pour la Convention, cette œuvre de sa première jeunesse. Mais il craignit qu'on ne vît dans sa démarche l'apparence d'une flatterie, et cet honnête scrupule l'arrêta. L'année d'après, le général était en Italie; lorsqu'il en revint, M. Delesguille eut encore la même idée, et cette fois, séduit par cette gloire qui commençait à séduire tout le monde, il voulut revoir son ancien élève, et le manuscrit lui parut tout simplement un excellent prétexte. Un matin donc, il le prit sous son bras et se dirigea vers la rue de la Victoire. Mais il faut croire que, chemin faisant, il entendit quelqu'un parler du général en chef de l'armée d'Italie, comme d'un homme destiné à mettre fin aux misères du directoire, et que ce mot lui donnant à penser, il suivit le conseil du hasard; car il rentra chez lui, sans avoir osé frapper à la

porte du citoyen Bonaparte. Plus tard, lorsqu'il songea à se remettre en route, l'autre déjà était parti pour l'Égypte. Pendant que la croisade moderne se poursuivait glorieusement au loin, il se passa de telles choses en France, que le retour inattendu de Bonaparte inspira à chacun de singulières réflexions. Je ne sais de quelle nature furent celles de M. Delesguille, mais ce que je sais bien, c'est que la couleur républicaine de ce manuscrit commençait à l'embarrasser un peu.

Le lieutenant de 1785 avait si peu l'air maintenant de vouloir suivre le conseil de Raynal, et continuer un jour cette histoire de la liberté corse, que le pauvre maître se mit à craindre assez sérieusement qu'on ne lui en voulût de savoir encore qu'elle avait été commencée. Quelquefois il lui prenait une forte envie de brûler cet ouvrage. Mais si l'auteur le lui redemandait? Dire alors qu'on l'avait brûlé, c'était une périlleuse leçon à donner au conquérant, et le bonhomme n'en avait jamais donné de semblables. Il se résigna donc à garder fidèlement et surtout discrètement le dépôt qui lui avait été confié.

Le temps, au lieu de les calmer, ne faisait qu'ajouter à ses craintes. A chaque victoire qui rapprochait le général de la souveraine puissance, le dépôt l'inquiétait un peu davantage. Sa première pensée lui revenait souvent à l'esprit, mais il hésitait toujours, et plus il hésitait, plus Napoléon allait. Chaque jour de délai apportait un triomphe de plus au jeune historien de la liberté corse, et augmentait l'embarras de la démarche. Napoléon, qui du revers de son épée ébranlait chaque fois un trône dans le monde, ne se doutait guère de ce petit contre-coup de ses victoires.

Cependant le consulat avait succédé au directoire, et chacun sentait que le consulat était un prélude à l'empire : quelques-uns le disaient avec crainte, beaucoup le pensaient avec espérance. M. Delesguille songea moins que jamais à produire son manuscrit, et moins il y songeait, et plus il avait peur.

Qu'on se figure donc son étonnement et sa frayeur, lorsqu'il reçut un matin une dépêche du premier consul. Il ne l'ouvrit qu'en tremblant; mais comme il ne s'agissait après tout que d'une invitation à déjeuner pour le lendemain, il se rassura quelque peu. Voici tout simplement ce qui était arrivé. Le général, ayant lu le

nom de M. Delesguille au bas d'une pétition, s'était souvenu de l'École militaire, et il avait voulu donner à son professeur d'histoire une marque de bienveillance.

Quoi qu'il en soit, M. Delesguille ne dormit pas de toute la nuit suivante. Que lui voulait le consul? Une imagination prévenue trouve un air étrange aux choses les plus naturelles. Au lieu de se dire que Napoléon voulait revivre un moment parmi les pensées de son jeune âge, on alla se demander s'il ne lui était pas venu quelque malencontreuse réminiscence, et si le disciple n'avait pas l'intention d'effacer de la mémoire de son vieux maître un souvenir qui lui pesait. Les ennemis du premier consul colportaient malignement, depuis quelques jours, deux ou trois réponses un peu rudes du bon Ducis aux avances du conquérant. Celui-ci voulait-il savoir s'il rencontrerait dans la nation beaucoup de *canards sauvages* comme l'auteur d'*Hamlet?* On pouvait le croire. L'heure approchait. Le digne homme endossa, de la meilleure grace qu'il lui fut possible, un vaste habit noir à la française, et se dirigea vers les Tuileries, bien décidé à prendre conseil des circonstances, et à se taire si on ne lui parlait de rien. Toutefois, comme c'était un homme d'ordre et de prévoyance, il avait enseveli le manuscrit dans l'une de ses poches profondes, qui, aussi discrète que lui, n'en laissait rien voir au dehors.

Le général Bonaparte accueillit son convive d'une façon cordiale, mais du manuscrit il ne dit pas un mot. Cependant avec ce regard d'aigle qui allait toujours au fond de la pensée d'autrui, il dut remarquer une sorte d'embarras mystérieux dans l'attitude du bonhomme. Peut-être alors se souvint-il lui-même de sa visite d'autrefois et de l'objet de cette visite; mais il n'en fit rien paraître. Quoi de plus naturel d'ailleurs que d'expliquer un moment de trouble par l'étonnement et l'admiration? On se mit à table. Les repas de Napoléon sont devenus chose célèbre par leur insigne brièveté : celui-ci ne dura pas dix minutes, et M. Delesguille, qui n'avait plus guère de dents, eut toutes les peines du monde à avaler une poire en compote. Il aimait à revenir sur ce déjeuner : c'était l'un de ses plus beaux souvenirs; mais il ne parlait volontiers que de la compote.

Lorsqu'on se fut levé, Napoléon se rapprocha de lui, et le fit promener en causant. Le consul avait déjà l'habitude de marcher

la tête penchée en avant, et les deux mains derrière le dos. Or, il se trouvait que M. Delesguille avait précisément la même habitude, et cette fois il ne prit pas garde qu'il avait l'air de se mettre un peu trop à l'aise avec son hôte. On voudrait savoir comment les courtisans prirent la chose, et si quelqu'un d'entre eux ne mit pas la main sur la garde de son épée. Mais l'irrévérent convive avait bien d'autres préoccupations en tête : il suait sang et eau pour se mettre au pas de son terrible interlocuteur. C'était un talent qu'il n'avait jamais eu, et dans cette occasion il ne réussit pas mieux que d'ordinaire. Il s'en consola par la pensée qu'il était maintenant trop vieux pour devenir maréchal d'empire. Toutefois il ne perdait pas son dessein de vue, épiant le moment favorable pour hasarder une allusion timide entre deux paroles du premier consul. Il ouvrait la bouche pour parler chaque fois que la conversation tournait un peu à la causerie ; mais Napoléon la relevait aussitôt par quelque vive et souveraine parole, et la phrase commencée s'arrêtait sur les lèvres de l'honnête professeur. Celui-ci ne perdait pas tout espoir. Les bonnes gens ont leur jour de courage : on est héros une fois au moins dans sa vie. Enhardi enfin par une familiarité si bienveillante, M. Delesguille ferma les yeux pour ne point voir cette majesté impériale qui déjà perçait dans la simplicité du consul. Il finit par croire qu'on lui pardonnerait sans trop de peine de rappeler une époque dont l'humble mémoire ne pouvait que relever le sentiment de la grandeur présente ; et, faisant un dernier effort sur lui-même, il essaya de dire quelques mots de certaine Histoire de la liberté corse, écrite, il pouvait y avoir quinze ans, par un jeune officier d'artillerie. Mais le consul l'entendit à peine et lui tourna le dos. Un peu étourdi de sa déconvenue, notre homme se dit en lui-même que son élève d'autrefois n'était pas encore sans doute assez maître de sa fortune pour jeter à tout son passé un sourire de défi. Sa poche, depuis ce moment, ne lui parut plus assez profonde pour cacher le manuscrit : il était devenu pesant comme un lingot de plomb.

Le pauvre M. Delesguille retourna chez lui l'oreille basse, et se mit au lit avec la fièvre.

Quelques jours après, il apprit que le premier consul l'avait nommé sous-chef au ministère de la guerre, emploi qu'il occupa jusqu'en 1815. Qui sait? Il regarda peut-être ce bienfait comme

une obligeante invitation à garder le silence. Il le garda longtemps, évitant avec soin de faire parler de lui, se croyant oublié, et heureux de le croire. Il n'avait d'ailleurs aucune prétention : il ressemblait à ces bons pères qui n'ont d'ambition que pour leurs enfans, et Napoléon était un peu son fils. Et puis il y avait des jours où il se persuadait à demi que son ancien élève avait quelque petite raison de le craindre, et quoiqu'il eût peur, tout le premier, de la crainte qu'il croyait inspirer, cette pensée, qu'il ne s'avouait qu'en secret, ne laissait pas de flatter sa vanité; car enfin, je vous le demande, l'empereur d'Autriche pouvait-il en dire autant?

On ne parlait pas du manuscrit, et on le croyait oublié; à peine le regardait-on encore quelquefois à la dérobée, comme un de ces objets dont la vue fait mal, et sur lesquels néanmoins une irrésistible puissance ramène sans cesse nos regards.

Un évènement vint troubler cette apparente sécurité et détromper de ses illusions le respectable sous-chef. Il avait pour secrétaire un jeune homme plein de malice, et de plus grand amateur de raretés bibliographiques. Comment celui-ci avait-il appris l'existence de ce manuscrit? c'est ce que nous ne saurions dire. Toujours est-il qu'un matin, c'était en 1810, M. Delesguille ayant donné à son secrétaire un peu plus de besogne que de coutume, s'excusant sur la campagne qui allait s'ouvrir et sur les ordres précis de l'empereur :

— Bon! votre empereur, répondit le jeune homme avec un peu d'humeur, il n'a pas toujours été si amoureux du pouvoir absolu, et on lui a connu certain goût profane pour les beaux yeux de la liberté. Vous le savez mieux que personne, monsieur Delesguille, et si vous vouliez parler...

— Il est vrai, dit M. Delesguille, visiblement embarrassé et faisant effort pour sourire, qu'à l'École militaire il aimait assez faire les choses à sa guise, et qu'il avait le nez dans Plutarque plus souvent que je n'aurais voulu.

— C'est apparemment, répliqua l'autre avec un sang-froid désespérant, qu'il étudiait la vie de Timoléon pour mieux écrire celle de Paoli.

Le bonhomme agita vivement sa sonnette, et un garçon de bureau entra.

C'était une manière comme une autre de détourner la conver-

sation ; mais notre jeune homme était décidé à ne pas tenir compte de cette petite ruse de guerre. Il attendit patiemment que le garçon de bureau fût sorti avec un ordre insignifiant, et dès qu'on eut cessé d'entendre le bruit des pas qui s'éloignaient :

— Allons, monsieur Delesguille, reprit-il, avouez-le bonnement, vous avez chez vous un écrit de Napoléon.

M. Delesguille fit un bond sur son fauteuil, recula de deux pas sans se lever, arracha brusquement ses vieilles lunettes de son nez, et d'un air effrayé qui ne voulait qu'être sévère :

— Qui dit cela, mon Dieu? quelqu'un qui veut ma tête.

Le secrétaire eut un moment de remords ; il aimait sincèrement le sous-chef, qui le traitait comme un fils, et cette exclamation tragique lui fit craindre qu'il ne fût allé trop loin, et qu'il n'y eût dans tout ceci quelque chose de plus sérieux qu'il n'avait cru. Mais, fort de ses bonnes intentions, il ajouta, écrivant toujours :

— Ce Paoli était vraiment un grand homme, il aimait sa patrie, et il la voulait libre.

Ici le regard de M. Delesguille devint suppliant.

— Et l'empereur écrivait-il alors aussi mal qu'il fait aujourd'hui?

— Plus bas, pour l'amour de vous, dit la pauvre victime avec l'accent d'un homme qui va se rendre, et qui dissimule sa défaite, en ayant l'air de ne craindre que pour autrui ce qui le fait trembler pour lui-même.

— A la bonne heure, dit le secrétaire, voilà que nous commençons à nous entendre.

Et quittant sa chaise de cuir, il vint s'appuyer avec une familiarité affectueuse sur le dossier du fauteuil de M. Delesguille, qui, n'osant se retourner, prit lentement une prise de tabac, suivant le conseil de Sganarelle; puis élevant la main jusqu'à l'oreille du secrétaire, il la tira doucement sans le regarder encore, et dit en soupirant : Oh! la jeunesse, la jeunesse!

— Oui, continua, mais tout bas cette fois, l'impitoyable secrétaire, quand on est jeune, on prend parti pour la république, on écrit avec enthousiasme l'histoire de la liberté dans son pays; puis un beau matin on se déclare empereur des Français et roi d'Italie; n'est-ce pas cela que vous vouliez dire?

M. Delesguille n'avait plus d'autre ressource que de se rendre

sans condition. Il se rendit, raconta tout ce qu'on voulut, et promit tout ce qui lui fut demandé.

Le lendemain, il entra au bureau d'un air mystérieux, retenant son souffle et marchant sur la pointe des pieds, puis il referma soigneusement la porte derrière lui et alla silencieusement s'asseoir dans son fauteuil, sans répondre au malin secrétaire qui lui souhaitait la bienvenue. Il tira ensuite avec précaution de sa poche un vaste rouleau de papier attaché avec un petit cordon de soie, le déposa sans bruit sur la table, et poussa un profond soupir, comme un homme qui aurait fait un grand effort.

Le jeune homme s'empara du manuscrit, l'examina curieusement, le parcourut page à page, élevant la voix par intervalles, lorsqu'il rencontrait quelque note dont les évènemens avaient fait une hardiesse. M. Delesguille craignit de voir se renouveler ses tribulations de la veille, et s'écria : Eh! mon Dieu! emportez-le chez vous, vous le verrez tout à loisir. Ce furent les seules paroles qu'il prononça de la journée, et elles lui coûtèrent beaucoup : il ressentait ce qu'on éprouve à laisser entre les mains d'un enfant une arme qui peut le blesser lui ou les autres. A part ce petit scrupule, je crois qu'il était aussi heureux de donner son manuscrit que l'était l'autre de le recevoir; car jamais il ne le redemanda. C'était là une de ces propriétés ruineuses qui ne rapportent pas ce que demande leur entretien. Il devint évident que depuis ce jour le cher homme dormait plus tranquille; il avait le teint plus frais et rajeunissait à vue d'œil. Il marchait librement dans sa maison, parlait haut, et n'avait plus rien de cet air du dragon de la fable. C'était comme un sort dont il se sentait soulagé. Il pouvait maintenant se bercer tout à son aise dans ses souvenirs de l'École militaire et parler de son ancien élève : quelquefois même il se surprenait à en parler comme s'il était encore son maître.

La restauration arriva, et on pouvait tirer certain parti de cet ouvrage : ce qui avait été une cause de long martyre pouvait devenir une source de fortune. Mais M. Delesguille eût donné volontiers sa vie plutôt que de s'avilir en se joignant aux ennemis du grand empereur; il eût regardé cela comme un parricide. Il regretta amèrement que le manuscrit fût sorti de ses mains, car maintenant il l'eût brûlé avec bonheur, pour empêcher qu'on ne s'en

servît contre la mémoire de Napoléon, et, comme la veuve antique, il en eût avalé les cendres.

Mais le manuscrit, qu'était-il devenu? Celui qui l'avait reçu partit en 1812 pour la campagne de Russie, et le laissa, parmi d'autres papiers enfermés dans une cassette, à la garde de sa famille. On le crut mort, lui, comme tant d'autres, et M. Delesguille avait coutume de dire en parlant de lui : Pauvre jeune homme ! j'ai toujours eu dans l'idée qu'il lui arriverait quelque malheur ! Et il y avait comme du remords dans le ton avec lequel il prononçait ces paroles. La famille ouvrit la cassette, examina les papiers, et le manuscrit ne portant aucun nom d'auteur, il faut croire qu'il fut brûlé; peut-être le prit-on pour un pamphlet contre l'empereur. Le secrétaire qu'on avait cru mort reparut plein de vie, mais le manuscrit ne se retrouva pas.

Celui qui le découvrira, s'il existe encore, peut maintenant le faire imprimer sans crainte : le bon M. Delesguille est mort, et Napoléon est remonté sur sa colonne.

ANTOINE DE LATOUR.

GALERIE DE BAS-BLEUS.

II.

LAMENTATIONS D'UN BAS-BLEU.

— Ah! ciel! malédiction! je suis perdue, accablée! on me désole, on m'opprime!... Quel fléau! quel scandale! voilà qui crie vengeance!

— Quoi donc, madame?... qu'est-ce? qu'y a-t-il? qu'avez-vous?...

— Les Bas-Bleus, monsieur, une galerie de Bas-Bleus! Les Bas-Bleus de Paris et de la province qu'on se propose d'esquisser, de crayonner, de... Ah! l'émotion me suffoque!... je crois que j'en mourrai!

— Mais encore une fois, madame, pourquoi vous laisser émouvoir ainsi par ce titre et cette galerie de Bas-Bleus?...

— C'est que vous ne savez peut-être pas, monsieur, que je suis auteur de trois recueils de poèmes intimes, intitulés, l'un *Aimante*, l'autre *Pensante*, et le troisième *Agissante*.. J'ai fait aussi deux brochures fatalistes contre le Code civil et conjugal: l'une a pour titre: *Qu'est-ce que cela me fait d'être femme? ou de l'Émancipation des cuisinières françaises*, et l'autre...

— Eh bien! madame, quand même la collection de vos œuvres complètes devrait être encore grossie de vingt autres brochures du même bord, faut-il pour cela vous déchaîner, vous emporter? En quoi cela vous touche-t-il?... êtes-vous Bas-Bleu? avez-vous assez fait je ne dirai pas pour vous attirer, mais pour mériter un pareil surnom?... Le trouvez-vous offensant ou injuste? eh bien! vous ne le porterez pas! rien n'est plus naturel! on n'est pas colonel d'un régiment, ni Bas-Bleu avéré pour avoir fait deux campagnes ou écrit deux brochures fatalistes... Vous semble-t-il au contraire honorable ou même flatteur (et c'est notre avis) d'être appelé Bas-Bleu? Eh bien! vous êtes Bas-Bleu, madame, Bas-Bleu de droit, de titre et d'office... Il nous semble pourtant qu'on ne saurait être plus accommodant!

— Ah! n'importe, monsieur, c'est une infamie, un odieux complot! Une galerie de Bas-Bleus! a-t-on vu cela? comprend-on cela?... Et de quel droit, monsieur? qui vous a permis de nous afficher ainsi?... Quelle lâcheté! quelle trahison! s'attaquer à de faibles femmes qui n'ont pour se défendre ni bouclier, ni estramaçons, qui n'ont au monde que leur plume ou leur fer à papillotes!... Mettre en scène leurs rides, leurs écrits, déchirer le voile sacré de leur intimité!... Moi qui vous ai comblé de tant de marques d'intérêt, monsieur, moi qui vous ai admis à toutes mes lectures, monsieur, et me proposais même de vous faire tenir incessamment des billets pour l'Athénée des femmes!... Oh! Diane! oh! Jeanne d'Arc! Clio, Polymnie, Euterpe! une galerie de Bas-Bleus!... Chastes muses, vous le voyez et vous ne vous réunissez pas pour déchirer, comme les femmes de Thrace, l'insensé, le profane qui a osé entamer une pareille histoire!... Mais non, modérons-nous plutôt, car si nous imitions les Bacchantes, notre calomniateur serait assez fat peut-être pour se croire un Orphée...

Cette conversation n'est que l'échantillon et le simple extrait des menaces de toute nature, des malédictions que nous avons eu à essuyer depuis quelques jours. Et cela, pourquoi? pour avoir osé inscrire sur une de ces pages cette simple annonce : *Préface d'une galerie de Bas-Bleus.*

Le tonnerre, roulant sur le toit de l'Athénée des femmes, n'eût pas produit à coup sûr une commotion plus vive. En vain comptions-nous sur la devise d'égards et de courtoisie de tout temps attachée à la bannière de ce recueil; en vain avions-nous cherché à nous retrancher derrière ce mot *préface* qui, après tout, ne réalisait rien et ne faisait que promettre ou présager; rien de tout cela ne nous a protégé.

« La préface d'une galerie de Bas-Bleus! Ma chère, on a osé imprimer cela en toutes lettres! Cette préface, c'est vous, n'en doutez pas. — Non, ma chère, c'est vous-même; je vous ai reconnue; c'est bien vous qu'on a prétendu désigner, stygmatiser; vous êtes Bas-Bleu I. — Alors vous êtes donc à la fois Bas-Bleu II, III, IV et V. »

Ainsi s'exprimaient entre elles certaines muses, charitables interprètes de nos intentions. Et puis venaient les graves inculpations, les lettres anonymes, les cartels de plumes par la petite poste. La république des lettres féminines s'est soulevée tout entière, et que ne nous est-il permis de transcrire ici quelques-unes des épîtres qui nous sont parvenues à ce sujet! singuliers monumens d'éloquence, épîtres à la fois bilieuses, caressantes et irascibles. Rien n'a été oublié : invocations pastorales à nos sœurs, à nos tantes, à nos marraines; appel à la chevalerie française, à la politesse de la féodalité et des croisades. Les douze pairs de Charlemagne, Bayard, Duguesclin, Lauzun, Richelieu, tous les séducteurs et les preux de l'ancien régime ont été, en vérité, ressuscités pour défendre contre nos pages félonnes des physionomies de femmes que nous n'avions jamais prétendu regarder en face, et des chefs-d'œuvre dont nous ignorions même l'existence.

Grace à ce nuage de suppliques et de lamentations, nous avons pu être initié à une littérature vierge que nous ne soupçonnions même pas. A

quels volumes, à quelles brochures n'avons-nous pas eu affaire? Tantôt c'était une tante venant nous demander grace pour sa nièce, qui composait, disait-elle, des idylles pectorales pour sa santé et par ordonnance du médecin, en guise de tisanes rafraîchissantes et de lait d'ânesse; tantôt c'était un canton ou une province qui nous priait de vouloir bien respecter la muse des cloches et de l'académie du département. Enfin, un mari nous écrivait : « Monsieur, j'ai l'honneur de vous envoyer les poésies de ma femme; mais, je vous en prie, ménagez-la; je vous jure que Loïsa n'a jamais été Bas-Bleu. Loïsa, c'est une colombe âgée de trente-six ans et quelques mois, et qui ne vit que de larmes, d'épithètes, de césures et de feuilles de saule, etc. »

Comment voulez-vous qu'on résiste à cela? Comment pouvions-nous ne pas abdiquer aussitôt le prétendu fer rouge dont on nous armait, lorsqu'un mari en appelait ainsi à nos sentimens généreux, nous donnait à entendre que sa tranquillité, son bonheur domestique, étaient en quelque sorte attachés aux hémistiches de sa femme?

Le mari de Bas-Bleu n'est du reste pas le personnage le moins curieux de cette comédie dont nous n'avons encore déroulé que la préface. Cet homme à part, Phaon de la publicité en jupes, a presque autant d'amour-propre pour les livres et les succès de son ménage, qu'un jardinier pour ses giroflées et ses tulipes. Il ne compose, il est vrai, ni poèmes, ni préfaces; mais il les cultive, il les voit pousser. Ses mœurs et sa physionomie représentent le thermomètre symbolique des inspirations et des idées de la communauté. Le Bas-Bleu cherche-t-il une périphrase, une rime, ou demeure-t-il embarrassé dans un plan de roman ou de théâtre? La figure du mari devient aussitôt rembrunie, laborieuse; vous diriez un commentaire. Si au contraire le Bas-Bleu voit sa composition se dérouler facilement et se diriger sans efforts vers un heureux dénouement, alors la figure du mari s'éclaircit, rayonne; c'est une espèce de miroir ovale qui réfléchit le soleil. C'est le mari aussi qui s'occupe de tous les menus détails des succès et des livres du Bas-Bleu. Quand sa femme est sous presse, il ne respire plus, il ne vit plus; il court, il vole, il corrige les épreuves, il va aiguillonner les imprimeurs, il colporte les *bons à tirer,* il se charge d'aller attendrir les feuilletons et le journalisme. Il est bien plus sensible aux morsures de la critique que la muse elle-même. Si on pique les vers de sa femme, c'est comme si on le piquait lui-même. Ses nerfs tressaillent, il saigne à chaque hémistiche qu'on touche, il vit dans la prose, dans les conceptions du Bas-Bleu : « Frappez sur moi, vous dit-il, mais épargnez les accens de Loïsa. » — Nous avons eu à répondre aussi aux maris de Bas-Bleu.

Enfin, n'avons-nous pas vu s'élever contre nous jusqu'à certains petits Bas-Bleus coiffés en bandeau, âgés de treize à quatorze ans tout au plus, et presque aussi intraitables, dans leur genre, que leurs grand'tantes ou leurs grand' mères. Ces Chaperons Rouges littéraires nous ont pris pour un loup prêt à dévorer les agneaux et les pigeons de leur poésie.

En un mot, l'indignation a été générale. Nous avons été accusé de vouloir jeter le gant (le gant de fer) à toutes les femmes de lettres

belliqueuses ou non. Voilà tantôt quinze jours que les ruelles poétiques commentent nos pages, les maudissent et les analysent. Autant vaut dire que nous sommes aux gémonies.

Eh bien! critiques de tous les âges, vous voyez ce que l'on gagne à écrire avec bonne foi. Le ciel a vu notre cœur, cependant, quand nous annoncions cette galerie de Bas-Bleus. Nous agissions avec une bonhomie digne, vraiment, du squire Western. Pénétré du vif éclat et du mérite de certaines muses, nous voulions, loin de les déprécier, leur construire, au contraire, un arc de triomphe; nous disions aux femmes auteurs : « On ne vous juge pas, mesdames, on vous adule. » Or, qu'est-ce que l'adulation, quand on a atteint l'âge de discrétion, ou quand on écrit, ce qui revient au même? Une ironie le plus souvent; c'est pourquoi nous voulions vous enrégimenter, vous ranger en ordre de bataille. Place aux Bas-Bleus! place à la vieille garde et aux conscrits! voici les caporaux et les sergens, puis les colonels, les maréchaux, l'état-major. Nous voulions, pesant vos titres dans les balances de notre équité, décerner à tel Bas-Bleu des chevrons, à tel autre la croix d'honneur, à un troisième une place aux Invalides. Mais hélas! comme on est compris! Elles ont pris notre arc de triomphe pour des fourches-caudines.

Plus de restrictions donc, plus de détours! et, en admettant que dans un pareil sujet la galanterie, si souvent perfide et jalouse, ait jamais été dans notre pensée, répudions cette réserve, cette critique mignarde, introduite par quelques beaux esprits afin de diminuer l'omnipotence des femmes de génie. Nous dirons tout ce que nous savons sur leur compte; tôt ou tard, on nous saura gré de notre franchise.

Supposons maintenant que quelqu'un nous adresse cette question : « Que pensez-vous des Bas-Bleus en général? Faut-il se plaindre ou s'applaudir de l'existence et de la multiplicité des Bas-Bleus? Les Bas-Bleus sont-ils nécessaires, oui ou non? »

Nous répondrions d'abord nettement et hardiment : « Oui, les Bas-Bleus sont nécessaires; il en faut dans nos mœurs, dans notre civilisation, de même qu'il faut des meubles gothiques, du vieux-sèvres, des frivolités alsaciennes, flamandes ou chinoises. » Comme distraction, comme passe-temps de société, le Bas-Bleu est essentiel, il égaie, il occupe. Quand on n'admire pas ses productions, on en est quitte pour s'amuser de ses prétentions, de sa toilette, de ses œillades exagérées, et de l'affectation de hauteur ou d'inspiration qui domine ses moindres gestes.

Nous disons même qu'il est non-seulement agréable, mais flatteur aussi et honorable pour la France de compter dans son sein une quantité de Bas-Bleus trois fois plus grande qu'aucune autre nation. C'est une raison de plus pour nous enorgueillir de notre territoire.

Mais si on nous faisait cette autre question : « Est-il avantageux ou non de connaître un Bas-Bleu? Peut-on se laisser initier impunément à cette intimité et à ces relations? »

Nous répondrons alors : « Oui et non. Oui, parce qu'il faut tout voir, connaître tous les coins et recoins du labyrinthe social. Non, si vous te-

nez essentiellement à votre tranquillité et à l'ordonnance, parfaitement symétrique, de vos habitudes, de vos idées, et de votre existence. »

Si donc nous voulions ouvrir cette galerie de Bas-Bleus, dont nous n'avons jamais prétendu accepter à nous seuls le fardeau, ce ne serait ni le *Bas-Bleu protecteur*, ni le *Bas-Bleu patelin*, ni le *Bas-Bleu prophète*, ni le *Bas-Bleu valseur*, que nous ébaucherions d'abord, ce serait le *Bas-Bleu intime*.

Le *Bas-Bleu intime* possède à peu près les défauts et les qualités du genre de romans dont il emprunte le nom. Il est majestueux et embrouillé. Tout le monde a connu le *Bas-Bleu intime*, a été admis, une fois au moins, à ce coin du feu fantasque, à ce désordre calculé, qui n'est ni le pêle-mêle de la chambre d'un garçon ni la franche confusion de l'appartement d'une coquette; espèce de chaos pesant qui étourdit sans attacher, fatigue sans profiter à l'observation; quelque chose comme une grammaire sanskrite, dont les feuillets seraient intervertis.

Le Bas-Bleu a dû vous dire un jour d'un ton mourant : « Venez me voir, monsieur, tel jour, à telle heure, nous ferons échange de pensées et de méditations. »

On y va, et pourquoi? Explique cela qui pourra. Pourquoi monte-on en ballon? Pourquoi va-t-on à Londres, où on est sûr de rencontrer le spleen et les brouillards? Pourquoi s'embarque-t-on pour les Grandes-Indes? Pourquoi visite-t-on le *Bas-Bleu intime?*

Ordinairement, la première visite se passe bien. Le Bas-Bleu étale sa philosophie et ses hardiesses socialistes, tout en écumant sa cafetière. On cause familièrement; on détruit le mariage; on réhabilite la femme; la cheminée fume à outrance; liberté pleine et entière, c'est la lune de miel.

A la seconde entrevue cependant, l'atmosphère commence à s'épaissir. Le Bas-Bleu se met à vous sonder sur la doctrine de Pythagore, les traités de Platon et l'anatomie comparée. La migraine vous prend; alors le Bas-Bleu intime s'écrie :

— Ah ! je vois bien que vous êtes un être froid, monsieur, languissant; comme la plupart des hommes, vous ne me comprenez pas! Comment pouvons-nous discourir, discuter ensemble, moi dont le cerveau est un volcan, moi qui voudrais voir l'univers entier en combustion, le genre humain dans un cratère, pour dénaturer un peu le genre d'existence fade et superficielle que les convenances, les lois et la société nous ont fait.

Ainsi s'exprime le Bas-Bleu intime. Comme vous tenez à l'honneur de votre sexe, vous déclarez à cette femme-volcan que vous avez vu plus d'une fois se fondre les neiges et les frimats qu'elle se plaît à accumuler sur votre cœur, et qu'enfin certains regards, certaines paroles de femme...

— Ah ! ah ! interrompt aussitôt en riant le Bas-Bleu, qui s'imagine vous avoir compris; de l'amour! Vous auriez de l'amour pour moi ! La plaisante chose! L'amour est une loterie, monsieur, ou plutôt un jeu où toutes les chances sont contre les femmes. D'ailleurs j'ai aimé aussi, moi qui vous parle (le Bas-Bleu intime est toujours en-deçà ou au-delà de l'amour), mais à présent, mon ame est épuisée; mes idées, mes conceptions, mon style, ne roulent plus que sur le lit d'un fleuve tari. Je ne suis

plus qu'un squelette moral, je vous défends de m'aimer; oui, de par Jupiter et les Parques! je vous le défends! J'ai trop de feu, trop d'élan pour vous, vous ne savez pas ce que c'est qu'une femme qui vit de nourriture intellectuelle, d'illuminations poétiques, d'émancipations, de génie, etc.....

Voici maintenant une difficulté que nous proposons aux physiologistes et aux philosophes. D'où vient cette force attractive qui vous enchaîne presque malgré vous au coin du feu d'un Bas-Bleu? L'ennui vous accable; la littérature, le mariage, la religion, la société, tous ces grands mots vous tuent. Que ne donneriez-vous pas pour respirer un peu en liberté, pour voir tourner seulement par une croisée les moulins des buttes de Montmartre?

Malgré cela cependant, vous restez. Ce n'est ni de l'intérêt, ni de la curiosité; c'est une sorte d'engourdissement, de somnambulisme accablant. Singulier phénomène!

Quelques gens d'esprit ont cherché à résoudre ce problème. Les uns ont cru voir là une espèce de défi qu'on se portait à sa propre résignation. C'est ainsi qu'on achève un livre, une fois entamé, si fastidieux qu'il soit. D'autres ont cru, au contraire, que cette espèce de violation à mot couvert du droit des gens tenait au Bas-Bleu intime lui-même qui arrange presque toujours d'avance ses phrases sur de telles proportions, qu'il se passe quelquefois deux heures entières avant qu'une seule parenthèse soit fermée.

Craignez donc le Bas-Bleu intime; ne vous décidez à aller sonner à la porte de son tabernacle qu'avec de grandes précautions. Aujourd'hui, en effet, on vous cajole, on vous accueille.

Demain, au contraire, quel changement! On vous maudit; vous êtes réputé l'homme du monde le plus affreux. « Pourquoi n'avez-vous pas assisté hier à cette lecture intime où vous étiez invité, vous cinquante-deuxième? Allez, homme sans passions, sans élan, votre froideur sera aujourd'hui publiée dans tout le canton des femmes auteurs.» Remarquez que, bien que les Bas-Bleus intimes se détestent les uns les autres, tout s'y sait cependant. Un fait qui peut intéresser la corporation est répandu et presque à la même heure au Marais, aux Champs-Élysées, ou dans la banlieue, par je ne sais quels télégraphes cachés.

Que serait-ce cependant, si vous étiez par malheur critique ou feuilletonniste? Comment exprimer alors tout ce que vous aurez eu à endurer de la part du Bas-Bleu intime?

On publie, par exemple, dans un journal de la Picardie ou du Loiret, imprimé sur papier tendre, un article sur les Bas-Bleus et les Muses.

— C'est vous, monsieur, s'écrie aussitôt le Bas-Bleu intime, c'est vous qui devez être nécessairement mon Zoïle du Loiret. Voilà de vos traits : vous ne respectez rien, vous foulez tout aux pieds, honneur, relations, génie et procédés. Si j'écris, cependant, vous le savez, ce n'est ni par gloire, ni par ambition: c'est seulement pour donner un successeur à mon manchon ou une héritière à ma toque de velours. La littérature ne représente pour moi que du mérinos, quelques panaches et des guir-

landes roses. Ah! monsieur, je vous le prédis, cet article-là vous portera malheur.

Mais si vous parvenez à prouver que vous n'avez jamais trempé dans aucune diatribe du Loiret ni de la Picardie :

— N'importe, monsieur, reprend alors le Bas-Bleu, l'article n'est pas de vous, mais vous étiez bien capable de l'écrire. Il y a tant de fiel, de ruse et de noirceur dans l'ame d'un journaliste ! Quel abîme ! quel gouffre! Cependant, malgré vos indignités, je vous pardonne; je n'ai point d'animosité contre vous. Comprenez-vous ma grandeur d'ame? Voici ma main.

Il vient un temps pourtant où, à force de persécutions et de plaintes, le Bas-Bleu intime finit par lasser votre dévouement; vous rompez avec une amitié qui exige à la fois tant de frais d'esprit, de patience et d'abnégation d'amour-propre.

Mais alors que ne fait-on pas pour vous rappeler! Vous croyez qu'on se sépare comme on veut du Bas-Bleu intime. Quelle simplicité! Ce n'est point une relation, c'est un pacte. Vous oubliez les volumes de poésies qu'on vous fera remettre, avec dédicaces : *A mon meilleur ami! A mon plus sincère ami!* Puis les lettres, modèle d'amitié lyrique, les appels à votre sensibilité, à la noblesse de vos sentimens. A moins d'avoir un cœur de roche, vous ne pouvez pas vous dispenser de revenir.

Vous revenez donc. Et quel triomphe pour la femme auteur! quelle gloire pour son sexe! Il faut savoir que le Bas-Bleu intime change d'amitiés tous les trois mois. Or, le grand point pour lui est de n'avoir point, comme on dit, *le dessous dans la rupture*. Il se réconcilie à tout prix, afin de se brouiller ensuite avec plus d'éclat.

Nous offrons, du reste, ici un modèle authentique des lettres de rupture des Bas-Bleus intimes. Ces lettres forment ordinairement l'appendice d'une correspondance volumineuse, où le Bas-Bleu vous a surnommé son père, son ami, son chevalier, son cygne, son protecteur et son ange gardien.

« MONSIEUR,

« Vous êtes un drôle, et j'espère qu'après cette lettre, vous n'essaierez ni de vous représenter dans *mes salons*, ni de vous occuper en aucune façon de mon intérieur, de ma personne ou de mes écrits. Si j'étais un homme, monsieur, il y a long-temps que je vous aurais souffleté publiquement; mais comme je ne suis qu'une pauvre femme, je me borne à vous déclarer que vous avez un caractère infame, faux, lâche et méprisable. Je vous déteste comme le poison, et vous écraserais volontiers comme un aspic. Depuis six mois que j'ai le malheur de vous connaître, vous m'avez servi l'épigramme sous toutes les formes; vous avez rempli toute la presse parisienne et étrangère d'injures et d'atrocités contre ma position littéraire. Apprenez donc qu'il a fallu toute mon autorité pour empêcher les dix-huit admirateurs qui m'entourent de vous appeler en combat singulier. Ces amis dévoués étaient tout-à-fait décidés à mettre fin à votre coupable existence.

« Adieu, monsieur. Vous n'avez pas au monde d'ennemie plus acharnée que votre, etc. »

Après une pareille lettre, il n'y a plus qu'à se suicider. A moins qu'on ne veuille faire lithographier l'épître, en corrigeant toutefois les fautes de français. Une fois hors des gonds, le Bas-Bleu ne connaît plus rien, pas même les lois de la syntaxe.

Tel est le dénouement le plus ordinaire de ces liaisons intimes qui, malgré leur agitation apparente, ne sont cependant dénuées ni d'intérêt ni de charme. On aime à se dire : « Plus tard, à l'époque des longs souvenirs, à cet âge où chacun se plaît à recueillir les traits et les épisodes de son passé, le Bas-Bleu se retrouvera alors avec ses autographes, ses théories et ses tête-à-tête singuliers; le Bas-Bleu qui dans ce temps-là, c'est-à-dire dans vingt ans, ne sera peut-être ni moins éloquent, ni, à proprement parler, plus vieux qu'aujourd'hui. »

Revenons pourtant au principal sujet de ce chapitre qui était de repousser certaines inculpations et de calmer les esprits des femmes auteurs, alarmées bien à tort.

Non, mesdames, non, nous n'en voulons ni à vos noms propres, ni à vos chaires poétiques que vous appelez vos boudoirs, ni à la douce publicité de vos cabinets de travail, que vous surnommez votre intimité.

Rappelez-vous qu'en votre qualité d'écrivains, de femmes de gloire et de pensée, vous appartenez à l'avenir et aux âges futurs. N'affectez donc plus de prendre pour un calomniateur l'humble secrétaire qui n'a prétendu que buriner les traits généraux de vos prouesses philosophiques, de vos conquêtes et de vos légitimes révoltes contre les hommes qui ne veulent absolument pas admirer vos écrits, parce qu'ils ne sauraient admirer vos visages.

D'ailleurs, s'il nous a fallu donner ici quelquefois l'avantage à la vérité sur la louange, nous espérons prendre bientôt notre revanche, en montrant tout ce que vous avez de brillant et d'illustre quand vous êtes groupées sous un même ordre.

Nous méditons donc, ou plutôt nous proposons à de plus habiles que nous un prochain chapitre, qui aura pour titre : *Les Réceptions de Bas-Bleus.*

ARNOULD FREMY.

BULLETIN.

Nous sommes dans le mois nuptial; grâce à l'amnistie, la France partage la lune de miel avec le pavillon Marsan. Les douze mairies ne peuvent suffire aux hyménées; la cour et la ville sont en liesse. Ce mois de juin fera époque dans les archives conjugales. Paris avait besoin de ce mariage princier pour respirer un peu après les sombres préoccupations des mauvais jours. On ne parle, dans les boutiques et les salons, que de la princesse Hélène, de son trousseau, de ses mouchoirs de batiste, de ses diamans, de sa grace, de son esprit. La duchesse d'Orléans a fait son entrée à Paris dimanche dernier; juin avait emprunté à juillet le soleil des fêtes tricolores; les maisons étaient restées seules dans les rues; la population envahissait les Tuileries et les Champs-Élysées, ces deux promenades grandes comme des villes. A trois heures, le canon des Invalides a salué l'inauguration de l'arc triomphal de l'Étoile; c'était comme un écho des fêtes impériales. La cour a passé sous la porte des victoires; la princesse en calèche, le roi et ses fils à cheval. Vingt-quatre mille hommes, armée et garde nationale, bordaient la haie, et le peuple bordait les soldats. L'accueil fait à la jeune princesse a été tout parisien; il était mêlé de curiosité calme, de silence respectueux et de vives acclamations. Il y aura, dans les cours du Nord, quelques autres princesses qui garderont rancune à leurs ambassadeurs, en apprenant cette nouvelle. Quoi qu'en dise *la Quotidienne*, la fiancée de Mecklembourg et Achille ont raison : il vaut mieux une belle journée dans la vie, qu'une vie sans belle journée. Ne soulève pas qui veut une population à son passage, et une population qui s'appelle Paris; il y a devers Goritz, Schœnbrunn ou Pétershoff, de jeunes filles, à beaux blasons, qui auraient donné leurs longs ennuis impériaux ou royaux pour ce dimanche triomphal. Les diplomates étrangers n'ont vu que la place Louis XV entre les Champs-Élysées et les Tuileries; la princesse Hélène n'a vu que la place de la Concorde et deux beaux jardins. Son frère est toujours accoudé à la croisée du château ducal, regardant passer sa vie et se méfiant des révolutions : avec ces agrémens de cour, on vit long-temps, mais on n'existe pas.

Les harangues ont commencé il y a huit jours, et continuent; le duc et la duchesse d'Orléans les écoutent avec un héroïsme charmant; le bonheur ne saurait être payé trop cher. Le Carroussel ne désemplit pas de voitures de tout étage. C'est un flux et reflux de roues et de chevaux,

d'habits brodés, de fracs luisans, de cols de chemise fièrement empesés, d'épaulettes de tout grain. Chaque flux apporte sa harangue, chaque reflux la remporte. Le harangueur ne connaît pas la pitié. Le duc d'Orléans a fait des réponses pleines de convenance, de modestie et de sens; la duchesse adresse la parole aux visiteurs, et leur parle, dit-on, la langue des Tuileries, comme une fille de la maison. A ce propos, un personnage politique, M. le duc de B...., a dit, en manière de plaisanterie, que le roi serait bientôt jaloux de la spirituelle faconde de sa belle-fille. Au reste, que la jeune princesse ne s'abandonne pas trop complaisamment aux flatteries des Dangeau; qu'elle se tienne en garde contre l'enivrement des beaux jours; une princesse, à notre époque, doit être ménagère de son esprit, et soigneuse de ses paroles. Les Tuileries sont environnés d'échos, et les échos de cour n'accusent pas toujours juste; il ne faut qu'une syllabe oubliée dans l'espace pour dénaturer la meilleure intention.

Versailles et Paris suent au soleil en préparant leurs fêtes; on balaie Paris comme un salon; l'Hôtel-de-Ville se dégrève de son ancienne physionomie; il se fait jeune et se farde du recrépissage matrimonial. On inscrira sur la place de Grève : *Ici l'on danse.* L'échafaud est amnistié dans un bal. On restaure à l'Opéra la loge que M. Aguado, traitant de puissance à puissance, a noblement cédée au duc d'Orléans, en échange de celle du prince. La banque est au niveau de la cour; c'est une allégorie d'Opéra. L'obélisque de Luxor a rejeté loin de sa base son cordon de barricades; il respire à l'aise, comme au désert. Le palais de la chambre des députés s'adresse une pétition pour secouer aussi sa chemise de sapin qui l'étouffe. La Bourse n'a plus que deux aiguilles et douze heures à ajouter à son cadran invalide; elle brosse ses chapiteaux. Sur la place du Carrousel, on remarque un grand mouvement d'échafaudages; on construit un escalier, *instar montis*, en bois de sapin, comme le cheval d'Ilium, pour donner passage à la moitié des douze cents convives qui viendront, après leur dîner, dîner au grand et impossible banquet du Louvre. Ce sera un festin babylonien; Balthazar sera vaincu. Au champagne, que Dieu et M. de Forbin veillent sur les tableaux du Musée! Vendredi, les équipages des menus-plaisirs ont emporté la rue Lepelletier à Versailles, corps et biens. Il y avait répétition solennelle de *Robert* sur le théâtre de Louis XIV. Les ombres de Lully et Quinault sont sorties des sarcophages du troisième acte, pour assister à l'exécution de cette musique nouvelle. Lully a applaudi Meyerbeer. Les deux ombres se sont évanouies au trio final.

La politique intérieure languit, et attend que les gens de la noce se soient retirés chez eux pour reprendre vigueur. Le budget essaie de se glisser sous les roses de l'épithalame. La semaine parlementaire n'a été signalée que par une philippique de M. de Tracy contre le latin, et les plaidoyers anniversaires contre l'esclavage; à pareils mois, certaines bouches et certaines oreilles s'ouvrent pour répéter et entendre les mêmes paroles. Caton a rendu un bien mauvais service au genre humain, en inventant son *delenda Carthago;* depuis Caton, chaque orateur a son *delenda* sur son *agenda*; il revient à jour fixe, comme une comète, et les Carthages restent debout. Deux ou trois honorables penseurs sont exaspérés contre le latin;

ils ne seront heureux que le jour où le malheureux latin sera chassé du collége comme un écolier qui ne sait pas le latin. Cette langue morte leur fait jaillir l'écume à la bouche ; *delenda Carthago*, s'écrient-ils en latin. Alors arrivent les argumens contre le latin ; Napoléon ne savait pas le latin, et cependant il a gagné la bataille d'Austerlitz. Moreau, Masséna, ne savaient pas le latin; Nelson, Molière, Mlle Mars, Talma... Eh! certainement, presque tout le monde ne sait pas le latin, vous les premiers. Eh! qui jamais a soutenu sérieusement que le latin était indispensable pour devenir un grand homme ou un petit orateur? Avant le latin, il y avait des héros, des savans, des poètes, des écrivains illustres : Moïse, Homère, Jérémie, Jésus-Christ, ne savaient pas le latin, et ils n'ont pas moins divinement travaillé à leur œuvre. Si le latin n'eût pas existé, le le monde aurait-il été condamné au crétinisme universel? Non, là n'est pas la question.

Ce qu'il faut vous répondre, le voici. Il n'est point d'élément qui soit de nécessité absolue dans un système d'éducation; pourtant il faut faire un choix, et le maître qui adopte le latin, au lieu de l'allemand, de l'anglais, ou de l'arabe, ne travaille pas contre l'avenir de son élève. Que voulez-vous? La vie a déjà passablement de prosaïsme sur la tête; nous avons un siècle de fer, dur à traverser, même avec ses chemins; nous avons vos théories à subir; elles sont respectables, sans doute, mais ennuyeuses souvent; si vous ne nous laissez, pour nos loisirs, que Malthus, Kant, et la question du sel, nous prenons la vie à deux mains et nous la rendons à Dieu. Savez-vous ce qu'est le latin? c'est la plus noble, la plus douce, la plus limpide, la plus radieuse littérature qui soit au monde; c'est l'antiquité dans toute sa splendeur; c'est Rome avec tous ses merveilleux enchantemens; c'est la révélation d'un monde inconnu qui se dévoile à notre enfance, et qui nous suit, toute notre vie, comme un rêve plein d'harmonies et de rayons. Le latin, c'est Virgile, la poésie incarnée; c'est Horace, le seul philosophe qui ait eu raison avant le Christ; c'est Juvenal, Ovide, Cicéron, Tacite, Tite-Live, Lucrèce, Quintilien; c'est une école de maîtres qui nous ont enseigné le peu que nous savons, et ont gardé le reste pour eux. Voilà le latin.

Un incident heureux a terminé vendredi, à la chambre, la discussion générale des crédits extraordinaires pour les dépenses d'Afrique. M. le président du conseil est venu faire une communication qui ne pouvait manquer d'être accueillie avec plaisir; Abd-el-Kader accepte le traité de paix offert par le général Bugeaud; il ne manque plus aujourd'hui que la ratification royale : la chambre a compris qu'alors toute discussion devenait oiseuse et inopportune. Nous avions pressenti cet évènement dimanche dernier.

Les doctrinaires dorment; du moins, ils ont les yeux fermés. M. Guizot, le grave philosophe, a fait quelques pas gracieux dans l'ombre de la duchesse d'Orléans : *elle est déjà reine par la dignité*, a-t-il dit; M. Passy, qui se trouvait dans le voisinage de ce mot, a remarqué spirituellement que *M. Guizot voulait se rattacher à la branche féminine*. A Fontainebleau, les doctrinaires ont été accueillis avec une politesse délicate; dès qu'ils mettaient le doigt sur la politique, on leur répondait que

les carpes du grand bassin avaient été semées par François Ier, et qu'il y avait dix lieues d'ombre, en été, dans la forêt de Fontainebleau. Les doctrinaires admettaient les carpes et l'ombre, et revenaient à la charge pour blâmer la politique de conciliation; alors on leur fermait la bouche, avec ce distique latin qui parle de la pluie et du beau temps :

Nocte pluit totâ, redeunt spectacula manè;
Divisum imperium cum Jove Cesar habet.

A propos de beau temps, un orage a éclaté sur Paris vendredi soir; orage précoce et que rien ne justifiait. Heureusement Paris se promenait et ne se réjouissait pas; cet orage bienveillant s'était inscrit, sans doute, pour éclater dimanche, et il s'est anticipé de deux jours, pour ne pas troubler les grandes eaux de Versailles, et ne pas faire concurrence aux bassins de Latone, de Neptune et d'Apollon.

Le ministre de l'instruction publique a fait une nombreuse promotion de chevaliers de la Légion-d'Honneur. En général les noms ont paru bien choisis, et à part deux ou trois, qui appartiennent plutôt à la littérature *inédite* qu'à la littérature *publique*, il n'y a que des éloges à donner au ministre. Pour notre part, nous regrettons qu'on n'ait pas appelé à cette distinction beaucoup d'autres hommes de lettres qui auraient pu figurer sur cette liste avec honneur. La même observation peut s'appliquer aux invitations littéraires pour Versailles. Dans la liste démesurée que donne le *Journal des Débats*, suivant les anciens usages de la cour de Louis XIV, on remarque deux lignes de noms appartenant à la littérature. Certainement tous ces noms sont beaux, mais ils ne sont pas en proportion avec le nombreux personnel de la littérature contemporaine. Les peintres et les statuaires sont au complet; c'est au mieux. Il est juste d'inviter à l'inauguration tous ceux qui ont peint ou ciselé les fastes du musée; mais, puisque les écrivains n'ont pas été aussi heureux que les artistes, puisqu'ils n'ont pas été admis à écrire un musée, eux aussi, au moins on aurait dû les en dédommager par de plus larges invitations. C'était une politesse faite non pas aux hommes de lettres, mais à la littérature française qui compte pour quelque chose en France.

Il y a plus de Pyrénées aujourd'hui que jamais; la joie est à Trianon et à Versailles; le deuil à Aranjuez et à *Bel Respiro*. L'Espagne s'immobilise dans la guerre civile; les deux partis se cherchent toujours pour s'exterminer; leurs arrière-gardes se rencontrent quelquefois, mais sans conséquence. Don Carlos marche sur Madrid, et fait des vœux pour ne pas y arriver. Qu'y ferait-il? Depuis que l'art de la guerre est inventé, on n'a jamais vu guerre semblable. Jusqu'à ce jour, deux armées ennemies arrivaient lestement l'une sur l'autre, se rangeaient en bataille, et se massacraient mutuellement; le soir, la moins endommagée couchait sur le champ de bataille, et l'autre prenait la fuite, pour demander le lendemain sa revanche ou la paix. Dans les guerres civiles, les plus acharnées de toutes les guerres, jamais deux généraux n'ont tardé de mettre leurs troupes rivales en présence : César et Pompée coururent à Pharsale; Brutus et Auguste à Philippes, comme Henri IV et Mayenne à Ivry, Turenne et Condé aux Dunes; et après s'être rencontrés, ils se

ruaient pied contre pied, front contre front, se frappant au visage en bons frères; entre deux soleils tout était dignement terminé. En Espagne, on a introduit des innovations; ce sont tous des Fabius temporiseurs qui s'observent, se tâtent de loin, et seraient désolés de remporter une victoire décisive qui clôturerait trop brusquement cette partie d'échecs, à pièces vivantes, inventée à Séville par don Juan d'Autriche et le célèbre Boy le Syracusain, et renouvelée de nos jours par Espartero et don Carlos. Les journaux carlistes, qui ont des yeux particuliers, enregistrent chaque matin deux ou trois victoires, toujours remportées par don Carlos, comme de raison. Depuis que ce prince remporte ces innombrables victoires, il aurait dû réaliser le bon mot de Pyrrhus. A la bataille d'Héraclée, ce roi d'Épire avait vingt-huit mille hommes; il en perdit quatorze mille, mais il gagna la bataille; *encore une victoire comme celle-ci*, dit-il, *et je suis perdu*. Don Carlos a remporté quelques centaines de victoires, et il marche toujours, depuis quatre ans, sur Madrid, avec douze mille hommes et deux mille chevaux. Il faut un Cervantes à cette Iliade; Homère y perdrait son grec.

— Théatre des Variétés. L'abbé de Gondy voulait être renvoyé du séminaire, et se débarrasser de la soutane dont sa famille l'avait revêtu. L'état ecclésiastique ne lui convenait pas du tout, son avenir l'effrayait; et, pour forcer ses nobles parens à renoncer à leurs vues ambitieuses, il se lança dans la galanterie, eut des maîtresses qu'il afficha, se battit en duel, et reçut un coup d'épée. Cette blessure fut tout le profit qui lui advint de ses fredaines, la soutane resta sur le dos du spadassin tonsuré. Je pense qu'il oublia sa mésaventure, et se consola d'avoir été abbé quand il obtint la barette et devint cardinal de Retz.

Alfred de Lucenay, jeune séminariste, suit la marche que le cardinal lui a tracée, il prend une maîtresse à l'Opéra, s'installe dans un joli appartement, et se contente de faire stationner sa voiture à la porte de sa belle. Il n'aime point Judith, se soucie fort peu d'en être aimé; Alfred veut que l'on croie qu'elle est sa maîtresse, et cela lui suffit. Quoique danseuse, Judith est sage, cela peut se rencontrer dans le monde, plus d'une baladine l'a été pendant un certain temps; dans tous les jeux, il est important, il est bon de se préparer à voir venir, afin de bien engager la partie. Judith ne peut se défendre d'aimer Alfred; elle est aimée de Marcel, garçon tapissier. Alfred est enchanté d'avoir l'occasion de se battre; il accepte un duel proposé par le tapissier. Le scandale est au comble. La famille de Lucenay, gouvernée par un de ses membres, qui est évêque, renonce enfin à ses projets sur Alfred, et lui permet de se marier. Le jeune comte alors se réjouit de son bonheur, laisse un portefeuille à Marcel, c'est la dot de Judith, et va demander la main de Mathilde, qu'il aime depuis long-temps.

Au second acte aucun de ces mariages ne s'est fait, Judith a épousé un vieillard qui est mort, elle est marquise de Lamarens. Alfred est capitaine, Marcel est sergent dans un régiment de chasseurs d'Afrique, ils sont à Marseille et reviennent d'Alger. La marquise veuve arrive d'Italie, les deux amans se rencontrent. Alfred que Mathilde a trahi, a con-

servé de tendres souvenirs de Judith, une lettre trouvée dans les papiers de l'évêque lui prouve que la danseuse marquise est digne de son amour. Alfred épouse Judith. Je ne puis détailler ici les situations pleines d'intérêt et de gaieté qui amènent ce dénouement. Une nouvelle de M. Scribe a donné la première idée de la pièce; MM. Bayard et Dumanoir ont su la traiter avec esprit. Les personnages de Marcel et d'une autre danseuse égrillarde, Adeline Finar, dont la conduite et le langage sont en opposition avec la réserve de Judith, animent ce petit drame, fort amusant et très bien joué. Trois débutans figuraient dans la nouvelle pièce : Mlle Olivier, qui chante agréablement. Mlle Ernestine, dont le jeu plein de franchise et de verve, rappelle celui de Mlle Déjazet, a donné une vivacité piquante au rôle d'Adeline Finar. Félicien a montré de l'aplomb, du naturel et de la gaieté dans le personnage du tapissier Marcel. La pièce et les débutans ont parfaitement réussi. Le succès de *Judith* doit amener long-temps la foule aux Variétés.

— Un acteur chantant, un ténor d'opéra-comique, Joseph a débuté au Gymnase dans *le Normand et l'Avoué*, pièce nouvelle de M. Émile Vanderburck. Joseph a une bonne voix et chante beaucoup trop bien pour le pays qu'il a choisi pour sa résidence. On doit lui pardonner ce défaut. L'avoué Maret s'entend avec Marandier pour tromper Niquois le Normand. Il s'agit d'une succession à partager, elle se compose d'une belle fabrique de porcelaine et d'une maison d'un assez faible rapport. Marandier et Niquois sont cousins et doivent choisir chacun un de ces lots. L'avoué fait déjeuner Niquois et veut le griser afin de le décider à prendre la maison. Niquois est sur ses gardes et grise son antagoniste. Il fait préparer une grande quantité de sacs pour enlever un trésor qui doit être dans un grenier de la maison qu'on veut lui livrer. Marandier se laisse prendre à cette ruse, s'empresse de céder la manufacture, court au grenier, et n'y trouve que des pommes pour remplir les sacs. Intrigue commune, scènes bruyantes et d'un comique peu divertissant, malgré les chansons normandes et burlesques dont on les a chargées.

— Voici deux talens que vous aimez tous et qui se donnent la main comme frères; c'est le bon Goldsmith et l'excellent Nodier. Si Goldsmith avait vécu après Nodier, il aurait traduit Nodier. C'est le contraire : Nodier prend Goldsmith et l'habille à la française. Grace à Dieu, *le Vicaire de Wakefield* traduit par Nodier, c'est encore le vicaire de Goldsmith; ce bonhomme spirituel et ingénu, que tout le monde trompe et dont personne ne se moque; cette nature simple que la pensée religieuse élève jusqu'à la sublimité; cette création que personne n'a égalée, et chose plus étrange) que l'on n'a pas même osé imiter. A la traduction charmante de Nodier qui accomplit son œuvre avec amour, se joignent les plus jolies gravures d'après Tony Johannot, et d'autres gravures sur bois semées dans le texte. Il n'y a pas de cadeau plus aimable que ce beau livre, qui entrera dans toutes les familles, et qui n'a pas besoin de nos inutiles recommandations. Le texte anglais, joint à la traduction, permet d'apprécier la complète littéralité de la traduction (1).

(1) Des dix livraisons (à 1 fr. 50 c.) qui composeront tout le volume, six ont déjà paru chez l'éditeur Bongueleret, rue Jacob, 26.

VERSAILLES.

Quand ces lignes paraîtront, tous les journaux de la France et la plupart des journaux étrangers auront répandu les mémorables faits de la journée du 10 juin à Versailles. Que dire après eux? Ils n'ont rien oublié. Comment mieux dire qu'eux? On sait que les plus hautes plumes du journalisme ont trouvé, pour cette solennité, leur première verdeur, l'élan d'une autre époque, et un enthousiasme né sous un autre règne. Venu le dernier, nous n'aurions qu'à répéter ce qui a été si bien et si complètement exprimé, s'il ne nous était imposé, à des risques presque certains, de parler de cette grande inauguration d'après nos propres impressions. Nous avons d'ailleurs une dette de reconnaissance à acquittre; et, à ce titre, notre tâche ne doit tenir compte ni de notre timidité ni de notre faiblesse.

Samedi dernier Versailles a fait un appel à toutes les gloires vivantes de la France, aux poètes, aux musiciens, aux peintres, aux hommes de la parole et aux hommes des faits, aux juges, aux députés, à tous les groupes d'intelligence, aux académies; en un mot, à tous les amis d'une grande pensée nationale, émise avec magnificence pour la plus grande gloire de la nation; Louis-Philippe a ouvert le 10 juin le musée de Versailles.

Personne n'ignore que Versailles est une ville d'appartemens courant les uns après les autres, se succédant sans fin, se continuant par des mystères d'architecture; et dans ces courses d'Atalante, au bout de chacune desquelles il y a une pomme d'or, se

transformant de chambres en cabinets, de cabinets en galeries, de galeries en théâtre, de théâtre en chapelle, pour se déployer en corridors immenses, autre labyrinthe bâti sous un labyrinthe. Versailles verse ses étages par d'inextricables escaliers sur d'autres étages d'une lieue d'étendue, et les uns et les autres sont pavés de marbre, peuplés de statues, éclairés par des fenêtres aussi grandes que les plus grandes portes.

Versailles, comme chacun le sait aussi, est créé à l'image radieuse de Louis XIV, qui s'en occupa pendant tout son règne, et plus peut-être que des intérêts de son royaume. Versailles fut son royaume. On y retrouve le grand roi à chaque pas; sa prodigalité, son amour pour le faste et tout à la fois pour la régularité, éclatent de toutes parts. Chaque pan de mur de ce château, chaque rosace de plafond, chaque carré de ce spacieux terrain est une pierre de la précieuse mosaïque qui représente Louis XIV.

Aucun règne n'avait été aussi triste, surtout vers sa fin, que celui de Louis XIII; frappé de terreur par Richelieu, et de mélancolie par le roi dont ce ministre avait fait un instrument, ce règne s'éteignit dans le silence, la soumission et la peur. Par hypocrisie ou par effroi, la cour se laissa comprimer entre cette double caducité dont rien ne venait ranimer l'engourdissement, ni la guerre, ni les fêtes, ni la représentation, ni même l'intrigue, cette mobilité d'esprit qui simule, quand tous les élémens d'activité sont détruits au fond des palais, le mouvement de la vie. Richelieu étouffait tout sous sa robe rouge. Il n'en sortait de loin en loin que des cris et des sanglots.

Il est possible que le royaume ait été plus heureux, gouverné ainsi, qu'il ne l'a été plus tard sous les brillans ministères de Le Tellier et de Louvois; mais cette appréciation n'est point notre tâche. Au point de vue où nous fixe le hasard qui nous donne à écrire l'histoire d'un jour de fête au château de Versailles, nous n'avons à rappeler que les motifs qui en firent entreprendre la construction comme une réaction contre l'ennui souffert sans murmure pendant près d'un quart de siècle. La première assise de Versailles fut la première pierre jetée sur les mœurs sournoises de Louis XIII et l'inflexible avarice de Richelieu.

L'ivresse des premières années du règne de Louis XIV fut en outre précédée de la folie de la Fronde, insurrection de bon goût

qui fut bien moins une guerre contre Mazarin, l'homme le plus accommodant du monde, comparé à Richelieu, qu'un prétexte tout trouvé pour une génération de courtisans jusqu'alors tenue en tutelle, de tirer l'épée, de faire flotter ses plumets, et surtout de parler librement, en plein air, au milieu du Louvre, et en face de la reine, du cardinal, du parlement et des princes.

Cette génération turbulente espérait beaucoup dans son roi, qui, né avec tous les goûts, s'irrita bientôt de l'obstacle dont ces goûts furent entravés par l'esclavage de l'obéissance filiale péniblement observée. Louis XIV avait l'imagination prompte, la vivacité qui se blesse des moindres retards, les sens impérieux, des désirs immodérés, une soif ardente d'être obéi, d'être reconnu le premier en tout : en naissance, en courage, en génie, en magnanimité.

Il fallait une issue à ce volcan ; l'enfance passée, la jeunesse arrivait, et avec elle la soif de réaliser les rêves si long-temps amassés de l'imagination. Et quels rêves que ceux d'un roi comme Louis XIV, habitué à s'entendre dire : Vous êtes le maître de tout et de tous ; d'un roi qui n'a déjà plus de ministres, qui n'aura bientôt plus de mère, et qui aime!

Après le besoin de paraître grand, qui fit faire tant de choses à Louis XIV, celui d'aimer et d'être aimé l'entraîna le plus à se mettre toujours en scène.

Aux penchans naturels de Louis XIV pour le faste et le triomphe, il faut joindre, si l'on veut s'expliquer la préférence qu'il donna toute sa vie au séjour de Versailles sur celui de Paris, l'éloignement profond qu'il conçut pour cette ville, après avoir été témoin des émeutes de la fronde. Il se souvint toujours, pendant son règne, de cette révolte si téméraire, bien que si peu sanglante. Sa minorité signalée par une fuite précipitée à Versailles, au milieu de la nuit, lui resta toujours en mémoire, ainsi que le trouble où fut jetée la volonté royale de sa mère par la hardiesse des frondeurs. Ainsi, peu amoureux de la foule, à l'abri de laquelle il se mettait, en installant à quatre lieues d'elle le siége de son gouvernement, il ne fut pas jaloux de la faire assister à la création pompeuse des bâtimens qu'il méditait et aux fêtes qu'il projetait d'y donner. Il croyait d'ailleurs que, semblables aux astres, les rois ne sont jamais si grands qu'à l'horizon. Son premier horizon fut Saint-Germain, qu'il habita après la mort de sa mère. C'est dans

ce château, d'un aspect trop sévère pour qu'il s'y plût long-temps, qu'il sentit les premières atteintes de son amour pour Mlle de La Vallière et qu'il songea à bâtir Versailles, afin de se montrer dans tous les avantages de sa majestueuse ambition, aux regards de cette femme dont il fut sincèrement aimé.

Quand on a ainsi suivi avec patience quelques lignes du caractère de Louis XIV, on s'explique facilement la jalousie dont il fut frappé au cœur, à la fête que lui donna à Vaux son surintendant des finances Fouquet. C'est là qu'il fut témoin d'un luxe sans exemple à sa cour de Fontainebleau et de Saint-Germain, châteaux vastes sans doute, et pleins de la somptuosité des Médicis, mais sombres, sans parterres dessinés par Le Nôtre, sans eaux jaillissantes, et sans ces inventions infinies de goût que la puissance seule n'inspire pas.

De la fête de Vaux date une des révolutions qui s'opérèrent dans la vie sensuelle du roi; la jalousie éveilla toutes ses facultés tournées alors vers Mlle de La Vallière. Vouloir égaler Fouquet qui avait à ses fêtes des ambassadeurs, des princes, les plus distingués gentilshommes, les plus nobles, les plus belles dames de la cour, et lui-même le roi; vouloir cela et renverser Fouquet pour arriver à son but; Fouquet accusé, par une rumeur sourde, d'oser élever son regard de financier jusqu'à Mlle de La Vallière, fut un désir, et un désir aussitôt réalisé que conçu de Louis XIV. Le soleil regarda son satellite, et le satellite disparut. Fouquet paya, on le sait, par la déchéance, l'exil et une mort lente, le tort d'avoir déployé du faste avant Louis XIV, d'avoir créé des jardins comme ceux des villas d'Italie, et d'avoir employé à la construction de son château, et fait contribuer à ses fêtes le génie de Lebrun, de Le Nôtre, de Levau, de Molière, de La Fontaine, de Benserade, de Lully et de Mignard.

L'étoile de Louis XIV était alors brillante; elle rayonnait au haut du ciel avec une vivacité qui perçait la terre. Il n'est pas indifférent d'observer que tous les rois, même ceux qui ont été les plus grands dans l'histoire, n'ont pas tous eu ce lever éclatant, qui dépend de tant de causes, de l'extrême jeunesse en montant sur le trône après un prédécesseur redouté, de la liberté d'agir sans être coudoyé par un ministre, et du bonheur d'avoir une santé capable de tout entreprendre et de tout mener à fin.

Dès que Louis XIV eut été initié par l'envie aux splendeurs de Fouquet, il regarda autour de lui pour voir dans quel palais il fascinerait ceux mêmes qui avaient été éblouis par le surintendant. Il n'en trouva pas. Saint-Cloud n'était pas encore ce palais que nous admirons aujourd'hui; apanage de *Monsieur*, il ne convenait pas plus aux projets de Louis XIV, que Fontainebleau relégué au milieu d'un désert, n'offrant que des salles froides et inhabitables. De Saint-Germain qu'il occupait, le roi tourna encore ses yeux sur Versailles, et la construction du château fut arrêtée.

Il s'était souvenu, à cette occasion, que son père avait eu dans ce village un petit château flanqué de deux ailes, autrefois simple rendez-vous de chasse au milieu de la forêt de Saint-Léger.

Ce fut à Versailles, bâti par lui et pour lui, que Louis XIV, à l'exception de cinq ou six années, résida continuellement; ce fut là qu'il revenait se reposer après ses campagnes, et qu'il recevait les ambassadeurs de toutes les nations; la preuve de cette longue permanence est attestée par les nombreux édits et ordonnances signés par lui à Versailles.

Là, en un mot, s'écoulèrent les heures fabuleuses de sa jeunesse, les jours si mêlés de son âge mûr, et les nuits de plomb de sa vieillesse.

Un château qui absorba ainsi l'importance qu'avaient auparavant et que reprirent depuis le Louvre et les Tuileries, ne pouvait être réduit par celui qui y fit trôner son règne au luxe d'une maison de plaisance.

Il nous est arrivé en écrivant pour ce recueil l'histoire des résidences seigneuriales, de sacrifier parfois, sinon la vérité des faits à l'éclat de les reproduire sous un jour avantageux, du moins de leur associer des ornemens qui nous permissent, et là est le tort dont nous ne prétendons pas absolument nous relever, de dissimuler la nudité des lieux où ces faits se sont accomplis. En beaucoup d'occasions, nous avons compté sur la générosité de ces récits accessoires pour qu'il ne nous fût pas trop demandé compte de la peinture du théâtre où nous les placions; et, pour mieux dire, où ils nous avaient été inspirés; procédé d'habileté forcée qui a obtenu l'indulgence de quelques-uns, et une critique assez sévère de la part de beaucoup d'autres. Très explicite à notre égard, cette critique se fonde sur ce que nous avons été jusqu'ici

plus portés à emprunter aux trésors de l'imagination ouverts à tout le monde, qu'à la réalité, et plus particulièrement sur ce que nous avons ramené sans cesse aux proportions délicates de la nouvelle des choses dignes de formes plus viriles. Si ceux qui ont montré le plus de rigidité envers nous ont eu raison, nous leur aurons prouvé cette fois notre condescendance en n'écrasant pas l'unité d'un beau sujet sous le faste des accessoires. Nous ne lancerons notre plume à travers les jets d'eau et les feux d'artifice des dernières fêtes qu'afin de dessiner, dans une auréole de clarté, les contours biographiques de quelques-uns de ces hommes d'élite, géans du temps passé, qui mirent la main à l'œuvre babylonienne de Versailles, et dont l'ame et le génie ont laissé une empreinte éternelle, là sur le sable, là sur le marbre, là sur le plomb, là sur le bronze, là dans l'air. Enfin nous ne croirons jamais assez aux richesses de notre imagination, pour en prêter aux beautés de Versailles.

Notre tâche, toute de vérité, étant ainsi arrêtée, on ne nous demandera pas l'histoire du règne de Louis XIV à propos de l'histoire de son château, pas plus qu'on ne serait en droit d'exiger de nous l'histoire de Louis XV et de Louis XVI, qui ont passé dans ce même château la plus grande partie de leur vie.

Ce fut vers 1660 que Louis XIV songea à bâtir Versailles et qu'il appela à son édification les artistes les plus renommés de la France et de l'étranger, Mansard, Le Nôtre, Lebrun, Bernin, Girardon, se reposant sur Colbert du soin de balancer avec de l'or les sacrifices de temps et de pensées qu'il exigea d'eux avec une sorte de despotisme. Quand il eut construit son palais, de même qu'il avait formé sa cour, il inaugura, pour ainsi dire, l'un et l'autre, en 1664, dans la fameuse fête de *l'Ile enchantée*, où il figura lui-même sous les traits de Roger. Molière joua devant la cour *la Princesse d'Élide;* quatre ans auparavant, il avait composé *les Fâcheux* pour la fête de Vaux, dernier jour de gloire du malheureux surintendant. C'est encore à Fouquet, puisque son nom revient de nouveau sous notre plume, que Louis XIV emprunta cet usage de faire contribuer les lettres aux plaisirs de la cour. Peut-être cette fête de *l'Ile enchantée* fut-elle égalée plus tard, car Louis XIV ne se laissa jamais vaincre, même par son propre faste; mais plus tard, quoique plus grand, quoique plus redouté, il ne ressentit

pas le bonheur qu'il éprouva à ce début enivrant de son règne. Il était jeune alors, maître absolu de lui-même, et il aimait Mlle de La Vallière.

Ce ne fut qu'en 1671 qu'il ajouta au château de Versailles le Grand-Trianon; le *Petit-Trianon* est du règne de Louis XV, et l'architecture de ce pavillon de fermier-général le prouve assez. Louis XVI le préféra à Versailles. La révolution l'écorna d'un coup de pied, comme elle l'eût fait d'une porcelaine de Chine; et Napoléon, après avoir songé pendant quelques années à rapporter les morceaux cassés de Versailles, du Grand et du *Petit-Trianon*, abandonna son projet. Versailles ne lui doit que la réparation des murs et l'achat de quelques tuyaux. Louis XVIII opéra, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du château, des améliorations plus considérables; mais ses efforts, aussi bien que ceux de Napoléon, n'auraient pas empêché Versailles de tomber en ruine, sans la volonté de fer, l'exécution rapide de Louis-Philippe.

Il n'a reculé, pour accomplir sa tâche, ni devant les intentions malheureuses dont ses prédécesseurs avaient été préoccupés tour à tour, comme d'une maladie héréditaire, car Versailles a été la maladie héréditaire de la royauté; ni devant la renommée de Louis XIV, prête à dévorer quiconque osait prétendre écrire un nom à côté du sien sur le fronton de Versailles; ni devant des dépenses qui pouvaient ressusciter l'immense réprobation attachée au chiffre monstrueux des premiers frais de Versailles, chiffres si monstrueux, en effet, comptes si terribles, que Louis XIV les saisit, dans un jour d'effroi, avec des pincettes, et les jeta au feu pour ne plus les voir. Il n'a pas même reculé devant la balle des assassins : le jour qu'il fut frappé par Alibaud, il allait examiner les travaux de Versailles. Quand il eut reçu le coup à bout portant, il dit au cocher : — A Versailles !

Et avant de ranger ces tableaux, ces bustes, ces statues, dans le musée de Versailles, il lui a fallu construire des cabinets où les mettre, des galeries où les étaler, et créer à la fois le palais et l'ameublement. Tout cela s'est fait en moins de six ans, et à travers le choléra, la révolte, le régicide et la guerre civile. Ainsi, ce qui fut pour Louis XIV un amusement, a été pour Louis-Philippe une conquête.

Ce qu'il y a de juste à louer, de grand dans le mérite de l'œu—

vre de Louis-Philippe, c'est qu'il n'a jamais essayé d'effacer l'empreinte de ses prédécesseurs et surtout celle de Louis XIV, là même où l'effet du temps le lui permettait sans craindre de se faire accuser de jalousie ou d'orgueil. Soigneusement, religieusement, chaque pierre a été remise en son lieu, chaque peinture a été continuée là où l'humidité l'avait effacée, chaque feuille d'or rayée par la pique des révolutions a été de nouveau étalée sous le souffle de l'artiste. Du fond de la Russie le lit de Louis XIV est retourné à Versailles; et les fauteuils des princesses, et les tabourets de velours, et les somptueux tableaux de piété, et les prie-dieu, et jusqu'à la couronne du grand roi, tout a repris, après plus d'un demi-siècle, sa place marquée.

Si cette restauration était difficile et honorable, la seconde pensée de Louis-Philippe était encore plus difficile à réaliser, et elle était autrement nationale. A côté de la France aristocratique placer sans disparate la France monarchique et libre, auprès de la France de 1660 mettre la France de 1830, sans blesser l'orgueil de l'une ni la susceptibilité de l'autre; à la droite de la France morte faire asseoir sur le même trône la France vivante, sans que la seconde eût peur de la première, c'était une alliance que pouvait seul entreprendre un génie adroit, un cœur ouvert à toutes les sympathies.

Ceci a été fait, et le 10 juin 1837 l'Europe en a été témoin.

L'Europe a salué avec le respect dû au passé et l'enthousiasme excité par une gloire qui respire encore les reliques de la monarchie, les noms et les sévères figures des Bayard, des Turenne, des Condé, des Corneille et des Molière, et les portraits de nos illustrations contemporaines; elle s'est inclinée avec autant de vénération devant François Ier couvert de sang sur le champ de bataille de Pavie, que devant Napoléon caché sous la neige d'Eylau; car, sous ce sang comme sous cette neige, il y a toujours la France.

Le musée historique de Versailles se divise en tableaux, — en portraits, — en bustes, — et en vieux châteaux en ruines.

Les tableaux sont : toutes les batailles françaises, — les traits principaux de nos fastes historiques, — le siècle de Louis XIV, — les règnes de Louis XV et de Louis XVI, — 1792, — la république, — les campagnes de Napoléon, — les actions mémorables de l'empire, — le règne de Louis XVIII, — le règne de Charles X, — la

révolution de 1830, — le règne de Louis-Philippe; — puis les gouaches qui retracent les campagnes d'Italie. Comme collection de portraits : tous les rois de France, depuis Pharamond jusqu'à Louis-Philippe, — tous les grands-amiraux de France, — tous les connétables, — tous les maréchaux, — tous les guerriers célèbres qui n'ont pas été récompensés par des dignités.

Les bustes rappellent des personnages marquans de tous les règnes ; les tombeaux complètent ce reliquaire national.

Les résidences où ces gloires de la France ont vécu sont reproduites, avec fidélité, sur des tableaux qui occupent plusieurs chambres. La marine, qu'il était impossible d'oublier, retrouvera ses annales dans une galerie spéciale.

Décidé à ne pas effacer les anciennes dénominations affectées aux divers appartemens du château, le roi a voulu qu'elles prissent place à côté des nouvelles; en sorte qu'on dit : salle de 1792, *ancienne salle des Cent Suisses*, etc.

Diderot a dit : « La pensée seule de l'Encyclopédie devait immortaliser un homme! » La pensée de meubler Versailles de tableaux où seraient représentés les hauts faits de la France, ses victoires, ses désastres, ses grandeurs par la plume, l'épée, le ciseau, tout ce qui fut sa vie enfin depuis les premiers temps jusqu'à nous; cette pensée, déjà si nationale, et qui devait l'être davantage de ce que l'on ne confierait l'exécution de tant de grandes pages qu'à des artistes français, cette pensée de faire entrer l'histoire de France dans Versailles, si grand, si plein de solitudes inconnues même à ceux qui l'habitent, n'est-elle pas comparable à celle de l'Encyclopédie, Versailles inachevé du génie philosophique?

Celui qui a voulu faire de Versailles un panthéon plus durable que le Panthéon de Rome et de Paris a fini son travail; Versailles est achevé aujourd'hui. Le long de ces murailles de plusieurs lieues, encadrées entre du marbre et de l'or, se déroule l'histoire de la France entière, c'est-à-dire de tous les hommes qui l'ont illustrée. Ceux dont la vie se résume en un fait éclatant, tel qu'une bataille, une découverte, une pensée utile, et ceux dont l'existence constamment glorieuse ne se détache pas cependant comme un soleil sur l'horizon de leur carrière, les uns et les autres ont place au musée de Versailles, et y sont rappelés, les premiers par des

tableaux éloquemment explicatifs de leur vie, les autres par des médaillons, des emblèmes et des inscriptions fidèles.

Ainsi les personnages des premiers siècles, rois chevelus, guerriers de fer, femmes pieuses et recluses; ceux des siècles suivans, monarques se transfusant, peu à peu, de l'acier dans la soie, et les princes qui se rapprochent de notre siècle, et, à ce titre, entourés de leurs généraux, de leurs sages, de leurs écrivains; et les hommes du siècle dernier, hommes galans et braves; et les fiers citoyens de la république, les soldats de l'empire, les généraux de nos jours; enfin depuis ceux qui ont conquis Jérusalem jusqu'à ceux qui ont pris Alger, tous figurent en or, en haillons glorieux, en brassarts, en shakos, en toques, le front saignant ou le front chauve, baisant l'aigle mourant ou saluant le drapeau qui a trois couleurs et mille victoires; ils sont tous là qui vous regardent et vous disent : « Saluez-nous, car nous sommes la France ! »

Nous n'avons pas la prétention de présenter à l'esprit du lecteur, avec le faible secours de notre plume, les dispositions nombreuses de l'intérieur du château de Versailles. C'est à peine si les hommes techniques, qui ne reculent devant rien, sont parvenus à donner une image nette et précise de ces rues et carrefours enclavés entre les deux ailes de ce bâtiment, le plus vaste de la terre. Autant vaudrait se charger de décrire Troyes ou Babylone. Essayer de rappeler quelques-uns des étonnemens où ont été jetés ceux qui ont parcouru le château le jour de son inauguration, c'est à peu près ce que nous tenterons, sans négliger pourtant d'arrêter, par des lignes légères, le cadre du tableau.

De minute en minute, plus nombreux, les invités se sont portés, avant l'arrivée du roi, au premier étage du bâtiment, où règne une galerie de trois cents pieds, accompagnée à droite et à gauche d'une enfilade de salles perpendiculaires aux deux ailes. On voit à cet étage les appartemens de Louis XIV, l'OEil-de-Bœuf, la chambre du Lit, le cabinet du Roi, la salle des Pendules. Les appartemens dits du Roi occupent une partie du vieux château de Louis XIII, et particulièrement l'ancienne salle des gardes, où Louis-Philippe a réuni les tableaux représentant les batailles du temps, peintes par Vandermeulen. La plus riche de toutes, la chambre du Roi, ne laisse rien à désirer à l'imagination. Louis XIV plane encore à

ce plafond de Véronèse, d'où Jupiter foudroie les Titans; il dort sous ce couvre-pied brodé par les demoiselles de Saint-Cyr, peinture à l'aiguille, naïve et belle comme les chastes filles qui l'ont exécutée, étoffe précieuse qui, après avoir voyagé pendant cinquante ans en deux morceaux, l'un en Italie, l'autre en Allemagne, s'est retrouvée à sa place comme pour le coucher du roi. Le grand roi est encore en adoration au pied de ce prie-dieu, devant le portrait de sa mère, par Van-Dyck, et auprès de cette couronne qu'il porta si long-temps. Depuis sa mort, aucun roi n'a couché dans cette pièce, que la foule traversait en silence, et contemplait avec tant de respect l'autre jour, que pas un invité n'a osé s'approcher de cette balustrade d'or, infranchissable autrefois pour tout le monde, excepté pour les princes du sang.

Le nom de Vandermeulen, que nous venons de citer, revient si souvent quand on parcourt les anciens appartemens de Versailles, que quelques mots sur la vie et les ouvrages de cet admirable peintre sont d'une nécessité historique.

Vandermeulen eut le mérite particulier, et auquel nous attachons quelque reconnaissance aujourd'hui, d'avoir su rendre avec une prodigieuse netteté de lignes et une précieuse fidélité de couleurs, toutes les marches des armées de Louis XIV, campemens, haltes, fourrages, siéges, assauts, batailles, escarmouches, retraites et victoires. Attaché à la maison du roi, il suivit Louis XIV à presque toutes les guerres de la Flandre. Ce fut sur les lieux mêmes qu'il dessina les sujets de tableaux de la galerie de Versailles : les prises de Luxembourg, de Dinant, de Douai, de Maëstricht, de Valenciennes, de Lille, de Cambrai, de Tournay, d'Oudenarde, de Dole, de Courtrai, de Naeerden, de Leude, de Charleroi, de Salins, de Joux, d'Ypres, de Condé et de Besançon. Vandermeulen n'a pas encore été égalé dans l'art de rendre clairement à l'œil les évolutions des masses sur un champ de bataille; c'est qu'outre la disposition savante et réelle des régimens, il s'applique à reproduire, à des conditions de délicatesse et de patience que la miniature n'accepterait pas, les costumes distincts de chaque corps. Rien n'est omis dans ces peintures, ni la guêtre du lansquenet, ni son habit qui a plus de poches pour le vol que de drap pour les galons des grades futurs; ni les mousquetaires rouges à la croix blanche sur la poitrine écarlate, colosses d'hommes sur des colosses de

chevaux; ni la maison du roi, touffe de rubans, de fines moustaches, de boucles ondoyantes et de dentelles au point de Hongrie. Toutes ces figures de gentilshommes groupées autour de celle du roi sont des portraits, et fort ressemblans, si l'on en croit les mémoires contemporains, et si l'on en juge par la figure du grand Condé, fort exacte quand on la compare au portrait de ce héros placé dans sa galerie de Chantilly. On sait, par Vandermeulen, la vie des camps à cette époque, comme peu de livres la rappellent. Si la comparaison était permise entre deux hommes d'un mérite fort opposé, on mettrait sur la même ligne Saint-Simon et Vandermeulen. Chez tous les deux on retrouve la même largeur d'exécution à côté de la même coquetterie de détails, des phrases longues et des mots précis, de l'abondance et la retenue des gens bien appris. Personne n'a besoin de savoir que Vandermeulen est un coloriste brillant, que Lebrun estima assez pour lui donner sa nièce en mariage.

Dans leur impatiente curiosité, les invités, qui n'osaient déjà plus se souvenir de tant de choses prodigieuses, se répandaient dans le rez-de-chaussée où l'on voit les portraits de tous les grands amiraux, de tous les connétables, de tous les maréchaux de France.

On entre dans un monde nouveau, dans un arsenal, sur un champ de bataille, en pénétrant dans les salles des connétables et des maréchaux. C'est une armée composée de soldats de tous les siècles; les uns sont couverts de fer de la tête aux pieds et brandissent la hache; les autres ont l'épée à deux mains; ceux-ci défendent des villes qui n'existent plus; ceux-là tirent l'épée pour défendre des pays qu'on se dispute encore aujourd'hui; Bayard et le maréchal Clausel figurent dans ces formidables galeries d'hommes valeureux. Et que de noms glorieux qui étaient inconnus! Que de visages que la mort seule savait! que de services restés sans mémoire! que de morts arrachés à la tombe de l'oubli et remis sur pied, armés, rendus à la vie, par l'infatigable pinceau de nos artistes. Après avoir pacifié la France, Louis-Philippe a voulu nous en enseigner l'histoire. Ces salles sont la plus belle leçon que la jeunesse puisse recevoir. Désormais, c'est par le cœur autant que par les yeux, que nos immortelles annales passeront pour arriver à notre mémoire.

On a annoncé l'arrivée du roi.

Le roi est arrivé à Versailles à trois heures; il était, ainsi que ses deux fils aînés, en uniforme d'officier-général, M. le prince de Joinville en lieutenant de vaisseau, M. le duc d'Aumale en sous-lieutenant d'infanterie légère, M. le duc de Montpensier en artilleur; la reine des Belges et les deux princesses ses sœurs avaient une magnifique robe de soie rouge; Mme la duchesse portait au front un diadème en diamans. — Il n'y a plus d'incertitude aujourd'hui sur le charme de sa figure. Mme la duchesse d'Orléans a des traits d'une vivacité française, c'est-à-dire pleins de feu, d'expression et d'esprit.

Des acclamations nombreuses, parties du cœur, ont salué le roi à son entrée au château, déjà plein d'une foule qui grossissait à chaque instant.

Sa majesté a reçu à mesure qu'elle franchissait les premières pièces les hommages des académies. M. Dupin en simple costume de membre de l'institut, est venu saluer le roi à son passage. On a fait quelques remarques sur ce costume, qui rappelait celui de Napoléon à son retour d'Égypte. N'était-ce pas trop ou trop peu?

La question du costume, si long-temps débattue, ne devrait pas en être une au fond. Si, demain, M. Rothschild avait la fantaisie de n'admettre chez lui que des personnes vêtues comme au temps de François Ier, on en passerait par sa fantaisie, ou l'on resterait chez soi. Or, il nous semble que le désir d'un roi, manifesté chez lui, est aussi respectable que celui d'un banquier, surtout lorsque ce désir se fonde sur des traditions fort innocentes, et qui ne ramènent pas plus, quoi qu'on en dise, aux habitudes de l'ancien régime, que les moustaches et les éperons, très bien reçus du reste à la cour, ne nous reportent vers les manières cassantes de l'empire. Nous ne voudrions pas cependant voir notre scepticisme en matière de mode, car tout cela est de la mode pure, transformé en argument de tyrannie domestique, et la cour exiger ce qu'il est de son bon goût de ne jamais exprimer que sous la forme d'un désir. Quoi qu'il en soit du principe, ses applications ont été singulières, l'autre jour, à l'inauguration du musée de Versailles. Ce malheureux habit à la française, adopté avec courage par plusieurs invités, s'est montré d'une variété désespérante à l'œil de l'observateur qui eût été tenté d'en dresser la monographie. Il y avait à Versailles des ha-

bits à la française longs, carrés, étroits, pointus, hérissés de collets, veufs de collet, ornés de velours, privés de velours, avec palmettes, sans palmettes, en boutons d'acier, en boutons d'or, en boutons noirs, et même sans boutons; quelques habits à la française étaient plus ridicules que français; beaucoup étaient accompagnés de l'épée, laquelle était d'acier, d'or, et souvent même emprisonnée dans le fourreau noir du sergent de ville, et toujours à la française néanmoins; d'autres habits s'alliaient au pantalon blanc sans sous-pieds; d'autres avec le chapeau rond, et pas un n'était, à vrai dire, dans les conditions rigoureuses de l'étiquette. Ainsi l'un des MM. J..... ressemblait à un lycéen de province, avec un habit chocolat-français; l'autre frère était moitié en garde national, moitié en marquis des comédies de Marivaux. M. G...., artiste distingué, dont les recherches archéologiques en fait de costume méritaient un meilleur sort, était tombé, par malencontre, sur un choix extrêmement hasardeux; son habit vert-cendré, armé de gros boutons d'acier, et son gilet énorme, le faisaient prendre pour un intendant de bonne maison en fonctions. Nous avons aperçu une foule d'autres invités qui, sur la foi de Babin, s'étaient parés d'habits étrangers à tous les pays et à tous les siècles. Bref, l'habit à la française, tel qu'il est apparu à Versailles, admettrait presque, sur son échelle infinie, le domino et l'habit d'arlequin.

Il est cependant juste d'ajouter que la plupart de ces costumes, inspirés par l'excellente intention de se conformer aux lois de l'étiquette, n'altéraient en rien la valeur physique de ceux qui avaient la témérité pittoresque de les porter. Pour ne citer qu'un exemple entre mille, M. Alexandre Dumas était remarquablement bien dans sa toilette à peu près française.

Le roi s'est d'abord dirigé vers la galerie des batailles.

En passant par la salle des Maréchaux, la salle du Sacre de Napoléon, toute pleine de son règne et de sa famille, entrons dans la salle des Batailles sur les pas du roi qui ouvre la marche au milieu des acclamations. Voilà Tolbiac! Une bataille de géans; voilà Charles-Martel devant Tours, écrasant les Sarrasins; voilà Charlemagne à Paderborn! Passez vite, la vie est courte, et il vous faudrait des années pour tout voir; donnez un regard à Philippe-Auguste à Bouvines, à saint Louis à Taillebourg, à Philippe-le-Valois à Cassel, à Jeanne d'Arc devant Orléans, héroïne,

immortalisée une seconde fois par le ciseau d'une jeune princesse; donnez un regard à Charles VIII à Naples, à François Ier à Marignan. Mais hâtez-vous, si vous voulez voir Henri IV à Paris, Condé à Rocroy, Catinat à Marsaille, Villars à Denain, Maurice de Saxe à Fontenoy, Rochambeau devant York-Town, et surtout si vous avez des larmes d'admiration à donner à la république, à Jourdan, à Fleurus, à Napoléon, à Austerlitz, à Iéna, à Friedland, à Wagram! à la grande révolution de juillet, dernière victoire qui marche à côté de toutes les victoires; victoire du peuple pour le peuple. Combien l'homme se sent petit et grand tout à la fois en présence de ces images, petit devant l'humanité si féconde et si puissante conduite par la main de Dieu, et grand d'être un homme parmi ces hommes, un citoyen à côté de ces citoyens, et un Français (l'amour national vous arrache ce cri) devant tant de glorieux Français.

Mais par quelle erreur jalouse avait-on dit que le roi avait absorbé Versailles au profit de sa renommée? Mais Versailles, ses cours, ses galeries, ses cabinets, ses murs, ses plafonds, fléchissent sous le poids des images de la république, de l'empire et de la révolution de juillet. Napoléon se dresse au fond de chaque pièce; Napoléon et Louis XIV sont les deux hôtes du château qui vous suivent partout de leurs regards. C'est à peine si celui qui leur a fait un si beau palais leur a demandé asile pour son portrait.

De la grande salle de Marengo, qui termine le bâtiment, on revient par une quatrième galerie de sculpture, où sont les hommes célèbres depuis 90 et les bustes des généraux tués sur le champ de bataille; car Versailles a ses pages de deuil, qui rappellent à la tristesse l'ame trop exaltée par les images du triomphe. Cette galerie de sculpture est taillée à doubles arceaux, dallée en marbre sombre, et elle mesure, sous un jour mystérieux, une étendue de cent mètres. On pourrait l'appeler la Galerie des Morts. Sur des socles funéraires s'élèvent les bustes et les statues des généraux en chef morts sur le champ de bataille. Point de faste : sous leurs portraits, leurs noms; sous leurs noms, ces mots : tué tel jour, à tel endroit. N'est-ce pas sublime? Voyez cette tête pleine de fierté et de douceur, c'est Turenne, — tué! — et celle-ci, qui rayonne de gloire, c'est Marceau, — tué! — et celle-ci, qui est Desaix, — tué! — Montebello, — tué! — Et ceux-là, qui ont des

fronts à briser les boulets, — tués! tués! Ils sont tous rangés en ligne, et à l'appel de la Mort, qui les passe en revue, ils répondent : — Tué!

C'est pendant cette première promenade que M. de Salvandy a présenté au roi quelques-uns des hommes de lettres invités à la fête. On y voyait MM. Alexandre Dumas, Victor Hugo, J. Janin, Alfred de Musset, Granier de Cassagnac, Alphonse Karr, de Feuillide.

La présence des hommes de lettres au château de Versailles, où Louis XIV et Louis XV ne les admettaient que comme domestiques, est l'acte d'une détermination toute personnelle à M. de Salvandy, qui, le premier, a enfin compris que, pour n'être ni électeurs ni patentés, les écrivains n'en avaient pas moins quelque droit à être considérés dans l'état. Homme de lettres lui-même, titre qui fut sa gloire, et qui sera un jour sa consolation, M. de Salvandy a introduit le quatrième pouvoir auprès des trois autres, aux derniers états-généraux de Versailles. Ce n'est pas que nous croyions au besoin qu'ont les écrivains d'être soutenus par la cour; mais nous croyons à la nécessité de faire vivre en paix toutes les forces sociales. Et quelle force sociale que la presse? N'est-ce pas elle, pour ne citer qu'un exemple, tiré de l'évènement même de l'introduction des hommes de lettres à la cour, n'est-ce pas elle qui, quelques heures après cette fête, la reproduisait sous les couleurs les plus favorables à la monarchie qui l'a conçue, et aux ministres qui l'ont conduite avec tant de nationalité? Sans le concours de la presse, l'inauguration de Versailles n'eût été qu'une fête de Louis XIV, et eût fourni dix pages à insérer au *Mercure galant*.

C'est par la galerie des Bustes, les salles de 94 et de 95, et la salle du Sacre que le roi s'est rendu dans les appartemens de Louis XIV. Il était attendu à l'OEil-de-Bœuf par les dames. Après leur présentation, il est passé dans la galerie de Louis XIV, où huit tables de soixante couverts avaient été préparées. Le roi s'est assis. A sa droite était la reine des Belges, à sa gauche, la duchesse d'Orléans; le roi des Belges en face, ayant à sa droite la reine, et à sa gauche Mme la princesse Adélaïde. Vingt tables de quarante couverts, dont quelques-unes présidées par les princes, s'étalaient dans les dix salles latérales. A la table du roi étaient M. le comte Molé, qui a tant contribué à faire prévaloir le système

de modération, M. de Montalivet, ministre de l'intérieur, M. le garde-des-sceaux, M. le maréchal Lobau, M. le ministre de l'instruction publique, la duchesse de Dino, la duchesse de Broglie, la duchesse de Dalmatie et la duchesse d'Albuféra.

Nous passerons rapidement sur les mets, les vins, les fruits, les primeurs, toutes choses pour lesquelles on n'était pas venu à la fête, et qui ne pouvaient manquer d'être d'un excellent choix au dîner. Ce qui plaisait à l'œil, et continuait, pour ainsi dire, le charme des peintures, c'étaient l'ordre et le goût avec lesquels les tables avaient été couvertes de vases d'argent, de porcelaines et de corbeilles de fleurs. Deux mille serviteurs rivalisaient de promptitude et de prévenance à l'entour des convives, qui, pendant une heure et demie, ont eu le loisir de se prouver que le dîner durerait un peu plus de dix minutes, mesure de temps dont on les avait menacés. Si deux mille convives, différemment costumés, n'offraient pas un ensemble de perspective bien régulier, le tableau gagnait en originalité et surtout en liberté ce qui lui manquait en grandeur. Après tout, c'était la France d'aujourd'hui fidèlement représentée. Élégante, variée, un peu militaire, un peu bourgeoise, n'ayant que des titres justifiés par des emplois, ayant des sénéchaux à la bourse et des connétables intéressés dans les chemins de fer.

Grace à un air pur, à un soleil de printemps, les plus riches effets de lumière jouaient sous ces hauts plafonds, d'où le siècle de Louis XIV regardait, avec les yeux de ses belles peintures, le XIXe siècle à table. C'était majestueux et familier; Louis XIV, en Apollon, souriait à son petit-neveu le duc d'Aumale, habillé en sous-lieutenant.

Par les croisées ouvertes on pouvait apercevoir, en dînant, ces jardins plantés par Le Nôtre, ornemens inséparables de la villa royale. Si le château fait souvenir à chaque pas de Louis XIV, chaque arbre du parc proclame le talent de Le Nôtre.

Comment admirer les jardins de Versailles sans évoquer le nom de Le Nôtre? Cet artiste rare, qui créa une science qu'aucun terme n'a encore qualifiée, fait partie de cette pléïade d'hommes spéciaux nés admirablement à propos pour seconder l'immense besoin de curiosité en tous genres dont fut dévoré Louis XIV après avoir été témoin du faste fatal de son surintendant Fouquet. Le

Nôtre fut détaché de la fortune de Fouquet, ainsi que Levau, Lebrun et Mansart, pour passer au service de la cour. Après avoir donné peut-être quelques larmes au seigneur de Belle-Isle, protecteur généreux, dont l'esprit était si plein de graces, la bouche si féconde en encouragemens, et les mains si prodigues d'or, Le Nôtre transporta sur le champ plus vaste de Versailles ses berceaux, ses rocailles, ses grottes, ses cabinets, ses portiques et ses labyrinthes. Pénétré du mérite de cet architecte, de ce peintre ou de ce poète, car Le Nôtre fut tout cela, Louis XIV le chargea de la direction des jardins de ses maisons royales de Versailles, de Trianon, de Saint-Germain, de Clagny et de Fontainebleau.

Le Nôtre devina un art entre la peinture, l'architecture et l'horticulture, art sinon absolument inconnu jusqu'à lui, du moins très imparfait, quoique l'envie ait voulu que Le Nôtre ait tout copié des villas d'Italie. Quand Le Nôtre réalisa son voyage d'Italie, il avait depuis long-temps donné des preuves de son goût par la création des jardins de Vaux et une partie de ceux de Versailles. Si le souvenir des merveilleux entassemens d'arbres, de tombeaux, d'urnes, de ruines antiques étalés dans les villas romaines de Panfili, Borghèse, Feroni et Corsini, ne nuisit pas aux travaux postérieurs de Le Nôtre, il faut avouer qu'il modifia, en homme de génie, des emprunts qu'il n'a pas dû nier. Il est hors de doute que Le Nôtre n'inventa ni les allées, ni les points de vue et ces autres dispositions de terrain si naturelles chez tous les peuples, même les plus grossiers, que personne, on peut le dire, ne les a trouvées; mais il n'eut pas de modèle absolu dans l'art de couvrir, de planter, de diviser, d'embellir un espace avec le plus d'aisance dans les parties, de variété dans les oppositions, et surtout avec le plus de noblesse possible. Aussi, dans l'emphase de ses conceptions, méprisa-t-il toujours beaucoup les parterres de gazon, disant, selon Saint-Simon, qui partageait à cet égard l'opinion de Le Nôtre, qu'ils n'étaient bons que pour les nourrices, dont la vue, à défaut des jambes enchaînées à leurs nourrissons, s'y promenait de leur deuxième étage.

S'il ne donna pas à des arbres taillés avec des ciseaux de fer la grace que Girardon développa dans ses statues, les frères Keller dans leurs groupes de plomb et de bronze, et Mansart dans ses bâtimens, il fit ressortir avec avantage, sous un ciel peu favorable

à la statuaire en plein air, les travaux différens de ces artistes, ses contemporains. Son imagination, belle et précise à la fois, devina du fond de quelle allée un monument apparaissait au regard avec le plus de surprise et de majesté, quel massif de verdure devait s'arrondir en portique sur le front sévère ou gracieux d'une statue, quelle ceinture d'arbres convenait le plus au pourtour d'un bassin ou d'une cascade. Sa science s'appliqua à combiner à tous les degrés imaginables des feuilles, de l'eau, des branches et du marbre, pour obtenir de l'ombre, de la fraîcheur, du silence, de la solitude et des impressions analogues à la destination des lieux dont la fantaisie mythologique du roi et des princesses avait arrêté la signification. Il atteignit le degré de mystère que demandait telle promenade et tel repos; il savait entourer les bains de Diane, le bassin d'Apollon, la fontaine de Neptune, d'un feuillage en harmonie avec le caractère de ces divinités olympiques. En cela son goût se fondit avec une liquidité remarquable dans le goût général de son époque; il fut avec ses arbres ce que Lebrun, son meilleur ami, fut avec la peinture, Corneille avec la poésie, Mansart avec les monumens, Louis XIV avec la royauté, c'est-à-dire héroïque. On est grand, on se sent puissant, on marche en roi sous ses ombrages. Rien n'y est à hauteur d'homme. Né sous une république, Le Nôtre n'eût pas même été un bon jardinier; et sans une suite de monarques assez opulens pour continuer l'œuvre de Louis XIV, sa mémoire aurait péri avec ses jardins, si coûteux à entretenir. On sourit d'étonnement lorsqu'on songe que ces allées si droites, ces massifs si près tondus, ces bosquets exhaussés en urne, ces dômes dont pas une feuille ne rompt la netteté de la voûte, n'existent depuis près de deux siècles que par le soin régulier qu'on prend d'en ébarber les pousses à mesure qu'ils cherchent à rentrer dans l'éternel chaos d'où ils sont sortis. Sur les cent quatre-vingts hivers qui ont passé depuis Louis XIV, si on eût négligé pendant un seul hiver tous ces chefs-d'œuvre délicats, ils seraient aujourd'hui des arbres de grandes routes.

Après le dîner, le roi et la famille royale s'étant retirés un instant dans les appartemens de la reine, la foule s'est promenée de nouveau dans les galeries, car elle ne se lassait pas de les admirer, et elle a passé ensuite processionnellement devant les grandes croisées ouvertes du château. Tous les habitans de Versailles

étaient dans le parc pour voir cette promenade lente et solennelle, qui leur découvrait, dans un lointain nuageux, et d'espace en espace, tantôt la noble figure du roi, tantôt des diadèmes sur de jeunes fronts de princesses, tantôt quelque belle tête de génie dont l'air remuait les cheveux, ou quelque ondulation d'or, qui était un groupe de maréchaux. Et les habitans faisaient silence à l'aspect de ce beau cortége. La soirée était magnifique; Claude Lorrain avait peint le ciel. L'horizon était rouge; les arbres du parc étaient dans une immobilité complète, et sous ce ciel rose, entre ces arbres tranquilles, montaient et s'épanouissaient dans les airs les panaches liquides des bassins.

Et de nouveau le passé monta derrière ce transparent vaporeux et sembla être évoqué par la fin de cette journée, si semblable aux belles journées de la jeunesse de Louis XIV. Alors quelques-uns des convives se penchèrent aux croisées, et le front dans leurs mains, songèrent à cette fête de *l'Ile enchantée*, donnée par Louis XIV à sa cour, lorsque Versailles fut achevé. Quelques-uns, sûrs de leur mémoire, l'ont racontée avec le charme de l'à-propos pendant cette heure de méditation, marquée par le roi pour reposer du souper et préparer au spectacle.

Nous la répétons après eux; mais sans avoir, comme eux, pour encadrer et soutenir notre récit, le paysage de Versailles, et l'heureuse préparation des évènemens de la journée.

Le troisième jour des fêtes de *l'Ile enchanté* se termina par une surprise qui fut fort du goût de Louis XIV et de la cour; on l'avait ménagée avec beaucoup d'adresse, malgré la difficulté de tenir quelque chose secret, surtout à Versailles, et surtout un plaisir. Quoique très compliqués, les préparatifs avaient été si mystérieux, que parmi les milliers de curieux répandus sur toute la surface du jardin, pas un ne devina les lieux qui recelaient l'enchantement. Pourtant il était prêt à éclore de tous les points; il n'était pas un arbre, pas un bassin, pas une statue qui n'eût reçu la confidence de la prodigieuse féerie à laquelle ils allaient tous contribuer.

Le soleil était descendu depuis une heure sous l'horizon, emportant avec lui les myriades de couleurs dont il avait bariolé les parterres. Avec lui s'étaient évanouis le reflet des épées, les lueurs des boucles, les vagues de soie et de plumes dont l'air

avait été plein jusqu'à son coucher. Une tendre obscurité s'était faite, et avait coulé doucement, comme une gaze, de la cime des arbres dans les allées, qui n'avaient rien perdu de leur population de la journée. Par la spacieuse allée royale, par les frais corridors qui y aboutissent, par les ruelles mystérieuses de bosquets, par les sentiers du grand et du petit parc, par les marches de marbre et de gazon, par les bords du canal, allaient et venaient, passaient et disparaissaient, montaient et descendaient des groupes sans fin, agitant les murs ondoyans des massifs de leurs coudes à l'étroit, et balayant les chemins sablés des queues de leurs longues robes, quand elles n'étaient pas soulevées par de jeunes domestiques noirs comme la nuit.

Bientôt on ne se vit plus; mais on entendit le murmure des eaux tombant dans le granit, le murmure des voix joyeuses des promeneurs, la pression veloutée des mules sur le gazon, le chant aérien de quelques oiseaux perdus dans les hauteurs des arbres. Au milieu de cette confusion harmonieuse, de ce bourdonnement de femmes si expansives vers le soir, on respirait l'odeur marécageuse des bassins, les émanations floréales du printemps mêlées aux senteurs qui s'exhalaient des robes et des coiffures; les lueurs des premières étoiles scintillaient dans les petites glaces oblongues que les dames faisaient valoir avec une grace infinie dans leurs mains; c'était une ivresse vivifiante, empreinte, par on ne sait quel caractère particulier à cette époque, des magnificences de la nature et de la royauté.

Ayant à sa droite la reine, à sa gauche Monsieur, et dans l'ordre de l'étiquette les autres membres de sa famille, Louis XIV s'assit dans un fauteuil sur une estrade placée devant le château, en face de la grande allée.

Tout à coup le jour se fit, les eaux se turent, les oiseaux s'envolèrent. Un cri universel fut suivi d'un immense silence et d'une immense clarté. Dans son éblouissement spontané, la foule, se tournant vers le château, put contempler au sommet du jardin la majesté tranquille et lumineuse de Louis XIV, dominant, au milieu d'une auréole, sa cour et sa création : il semblait s'admirer dans son œuvre et la regarder du fond d'une percée du ciel. Ce vaste éclair s'éteignit, et la nuit régna de nouveau, mais une nuit tour-

mentée par des coups de tonnerre précipités, et sillonnée de jets de lumière sans nombre.

Le feu d'artifice de la troisième journée commençait.

Du Château à la pointe de Galie, de Trianon à la Ménagerie, la croix liquide du canal mesura l'espace embrasé. Le feu avait remplacé l'eau des bassins, ou plutôt l'eau avait pris feu ; la flamme suivait le contour des allées ; elle en dessinait les formes et montait aux arbres comme un écureuil ; elle s'élargissait dans les rameaux, pour en rougir le feuillage, et pour porter au haut des airs les chiffres enlacés du roi et de la reine. Les dieux et les déesses, les tritons, les amours, les obélisques, lançaient, soufflaient du feu par leurs bouches, par leurs conques et par leurs narines. Pour employer une comparaison du temps, Pluton donnait une soirée à l'Olympe. La gravure a éternisé les effets pyrotechniques de cette soirée d'inauguration à Versailles. Elle a rendu sur un velin tout sombre et tout déchiré par des lignes blanches, comme en laisse la foudre en ouvrant les nuées, les effets de ces convulsions de lumière.

Ce durent être des scènes émouvantes pour l'ame et pour le regard. Ce dut être comme un rêve sur les ruines de quelque ville biblique au milieu d'un sommeil lourd, par une nuit d'été. Les blocs carrés du château, les angles de marbre pointant partout, les lustres rouges, perdus dans les profondeurs des salons ; les rampes de géans se penchant sur des bassins gardés par des sphinx et des fleuves de bronze qui allongent leurs pieds de colosse sous les eaux ; les ovales des bassins, les galeries de statues étaient, tantôt à la lumière des splendeurs réelles, tantôt dans une obscurité fugitive, des fantômes blanchissant derrière leurs voiles.

Quand la terre, l'eau et le ciel eurent été assez tourmentés, quand à dix lieues à la ronde, les campagnes effrayées eurent tremblé pour une fin du monde imminente, un jour semblable à celui qui avait précédé le feu d'artifice se répandit de nouveau, mais d'une manière plus variée et pour ne plus s'éteindre de la nuit. Le parc et le château étincelèrent de milliers de lampions qui en tracèrent le plan dans les ténèbres. On eût dit que le feu s'était figé et s'était fait diamant sur chaque pointe où il avait passé.

C'était un Versailles nouveau, bâti par un Louis XIV fabuleux, roi de quelque soleil.

Le jardin resta ainsi éclairé jusqu'au jour, et la foule s'écoula par les portes dorées.

L'heure du spectacle ayant sonné, on s'est rendu à la salle de l'Opéra, mais avec un peu moins d'ordre qu'il y en avait eu jusqu'alors. C'est que le personnel de la fête s'était grossi depuis le dîner de tous les invités, au nombre de quinze cents, présumons-nous, qui avaient été seulement appelés à jouir du spectacle et de la promenade aux flambeaux. Cet heureux supplément, ayant rétréci l'espace, a causé quelque presse dans les escaliers et à l'entrée des couloirs, bien avant même l'arrivée du roi et de la cour. A la porte des divers étages conduisant aux galeries se coudoyaient les sommités de tous les rangs; la queue se composait d'ambassadeurs, de maréchaux et de beaucoup de membres des quatre académies, lesquels, pour la plupart, n'avaient jamais tant vu d'empressement à la représentation de leurs ouvrages. Après le parterre de rois à Erfurth, rien, il nous semble, n'a pu être plus édifiant qu'une queue de maréchaux de France et d'académiciens. Pour tuer le temps, un jeune pair s'était mis à califourchon sur la rampe, et il écoutait M. Nodier qui lui faisait un conte. Et, de loin en loin, M. Viennet s'écriait sur le flot des impatiens : « Silence ! messeigneurs ! »

Ceux à qui le souvenir de Louis XIV revenait à l'occasion du moindre incident, se plaisaient à rappeler l'étiquette tyrannique établie à la cour du grand roi. Pour y croire, ce n'est pas trop de tous les détails d'intérieur que nous allons retracer, en attendant que nous pénétrions dans la salle de l'Opéra.

Le soir, quand Louis XIV entrait, il trouvait à la porte le maître de la garde-robe, entre les mains duquel il laissait son chapeau, ses gants et sa canne, que prenait aussitôt un valet de garde-robe. Pendant que le roi détachait son ceinturon par-devant, pour se débarrasser de son épée, le maître de la garde-role le détachait par-derrière et le donnait avec l'épée au même valet qui le portait à la toilette.

L'huissier de la chambre faisait faire place devant sa majesté qui faisait sa prière auprès de son lit, comme le matin, sur deux coussins posés à terre devant un fauteuil; l'aumônier du jour tenait le

bougeoir pendant la prière du roi, et disait à la fin d'une voix basse : *Quæsumus, omnipotens Deus, ut famulus tuus Ludovicus rex noster*, etc.

Le roi se mettait de l'eau bénite au front et se levait. Après avoir pris le bougeoir que tenait l'aumônier, le valet de chambre recevait des mains de sa majesté la petite bourse où étaient les reliques, et reprenait sa marche devant le roi. Ce bougeoir avait deux bobêches, et par conséquent deux bougies. La reine, le dauphin n'avaient qu'une bobèche et qu'une bougie à leur bougeoir.

L'huissier de la chambre faisait encore faire place au roi jusqu'à son fauteuil, et au moment où sa majesté y arrivait, le grand-chambellan demandait au roi à qui il voulait donner le bougeoir, faveur ordinairement accordée aux princes et aux seigneurs étrangers.

Le roi, s'étant levé de son fauteuil, se déboutonnait et dégageait son cordon bleu ; puis le maître de la garde-robe lui tirait la veste, le cordon bleu qui y était fixé ainsi que le juste-au-corps qui était par-dessus. Il recevait ensuite la cravate des mains du roi, remettant tout entre les mains des officiers de la garde-robe.

Sa majesté s'asseyait dans son fauteuil, et le premier valet de chambre et le premier valet de garde-robe lui défaisaient les jarretières à boucles de diamans, l'un à droite, l'autre à gauche. Le premier valet de chambre donnait cette jarretière à un valet de chambre, et le premier valet de garde-robe à un valet de garde-robe. Les valets de chambre ôtaient, du côté droit, un soulier, un bas et la moitié du haut-de-chausse, pendant que les valets de garde-robe, placés du côté gauche, déchaussaient pareillement un pied, retiraient l'autre bas et l'autre moitié du haut-de-chausse. Les deux pages de la chambre, de service ce jour-là, présentaient les mules à sa majesté. Un valet de garde-robe enveloppait le haut-de-chausse du roi dans une toilette de taffetas rouge et le portait sur le fauteuil de la ruelle du lit, avec l'épée de sa majesté.

Les deux valets de chambre placés derrière le fauteuil tenaient la robe de chambre à la hauteur des épaules du roi, qui quittait sa chemise pour prendre sa chemise de nuit. C'était son frère, *Monsieur*, qui la lui présentait. Le premier valet de chambre aidait le roi à passer la manche droite ; le premier valet de garde-robe lui rendait le même office pour la manche gauche.

Le roi ayant pris sa chemise de nuit, le premier valet de cham-

bre qui avait tiré les reliques de la petite bourse, les présentait au grand-chambellan qui les offrait à sa majesté, et le roi les mettait sur lui, passant en manière de baudrier le cordon qui les tenait attachées. Vêtu de sa robe de chambre, il faisait ensuite une révérence aux courtisans. Le premier valet de chambre reprenait le bougeoir au seigneur qui le tenait; et les huissiers de chambre criaient tout haut : *Allons, messieurs, passez!* Toute la cour se retirait; ceux qui prenaient le mot du guet de sa majesté le recevaient, savoir : le capitaine des gardes du corps, le capitaine des Cent-Suisses, le colonel du régiment des gardes françaises, le colonel-général des Suisses, le grand-écuyer et le premier écuyer. Là finissait le grand coucher, et le petit commençait.

Il n'était resté dans sa chambre que les personnes suivantes :

Celles qui pouvaient s'y trouver le matin, sa majesté étant encore dans son lit;

Celles de la première entrée;

Les officiers de la chambre;

Le premier médecin et les chirurgiens.

Une musique, composée de quelques voix et de quelques instrumens, se faisait entendre.

La cour étant sortie, le roi s'asseyait sur un siége pliant qu'un valet de chambre avait préparé proche la balustrade du lit de sa majesté, avec un carreau dessus. Ses barbiers le peignaient et lui accommodaient les cheveux, tandis qu'un valet de chambre lui présentait un miroir et qu'un autre éclairait avec un flambeau.

Quand le roi était peigné, un valet de garde-robe apportait sur la *salve* un bonnet et deux mouchoirs de nuit unis et sans dentelle, et la présentait au grand-maître. Celui-ci l'offrait au roi.

La serviette avec laquelle il s'essuyait les mains et le visage lui était donnée par un prince du sang. Cette serviette, mouillée seulement par un bout, était glissée entre deux assiettes de vermeil. Il la rendait à l'officier de la chambre.

Le roi disait à quelle heure il voulait se lever le lendemain et l'habit qu'il désirait. Ceci fait, l'huissier priait toutes les personnes qui étaient au petit coucher de sortir, et il sortait lui-même.

Après cela, le roi entrait dans son cabinet, et s'amusait un moment à flatter ses chiens. Pendant ce temps, les garçons de la

chambre faisaient au pied du lit du roi le lit du premier valet de chambre, et préparaient la collation.

Quelques minutes après, le roi se couchait. Les garçons allumaient dans un coin de la chambre une bougie et le *mortier*. Ils se retiraient, et le premier valet de chambre tirait les rideaux du lit du roi et fermait les portes en dedans et au verrou. Il éteignait le bougeoir et se couchait.

Nous ne dirons pas le coucher de Louis-Philippe, parce qu'il se couche comme tout le monde.

On sait que la salle d'opéra de Versailles n'existait pas sous Louis XIV; alors on jouait indistinctement devant le château ou devant la *grotte*, et quelquefois dans le *labyrinthe*, parties principales du parc. La salle d'opéra, bâtie sous Louis XV, par Gabriel, en 1753, ne fut terminée qu'en 1770, par l'architecte Leroy. L'inauguration en eut lieu pour le mariage de Louis XVI avec Marie-Antoinette, qui y dansa un menuet avec un simple garde, dans une fête célébrée à la naissance du dauphin. Il est du devoir de l'histoire de ne point passer sous silence la fameuse fête dite *des gardes-du-corps*, qui y fut donnée, et où Marie-Antoinette eut le tort ou le malheur de se montrer. Cette solennité n'avait pas été suivie d'autres solennités du même genre dans cette salle, dont les glaces et les tentures furent vendues à l'époque de la révolution.

Louis-Philippe a réparé les dégâts des hommes et du temps; il a rendu à la salle d'opéra non-seulement son élégance première, mais il l'a embellie à ce point de ne plus faire regretter les mutilations qu'elle avait subies. Pompeuse et pleine de coquetterie dans son architecture, elle est construite, on le sent, pour contenir une grande foule, mais une foule choisie.

La nuit du 10 juin elle bouillonnait dans l'or, les bougies et les diamans. Elle était en fusion, le regard n'en soutenait pas l'éclat, qui écrasait à tout jamais l'éternelle plaisanterie du luxe oriental. Et certes il ne tenait qu'à l'Orient en personne de démentir d'avance notre moquerie! Un assez grand nombre d'Orientaux occupaient une partie des secondes galeries; ils étaient là huit ou dix, l'ambassadeur turc et ses drogmans, l'ambassadeur grec et ses secrétaires, l'ambassadeur persan et sa maison, l'envoyé tunisien, l'envoyé marocain, etc., etc., tous Orientaux comme le soleil et les

perles. Et pourtant quel fade Orient ils représentaient! Ils ouvraient la bouche et tremblaient d'admiration devant l'Occident.

Le roi, les reines et les princesses étaient au premier rang, le duc d'Orléans et ses frères étaient derrière. Venaient ensuite les dames de la cour, les ministres, les maréchaux, les présidens de la chambre des pairs et de la chambre des députés. Les dames invitées étaient assises à droite et à gauche. Au-dessus de cette pompeuse galerie, qui s'avançait comme un diadème dont le roi était le fleuron, s'étalait la seconde galerie, tout étincelante des dames du corps diplomatique; elles occupaient les deux côtés; la face avait été réservée aux ambassadeurs et aux ministres des puissances étrangères. Au parterre, aux avant-scènes et aux troisièmes loges avaient pris place les invités à différens titres. Au centre les planètes, tout autour les étoiles.

C'est devant ces rois, ces reines, ces ambassadeurs, et tous ces autres rois de l'intelligence, grands poètes, illustres écrivains, peintres célèbres, musiciens fameux, que les artistes du Théâtre-Français et de l'Académie royale de Musique ont joué *le Misantrope, Robert-le-Diable,* et *Une fête à Versailles,* intermède de la composition de M. Scribe.

Le spectacle a eu lieu avec la même dignité que le dîner; mais soit que les spectateurs eussent été rendus plus difficiles par une longue succession de miracles, soit que les acteurs éprouvassent la contrainte si concevable de la timidité devant un public sur les habits duquel était écrit le caractère d'une supériorité d'élite, le spectacle n'a pas été à la hauteur de la grande journée, journée où il était dit que la réalité écraserait la fiction. Mlle Mars, Duprez, les demoiselles Elssler, malgré leurs admirables talens, l'Opéra et le Théâtre-Français réunis, n'ont pas toujours réussi à satisfaire l'assemblée, déjà très naturellement portée à la froideur, à cause du respect qui comprime les applaudissemens. Toutefois, n'était-ce pas une heure sublime celle où les vers de Molière couraient au front de ces intelligences couronnées de génie et de diadèmes? La postérité n'est pas plus belle que ce moment, si la postérité, à sa plus divine expression, n'est pas cela. Deux ou trois fois par acte, le roi a applaudi, et on a pu remarquer avec quelle perspicacité littéraire il a discerné les meilleurs passages de la meilleure comédie de notre scène.

Quoique sous le coup de la timidité, comme tous les autres artistes ses confrères, Duprez a laissé entrevoir, dans le rôle de Robert, quelque supériorité sur Nourrit. Il a surtout effacé tout souvenir dangereux pour sa belle voix dans le morceau : *Des chevaliers de ma patrie!*

L'intermède, composé par M. Scribe, a suivi les deux actes de *Robert*. Avant d'en expliquer le sujet allégorique tout-à-fait dans l'esprit de la fête, il n'est pas surabondant de dire que la cachucha a été dansée décemment, malgré la cachucha et Mlle Elssler elle-même, et si décemment, qu'elle avait un faux air du menuet de la reine. C'était une cachucha poudrée et en panier. Ainsi faite et repentante, la folle castillane a été bien accueillie. La cour l'a amnistiée.

A la différence près des temps, la pièce de M. Scribe est taillée sur le modèle des divertissemens arrangés par Molière pour les fêtes de la cour de Louis XIV. Si elle est beaucoup moins littéraire, elle se pare de l'allégorie avec autant d'à-propos. Voici le sujet en deux mots :

Une fête est préparée par Lulli en l'honneur de Louis XIV dans un salon immense disposé pour un ballet. Lulli explique aux danseurs les pas qu'ils doivent exécuter. Quinault paraît et annonce avec empressement l'arrivée du roi. Le ballet commence. A la seconde entrée accourent les dames et les seigneurs de la cour, les marquis de Villeroy, de Rassan, d'Humières, de La Vallière, les demoiselles de Brancas, de Guiche, de Nangis, de Vardes, etc.

Enfin, à la troisième entrée, on voit Molière suivi de tous les personnages qu'il a créés, Corneille escorté de ses héros espagnols et romains, et Racine en tête des lévites; tous défilent devant le roi et vont se placer au fond du théâtre. Alors un rideau se lève, et on aperçoit le château de Versailles tel qu'il était sous Louis XIII. Apollon, Minerve et d'autres dieux entourent la statue équestre de Louis XIV au piédestal de laquelle on lit :

A LA GLOIRE DE LOUIS XIV.

La deuxième partie de l'intermède nous a montré le château de Versailles, tel qu'il est maintenant; on aperçoit la grande galerie des batailles ; c'est au dernier tableau de cette partie, animée de toutes les danses qui ont figuré dans tous les opéras joués

depuis huit ou dix ans, que l'on voit, au lever d'un rideau, le génie de la France entouré de toutes les gloires militaires de la monarchie, de la république, de l'empire et de nos jours.

Un éclair luit et on lit cette légende balancée par des génies, sur les personnifications de toutes nos illustrations nationales :

A TOUTES LES GLOIRES DE LA FRANCE.

Les trois galeries, le parterre, voie lactée de croix et d'épaulettes, les loges dans leurs cadres de feu, toute la salle, dont les chaudes bougies couchaient leurs flammes sous le vent de minuit, les soldats basanés de l'empire, ruisselans de sueur et d'enthousiasme, les vétérans de la science, à qui l'enivrement de la soirée avait rendu leur poétique jeunesse, mille femmes splendides de nom, de beauté et de renommée, mille jeunes artistes pâles d'émotion et dont le cœur battait à ce dernier soupir de cette fête qui était leur fête, et qui n'aurait plus d'égale sous aucun règne et dans aucun pays, et à côté des vainqueurs de Wagram, d'Aboukir, les vainqueurs de juillet et d'Alger, et tous ces ambassadeurs qui devaient aller dire à leur roi, le matin, ce qu'était encore la France de 1837, et ces ministres qui n'ont pas menti à leur roi en leur disant combien de respect il y avait encore pour lui dans nos ames, et les jeunes princesses dont la bonté n'avait été ni impatientée, ni détournée par trois mille regards; et la reine, et le roi lui-même, tous étaient debout et saluaient du cœur, du geste et de la voix, ces mots étincelans et impérissables : *A toutes les gloires de la France.*

La promenade aux flambeaux a couronné la fête; après le spectacle, le roi et la cour ont passé dans les galeries, où la foule les a suivis pour jouir d'un effet, qui, quoique prévu, n'en a pas moins été une nouvelle surprise après tant de surprises. Si les peintures n'avaient rien à gagner à l'éclairage factice de flambeaux portés par les domestiques de la maison du roi, le long des salles déjà inondées de clartés, la pompe de la journée ne pouvait se terminer par un coup d'œil plus beau. Nos paroles ne rendront pas cet étonnement. On semblait n'avoir plus assez d'énergie pour soutenir ce spectacle qui venait se rendre maître du dernier souffle de l'admiration. On ne vivait pas, on ne dormait pas; c'était un rêve éveillé à travers une galerie du soleil. La lumière jaillis-

sait comme le fluide électrique de chaque point sensible pour toucher des paupières qui n'osaient pas trop s'ouvrir de peur de ne pouvoir plus se fermer. On se sentait porté de place en place par le flot silencieux de la foule qui murmurait tout bas sa dernière parole d'adieu à tant de prodiges. Ouvertes aux lueurs de l'aube qui se faisait, les croisées répandaient le vent frais d'une autre journée. Dans cet épanouissement, dans cette ivresse, dans ce demi-sommeil, les images prenaient leur part de cette vie surexcitée par le feu. Au puissant rayonnement des flambeaux, elles s'animaient, se coloraient, et semblaient sortir de leurs cadres avec leurs longs panaches, leurs sabres traînans et leurs manteaux chargés de lumière. Et à mesure que le cortége se perdait dans les profondeurs des salles, il s'amassait derrière lui une obscurité indéfinissable à travers laquelle on n'apercevait plus que les globes bleuâtres des lampes, et les étoiles du ciel qui, on l'eût dit, s'étaient posées à la cime des arbres pour voir comment finirait cette nuit où elles avaient été oubliées.

Et de rêve en rêve la foule descendit les marches de l'escalier de marbre, la tête basse, comme écrasée par quatorze heures d'une autre vie; quelques minutes après, le tambour battait aux champs, le roi retournait à Trianon; et la fête finie allait recommencer, car le peuple attendait aux grilles du château pour sanctionner la merveille; le peuple, dernier mot en toutes choses, et qui, comme Dieu, dont il n'oublie jamais la parabole, souffre d'être appelé le dernier sur la terre pour être toujours le premier.

LÉON GOZLAN.

SOUVENIRS

DE VOYAGES.

KIEL. — TRADITIONS DE LA MER BALTIQUE.

Il y a chaque semaine, dans la vie des habitans de la petite ville de Kiel, un jour qui fait époque. C'est le samedi. Ce jour-là, le bateau à vapeur arrive de Copenhague à quatre heures du matin, et part à sept heures du soir. Ce jour-là, on voit, dans les rues de la paisible cité, des figures que personne ne connaît, et l'on entend des idiomes que les plus intrépides philologues de l'université essaient en vain de comprendre. Ce jour-là, les femmes de la *Probstey* aiment à venir au marché, car elles remportent des nouvelles à leurs voisines. Quant aux bourgeois de Kiel, ils se lèvent deux heures plus tôt que de coutume, et n'ont pas un moment à perdre. Dès le matin, l'aubergiste de la *Ville de Hambourg* revêt sa plus belle redingote, et sa femme prépare un énorme rôti de veau. Le professeur, enfermé dans sa robe de chambre, attend d'un air grave les lettres de recommandation et les visites qui ne manquent pas de lui arriver par chaque bateau; le marchand regarde par la fenêtre et maudit le sort qui, pendant de telles solennités, l'attache impitoyablement à son comptoir. Le rédacteur de la *Wochenblatt* emploie l'esprit de deux collaborateurs, à écrire distinctement les noms de ceux qui débarquent, de

ceux qui s'en vont; et les commissionnaires du roulage, qui ont besoin de soutenir leurs forces, boivent trois fois plus d'eau-de-vie qu'à l'ordinaire.

A deux heures, quand la famille allemande se met à table, il y a de longues et importantes conversations sur celui-ci, sur celui-là, sur cette *dame* que l'on a vue passer dans la rue, avec des manches plates, sur ce *monsieur* qui porte une canne à pomme d'or et une épingle de diamant. Que s'il se trouve parmi les passagers un personnage important, un écuyer de quelque prince par exemple, un conseiller aulique, ou un baron, je vous laisse à penser tout ce qu'il se fait de commentaires sur lui, sur son voyage, sur les personnes qu'il a vues, sur le pays d'où il vient et le but qu'on lui suppose.

Toute la journée se passe ainsi dans une heureuse agitation. Chaque heure apporte sa nouvelle, et chaque nouvelle peut être brodée de manière à durer long-temps. Puis voici venir le soir. Le moment du départ approche. Déjà la fumée monte au-dessus de la machine à vapeur, et le drapeau danois flotte dans les airs. Les habitans de Kiel se rassemblent sur le port. Ils se rangent le long du quai, ils regardent et ils écoutent. Il faut qu'ils aient, dans ce dernier moment, l'œil ouvert et l'oreille attentive. Bientôt tout aura disparu, et il ne leur restera que le souvenir de cette riche et féconde journée.

Sept heures sonnent. Le canon salue la ville. Le bâtiment vire de bord. Bien des mouchoirs blancs s'agitent alors en signe d'adieu; bien des yeux bleus versent de douces larmes que l'on voudrait recueillir dans une coupe d'or, tant elles sont belles à voir tombant comme des perles sur un visage rose. Hélas! heureux encore sont ceux qui pleurent! Celui qui est loin de son pays ne pleure pas. Il quitte sans regret une terre étrangère. Pas un ami n'est là pour lui serrer une dernière fois la main, pour lui dire un dernier adieu. Ses amis sont ailleurs, et qui sait si, dans ce moment-là, ils pensent à lui?

Mais la machine industrielle est en mouvement. L'onde jaillit autour des deux roues qui la fatiguent; le navire vole sur les flots avec la rapidité de l'oiseau, et bientôt l'on n'entrevoit plus que les clochers de Kiel et les sommités des maisons à demi perdues dans l'ombre. La mer est calme, le ciel est pur. Le soleil se cache derrière les arbres dépouillés de feuilles du Dusternbrook, et colore d'un dernier rayon les côtes de la baie, les vagues de la mer. Tout est repos et silence. La mouette s'assoupit sur le flot qui la berce, et le bruit de la terre n'arrive plus jusqu'à nous. Que ne suis-je poète? je saluerais avec un hymne enthousiaste cette heure de recueillement, cette heure imposante où toute trace d'habitation humaine a disparu, où l'on n'entrevoit plus que le ciel privé de son soleil et la plaine immense où le navire cherche sa route. Je saluerais cette mer Bal-

tique, cette mer chantée par les scaldes et traversée tant de fois par les vikingr. Mais d'un côté, je ne suis pas poète, et de l'autre, l'aspect d'un bateau à vapeur, même au milieu de l'Océan, est essentiellement prosaïque. Voyez cette colonne de fumée qui s'élève dans l'air, cette machine qui fonctionne par des procédés mathématiques, cette chaudière qui tient lieu de vent, et ces deux roues de moulin qui remplacent la rame antique; ce n'est plus le vague de la pensée, c'est la réalité de l'industrie. Avec le bateau à vapeur, c'en est fait de la poésie de mer. C'en est fait de ce coup d'œil que présentent les manœuvres commandées à haute voix et exécutées avec une merveilleuse promptitude. C'en est fait des matelots qui courent dans les huniers, des mousses suspendus comme des goëlands au bout d'une vergue, des voiles qui s'élèvent l'une sur l'autre, et s'enflent avec orgueil, ou retombent le long du mât en gémissant. C'en est fait de toutes les agitations, de toutes les incertitudes, de toutes les péripéties d'attente, de joie et de déception, qui font de la vie du marin une vie de roman.

Vous figurez-vous Byron écrivant, en face d'une cheminée de fer goudronnée, ces vers de Child-Harold :

He that has sail'd upon the dark blue sea
Has view'd at times, I ween, a full fair sight, etc.

Vous figurez-vous les personnages d'*Othello* qui s'écrient si joyeusement en voyant apparaître le vaisseau de Desdemona : *A sail! à sail!* annoncer *à dampboot?*

Non, le bateau à vapeur est un navire de marchand. On y vit comme dans un comptoir de marchand. Tout y est propre, ciré, vernis, distribué avec économie, rangé avec ordre. Les passagers paient d'avance. Ils partent à heure juste, et ils savent qu'ils arriveront à heure juste. Le long de la route, il faut qu'ils se montrent hommes aimables, hommes de bonne compagnie. Personne ici n'a le droit de se tenir à l'écart et de rêver. On vient à vous, on veut apprendre qui vous êtes, d'où vous venez. On cause, on se raconte son histoire, ses projets, on se dit bonsoir très tendrement; on se retrouve le lendemain comme de vieux amis.

Ceux qui essaieraient d'échapper à cette intimité de voyage, sont vaincus par le mal de mer. Le mal de mer est le plus grand des démocrates. Il efface toutes les distances, il attiédit toutes les vanités humaines. Le grand seigneur qui se sent pris par le mal de mer ne songe plus ni à ses titres, ni à ses châteaux. Il se couche sur le pont, à côté du pauvre ouvrier, comme à côté d'un camarade, et la grande dame oublie son aristocratie à chaque vague qui vient heurter le navire. Mais les propriétaires du bateau aiment le mal de mer; ils comptent sur lui, et il est juste de dire que le mal de mer ne les trompe pas. Quand on vient de Kiel à Co-

penhague, bon gré mal gré, il faut payer son dîner d'avance. C'est de la part de ceux qui ont imaginé ce surcroît d'addition un acte de haute prudence. Le dîner est servi, quand on arrive au Kiöge, c'est-à-dire à l'endroit où le vent a le plus de prise, où la mer est le plus orageuse. Les passagers alors font une horrible grimace quand on leur montre une assiette; le beefsteak se promène sur la table comme un conquérant sans rencontrer personne qui lui réponde, et les schellings des voyageurs entrent joyeusement dans la caisse de l'administration. Les directeurs du bateau ont encore une autre invention non moins ingénieuse, c'est de ne mettre le soir dans le lit des pauvres passagers qu'une couverture en laine et un seul drap. On travaille la moitié de la nuit à s'envelopper dans ce drap, dont les deux bouts ont juré de ne jamais se rejoindre, et l'autre moitié à relever la couverture que rien ne retient et qui glisse sans cesse sur le parquet. A la fin, comme le drap refuse obstinément de s'élargir, et comme la couverture a une antipathie prononcée pour les couchettes de l'administration, dès que le premier rayon du matin paraît à travers les vitraux, chacun se lève en bénissant le ciel de n'avoir qu'une nuit à passer dans cette retraite de douleur.

Heureusement qu'au sortir de là, on se retrouve en plein air, en face d'une nature poétique, car la nature n'a point fait de pacte avec les négocians de Copenhague pour mesurer au voyageur chaque jouissance au prix de quelques schellings. Au lever du soleil, le bateau double la pointe de Falster, on passe entre la Seeland et les petites îles éparses de côté et d'autre, pauvres îles élevées à fleur d'eau, couvertes d'un peu d'herbe et de quelques cabanes. Le paysan qui les habite est là comme dans une barque. Les flots emportés par le vent jaillissent jusque sur sa cabane. La mer gronde le jour près de la table où il s'asseoit avec sa famille, la nuit sous son chevet. La mer est son élément, sa joie et sa douleur, son monde immense et sa barrière. C'est là que ses enfans courent dès qu'ils grandissent, comme l'alouette dans les champs, comme le pluvier sur la grève. C'est là qu'il s'en va chaque jour jeter ses filets, chercher sa moisson. Quelquefois elle l'appelle en riant sur ses vagues limpides; elle s'assouplit sous la rame qui la traverse, et le ciel n'est pas plus pur que cette grande plaine où tout orage a cessé, et le murmure du vent dans la forêt n'est pas plus doux que le murmure de ces vagues qui se courbent autour de la barque aventureuse, et fuient en laissant derrière elles un long sillon d'écume pareil à un ruban d'argent. C'est alors que l'esprit des eaux chante dans sa grotte. C'est alors que le *Meermaid* monte à la surface des flots avec sa lyre d'or et appelle les voyageurs. Puis, tout à coup cette mer si calme s'irrite, gronde et mugit autour de l'île isolée, et l'enchaîne entre ses vagues comme une amante

jalouse. Alors, le pêcheur rentre chez lui et attend que la tempête soit passée. Il connaît les caprices de cette mer inquiète. Il l'aime dans son repos, il l'aime dans ses colères. Tandis que je regardais ces pauvres retraites, jetées si loin du monde où nous vivons, j'entendis un homme s'écrier à côté de moi : Oh ! heureux ceux qui sont là tout seuls, sous ces toits de gazon, entre le ciel et l'eau ! Il était jeune et déjà vieux. Peut-être avait-il raison.

Le peuple dit que quelques-unes de ces îles ont été faites par les enchanteurs, qui voulaient s'en aller plus facilement d'un lieu à l'autre, et qui établissaient ainsi des stations sur leur route. Dans certains endroits, elles sont si rapprochées l'une de l'autre, que la mer alors ne ressemble plus à la mer, mais à un grand fleuve comme le Rhin ou l'Escaut. De chaque côté, on aperçoit le rivage, on peut compter les maisons qui y sont bâties, et le dimanche, quand le bateau passe en face de Falster, on entend le son des cloches, on peut répondre aux chants religieux qui se chantent dans l'église. Mais un peu plus loin, les habitans du pays vous conduisent sur le devant du navire, et vous montrent avec orgueil une grande masse de roc, toute blanche, taillée à pic, surmontée de quelques flèches aiguës et couronnée d'arbustes. Mais voyez : ce que le géologue appelle de la pierre calcaire, ce n'est pas de la pierre calcaire, et ce qui s'élève au haut de cette montagne sous la forme d'un massif d'arbres, ce n'est pas un massif d'arbres. Il y a là une jeune fée très belle qui règne sur les eaux et sur l'île. Ce roc nu, c'est sa robe blanche qui tombe à longs replis dans les vagues, et se diapre aux rayons du soleil; cette pyramide aiguë qui le surmonte, c'est son sceptre, et ces rameaux de chêne, c'est sa couronne. Elle est assise au haut du pic qu'on appelle le *Dronnings Stol* (le Siége de la Reine). De là, elle veille sur son empire, elle protége la barque du pêcheur et le navire du marchand. Souvent la nuit on a entendu sur cette côte des voix harmonieuses, des voix étranges, qui ne ressemblent pas à celles qu'on entend dans le monde. Ce sont les jeunes fées qui chantent et dansent autour de leur reine, et la reine est là qui les regarde et leur sourit. Oh ! le peuple est le plus grand de tous les poètes. Là où la science analyse et discute, il invente, il donne la vie à la nature inanimée, il divinise les êtres que le physicien regarde comme une matière brute. Il passe le long d'un lac, et il y voit des esprits; il passe au pied d'un roc de craie, et il y voit une reine, et il l'appelle le *Mœnsklint* (le Rocher de la Jeune Fille).

Au Mœnsklint, la mer reprend son large espace. La côte de Kiöge semble fuir en arrière pour faire place à tous les bâtimens qui se croisent sans cesse sur ses bords. D'ici à Copenhague la mer est couverte de navires, les uns fuyant avec le vent qui enfle leurs voiles, les autres sillon-

nant la vague rebelle qui lutte contre eux. Quelquefois on en aperçoit plusieurs réunis ensemble, et de loin, avec leur voile blanche, on les prendrait pour des cygnes qui se bercent paresseusement sur l'eau. Si le capitaine du bateau à vapeur est fier, c'est quand il passe en droite ligne au milieu de tous ces navires fatigués par le vent et obligés de louvoyer; c'est quand il laisse, en quelques minutes, bien loin de lui, et la goëlette renommée pour sa vitesse, et le brick aux flancs évasés, et la frégate avec ses mâts superbes et son armée de matelots. Bientôt on approche de terre, on voit à droite la côte de Suède et la pointe des clochers de Lund; à gauche la côte danoise, la forteresse qui défend la capitale, et la rade remplie de vaisseaux. A midi, le matelot s'est incliné devant le Mœnsklint. A cinq heures, il amarre le bateau dans le port de Copenhague.

Toutes ces côtes de la mer Baltique sont peuplées de traditions, les unes empreintes d'un vrai sentiment religieux, les autres portant encore le caractère du paganisme; celles-ci simples et touchantes, comme une élégie; celles-là parées et embellies comme un conte de fées. Le marin est crédule et superstitieux; la vie aventureuse à laquelle il se voue, les vicissitudes qu'il doit subir, les dangers qu'il traverse, entretiennent dans son esprit l'amour du merveilleux. Souvent la tempête le surprend tout à coup au milieu de ses plus belles espérances, et comme la science ne lui donne sur ces variations d'atmosphères aucune solution, il attribue tout ce qui lui arrive d'étrange à d'étranges influences. Il croit aux mauvais génies, aux jours sinistres, à la fatalité et aux expiations dans ce monde. Dans les îles du Nord, ces traditions se conservent par l'isolement des individus. Elles prennent racine sur le sol; elles se transmettent d'une génération à l'autre. Le marin les apprend dans son enfance, il les raconte dans ses voyages, et il les rapporte, après de longues années, toutes vivantes au foyer de famille. Dans ces îles, comme dans les contrées septentrionales de l'Allemagne, chacun sait l'histoire des elfes et des géans, des épées magiques et des trésors gardés par des dragons. Il y a là des hommes de mer qui ont la barbe verte, les cheveux tombant sur les épaules, comme des tiges de nénuphar, et qui chantent le soir au bord des vagues pour appeler la jeune fille et la conduire dans leur grotte de cristal. Il y a des sorciers qui, par la force des enchantemens, attirent la tempête, soulèvent les flots et font chavirer la barque du pêcheur. Il y a, comme dans la plupart des contrées montagneuses de l'Europe, des chasseurs condamnés, pour leurs méfaits, à courir éternellement à travers les marais et les taillis. Les habitans du Sternsklint entendent souvent le soir les aboiemens des chiens de Grœnjette. Ils le voient passer dans la vallée le Grœnjette, la pique à la main, et ils déposent devant leur porte un peu d'avoine pour son cheval, afin que, dans ses courses, il ne

foule pas aux pieds leur moisson. Là aussi on croit qu'il y a un roi des elfes qui règne à la fois sur l'île de Stern, sur celle de Mœ et sur celle de Rügen. Il a un char attelé de quatre étalons noirs. Il s'en va d'une île à l'autre, en traversant les airs, et alors on distingue très bien le hennissement de ses chevaux, et la mer est toute noire. Ce roi a une grande armée à ses ordres, et ses soldats ne sont autre chose que les grands chênes qui parsèment l'île. Le jour, ils sont condamnés à vivre sous une écorce d'arbre. Mais la nuit, ils reprennent leur casque et leur épée, et se promènent fièrement au clair de la lune. Dans les temps de guerre, le roi les rassemble autour de lui. On les voit errer au-dessus de la côte, et alors malheur à celui qui tenterait d'envahir le pays!

Quelques autres traditions sont d'une nature toute religieuse. C'est la loi de charité, c'est le dogme d'expiation; c'est le mysticisme du moyen-âge cachés sous une fiction, revêtus d'un symbole. Le nom de *Marioboe* signifie demeure de Marie. La Vierge annonça par une lumière céleste qu'elle avait choisi cette île pour y habiter, et on lui bâtit une église. L'île du Prêtre rappelle une légende de saint. Il y avait là un prêtre nommé Anders qui était vénéré de tout le monde pour ses vertus. Il était fort pauvre, il ne possédait qu'un denier. Mais quand il avait besoin de quelque chose, il envoyait son denier au marchand ou au laboureur, et toujours on le lui rapportait dévotement en y joignant ce qu'il désirait. L'île a gardé le nom d'île du Prêtre; mais le merveilleux denier est perdu.

Sur une autre côte de la mer Baltique, une église profanée par des impies s'est abîmée dans l'eau. La nuit, on entend les malheureux chanter avec des sanglots les psaumes de la pénitence, et quand la mer est calme, on voit à travers les vagues briller les cierges qu'ils allument devant l'autel. Pour leurs péchés, ils sont condamnés à pleurer et à rester dans cette église jusqu'au jugement dernier.

Près du même rivage, plusieurs fois dans des heures de tempête, à la lueur des éclairs qui sillonnent le ciel, les matelots ont aperçu un vaisseau d'une forme étrange, un vaisseau dont on ne reconnaît plus ni la couleur ni le pavillon. Le capitaine qui le commandait et ses matelots ont un jour commis une faute grave, et ils doivent errer sur les vagues, sans trève et sans repos, jusqu'à la fin du monde. Quand ces pauvres Ahasvérus du monde maritime distinguent de loin un autre navire, ils lui envoient des lettres pour leurs parens et leurs amis. Mais ces lettres sont adressées à des personnes qui n'existent plus depuis des siècles, et dans des rues dont nul être vivant ne sait le nom.

A Falster, il y avait autrefois une femme fort riche qui n'avait point d'enfans. Elle voulut faire un pieux usage de sa fortune, et elle bâtit une

église. L'édifice achevé, elle le trouva si bien, qu'elle se crut en droit de demander à Dieu une récompense. Elle le pria donc de la laisser vivre aussi long-temps que son église subsisterait. Son vœu fut exaucé. La mort passa devant sa porte sans entrer; la mort frappa autour d'elle voisins, parens, amis, et ne lui montra pas seulement le bout de sa faux. Elle vécut au milieu de toutes les guerres, de toutes les pestes, de tous les fléaux qui traversèrent le pays. Elle vécut si long-temps, qu'elle ne trouva plus un ami avec qui elle pût s'entretenir; elle parlait toujours d'une époque si ancienne, que personne ne la comprenait. Elle avait bien demandé une vie perpétuelle, mais elle avait oublié de demander aussi la jeunesse; le ciel ne lui donna que juste ce qu'elle voulait avoir, et la pauvre femme vieillit; elle perdit ses forces, puis la vue, et l'ouïe et la parole. Alors elle se fit enfermer dans une caisse de chêne et porter dans l'église. Chaque année, à Noël, elle recouvre, pendant une heure, l'usage de ses sens, et chaque année, à cette heure-là, le prêtre s'approche d'elle pour prendre ses ordres. La malheureuse se lève à demi dans son cercueil et s'écrie : « Mon église subsiste-t-elle encore? — Oui, répond le prêtre. — Hélas! dit-elle, plût à Dieu qu'elle fût anéantie! » Et elle s'affaisse en poussant un profond soupir, et le coffre de chêne se referme sur elle.

Voici une légende qui a été racontée par le poète Œhlenschlœger. Ce n'est pas une légende, c'est un drame de la vie réelle. Un pauvre matelot a perdu un fils dans un naufrage, et la douleur l'a rendu fou. Chaque jour, il monte sur sa barque et s'en va en pleine mer; là il frappe à grands coups sur un tambour, et il appelle son fils à haute voix : « Viens, lui dit-il, viens! sors de ta retraite! nage jusqu'ici! je te placerai à côté de moi dans mon bateau; et si tu es mort, je te donnerai une tombe dans le cimetière, une tombe entre des fleurs et des arbustes; tu dormiras mieux là que dans les vagues. »

Mais le malheureux appelle en vain et regarde en vain. Quand la nuit descend, il s'en retourne en disant : « J'irai demain plus loin, mon pauvre fils ne m'a pas entendu. »

Je viens de citer quelques-unes des principales traditions répandues autour de la mer Baltique; elles ne composent qu'une faible partie des traditions danoises, rassemblées dans le recueil de Thicle et dans le *Kæmpeviser* de Nyerup. J'aurai plus d'une fois encore occasion d'y revenir.

X. Marmier.

AVENTURES

DU GRAND BALZAC,

POUR FAIRE SUITE AUX MYSTIFICATIONS
DU PETIT POINSINET.

I. — LE SOUPER CHEZ BAUTRU.

Bautru, le célèbre diseur de bons mots et d'épigrammes, plus connu par son esprit satirique et bouffon que par ses titres de comte de Serrant et d'introducteur des ambassadeurs, et ses ambassades en Espagne, en Flandre, en Angleterre et en Savoie, avait invité à souper ses deux amis Faret et Boisrobert, un soir d'automne de l'année 1635.

— *Le Bois* ne vient pas! disait tristement Faret, qui regardait à tout moment par la fenêtre pour voir s'il n'apercevrait pas de loin le convive attendu; il tardera tant que l'oie sera brûlée et le clairet perdra ses esprits.

— Ce diable de Boisrobert se fait attendre comme s'il était question de dire une messe, répliqua l'indévot Bautru.

— Ah! monsieur l'ambassadeur, s'écria Faret en humant à plein nez les vapeurs de cuisine, ne flairez-vous pas l'oie qui brûle?

— En vérité, dit Bautru qui simula un signe de croix et composa une pantomime hypocrite, cela donne furieusement à réfléchir sur

les inconvéniens d'être rôti comme hérétique pour un bon livre ou un bon mot.

— Mon excellent confrère d'Académie, interrompit Faret, je vous supplie de faire qu'on serve, sous peine de me voir mourir enragé de soif et de faim.

— Bah! je voudrais bien éprouver comment vous mordez les gens, et je souhaite que votre esprit ait de meilleures dents que votre bouche.

— Ce scélérat de Boisrobert a imaginé ce guet-apens contre nos pauvres estomacs; c'est un abbé sans pitié...

— Et non pas sans abbaye; M. le cardinal a promis de lui en donner trois ou quatre dans l'enfer, outre celle de Châtillon-sur-Seine, où maître Robert a déjà fait le diable. A table donc, M. l'académiste ou plutôt l'académicien, pour parler en style de Vaugelas. Par la morbleu! vous ne sortirez pas d'ici sur vos jambes.

— Je doute très fort que *Le Bois* y arrive sur les siennes, car certainement il a soupé avec monseigneur le protecteur de l'Académie française.

Les deux académiciens passèrent alors dans la salle à manger où le couvert était mis, et ils s'assirent face à face devant une table servie avec moins de luxe que de prodigalité; les valets furent congédiés pour que les convives n'eussent pas d'oreilles indiscrètes autour d'eux, et, après les premiers momens consacrés à l'exercice d'un appétit impatient et silencieux, un entretien familier commença entre Bautru et Faret : celui-ci plus avare de paroles que de coups de dents, mais lançant çà et là des boutades burlesques avec un sérieux inaltérable; et l'autre, au contraire, ne restant pas muet une minute, poursuivant la conversation avec les gestes les plus variés et la physionomie la plus mobile, à travers les embarras du travail gastronomique, répandant sur tout, et à propos de tout, l'esprit, la gaieté, l'impertinence, la méchanceté même, et n'épargnant pas plus Dieu et ses saints que le cardinal de Richelieu et ses créatures.

Tel était ce *fameux* Guillaume de Bautru qui, de son vivant, fut ainsi jugé par Costar : « C'est un homme qui met sa philosophie à n'admirer que très peu de chose et qui, depuis cinquante ans, a été les délices de tous les ministres, de tous les favoris, et généralement de tous les grands du royaume, et n'a jamais été leur

flatteur. » En effet, Bautru, de même que l'Arétin, avait un terrible penchant pour la satire, et se faisait craindre des plus puissans personnages, à cause de la licence de sa langue qui s'attaquait à tout le monde; aussi s'empressait-on d'acheter son silence et son amitié par des égards et des faveurs. Le cardinal de Richelieu, qui savait l'influence d'une plaisanterie sur le caractère français et qui ne supportait pas les atteintes du ridicule, préféra s'attacher Bautru et l'apprivoiser à force de caresses, plutôt que de l'enfermer dans une prison d'état et de l'envoyer au bourreau; cependant Bautru conserva son libre parler, qui s'exerçait impunément contre son protecteur même, pour avoir le droit de médire des seigneurs et des dames de la cour; les bastonnades, qu'il recevait quelquefois avec une effronterie inconcevable, ne le dégoûtaient pas du métier d'insolent bouffon, et il supportait en philosophe stoïque ce qu'il appelait les inconvéniens de la mauvaise humeur de ses ouailles.

Issu d'une famille noble d'Angers, il eût été relégué dans une charge obscure de magistrat provincial, si le crédit de ses épigrammes ne l'eût poussé dans la carrière de la fortune et des honneurs : il devint comte de Serrant, conseiller ordinaire du roi et introducteur des ambassadeurs; il fut revêtu de graves fonctions diplomatiques, bien qu'il ne renonçât point à son rôle habituel de *plaisantin*; il alla successivement en Angleterre, en Italie, en Espagne et dans les Pays-Bas, comme ambassadeur ou envoyé extraordinaire, pour débattre des questions politiques fort délicates, et il remplit toujours avec habileté le but de ces missions, qui demandaient beaucoup de prudence et de savoir-faire. De retour en France, il eut encore à se louer de la munificence de Richelieu, qui le pensionna et le combla de présens, en le gardant auprès de soi, pour ainsi dire, comme un dogue qu'on tient à la chaîne et qu'on lâche dans l'occasion contre un ennemi qui s'avance. Bautru, qui était plus applaudi que Pierre Corneille au Palais-Cardinal, avait été choisi pour faire partie de la nouvelle Académie, dès la création de ce corps littéraire, en 1634, longtemps avant que l'auteur de *Mélite*, qui devait être celui du *Cid* et des *Horaces*, pût obtenir le fauteuil d'académicien. Bautru, néanmoins, n'écrivait pas même des lettres à l'instar de Balzac ou de Voiture.

Il était de petite taille, mais singulièrement bien fait, avantage

physique dont il s'enorgueillissait trop, et la calomnie ne manquait pas d'expliquer par des goûts infames le soin minutieux qu'il prenait de mettre en relief sa belle tournure et de faire ressortir la perfection de ses formes sous le satin ou le velours. Sa figure, par malheur, ne répondait pas à cette beauté de corps qu'il estimait plus que celle du visage chez les autres ; il avait une grosse tête et une large face, assez triviale, mais animée d'une expression maligne et spirituelle. C'était un diminutif de François Rabelais, avec moins de bonhomie dans le sourire et plus de fausseté dans le regard. Il y avait du chat et du tigre en son air cafard, moqueur et cruel. Son habillement noir, accompagné de dentelles de prix pour collerettes, manchettes et tours de bottes, surpassait sans doute en propreté et en élégance le costume de tous ses confrères de l'Académie, lesquels se piquaient peu ou point d'être mieux vêtus que leurs valets. De toute sa personne s'exhalait une odeur de musc et d'ambre, qui, dans les séances académiques, se mêlait aux miasmes nauséabonds des habits gras et crottés de la littérature.

Nicolas Faret n'était pas le moins inculte de tous ces enfans des muses : ses cheveux châtains ne connaissaient guère d'autre peigne que ses doigts crasseux ; il laissait avec insouciance ses hauts-de-chausse grimacer autour de ses reins, et les bas, jadis rouges, qu'il portait, allourdis par un enduit imperméable de boue et de poussière, offraient plus d'une solution de continuité dans leur trame usée, que retenaient vainement quelques fils maladroits d'une couleur différente ; son pourpoint de laine violette, privé de la plupart des rubans et des boutons que le tailleur y avait mis autrefois, resplendissait de taches d'encre et de vin, livrée coutumière de l'ivrogne et de l'écrivain. Quant à sa figure, elle participait aussi à cette livrée d'académie et de cabaret ; son teint semblait emprunté à la lie d'un tonneau bourguignon, et la plume qui avait rédigé le *Traité de l'honnête homme ou l'Art de plaire à la cour*, s'était sans doute essuyée plus d'une fois sur son gros nez rubicond, sur ses joues bouffies et sur son double menton. Ce poète historien se distinguait, entre les académiciens, par l'ampleur imposante de son ventre plutôt que par ses ouvrages.

Cependant il n'avait pas seulement la réputation d'un intrépide buveur ; il passait pour être d'un goût exquis en matière de choses d'esprit, et les grammairiens les plus difficiles de ce temps,

Coeffeteau et Vaugelas, lui reconnaissaient un véritable *génie pour la langue et pour l'éloquence*. On regardait son jugement comme infaillible, soit qu'il l'appliquât à la critique d'un livre, soit qu'il le bornât à l'appréciation d'un vignoble ou d'un cuisinier. Le cardinal de Richelieu lui devait plus d'un bon conseil politique et se plaisait à le consulter en secret; il l'avait admis à sa table, pour lui ouvrir la bouche, disait-il. En effet, grace à l'entremise de Faret, le cardinal s'était rendu maître des secrets de la maison de Lorraine, en divisant les deux frères, le comte d'Harcourt et le comte d'Elbeuf; Faret avait été secrétaire du premier, qui se vendit avec lui au cardinal. La fondation de l'Académie française fut inspirée à Richelieu par Faret, qui en dressa le plan et les statuts; il acquit de la sorte une influence spéciale dans l'assemblée, qu'il gouvernait à son gré, de concert avec son ami Boisrobert, l'ame damnée du *protecteur de l'Académie*.

L'entretien de Faret et de Bautru roula naturellement sur l'Académie; Bautru, qui débitait cent paroles contre un morceau qu'il avalait, passa en revue tous ses confrères pour leur adresser de rudes vérités, que Faret approuvait en vidant son verre : Baudouin le traducteur devrait faire traduire son style; Bourbon paraissait destiné à l'emporter en vers latins sur les poètes français; Porchères d'Arbaud avait un bagage trop lourd pour arriver à l'immortalité, quoiqu'il n'eût fait qu'un sonnet sur les yeux de Gabrielle d'Estrées; Habert, à son air défait et souffrant, semblait représenter le portier de son poème *le Temple de la Mort*; Hay du Châtelet ne se souvenait pas d'avoir jamais lu son histoire de Bertrand Duguesclin; Maynard n'était que l'ombre de Malherbe, et Malleville l'ombre de Maynard; Baro était de l'Académie parce qu'il savait passablement signer son nom au bas d'une quittance, etc. A ces traits malicieux que Bautru semait sur les membres de la docte compagnie, Faret ne cessait d'opiner de la bouteille.

Boisrobert, qui arrivait enfin au milieu du souper, s'annonça de loin par de grands éclats de voix, par un bruit formidable de souliers ferrés, et surtout par le son métallique des pistoles qu'il remuait sans cesse au fond de ses poches; il ouvrit la porte d'un coup de pied et se tint debout sur le seuil, comme le fantôme de Brutus, l'air renfrogné et rebarbatif, le regard morne et sinistre,

tellement que Bautru s'imagina que ce convive retardataire s'indignait de n'avoir pas été attendu, et, dans cette supposition, il s'arma de plusieurs gros os qu'il achevait de ronger et les montra ironiquement à l'abbé qui jurait entre ses dents et semblait plus disposé à se retirer qu'à entrer dans la salle.

— *Tarde venientibus ossa!* lui cria Bautru qui se mettait volontiers aux prises avec Boisrobert, qu'il estimait comme le plus habile jouteur de langue avec lequel il pût rivaliser. Mais ce proverbe n'a pas de quoi vous épouvanter, cher *Le Bois*, vous qui savez si adroitement nager entre deux *eaux*, sans faire le plongeon.

— Fi donc! dit Faret sans suspendre sa mastication infatigable, que parlez-vous d'eau, quand nous avons du vin et du meilleur?

— Monsieur de Bautruand, reprit Boisrobert qui se piquait de n'avoir jamais le dernier mot, je savais bien que vous trouveriez à mordre, même sur moi; mais jetez cela aux chiens, je vous prie, et donnez-moi un conseil d'académicien.

— Holà! ce n'est point un conseil d'ami que vous demandez, lui répliqua Bautru : faut-il vous choisir du sel ou du poison?

— Quant au sel attique, je vous en revendrai, monsieur de la Bautruaille; mais pour le poison, vous en avez au bec plus qu'il faut pour tuer un bœuf.

— N'ayez pas peur, je ne vous tuerai pas, monsieur l'abbé; venez vous asseoir à mes côtés, en pécheur repentant.

— Bœuf vous-même, Bautru, repartit Boisrobert, déterminé à rompre l'entretien ou à en changer le ton; ne traitez donc jamais le chapitre des cornes devant une glace, mon pauvre ambassadeur de mari.

— Mordieu! l'abbé, j'ignorais que vous eussiez pris l'épée! dit Bautru, qui n'était réellement sensible qu'à ses infortunes conjugales, qu'un scandaleux procès avait rendues publiques, lorsqu'il se fut vengé cruellement de la préférence accordée par sa femme à son valet.

— Vous avez la vue trouble, Bautru, reprit effrontément Boisrobert; ce qui vous paraît une épée n'est autre qu'un bâton.

— Bâton! bâton! murmura Bautru que déconcerta cette allusion directe à certaines mésaventures que ses épigrammes lui avaient values : à bâton, bâton et demi, mon très clément confrère; en tous cas, ce ne sera jamais le bâton de Boisrobert.

Ce jeu de mot excita le rire de Faret et ne déplut pas à Boisrobert, qui résistait moins à une plaisanterie qu'à une bonne raison; il répéta gaiement l'équivoque tirée de son nom, et alla se placer auprès de Bautru, pour être crucifié, dit-il, comme Jésus, entre les deux larrons; mais il ne mangea pas, en s'excusant d'avoir soupé de poires d'angoisse chez le cardinal de Richelieu, et il se contenta de boire coup sur coup, pour tempérer l'amertume de son ame, disait-il à chaque rasade.

François Le Métel de Boisrobert était véritablement le bouffon du cardinal, qui l'avait payé par-delà ses mérites en l'enrichissant avec des pensions et des bénéfices plus considérables que tous ceux des gens de lettres contemporains. Boisrobert portait l'habit ecclésiastique, sans avoir reçu les ordres sacrés, et ce ne fut que dans un âge avancé qu'il dit sa première messe, au grand scandale des personnes qui connaissaient non-seulement son genre de vie, mais encore ses convictions d'athée. Tant que Richelieu vécut, il fut à la cour en position de servir ses amis et souvent même ses ennemis, sans autre considération que le désir d'obliger les hommes de talent : il n'avait donc pas plus de fiel que de jalousie contre les écrivains, ses rivaux, et ce rôle de Mécène convenait si bien à son caractère généreux, qu'il s'était intitulé le *solliciteur des muses affligées*.

Boisrobert avait cependant des vices et des défauts qui dominaient ses belles qualités et les paralysaient quelquefois : il était fourbe et menteur, de naissance; il aimait passionnément le jeu et la bonne chère, au point de les préférer à tout; mais s'il perdait d'ordinaire son argent dans les brelans, il ne gagnait jamais d'indigestion à table, quelque dévorant que fût son appétit; il ne s'enivrait jamais aussi, quelles que fussent les libations dont il eût contenté sa soif. C'était dans les ruses d'imaginative et dans les inventions facétieuses qu'il excellait, ce joyeux abbé, qui lisait, en guise de bréviaire, le *Moyen de parvenir* et les Contes de Boccace; il créait des quiproquos, des scènes comiques, des rencontres divertissantes, pour donner à rire au cardinal, qui ne pouvait pas plus se passer de Boisrobert que de Citois, son médecin. L'empire exercé sur le ministre par les folies spirituelles de *Le Bois* (comme on l'appelait par abréviation de son nom plutôt que par allusion à certain

droit qu'il avait dans la vente du bois venu de Normandie), était si puissant, que ce grand homme d'état eût renoncé au titre de premier ministre plutôt qu'à la compagnie de Boisrobert, spécifique infaillible contre les soucis de l'ambition et de la politique.

Un bouffon ordinaire n'eût pas satisfait la délicatesse d'esprit du cardinal; aussi Boisrobert savait-il, au besoin, s'occuper de choses sérieuses avec une aimable aisance, et il se gardait bien de lâcher la bride à son humeur plaisante, lorsque son maître ne voulait pas être distrait ni amusé. Il travaillait aux pièces de théâtre et aux vers du cardinal, quoique cinq auteurs eussent été choisis pour coopérer ensemble à ces ouvrages de poésie, que le grand Corneille ne réussissait pas à éclairer d'un reflet de son génie. Boisrobert avait toujours la haute main dans ces compositions; il fournissait le plan, les idées et les rimes avec une incroyable facilité, sans appauvrir en rien son propre fonds; car il mettait en lumière, sous son nom, des comédies et des tragi-comédies, des épîtres et des nouvelles, où le savoir-faire de l'écrivain justifiait l'estime littéraire que le cardinal avait pour son collaborateur. En outre, Boisrobert ajoutait un charme particulier à ses poésies, finement et purement écrites, lorsqu'il les récitait avec ce prestige de diction qui l'avait fait appeler *dupeur d'oreilles*.

La malice et la finesse éclataient dans les yeux de Boisrobert, quoique son visage restât grave et immobile au milieu de ses gaietés les plus communicatives. Cette apparence sévère et flegmatique contrastait singulièrement avec les paroles plaisantes qu'il avait presque toujours à la bouche; seulement, lorsqu'il voulait triompher d'une tristesse ou d'une froideur qui résistaient à ces moyens de séduction, il recourait, en dernier ressort, à une pantomime et à des grimaces si éloquentes, si burlesques, si originales, qu'il entraînait un débordement de rires invincibles. Il avait d'ailleurs une figure peu remarquable, et il ressemblait, d'extérieur, à un épais curé de campagne, assez négligé dans sa toilette, et peu soucieux de plaire par l'habit : on le coudoyait comme un prêtre vulgaire dans les galeries du Palais-Cardinal; mais on devinait quel pouvait être son pouvoir à la cour, lorsqu'on entendait vibrer sa voix insinuante, lorsqu'on voyait briller les éclairs de son regard fascinateur.

— Mes amés et féaux, dit-il avec un profond soupir et un roulement d'yeux où l'on sentait le comédien, l'Académie est déshonorée!

— L'Académie! reprit Bautru, qui se fût coupé la langue plutôt que de se priver d'un mot mordant, serait-ce parce que Saint-Pavin y doit être admis?

— Le cas est considérable, répliqua Faret qui vidait sa troisième bouteille; une ordonnance du roi condamnerait-elle l'Académie à ne boire que de l'eau jusqu'à l'achèvement du grand dictionnaire que M. Chapelain a proposé d'entreprendre?

— L'abomination de la désolation s'est répandue dans le lieu saint, dit Boisrobert en frappant sur la table; un académicien a renié!

— Oh! oh! s'écria Bautru, qui se méprit sur le sens de cette expression, monseigneur Antoine Godeau, évêque de Grasse, s'est-il fait Turc ou juif?

— Ce n'est rien que cela, repartit Boisrobert qui continuait de jouer le Jérémie, il serait plus surprenant que ledit évêque se fût fait chrétien. Mais que vous semble d'un académicien élu qui s'excuse de demeurer dans la société, et prend congé de nous comme si nous étions plus ou moins pestiférés? N'est-ce pas une conduite impertinente et audacieuse?

— J'imagine que le déserteur s'est dégoûté de l'Académie pour avoir écouté le discours de Gombault sur le *Je ne sais quoi*.

— Bautru, vous ne répondez pas à l'écho; car je parle de cette fâcheuse affaire avec douleur et dépit : l'honneur de l'Académie y est engagé.

— Quant à moi, je ne suis pas marié avec dame Académie, qui attire à soi trop de galans, la coquette qu'elle est!

— Certes, j'y perdrai mon dernier bénéfice, ou j'aurai satisfaction de cet outrage fait à ma bien-aimée fille l'Académie !

— Ta fille est un peu la nôtre, Boisrobert, et je te souhaite une paternité dont tu puisses mieux t'arroger la gloire.

— O cœurs de glace que vous êtes! Apollon en personne descendrait du Parnasse, vous ne feriez pas apporter un siége; les Muses recevraient une cassolette sur la tête en vous allant visiter, vous ne leur donneriez pas l'aumône d'un flacon d'eau de senteur...

— Fi donc! interrompit Faret, qui avait horreur de l'eau, dans

toute l'acception du mot, ainsi qu'un chien hydrophobe. Traitez plus hospitalièrement mesdames les pucelles de la double-colline, et ne leur versez que du vin, qui est le nectar de la poésie.

— Mordieu! s'écria Boisrobert impatienté de produire si peu d'effet par sa rhétorique, estimez-vous que vous valez moins que rien, mes confrères? Reconnaissez-vous que vous avez une belle paire d'oreilles d'âne pour chapeau d'académicien?... Confessez-vous, très humblement, que Marbeuf est le roi des poètes, et que le baron de Chauvigny est le poète des rois? Courage! à genoux, pauvres académiciens! tendez le dos à la bastonnade, et la face aux crachats! Quel malheur que maître Guillaume soit mort! il aurait qualité pour être de l'Académie. Ça, changez votre nom d'académicien en celui de turlupin; résignez-vous à faire pitié aux gens, et à être raillés de toutes mains, puisque vous souffrez qu'on vous insulte en votre docte assemblée!

— Les augures romains ne savaient pas se regarder sans rire, dit Faret, non plus que les buveurs s'attabler sans boire.

— Je commence à penser que l'Académie a été mise à sac? reprit Bautru qui n'avait pas attaché d'abord beaucoup d'importance aux lamentations de Boisrobert, qu'il supposait capable de quelque nouveau conte. En effet, nous sommes les chevaliers de la dame, et nous devons, à ce titre, venger ses injures, surtout les barbarismes et les fautes de langue dont souvent on l'outrage le plus témérairement du monde. Mais, entre tous nos confrères, Baro me paraît innocent du méfait, puisqu'il n'a rien écrit et n'en dit pas davantage.

— Écoutez la belle épître qu'a reçue monseigneur le cardinal! dit Boisrobert, qui déploya une large pancarte, écrite en caractères moulés, à la manière de l'impression, et fermée de lacs de soie rose avec un sceau pendant, comme une lettre missive émanée de la chancellerie.

Bautru se pencha pour voir les armes que portait ce sceau de cire blanche, et ayant répété tout haut cette légende : *A l'immortalité*, gravée au-dessus d'une plume volant à l'instar d'une flèche, il imita le son d'une trompette avec sa bouche gonflée d'air, et fit précéder d'une espèce de fanfare la lecture annoncée par Boisrobert. Faret crut qu'on l'invitait à un toast en l'honneur de l'*immortalité*, et présenta son verre, dans lequel Bautru versa de

l'eau, sans que l'ivrogne s'en aperçût avant d'y avoir trempé ses lèvres. La présence de l'eau dans le vin n'échappa point au sens bachique de l'académicien, qui s'écria qu'on voulait l'empoisonner, et qui faillit s'évanouir d'horreur. Boisrobert, pour obtenir du silence, offrit une bouteille pleine à ce buveur désappointé; il lut ensuite ce qui suit, sans s'arrêter aux interruptions moqueuses et malignes de Bautru :

« M. LE CARDINAL, le plus grand et le plus incomparable des ministres, aussi bien que des cardinaux,

« Si quelque malavisé osait vous injurier en ma présence, si quelque bouffon se risquait à railler vos faits et vos paroles devant moi, je ne serais retenu par aucune considération qui m'empêchât de fustiger le bouffon, et de répondre au malavisé. En conséquence de cette façon d'agir à votre égard, je suppose que vous agiriez de même sorte à l'égard d'un homme à qui M. de Luçon (que vous avez peut-être oublié) se proposait de faire du bien autrefois, en commençant, disait-il, par une abbaye de 10,000 liv. de rente. Mais le temps de ces grasses abbayes est aussi loin de nous que M. de Luçon l'est de l'illustre cardinal, aux bonnes graces duquel je me recommande, par le cas particulier que font de moi les grands et les princes jusqu'en Orient.

« J'aurais pu prendre figure à la cour, et ne l'ai pas voulu, lorsque feu M. le duc d'Épernon me conjura de devenir secrétaire des commandemens de la reine; je serais le bien-venu en tous les pays où le renom des muses françaises a pénétré : hier, j'ai eu des lettres dorées de Constantinople; aujourd'hui, je suis assailli des complimens que m'adressent à la fois le Nord et le Midi. Voici le roi de Danemarck qui s'excuse de ne point venir me saluer en mes terres; voilà notre saint père le pape qui m'invite à entrer dans l'église, afin d'être en posture d'accepter le chapeau rouge. Nonobstant, je ne vous parlerai point ici du prix que je vaux, de crainte que vous m'estimiez plus que je fais moi-même, et votre estime, monseigneur, est le plus haut degré de la gloire humaine. »

— Malpeste! quel flatteur! s'écria Bautru en frappant du poing sur la table; il doit être tout enfumé de l'encens qu'il brûle à sa barbe. L'auteur de cette rhétorique épistolaire se nomme L'Angely, fou du roi, sinon Jean-Louis Guez, sieur de Balzac.

— Voyons la suite, dit Faret; il nous apprendra peut-être s'il était ivre en dressant cette épître adulatrice.

Boisrobert leur fit signe de se taire et de prêter l'oreille au reste, qui n'était pas moins curieux à entendre, comme il le leur promettait en remuant la tête avec toute la gravité d'un magot de la Chine en porcelaine. Bautru, que démangeait toujours l'envie de parler à tort et à travers, se contenta de psalmodier sur tous les tons de la gamme le nom de Balzac, grotesque litanie qui accompagnait en faux bourdon la lecture de la lettre, car Bautru ne pardonnait pas à Balzac, qui l'avait traité de *bouffon* dans plusieurs circonstances. Balzac, de son côté, éprouvait la même haine contre Bautru, qu'il accusait de l'avoir desservi auprès du cardinal de Richelieu. Boisrobert continua la lecture en donnant à sa voix les inflexions les plus déclamatoires, d'après le système de débit des comédiens du temps, que l'abbé avait la prétention de surpasser.

« C'est donc à vous, très puissant protecteur des citoyens du Parnasse, que j'envoie ma requête pour qu'on fasse justice des impertinens qui en imposent au public, et à votre Éminence, par l'usage qu'ils font de mon nom. Le bon homme Courbé, mon libraire, m'a transmis un livre de M. de la Peyre, intitulé : *De l'éclaircissement du Temps*, lequel vous est dédié. Je ne trouve rien à redire à ce livre, si ce n'est que votre portrait, qu'on y voit au frontispice, est couronné de rayons dont chacun enserre un nom d'académicien : ma surprise fut si grande d'y rencontrer le mien, non loin de celui de M. Voiture, qu'elle dure encore et durera certainement jusqu'à ce que vous ayez puni le libraire et le graveur qui se sont joués de nous, en nous chargeant d'un titre et d'une responsabilité que nous laissons à de plus dignes. Que vous semblerait-il, monseigneur, de l'audace d'un quidam qui vous créerait, de sa propre autorité, membre de quelque confrérie de paroisse, et vous mettrait en parallèle avec d'honnêtes, mais obscurs bourgeois, que toute leur dévotion ne saurait faire briller de votre lustre?

« Je ne suis pas de l'Académie française, et n'en serai pas, à moins qu'on m'y canonise après ma mort; je n'ai pas répondu autre chose à M. l'abbé de Boisrobert, qui m'avait averti, par une lettre fort galante, que l'Académie m'accorderait volontiers d'être reçu dans son sein, en cas que je le lui demandasse, selon l'or-

dre des statuts. Mais je dus me soustraire à un honneur qui m'eût coûté beaucoup de temps sans profiter à ma réputation, que je souhaiterais diminuer au lieu de l'étendre et de succomber sous le poids. En outre, il ne convient pas à un homme, qui est en commerce familier avec les rois et les princes, de paraître dans la compagnie de certaines gens, que le public méprise ou ne connaît pas. Au surplus, je me fais vieux, et j'ai moins de jours à vivre que de lettres à écrire, pour être en paix avec toutes les personnes qui me demandent la faveur d'une lettre; je ne veux plus sortir de ma maison de Balzac, où j'achève, dans la retraite, mon plus bel ouvrage qui s'appelle *le Ministre*, et qui mérite, par son éloquence, de faire son entrée dans le monde sous vos auspices. Je n'attends de vous pour récompense, que d'être exclus du petit soleil académique de M. de la Peyre, et je n'en resterai pas moins attaché aux rayons de votre fortune, en publiant par tout l'univers la passion avec laquelle je suis et serai éternellement,

« Monseigneur, de votre éminence,

« Le très humble, très obéissant et très obligé serviteur,

« DE BALZAC. »

—Voilà un insolent serviteur! s'écria Bautru riant aux éclats, son maître lui doit sans doute quelques bons camouflets.

— Le sieur de Balzac nous remercie de l'avoir élu de l'Académie, dit Faret qui n'avait pas écouté la lettre jusqu'au bout; mais ses remerciemens sont tardifs, puisqu'il fut reçu des premiers sur votre proposition, Boisrobert.

—Je m'en repentirai jusqu'au jugement dernier, reprit Boisrobert en se battant la poitrine à poing fermé. L'ingrat! comme il me paie de mes politesses! Le méchant cœur! comme il outrage l'Académie! Ah! si j'étais roi de France, ou plutôt premier ministre, pour un quart d'heure, je réduirais ce rebelle à la condition de portier de l'Académie, afin qu'il restât toujours à la porte et eût le déplaisir d'être l'introducteur de tous ses rivaux!

— Cette lettre est fausse et controuvée, *Le Bois*, dit Bautru qui se grattait le front pour rassembler ses souvenirs.

— Plût à Dieu et au diable! reprit tristement Boisrobert, je donnerais le revenu de mon abbaye de Châtillon, durant cinq ans, pour que cette lettre maudite fût de votre main ou de la mienne.

— Elle n'est pas écrite certainement de la main de Balzac, puisqu'on n'y voit pas de faute d'orthographe.

— Oui, mais elle est signée par lui, le scélérat!

— Si elle est véritable, la précédente ne l'était donc pas, qui rendait à l'Académie et au cardinal mille actions de graces, de ce qu'on l'avait jugé digne de siéger entre MM. Boisrobert et Chapelain?

— Hélas! cher Bautru, *tange manus, tange plagas!* c'est là où il me cuit, je le confesse.

— C'est-à-dire que la lettre qui enrôla le sieur de Balzac dans la compagnie des académiciens était de vous?

— Je l'avais tournée le plus agréablement qu'il me fut possible, en sorte qu'il ne pût se plaindre d'être mal travesti, lorsqu'il viendrait à le savoir. Au reste, il n'eût pas réclamé contre la qualité d'académicien, si nous avions tenu rigueur à Voiture, dont le bruit l'empêche de dormir et qui lui enlève ses plus verts lauriers.

— Pardieu! *Le Bois*, l'Académie périra par le ridicule, et nous verrons de plaisantes satires de l'académicien malgré lui!

— Je ne survivrai pas à ce scandale! Voyez ce que l'on gagne à faire le bien et à servir les gens? Je me jetterai dans la rivière pour apaiser le grand courroux du cardinal. Quelle trahison de la part de ce Guez de Balzac! Il acceptait, sans mot dire, la pension d'académicien que j'avais l'honnêteté de lui envoyer, et ne s'indignait pas qu'on le trouvât bon pour recevoir deux mille livres sur la cassette du cardinal. C'est pourtant lui qui me perd et m'assassine!

— Il faut tuer la bête, ou la bête vous tuera, reprit Bautru, qui était mieux inspiré par le désir de nuire à Balzac que par la volonté d'être utile à Boisrobert; pourquoi ne pas jouer un bon tour à Jean-Louis Guez?

— Et le moyen? Je lui en jouerais dix mille, si je le pouvais faire. O le malencontreux épistolier Guez!

— Il suffira que M. le cardinal le somme d'être académicien, sous peine de mort! dit Faret.

— J'aimerais mieux que le cardinal le destituât, répliqua Bautru, et ordonnât de rayer son nom des registres de l'Académie.

— Bon! le cardinal ne fera jamais cela, repartit Boisrobert; il chasserait plutôt l'Académie en corps; car il a beau ne vouloir aucun bien au sieur de Balzac, il est satisfait de le compter parmi

ses pensionnaires, et par-dessus tout, il n'entend point qu'on se raille de lui. De là, sa grande fureur contre moi qu'il accuse de l'avoir abusé en supposant une fausse lettre : « Vous êtes téméraire de vous représenter devant moi, me cria-t-il dès qu'il m'aperçut; j'allais vous envoyer dire de vous retirer dans votre abbaye pour y faire pénitence. — Monseigneur, repris-je de mon ton habituel, je ne me repentirai jamais de vous avoir trop bien servi. — Ajoutez ceci à la liste de vos services, répliqua-t-il durement en me remettant cette chienne d'épître. — Monseigneur, lui dis-je après avoir lue avec un trouble qui paraissait sans doute à mon air; que vous semble de cet effronté imposteur? — Lequel des deux? demanda-t-il son regard fixé sur moi, qui baissais le mien.— Lui ou moi, monseigneur, à moins que vous ne préfériez être de la comparaison. — Écoute, *Le Bois*, dit-il avec cette sévérité que rien ne saurait rompre; il y a deux lettres signées du nom de Balzac, et relatives au même sujet, qui se contredisent; la première annonce que M. de Balzac est glorieux de figurer dans une académie dont je suis le Mécènes et l'Apollon; la seconde, au contraire, rejette le titre d'académicien à l'égal d'une calomnie; ces deux lettres ne partent pas de la même main : laquelle des deux est supposée? — L'une ou l'autre assurément et peut-être toutes les deux ensemble. — C'est ce qu'il faut éclaircir, M. l'abbé, pour que je tire vengeance de cette fourbe impudente. Prouvez-moi que le sieur de Balzac est tombé en folie et ne se souvient plus aujourd'hui de ses actions d'hier; alors je le ferai enfermer avec les fous, jusqu'à ce que la raison lui soit revenue; autrement, efforcez-vous de découvrir celui qui s'est moqué de l'Académie et de moi-même en inventant ces lettres; car, sur ma parole, si vous ne me livrez quelqu'un à punir, je ne m'en prendrai qu'à vous seul, et je vous accablerai de mon indignation. — Mais, monseigneur, lui dis-je en me ravisant, la preuve et la découverte que vous réclamez sont également malaisées à obtenir : la seigneurie de Balzac n'est point si éloignée que le Congo; néanmoins on n'y va pas si vite qu'à Pontoise ou à Saint-Germain. Envoyez-lui une assignation pour qu'il comparaisse en pleine Académie... — Non, monsieur; on ne s'est que trop servi de mon nom dans cette affaire : je m'en mêlerai seulement désormais pour châtier l'auteur de ces odieuses lettres. Faites donc que je le connaisse bientôt, et

jusque-là ne reparaissez pas en ma présence. » Tel est le congé qu'il me donna sans me permettre de lui baiser la main en adieu. Et comme je ne trouverai personne qui se dévoue pour moi en se déclarant coupable de cette première lettre, que M. de Balzac n'eût pas mieux écrite pourtant, je me vois exilé *super flumina Babylonis*, et forcé de suspendre ma lyre dans la garde-robe de l'Académie.

— O faiblesse humaine! s'écria Bautru. Boisrobert s'avoue vaincu; Boisrobert croit peut-être en Dieu.

— Prouver que le sieur de Balzac a l'esprit à l'envers, et cela sans avoir goûté le vin de son clos, ce ne serait pas chose impraticable, objecta Faret, à qui la gravité de la question redonna un moment le sang-froid d'un orateur à jeun; n'a-t-il pas dit dans son traité du *Prince* : « Le premier rayon de liberté a fondu toutes les statues qui avaient été érigées aux mauvais princes; » et dans un endroit de ses lettres : « Si j'étais né en Suisse, je ne voudrais pas d'autre gouvernement que celui de mon pays? » Ce sont là des sentimens de républicain, je l'atteste, peu agréables au cardinal; mais vous n'aurez pas de peine à rencontrer ailleurs, dans ses livres, une politique tout opposée et contradictoire...

— Ce sont les lunes du sieur de Balzac, s'écria Bautru, et je m'excuse de les noter, parce que je serais forcé de lire ses livres, où elles se montrent à chaque page. Mais je ne me propose pas de lui faire un procès de haute trahison et de lèse-majesté.

— Que vous proposez-vous donc, monsieur l'ambassadeur? reprit Boisrobert, qui n'avait pas entrevu un seul moyen de prévenir sa disgrace.

— Je me propose de prouver que Jean-Louis Guez, sieur de Balzac, n'écrit pas toutes les lettres qui sont signées de son nom.

— Cher Bautru! s'écria impétueusement Boisrobert en l'embrassant, vous feriez là une belle action, qui me sauverait la vie.

— Ce que vous prouverez là-dessus, répliqua Faret, ne convaincra personne au monde qu'il puisse y avoir deux Balzac.

— Il y en a sans doute trois ou davantage, retorqua Bautru; ce nom-là est comme le cheval de Troie, il renferme tout ce qu'on y veut mettre.

— Je consens de grand cœur que vous prouviez au cardinal ce paradoxe, dit Boisrobert, et je vous fais déjà mille remerciemens,

à cause de l'intention; mais, entre nous, je ne présume pas qu'on parvienne à disputer au sieur de Balzac la gloire de ses livres.

— Vous tranchez de l'ennemi généreux, *Le Bois.* Nonobstant, je ne cèderai point à l'exemple; fussiez-vous mouton, je suis tigre.

— Eh! mon ami, que de buissons sur mon passage, et que de laine j'y ai laissée! J'abjure enfin ma moutonnerie.

— Avant toute chose, il est nécessaire que le sieur de Balzac vienne à Paris...

—Vous commencez par l'impossible, mon maître : il serait plus facile de mener Paris à Balzac.

— On ne manque jamais d'appât pour attirer les gens au piége, interrompit Faret qui s'humectait le gosier après avoir prononcé quatre paroles. Invitez-le à quelque festin extraordinaire, priez-le d'acheter votre cave ou votre bibliothèque...

— Foi de Bautru! reprit celui-ci qui n'était jamais à court d'expédiens, je saurais bien amener céans le Grand-Turc, si j'avais la volonté de le faire! Or, le voyage de Constantinople est plus long que celui d'Angoulême.

— Le Grand-Turc est moins superbe que le grand Balzac, répondit Boisrobert, à qui l'assurance de Bautru semblait trop présomptueuse; vous ignorez ce que c'est que ce colosse d'orgueil? M. le cardinal l'a pressé vingt fois de quitter sa bicoque de Balzac et son jardin potager, qu'il nomme pompeusement le domaine de ses ancêtres : il a répondu qu'il était résolu à vivre et mourir dans le patrimoine de son quarantième aïeul. C'est ainsi qu'il se venge de n'avoir pas été fait évêque.

— Eh bien! nous le sacrerons évêque, dit gaiement Bautru, et nous lui donnerons pour crosse la béquille de son libraire Courbé.

— Je lui bâille ma voix pour qu'il ait l'évêché d'arrogance, de sottise et de vanité, reprit Faret en remplissant les verres.

— Mon génie se prosterne devant le vôtre, monsieur l'ambassadeur, dit Boisrobert, car je ne devine pas encore vos desseins.

— Qu'importe! pourvu qu'ils réussissent, et ils réussiront avec votre secours, à moins que Balzac ne soit converti par miracle, répliqua Bautru.

— S'ils ont le succès que vous leur promettez, je me recommanderai dorénavant au puissant saint Bautru.

— Ce saint-là fera le diable pour que le sieur de Balzac s'en retourne à ses brebis avec sa honte bue.

— Combien de temps s'écoulera, monsieur le diable, avant que le sieur de Balzac s'avoue responsable de la lettre qu'il n'a pas écrite?

— Le temps qu'il faut pour voiturer notre homme d'Angoulême à Paris; une semaine environ, si les chemins ne l'arrêtent pas. Mais j'y songe : le cardinal ne fera-t-il pas un voyage à Richelieu, qui est assez voisin de Balzac?

— Sans doute; il visitera ses nouveaux bâtimens, pour dissiper l'ennui qu'il aura de mon absence.

— Eh bien! nous nous rendrons aussi à Richelieu, et le sieur de Balzac y viendra faire amende honorable sous les yeux du cardinal, qui rira bien, je vous jure.

— Pendant ce temps-là, j'irai à mon abbaye de Châtillon savoir comme elle se porte et si elle n'engraisse pas.

— Publiez plutôt que vous y allez en exil, et demeurez secrètement ici. Demain, à jeun, je vous apprendrai mes plans, afin que vous m'aidiez pour la comédie que je prépare.

— Dans le cas où cette comédie serait mal reçue des spectateurs, vous direz que c'est moi seul qui l'ai faite.

— Pardieu! on le croirait sans effort, repartit brusquement Bautru; on a vu de quoi vous êtes capable en fait de méchantes pièces, et vos oreilles sont endurcies au sifflet.

— Je me mets à votre disposition pour jouer un rôle dans votre comédie, messieurs, dit Faret, qui se sentait glisser sous la table; je m'offre à représenter le *gracieux* de la pièce, et je divertirai le parterre en récitant des tirades de Balzac.

— Nous aurons besoin de plus d'un acteur, mon confrère, et j'ai compté sur vous pour verser à boire au héros de la fête.

— A la santé du sieur de Balzac! s'écria Faret, qui entraîna dans un choc unanime les trois verres de ses compagnons.

— Au triomphe de l'Académie et à la perte de ses détracteurs! ajouta Boisrobert en poussant un soupir d'inquiétude.

— A l'abaissement des grands et à l'élévation des petits! conclut Bautru, qui cassa son verre après l'avoir vidé.

PAUL L. JACOB, bibliophile.

(*La suite au numéro prochain.*)

BULLETIN.

Pourquoi faut-il que de si belles journées aient tout à coup été traversées par d'horribles malheurs? Certes, après les fêtes intimes de Fontainebleau, après les merveilles nationales de Versailles, après la brillante réception de cette jeune duchesse d'Orléans, applaudie et fêtée par la France comme une sœur; après tous ces triomphes du camp et de la ville, sur les grands chemins bordés de fleurs; après cet éclatant soleil qui est venu rendre à l'année son printemps et aux campagnes leurs moissons; dans le profond silence de tous les partis, qui n'ont plus qu'une voix pour louer Versailles, celui-ci au nom de la vieille histoire, celui-là au nom de la royauté de Louis XIV; l'un en l'honneur de 1789, l'autre à la gloire de l'empereur, quelques-uns même à l'aspect de Charles X et de cette restauration qui s'est perdue par sa faute, mais qui tient sa place dans le musée de Versailles; le plus grand nombre enfin attirés par cette grande révolution de juillet qui occupe une des plus belles salles du palais restauré de Louis XIV; certes, au milieu de tout ce calme, de cet épuisement des partis, de cette allégresse générale, c'est chose triste à voir, à entendre et à raconter l'accident terrible du dernier jour de fête. Ainsi il n'y a pas de beau jour sans nuage, pas de fête sans lendemain, pas de bonheur pour les peuples comme pour les rois, qui ne leur rappelle toute la tristesse inévitablement cachée parmi les plus grandes joies.

L'Hôtel-de-Ville se préparait à recevoir le roi Louis-Philippe, comme il avait reçu autrefois le roi Louis XIV. Grace à une incroyable diligence, ce vieil Hôtel-de-Ville était devenu comme par enchantement un lieu d'éclat et de féerie. Ces sombres murs avaient revêtu les couleurs les plus vivantes; ces vastes cours s'étaient chargées des plus beaux ombrages; du haut en bas de cette terrible maison, qui veille sur toutes les maisons de la Cité, la fête se hâtait dans toutes sortes d'appareils. Pour cette fête que la ville donnait au roi, il n'y avait pas dans la ville assez de vins précieux, assez d'orangers, assez de fleurs, assez de plumes, de broderies et de velours, assez de noms illustres, assez de femmes jeunes, belles et parées. Il fallait voir, en passant, le vieil Hôtel-de-Ville étonné de tout ce bruit, de toute cette joie, de toute cette parure, se laissant parer et dorer du haut en bas, et malgré son air maussade, très heureux et très fier de cette nouvelle parure. Tout autour de cette ruine restaurée, les vieilles maisons qui l'obstruaient depuis des siècles tombaient l'une après l'autre, comme pour lui donner enfin un peu d'air, de mouvement et de soleil. On disait de toutes parts que ce serait un admirable spectacle ce vaste hôtel tout resplendissant du bruit, de l'éclat, de la pompe de cette fête nationale, et déjà à l'avance toute la ville était en émoi.

La veille de ce jour, la fête commençait déjà. Toute la grande cité était conviée aux Champs-Élysés, dans le Champ-de-Mars, dans les murs éclairés par cent mille illuminations resplendissantes; partout le bruit, partout le mouvement, partout la fête! De très bonne heure le Champ-de-Mars était rempli, et les curieux contemplaient de loin ce fort d'Anvers bâti au milieu. Les soldats du génie avaient copié cette citadelle avec leurs souvenirs d'hier. Dieu merci! ils l'avaient vu d'assez près pour ne pas oublier une seule tourelle. — Cette citadelle d'Anvers, qui a fourni au prince royal l'occasion de faire ses premières armes, devait être prise le même soir. Le peuple de Paris avait été attiré de bonne heure par cette admirable odeur de poudre à canon qui l'enivre mieux que ne fait le punch enflammé. Partout où va le canon, va le peuple; le peuple suit le canon au pas, au pas de charge; ils passent l'un et l'autre, le canon et le peuple, par les mêmes sentiers, frayés ou non frayés. Il faut qu'ils marchent. Ainsi ils s'étaient arrêtés l'un et l'autre au milieu du Champs-de-Mars.

Vous dire la beauté de cette scène nocturne, l'éclat du ciel, la sérénité de la lune, la teinte rouge de cette citadelle qui s'élevait silencieuse et sombre au milieu de ce parc d'artillerie prêt à la foudroyer, surtout vous dire toute cette immense foule, c'est impossible. Tout Paris s'était

porté sur les hauteurs. Cet emplacement vide et désolé qui domine le Champ-de-Mars, et qui n'est plus aujourd'hui que la plus lamentable des ruines, c'est-à-dire l'emplacement vide d'un palais impérial, était chargé de tout un peuple de femmes, d'enfans, de vieillards, de soldats, de jeunes gens empressés et goguenards : ils s'échelonnaient les uns sur les autres, et les plumes les plus actives ne sauraient décrire ces cent mille bruits, ces cent mille mouvemens, ces cent mille échos répandus de toutes parts, sur les hauteurs et dans la plaine, sur le gazon et dans les arbres, sur le pont, sur les arches du pont qui étaient chargées de statues vivantes; il y avait tant de foule et tant de bruit à deux lieues à la ronde que c'était presque le silence et l'étendue monotone du désert. — Et tout ce peuple était attentif comme est attentif le peuple parisien, c'est-à-dire qu'il riait aux éclats, qu'il se livrait aux luttes innocentes, et qu'en attendant la bataille qui allait venir, il se jetait à la tête le gazon sur lequel il était assis.

Peu à peu le jour s'en va, la lune se lève au milieu de transparens nuages; par un sentiment incroyable, ce Champ-de-Mars, tout à l'heure si rempli, se resserre; on fait place autour des canons; bientôt ce peuple debout s'asseoit sur les tertres, sur le gazon, et il attend déjà avec moins d'impatience. Celui qui écrit ces lignes peut parler de ce moment solennel, car il y était, et il a vu de très près toute cette fête qui se devait terminer d'une façon si lamentable. En ce moment, on était à l'aise au Champ-de-Mars : quelle que fût la foule, le Champ-de-Mars pouvait contenir encore cent mille personnes. Qui donc eût pu jamais croire que parmi ces spectateurs si curieux, si joyeux, si heureux de vivre, qui étaient sortis de leurs demeures pour voir brûler de la poudre, pour entendre gronder le canon et promener leurs femmes et leurs enfans, trois grandes joies! il y en aurait dans une heure, hélas! vingt-quatre qui allaient mourir?

Tout à coup cependant le bruit commence. Le feu s'illumine, le canon muet élève sa voix. — *J'entends tousser le brutal!* s'écrie le peuple dans son langage énergique. Et, en effet, le canon gronde, la fusillade lui répond; des deux côtés du fort, l'artifice joue le rôle des obus et des boulets rouges. La lutte sera longue et acharnée; tant mieux! On ne brûle jamais trop de poudre. En avant donc l'artillerie! Les forces sont égales. Le fort se défend comme il est attaqué, avec autant de feu et d'acharnement. Le peuple, heureux spectateur de toute cette furie, bat des mains et respire la poudre par tous les pores. En cet instant, le canon est la grande fête de cette immense ville. Des hauteurs de Chaillot et de Passy, de tous les coins du Champ-de-Mars, de toutes les hauteurs de Paris,

c'est un immense mouvement de joie, d'admiration et d'enthousiasme. Le canon! écoutez-le! Il brûle, il bondit, il gronde, il éclate, il retentit au loin. Ceux qui ne peuvent pas voir briller l'éclair que jette le bronze, suivent des yeux et avec ravissement cette épaisse fumée; ceux qui ne peuvent pas voir la fumée, regardent plus haut dans le nuage où monte la poudre; ceux qui ne voient pas le nuage, prêtent l'oreille au bruit, car le bruit seul est encore une fête; et tout au loin, à quatre lieues d'ici, ceux qui n'entendent même pas le bruit, ressentent avec émotion je ne sais quel ébranlement électrique comme le tonnerre; et, enfin, ceux qui ne voient pas la fumée guerrière, ceux qui n'entendent pas le bruit, ceux qui sont trop loin pour sentir la moindre secousse, ceux-là partagent tant qu'ils peuvent la gaieté générale, et ils se disent, montrant Paris: *Là-bas on tire le canon!*

Cette joie immense a duré trois quarts d'heure. De temps à autre la lune, si sereine toujours, calme, heureux et impassible témoin de tant d'agitations terrestres, se couvrait d'une vive rougeur. Après une longue résistance, le fort commençait à se rendre; déjà son feu était moins nourri, déjà, dans le lointain, on entendait d'innombrables tambours battre le pas de charge; enfin victoire! une pluie de feu tombe sur la citadelle, elle l'embrase de toutes parts; le canon français crie: Victoire! et sur les débris fumantes de cette citadelle superbe flotte le drapeau tricolore, aux mmenses applaudissemens de cette multitude, ravie comme si elle revenait en effet de la bataille, et qu'elle eût repoussé l'ennemi.

Tout était dit; la dernière fusée avait perdu dans le ciel sa dernière clarté, le dernier coup de canon avait retenti au loin, les derniers applaudissemens s'étaient fait entendre, un épais nuage de la poudre enflammée s'élevait lentement et comme à regret; alors la foule reprit le mouvement, et se porta vers les issues du Champ-de-Mars. Comme je l'ai dit, nous étions au milieu du Champ-de-Mars, tout en face de la citadelle, et nos oreilles étaient encore tout étourdies de cet immense bruit, et nos yeux tout éblouis de ce vif éclat; nous voulûmes regagner le faubourg Saint-Germain par la grille qui touche à la caserne, et lentement nous suivions la foule qui marchait lentement et d'un pas très calme. On allait, on marchait sans effort, et rien ne paraissait plus facile que de sortir du Champ-de-Mars, quand tout à coup, sans qu'un seul cri se fît entendre, la foule s'arrête, elle recule; on dit autour de nous que la porte est fermée et qu'on ne passe pas. — A cette porte étaient tous les morts!

Comment ce malheur est arrivé à vingt pas de nous, sans que nous ayons entendu un seul cri d'effroi, sans qu'aucun mouvement nous vînt avertir que la mort était là-bas? comment, tout d'un coup et sans savoir

pourquoi, toute la foule qui avait à sortir par cette porte fatale, s'en est éloignée, aimant mieux traverser tout le Champ-de-Mars que de s'obstiner plus long-temps à cette horrible issue? comment les uns sont morts et pourquoi les autres ont été sauvés? ce qui poussait ceux-ci à leur perte, ce qui a arrêté ceux-là? il est impossible de le dire; il est même impossible d'imaginer que tant d'hommes puissent être étouffés ainsi, sans plus de bruit qu'une vingtaine de pigeons dans un colombier.

Une fois tiré de ce pas que nous ne savions pas si difficile, nous avons trouvé le Champ-de-Mars à peu près vide. Quelques curieux plus osés que les autres avaient franchi, malgré la sentinelle, les palissades du parc d'artillerie, et ils s'approchaient des canons muets et chauds encore, sans que la sentinelle y prît trop de garde. Tout avait un air si calme et si tranquille, et cette foule s'était écoulée, on peut dire même éclipsée si promptement, que pour tous ceux qui étaient ce soir-là dans le Champ-de-Mars ç'a dû être, le lendemain, une horrible nouvelle et bien féconde en réflexions.

Le plus ému à ces tristes récits, ç'a été le duc d'Orléans. Il était cinq heures du matin quand le ministre de l'intérieur lui vint apporter cette fatale nouvelle. Triste réveil après tant de joies amoncelées! On voulut en vain cacher quelques heures encore cette horrible aventure à Mme la duchesse d'Orléans; avec cet instinct merveilleux que donne le cœur, Mme la duchesse d'Orléans comprit à l'instant même que quelque chose s'était dérangé dans son bonheur. Tout le château des Tuileries se réveilla comme frappé de la foudre; à chaque instant on comptait les morts, à chaque instant c'était un nouveau désastre; le roi et le prince royal envoyaient de toutes parts pour savoir la fin de ces tristes nouvelles et pour apprendre quelles douleurs leur restaient à consoler, de quelles veuves ils devaient être les appuis, de quels orphelins ils allaient être les pères? Jamais sollicitude ne fut plus touchante et plus active. La ville de Paris ne sut que bien long-temps après le roi tous ces désastres; le conseil municipal, ainsi troublé dans les préparatifs de sa fête, s'assemble à l'instant même pour savoir si la fête aurait lieu? Il y a tant de circonstances dans l'histoire des peuples, où l'intérêt général doit l'emporter sur l'intérêt privé, où le deuil de quelques-uns ne doit pas troubler la joie de tous, que malgré son affliction profonde, le conseil municipal hésitait encore à renoncer à toute cette fête si hautement annoncée, si hautement préparée, à laquelle tant d'existences étaient dévouées et tant d'affaires étaient soumises. M. le duc d'Orléans, impatient de ces débats et de ces lenteurs, veut lui-même s'en expliquer avec le conseil de la ville. Il ne se donne pas le temps d'attendre sa voiture; et montant dans celle

de M. le comte de Montalivet, il arrive à l'Hôtel-de-Ville dans la salle du conseil présidé par le préfet de la Seine, et là, d'une voix émue et avec une conviction pleine de tristesse et d'énergie, le prince royal prononce ce discours que tout Paris a lu.

Il a donc été décidé que la fête de l'Hôtel-de-Ville serait remise à lundi prochain, que le repas préparé pour le roi serait distribué aux pauvres de la ville. Le conseil allait encore voter des secours pour les malheureuses victimes du Champ-de-Mars; mais le prince royal ne l'a pas voulu : il a réclamé pour lui seul toutes ces misères à secourir, et c'était bien la moindre consolation qu'on pouvait laisser au jeune prince dans une si triste circonstance.

— La mort a frappé dernièrement deux de nos collaborateurs, jeunes tous deux, quoique séparés par un intervalle de dix ans. Nous n'avons point parlé encore de M. Bouzenot, mort il y a plus d'un mois, et voilà déjà que nous avons à parler de M. Fontaney, mort il y a huit jours. M. Bouzenot, qui a rendu à la *Revue de Paris* beaucoup de services plus utiles et plus continus que brillans, dans des notices et articles non signés, était un jeune homme de vingt-trois ans, plein d'instruction, d'ardeur, de noble ambition, et qui, pour peu qu'il eût vécu, serait certainement arrivé à se faire un nom distingué. Bien jeune, il avait déjà passé par beaucoup de systèmes et de croyances ardentes, comme ç'a été le propre de la génération à laquelle il appartenait. Le saint-simonisme, la doctrine de M. Buchez, la démocratie, l'avaient enlevé et modifié tour à tour; il en était revenu avec beaucoup d'habitude de toutes sortes d'idées, et avec une faculté morale entière. Une grande ardeur d'étude, de lecture, et le désir de produire une œuvre à son tour, ont contribué à le dévorer. Nous connaissons de lui un roman manuscrit. C'était une ame noble et honnête, un esprit élevé, un peu confus encore, mais que chaque jour éclaircissait.

M. Fontaney, de dix ans plus âgé, appartenait à la génération littéraire et poétique de la seconde moitié de la restauration. Il y avait figuré plutôt comme spectateur et connaisseur, que comme écrivain actif. On a de lui pourtant des vers dont les moins anciens sont distingués de forme et toujours de sentiment. M. Fontaney a surtout écrit des articles de prose dans les *Revues* depuis 1830; il reste à la *Revue de Paris* une nouvelle de lui qu'elle publiera. Ses souvenirs sur l'Espagne donnés sous le pseudonyme de *lord Feeling* ont été recueillis en volume. Dans les derniers temps, il s'était exercé à la critique des œuvres contemporaines avec

succès; son goût difficile et sévère, servi par une plume spirituelle, avait vivement éveillé l'attention. M. Fontaney, si distingué par l'esprit et par les connaissances, était un homme d'une grande délicatesse morale et d'un caractère digne. Les circonstances particulièrement douloureuses, dans lesquelles se sont épuisées ses dernières années, ajoutent à l'intérêt touchant que laisse sa mémoire au cœur de tous ceux qui l'ont connu.

— Le duc de Montmorency-Laval vient de mourir dans une vieillesse très peu avancée, et en lui s'éteint sans rejeton une des branches des Montmorency. Il avait rempli sous la restauration des places d'ambassadeur, tour à tour à Madrid, à Londres, à Rome, à Vienne, et n'avait laissé partout que des souvenirs de bienveillance, d'accueil généreux et de bonne grace. Modéré et éclairé dans ses opinions politiques, il avait refusé le portefeuille des affaires étrangères lors de la formation du cabinet de M. de Polignac. Ami, dans sa jeunesse, de Mme de Staël, de Delille, etc., il avait le goût des lettres; il ignorait avec naïveté plusieurs choses, et, à côté de cela, il en savait à merveille plusieurs autres, et en parlait avec finesse. Il portait dans la conversation une curiosité pleine d'intérêt, une grande jeunesse d'esprit. Ceux qui l'ont connu songeront souvent au duc de Laval, comme à l'un de ces types polis qui ne se referont plus; ceux qui se piquent d'écrire avec goût, devront regretter en lui un lecteur d'une délicate bienveillance.

— On vient de mettre en vente (1) une jolie édition d'*Hermann et Dorothée*, de Goëthe, traduite par M. Marmier, et avec le texte allemand en regard. Cette traduction, pleine d'exactitude et d'élégance, remplacera heureusement celle de Bitaubé, lequel y avait trop mêlé de son style. On apprendra à y connaître et à y étudier un charmant poème dans sa naïveté originale.

— Une des publications périodiques de la province qui méritent le plus d'être recommandées, est la *Revue d'Alsace*, dirigée par M. Charles Bœrsch. Nous avons sous les yeux les trois premiers volumes de 1837, et nous y avons remarqué plusieurs articles dignes d'intérêt, un entre autres sur *l'industrie cotonnière en Alsace*. La *Revue d'Alsace* est, en outre, imprimée avec le plus grand soin.

— *Les Voix intérieures*, nouveau recueil de vers de M. Victor Hugo, doivent paraître le 20 chez Eugène Renduel.

(1) Heideloff, rue Vivienne, 16.

— Le théâtre du Palais-Royal est toujours l'un de nos théâtres les plus heureux. Les pièces s'y succèdent avec une promptitude merveilleuse, et bien que toutes n'obtiennent pas les applaudissemens des habitués, leur curiosité est constamment en haleine. La semaine dernière le théâtre du Palais-Royal a joué *l'Agenda*. L'intrigue de ce vaudeville n'a rien de nouveau. Jules est infidèle à Mina, sa cousine, il fait la cour à une veuve fort riche, Mme de Solange. Mina demande à sa rivale, qui est son amie, des conseils pour ramener l'inconstant; elle écrit sur son agenda ce plan de conduite. Il s'agit de jouer l'indifférence, et d'accepter les hommages de trois ou quatre prétendans. Mina fait l'essai du procédé sur Frédéric, ami de Jules; elle réussit. Jules revient alors à sa cousine, il est plus amoureux que jamais. Frédéric est préféré; on l'aime tout de bon. Jules veut s'adresser de nouveau à Mme de Solange, qui lui donne son congé.

« Mon frère, on ne court pas deux lièvres à la fois. »

Telle est la morale de *l'Intrigue épistolaire;* c'est aussi la morale de *l'Agenda*, que l'on a accueilli assez froidement au Palais-Royal.

Le Bout de l'An, vaudeville de M. Varner, est tout-à-fait dans le genre adopté par ce théâtre, sa fortune a été meilleure. Alcide-Tousez, en grand deuil, débitant l'oraison funèbre qu'il a composée pour son parent, dont la veuve se remarie après les délais prescrits par le code, est très plaisant. Des quiproquos, amenés par une cérémonie d'un autre genre qui a lieu dans l'appartement voisin; Chapotin-Tousez, jeté chez une autre veuve, qui célèbre le bout de l'an du décès de son mari, forment le sujet de plusieurs scènes très comiques.

LA

SOEUR GRISE.[1]

Parmi les religieuses dites *sœurs grises*, qui consacrent leur vie dans les hospices, avec un dévouement si assidu et si courageux, au soulagement des malades, il y en avait surtout deux à Saint-Louis, en 1832, qu'on distinguait pour l'ardeur de leur zèle infatigable, et aussi pour leur charmante douceur, leur beauté, et l'étroite amitié qui les unissait.

Le hasard, en leur donnant, au dortoir, des cellules voisines, avait réuni leur service dans les deux mêmes salles, celles dites salles Saint-Augustin, consacrées aux blessés (hommes et femmes), sous l'inspection du docteur chirurgien de l'hôpital.

L'une, de taille élevée, était blonde et blanche, avec des yeux

(1) Ce mélancolique récit, où l'on peut surprendre presque à chaque ligne l'hésitation et les tristes pressentimens qui assiégeaient l'auteur, est un legs littéraire de notre malheureux ami M. A. Fontaney, dont nous avons annoncé la mort prématurée dans notre dernière livraison. Le jeudi, 8 juin, nous avions passé plus d'une heure avec lui sans que rien pût faire soupçonner une fin aussi prochaine : il écrivait encore; le vendredi 9, au soir, il nous envoyait ce manuscrit, et le dimanche 11, au matin, il avait cessé de vivre ! Nous publions, sans y rien changer, cette histoire, dont le fond a été fourni, nous le pensons du moins, à notre infortuné collaborateur par le docteur Jobert, qui l'a soigné avec une si touchante et si active sollicitude tout le temps de sa maladie. (*Note du D.*)

bleus; l'autre, petite, brune, à l'œil noir de jais. Cependant Marie, malgré l'aspect plus apparemment mélancolique de sa personne, se montrait toujours gaie et souriante; Louise paraissait, au contraire, fléchir sans cesse sous le poids d'une tristesse accablante.

Marie était la plus ancienne dans l'hospice. Elle y était entrée en 1827, âgée de dix-sept ans, c'est-à-dire qu'elle en avait vingt-deux. Louise avait été reçue plus jeune, mais plus tard, en 1829, et à quinze ans. Louise était encore en pleins dix-huit ans.

C'était au commencement de juin 1832. La saison avait été belle et le temps continuait à être magnifique. Le soleil chauffait Paris de ses bienfaisans rayons. C'est pendant les portions bénies de ces années bénies que par toute la ville le nombre des maux et des souffrances diminue; c'est alors que les hospices se dépeuplent et que leurs salles sont presque vides.

Les lits du ressort de nos deux sœurs n'avaient plus que quelques convalescens prêts à partir.

La soirée s'annonçait délicieuse. Il n'y avait pas un nuage au ciel lumineux et étoilé. Pour la première fois peut-être depuis qu'elles remplissaient leur pénible ministère, Louise et Marie avaient achevé à huit heures toutes les rondes de leurs salles, et elles n'y avaient pas laissé un seul malade qui exigeât d'être veillé ou visité de la nuit. Descendues ensemble et invitées par le temps, au lieu de rentrer au dortoir, elles furent faire un tour dans les grands jardins. Elles avaient marché long-temps. Un banc s'offrit; elles s'assirent.

Neuf heures sonnèrent au pavillon de Gabrielle; puis le calme profond recommença. La pure brise qui soufflait passait dans les arbres sans faire remuer ni crier le feuillage.

— Oh! dit Marie, après un silence de quelques momens, voici bien le lieu, l'heure et l'arrangement de circonstances qui conviendraient dans un roman pour que l'héroïne racontât dignement ses aventures. J'ai tout lieu de croire que ce récit de votre vie, que vous me promettez depuis six mois, est un roman fort achevé. Avouez, Louise, que si vous ne profitez pas de la belle occasion que nous avons présentement, vous courrez risque de n'en rencontrer jamais une pareille de me faire votre confidence.

— Si vous avez résolu d'avance de vous moquer de mes mal-

heurs et de mes fautes, dit Louise d'un ton pénétré de douleur et de reproche, vous ne pouviez pas choisir un meilleur langage. Certainement, ce n'est pas ainsi que vous prétendez provoquer ma confiance et mes ouvertures.

— Mais, Louise, vous êtes cruelle! Il n'est pas possible de plaisanter un instant avec vous.

— Non, Marie, on ne plaisante pas avec une femme très coupable, avec une femme très malheureuse, qui vous a dit bien des fois qu'elle est très malheureuse et très coupable; qu'il ne s'agit pas de roman dans son histoire, ni de beaux évènemens, mais d'une séduction toute simple et vulgaire; on ne plaisante pas avec cette femme, Marie, quand on dit l'aimer, et au moment même où on lui demande le récit de sa chute.

La pauvre Marie fut attérée.

— Louise, dit-elle, prenant les mains de son amie et pleurant; Louise, j'ai bien tort.

— Eh! mon Dieu, non, Marie, dit Louise, déjà tout apaisée; tu n'as pas de torts; tu es légère et bonne comme toujours. Approche donc, et bien près; car quoique nous soyons seules, je n'oserai jamais te parler que bien bas.

Marie lui passa le bras au cou et l'embrassa.

Mon père, ancien officier, mourut en garnison comme j'avais deux ans. Ma mère avait eu du bien en mariage; mais son mari avait tout joué et perdu. Elle était fière. Elle ne voulut point étaler devant la pitié des siens un veuvage misérable. Elle vint à Paris où elle m'emmena toute petite. Elle n'avait de ressource qu'un très grand talent pour raccommoder la dentelle, science de ménage qu'on enseigne partout en Flandre, même aux demoiselles de famille, et qui lui fut à Paris un état fort honnête et lucratif.

Ma mère avait pris deux petites chambres au sixième étage, rue Traversière-Saint-Honoré. Ce modeste logis fut suffisant. Les pratiques ne venaient jamais; on allait chez elles, ou l'on envoyait. Le petit établissement prospéra. Il y eut plus de besogne qu'on n'en put faire. Alors ma mère refusait; elle ne voulait point d'ouvrières.

Les années s'étaient écoulées. La petite Louise avait grandi, et, disait-on, fort embelli. C'était elle qui était la seule et la première ouvrière de la maison. Ce n'était pas pourtant une pure ouvrière.

Rien n'avait été épargné dans la mansarde pour que l'héritière d'un nom honorable reçût une éducation convenable.

A vrai dire, ma bonne mère s'était sacrifiée. Rien ne lui avait coûté. J'avais été mise en pension et confiée à des maîtres distingués. Peut-être aussi n'étais-je pas restée indigne de tant de soins.

Bref, les quatorze ans approchaient. Il y avait huit mois que, sortie de pension et rentrée chez ma mère, je me sentais fière et tout aise de la soulager un peu dans son travail, de faire son état avec elle, d'être, comme j'ai dit, sa première ouvrière. J'étais calme, j'étais aimée, j'étais heureuse. Cela ne dura pas.

Ma pauvre mère fut prise d'une fluxion de poitrine par suite d'une course trop hâtée qu'elle fit en rapportant de l'ouvrage. Elle mourut en deux jours.

Juge de mon état. Je voulais me jeter par la fenêtre ou m'asphyxier. Les sentimens religieux que l'éducation m'avait donnés me retinrent. Ma mère avait, rue d'Angoulême, une sœur âgée, qu'elle voyait peu; mais elles avaient toujours vécu en de bons termes. Je courus chez la vieille dame, et lui contai mes disgraces. Elle fut d'une parfaite bonté. Elle envoya d'abord pourvoir au convoi de ma mère et au besoin des tristes démarches qui suivent un décès.

Elle m'avait gardée quelques jours. Un matin elle me prit à part.

— Eh bien! mon enfant, me dit-elle, te voilà libre bien jeune; que veux-tu faire?

Moi, j'avais l'idée déjà très arrêtée d'une première vocation. Plût au ciel qu'on ne l'eût point contrariée alors!

— Ma tante, dis-je sans hésiter, je veux être sœur grise.

Ma tante me fit répéter, puis elle se prit à sourire.

— Mais quel âge as-tu, ma belle petite sœur grise? me dit-elle,

— Quatorze ans bientôt.

— Quatorze ans bientôt! Eh bien, chère fille, c'est trop tôt. Tu ne sais pas ce que c'est qu'une sœur grise. On ne s'engage pas légèrement et en enfant dans une profession pareille. Avant de t'y dévouer, prends le temps de mûrir. Plus tard tu verras. En attendant, mon avis est que tu retournes rue Traversière. Tu es raisonnable, tu es sage; tu continueras honorablement l'état de ta mère, qui n'a pas été mauvais, puisqu'elle laisse, d'après ce que

j'ai su, des fonds placés, dont il te sera rendu compte. Ton avenir se présente fort bien. Tu n'as plus qu'à travailler un peu pour compléter une dot très respectable. Attends donc patiemment tes quinze ans; si tu n'es pas à quinze ans une sœur grise, tu seras, en tout cas, un très bon et un très beau parti, et ce ne seront pas les maris qui feront défaut.

Ce long discours, qu'il me fallut écouter sans interruption ne me plut guère; mais les paroles de ma tante avaient une autorité qu'il ne m'appartenait pas de contester.

Elle avait dit. C'était sa résolution.

Je fus choyée encore quelques jours; puis, un matin, ma tante me mit dans un fiacre et me renvoya rue Traversière-Saint-Honoré, me recommandant à Dieu et à ma bonne étoile.

A quoi tiennent les dispositions humaines et nos impressions! Ici, Marie, je m'accuse profondément. En rentrant dans le logement où était morte ma bonne mère, comment mon cœur ne débordait-il pas tout d'abord de douleurs et de larmes? J'entrai tout droit. La fenêtre était ouverte; tout en face était ouverte celle d'un logement du même étage sur le derrière. A cette fenêtre s'appuyait un très jeune homme. Il me regarda fixement, et je sentis son regard me noyer d'ivresse et de bonheur jusqu'au fond de l'ame. Je me rejetai au fond de la chambre; je vis le lit de ma mère, et mon petit lit auprès, et moi toute seule pour tout cela. Alors les larmes vinrent; mon cœur se fondit; je sanglottai jusqu'au soir. — Tardif retour! Le premier sentiment avait été de joie intime! J'avais été fille oublieuse et indifférente. Je commençais à mettre un pas dans le mal, où je me suis jetée depuis si avant!

Tu comprends, Marie, quelle poignante et décisive impression m'avait dû laisser cette étrange soirée. J'avais été frappée au fond du cœur tout d'un coup. Non, je n'ai pas le droit d'accuser ce jeune homme; ce n'est pas lui qui fut le séducteur; c'est ma faiblesse, c'est mon ignorance, c'est ma confiance excessive, c'est mon amour.

L'ameublement de sa chambre, dont j'eus fait bientôt l'inventaire, se composait surtout d'un chevalet, de cartons, de toiles et de cadres suspendus; c'était un petit atelier d'artiste. Je fus réjouie et fière de savoir que c'était un peintre.

J'ai toujours été matinale; mais, ma toilette faite, si matin que

j'ouvrisse ma croisée, je trouvais toujours mon voisin le crayon ou le pinceau à la main, et son timide et tendre regard qui s'enfonçait chaque jour en moi plus avant.

Dangereux voisinage! Ce n'est pas que nous eussions le courage, dès que nous nous étions aperçus, de provoquer la guerre des yeux. Au contraire, on rougissait. C'était à qui se retrancherait le mieux derrière la fenêtre repoussée ou son rideau tiré.

Juge si nous étions timides et enfans! Ce jeu dura beaucoup de mois, et il n'y avait pas eu entre nous un sourire, un geste, un mot échangé.

Pourtant nous nous aimions de toute notre ame. Mais nous étions des enfans, nous étions saints, nous étions purs; nous n'osions pas, nous avions peur; nous attendions, nous avions le temps! Ah! nous nous aimions alors délicieusement!

Cependant je reçus enfin une lettre qui nous tira du charmant rêve qui nous avait si long-temps bercés et poussa vite au dénouement. Jules (la lettre disait son nom) ne s'était pas certainement décidé de lui-même à ce coup hardi. Quelque forte tête consultée lui avait dû conseiller la déclaration.

Cette lettre était pleine de vive tendresse et d'innocent enfantillage. Mille projets de bonheur étaient construits. Avec le temps, son art le rendrait illustre et riche. Le mariage était au bout de tout. Il avait juste dix-huit ans, juste l'âge selon le Code civil. Il était si impatient, qu'il avait tous ses papiers prêts. C'est pourquoi il demandait à genoux de me voir.

Cette lettre me toucha, comme elle méritait, par sa naïveté, par sa franchise, par son extrême bonne foi, par son éloquence naturelle, par son amour vrai.

En fille de quatorze ans, qui ne sait rien, qui ne doute de rien, qui va à l'évent, en fille qui aime, sans réfléchir ni peser un moment la valeur de la chose, je répondis que je recevrais M. Jules le le lendemain soir chez moi, à six heures.

Jules fut exact au rendez-vous; c'était le printemps. Il faisait grand jour quand il vint. Il fut bien emprunté de se produire et davantage de parler, quand il fut assis. Il prit pourtant tout d'un coup son élan, tint de longs discours où il s'échauffa beaucoup, au sujet de son art, sur la peinture, sur Rome et l'Italie, texte sur lequel il ne tarissait pas. J'étais instruite, j'avais lu beaucoup:

je lui donnais parfois heureusement la réplique. Il était ravi. D'ailleurs, de nous, de notre amour, pas un mot. Il se retira prodigieusement rouge et exalté, et demanda à revenir le lendemain, ce qui lui fut accordé.

J'avais été charmée de l'entrevue. Jules m'avait paru plus beau que je ne l'avais vu encore. Tandis qu'il s'exprimait, si animé, j'admirais en lui l'artiste plein de feu et de génie.

Toutes les soirées qui suivirent furent loin d'être pareilles ; nous en étions venus à ne presque plus parler d'art et à parler beaucoup de nous-mêmes, à ne parler que de nous-mêmes.

Durant les journées, nous avions aussi bien rabattu de nos timidités d'autrefois. Plus de fenêtre fermée. Des signes continuels, tous les langages muets, les longues contemplations mutuelles; aussi les études, les croquis séchaient inachevés sur les toiles; le raccommodage des dentelles ne produisait plus rien qui pût grossir notablement la dot.

Le grand, l'unique texte de nos inépuisables causeries du soir était donc devenu, enfin, l'amour, notre amour, notre seul amour. Je dois le dire, afin de justifier Jules davantage et qu'on ne lui reproche point une séduction qu'il ne chercha jamais, c'était lui qui me pressait constamment de conclure le mariage. Nous avions tous les papiers nécessaires, sauf l'extrait mortuaire de mon père que je ne pouvais réussir à obtenir de Lille, et l'absence de cette pièce arrêtait tout par ma faute involontaire.

Nous étions en plein été. Depuis le premier rendez-vous au printemps, pas une soirée ne s'était écoulée sans nous avoir réunis! Et nous étions sages ! Mais nous ne nous parlions plus ; nous pleurions, nous regardions de la croisée la lune, les nuages, les étoiles, en nous embrassant et en sanglottant; j'ose le dire devant Dieu, la nuit fatale où je me perdis, Jules ne m'entraîna pas; ce fut dans un commun enivrement et une égale ignorance que nous succombâmes.

Ici j'achève, Marie, toute la noble partie de cette histoire ! Écoutez à peine le reste. Le sentiment de notre faute attrista profondément notre amour. La fatalité s'en mêlait. Nous ne demandions qu'à expier le mal, et cette fatale pièce de Lille, apparemment perdue, empêchait invinciblement l'unique réparation !

Ainsi notre liaison prolongée devenait de plus en plus coupable.

D'amans exaltés, candides, épurés, nous étions tombés dans la condition vulgaire des unions naturelles sans consécration sainte. — Nous *vivions ensemble*, comme on dit! O honte! mais qu'importait alors? qu'importait? J'étais une femme perdue; Jules disait qu'il m'aimait; j'aimais Jules de toute mon ame! — J'étais si heureuse!

On n'était plus séparé de l'automne que par un mois. Jules venait toujours exactement; mais il ne semblait plus le même. Il était contraint et gêné. Je souffrais de ce changement, mais je n'osais pas me plaindre. Tout d'un coup il se mit à refaire des thèses sur l'art, à parler de l'Italie, de Rome, de Florence, et à ne plus parler d'autre chose, ainsi que du bonheur suprême de voyager là. Tout cela m'inquiétait. Ce n'était pas sans raison. Le vingt-neuf août, Jules ne parut pas le soir. C'était pour la première fois depuis cinq mois. Je passai une nuit désespérée. J'ouvris de grand matin ma croisée. L'atelier était démeublé.

Je voulus savoir tout mon sort. Je descendis éperdue chez le portier.

— Est-ce que M. Jules a quitté l'hôtel?

— Mais mademoiselle doit savoir cela mieux que personne. Hier soir il a arrêté son compte et fait prendre par un commissionnaire tout son attirail de peinture.

Cette humiliation-là me manquait d'avoir été insultée par cet homme, pensai-je en remontant navrée à ma chambre.

Mais quelle était cette conduite de Jules? Quelle effroyable façon d'agir! Comment! un départ, une fuite, et point d'avertissement, point de lettres!

Je me hâtais trop de me plaindre : j'eus en effet une lettre le lendemain, mais quelle lettre! C'était un billet chiffonné, sans date. — « Il était au désespoir, il me demandait pardon à genoux; mais un démon plus fort que lui l'emportait, une irrésistible puissance l'entraînait en Italie. Il partageait le sort de quelques aventureux artistes qui tentaient à pied et ensemble, fraternellement, le pèlerinage de Venise, de Florence et de Rome. Il ne pouvait s'empêcher de l'avouer, un immense espoir l'avait saisi et le soutenait. Peut-être une couronne glorieuse l'attendait au retour; peut-être lui était-il réservé de donner à la France un second Nicolas Poussin. Il n'osait pas parler de notre amour, mais quel sort

serait le sien pourtant si Louise l'aimait assez pour se garder à lui ! Elle aurait alors la moitié des palmes qu'il rapporterait, car il l'aimait et il n'aimerait jamais qu'elle. D'ailleurs elle était libre ; si elle ne se sentait pas la force de l'aimer pour sa gloire, elle avait le droit de reprendre toute sa liberté. »

Je jetai au loin ce billet insensé.

— Oh ! Seigneur, m'écriai-je, merci ! Ce n'est pas un mauvais cœur : c'est un esprit privé de raison ! c'est l'orgueil qui l'aveugle et le fanatise !

Je m'enfermai deux jours, après lesquels je me retrouvai plus calme. Ma résolution était prise. J'étais bien décidée de ne pas aller chercher un second avis de ma tante ; le premier m'avait trop mal réussi. Je courus droit chez la mère supérieure de l'Hôtel-Dieu. Elle écouta toute ma confession avec une angélique bonté ; elle comprit quel pressant besoin j'avais d'un asile sûr, où je pusse, par des occupations pénibles et continues, accomplir une pénitence austère et achever de me dompter. On me dispensa d'une partie du délai du noviciat, et j'entrai ici, où j'ai eu l'extrême consolation de rencontrer une bien bonne amie.

Louise se jeta sur le sein de Marie, qui la tint long-temps serrée entre ses bras.

Enfin la triste étreinte fut rompue. Marie se leva.

— Il doit être fort tard, dit-elle, d'une voix grave et légèrement altérée, qui attestait une vive émotion intérieure. Il est bien temps de rentrer.

Louise se leva et prit le bras de Marie, et elles marchèrent long-temps sans se parler.

— Ah ! je te respecte davantage et je t'aime bien mieux, dit Marie de la même voix émue, depuis que je sais tout ! Mais je te plains, non pas d'avoir aimé, d'aimer sans doute encore ce monstrueux enfant, fou d'orgueil ; je te plains d'avoir, dans ta vie, une anxiété contre laquelle toute la paix et le labeur de cette retraite ne peuvent rien pour toi, car qui te dit que, même au fond de cet hospice, le hasard ne viendra pas te crier tout d'un coup le nom et la vie de cet homme ?

— Hélas ! et c'est bien aussi cette pensée qui est la torture de toutes mes heures ! dit Louise frémissante.

Et elles remontèrent au dortoir.

Cette courte tranquillité de l'hospice n'avait pas tardé d'être troublée. Par suite des évènemens du 5 juin et des engagemens entre la garde nationale, la troupe de ligne et la poignée des républicains de Saint-Méry, de nombreux blessés avaient été transportés à Saint-Louis et immédiatement déposés dans les salles Saint-Louis et Saint-Augustin.

Le jeune docteur, le chirurgien en chef, accouru à son poste, avait été admirable pour l'activité et l'ardeur bien entendues avec lesquelles il avait fait distribuer et distribué les secours. Les élèves internes et externes, les sœurs, et les deux nôtres des premières (les salles des blessés étant dans leurs attributions), les infirmiers eux-mêmes, tous s'y étaient mis de tout cœur, habilement et énergiquement dirigés. En quelques heures (vers le milieu de la nuit), tous les blessés reçus avaient été visités, pansés, sondés, opérés, selon les nécessités de leurs diverses situations.

Il continua de venir des civières, quoiqu'en petit nombre seulement, le reste de la nuit. Il en vint encore le matin, mais peu.

Les salles s'emplissaient sans s'encombrer. Le jeune docteur ne se relâchait point de ses soins et ne s'y épargnait pas lui-même de sa personne, en veste, les manches retroussées.

On sut dans la matinée que le noyau des révoltés était traqué dans quelques maisons, où ils se faisaient tuer sur place.

D'ailleurs, la pluie avait dispersé les curieux et les simples amateurs d'émeute.

La révolution de juin était étouffée.

La journée du 6 juin finissait. La nouvelle avait été apportée qu'il n'y avait plus ni combat ni résistance nulle part. On n'attendait guère de nouveaux blessés. Les deux sœurs sortaient de la salle Saint-Augustin et s'en allaient prendre quelque repos jusqu'à la visite dans la *chambrette de la sœur* (1). Une civière couverte entra tout d'un coup. Louise et Marie revinrent sur leurs pas pour aider les infirmiers à coucher le malade.

On n'alla pas loin, car la salle était à peu près pleine, et les derniers lits vacans étaient tout près de la porte.

La civière fut découverte. Louise jeta un cri étouffé et pâlit.

(1) On nomme ainsi une petite chambre qui donne dans la salle Saint-Augustin (femmes), et où les sœurs de service se reposent quelquefois.

Elle fût tombée en arrière si la foule serrée des élèves et des infirmiers ne l'eût retenue.

— Voilà une mère qui n'est guère aguerrie! dit un externe; est-ce que c'est une novice?

— Silence! novice vous-même, reprit durement un interne, ne parlez pas en étourneau de nos mères et sans les connaître.

Et le colloque tomba là, car la grande affaire était de s'empresser autour du jeune homme qu'on apportait, et dont l'état semblait désespéré. Il avait perdu connaissance. Inondée de sang comme était sa poitrine, on ne voyait point encore où s'ouvrait sa blessure, mais ce devait être quelque horrible coup mortel.

Louise avait trouvé la force de se traîner hors de la salle et de gagner la *chambrette*. Elle y attendit environ un quart d'heure dans une affreuse anxiété.

Marie entra enfin.

— Ah! Marie! cria Louise, ce jeune homme que vous quittez, c'est lui; c'est Jules. Eh bien! comment va-t-il? Il est mort, n'est-ce pas?

— Non, ma Louise, Jules n'est pas mort. J'avais bien déjà reconnu à ta plainte que c'était lui; il n'est pas mort, va! On lui a reconnu du poulx; on a lavé seulement sa plaie qui est grave; on ne l'a point pansé; on a préféré d'attendre le docteur qui sera ici tout à l'heure.

— Mais je veux le soigner comme les autres; c'est mon devoir, cria Louise. Oh! je le veillerai! C'est Dieu qui l'envoie peut-être.

— Peut-être, dit Marie. Mais essuyons ces yeux. Cachons mieux nos peines! Puis, nous descendrons dire notre chapelet à la chapelle, où la cloche a réuni nos sœurs, car plus qu'aucune d'elles nous avons besoin de prier et d'être calmées.

Le docteur n'avait pas été plus d'une heure. A peine fut-il rentré que la foule des élèves le porta plutôt qu'elle ne le conduisit vers le lit du nouveau blessé.

Le docteur examina longuement la plaie d'un air réfléchi. Le silence était profond.

— Voyez, Emmanuel, dit-il enfin à l'un de ses internes favoris; la maudite balle, qui est entrée en pleine poitrine, a dû rebondir sur la colonne vertébrale sans la briser! Que n'a-t-elle eu la force

de remonter du coup et de ressortir par le trou qu'elle avait fait? Où la reprendre maintenant?

Il s'était établi à voix basse entre les élèves quelques discussions au sujet de l'observation du maître.

— Silence, messieurs, dit le docteur, il ne s'agit pas de disserter. Tâchons, cela vaudra mieux, de suivre un peu la voie de cette balle et de voir comment nous pourrons la déloger.

L'opération de la sonde fut cruelle et sans fruit. Elle tira le blessé de son engourdissement. Il ouvrit de grands yeux.

— Nous vous faisons bien mal, dit le docteur; ne pouvez-vous pas pourtant nous guider un peu vous-même, jeune homme? ne sentez-vous pas une place plus douloureuse, où la balle vous semble devoir s'être fixée plutôt qu'ailleurs?

— Je sens, monsieur, que j'ai dans la poitrine quelque chose qui m'a déchiré à mort. Comme il n'y a pas de remède, tout ce que je souhaite, c'est qu'on me laisse finir sans me torturer davantage.

— Eh bien! jeune homme, on tâchera de vous soulager, sans vous faire souffrir, reprit le docteur; et il s'éloigna avec sa troupe.

Puis :

— Ma mère, cria-t-il à Marie, au malade, ce soir et cette nuit, rien que de l'eau sucrée gommée.

— Ce jeune homme est-il donc perdu? répondit-elle au docteur, lui serrant le bras fortement, comme la foule s'éloignait du lit.

— Perdu? répéta le docteur un peu surpris de la question et du geste si vif de la bonne religieuse; mais non pas, ma mère. Tout dépendra des opérations de sonde et d'extraction que nous ferons demain.

Louise avait déjà pris beaucoup sur elle. Elle s'était tournée vers Dieu. Elle se sentait pleine de force et de courage. Pour la fortifier, Marie l'instruisait de tout à mesure. D'après les dernières nouvelles, elle ne désespérait pas; mais elle n'espérait rien.

D'ailleurs pour l'intérêt de son repos, par obéissance à son vœu de religion, par respect pour elle-même, par pitié pour son avenir, fortement conseillée aussi par son amie, que Jules dût survivre ou succomber, elle avait bien résolu de ne se point laisser reconnaître de lui. Mais elle s'était promis de faire son office de sœur

près de lui aux heures nocturnes où l'obscurité de la salle, faiblement éclairée, lui permettait de paraître impunément. Elle avait pensé que Dieu ne le lui défendait pas. C'est pourquoi ce fut seulement vers la brune qu'elle fut au chevet du blessé. Elle ne le quitta pas un moment de la nuit. Cette nuit fut bien fiévreuse et agitée pour le malade. Il eut un délire sourd continuel. Les mots qu'il prononçait étaient confus et inintelligibles, sauf deux ou trois qu'il répétait souvent et bien bas, et qu'elle entendait distinctement pourtant : *Louise! pauvre Louise! chère Louise!*

Au milieu de cette nuit d'angoisse et de veille si amère, ces mots furent pour la triste sœur une consolation pleine de joies douloureuses.

Le lendemain, à deux heures, toutes les doubles visites des salles de blessés avaient été faites; toutes les opérations, arrêtées d'avance, pratiquées. Il ne restait plus que le malade Jules. Avant d'opérer la terrible extraction, le docteur avait voulu, en forme de consultation, avoir l'avis médical des docteurs Biett et Eymery, les autres médecins en chef de l'hôpital. Leur avis avait été qu'il fallait faire l'opération s'il y avait la moindre chance.

Le docteur, avec toute sa nombreuse escorte, s'était avancé silencieusement et gravement vers le lit du patient. L'instant était solennel.

— Eh bien! jeune homme, dit le docteur, êtes-vous plus décidé ce matin? nous autorisez-vous à tout risquer?

— Tout, reprit Jules avec une détermination extraordinaire.

Pendant quelques heures de bien-être et d'apaisement qu'il avait eues le matin après son délire de la nuit, à la vue du beau soleil dorant les rideaux de son lit, — il était si jeune! — il avait espéré de vivre! et il avait alors tant de raisons sacrées de tenir à la vie.

La sonde, enfoncée plus hardiment, avait enfin touché la balle.

L'opération fut longue et cruelle. Elle se prolongea dix-sept minutes. La balle fut extraite entraînant quelques parcelles du poumon où elle s'était enfouie.

Le jeune homme avait été héroïque. Il n'avait pas poussé un soupir. Le docteur commençait à chanceler. Il était exténué. La sueur ruisselait de son large front pâle.

— Eh bien! jeune homme, dit-il tristement, nous avons, à l'heure qu'il est, bon espoir de vous tirer d'affaire.

— Merci, dit Jules avec un douloureux sourire.

Le pansement achevé, la foule des élèves s'était retirée, se pressant autour du docteur, le portant presque, les yeux tournés avec fierté sur leur maître, le menant comme en triomphe, et lui prodiguant les félicitations ardentes, les éloges enthousiastes. C'est qu'il avait été admirable; jamais son coup d'œil n'avait été plus sûr, jamais sa main plus ferme; n'eût été la perforation du poumon, mal sans remède, Jules était sauvé.

Marie ne chercha pas à interroger le docteur au milieu de ce tumulte; elle fut l'attendre à la porte de la salle.

— Quelle diète pour le jeune malade opéré? demanda-t-elle au docteur, comme il sortait de la salle, les bras croisés, d'un air découragé.

— Hélas! ma mère, toutes les diètes du monde n'y feraient rien! Il ne passera pas la nuit.

Louise ne tarda pas à tout savoir. Les deux sœurs pleurèrent long-temps. Enfin, la force reprit encore le dessus. Dieu ne fut pas appelé en vain. De ferventes prières et de nombreux exercices de piété durant le reste de la journée avaient duement préparé Louise à la douloureuse veille qu'elle s'était imposée.

Comme neuf heures du soir sonnaient, Louise était au lit de Jules.

Il sortait d'un demi-sommeil pénible; sa respiration était pesante et difficile.

— Souffrez-vous? voulez-vous boire? dit Louise à voix basse.

— Oui, je souffre, ma mère, mais pas pour long-temps. Tenez, j'ai là, près du cœur, un petit cercle qui va, qui va peu à peu en se rétrécissant. Quand il ne sera plus qu'un point, ce sera fini.

Louise ne put retenir une larme qui tomba sur la main de Jules, tendue hors du lit.

— Vous avez donc bien de la miséricorde dans le cœur, puisque vous m'en montrez tant, habituée que vous êtes cependant au spectacle continuel des misères les plus cruelles?

— Oh! je suis loin d'être si méritoire, tant s'en faut! Mais vous m'intéressez comme personne ne m'a intéressée.

Et la main de Louise vint saisir la main du jeune homme, qui la serra de toute sa faible force.

— Oh bien! tenez, dit-il, puisque vous êtes si bonne, vous voudrez bien m'écouter. J'ai un gros poids sur la conscience; cela me l'allégera de vous conter mes fautes! Mes fautes! ah! si ce n'étaient que des fautes! je suis si coupable!

Il s'interrompit, haletant et suffoqué.

— Un peu de silence quelques momens, dit la sœur, posant les doigts sur ses lèvres.

Et lui soulevant doucement la tête, elle lui fit boire quelques gouttes d'eau gommée.

Le jeune homme reprit bientôt, assez apaisé.

— Je ne vous conterai pas toute l'histoire, ma sœur, ce serait trop long, et puis cela vous ennuierait; je vous dirai cela en quelques mots. Tenez, c'est une pauvre enfant que j'avais séduite. Il est vrai que je l'aimais de toute mon ame, et que je ne demandais qu'à l'épouser; mais il y eut je ne sais quelle difficulté de papiers qu'on ne voulut jamais lever à la mairie, et qui seule empêcha notre union d'être légitime. Mais ce n'est pas là mon plus grand tort. J'aimais Louise depuis un an. Depuis plusieurs mois elle m'appartenait. J'avais moins que jamais le droit de me séparer d'elle.— On me l'a dit dès mon enfance, et j'espère que c'est vrai pour être un peu justifié là-haut : je suis né prédisposé à tous les actes de démence.

J'étudiais la peinture. — Ne voilà-t-il pas qu'en quelques matinées je me laisse tourner la tête, fasciner par quelques-uns de mes camarades d'atelier, qui avaient arrêté un voyage à pied en Italie. Ils partaient tout de suite. — Sans réfléchir davantage, je suis des leurs. — Plus de Louise, plus d'amour! Tout est hors de mémoire. Il n'y a plus que l'Italie. O lâcheté sans nom! je fuis, je me dérobe un soir misérablement, sans prévenir même ma maîtresse! A peine prends-je le temps de lui écrire quelques lignes. — Je l'avoue, le voyage, la nouveauté et la beauté des lieux, l'admiration des chefs-d'œuvre, l'art se montrant souverain et triomphant partout et à chaque pas; puis, l'étude ardente et assidue des maîtres, le travail chaleureux et absorbant, ce furent des enivremens trop vifs, une occupation trop forte pour permettre le souvenir et les regrets; long-temps, bien long-temps, je ne pen-

sai guère ni à Paris, ni à Louise. Toutefois j'ai une tête qui tourne à tout vent, plus souvent au mauvais qu'au bon; enfin celui-ci était meilleur. Au bout de trois ans je fus tout à coup saisi de remords et profondément triste. J'étais à Rome, et mon cœur ne battait plus à regarder les *loges* et les *chambres* du Vatican. Je compris qu'il était temps, que je devais partir. Je ne prévins personne; je me mis en route seul, avec toute ma richesse, avec mon bagage de croquis et d'esquisses. Je ne manquais pas d'argent; j'en avais reçu de chez moi et gagné par des dessins et des portraits vendus. Je pris les voiturins; puis je m'embarquai à Livourne pour Marseille. J'avais une telle hâte d'être à Paris! Ame étrange et inexplicable que la mienne! cette Louise oubliée depuis trois ans était maintenant mon unique pensée; mais une mortelle inquiétude me possédait. J'étais en proie à mille doutes dévorans. Je n'avais pas eu de ses nouvelles une seule fois. Vivait-elle encore seulement, cette frêle enfant que j'avais, en m'en allant, jetée si rudement la tête contre terre? Et vécût-elle, où la retrouverais-je? La retrouverais-je libre et à moi si je la retrouvais? A ce dernier doute, il me passait par tout le corps un frémissement glacial à mourir. Je tombai à Paris le 5 juin. La ville était troublée; on se battait. C'était, me dit-on, une nouvelle querelle qui se vidait entre la garde nationale et les républicains. Je ne m'en inquiétai guère. Je n'avais qu'un but fixe. Descendu de diligence, je me fis mener à l'hôtel de la rue Traversière-Saint-Honoré où nous avions demeuré. — Qui eût compté les palpitations de mon cœur depuis la cour des Messageries jusqu'au Palais-Royal seulement? — Enfin le fiacre entra dans la petite rue Traversière. — Je heurtai tout tremblant. — Ce n'était plus le même concierge. — Ce n'étaient plus les mêmes gens qui tenaient l'hôtel. — On n'avait nul vestige de Louise, ni de son nom, ni du mien. — J'indiquai la chambre de Louise et la demandai. — Elle était occupée. Je pris celle qu'on me donna. — Il était tard; il n'y avait pas à sortir. — Et puis j'étais attéré. Où aller? — Où la chercher? — A qui la demander? — Je me couchai, et fus long-temps à fermer l'œil. Le bruit douloureusement excitant de l'artillerie et des fusillades empêchait d'abord bien un peu le sommeil; et puis j'avais en moi une pensée qui ne souffrait guère mon repos. Le matin, harassé des longues nuits passées en diligence, je m'endormis pourtant d'un sommeil lourd et ne m'éveillai que

tard. Je m'éveillai comme la veille, sans idée, sans projet. Je voulais toujours sortir, et toujours la même question : Où irai-je? Je passai la matinée à monter et à descendre l'escalier de Louise, à regarder la porte de sa chambre et la serrure; tout d'un coup je me souvins qu'une sienne vieille tante demeurait rue d'Angoulême. Ce fut un rayon du ciel; ce fut l'espérance même possédée. Je passai du dernier découragement à l'extrême confiance. Je ne doutai pas un moment d'avoir retrouvé Louise, et qu'elle ne fût chez cette tante. Je pris mon carton de croquis et je me dis : « Je lui montrerai ce soir tout cela; » puis je sortis.

J'avais résolu d'être prudent; je fis un long détour pour éviter les quartiers émus et encore périlleux.

Mais que voulez-vous? Il n'y a pas de précaution contre le sort. Comme je traversais le boulevart du Temple, un garde national à cheval est passé au galop, et j'ai reçu en son honneur la balle qui m'a mis où je suis; — qui fait mourir à l'hôpital le grand artiste de vingt ans, le second Nicolas Poussin; juste punition d'un orgueil effréné, d'une ingratitude et d'une insensibilité hideuses!

Le jeune homme s'arrêta épuisé. Louise le souleva doucement et son oreiller avec lui. Elle lui essuya le front; puis, rassise, elle couvrit du même mouchoir mouillé ses yeux inondés.

Il y eut un long silence.

— Enfin, il faut que j'achève, dit le malade, car ma vie s'en va vite, et si je ne me hâte, je n'arriverai pas au terme de cette longue confidence. La grace suprême, ma mère, que je vous demande à titre de mourant...

Louise sanglottait.

— C'est d'aller, aussitôt que vous pourrez, demain, par exemple, chez cette tante logée rue d'Angoulême, n° 6. Louise existe, j'en suis sûr, puisque je vais mourir.

— Ah! fit la religieuse d'une voix étouffée.

— C'est là mon sort. Si j'eusse vécu, je ne l'aurais pas retrouvée vivante. Mais, écoutez bien ceci, ma mère, vous saurez où est Louise, où elle habite; alors vous l'irez trouver, vous lui conterez mon retour d'Italie, mon vain espoir, ma blessure; vous direz que, pour obtenir mon pardon et une larme d'elle, j'aurais donné avec transport toute ma vie en ce monde, — *en ce monde!* — oh! bien, et toute ma vie dans l'autre aussi!

— Silence, Jules, ne blasphème pas, cria Louise en se levant; tais-toi, tais-toi.

— Oh! qui me parle ainsi? dit le jeune homme, se dressant sur le coude par un suprême effort et prenant de ses deux mains le bras de la sœur qu'il força de s'asseoir au bord du lit. Alors il leva une des grandes ailes blanches du bonnet de la religieuse :

— Oh! mon Dieu! c'est elle, c'est Louise! cria-t-il.

Il retomba sur son oreiller sans connaissance. Louise fut dans de cruelles transes. Sels, eau glacée, rien ne faisait. Elle se prit à pleurer amèrement, puis elle se tordit les mains. Elle sortait de la ruelle; elle voulait appeler et n'osait. Elle eut un quart d'heure de dure angoisse.

Jules rouvrit les yeux; il regardait longuement, sans parler, Louise, dont les larmes tombaient à flots, et il pleura aussi.

— Ainsi, c'est vous! c'est vous qui êtes Louise! Alors me pardonnerez-vous vous-même?

— Vous pardonner! Mais est-ce que j'avais quelque chose à vous pardonner? Je ne dirai pas que j'attendais votre retour. L'état que j'ai embrassé vous témoigne assez le contraire. Mais je vous bénissais de loin. Je priais pour votre réussite dans votre art. Je vous aimais toujours.

— Ah! vous m'aviez pardonné! ah! vous m'aimiez! Ainsi tu m'aimes! Mais alors rien n'est fini. Tout va recommencer.

Louise sentit que la douleur et l'amour étouffaient en elle la religieuse et que ses dernières résolutions de courage expiraient involontairement; et, bon gré mal gré, elle s'était laissé reconnaître. Que faire? Fallait-il s'enfuir? Mais elle, sœur grise, manquer à son saint devoir et abandonner un mourant! Non, c'était impossible. — Elle porta convulsivement à ses lèvres la croix de son chapelet, et crut se sentir raffermie.

— Ayez des pensées plus graves et plus pieuses, Jules, dit-elle, après une pause, d'une voix qui s'efforçait d'être calme; car il n'y a rien à cacher! Nous savons l'un et l'autre que vos instans sont comptés! Je ne vous proposerai pas même d'aller vous chercher l'aumônier de la chapelle; ce n'est guère l'heure, et puis vous ne voudriez pas; mais prions ensemble. Ne me demandez pas de vous pardonner. Demandons à Dieu qu'il nous pardonne, Jules!

— Oh! c'est vrai! Il faut mourir! Mais quel malheur! car rien

n'eût empêché notre bonheur! Les vœux qui t'engagent ne sont pas éternels. Tu aurais été ma femme! Mon pinceau, qui m'eût fait un nom, nous eût fondé une vie brillante et heureuse. Que je suis malheureux de mourir!

— Je suis plus malheureuse de vivre. Mais au nom du ciel, Jules, tiens un langage qui convienne mieux à cette heure! Pensons à Dieu, pensons à nos ames si fort en risque! Prions ensemble!

Mais lui, détournant bien ailleurs sa pensée, est tout à son amour :

— Ainsi, Louise, dit-il d'un ton de reproche, si je n'eusse point par hasard soulevé votre grande coiffe, je n'aurais pas su qui vous étiez, vous ne me l'auriez pas dit?

Et le tendre dépit amoureux prenant aussi, au défaut de sa pieuse armure, la religieuse déjà hors de garde :

— Ainsi on a besoin de montrer son visage! La voix, les pleurs, les mains pressées, ne révèlent rien au cœur? reprit-elle.

Malheureux enfans et bien véritables amans qui oubliaient tout, et recommençaient déjà les agaceries de la folle jeunesse, les coquetteries du bonheur sur ce lit où la mort était déjà assise entre eux!

Tout d'un coup Jules jeta un cri douloureux.

— Ah! dit-il d'une voix comprimée, le cercle cruel s'est resserré enfin sur son dernier point. Je l'avais dit d'avance, mais je n'y pensais plus. C'est la mort. Louise, Louise, adieu Louise, ma femme! Tes lèvres, un baiser, le baiser d'adieu!

Et la pauvre fille, se jetant éperdue au cou de son amant, reçut à la fois son dernier soupir et son dernier baiser.

Après des torrens de pleurs répandus, Louise s'arracha brusquement des bras déjà refroidis de Jules. Elle s'essuya les yeux, puis elle se jeta à genoux en travers du lit, et y pria longuement. Elle se releva ensuite et fut se rasseoir au chevet du mort.

Ce n'était pas encore le petit jour. A peine une clarté vague éclairait le sommet des hautes fenêtres de la salle. Une longue figure s'avança rapidement, et entra dans la ruelle du lit de Jules. Louise ressentit d'abord un frisson qui la glaça tout entière; mais elle reconnut bientôt la voix de Marie.

— Eh bien! mon enfant?

— Tout est fini.

— Alors ton rôle est fini; tout le reste me regarde. Va, chère malheureuse, prendre un peu de repos, si tu peux.

Elles s'embrassèrent étroitement. Louise sortit de la salle et regagna sa cellule.

Marie, qui avait pris la place de Louise près du chevet de Jules, laissa tomber de ses mains son chapelet, dès que le jour parut. Elle se leva et tira d'un paquet qu'elle avait apporté, un drap blanc, dans lequel elle ensevelit le mort. Le premier infirmier qui entra reçut l'ordre de descendre avec un extrême soin, et de tenir sous clé jusqu'au convoi, à l'abri des larcins de l'amphithéâtre, ce corps destiné à une sépulture particulière de famille.

Louise, exténuée, à bout de toute force, accablée sous tant de coups, avait dû garder le lit tout le jour. Le soir, Marie vint lui dire le bon arrangement du service préparé pour Jules. Les deux pauvres sœurs avaient mêlé leurs bourses. Tout avait été arrangé à la mairie par les soins d'un tiers. On aurait un corbillard avec tentures, une fosse à part pour cinq ans, une pierre gravée avec une croix au-dessus et une balustrade de bois de chêne noir, deux petits cyprès à droite et à gauche de la pierre, la terre de violettes et de pensées éparses dans un gazon fin autour; et on avait pu payer tout cela. — C'était un coin de consolation!

Le lendemain, Louise put se lever. Quelle maladie, du reste, l'en eût empêchée? La messe pour tous les morts de la veille qui allaient ensemble à la fosse commune avait été dite à huit heures.

Par suite de cette disposition et de l'heure différente du convoi particulier, il y eut pour lui, à dix heures, une messe particulière dans la chapelle. Avec quelle ferveur et combien de larmes elle fut écoutée par les deux sœurs agenouillées l'une près de l'autre!

Au dehors, l'apparition d'un corbillard à franges à la porte de l'hospice avait attiré un concours considérable de curieux. Ils savaient déjà que le défunt était un jeune homme mort de blessures. — Ce n'était pas un soldat; — ce n'était pas un garde national (il aurait eu un détachement soit de ligne, soit de garde nationale); — ce ne pouvait être qu'un républicain.

Et le pauvre Jules, qui n'en pouvait mais, partit pour le cimetière suivi du groupe des péroreurs, grace à leurs éclaircissemens, volontiers fournis aux questionneurs, salué ou maudit des gens rangés sur le passage, selon leur opinion tout ardente du moment.

Les deux sœurs avaient vu le corbillard tourner le chemin de ronde et disparaître.

Marie prit Louise par la main et la fit remonter avec elle aux salles.

— Allons, amie, dit-elle, le devoir maintenant, le dévouement sans bornes à tous les maux humains! le dévouement! et rien autre chose! Je ne te dis pas que tu seras jamais bien heureuse! Une plaie trop cruelle a été ouverte en ton cœur; mais tu n'as plus à souffrir les grandes souffrances! Dieu t'a envoyé le remède qui cicatrise au moins la blessure, s'il ne l'empêche pas d'être toujours sensible. Il t'a rendu la paix de l'ame; ton sort est fixé. Tu sais que tu n'as plus rien à craindre ni à espérer!

— Hélas! j'aimais, je crois, mieux mon incertitude, murmura Louise.

Marie n'avait pas entendu. La porte de la salle Saint-Augustin, où elles entraient, s'était refermée sur ces paroles (1).

A. Fontaney.

(1) L'histoire qui précède a été écrite d'après des documens authentiques recueillis à Saint-Louis même. Cet hospice est aujourd'hui l'un des plus importans et des plus anciens de Paris. Les noms de MM. Biett, Jobert, Emery, etc., témoignent suffisamment de la hauteur de l'enseignement qui s'y pratique. Fondé sous saint Louis, il fut d'abord consacré exclusivement au traitement des maladies contagieuses. Présentement, toutes les maladies y reçoivent également les soins bienfaisans de la science.

(Note de l'auteur.)

AVENTURES

DU GRAND BALZAC,

POUR FAIRE SUITE AUX MYSTIFICATIONS
DU PETIT POINSINET.

II. — LA MAISON DE BALZAC.

Dans un petit hameau composé de cent cinquante feux environ, à une lieue d'Angoulême, Jean-Louis Guez, qui s'intitulait seigneur de Balzac, quoique la seigneurie de l'endroit appartînt au chapitre métropolitain, avait élu résidence et placé le siége de sa maison, qu'il disait sortie de l'ancienne souche des Balzac d'Entrague, originaires de Brioude en Auvergne. Mais on savait fort bien, sans être grand généalogiste, que le père du sieur de Balzac était un Gascon de basse naissance, que son heureuse étoile tira du fond de sa province pour l'attacher à la fortune du maréchal de Bellegarde et du duc d'Épernon; or le premier auteur de cette noblesse de fraîche date n'avait jamais porté d'autre nom que celui de *Guez*, et son fils s'avisa d'ajouter à ce nom tristement roturier le nom sonore de Balzac, emprunté à la seigneurie dont il acheta le vieux château en ruines.

C'était là que vivait, retiré du monde depuis plus de quinze ans, un homme dont la réputation se répandait sous la forme épisto-

laire dans toutes les cours de l'Europe. Jean-Louis Guez fut d'abord présenté à l'évêque de Luçon, qui devait être l'illustre cardinal de Richelieu, et il tourna toute son ambition vers les honneurs ecclésiastiques que son premier protecteur semblait lui offrir ; mais loin d'obtenir l'évêché qu'il espérait, il eut le déplaisir de se voir refuser une petite abbaye : il n'était pas encore connu par ses lettres plus maniérées qu'éloquentes, et plus ridicules que sublimes. Après cet échec dont il garda toujours rancune au ministre, il se retira dans une solitude complète pour s'y livrer à la littérature et à la philosophie; quand la publication de son premier volume de lettres, en 1624, l'eut mis à la tête des écrivains de son temps, le cardinal de Richelieu essaya de l'attirer auprès de lui, à force de promesses et d'éloges; mais le sieur de Balzac était satisfait de la position qu'il avait prise, et ne voulait pas la quitter pour devenir un courtisan perdu dans la foule : il demeura donc en Angoumois et ne cessa plus de jouer son rôle d'épistolier.

Les lettres de Balzac, qui n'avaient de remarquable que leur pédanterie de style, émurent toute la gent écrivassière, que cette querelle mesquine divisa en deux camps; de chaque côté, l'irritation était égale. Ceux-ci élevaient Balzac au-dessus des modernes et même des anciens ; ceux-là lui reprochaient ses plagiats mal déguisés, et la pauvreté de son imagination contrastant avec le luxe de sa phraséologie; les uns l'accusaient de mépriser ses contemporains, et de se regarder comme le régénérateur de la langue française; les autres le louaient de sa modestie dénuée d'intrigues et avide d'obscurité; mais ceux qui jugeaient la question avec autant d'impartialité que de connaissance des faits véritables, ne pardonnaient pas à Balzac son orgueil excentrique, et ses mauvais procédés à l'égard de la plupart de ses émules; quelques plaisans avaient imaginé de lui attribuer la devise de Diane de Poitiers : *Donec impleat orbem*, avec le croissant allégorique, et Balzac, qui s'estimait seul plus que la pléiade de Ronsard et l'académie du cardinal de Richelieu, acceptait de bonne foi tout ce que l'admiration peut créer de faux et d'extravagant, pour se produire avec éclat; Balzac en était venu au point de ne plus sentir que cet encens grossier qui affecte si désagréablement un esprit délicat. Les louanges qu'on pouvait lui faire n'égalaient jamais, d'ailleurs, celles qu'il se faisait sans cesse à lui-même, non-seulement dans son for

intérieur, mais encore à haute voix, en public. Cependant le bruit avait couru plusieurs fois que la plume du sieur de Balzac était tenue par une autre main que la sienne.

Tant de haines et de jalousies littéraires, amassées contre Balzac, firent explosion, lorsque frère André de Saint-Denis, de l'ordre des feuillans, imprima un traité dans lequel il signalait *la conformité de l'éloquence de M. de Balzac avec celle des plus graves personnages du temps passé et du présent*. Cette attaque fut suivie d'une foule d'autres qui décidèrent Balzac à publier son *Apologie* sous la responsabilité de son secrétaire Ogier; l'apologie attisa le feu de la dispute, au lieu de l'éteindre, car une phrase relative au frère André amena de nouveaux champions dans l'arène : le général des feuillans, le père Goulu, interpréta de son ordre ce que Balzac avait dit de certains petits moines qui sont dans le monde comme les rats dans l'Arche; il écrivit donc un gros volume de critique, bizarrement nommé *Lettres de Phyllarque à Ariste*. Aussitôt le ban et l'arrière-ban des amis et des ennemis de Balzac coururent l'un sur l'autre; la mêlée fut terrible et l'on y versa des flots d'encre : peu s'en fallut que le sang ne coulât aussi, lorsqu'un des agresseurs de Balzac fut assailli dans une auberge par des hommes masqués, qui l'injurièrent et le frappèrent. Cet épisode tragi-comique, dont le héros, appelé Javersac, demandait vengeance, termina un différend dans lequel Balzac n'avait pas daigné paraître en personne, quoique son nom et ses ouvrages y fussent seuls intéressés.

La renommée de Balzac s'augmenta de cette guerre de plume, et plus il évitait de monter sur le théâtre de la publicité, plus le public se plaisait à s'occuper de lui, et à fouiller dans le mystère de sa vie privée. De là, bien des anecdotes singulières, bien des particularités neuves, qui servaient à repaître la curiosité des oisifs. Balzac entretenait un commerce de lettres très étendu avec les personnes les plus distinguées de France et de l'Europe; mais il était plus avare de ses momens que de ses correspondances. Ne le voyait pas, ne lui parlait pas, qui voulait; sa porte restait fermée ordinairement à tous les étrangers qui venaient de fort loin pour le complimenter, et quand il consentait à les recevoir par quelques considérations de politesse ou d'amour-propre, les audiences qu'il leur donnait étaient calculées de manière à produire sur eux une

impression d'enthousiasme ou d'étonnement. Dans cette intention, il portait des costumes extraordinaires, qui rappelaient les modes de l'Orient, et ne frappaient pas moins par leurs couleurs que par leurs formes inusitées; tantôt il ne faisait que saluer les visiteurs sans leur adresser la parole, tantôt il les promenait dans son jardin en leur racontant l'histoire de ses ancêtres sans leur laisser le temps de prononcer une syllabe; mais souvent on n'arrivait pas jusqu'à lui, et on était seulement admis à l'observer de loin à travers la porte, tandis qu'il travaillait à ses lettres et s'agitait ainsi qu'un possédé pour accoucher de la moindre phrase.

Jean-Louis Guez, alors âgé de quarante-deux ans, n'avait jamais été marié et ne paraissait pas désirer de l'être, car il posait en principe que le mariage est aussi pernicieux au génie qu'à l'amour; en outre, il ne se faisait pas scrupule de dire qu'un homme de véritable mérite devait mettre sa gloire à procréer des livres et non des enfans. Il bornait donc à la simple galanterie ses relations avec les femmes qui, semblables aux papillons du soir que la lumière attire, venaient à l'envi se brûler aux rayons de la célébrité du grand Balzac. Cette galanterie même, composée de petits soins, de madrigaux musqués, de lettres caressantes et de toutes les mignardises des bergers de l'*Astrée*, avait beaucoup de charme pour Balzac qui, suivant son expression, préférait l'esprit à la matière et ne demandait pas que les idées prissent un corps pour tomber sous les sens. C'était apparemment dans l'intention de satisfaire ses goûts chastes et romanesques, qu'il avait associé son existence à celle d'une personne qui poussait plus loin encore ces théories du parfait amour et qui les pratiquait comme une religion.

Alcinadure de Chenillac aimait Balzac avec toutes les fadeurs et toutes les délicatesses que les romans d'Honoré d'Urfé avaient enseignées à leurs lectrices; elle avait été élevée, autrefois, à l'école de ce savant raffineur de sentimens tendres; elle était parente de l'illustre Diane de Château-Morand, qui commença par inspirer les soupirs amoureux que son mari jetait aux échos du Lignon et qui finit par être pour lui un objet de dégoût, à cause des grands chiens qu'elle avait sans cesse autour d'elle et jusque dans son lit. Alcinadure, qui se croyait encore capable de servir d'objet à une belle passion et de prétexte à un roman pastoral, n'était pas seulement une vieille coquette prétentieuse et ridicule; elle rachetait

ces défauts de jugement et cette ignorance de soi-même par d'excellentes qualités qui honoraient son cœur autant que son esprit. Elle avait consacré sa vie ou plutôt sa vieillesse à Balzac qui la chérissait comme une mère, mais qui s'efforcait de lui montrer l'affection exclusive qu'on porte à une maîtresse, en se dissimulant la distance que l'âge avait mise entre eux. La reconnaissance et l'amitié faisaient les frais de l'amour.

La liaison de Mlle de Chenillac et de Balzac ne datait pas de moins de vingt-cinq ans, et dès cette époque la bonne dame s'était déclarée la *bergère* de ce jeune *berger*, qui lui plut, comme elle l'avouait tout haut, par une secrète intelligence de leurs ames. Jean-Louis Guez manifestait déjà des dispositions naturelles pour le genre épistolaire : ce furent ses premières lettres, écrites sans art et sans apprêt, qui séduisirent Mlle de Chenillac et l'invitèrent à s'attacher à l'avenir littéraire de ce bel-esprit naissant. Elle était pleine des leçons puisées dans les ouvrages et dans les entretiens de d'Urfé; elle avait d'instinct quelque talent pour écrire, pour donner à sa pensée une forme de style ingénieuse et ornée; elle se promit de mêler ses inspirations à celles de son héros de roman et d'essayer ce que pourrait une plume de femme dans les mains d'un homme. Il y eut donc entre eux une mystérieuse association de travail qui resserra les liens de sentiment dans lesquels le jeune homme s'était laissé prendre au sortir du collége.

Mlle de Chenillac avait vendu les biens qu'elle possédait dans le Forez, pour venir en apporter le produit à son ami qui acheta la terre de Balzac avec les deniers de son Alcinadure; si celle-ci se fût résignée à vieillir et à renoncer aux bergeries de Céladon; si elle n'eût pas cherché à couvrir les rides de son visage avec le fard de son imagination; si elle eût évité de se prêter aux grotesques mascarades de l'amour et de la jalousie, Jean-Louis Guez n'aurait eu qu'à se féliciter des avantages et des plaisirs que lui procurait une pareille union, fondée sur l'amitié et le dévouement. Mais Mlle de Chenillac devenait plus exigeante et plus *Astrée*, à mesure que les années ajoutaient un nouveau ridicule à ses prétentions et une nouvelle froideur à la passion de son fidèle adorateur; elle ne s'apercevait pas qu'elle avait vieilli, elle ne sentait pas même qu'elle vieillissait tous les jours davantage et que la décrépitude de toute sa personne portait un amer défi à la jeunesse éternelle de

son cœur : comme elle vivait dans une retraite qu'elle s'efforçait de rendre absolue, elle s'éloignait ainsi de tout objet de comparaison et fermait les yeux aux prudens avis de son miroir. Jean-Louis Guez était d'ailleurs trop poli pour parler aussi franchement que ce miroir qu'on ne voulait pas entendre.

Balzac, qui affectait de n'avoir que le souffle et de se nourrir d'alimens spirituels, plutôt que de subir les honteuses nécessités de notre nature, avait malheureusement un physique et un embonpoint assez peu conformes aux habitudes plus divines qu'humaines qu'il eût voulu adopter ou faire supposer : à l'en croire, il passait des jours entiers sans rien prendre, et, en tout temps, ne buvait que de l'eau à ses frugals repas; mais ses joues hautes en couleur célébraient les vertus de la vigne angoumoise, et l'exubérance charnue de son corps court et ramassé ne témoignait pas de sa fidélité à observer les jeûnes prescrits par l'église; il se plaignait sans cesse de toutes sortes de maux imaginaires que démentait l'air de santé et de vigueur, qu'il était condamné à porter partout avec lui : il aurait donné deux années de son existence pour être maigre et pâle, selon l'idée qu'il se faisait des caractères extérieurs du génie; il n'avait laissé graver son portrait qu'à la condition expresse de subordonner la figure qu'il avait à celle qu'il voulait avoir; car son amour-propre immodéré s'étendait à tout, aux petites choses aussi bien qu'aux grandes, et il était d'avis que le sieur de Balzac, qui se glissait, sous la forme de ses livres, dans la société des rois, des princes et des dames, ne devait pas, de sa personne, ressembler à un Scapin.

Jean-Louis Guez croyait obvier à ces apparences triviales, en adoptant les modes les plus extravagantes qu'il imitait des anciens temps; il avait le projet d'étonner le vulgaire à la première vue, par l'étrangeté du costume, et par la physionomie non moins étrange que lui prêtaient ces habillemens hétéroclites : tantôt il prenait un petit collet d'abbé de cour; tantôt il se coiffait d'une calotte rouge, ou bien d'une barette noire; tantôt il s'embéguinait d'une toge traînante, de laine ou de velours, fourrée d'hermine; tantôt il ceignait l'épée et se déguisait en gentilhomme avec une grande profusion de dentelles et de rubans; mais ordinairement, comme il ne sortait pas de l'enceinte de son fief, il portait une espèce de robe ample, à larges manches, bouton-

née par-devant jusqu'au col, en drap de soie de couleur éclatante et bizarre. Cette robe, tour à tour écarlate, pistache, jaune, orange, violette, n'eût pas mal convenu à quelque magicien de foire.

Mlle de Chenillac avait aussi de très singulières manies de costume, qu'elle tirait de l'*Astrée*, ainsi que la plupart de ses idées et de ses phrases : elle réalisa plus d'une fois toutes les folies qu'on avait attribuées, par malice, aux *bergères* de l'hôtel de Rambouillet, où le tendre et le pastoral florissaient alors sans partage, avant que Corneille eût fait *le Cid*, et que Molière se fût moqué des *précieuses*. Elle ne rougissait pas de s'affubler du plus grotesque accoutrement, composé de gaze, de taffetas et de satin rose et amaranthe, avec des guirlandes de fleur en écharpe et en ceinture; elle ornait ses cheveux de perles et de grappes de sorbier; elle portait d'une main un luth, dont elle pincait agréablement, et de l'autre main, une houlette dorée autour de laquelle s'enroulaient des emblèmes et des devises. En cet équipage, elle menait paître, sur les bords de la Charente, cinq ou six moutons qu'elle lavait et peignait elle-même, en les baisant, en les appelant par leurs noms, en leur disant mille fadeurs insensées. On la connaissait dans le pays, sous le sobriquet de la *fée d'Arcadie*, et elle ne trouvait pas mauvais qu'on la désignât ainsi en mémoire des illustres bergères qui avaient rendu fameuse cette province de l'ancienne Grèce. Pour compléter le personnage, il faudrait peindre la grande taille d'Alcinadure, ses membres frêles et décharnés, sa poitrine concave, ses longs bras d'araignée, son visage desséché comme celui d'une momie, ses yeux ternes et toujours larmoyans, son nez et son menton aiguisés pour ainsi dire par la vieillesse, sa bouche édentée et noirâtre; enfin tous les signes d'une caducité non équivoque.

—Petit père Ogier, cria Jean-Louis Guez qui travaillait à ses correspondances ou plutôt à une seule lettre commencée depuis dix jours et recopiée plus de vingt fois, je suis arrêté tout court par une difficulté que je vous prie de résoudre : faut-il écrire *je vous envoierai*, ou bien *je vous enverrai?*

—Que m'enverrez-vous? répondit une voix sourde qui venait du plafond où l'on apercevait une face humaine collée à l'ouverture d'une sarbacane.

— Je vous demande si les auteurs de l'Académie mettent dans leurs livres *j'envoyerai* pour le futur du verbe *envoyer?*

— La question a été débattue et décidée en présence du cardinal, nonobstant l'avis de M. Chapelain, qui tenait pour conserver *j'envoyerai* comme dérivant mieux du présent *j'envoie* et de l'étymologie indiquant une *voie* à suivre.

— Non, puisque l'Académie a résolu de dire *j'enverrai*, je m'en vais l'embarrasser fort en disant *j'envoierai,* pour lui faire pièce. A propos, n'est-il point venu de lettres de Paris?

— Non, que je sache; mais avec qui menez-vous cette correspondance?

— Avec... le cardinal de Richelieu.

— Bon! je ne lui ai écrit qu'une lettre en votre nom, pour vous excuser d'être de l'Académie, en compagnie de M. Voiture?

— Je lui écris souvent de ma main, reprit Balzac en se rengorgeant, lorsqu'il me consulte sur les affaires du gouvernement; mais ce sont choses secrètes que vous ne devez pas voir.

— Eh bien! monsieur de Balzac, êtes-vous en veine ce matin, et achevez-vous cette épître que vous ne m'avez pas montrée, mais qui doit être miraculeusement belle, au soin que vous prenez de la transcrire au net pour la dixième fois?

— Vous ne vous trompez pas dans vos conjectures, mon petit père, répliqua Balzac qui se délectait à recevoir des éloges, ainsi qu'un chat qui se pâme sous une main caressante; cette pièce est un chef-d'œuvre que m'envierait Cicéron, s'il eût écrit en français.

— Mlle de Chenillac a-t-elle fourni le plan et la matière de ce nouveau prodige épistolaire? Ne voulez-vous pas que j'en tire copie?

— Non, assurément. Alcinadure ne doit point soupçonner que j'ai fait une lettre sans son avis, et je vous prie de le lui taire.

— Je ferai comme il vous plaira, monsieur de Balzac; je regrette toutefois que votre Muse ne soit plus consultée sur ce qui concerne votre gloire.

— C'est que ma gloire n'est pas seule intéressée à ces écritures, reprit Balzac en soupirant : *Omnia vincit amor!*

— *Et nos cedamus amori.* Je sais, monsieur, combien vous aimez Mlle de Chenillac, et aussi combien elle vous aime.

— Hélas! mon petit père Ogier, il n'y a que le renom d'un écrivain qui ne perde pas en vieillissant! Ma pauvre Alcinadure a beau faire pour plâtrer ses rides et s'abuser elle-même sur les inexorables conséquences de l'âge, elle n'est plus pour moi ce qu'elle était naguère, et plus je m'efforce de n'avoir d'yeux que pour son esprit qui est jeune et galant, plus involontairement je la regarde au visage, où je trouve sans cesse les progrès de cette fâcheuse décrépitude, pour laquelle il n'est pas d'eau de Jouvence.

— Ah! monsieur de Balzac, êtes-vous devenu aveugle, que les mérites de cette illustre demoiselle ne vous frappent plus d'admiration?

— Sans doute, elle a un esprit merveilleux, et orné de graces incomparables; elle a un style excellent qui surpasse le nôtre.....

— C'est votre Muse enfin, monsieur de Balzac, et je l'estime si haut, que je la regarde comme un petit Parnasse inclus dans une seule personne.

— Écoutez avec attention l'épître que je viens d'achever, interrompit Balzac qui souffrait d'entendre louer quelqu'un devant lui.

— Je vous écoute, monsieur, répondit la voix qui devint plaintive; mais le cœur me saigne de penser que vous méditez une apostasie de cœur, et que vous allez renverser du piédestal la statue de votre déesse. Infortunée, qui mène paître ses moutons et chante des airs à votre louange sur les rives bocagères de la Charente, tandis que vous machinez contre elle une infidélité qui la réduira au désespoir!

A cette allocution, inspirée par l'enthousiasme que le prieur Ogier ressentait pour le caractère et le talent de Mlle de Chenillac, un remords dans l'ame de Balzac fut suivi d'un intervalle d'hésitation, durant lequel il froissa le papier qu'il avait écrit de sa main, et faillit le mettre en pièces; mais la crainte d'anéantir un ouvrage digne de la postérité l'empêcha d'accomplir ce sacrifice, et ayant commencé à lire tout bas la première phrase de ce billet, il en fut tellement charmé, qu'il eût consenti à se laisser couper une jambe, plutôt que de le détruire. Il s'anima par degrés à cette lecture muette, qu'il continua bientôt à demi-voix, et s'étant levé vivement, il se promena dans la chambre à grands pas, en déclamant et en gesticulant. Il ne paraissait pas moins content de lui-même qu'un paon qui déploie sa queue et relève son aigrette. Pour rendre la

comparaison plus sensible, il n'avait pas un organe beaucoup plus séduisant que celui de l'orgueilleux et stupide oiseau; il débita tout d'une haleine cette espèce d'amphigouri boursouflé et prétentieux :

« Madame et très puissante divinité, celui qui est assez maltraité de la trop cruelle Fortune pour être privé de votre agréable entretien, se meurt d'envie de vous voir et contempler au milieu de la pompe de vos rayons. Cette envie, qui ne fut d'abord qu'une simple piqûre d'abeille, a fini par s'irriter et s'agrandir à l'instar d'une profonde blessure, avec laquelle on ne saurait durer longtemps. Voilà pourquoi je vous demande grace, en cas que votre intention n'ait pas été de me conduire si tôt, sans que je fisse résistance, au monument que l'ingrat amour me prépare de ses propres mains. La vérité est que je suis une lampe quasi éteinte, dont votre éclatante lumière a épuisé l'huile. J'ai brûlé pour vous faire fête, et vous me condamnez à jeter mes derniers feux vis-à-vis de mon tombeau, qui s'ouvre devant vous, belle et cruelle Arthénice. C'est l'absence qui fit couler dans mes veines un poison dévorant, lequel a peu à peu consumé mon cœur enveloppé de cette robe de Nessus; l'absence a changé mes jours en siècles de souffrance. Commandez donc que j'expire en vous adorant d'un zèle sans égal, ou bien que je réchauffe à votre soleil les restes glacés de ma misérable vie. J'avais juré un constant et pur amour aux neuf pucelles de la double colline; mais vous avez eu bon marché de ces sermens qui se sont envolés, ainsi que les oracles de la sibylle tracés sur des feuilles d'arbre. Je suis désormais, dans votre dévotion, parmi la foule des beaux-esprits qui se sont rangés esclaves de vos regards. Généreuse Arthénice, vous semblez, dans vos lettres qui me sont plus que l'Évangile, souhaiter que je vienne à Paris, où réside votre empire; vous daignez remarquer, dites-vous, que mon étoile ne brille pas à votre horizon, semé de tant d'astres, que je ne pourrais les nommer ni les compter; vous daignez encore, ce qui est le comble de la grandeur d'ame, imaginer une occasion qui vous conduirait en mon château de Balzac, et dans une semblable rencontre, vous ne craindriez pas de loger au même lieu où mon quarantième aïeul reçut la comtesse de Provence, Alix, qui n'avait pas votre génie nonpareil... Eh! combien je bénirais l'année, le jour, l'heure, qui seraient signalés par une telle

fortune! Cependant, comme je me reprocherais de ne vous avoir pas prévenue par un voyage, lequel n'aurait certainement pas pour but de siéger à l'Académie, mais seulement de me prosterner à vos pieds!.. Je regrette en secret, merveilleuse Arthénice, que vous honoriez de vos bonnes graces cette pauvre Académie, dont je n'ai fait aucun état, et qui s'est avisée d'élire M. Voiture. Je ne me consolerais jamais d'avoir une rivale de cette sorte, si je n'étais pas sûr de vous la faire oublier, par mon premier livre; ce sera *le Ministre*, et je vous en ferai la dédicace, de préférence à tous les rois, princes et hauts personnages, qui paieraient bien cher l'honneur de servir de parrains à mon plus chétif enfant. Celui que je mets au monde pour vous, serait plus parfait, si vous me prêtiez votre concours, avec lequel je voudrais être, madame, votre très obéissant et très fidèle serviteur, etc. »

Balzac avait été surpris de l'accueil froid et silencieux fait à son épître, que n'interrompit aucune marque d'approbation. L'idée lui vint que le prieur Ogier était mort subitement, à force d'être ému de la beauté de cette épître. Il l'appela donc, à plusieurs reprises, en levant les yeux vers la sarbacane, où ne se montrait plus la figure blême du secrétaire; mais comme il se disposait à monter à l'étage supérieur pour apprendre des nouvelles de l'effet produit par sa lecture sur son secrétaire, il vit la porte s'ouvrir et le prieur paraître sans qu'on lui eût permis l'entrée du cabinet d'étude qui était aussi sainte et inviolable que celle du sanctuaire des temples d'Isis.

François Ogier, qui avait souvent tenu la plume sous le nom de Balzac, et qui n'avait mis son nom en tête de ses ouvrages que dans la fameuse querelle de *Phyllarque*, était au physique, sinon au moral, le plus épais et le plus lourd des hommes. Il compensait en largeur ce qui lui manquait en hauteur, et sa petite taille faisait ressortir davantage l'énormité de sa corpulence. Il ne ressemblait pas mal à un phoque, tant il se traînait lentement et pesamment, tant il exhalait avec effort sa respiration pénible, tant sa tête exiguë était peu apparente sous une forêt de longs cheveux gras qui l'enveloppaient. Ces cheveux, semblables à une crinière de bison, lui couvraient la moitié du visage et en cachaient le teint de cire. Il n'avait, d'ailleurs, aucun des caractères de la jeunesse, quoiqu'il eût près de quarante ans, sauf toutefois une naïveté qui allait

jusqu'à l'innocence la plus enfantine sur tout ce qui ne s'apprend pas dans les livres. Il n'était sorti de son couvent que pour prendre de l'emploi dans la maison de Balzac, qui lui fit obtenir un modique bénéfice, ayant titre de prieuré aux environs du château. Le prieur Ogier, en devenant collaborateur mystérieux de Balzac, avait appris à estimer fort médiocrement le talent de son maître; mais, en revanche, il vouait une sorte de culte à la *bergère* Alcinadure, et enviait le sort du *berger* plutôt que celui de l'écrivain. Une rivalité secrète existait donc entre Ogier et Balzac, que divisaient aussi leurs prétentions littéraires.

— Quelle est cette Arthénice? dit Ogier avec un trouble auquel n'était pas étrangère une douce espérance.

— C'est une déesse sans pareille, répondit Balzac qui s'en faisait accroire volontiers à lui-même; c'est la reine des cœurs et des esprits.

— Vous avez donc donné le nom d'Arthénice à la divine Alcinadure? reprit tristement Ogier, qui regrettait de n'avoir plus de reproches à faire sur l'inconstance de son rival. Mais d'où vient que vous lui écrivez de la sorte? Les réponses doivent être inimitables?

— Oui, les réponses sont au-delà de tout ce qu'ont écrit les anciens et les modernes, s'écria Balzac en approchant de ses lèvres un sac de velours brodé d'or, dans lequel étaient renfermés des papiers : Arthénice a le génie d'Aristote et le style de Cicéron.

— En vérité, qui le sait mieux que moi! dit le prieur avec componction. Alcinadure fera tort à toutes les Saphos de l'antiquité.

— Je ne vous parle pas d'Alcinadure, reprit Balzac piqué du quiproquo, mais d'une divinité inconnue qui reste encore cachée dans un nuage, quoiqu'elle se révèle assez par des lettres qu'on dirait écrites à l'aide d'une plume tirée de l'aile des anges.

— Ah! monsieur de Balzac, avez-vous le cœur de trahir votre souveraine! murmura Ogier, qui cherchait à dissimuler sa joie et qui s'indignait pourtant de voir une autre femme préférée à Mlle de Chenillac. Ainsi donc, vous renoncez à la dame de vos pensées, à l'objet de votre amour...

— Relisez ceci, mon petit prieur, interrompit Balzac qui ne voulut pas en venir à cette explication délicate vis-à-vis d'un subalterne, et admirez derechef.

— J'admire comme la trahison est mal secondée par l'orthographe, dit le prieur, qui sourit malignement en parcourant des yeux la lettre qu'on lui avait remise.

— Eh quoi! mon ami, l'orthographe n'est pas ce qu'elle doit être? répliqua modestement Balzac : j'ai recopié dix fois le brouillon.

— Apollon, qui est fidèle aux neuf muses, vous punit de votre inconstance en vous ravissant la faculté de l'orthographe.

— Ogier, puisque vous avez mon secret, tirez-moi une belle copie de cette lettre, que j'ai hâte d'envoyer à qui l'attend?

— Moi, tremper dans ce complot détestable! Non, monsieur, je me brûlerais la main comme Mutius Scevola, plutôt que de toucher la plume.

— Holà! monsieur le prieur, vous le prenez sur un ton bien superbe! s'écria Balzac qui s'étonnait qu'on lui résistât en face.

— Monsieur, je vous jure que je n'écrirai rien qui soit au préjudice de Mlle de Chenillac.

— Je vous y forcerai, maître Ogier; car vous êtes à mon service et nullement à celui de Mlle de Chenillac.

— Vous vous trompez, monsieur. Je suis votre secrétaire, j'y consens; mais j'étais auparavant l'esclave de la divine Alcinadure.

— Soyez l'esclave de qui vous semblera, maître Ogier; mais si vous refusez de m'obéir, je vous congédierai tout à l'heure.

— On verra ce que vous saurez faire sans mon aide, et je ne donne pas un an à M. Voiture pour vous ôter votre ancienne renommée!

— Qu'est-ce à dire? Ingrat! malavisé! triple sot! Allez-vous-en délier les cordons des souliers de M. Voiture!

— J'irai, puisque vous le trouvez bon, lui porter la plume qui a écrit vos plus beaux ouvrages!

— Voilà un impertinent faquin! Quelle justice faire de ce grossier maçon qui s'attribue la gloire des œuvres de l'architecte!

— Cherchez quelque autre qui orne votre style, enrichisse vos idées et nettoie vos fautes d'orthographe!

— Si vous dites un mot qui puisse me nuire, je vous ferai jeter en un cul de basse-fosse pour le reste de vos jours!

— Je ne vous redemande pas mes ouvrages qui ont fait figure dans le monde sous votre nom; mais je vous défie d'en faire de tels.

— Monsieur le prieur, vous y perdrez votre prieuré!

— Monsieur de Balzac, vous y perdrez davantage, la fortune du nom que je vous ai procuré!

— Sors de ma maison, méchante vipère que j'ai réchauffée dans mon giron! Va-t-en à Paris endosser la livrée du cardinal et gratter à la porte de l'Académie!

— Monsieur, rendez grace au respect que je garderai éternellement pour Mlle de Chenillac; c'est lui seul qui me fermera la bouche.

— Bon! déjà le petit prieur veut s'amender et sollicite son pardon! Mais il l'implorerait à deux genoux et avec les torrens de larmes que versa saint Pierre pour avoir renié notre Seigneur Jésus-Christ, je n'excuserais pas l'attentat de ce mauvais disciple.

— Non, monsieur, je n'ai que faire qu'on m'excuse ni qu'on me pardonne, dit Ogier, qui saisit avec joie le prétexte de redevenir libre. Je tâcherai d'oublier vos traitemens malhonnêtes, ainsi que les bons offices dont vous m'avez si durement payé. Je n'ai qu'un regret en partant, c'est de laisser dans cette maison la plus charmante des bergères, que vous n'étiez pas digne d'enflammer! Adieu, monsieur; je vous conseille de retourner à l'école où l'on enseigne la grammaire et l'orthographe.

En prononçant cet adieu ironique, le prieur Ogier quitta l'appartement pour remonter dans le sien et y faire les apprêts de son départ. Balzac, qui s'était accoutumé à regarder son secrétaire comme une partie indispensable de lui-même, se trouva tout étourdi et tout perplexe de cette brusque rupture à laquelle rien ne l'avait préparé; sa douleur fut plus vive lorsqu'il arrêta ses yeux indécis sur la lettre dont Ogier avait condamné l'orthographe : il sentit combien serait irréparable pour lui la perte de ce compagnon de travail, sans lequel il n'eût pas osé mettre la main à la moindre lettre familière; il se repentit d'avoir sacrifié si légèrement le dépositaire de ses secrets et le soutien de sa réputation; il fit quelques pas pour retenir Ogier qui se retirait lentement; il ouvrit la bouche pour le rappeler, il tendit les bras pour lui montrer le chemin d'une prompte réconciliation; mais le son d'une cloche détourna le cours de ses idées. C'était le signal usité pour annoncer la venue d'un étranger qui désirait visiter l'hôte célèbre du château.

— Monseigneur! dit un grand valet d'écurie, qui affublé d'une

espèce de casaque verte et coiffé d'un chapeau à plumes, restait debout sur le seuil de la porte en faisant sonner le manche de sa hallebarde contre le carreau, à chaque phrase qu'il accompagnait d'un humble salut.

— Qui vient céans, Thibaut? demanda Balzac en examinant autour de lui si son cabinet présentait un aspect assez imposant.

— C'est un magnifique carrosse doré, attelé de trois chevaux blancs, avec un cocher chamarré de rubans couleur de feu et un petit laquais vêtu de drap d'argent.

— Vraiment! s'écria Balzac avec un air épanoui de vanité satisfaite; ce doit être quelque prince qui a fait le voyage d'Angoulême exprès pour me voir.

— Monseigneur, faut-il qu'il entre? Le mènerai-je d'abord au salon, ou bien dans la salle? Quelle robe convient-il de vous apporter?

— Ma robe de satin orangé... Non, je l'avais mise pour recevoir M. de Condom qui en fut réjoui; çà, mon habillement de taffetas flambé?

Balzac s'empressa de revêtir ce costume étrange qui semblait emprunté à quelque *Zani* du vieux théâtre italien, et il demanda sérieusement à son hallebardier si, en pareil équipage, il n'était pas digne de paraître devant le roi. Thibaut, pour toute réponse, fit deux ou trois révérences et frappa en cadence la hampe de sa hallebarde. Ensuite, Balzac, se disposant à paraître de la manière la plus solennelle aux yeux du visiteur inconnu, s'établit dans son grand fauteuil, une plume sur l'oreille et une autre plume entre les dents, avec un amas de gros volumes pêle-mêle à ses pieds et un fouillis de lettres éparses sur son bureau.

Il n'avait pas achevé ces préparatifs, qu'il nommait la toilette de l'écrivain, lorsque le petit laquais de drap d'argent, que Thibaut avait remarqué derrière le carrosse, arriva dans le cabinet, posa un genou en terre et remit à Balzac un billet fermé d'un énorme cachet de cire d'Espagne et de deux lacs de soie couleur de feu. Balzac coupa la soie sans briser le cachet qui était aux armes de Richelieu; il lut les lignes suivantes :

« L'aigle de Jupiter enleva dans l'Olympe le beau Ganimède; Arthénice n'a pas d'aigle sur lequel on puisse compter pour un plus glorieux enlèvement : elle envoie donc seulement son carrosse à

M. de Balzac en le priant d'y monter pour y trouver ce qu'il n'a pas prévu. On se sent ailleurs très empressé de lui ménager une réception digne de lui, quoiqu'on ne lui promette pas l'Olympe où fut ravi Ganimède; mais aussi le rôle qu'il jouera ne saurait consister à remplir les verres des dieux et des déesses; le chevalier d'Arthénice doit aspirer à de plus hautes destinées : il les rencontrera certainement, s'il a l'audace de tenter l'aventure. »

Balzac, ivre de joie et tremblant d'impatience, interrogea le page qui ne s'était pas relevé; mais celui-ci répondit, par gestes, qu'il était prêt à conduire le chevalier d'Arthénice dans un lieu où il en apprendrait davantage. Balzac insista pour obtenir une réponse plus explicite; mais le rusé laquais indiqua, en pantomime, qu'il n'avait pas autorité de parler. Un instant de réflexion et une seconde lecture de la missive décidèrent Balzac à suivre le messager d'Arthénice jusqu'à ce carrosse qui renfermait peut-être l'enchanteresse elle-même. Les glaces du carrosse étaient closes et les rideaux tirés. Balzac ne put donc rien découvrir dans l'intérieur; le page abaissa le marchepied, entr'ouvrit la portière, et aida Balzac à monter dans ce carrosse qui ne justifiait pas la pompeuse description que Thibaut en avait faite. C'était bien un carrosse de cour, mais fort délabré et misérable à voir, malgré le soin qu'on avait pris de peindre grossièrement les armoiries de Balzac sur les portières et d'habiller ridiculement le cocher qui usait du fouet à chaque minute pour empêcher ses trois rosses efflanquées de s'endormir en route.

Dès que Balzac fut dans le carrosse, au fond duquel se tenait immobile une personne qu'il ne distinguait point assez pour savoir si c'était un homme ou une femme, la portière se referma tout à coup sur lui, et le carrosse commença de rouler en cahotant, aussi rapidement que les chevaux pouvaient trotter sous l'action incessante du fouet et des jurons du cocher. Balzac demeura tellement interdit de cette aventure romanesque et tellement préoccupé de sa bonne fortune, qu'il ne songea pas à faire résistance et qu'il tomba sans force dans la voiture, où sa main se meurtrit sur la garde d'une épée : ce n'était donc pas une femme qu'il avait à ses côtés; il tourna les yeux vers son compagnon de voyage et aperçut, dans l'ombre où ils se trouvaient tous deux, une figure rébarbative dont les longues moustaches et les regards

farouches lui causèrent une certaine inquiétude : il pensa que les officiers d'Arthénice n'avaient pas à coup sûr l'air et les manières de leur maîtresse; il garda un moment le silence pour méditer l'exorde de son discours.

— Monsieur, dit-il enfin avec émotion, j'espérais avoir la faveur de voir l'adorable Arthénice qui se dérobe à ma vue, ainsi que Phœbé...

— Vous la verrez, seigneur, reprit le personnage mystérieux qui riait sous sa moustache; recueillez-vous pour composer votre compliment...

Balzac allait répondre que son compliment se trouverait tout fait sur le visage d'Arthénice, quand des cris lointains et son nom répété douloureusement parmi des plaintes de femmes le ramenèrent au souvenir de ce qu'il laissait derrière lui : Mlle de Chenillac, revenant des champs avec ses moutons et son déguisement de bergère, s'était fait raconter par Thibaut les détails de cet inexplicable enlèvement.

PAUL L. JACOB, bibliophile.

(*La suite au prochain numéro.*)

Critique Littéraire.

Satires et Poèmes,

PAR AUGUSTE BARBIER.[1]

Parmi les ames droites et portées au bien en toutes choses, il en est qui, absorbées par l'accomplissement de leurs devoirs et par l'attention qu'elles apportent à ne blesser en rien l'honneur et la vertu, ne s'occupent du monde extérieur que du moment où, forcées de mêler les actes de leur vie aux actes des autres, elles ont besoin d'un coup d'œil plus ferme et plus soutenu pour discerner la ligne de l'honnête et du déshonnête. Elles n'approfondissent pas, ne cherchent jamais à connaître les causes, non par indifférence, mais par l'instinct de leur nature patiente et résignée. Quels que soient l'injustice des hommes, les malheurs qui les frappent, elles acceptent cette destinée comme une chose irrévocable. Ne s'élevant que rarement à des considérations générales, elles regardent leurs propres infortunes et celles dont elles sont témoins comme l'effet de circonstances particulières qu'il faut subir et pour lesquelles il n'y a d'autres remèdes, d'autres consolations que la patience et la charité. Ce sont des exemples austères, des cœurs vertueux et purs, mais cette sévérité de mœurs, cette vertu intacte n'est utile, à proprement parler, qu'à elles-mêmes, ou du moins, la sphère où elles répandent les doux rayons de leur bonté est étroite et circonscrite. D'ailleurs ces bienfaits dont, à la vérité, elles sont prodigues, ces conseils que donne à tous une vie sans reproche, ne durent qu'un certain temps et meurent avec l'individu. Les personnes qui les entourent sont seules initiées à leurs modestes vertus, et on les oublie quand elles ont cessé d'agir.

D'autres ames au contraire, et nous avouons que pour celles-là nous avons plus de sympathies, n'ont pas assez de suivre les préceptes qu'une heureuse nature leur a enseignés; le mal ne les frappe pas seulement,

(1) Un beau vol. in-8°, édition complète, chez Félix Bonnaire, rue des Beaux-Arts, 10.

mais il les révolte. Elles refusent de croire qu'il n'y ait pas de remèdes à toutes les douleurs, aux souffrances du corps comme à celles de l'esprit. Elles pensent qu'il faut se plaindre, qu'il faut, non pas absoudre le méchant, mais l'accuser, et, comme dit Alceste, avoir pour lui des *haines vigoureuses*. Le mal a plus souvent sa cause dans l'homme que dans les circonstances et dans les choses. On doit dénoncer devant le monde celui qui cherche son bonheur aux dépens de ses semblables, et tout abus, suivant nous, appelle une loi qui le fasse disparaître, ou d'énergiques récriminations. Là où n'atteint pas la force civile, il faut avoir recours à la force morale : il faut soulever l'indignation de tous contre les criminels, troubler leur repos, et s'il se peut, leur arracher les victimes. Ce n'est pas une réparation immédiate du mal qui a été commis, mais on en prépare la vengeance; on montre la blessure que d'autres seront appelés à guérir. Vous n'arrachez pas les armes aux méchans, parce que la force est de leur côté, mais vous prévenez les gens de bien, et peu à peu tout ce qu'il y a d'honnête au monde, voyant d'où vient une partie de la misère humaine, réunira ses efforts contre une troupe impie, et la victoire sera facile. C'est ainsi que tout se fait sur la terre, et bien que la multitude paraisse souvent demeurer sourde aux plaintes de ceux qui souffrent, il ne faut pas se décourager, mais frapper toujours à ces oreilles paresseuses.

M. Auguste Barbier, de tous ceux qui, dans ce siècle, ont suivi la voie que nous venons d'indiquer, est le plus énergique et le plus véhément. Nul n'a mieux senti que lui ce qu'il y a d'immoral, de triste, de honteux, dans notre civilisation. Il a mis le doigt sur toutes les blessures, proclamé toutes nos misères, flétri tous nos vices. Plein d'amour pour le bon et pour le beau, il relève leurs statues et les défend contre les profanations. C'est lui qu'on attaque en elles; c'est pour elles qu'il usera jusqu'à ses dernières flèches. Quel plus beau rôle que celui-là! quel sujet peut prêter de plus nobles inspirations à la muse!

M. Barbier débuta, dans la *Revue de Paris*, par un chef-d'œuvre, *la Curée*. Ce cri d'indignation profonde, cet hymne d'une beauté si imprévue et si saisissante, donnèrent à l'écrivain une réputation que d'autres n'acquièrent qu'à force de livres. Mais s'il y eut du bonheur et de l'éclat dans cette gloire soudaine, il s'y joignit l'inévitable danger de rester au-dessous de son œuvre. On reconnut bientôt combien le talent du poète était à l'épreuve de ce péril, et les *Iambes*, qui parurent quelque temps après, vinrent confirmer le talent de l'auteur et comme étayer cet édifice hardi qu'il avait bâti d'un seul coup. Il était évident, du reste, qu'à l'époque de *la Curée* il était mûr pour la poésie; il avait déjà assez d'expérience des choses, et le vice l'avait assez souvent blessé, pour que la direction de son talent fût bien déterminée. Le sentiment qui dicta *la*

Curée ne fut pas la première intuition du mal pour M. Barbier, mais cette ignoble avidité des vainqueurs excita chez lui une telle horreur que la forme et la pensée s'entraînèrent l'une l'autre et se complétèrent mutuellement. La forme resta la même pour tout le livre; la pensée, à ce qu'on prétendit, changea souvent. On reprocha aux *Iambes* de n'avoir été composés dans aucun système, d'attaquer tour à tour la bourgeoisie, la cour et le peuple, la liberté comme la tyrannie. On jugea comme un homme politique celui qui n'était que poète. Sous un gouvernement représentatif, qui laisse toute liberté à la parole, chaque fait peut se débattre. Or, quand tous les pouvoirs ont leur action, tous les pouvoirs peuvent se tromper et manquer à leurs devoirs. Le droit du poète, de celui surtout qui, passionné pour le bon et pour le beau, attaque l'erreur et le vice, là où ils se trouvent, n'exige-t-il pas une latitude infinie. Il s'en prend aux hommes, et non pas à telle ou telle classe. On doit être bien sûr d'ailleurs que là où son regard rencontrera moins de corruption, la bonté de son cœur l'entraînera comme à son véritable asile.

Malgré le succès de *la Curée*, que n'avaient pu arrêter un seul instant ni les intérêts qu'elle blessait, ni la nouveauté de la forme dont s'était servi l'auteur, il crut devoir au public un exorde et comme une explication de son livre. Plus tard, dans *Il Pianto*, on retrouve une pièce consacrée à prouver que ce n'est point par plaisir que le poète met à nu toutes les plaies honteuses de l'humanité; qu'il voudrait bien comme d'autres vivre doucement, et ne voir que le beau côté du monde; mais que son cœur le force à dire ce qu'il pense, et à suivre la route que Dieu lui a tracée. Pourquoi s'excuser ainsi? Il y a des gens peut-être assez aveugles ou assez faux pour l'accuser d'hyperbole; mais c'est un vice de plus à dévoiler que cette froide indifférence, ou plutôt cette infame duplicité, qui consiste à nier le mal dont elle profite. Au reste, la permission une fois accordée, la satire devient tellement rude et vive, qu'il est vraiment impossible de se plaindre.

Pendant l'intervalle qui s'écoula entre la publication des *Iambes* et de *la Curée*, Paris présenta un terrible spectacle. Ce gouvernement nouveau, qui cherchait à s'asseoir, obligé de faire face aux ennemis du dehors, aux ennemis du dedans; ces émeutes incessantes, ces orageuses discussions où tout le monde prenait part, parlaient trop haut à l'imagination de M. Barbier pour qu'il ne s'en emparât point. Dans des temps aussi incertains, aussi ballottés, l'égoïsme, la peur, l'ambition, se montrent à découvert : on oublie de se draper, ou la violence de l'orage enlève les voiles à la honte. C'est le moment des apostasies, des intrigues effrontées, des bassesses et des flatteries. Les *Iambes* en conserveront le souvenir comme les satires de Juvénal nous donnent la mesure de son siècle. Ces poésies sont donc presque toutes politiques, et elles suivent, en quelque sorte, la

marche des circonstances. Il y a trois ou quatre pièces, l'une adressée au Rire, l'autre à Dante, une troisième à l'Ennui; enfin une dernière intitulée : *Desperatio*, qui sortent seules de ce cadre, et qui ne découlent pas de *la Curée*. Partout ailleurs la scène se passe, pour ainsi dire, sur la place publique, et le poète ne met en cause que les passions et les souillures dont elle a été témoin.

Dans cette revue des lâchetés de notre âge, il était impossible de pousser plus loin l'énergie et la vérité des peintures. On sent combien il a fallu de haine du mal, de colère et d'indignation, pour suffire à cette glorieuse attaque contre nos débordemens. Il n'y a ni repos, ni langueur dans la lutte. Le vice est tenace, mais le poète ne l'est pas moins; et, plein de confiance en lui-même, il ne s'effraie pas du nombre de ses adversaires, et trouvera pour tous de nouvelles armes, instrumens de ses triomphes. L'iambe, cette forme acerbe, qu'André Chénier avait désignée aux satiriques, prend dans les mains de M. Barbier une force inconnue. Elle est boiteuse comme Némésis et implacable aussi comme elle. Le vers monte et se relève par degrés sans fin, jusqu'au moment où l'anathème éclate sur le front du coupable.

La forme des *Iambes* suivit la pente naturelle de la pensée qu'elle était appelée à revêtir. On a fait un crime à l'auteur de certaines expressions que l'on a trouvées trop franches et trop libres. Il était difficile cependant que la pensée fût juste sans que la forme le fût, et dans une grande émotion, dans un moment où l'on maudit le vice, celui qui choisirait ses mots ne persuaderait guère. Les vicieux ne peuvent réclamer contre une parole, eux qui ne rougissent pas de l'action. Les hommes de bien ne verront dans ces vers sincères que le cri d'une ame profondément navrée, sans danger pour le cœur, et nommant les choses des noms qui ont été créés pour elles. D'ailleurs Perse et Juvénal, et, plus près de nous, Gilbert, avaient absous d'avance leur successeur; et il suffisait de rappeler ces noms illustres pour défendre une muse qui ne cesse partout d'accuser l'impudeur et l'immoralité.

Après les *Iambes*, parut *Il Pianto*. Ce nouveau poème, qui faisait pour l'Italie ce qui avait été fait pour la France, déploya la même énergie et la même élévation. La misère de l'Italie est peut-être encore plus profonde que la nôtre, puisqu'elle connaît tous les malheurs de l'esclavage sans jouir des bienfaits de la liberté. D'ailleurs partout des ruines, du silence, de l'oubli; partout le spectacle d'une nation appauvrie, écrasée sous une force étrangère, et désespérant elle-même de son salut. La mort a triomphé, s'écrie le poète :

La mort! la mort! elle est sur l'Italie entière!
L'Italie est toujours à son heure dernière;

Déjà sa tête antique a perdu sa beauté,
Et son cœur de chrétienne est froid à son côté...

Tout le livre est plein de cette pensée : l'art, la foi, la liberté, l'amour, tout meurt, tout s'en va. Le poème est divisé en quatre chants : *Campo Santo, Campo Vaccino, Chiaia* et *Bianca*. Entre chacun de ces chants sont placés trois sonnets, dédiés aux peintres et aux musiciens d'Italie. C'est là une belle ordonnance, et qui donne un relief infini à la pensée. Il est bon d'introduire dans la poésie un peu plus d'ordre qu'on n'en met de nos jours. Nous ne voulons pas limiter le caprice du poète, mais il nous semble qu'il ne peut que gagner à une exposition plus savante et plus régulière.

Le *Campo Santo* fut inspiré par un tableau d'Orcagna, et l'on ne peut trop louer la fidélité et l'intelligence de cette reproduction. On peut dire que l'œuvre du peintre a été l'occasion du *Pianto*, et qu'elle en a fourni la philosophie. Une fois le principe vérifié et posé, on n'en pouvait tirer de plus belles conséquences. Nous n'essaierons pas d'expliquer notre admiration. La beauté du poème est-elle dans cette chaleur d'ame, dans la magnificence des images, dans la noble tristesse qui est partout empreinte? c'est ce que nous ignorons. Mais tout homme, parmi les ouvrages d'une même main, porte à l'un d'eux plus d'amour, et nous c'est *le Pianto* que nous lisons sans cesse. Cette forme rude et sauvage, qui a subi l'influence italienne, ces chers objets auxquels s'adresse le poète, le parfum que jettent sur les vers les noms et les souvenirs, toutes ces choses réunies nous entraînent et nous séduisent. Quoi de plus beau que ce dialogue entre Salvator et le pêcheur?

Heureux, heureux pêcheur! il te reste la mer,
Une plaine aussi bleue, aussi large que l'air;
Comme un aigle lassé de son aire sauvage,
Quand le souffle de l'homme a terni ton visage,
Lorsque la terre infecte a soulevé tes sens,
Tu montes sur ta barque, et de tes bras puissans
Tu cours au sein des flots laver ta plaie immonde;
La rame en quatre coups te fait le roi du monde.
Là, tu lèves le front; là, d'un regard vermeil,
En homme saluant la face du soleil,
Tu jettes tes chansons; et si la mer écume,
Si le bruit de la terre avec son amertume
Te revient sur la lèvre, au murmure des flots,
Tu peux, sans crainte encor, murmurer tes sanglots.
Mais nous, mais nous, hélas! habitans de la terre

Il faut savoir souffrir, mendier et nous taire!
Il faut de notre sang engraisser les abus,
Des fripons et des sots supporter les rebuts;
Il faut voir aux clartés de la pure lumière
Des choses qui feraient fendre et crier la pierre.
Puis, dans le creux des doigts, enfermer avec soin
Son ame, et s'en aller gémir en quelque coin;
Car la plainte aujourd'hui nous mène au précipice;
Aux doux épanchemens le sol n'est point propice;
Notre terre est infame, et son air corrupteur
Sur deux hommes causans enfante un délateur.

N'y a-t-il pas là quelque chose d'homérique, de tout-à-fait inusité dans notre poésie? Le vers marche à grands pas; son allure est ferme, précise, indépendante. Il a parfois toute la grace antique, sans rien perdre de sa vigueur. N'est-il pas évident du reste que l'on en vient là, dès qu'on se sert du mot propre. Où la forme sera vraie, toutes les qualités du style se rencontreront.

A la suite des quatre chants dont nous avons parlé, viennent quelques vers dans lesquels le poète compare l'Italie à Juliette mise au tombeau et ressuscitée. C'est comme un vœu pour la mère de l'art, pour cette patrie adoptive des amans du beau. Il n'est pas possible que l'Italie reste toujours aux mains des barbares, et de quelque part que vienne sa délivrance, elle sera saluée par tous ceux que touchent les grandes gloires et les grandes infortunes.

Dans le nouveau poème qu'a publié dernièrement la *Revue des deux Mondes*, nous sommes transportés en Angleterre. Il y a peu de différence entre les vices de nos voisins et les nôtres. Ils naissent de la même civilisation, du même égoïsme, de l'amour de l'or aussi fort, aussi général dans l'un ou dans l'autre pays. Bien des vers, bien des strophes tout entières nous sont applicables, et si nous ne sommes pas encore au même niveau, cela sera bientôt fait du pas dont nous allons. La prostitution dévorera bientôt autant de malheureuses à Paris qu'à Londres; la Seine ne reçoit pas moins de désespérés que la Tamise, et le poète eût pu entendre dans nos fabriques, dans ces usines où tant de pauvres gens usent leur vie, les chants magnifiques qu'il a mis dans la bouche des ouvriers anglais. Il y a, en France et en Angleterre, les mêmes passions en jeu, les mêmes malheurs, les mêmes abus à réformer. Nous adorons tous le veau d'or, et quant au *spleen*, il se naturalise. Nous, qui ne connaissons l'Angleterre que par ses livres et ses journaux, nous ne pouvons affirmer que M. Barbier ait dénoncé tout ce qui s'y passe de honteux et d'affligeant, mais,

sous le point de vue général, il n'a fait grace à aucune des corruptions avouées ou secrètes dont la société est souillée. Il s'est opéré cependant un changement dans l'esprit de l'auteur. Il n'a pas moins d'horreur pour le vice, mais la philosophie lui a montré que l'homme n'a pas toute sa liberté et qu'il est souvent sous l'empire des choses. Dans la pièce intitulée *le Minotaure,* le poète met en scène ces pauvres filles que la pauvreté, l'amour, la vanité, ont jetées dans le crime, moins coupables que ceux qui les ont perdues, et rachetées de leurs fautes par les souffrances inouies dont on les abreuve. Bien que le siècle soit à la tolérance, et que ceux mêmes qui n'en connaissent que le nom fassent parade d'une vertu qu'ils n'ont jamais eue, il y a quelque courage à chercher dans l'immoralité son excuse et son côté digne de pitié. C'est un éloge que M. Barbier mérite à tous égards, de n'avoir jamais reculé devant sa conscience et de s'être débarrassé de tout faux-fuyant et de toute hypocrisie.

La forme s'est aussi quelque peu modifiée dans *Lazare*, en ce sens qu'ayant à retracer des tableaux analogues à ceux des *Iambes*, elle a gardé quelque chose d'élégiaque, quelque chose de la mélancolie du *Pianto*. Il y a même une petite pièce, *les Belles Collines d'Irlande*, qui est comme un pendant de la première églogue de Virgile. L'*Hymne à la Nature*, l'*Épilogue*, et çà et là de belles et touchantes parties, expriment ce sentiment d'une ame qui tourne à une douleur plus tendre et plus rêveuse.

Ces trois poèmes, dont nous avons essayé de donner une idée, viennent d'être réunis en un volume, et chacun d'eux ne pourra que gagner à cet ensemble. Quelle que soit la route que suivra désormais l'auteur, qu'il continue son rôle de satirique, ou qu'il l'abandonne, comme pourrait le faire craindre cette publication complète de ses œuvres, M. Barbier aura des droits incontestables à l'estime et à l'admiration de tous ceux qui aiment à trouver réunis la morale et l'art. Ce qu'il a fait répond de ce qu'il peut faire. Qu'il n'abandonne pas la lutte; il y a trop peu de combattans comme lui, et quoiqu'il ait payé plus que sa dette, les opprimés dont il a pris la défense ont encore besoin de lui. Au reste, si cette fantaisie à laquelle tout poète doit obéir le porte ailleurs, l'art au moins n'y perdra rien, et les sonnets du *Pianto*, les descriptions dont ce beau poème est orné, les images brillantes, tout cet éclat enfin qui est répandu dans les œuvres de M. Barbier nous est un sûr garant pour l'avenir. E. B.

Notice sur Jeanne d'Arc,

PAR M. MICHAUD DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Malgré les contradictions singulières des historiens qui ont écrit la vie de Jeanne d'Arc, malgré le mystérieux voile dont sa mémoire a été entou-

rée jusqu'à nos jours, on sait à quoi s'en tenir à cette heure sur la vierge de Domremy. Les fables absurdes de ses ennemis, si long-temps accréditées, n'ont plus qu'une valeur de curiosité fort médiocre. Monstrelet et Duhailland, relégués dans le coin le plus poudreux des bibliothèques, partagent aujourd'hui l'obscurité d'Amelgard et d'Edmond Richer, les défenseurs de Jeanne, qui, par une fatalité digne de remarque, n'obtinrent jamais la publicité pour leurs écrits. Bien que ces deux derniers historiens, à nos yeux, aient poussé l'excès d'une admiration naïve aussi loin que leurs antagonistes l'excès de la calomnie, nous insistons, cependant, sur la préférence officielle accordée à Monstrelet et à Duhailland, parce qu'elle nous semble une nouvelle preuve de l'injustice dont les existences glorieuses sont souvent victimes, et, en même temps, une explication parfaite du ridicule, pour ne pas dire plus, qui a couvert trop long-temps le nom de Jeanne d'Arc.

A cette heure, nous le répétons, l'opinion est généralement faite sur la Pucelle d'Orléans. Aussi éloignés de Mézerai que de l'auteur du *Dictionnaire Philosophique*, les hommes sérieux sont arrivés à comprendre qu'il n'est point indispensable de voir dans Jeanne d'Arc une sainte ou une sorcière de mauvaise vie. Ils ont senti, à l'exemple d'Estienne Pasquier, que, dégagée des mensonges, favorables ou non, dont les écrivains contemporains l'avaient environnée, l'histoire de Jeanne d'Arc n'en est pas moins pleine d'intérêt et marquée au coin d'un cachet merveilleux. Sans s'inquiéter si Lingard, malgré la tendance catholique de ses idées, est plus hostile à l'héroïne que le scepticisme de M. de Sismondi, on reconnaît avec bonne foi l'exagération des deux écoles historiques qui, depuis le xve siècle, se disputent la mémoire de la Pucelle, et l'on y substitue enfin une tardive impartialité.

La *Notice* de MM. Michaud et Poujoulat est écrite dans le système d'équitable modération dont nous parlons. Aux yeux des deux nouveaux historiens, Jeanne d'Arc est tout simplement une jeune fille animée d'une foi ardente, simple de cœur, fanatisée par les malheurs de son pays et de son roi. Quant au caractère divin de sa mission, MM. Michaud et Poujoulat, tout en inclinant à voir en Jeanne d'Arc un instrument de la providence, refusent de croire à ses communications directes avec le ciel. A propos du nom de *voix* donné par Jeanne elle-même aux messagers qu'elle disait recevoir de Dieu, MM. Michaud et Poujoulat font une observation très judicieuse : cette signification indique, selon eux, « qu'elle entendait les messagers célestes plus qu'elle ne les voyait. » Au moyen de cette interprétation si simple et si naturelle, tout s'explique. Les railleries des esprits forts s'évanouissent, en même temps que les efforts théologiques des croyans. Jeanne d'Arc demeure ce qu'elle fut en effet, une chaste et pieuse créature, dont la religieuse exaltation opéra des prodiges.

Est-ce à dire, d'après cela, qu'il faille l'accuser d'imposture pour s'être donnée comme une femme envoyée du ciel, pour s'être autorisée de saint Michel, de sainte Marguerite et de sainte Catherine, qui, disait-elle, l'encourageaient dans de fréquentes apparitions ? Non sans doute. Jeanne d'Arc a cru entendre ces *voix*, elles les a entendues; cela est certain. Que l'on attribue cet effet miraculeux au fanatisme ou à la folie, peu importe ! Mais si Jeanne n'avait pas cru fermement accomplir la volonté de Dieu, si elle n'eût pas eu en sa mission une foi sincère, où aurait-elle pris le courage et la force de faire ce qu'elle a fait ?

Il est une chose incontestable, c'est que si la France ne perdit pas sa nationalité sous le règne de Charles VII, c'est à Jeanne d'Arc qu'elle le doit. Il suffit d'ouvrir l'histoire à la date de 1429, pour s'en convaincre.

A cette époque, la France, tourmentée et fatiguée par un demi-siècle de guerres civiles, était aux abois. Livrée aux prétentions rivales des Bourguignons et des Armagnacs, envahie aux trois quarts par l'Angleterre, il semblait impossible qu'elle pût ne pas succomber. Déjà, aidés par les ducs de Bourgogne et de Bretagne, Belford, Glocester et Salisbury s'étaient partagé leur conquête. Les batailles de Crevant et de Verneuil avaient terminé, pour ainsi dire, l'œuvre commencée en 1515 par la victoire d'Azincourt.

D'un autre côté, Charles VII, retiré à Chinon avec le petit nombre de sujets qui lui étaient restés fidèles, voyait chaque jour la trahison éclaircir les rangs de son armée. Peu à peu il en avait été réduit à se servir contre ses ennemis de troupes étrangères, et à confier le succès de sa cause à Douglas, un Écossais. Découragé par des défaites continuelles, il avait résolu enfin de chercher un asile dans le Dauphiné, abandonnant aux Anglais un royaume qu'il ne pouvait plus défendre. Seule, la ville d'Orléans tenait encore pour lui; mais cette résistance courageuse n'était, aux yeux des plus clairvoyans, que le dernier effort d'un parti impuissant et perdu.

C'est alors, c'est à ce moment suprême, à cette heure d'agonie pour la royauté et pour la France, que Jeanne d'Arc paraît sur la scène. Peu émue de l'imminence du péril, elle promet de tout sauver. On refuse d'abord de prêter confiance à ses paroles, mais elle réussit à imposer aux plus incrédules par la conviction qui l'anime et par sa fermeté. Surpris de la persistance de la jeune fille, curieux, peut-être, de voir la fin d'une si singulière aventure, comme un joueur qui hasarderait un coup de fantaisie dans une partie désespérée, Charles VII lui accorde ce qu'elle demande, c'est-à-dire une troupe d'hommes d'armes pour défendre Orléans.

A peine Jeanne a-t-elle pénétré dans Orléans que la face des choses

est changée. Les Anglais, entendant parler d'une guerrière miraculeuse, croient le ciel déclaré contre eux. Les assiégés, au contraire, ranimés par l'exemple et les discours de la pucelle inspirée, redoublent d'efforts et de courage. Trois jours suffisent à Jeanne pour l'accomplissement de ce qu'elle a promis. Au bout de trois jours les Anglais lèvent le siége. Jeanne ne s'en tient pas là. Elle entre elle-même en campagne. Elle assiége et prend successivement Jargeau, Meun et Beaugency. Ce n'est pas tout encore. Les Anglais, en bataille rangée, ont toujours eu la victoire; elle leur livre bataille et les met en déroute à Patay. Libre alors de conduire le roi à Reims, ainsi qu'elle l'avait annoncé, elle l'y conduit en effet, et Charles est sacré de nouveau roi de France.

Après le sacre de Charles VII, l'héroïne veut retourner humblement dans le village où elle est née; cette fois c'est le roi qui la conjure de rester avec lui. La jeune victorieuse objecte vainement qu'elle croit sa mission terminée; Charles VII insiste, et Jeanne obéit. Quelques succès nouveaux couronnent ses armes, mais ne réussissent pas à rendre à Jeanne une confiance qu'elle n'a plus. Bientôt ses tristes pressentimens se réalisent. Elle tombe, sous les murs de Compiègne, entre les mains de ses ennemis, qui, pour se laver de la honte d'avoir été vaincus par une femme, la condamnent lâchement à être brûlée; comme si ce ne devait pas être là pour eux une honte nouvelle, et plus ineffaçable que l'autre! Dans leur soif de vengeance, les juges de la Pucelle, moins cruels encore que ridicules, imaginent de l'accuser de sorcellerie, attentant du même coup à sa vie et à sa gloire. C'est ainsi que les triomphes de Jeanne d'Arc passèrent à la fois pour l'œuvre de Dieu et pour l'œuvre de Satan.

Rien n'est plus simple à expliquer, cependant, sans sortir du cercle des idées naturelles, que les triomphes de Jeanne d'Arc. Une fois accepté, ce qui ne sera nié par personne, que la volonté humaine, arrivée à un certain degré d'exaltation et de fanatisme, est une force d'autant plus active et puissante qu'elle se communique et se crée des auxiliaires dans toutes les individualités passives qui l'environnent; une fois admise la production de l'enthousiasme par l'enthousiame lui-même, comme la flamme produit la flamme, l'incroyable élan imprimé par la Pucelle d'Orléans à une armée découragée se conçoit sans peine, et la série de ses victoires se déroule ainsi qu'un écheveau dont on tient le fil.

Quant à l'exaltation de Jeanne, il est aisé de la comprendre. Dans son enfance, Jeanne avait souvent entendu, à la veillée, répéter une prophétie populaire qui disait: Le royaume de France, perdu par une femme, sera sauvé par une femme. Déjà la moitié de cette prophétie s'était accomplie. Isabeau de Bavière, épouse adultère et mère sans entrailles, avait attiré les Anglais en France. Le mauvais ange venu, on attendait le

bon. Quoi de plus simple, alors, qu'une jeune fille, en cet instant désastreux où les femmes et les enfans partageaient avec les hommes les périls des siéges et des batailles, ait rêvé d'être la libératrice annoncée! Et si, se reportant à cette époque de foi sincère, l'on songe qu'une mission divine à remplir devait être le plus haut point de gloire où il fût possible d'aspirer, on sentira davantage encore combien l'idée de sauver sa patrie, dès qu'elle fut entrée dans le cœur de Jeanne, dut y creuser vite et profondément, et l'on ne s'étonnera plus, par la comparaison avec les sacrifices que les moindres ambitions s'imposent, que Jeanne se soit vouée à la virginité. Car la chasteté, pour ceux qu'anime une grande pensée, n'est pas une vertu difficile. Les désirs de la chair s'allument ou s'éteignent en raison inverse des désirs de l'esprit. A défaut de la Pucelle d'Orléans, Newton n'en serait-il pas la preuve? Or, quel culte, celui de la religion ou celui de la science, exerça jamais sur les ames une domination plus austère et compte plus de martyrs? Cette seule question résout victorieusement tous les doutes ironiques, sans valeur absolue, du reste, qui ont essayé d'attaquer la moralité de Jeanne d'Arc.

Maintenant, si nous nous reportons à l'année 1429, si nous nous plaçons à Orléans, au milieu de ces hommes dont le courage est abattu par les défaites, mais que l'honneur et la piété soutiennent encore, nous comprendrons quelle révolution soudaine dut s'opérer en eux à l'apparition de cette jeune fille qui promet, au nom du Dieu dont elle se dit l'envoyée, des victoires prochaines et un triomphe complet. N'est-ce pas dans les circonstances extrêmes que le cœur est le plus ouvert à la confiance et le plus prêt à rêver l'impossible? n'est-ce pas aux heures de désespoir que les projets les plus audacieux s'enfantent? n'est-ce pas souvent après les mortels accablemens que le courage se réveille avec le plus de force? D'où jaillissent ces sources d'incroyable énergie à qui rien ne résiste? de la confiance en soi ou en une idée. Jeanne d'Arc crut en elle, voilà pourquoi elle eut droit de se dire suscitée par Dieu; les soldats commandés par Jeanne se regardèrent comme invincibles, voilà pourquoi ils vainquirent. Jeanne fut l'instrument visible de la victoire; la cause invisible, ce fut la Foi.

En donnant ainsi aux merveilles opérées par Jeanne d'Arc une origine humaine, c'est-à-dire en les considérant simplement comme résultat magnifique d'une ardente conviction, nous sommes spécialement préoccupé de notre rôle d'historien. Prise à son point de vue poétique, l'existence de la Pucelle ne peut pas être soumise à la même interprétation rigoureuse. L'entourage de mystérieuses apparitions, à l'ombre desquelles cette mémoire illustre nous est arrivée, ne doit pas être désormais perdu. C'est un bien que le poète est autorisé à revendiquer, puisque la tradition l'en

a fait maître ; et, pour notre part, nous ne songerons jamais à le lui contester. Seulement, disons-le, si nous abordons ce côté de la question, la vie de Jeanne ne nous semble pas se prêter au drame ou au poème héroïque indifféremment. Bien que des noms célèbres, contrairement à l'opinion émise par nous ici, aient traduit Jeanne d'Arc sur la scène, nous persistons dans notre façon de juger. Le caractère de Jeanne d'Arc, pris par son côté poétique, est trop environné de prodiges pour cadrer avec les conditions de réalité auxquelles le drame ne saurait se soustraire. Le drame vit d'action ; or l'action, dans la vie de la Pucelle, est nécessairement paralysée par l'intervention divine. Le drame doit être le développement d'une passion quelconque ; et, chez la Pucelle, la passion est absorbée par l'extase. Le drame, en un mot, doit refléter l'humanité, et Jeanne vit plutôt de la vie des anges que de la nôtre. Elle n'est dans aucunes conditions dramatiques, nous le répétons. Et c'est précisément pourquoi elle est surtout propre au poème, puisque le poème exige particulièrement d'un caractère les qualités qui l'excluent du théâtre, c'est-à-dire l'excentricité, la psychologie, le merveilleux.

Les tentatives malheureuses des poètes qui ont compris Jeanne d'Arc ainsi que nous ne sauraient servir de preuves contre notre opinion. De ce que l'exécution d'une œuvre est demeurée au-dessous de l'idée-mère, peut-on raisonnablement conclure contre l'idée ? Non, sans doute ! L'échec de Chapelain tendrait à prouver que le poète n'était pas à la hauteur du sujet, mais pas autre chose. D'ailleurs *la Pucelle* ou *la France sauvée*, sans être un chef-d'œuvre, n'est point un aussi mauvais poème que Nicolas Boileau le veut bien dire. *La Pucelle*, dont les douze premiers chants obtinrent six éditions en dix-huit mois, a pu difficilement être bien jugée, puisque les huit chants du poème qui ont paru depuis furent publiés par fragmens, à de très longs intervalles, et que les quatre derniers sont demeurés inédits. Ceux qui auront le courage, malgré les anathèmes de Boileau, d'étudier par eux-mêmes l'œuvre de Chapelain, pour se faire, sur cette victime littéraire du grand siècle, une opinion personnelle, s'étonneront de trouver parfois le condamné à cent pieds au-dessus du juge, et apprendront à ne pas regarder comme infaillibles toutes les décisions du satirique versificateur. Le style de Chapelain, devenu si ridicule sur parole, est souvent embarrassé, rude et lourd, nous ne le nierons pas. Observons-le, néanmoins ; c'est principalement dans les descriptions que se montrent les défauts avoués ici. Mais dans la partie oratoire du poème, si cela se peut dire, dans les discours des anges, de Jeanne et du roi, dans ce qui relève non de l'analyse mais de l'inspiration, il se trouve des morceaux de la plus grande beauté, comme idée et comme style. Il y a tels vers sur les attraits ou les vertus de la Pucelle, que le poète d'au-

jourd'hui, le plus difficile en matière de langage, serait fier d'avoir rimés pour sa maîtresse, et n'hésiterait pas à signer. Le vice réel de l'œuvre de Chapelain, outre les défauts nombreux de grace et d'euphonie (car nous ne pousserons point la partialité aussi loin que les détracteurs du poète, en réclamant pour son style une réhabilitation absolue), c'est l'absence de composition qui s'y fait sentir. Le merveilleux ni la couleur ne manquent; mais on est forcé de voir deux poèmes où l'on n'en voudrait trouver qu'un. Jeanne d'Arc remplit à elle seule, il est vrai, les douze premiers chants, mais des douze derniers c'est Agnès Sorel qui est l'héroïne. Dès-lors, absence d'intérêt et d'unité; confusion. Convenons-en donc, l'œuvre de Chapelain est incomplète; gardons-nous cependant de lui refuser toute qualité.

On ne s'attend pas, nous avons lieu de le croire, à ce que nous parlions d'un poème plus connu, plus habilement fait peut-être, mais qui, par la nature des idées qu'il renferme, ne saurait, en aucun cas, être pris au sérieux. *La Pucelle* de Voltaire, sans vouloir nous prononcer sur le degré d'estime qu'elle mérite, a été conçue avec des préoccupations trop étrangères au sujet dont il s'agit ici, pour prendre place dans notre discussion.

Robert Southey, de tous les poètes qui ont écrit sur Jeanne d'Arc, est celui qui nous semble être arrivé le plus près de la perfection. Impartial, dégagé de toute rancune nationale, il a abordé le caractère de l'héroïne franchement et sans arrière-pensée. Pour lui, Jeanne d'Arc est vraiment une femme animée de l'esprit divin. La bonne foi, la conviction du poète se font jour dès le commencement de l'œuvre. Le récit de Jeanne à Dunois, pendant qu'elle s'arrête, au milieu du chemin qui la conduit à Chinon, pour jeter un regard d'adieu, le soir, sur les tours de Vaucouleurs et les chaumières de Domremy enveloppées dans l'ombre, est une des poésies les plus mélancoliquement solennelles que l'on écrivit jamais. Malheureusement, le reste du poème n'est pas à la même hauteur. La majestueuse simplicité du début s'efface bientôt devant de nombreuses descriptions de combats, rendues plus monotones encore par une foule d'incidens sans importance. L'oraison funèbre prononcée par la Pucelle aux funérailles des guerriers tombés en défendant Orléans est, sans contredit, une des pages les plus belles du poème; nous l'eussions mieux aimée, néanmoins, dans une autre bouche. Cette fonction de prédicateur s'allie mal, selon nous, avec les allures agissantes de Jeanne d'Arc. Parmi les autres défauts à signaler dans le poème de Southey, n'oublions pas le sentiment d'amour comprimé que l'auteur a donné à Jeanne pour Théodore. Cela nous vaut une très belle scène, il est vrai, lorsque Théodore, frappé à mort devant Orléans, prophétise à Jeanne sa fatale destinée; mais cela ne nous aveugle pas sur la faute indiquée, et nous y in-

sistons. Bien que ce poème ne soit pas achevé, pour ainsi dire, puisqu'il se termine au sacre de Reims, laissant ainsi sans conclusion l'histoire de l'héroïne; bien que le poète ait mis dans la bouche de Jeanne, à la fête du sacre, un discours digne, assurément, de l'orateur politique le plus progressif, mais qui sent trop l'année 1795 où il fut écrit, on ne peut s'empêcher d'admirer la richesse d'imagination, l'habileté de mise en scène, dont Southey a fait preuve, et surtout la noblesse et l'élévation des sentimens qu'il a exprimés. Pourquoi, depuis qu'il fut *lauréat*, Southey ne retrouva-t-il pas de pareilles inspirations sous sa plume?

Nous ne ferons pas un crime à Shakespeare d'avoir peint comme il l'a fait le caractère de Jeanne d'Arc. Quand Shakespeare écrivait *Henri VI*, un siècle à peine s'était écoulé depuis la mort de la Pucelle, et ce nom seul irritait encore l'orgueil anglais. Avec une si vivace antipathie nationale à ménager, et les *Chroniques* d'Hollinshed, son contemporain, pour documens historiques, il n'est point surprenant que Shakespeare ait faussement jugé la vierge de Domremy. Si, comme Robert Southey, il eût pu assister à la réaction opérée en Angleterre en faveur de Jeanne; s'il eût vu, aux inepties monstrueuses d'Hollinshed, succéder la noble impartialité de Hume, à coup sûr il se serait gardé de montrer en plein théâtre la libératrice de la France sous les traits d'une sorcière débauchée que son père lui-même exècre et maudit. Négligeant donc à dessein ce côté de la question, observons simplement que Shakespeare n'a point considéré Jeanne d'Arc comme un personnage dramatique, et n'a vu en elle que l'étoffe d'un rôle secondaire pour sa tragédie.

Schiller, plus audacieux, cette fois, que Shakespeare, a tenté de trouver dans l'existence de la Pucelle matière à cinq actes. Nonobstant les qualités éminentes qui le distinguent dans la conception et l'exécution d'un drame, Schiller a échoué. Le premier acte de sa pièce est parfaitement beau, nous devons en convenir; c'est qu'il s'agissait simplement jusque-là d'une exposition à faire. Tant que le poète eut pour tâche unique de poser le caractère de la Pucelle, il ne resta point au-dessous de son sujet. On ne peut adresser un seul reproche à la *Jeanne d'Arc* de Schiller, pour ce qui est de préparations. Mais plus le début du drame était habile et fécond en promesses, plus il devenait difficile de ne pas faillir. Pour satisfaire un intérêt imprudemment excité, le poète, n'ayant pas assez des évènemens et des passions offerts par l'histoire, se voyait forcé de puiser dans son imagination. Là était le danger, et Schiller dut fléchir devant l'insurmontable difficulté de l'entreprise. Cherchant le salut de son œuvre dans le mélange impossible du romanesque et du merveilleux, il viola résolument la virginité traditionnelle de son héroïne; il lui prêta un funeste amour pour Lionel, soldat anglais. Le parti qu'il sut tirer de cet incident témoigne,

sans contredit, d'une remarquable adresse, mais tout-à-fait impuissante pour l'attendrissement. Aussi l'action marche-t-elle, à travers les erreurs historiques les plus énormes, à un dénouement mélodramatique, puéril et faux.

L'exemple de Schiller, luttant vainement, malgré tout son génie dramatique et tous ses efforts, contre les impossibilités dont nous parlions tout à l'heure, ne nous autorise-t-il pas à persister dans notre opinion? Assurément; et c'est un motif pour nous de le redire encore : l'histoire de Jeanne d'Arc est le sujet d'un admirable poème, que la France possédera tôt ou tard.

Ce serait sans doute ici le lieu d'entamer une discussion sur le parti que pourraient tirer de Jeanne d'Arc la peinture et la statuaire. Si l'espace ne nous manquait, combien de tableaux, combien de groupes n'indiquerions-nous pas au pinceau ou au ciseau, en choisissant à la hâte parmi les scènes si nombreuses et si fécondes de cette poétique destinée! MM. Delaroche et Henri Scheffer s'en sont inspirés déjà. Certes, nous ne tenons pas le tableau de M. Delaroche pour très remarquable. L'épaisse et indolente jeune fille que le peintre a couchée sur de la paille fraîche, en face d'un prélat qui fait la grimace, n'excite en nous ni admiration ni attendrissement. Il faut tenir compte à M. Delaroche, pourtant, malgré sa mauvaise réussite, d'avoir compris que la grande peinture a un admirable sujet d'études dans la figure de Jeanne d'Arc. — Quant au tableau de M. Henri Scheffer représentant la Pucelle sur le bûcher, sans révéler une grande science de dessin, sans se recommander par la combinaison harmonieuse des couleurs, non plus que par la chaleur et la solidité de la pâte, il est plein d'une expression poétique capable de charmer le cœur et de mériter l'indulgence des yeux. Nous le disons franchement néanmoins, quel que soit le talent réel de composition et le sentiment, de l'idéalité qui s'y trouvent, ce tableau laisse trop à désirer pour satisfaire pleinement ceux mêmes qui en approuvent le sujet.

Le plus bel ouvrage que l'art, de nos jours, ait produit en s'inspirant de l'héroïne de Vaucouleurs (y compris la tragédie de M. Alexandre Soumet et la *Messénienne* de M. Casimir Delavigne), c'est, sans contredit, la statue de Jeanne d'Arc actuellement au musée de Versailles. Jeanne est représentée debout, les bras croisés sur sa poitrine, serrant contre son cœur un glaive dont le pommeau figure la Croix, et la tête inclinée vers le glaive. Il est impossible de nier le talent d'invention dont témoigne le choix de l'attitude que nous signalons ici. N'est-ce pas une admirable idée que d'avoir réuni, de la sorte, en un symbole unique, la douceur et la force, l'abnégation et le courage, la piété et l'héroïsme, et d'avoir su rendre, par un seul regard de la jeune fille, le caractère politique et le

caractère religieux qui la distinguent, c'est-à-dire la double valeur qu'elle a aux yeux de l'histoire et de la poésie? Pour arriver à une si éloquente simplification de son sujet, il ne faut pas seulement posséder le sentiment de l'art à un degré suprême; il est nécessaire encore d'être familiarisé avec toutes les ressources de la plastique, afin de maîtriser complètement sa pensée et de la gouverner sans hésitation. Ces deux facultés éminentes se révèlent dans la statue que nous avons vue à Versailles. L'exécution, hâtons-nous de le dire, n'a pas fait défaut à l'invention. L'inexpérience légère qui se trahit peut-être en quelques détails d'une importance minime ne saurait faire ombre à la beauté réelle de l'ensemble, à la grace calme de l'attitude, à la pureté des lignes du visage. La tête de Jeanne d'Arc, surtout, est un modèle comme forme et comme expression. Les éloges unanimes que nous avons entendu prodiguer à cette statue nous permettent de manifester hautement notre opinion, sans craindre le reproche de flatterie. Nous féliciterons donc la princesse Marie, et nous la remercierons, d'avoir fait une œuvre qui, à notre avis, est une des productions les plus remarquables de la statuaire moderne.

La *Notice* de MM. Michaud et Poujoulat, pour en revenir à notre article, sera très utile aux poètes et aux artistes qui chercheront désormais dans l'histoire de la Pucelle des idées à réaliser, comme aux historiens qu'auraient rebuté des recherches trop difficiles. Écrite sans préoccupations systématiques, elle fera facilement oublier Lenglet-Dufresnoy. Moins volumineuse que l'histoire publiée par M. Lebrun-des-Charmettes, elle l'emporte sur l'ouvrage de M. Berriat-Saint-Prix par la véracité des faits et par l'absence d'allégations hypothétiques. En outre, MM. Michaud et Poujoulat, sans employer la méthode de sèche appréciation adoptée, comme pour déjouer la raillerie, par M. de Barante, ont su garder une convenable mesure. L'incrédulité pas plus que la naïveté ne dominent dans la *Notice* sur Jeanne d'Arc. La vérité historique n'y est pas sacrifiée à la gloire de la théologie; mais aussi la poésie y est protégée contre le scepticisme. C'est un travail très consciencieux et très complet.

CHAUDES-AIGUES.

BULLETIN.

La mort du roi d'Angleterre a mis fin aux fêtes du mariage de M. le duc d'Orléans. Elles se sont terminées par le bal de l'Hôtel-de-Ville et le bal de la garde nationale, donné à l'Opéra. Ces deux fêtes n'ont cédé en rien à toutes celles qui ont été données depuis quinze jours. On va encore admirer la belle décoration de l'Hôtel-de-Ville, ses salles immenses entièrement rajeunies, et le beau portique élevé sur la place de la Grève. Un ordre admirable a régné dans ces deux fêtes, et l'enthousiasme excité par la présence du roi ne saurait se peindre. On a beaucoup et longuement parlé d'un vaste complot qui devait éclater le jour du bal de l'Hôtel-de-Ville. Nous pouvons affirmer que ce vaste complot se réduit à ceci : un peintre en bâtimens, presque ivre, vint proposer à quelques soldats et sous-officiers de service de boire avec lui une bouteille d'eau-de-vie qu'il tenait à la main. Comme il accompagnait cette proposition de paroles injurieuses pour le roi, son arrestation eut lieu immédiatement. Elle fut suivie d'une perquisition chez ce peintre et chez quelques individus qui étaient en relations avec lui, et chez qui on trouva quelques paquets de cartouches enveloppés dans le journal *le Siècle*. Tous les autres détails publiés sur cette conspiration sont inexacts. Un journal a aussi parlé de la manière dont M. Lagrange, un des amnistiés, a rompu son ban, et s'est présenté sans permission à Paris. M. Lagrange avait fait demander par un député l'autorisation de se rendre à Mulhouse, pour y travailler dans les ateliers de M. Koechlin, et de passer de Melun, où il résidait, à Lyon, pour y embrasser sa mère. Dans son impatience, M. Lagrange quitta Melun avant d'avoir obtenu la permission qu'il sollicitait, et se présenta dans les bureaux du ministère de l'intérieur, où il tint, il faut le dire, une conduite assez peu convenable. M. Lagrange sentit aussitôt lui-même quelles suites pourrait avoir cette manière de procéder, car il quitta Paris avant la remise du rapport qui fut adressé à M. le préfet de police, et se dirigea vers le lieu de sa nouvelle résidence. Cette affaire, dont le *Journal de Paris* a fait grand bruit, a peu d'importance en elle-même. Nous n'y voyons pas, comme voit ce journal en toutes choses, un symp-

tôme de dissolution sociale, ni même de dissolution ministérielle; mais tout en approuvant hautement l'amnistie et ses suites, nous reconnaissons dans ce fait une nécessité encore plus impérieuse de maintenir la surveillance prononcée à l'égard des amnistiés. Les amnistiés, qui ont passé un certain temps dans les prisons, y ont contracté des habitudes d'indiscipline que la société ne saurait souffrir, et le ministère mériterait toutes les accusations de faiblesse dont nous l'avons si long-temps défendu, si un cas pareil à celui que cite le *Journal de Paris* se représentait sans être suivi d'une prompte et sévère répression. La grave maladie qui éloignait malheureusement des affaires M. de Montalivet au moment où ce petit évènement est arrivé, peut expliquer en quelque sorte la facilité que M. Lagrange a trouvée à venir à Paris et à s'en éloigner sans ordre; mais, en matière d'administration, la vigilance des subordonnés doit égaler celle du chef.

N'oublions pas que les doctrinaires se récrièrent, dans leurs journaux, contre cette mesure de la surveillance. Nous pensâmes alors qu'elle était nécessaire, et nous pensons encore de même. Tout ministère répond de la tranquillité publique, mais le ministère actuel surtout a doublement répondu de l'ordre en prononçant l'amnistie. Il a lui-même choisi les moyens de le maintenir en plaçant les amnistiés sous la surveillance de la police; il fera bien d'user de ces moyens de manière à échapper aux reproches des doctrinaires, qui ne demandent pas mieux que de les voir insuffisans dans ses mains.

Le ministère aurait mérité d'être plus heureux qu'il ne l'a été cette semaine à la chambre des députés. La question des chemins de fer a été écartée et renvoyée à la session prochaine, c'est-à-dire peut-être à une autre législature. De petites intrigues financières, de petits intérêts de localité ont tué la plus grosse des questions, et paralyseront long-temps encore une opération qui devait ranimer toutes les industries de la France, qui languissent aujourd'hui. D'un côté, des députés de différens départemens, incapables de s'élever aux idées générales, et se renfermant brutalement dans le cercle rétréci et aveugle de l'égoïsme de province; de l'autre, des banquiers conspirant contre tous les projets de chemin où ils ne pouvaient étendre assez largement leurs mains avides : voilà le triste spectacle que nous avons eu sous les yeux dans la discussion des chemins de fer à la chambre des députés, et dans les négociations du dehors qui ont précédé cette discussion. M. James Cockerill, le soumissionnaire du chemin de fer de Bruxelles à Paris, avait été mis en quelque sorte en charte privée par quelques hommes d'affaires, qui s'emparaient déjà, en idée, de toutes les actions au pair, tandis que d'autres sapaient de toutes parts son utile projet. Ce projet a été dévoré avant que d'éclore, par la bande de loups-cerviers, comme dirait M. Dupin, qui s'était achar-

née à M. Cockerill. La témérité de cet entrepreneur avait été grande, il est vrai. Il avait cru à la possibilité de créer des entreprises industrielles en France, sans le patronage onéreux de quelques inévitables banquiers. Il a vu la triste réalité, et maintenant il va reprendre le chemin de la Belgique, et tourner sans doute ses lignes de fer vers la Prusse, qui ne demande qu'à contracter une alliance commerciale avec la Belgique et à la faire entrer dans son cercle de douanes. Voilà les bienfaits que nous devons à MM. F...., L....., et à tant d'autres honorables banquiers que nous ne voulons pas nommer!

Le budget de l'armée d'Afrique a encore été réduit à vingt-trois mille hommes et à 12,000,000. Nous avions raison de dire que cette semaine n'a pas été heureuse! Nous ne connaissons pas plus que M. Mauguin qui le combat, le traité du général Bugeaud et d'Abd-el-Kader; nous nous plaisons à croire, sur la parole de M. Molé, que ce traité satisfera pleinement l'honneur français; mais nous nous souvenons que le général Bugeaud travaillait activement avec M. Guizot, alors ministre, avant son départ pour l'Afrique; mais nous n'avons pas oublié avec quelle véhémence le général Bugeaud combattait M. Thiers, quand l'honorable député d'Aix s'écriait dans son salon, en présence d'un grand nombre de ses collègues, qu'il faudrait conserver l'Algérie, lors même qu'elle ne serait qu'une école militaire pour nos soldats. Le général Bugeaud était alors opposé à l'occupation de l'Afrique; il n'a sans doute pas changé depuis. Nous savons aussi bien que personne que le général Bugeaud est incapable de rien tenter contre l'honneur de la France; nous rendons justice à sa bravoure et à sa capacité militaire; mais il a porté en Afrique des idées qui ne sont pas, sans doute, celles du ministère. Or, comme la responsabilité du cabinet est gravement engagée dans cette question, nous espérons que la réduction du budget de l'armée d'Afrique n'entraînera pas des concessions que nul ministère ne pourrait faire sans danger. La réduction opérée par la chambre fournirait d'autant moins de prétextes à de pareilles mesures, que la commission et la majorité ont ratifié, en quelque sorte, la déclaration du général Bernard, qui s'est réservé de demander, au besoin, un supplément d'hommes et d'argent.

Il est difficile de prévoir les suites de la mort du roi d'Angleterre et de dire l'influence que cet évènement exercera sur la politique extérieure. Les esprits les plus prévoyans sont livrés à une profonde incertitude à cet égard. Les tories et les whigs fondent d'égales espérances sur le nouveau règne; mais l'Angleterre a, comme la France, des nécessités auxquelles il faudra obéir. En attendant, il est question de quelques changemens diplomatiques, et l'on assure qu'un courrier a été expédié par M. le président du conseil à M. de Barante, pour lui offrir l'ambassade de Rome.

M. de Barante, homme d'esprit, ami des arts, serait, en effet, mieux placé à Rome qu'à Saint-Pétersbourg.

—Le Musée de Versailles attire la foule, et chaque jour des étrangers de distinction arrivent à Paris, pour voir, disent-ils, cette œuvre admirable du roi. L'examen de toutes les galeries de Versailles, au milieu de l'enthousiasme des visiteurs, répond à toutes les attaques des esprits dénigrans. A chaque pas on découvre de beaux tableaux des meilleurs maîtres qu'on n'avait pas aperçus d'abord, et on se sent frappé de surprise à la vue de si grands et de si dispendieux travaux, exécutés en si peu d'années!

—Il y a eu plusieurs promotions, cette semaine, au conseil d'état: ce sont presque toutes des promotions dans le service extraordinaire, qui ne prendront rien sur le budget, mais dont les affaires ne profiteront pas moins, puisque tous les fonctionnaires ainsi promus sont autorisés à assister aux délibérations du conseil. Parmi les hommes pour qui cet avancement, utile au gouvernement lui-même, n'a été qu'une justice longtemps attendue, nous remarquons tout d'abord M. Edmond Blanc, qui, pour avoir rempli dignement, depuis plusieurs années, un des premiers postes du ministère de l'intérieur, méritait bien d'avoir enfin le rang et l'autorité de conseiller d'état, et non plus le titre de simple maître des requêtes, toutes les fois qu'on jugera convenable de faire appel à son expérience administrative, en dehors de ses attributions ordinaires. Parmi les jeunes auditeurs qu'on a nommés maîtres des requêtes en service extraordinaire, pour achever leur éducation des affaires dans un degré supérieur, et pour les préparer sans doute à l'avancement ultérieur et efficace qui leur est réservé, nous voyons avec plaisir le nom de M. Félix Tripier, fils du célèbre avocat, qui est aujourd'hui une des lumières de la cour de cassation, et qui tient également bien son rang dans la pairie. M. Félix Tripier, à l'excellente école de son père, et dans le conseil du domaine privé, dont il fait partie avec lui, a appris à s'isoler des passions politiques et à s'occuper de tous les détails d'affaires qui constituent le travail ordinaire du conseil d'état.

AVÉNEMENT DE LA REINE VICTORIA.

Londres, 21 juin.

La politique étrangère se résume toute en ce moment dans les dernières nouvelles de Londres. Guillaume IV est mort, le 19 juin, à Windsor, et son successeur a été proclamé le lendemain; c'est la reine Victoria. Cet évènement n'a causé à Londres qu'une émotion fort calme. Tout le monde, d'ailleurs, s'y attendait; ce n'était plus qu'une question d'horloge. Les médailles étaient frappées; les bustes et les portraits de la reine, après la

lettre *the queen*, n'attendaient que le glas officiel de Saint-Paul pour soulever le voile de l'étalagiste. Lorsque le héraut a annoncé, d'une voix lugubre, la mort du très gracieux souverain, Londres a ouvert ses boutiques comme à l'ordinaire, et a continué sa vie d'industrie et de fracas. Cependant cette mort d'un monarque constitutionnel se présentait, cette fois, sous un caractère particulier, qui pouvait laisser entrevoir quelques inquiétudes pour l'avenir. Une jeune reine de dix-huit ans était appelée au trône; une jeune femme gracieuse, spirituelle, intelligente, qui, tout emprisonnée qu'elle est dans le cercle de la constitution, conserve encore de certaines influences de position, assez importantes dans l'action du gouvernement. S'il est vrai aussi, comme on l'assure, que la princesse Victoria manifestait, sur les marches du trône, des opinions d'un radicalisme assez avancé, il pourrait en résulter, dans un très proche avenir, une impulsion nouvelle sur le terrain glissant de la politique. Voilà ce qui aurait pu donner à une circonstance, autrefois naturelle, une physionomie d'exception. S'il y a eu des préoccupations, des inquiétudes, des espérances, elles se sont renfermées dans l'ombre des clubs. La ville et la Cité ont gardé une attitude du stoïcisme anglais le plus pur. La cloche de Saint-Paul, sur la demande de lord J. Russel, a sonné le glas; le clocher de Saint-Martin a arboré le pavillon de deuil sur *Charing-Cross*, et toutes les boutiques du *Strand* se sont ouvertes, moins un volet. Ce volet est le signe du plus grand deuil auquel le *Strand* puisse se condamner.

Mercredi matin, la reine a été proclamée dans la ville et dans la Cité. Cette cérémonie est d'une simplicité toute constitutionnelle. Devant Saint-James, il y avait foule; la reine a paru au balcon, et des *vivat* l'ont saluée. Sur un balcon voisin, M. O'Connel a donné, par gestes, son assentiment à la proclamation. Le cortége s'est mis en marche; quatre sapeurs des cuirassiers marchaient en tête, la hache nue à la main; suivait un massier, portant la main de justice, escorté de deux bedeaux avec des crosses; un escadron de cuirassiers, le corps de musique militaire, huit massiers à cheval, portant des bâtons dorés surmontés d'une couronne. M. Nayler, chef des hérauts d'armes, faisait sa proclamation. Arrivé à *Temple-Bar*, le cortége s'est arrêté; un héraut a frappé à la porte de la Cité en demandant au lord-maire la permission d'entrer dans ce vieux Londres, défendu, contre le roi lui-même, par des franchises et des priviléges inviolables. Le lord-maire a fait ouvrir la porte, et la reine a été proclamée devant la Bourse, devant *Mansion-House* et la Tour. Des curieux, en petit nombre, les deux tiers étrangers, suivaient le cortége. A Charing-Cross, la proclamation s'est faite devant la statue de Charles Ier; les haches nues reluisaient au soleil; le peuple a crié : *Vive la reine* en regardant le Stuart d'airain.

Dans les quarante clubs de Londres, on s'entretenait vivement des

affaires. On disait que lord Brown avait été appelé à Windsor, que des mutations dans le personnel des ambassades auraient lieu; que lord Durham était rappelé à Londres, que la chambre des communes était dissoute. Le duc de Cumberland est parti sur-le-champ pour prendre la couronne de Hanovre, détachée des armes d'Angleterre en vertu de la loi salique. Les whigs se montrent plus triomphans que jamais. On se félicitait, au club de la Réforme, où M. O'Connel paraissait rayonnant. Vingt-quatre heures après, les cloches funèbres ne sonnaient plus le glas, et les pavillons remontaient au sommet des mâts.

Les théâtres n'ont été fermés qu'un seul soir. Le roi George avait recommandé, en mourant, de ne pas interrompre les plaisirs publics. Guillaume IV avait oublié de faire la même recommandation; mais on s'en est passé. Sur l'annonce que les théâtres seraient fermés pendant huit jours, les directeurs se sont rendus à Windsor; notre grand artiste Lablache, maître de musique de la princesse Victoria, était avec eux. Leurs réclamations ont été entendues; il leur a été permis de rouvrir, le jour même, leurs théâtres au public déjà consolé. Cependant la mort du roi causera de graves dommages aux artistes; le beau monde s'apprête à rentrer dans ses châteaux; on se réunit déjà pour les élections futures. Les citoyens vont prendre le deuil, c'est-à-dire l'étoffe noire et le crêpe. Un marchand de la Cité a vendu mercredi pour un million d'habits de deuil; Londres, qui était déjà bien noir sur ses édifices, va donner sa teinte à sa population. C'est ainsi qu'on s'attriste à la mort d'un roi d'Angleterre; les marchands de *Ludgate-Hill* vont s'enrichir, en vendant, du matin au soir, des aunes de douleur.

Le lendemain de la mort du roi, les théâtres ont été rouverts, comme je viens de le dire, et la mesure a été approuvée. Trop de préjudice aurait été porté aux entreprises par un long relâche, qui, du reste, n'eût rien prouvé en faveur de la désolation publique; mais la paternelle condescendance de l'autorité ne s'est pas arrêtée là : le glas royal sonnait encore à Saint-Martin, et les porteurs d'affiches annonçaient qu'un grand bal masqué allait s'ouvrir au théâtre royal d'Adelphi, en plein Strand. De magnifiques illuminations brillaient sur les boutiques des marchands de masques. La façade d'Adelphi rayonnait de lampions. Beaucoup de Français, fort excusables, d'ailleurs, de ne pas s'associer au deuil public, ont paru à ce bal, non pas pour y danser, mais pour y garnir les loges et regarder. Le prix d'entrée était d'une demi-guinée; le prix du souper d'une livre. Des arlequins graves, des paillasses quakers, des dominos mélancoliques, des folies sages, et quelques postillons de Longjumeau, ont défrayé les contredanses. A deux heures du matin, l'ivresse a gagné le bal. Une joie furibonde, inconnue en France, même lorsque les rois vivent, a éclaté dans les plus étranges quadrilles qu'on puisse voir. On a dansé,

on a galopé, on a valsé, on a boxé surtout. Les mœurs se sont quelquefois voilées les yeux d'un bandeau; les mœurs anglaises si pudiques, comme chacun sait, et qui s'effarouchent d'un mot! L'orchestre courait après la mesure, et exécutait approximativement des lambeaux de nos opéras; il y avait une harpe qui jouait des castagnettes; les musiciens prenaient leur affaire au sérieux, et déchiraient Rossini et Auber avec une verve toute nationale. Le bal s'est terminé par une immense *cachucha*, qui ferait reculer toutes les Espagnoles, et par un souper carnivore. Les femmes n'ont pas été congédiées au dessert. Cette fête a été donnée, dans le plus beau et le plus riche quartier de Londres, le lendemain de la mort du roi.

Voilà les seuls incidens qui aient suivi la mort de Guillaume. On voit qu'un roi d'Angleterre peut y mourir aussi aisément que le père de famille le plus ignoré. On prépare les funérailles; elles seront célébrées dans trois semaines, mais avec simplicité, comme on célèbre tout ici. Les tories, qui voient avec peine l'avénement de la reine Victoria, se permettent, dans leurs feuilles et leurs clubs, des insinuations qui tiennent le milieu entre la médisance et la calomnie; il est si aisé de discourir de façon leste sur le compte d'une jeune femme de dix-huit ans! Si la reine ne s'observe point dans le palais diaphane qu'elle habite, elle aura de mauvais jours à traverser; car la haine de ses ennemis est grande, quoique née d'hier. La fête du couronnement n'aura lieu que l'an prochain; c'est un noviciat qui décidera des acclamations ou des railleries du peuple. La reine Victoria doit être une Élisabeth constitutionnelle sans Leicester.

THÉATRES.

Les deux relâches obligés de cette semaine sont venus fort à propos pour rompre la monotonie du répertoire de l'Opéra, qui va incessamment des *Huguenots* à *Guillaume Tell*, et de *Guillaume Tell* aux *Huguenots*. Avec de tels chefs-d'œuvre, on a mauvaise grace de se plaindre, je le sais; il n'est pas de bon goût de se lasser d'entendre de pareille musique, d'accord; cependant on peut croire qu'un ballet nouveau, où danseraient Fanny et Thérèse Elssler, plairait en ce moment. Nous avons assez de Duprez dans *Guillaume Tell*, assez de lui dans *les Huguenots*. Qu'il aborde donc d'autres rôles, *le Comte Ory* et *la Muette*, si l'on n'a pas renoncé à certaines transpositions nouvelles, et à tout un luxe de mise en scène qui devait ramener cet opéra charmant aux plus beaux jours de sa jeunesse. Pour que le talent dure en France, il faut qu'il se varie; l'admiration s'épuise à force de s'exercer sur le même sujet. D'ailleurs, par les chaleurs étouffantes qui règnent, la grande musique n'est guère de saison; une œuvre conçue dans le vaste système de *Guillaume Tell* ou des *Huguenots* réclame une attention soutenue, qui, dans ce temps, est, quoi qu'on en dise, un

peu voisine de la fatigue. Les Italiens ont très bien compris cette vérité. Le plaisir a ses conditions de saison et de lieu. Je doute fort que les dilettanti les plus exaltés supportassent facilement aujourd'hui les deux grands actes de *la Sémiramis*, représentés avec leur magnifique exécution dans une salle où l'air manque. En revanche, quand l'Opéra veut, de ce temps-ci, procurer une fraîcheur agréable à ses habitués, il joue le *Don Juan* de Mozart; ces soirs-là, les quatre vents circulent dans la salle; il y fait un frais délicieux; on se croirait sur une terrasse au bord de l'Arno, ou de tel fleuve qu'il vous plaira. Il est vrai de dire que ces soirs-là l'administration ne néglige rien pour arriver au but qu'elle se propose : les acteurs savent à peine leurs rôles et chantent comme par complaisance; M. Dérivis joue don Juan en tremblant et d'un air tout penaud, comme s'il sentait sa propre faiblesse; Mlle Falcon se repose des fatigues de la veille, et M. Alexis Dupont chante, avec cet imperturbable sang-froid qu'on lui connaît, la cavatine d'Octave, un chef-d'œuvre auquel toute l'expression, toute la voix, tout le beau talent de Duprez, suffiraient à peine. *Don Juan* est, pour l'Opéra, une sorte de ventilateur que l'on tire du magasin les jours où l'on se propose de renouveler l'air. Il faut cependant que l'on y prenne garde, car cette négligence, qui peut sembler toute naturelle quand elle se porte sur une œuvre de l'ordre et du mérite de *Don Juan*, commence aussi à s'étendre sur les partitions nouvelles, écrites d'hier, et le plus en faveur auprès du public. Ainsi l'on peut dire que, vendredi dernier, *les Huguenots* ont été exécutés d'une façon assez peu digne. Si M. Meyerbeer assistait à cette représentation, comme c'est sa coutume, nous doutons qu'il en soit sorti fort satisfait. Tantôt c'étaient des chœurs de femmes qui chantaient faux, tantôt c'était M. Levasseur qui affectait vis-à-vis du public un certain air de *mordidezza* et de lassitude d'après lequel on pouvait, dès le premier moment, prévoir l'incident bizarre qui lui est survenu au milieu de la soirée. On était aux dernières mesures de la magnifique scène du quatrième acte, et toute la salle attentive se préparait aux grandes émotions du beau duo qui suit; tout à coup on se retourne, on chuchotte; un bruit venu du théâtre court dans le parterre, monte dans les loges : M. Levasseur s'enrhume, M. Levasseur est enrhumé ! La double nouvelle arrive en même temps pour frapper le public de stupeur. Durant l'entr'acte du deuxième au troisième acte, un vent coulis s'était glissé dans l'oreille de M. Levasseur, et le mal avait fait en quelques minutes de tels progrès, qu'il lui devenait impossible (à M. Levasseur) de continuer sa partie. Force a été à Dérivis de remplacer son chef d'emploi, pris, comme Démosthène, d'un enrouement subit, et de dépouiller le justaucorps du comte de Nevers, dont le rôle venait fort heureusement de finir, pour s'affubler de la casaque du bonhomme Marcel. Dans le cinquième acte des *Huguenots*, Dérivis a fait preuve, on peut le dire, d'un zèle irréprochable et d'une excellente volonté, sinon d'une intonation toujours juste et d'une voix exempte de reproche.

— La Comédie-Française a l'air de vouloir vivre, cet été, sur des costumes de *couleur locale* pour ses grands chefs-d'œuvre de l'ancien répertoire, et sur de petites pièces en un acte, qui ne sont pas cependant

l'acte des *Précieuses Ridicules*, à la représentation desquelles un homme de sens pût s'écrier : « Bravo ! Molière, voici la vraie comédie ! »

Au milieu de ces expériences inutiles pour l'art, la question dramatique n'approche pas beaucoup de la solution définitive qu'il serait temps d'obtenir des épreuves de la scène, puisque la critique, jusqu'à ce jour, semble avoir donné là-dessus son dernier mot. Deux ou trois manteaux de velours, brodés d'or, qu'on aura jetés sur les épaules de quelques mauvais acteurs, ne pourront aboutir à une résurrection plus vivante de la comédie de Molière; et si l'on a bien fait de renoncer au casque antique et à la tunique grecque, lorsqu'on s'est mis à reprendre *le Cid*, cette œuvre d'inspiration toute moderne, nous n'avons pas, toutefois, d'espoir qui doive s'abuser encore sur l'indifférence évidente du public pour la langue morte, et si mal traduite d'ailleurs par messieurs les sociétaires, de la vieille tragédie des siècles de la monarchie.

Soit épuisement, soit calcul des auteurs dont le nom suffit pour intéresser d'avance, les solennités importantes sont ajournées apparemment jusqu'à l'hiver. Il est donc permis à quelques jeunes gens de débuter, en ce moment, durant la période des chaleurs excessives, sur la scène qui appartient d'ordinaire à MM. Scribe, Casimir Delavigne et Victor Hugo. Nous félicitons volontiers M. Charles Lafont d'avoir profité de cette occasion favorable.

L'auteur de *la Famille Moronval* avait eu déjà la fortune pour lui, dès sa première pièce. Il était venu apporter le plus innocemment du monde un bon mélodrame, tout simple, à la Porte-Saint-Martin; mais, comme on se lassait à la fin, vers cette époque, de l'emphase grotesque et des inspirations désordonnées qui avaient eu cours, en littérature, depuis déjà quatre ans, je ne sais quelle prétendue réaction classique fit bruit du style raisonnable et de la candeur naturelle de M. Lafont : les uns vantèrent ce qui ne se trouvait pas d'imagination dans cet ouvrage d'un jeune homme, comme il aurait été convenable de louer ce qui aurait dû s'y trouver; les autres firent mine de s'imaginer que des théories nouvelles sur le théâtre allaient surgir d'une œuvre passable, il est vrai, mais pensée et faite au hasard, et très médiocre après tout; puis, les gens du métier de la charpente dramatique se mirent à la besogne facile d'être froids, communs et plats; ils ont pu y réussir au-delà de toute croyance.

A cette heure, Dieu merci ! l'affaissement des esprits ayant cessé, le public commence à pressentir qu'il faut un remède généreux à son ennui, et de nobles préoccupations tourmentent les artistes. Nous aimons à remarquer que M. Lafont possède cette espèce de divination qui va si bien à la nature d'un poète scénique, et par laquelle on associe sa volonté à tous les progrès de l'intelligence humaine. Pour la part d'idées élevées et de sentimens chaleureux que nous y reconnaissons avec plaisir, la pièce qu'il vient de faire applaudir à la Comédie-Française, mérite du moins ces éloges de la critique, si sévère que nous soyons forcé de paraître ensuite contre une tentative impuissante.

Le *Chef-d'œuvre inconnu* est l'histoire du jeune sculpteur Rolla, qui

aime à la fois son art et sa maîtresse. Rolla n'est pas un type de caractère comme Tartuffe. Le sujet de Rolla n'est pas non plus une idée à laquelle l'auteur a rattaché toutes les conséquences d'une question émise en principe, comme M. de Vigny l'a pleinement exécuté dans *Chatterton*, et avec cette condition nécessaire d'une conclusion logique. M. Lafont, en écrivant la biographie du sculpteur Rolla, sans se déterminer au choix décisif d'un caractère ou d'une idée, s'est contenté de faire jouer une *nouvelle* sur la scène.

Cette *nouvelle* d'ailleurs est vraiment intéressante par la seule succession des faits, par le mouvement d'une certaine vie qui anime le personnage principal, par les péripéties de quelques situations.

Amant heureux, mais triste de l'éloignement de la femme vers laquelle s'en vont tous ses rêves, tous ses souvenirs; sculpteur confiant en l'avenir de son génie, mais ambitieux ignoré, Rolla vit pauvrement dans la solitude de son atelier. Vous le voyez d'abord endormi, pendant que trois de ses parens se plaignent de la paresse de cet homme, qui passe les nuits à s'occuper d'un travail inconnu. Quand Rolla s'éveille, il subit fièrement les reproches de sa famille, avec cette conscience intérieure d'un devoir à remplir que le monde ne comprend pas. Les parens se retirent avec des imprécations à la bouche. Au contraire arrive, sur ces entrefaites, le jeune frère de Rolla, charmant enfant, qui partage la misère de l'artiste, et n'a jamais que des consolations pour les douleurs secrètes ou pour les audacieuses espérances de gloire. Stéfano raconte au sculpteur que la bourse dont il est l'intendant pour les besoins du ménage commun se trouve vide, et il se plaint avec une mystérieuse curiosité que son frère ne songe pas à produire quelque œuvre capitale, au lieu de ne composer que de petites statuettes, dont la vente suffit tout au plus aux dépenses d'une semaine. N'importe! il se charge encore d'une de ces statuettes, pastiches de celles qu'on rencontre à la porte des églises, et c'est pour la porter à quelque vieil usurier. Mais Rolla, resté seul, a bien d'autres inquiétudes que celles de la pauvreté. Demandez-lui pourquoi il souffre : il oubliera sa faim et vous répondra qu'il aime, et que celle qu'il aime est absente. Léonor est fille d'un seigneur de Gênes, et Rolla s'est exilé de Gênes, parce que l'honneur de Léonor lui commandait ce sacrifice. Cependant n'est-il point délaissé par cette jeune femme, si belle, si riche, si adorée à l'envi? tant de motifs pour l'infidélité! Ah! voilà quel est le poids qui écrase Rolla; voilà d'où vient son apathie sombre depuis quelques jours. Rolla se meurt dans son désespoir caché. Mais des pas inaccoutumés se font entendre : une femme se précipite dans l'atelier de Rolla; elle était poursuivie par des espions jaloux. Elle lève son voile : c'est Léonor. Les premiers momens sont donnés à l'explication de cette apparition imprévue. Léonor a suivi son père à Florence. Son père, le vieillard Andréa Costa, est exilé de Gênes pour cause politique. Léonor a voulu revoir celui qui est son époux devant Dieu. L'amant parle à son tour; il décrit ses angoisses d'autrefois et son bonheur actuel. Il mêle à son bonheur d'amour son bonheur d'artiste; il admire Léonor; il lui avoue qu'elle est plus éblouissante que toutes les merveilles de l'art; il va tout à l'heure dé-

couvrir, sous un rideau, une statue grande et belle de sainte Cécile, qu'il a faite à son image; mais il s'arrête: il craint que l'idéal soit trop au-dessous de la réalité. Ces détails du dialogue sont traités par M. Lafont avec une délicatesse pleine de sensibilité dans les moindres nuances. Enfin Rolla ouvre le rideau, et la vierge de marbre paraît sur son piédestal; mais l'amant est aux genoux de son idole humaine!

Léonor partage le délire de son fiancé; elle est orgueilleuse de l'inspiration de l'artiste. Elle veut que ce chef-d'œuvre inconnu soit présenté à un concours présidé par Michel-Ange, pour une statue de sainte Cécile. Rolla lui fait part de ses alarmes. Il redoute la ressemblance, qui frappera tous les yeux, du modèle et de l'imitation. Cette découverte publique les perdrait l'un et l'autre, et ne préfère-t-il pas son amour à sa gloire? Léonor est assez tendre elle-même cependant pour lui promettre qu'elle fléchira son père en lui apprenant leurs entrevues, leur intimité, leur espoir, leur alliance indissoluble; et ils se séparent pour ne plus se retrouver ensemble que dans la crise du dénouement, malheureusement pour la pièce, dont l'unité est brisée ici.

L'intérêt se divise dès que Michel-Ange se présente. Le voici. Vous le devinez, malgré son incognito. Il a vu par hasard la statuette que Stefano voulait vendre, et il l'a achetée lui-même sous les apparences d'un marchand. Mais il a reconnu tant de génie dans cette ébauche, qu'il se glisse, sur les traces de Stefano, dans l'atelier de l'artiste. Pendant l'absence de Rolla, Stefano, aiguillonné dans sa curiosité, cède aux sollicitations de Michel-Ange, et lui montre la statue. Michel-Ange, enthousiasmé, s'approche et découvre un défaut dans le bras de cette *Sainte Cécile* qui tient une harpe. Alors il prend un marteau, et corrige le défaut par une beauté; puis, il court chez le grand-duc de Médicis, afin qu'on donne l'ordre à ce jeune homme d'envoyer sa statue à un concours que lui seul doit illustrer.

Rolla rentre. A la vue du bras, il pousse un cri : « C'est Michel-Ange qui a fait cela! » Et le voilà heureux de cet inestimable suffrage du maître. Mais on vient chercher sa statue. Rolla n'a pas encore reçu la réponse de Léonor, et il refuse son marbre destiné aux couronnes d'or et de laurier. L'envoyé du grand-duc insiste, car il a des soupçons sur Léonor qui lui est promise, et pour avoir la raison de ce refus étrange du sculpteur, il ordonne qu'on force l'entrée de l'asile où se dérobe la sainte Cécile supposée. Mais Rolla sauvera la réputation de Léonor; il devance les soldats, mutile, en délire, le visage de cette femme de marbre et ne laisse que des débris. A ce spectacle, il perd la raison; et lorsque Michel-Ange et Léonor surviennent, l'une pour lui donner le bonheur, l'autre pour lui prédire la gloire, l'artiste est mourant; et sa seule récompense est un laurier placé sur sa tombe.

Nous sommes fâché que M. Lafont, dont le succès est honorable, n'ait pas eu la prétention de fouiller dans l'ame humaine, pour y saisir une vérité moins banale que cette double passion de l'artiste et de l'amant. Ce sujet pourra paraître un tour de force à quelques personnes, et pourtant il n'y a rien de si usé, même au théâtre, que ces luttes du génie et

de la misère, de l'amour et d'un dévouement obscur. Il eût été plus dramatique, parce qu'il eût été plus humain, de comprendre, au contraire, que, chez les hommes d'une vocation prononcée, l'art tue l'amour, comme chez les tendres cœurs, à la façon de Roméo par exemple, l'amour envahit tout et ne laisse de place à aucun autre sentiment. La passion doit être une unité, sans quoi elle n'est point propre aux effets de la scène, qui ne sont pas des conversations sans but et sans portée.

La *Mort du Tasse, Chatterton*, le *Masaccio*, nouvelle de M. Roger de Beauvoir, et même le *Pygmalion* de J.-J. Rousseau, ont fourni quelques inspirations à l'auteur du *Chef-d'œuvre inconnu*. Ces réminiscences, souvent involontaires, et quelquefois justifiables, ne prouvent rien quand l'œuvre est homogène; celle-ci, par malheur, ne l'est pas.

Les acteurs ont rempli leurs rôles avec cet ensemble qui dissimule l'incohérence des parties d'une œuvre de jeune homme. Ils ont joué, Firmin surtout, avec chaleur. Joanny est un Michel-Ange sévère, auquel la prose, du reste, va moins bien que les vers de Corneille. Mlle Anaïs a été mignarde comme toujours; Mlle Noblet a de beaux cheveux noirs, et un organe qu'elle ferait bien d'assouplir.

— On avait, depuis quelques années, en Angleterre, gravé avec beaucoup de soin et de fidélité la célèbre tapisserie de la reine Mathilde, que nous possédons obscurément dans une armoire de la mairie de Bayeux; cependant cette tapisserie n'intéresse pas moins notre histoire nationale que celle des Anglais, qui se font gloire d'être sortis de la conquête de Guillaume de Normandie. M. Achille Jubinal a compris que ce monument, si précieux et si fragile, du XIe siècle, devait figurer un des premiers dans le curieux recueil des *Anciennes tapisseries*, magnifique collection destinée à perpétuer, à l'aide du burin et de la plume, les tapisseries historiques qui existent encore dans les églises, les hôtels-de-ville et les châteaux. La tapisserie de Bayeux est reproduite par M. Sansonnetti, d'après l'original, qui se détériore chaque jour, et qui périra tôt ou tard, faute d'avoir été conservé dans un musée. M. Jubinal a traduit les belles dissertations publiées en anglais, sur cette description figurée de l'expédition des Normands. Mais la tapisserie de la reine Mathilde ne sera pas la plus intéressante pour les antiquaires et les artistes; M. Jubinal, qui s'occupe avec succès de nous faire mieux connaître, par ses publications, la France du moyen-âge, a découvert plusieurs tapisseries du XIVe et du XVe siècle, fort importantes pour l'histoire. Nous l'engageons à rechercher le plan du vieux Paris en tapisserie, qu'on voyait, avant la révolution, dans un grenier de l'Hôtel-de-Ville.

— L'ouvrage du prince Puckler Muskau, intitulé *Lettres sur l'Afrique* (1), est, sans contredit, un des plus piquans et des plus curieux qui

(1) Chez Fournier, rue des Petits-Augustins, 26.

aient été publiés sur ce pays. Le premier volume seul a paru; nous reviendrons sur ce livre lorsque les autres volumes seront publiés. Le prince Puckler Muskau fera suivre cet ouvrage de ses *Lettres sur la Grèce* et du récit de son voyage dans la Haute-Égypte, qu'il visite en ce moment.

— *Les Aventures d'un gentilhomme parisien*, par lord Ellis, qui viennent de paraître chez le libraire Dumont, forment un livre amusant, qui pourrait être mieux écrit, mais qui fait bien connaître la vie anglaise, et qui à ce titre mérite d'être lu. On y trouvera plusieurs chapitres empreints de cet *humour* britannique, de plus en plus rare aujourd'hui.

— Mardi prochain, M. Amédée Pichot doit publier (1) un roman : *M. de l'Étincelle, ou Arles et Paris*. Les lecteurs de la *Revue de Paris* trouveront, dans cet ouvrage, un personnage qui leur est déjà connu par un extrait intitulé *les Deux Babandy*.

— Nos lecteurs n'ont sans doute pas oublié la charmante fantaisie de M. Meyerbeer, que nous avons publiée il y a cinq mois environ. En voici aujourd'hui une nouvelle, éclose de la même inspiration. Nul ne possède à un plus haut degré que M. Meyerbeer, le talent si rare de faire tenir une œuvre en un petit espace. L'idée se développe et se conclut dans cette forme presque insaisissable du *lied* allemand, avec un art qui vous étonne. On retrouve dans ces petites merveilles de composition, d'arrangement et de goût, toutes les qualités originales qui distinguent le grand maître. Un mérite remarquable de M. Meyerbeer dans ce genre de musique, qu'il a trouvé, on peut le dire, c'est de rendre avec un soin minutieux le sentiment de la poésie, et d'en recueillir en quelque sorte le parfum; chaque note rend une parole : c'est, dans son expression la plus limpide et la plus charmante, l'hyménée de la Poésie et de la Musique.

(1) Chez Charles Gosselin et Cie; 2 vol. in-8.

F. Bonnaire.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE QUARANTE-DEUXIÈME VOLUME

DE LA REVUE DE PARIS.

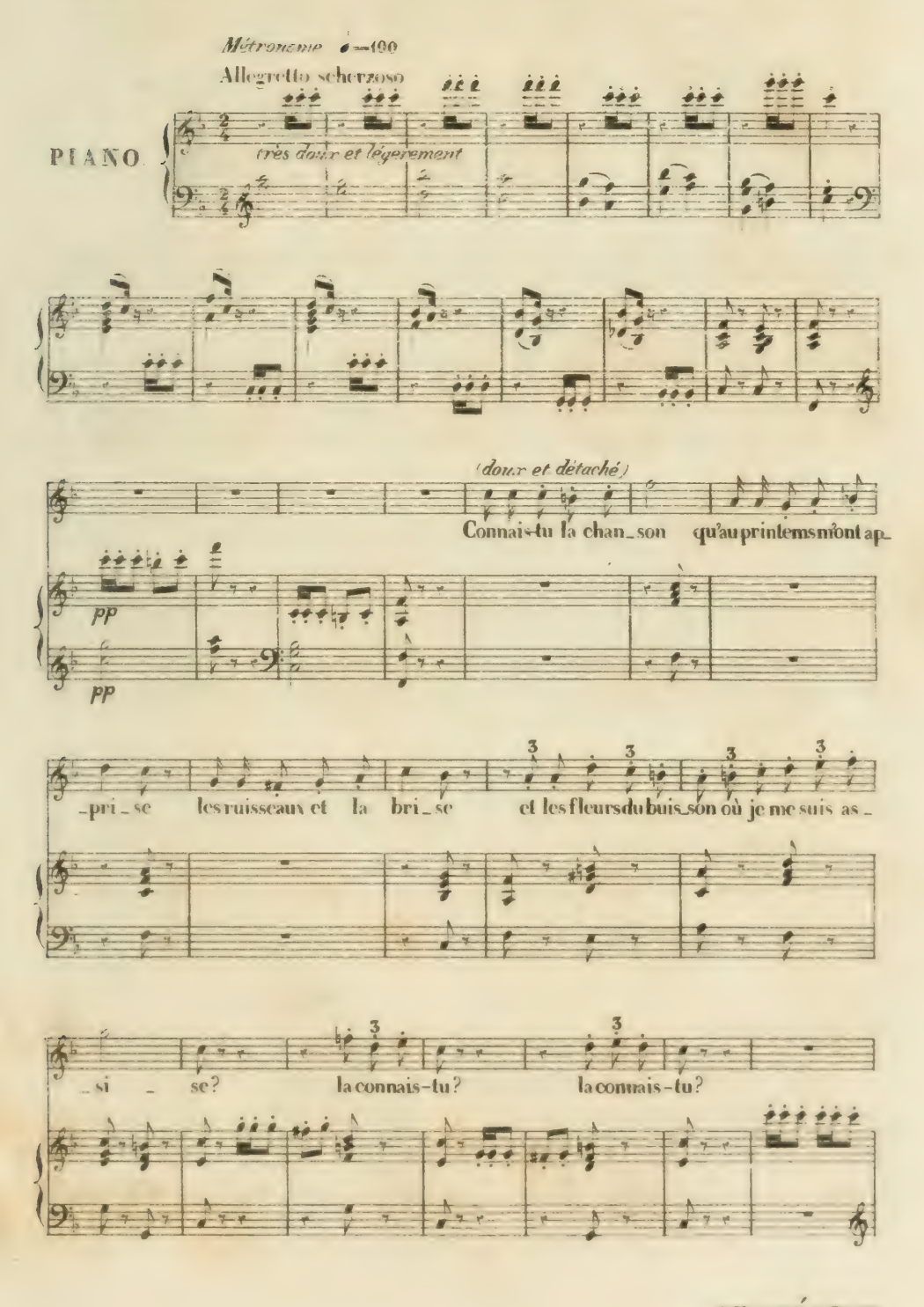
Les Fêtes de Fontainebleau, par M. JULES JANIN 5
Édouard Richer, par M. EMILE SOUVESTRE. 40
Souvenirs de voyages. — Berlin, le Mecklembourg, Ludwigslust, Hambourg, par M. X. MARMIER. 60
BULLETIN 69
Inès de Las Sierras, dernière partie, par M. CH. NODIER. . . 74
Des Encouragemens aux Beaux Arts et des subventions théâtrales, par M. KÉRATRY.. 93
Le Manuscrit de Napoléon, par M. A. DE LATOUR. 107
Galeries de Bas-Bleus. — II. Lamentations d'un Bas-Bleu, par M. A. FREMY. 123
BULLETIN 131
Fêtes de Versailles, par M. LÉON GOZLAN. 137
Souvenirs de Voyages. — Kiel, Tradition de la Mer Baltique, par M. X. MARMIER. 167
Aventures du Grand Balzac, pour faire suite aux Mystifications du petit Poinsinet. — I. Le Souper chez Bautru, par P. L. JACOB, bibliophile. 175
BULLETIN 193
La Sœur grise, par M. A. FONTANEY.. 201
Aventures du Grand Balzac, pour faire suite aux Mystifications du petit Poinsinet. — II. La Maison de Balzac, par P. L. JACOB, bibliophile. 222
Critique Littéraire. — *Satires et Poèmes*, de M. Auguste Barbier. — *Notice sur Jeanne d'Arc*, de M. Michaud, par M. CHAUDES-AIGUES. 239
BULLETIN 255
Avènement de la reine Victoria, lettre de Londres.. 258
La Chanson de Mai, Paroles de M. HENRI BLAZE, Musique de GIACOMO MEYERBEER. 269

CHANSON DE MAI.

Paroles de Mr. Henri BLAZE.

Musique de Giacomo Meyerbeer.

Revue de Paris. *Leipzig chez Breitkopf et Hartel.*



le soleil jeune et beau en tressant sa couronne

portez la voix p

la dit mieux la dit mieux que per_son_ne et le petit oi_seau dans son lit la fre_

pp cres

_don_ne, et le petit oi_seau dans son lit la fre_don_ne la fre_

p

_don_ne la fre_don_ne

cres

Comme aussi le lé_zard couché sur l'herbe ar_

p pp

(avec enthousiasme)
crescendo

_dente, la dit la dit a chaque plan_te. Cima_ro_se et Mozart et tous

cres

ceux que je chan_te n'ont rien fait mon a_mi d'aussi doux d'aussi

dimin *doux*

ten_dre et je vais vous l'ap_prendre quand sur le pré fleu_ri, la lu_ne va des_

p

morendo *poco a poco*

_cen_dre, la lu_ne va des_cen_dre

doux

Vous la sau_rez bien_tôt

pp

pp

cres

et pour toute la vi_e pour toute la vi_e, si je vous la con_fi_e elle n'a qu'un seul

cres

cres

cres

mot, qu'un son, qu'un charme_ni_e et.... ce mot.... c'est.... c'est a_

dimin

traînez la note — traînez la note

(con espressione)

_mour! a _ mour! a _ mour! a _ mour! a _ mour!

p — dimin. — pp

poco rallentando — più rallentando — Pressez (avec vîresse)

_ ce mot c'est a_mour! a mour! a _ mour! les ray_ons de lu_

più rallentando — p

peu — a — peu — jusqu' — crescendo sempre

_miè_re, et les fleurs de la ter _ re, la chantent tout le jour, la chantent tout le

crescendo sempre più

ici — 1r mouvement — dim

jour dans l'her _ _ _ be dans l'herbe printa_niè _ _ re la

f — p

chan _ _ _ tent la chan _ _ _ tent

cres — p

p — pp — morendo

a _ mour! a _ mour! a _ mour!

p — morendo — pp